3 1761 09941324 7

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XV.

UNE MACÉDOINE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

LF
PL23

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

Guillo
Charles Antoine Pigault de l'Épinoy, coll

TOME QUINZIÈME.

A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,
PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1824.

421589
6.4.44

UNE
MACÉDOINE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Départ impromptu.

C'ÉTAIT le 30 d'avril. Un très-beau temps, des consoles, chargées de fleurs, et le vin d'Aï rappelèrent à la comtesse d'Ermeuil, que le lendemain les paysans de sa terre du département de la Somme n'oublieraient pas de lui planter un *mai*, et les dames aiment assez cette cérémonie-là.

Nous étions huit à table, et nous nous convenions tous. Quatre jolies femmes, certaines de s'amuser partout, parce que partout elles fixaient le plaisir, se laissèrent facilement persuader. Un homme fort aimable, et qui plaisait beaucoup à ces dames, répondit qu'il acceptait, avant qu'on l'eût invité. Un gros père, menacé d'apoplexie, mais plein de gaieté, déclara qu'il lui était égal de finir sur les rives de la Somme ou de la Seine. Un négociant, très-riche, ne fit pas répéter l'invitation. Il était du nombre de ces négocians qui

ne sont déplacés nulle part, qu'on trouve partout, qui font passer les plaisirs avant les affaires, et qui n'en font pas de mauvaises... tant que la fortune les caresse. Pour moi, à qui une jolie femme ferait faire le tour du monde, je devais en suivre quatre avec plaisir.

On quitte la table. La comtesse demande sa diligence, l'apoplectique son carrosse. On sort, on s'élance, on monte, on se place. On voit qu'on va être séparé, et quatre hommes et quatre femmes se trouvent si bien ensemble, après avoir pris le café et la liqueur des îles! On descend; chacun veut arranger les voitures à son gré, et cela n'est pas possible, parce que chacun veut être dans la diligence. Madame la comtesse décide que l'apoplectique prendra le négociant avec lui, et l'apoplectique répond qu'il veut jouir de ses derniers momens. Je tremblai d'être envoyé dans le carrosse, et je suis inventif quand j'ai quelque intérêt à l'être. Je rentrai à l'hôtel; j'en rapportai deux tabourets, que je plaçai aux portières. Je m'assis sur l'un; l'homme aimable prit l'autre. Deux femmes de chambre, qui devaient suivre en cabriolet, profitèrent du carrosse de l'apoplectique. Deux valets de chambre, qui devaient courir à bidet, représentèrent qu'il y aurait économie à monter avec ces demoiselles, qui ne demandaient pas mieux. Tout le monde se trouva bien, et tout le monde fut content.

Les voitures roulent. Nous avions, l'homme ai-

mable et moi, les genoux presque au niveau du menton. Les femmes sont prévoyantes et bonnes... selon les circonstances, et nos voisines remarquèrent qu'il n'était pas possible que nous fissions trente lieues dans cette position. Une partie impromptu semble autoriser bien des choses, et on nous proposa, à droite et à gauche, deux genoux arrondis pour supports. Ces bras de fauteuil-là en valent bien d'autres. Malheureux de n'y appuyer que les coudes! Trop heureux de les toucher, n'importe comment!

On jase, on dit des folies, en dépit du bruit des roues. Bientôt la gorge se fatigue; les voix féminines perdent de leur harmonie, et les femmes savent quel est l'effet d'un organe flatteur. Elles se taisent; mais elles répondent des yeux, de manière à ce que les hommes aient toujours quelque chose à leur dire. Cependant les hommes ne sont pas de fer, et ils se fatiguent à leur tour. Un silence absolu règne dans la diligence, et je vais employer ce moment de relâche pour vous faire connaître plus particulièrement mes compagnons de voyage.

Vous savez déja que nos quatre dames sont charmantes : voici ce que vous ne savez pas. La comtesse d'Ermeuil, veuve, à vingt-deux ans, d'un mari qu'elle aimait, et dont elle était tendrement chérie, avait passé un an dans la douleur. Une douleur d'un an, à cet âge, est quelque chose d'exemplaire; mais les impressions, qui lui

succèdent, sont vives en proportion des efforts qu'on a faits pour les repousser. Madame d'Ermeuil se livra à tous les genres de dissipation, pour conserver la liberté de son cœur. Elle décida qu'elle aurait des goûts sans conséquence, et plus de passions. Avec soixante mille livres de rente, on satisfait bien des goûts. Quel homme, d'ailleurs, pourrait remplacer le général d'Ermeuil?... Ah, on succède, si on ne remplace pas.

Madame de Mirville, veuve aussi, et propriétaire d'une belle fortune, était sentimentale, comme on l'est à dix-neuf ans, quand on ne sait pas tirer parti d'une figure séduisante. Elle ne dissimulait pas le besoin impérieux d'aimer quelque chose, et elle balançait encore entre le mariage et la dévotion.

Mesdames d'Allival et de Valport étaient deux femmes de vingt-quatre à vingt-six ans, ayant pour leurs maris les soins les plus obligeans, l'estime la plus prononcée, mais infiniment distraites l'une et l'autre, et ne s'apercevant de leurs distractions, que lorsqu'il ne restait plus qu'à continuer; du reste, vives, enjouées, brillantes de saillies, agaçantes surtout, et jouissant d'une liberté indéfinie.

M. de Préval, qui occupait le second tabouret, était un jeune officier, d'un extérieur agréable, d'un esprit orné, qui ne fumait pas, ne s'enivrait pas, ne jurait jamais, ne parlait jamais de lui, mais s'occupait sans cesse de la femme à qui il

voulait plaire, ne l'entretenait que d'elle; et des moyens de succès, celui-ci n'est pas le moins sûr.

M. du Reynel était un garçon de cinquante ans, célibataire par système, et gourmand par goût, après avoir été libertin par ton. Une grande aisance, et Grimod de la Reynière l'avaient engraissé au point qu'il ne trouvait où mettre sa cravate, et qu'il ne soutenait son ventre qu'à l'aide d'un suspensoir. Riant le premier de son embonpoint et de son intempérance, il mettait les autres dans l'impossibilité d'en rire, et il comptait être avantageusement connu de la postérité, pour avoir découvert, dans le gigot, un morceau d'une délicatesse et d'une saveur extrêmes, qu'il ne voulait faire connaître qu'à sa mort.

M. Mautort était fils d'un petit marchand roulant, et on ne s'en doutait pas. Il s'était fait une sorte d'éducation, et avait pris ce ton d'assurance, que l'or donne à tout le monde : rien ne s'efface aussi promptement que la crasse baptismale. Il avait appris, à l'école de son village, précisément ce qu'il fallait pour entrer dans un cabinet, où il faisait plus de commissions que d'écritures. Jouet de messieurs les commis, insolens en raison inverse de leur capacité, il apprenait à corriger son patois et ses fautes grammaticales, d'après les railleries amères que chaque balourdise lui attirait. La femme de chambre de madame, qui ne savait pas un mot de grammaire, mais qui se connaissait en physionomies, lui donna quelques leçons

de politesse, dont il profita parfaitement, et lorsqu'il eut gagné de quoi acheter un habit à la mode, madame daigna lui accorder quelque attention, et le recommanda à son mari. Ce mari, comme tant d'autres, était, sans s'en douter, le très-humble serviteur de sa femme : il fit pour le jeune Mautort tout ce que madame lui demanda. Madame était jolie; Mautort était reconnaissant. Il eut le bon esprit de ne vouloir pas être un homme à bonnes fortunes. Madame s'aperçut de quelques sacrifices, et, dès ce moment, Mautort eut un intérêt dans les affaires.

Bientôt il travailla pour son compte, et il négligea sa bienfaitrice, qui avait vieilli, et dont il n'avait plus besoin : c'est dans l'ordre. Il épousa une fille riche et laide, parce qu'il voulait augmenter rapidement sa fortune. Il prit une maîtresse, qui ne l'aimait pas, mais qui s'efforçait de gagner ses honoraires. Madame Mautort, délaissée, s'amusa à équiper et à déniaiser de petits commis. Malgré ces folies, sa maison prospéra au point que Mautort put dire, comme un autre, ma terre, mes gens, mes chevaux, et ces mots-là sont agréables à prononcer, quand on est né pour cultiver la terre d'un autre, et pour aller à pied toute sa vie.

Un grand seigneur n'est pas fâché de jeter quelquefois le masque de la représentation et de l'étiquette. Il reçoit alors des bourgeois opulens; il leur fait même l'honneur de dîner chez eux, sous la condition tacite qu'ils ne s'oublieront pas en

sa présence, qu'ils riront quand il rira, et qu'ils se tairont quand il voudra prendre la parole. Mautort trouvait cela charmant, et madame d'Ermeuil ne pouvait se dispenser d'accueillir un homme que des princes et des ducs appelaient leur cher ami.

Peut-être désirez-vous me connaître aussi. Je ne suis pas assez dupe pour dire de moi le mal que j'en pense, ni assez fat pour répéter le bien qu'on en a dit quelquefois. J'ai trente ans. Je ne suis ni borgne, ni bossu, ni boiteux. Voyez la suite de cet ouvrage, si vous voulez en savoir plus.

CHAPITRE II.

On ne suit pas toujours la ligne directe.

On avait cédé à un premier mouvement de gaieté; on était parti sans réflexion; on avait trente lieues à faire, et à huit heures du soir on distinguait seulement les ruines de Chantilly. « Nous sommes de grands étourdis, dit madame « d'Ermeuil. Nous serons obligés de coucher dans « une auberge... Où il y aura un cuisinier détes- « table, poursuivit du Reynel. Je suis désespéré « de n'avoir pas amené le mien, reprit Mautort : « c'est un homme du premier mérite. Ah, mon « Dieu, mon Dieu, s'écria madame d'Ermeuil, j'ai « pris mes deux femmes de chambre, et pas le « moindre petit paquet. Mesdames, dit Préval,

« supposez que nous fassions une campagne ;
« qu'un parti ennemi ait enlevé nos équipages,
« et dites-moi ce que vous feriez. Moi, répondit
« madame d'Allival, je me conformerais aux cir-
« constances, eussé-je été enlevée aussi : j'ai tou-
« jours l'esprit du moment. C'est fort bien, reprit
« madame de Valport ; mais nous ne faisons pas
« campagne, et que dira-t-on, à l'auberge, de
« quatre femmes qui arrivent de la capitale, sans
« bonnet de nuit ? Nous dirons qu'on n'en porte
« plus, répliqua Préval, et comme quatre femmes
« de distinction donnent le ton partout, surtout
« quand elles sont jolies, aucune femme de Chan-
« tilly n'osera plus se servir de bonnet de nuit.
« Excellente idée, dis-je. Nous leur persuaderons
« aussi qu'on a supprimé les déshabillés du soir et
« du matin. Les maris y gagneront doublement :
« ces déshabillés sont fort chers, et on s'en pare
« rarement pour eux. Comment donc, une mé-
« chanceté, dit la charmante madame de Mirville,
« d'un ton si doux, et d'un air si candide ! Ah,
« monsieur, vous me faites un mal cruel aux ge-
« noux. » J'avais appuyé un peu fort, attiré par son timbre argentin et sa jolie petite mine.

Il est du plus mauvais ton d'avoir des membres solides. Madame de Mirville s'était avisée de se plaindre ; les autres devaient crier plus haut : je m'y attendais, et elles n'y manquèrent pas. Le fardeau devenait insupportable ; un engourdissement total avait empêché ces dames de s'en aper-

cevoir plus tôt; sans doute elles avaient les cuisses dans un état déplorable. « C'est pourtant ce dont « on ne peut s'assurer ici, dit madame de Val- « port. Et cela est très-fâcheux, continua madame « d'Allival. »

Il était dans les convenances que les hommes descendissent, et c'est ce que nous fîmes. Quelques secondes après, ces dames sautèrent sur la pelouse, en s'écriant qu'elles souffraient horriblement, et en riant comme des folles. Nous étions dans la forêt; la soirée était superbe; on décida qu'on irait à pied jusqu'à Chantilly. On ordonna aux postillons de remiser les voitures à l'Aigle impérial, et de faire préparer le meilleur souper. On se mit à courir, à chanter, à sauter. Du Reynel, appuyé sur sa canne en béquille, ployait le jarret, essayait de s'enlever sur la pointe des pieds, et ne dansait que des épaules, qu'il haussait et baissait en mesure. Le fouet d'un postillon nous annonça une voiture. Nous tournâmes la tête; la chaise n'était pas à deux cents pas de nous. « Hé « mais, que dira-t-on de voir quatre femmes de qua- « lité prendre du plaisir comme des paysannes? » Madame de Valport, qui a fait la réflexion, est déja dans le bois. Les autres s'élancent sur ses traces; nous suivons tous. Du Reynel descend le fossé, avec précaution, et le remonte sur ses genoux et ses mains. Les danses se reforment, et aux danses succèdent les espiègleries. On est poursuivi; on poursuit à son tour. On s'aperçoit que

le soleil ne colore plus que la cime des arbres, et on parle de regagner la grande route.

« Hé, mon Dieu, où est donc M. du Reynel, « s'écrie la jolie madame de Mirville? Il n'aura pu « nous suivre, répond madame d'Allival. Mesda- « mes, mesdames, où court donc madame de Mir- « ville? Craint-elle, continua madame de Valport, « que M. du Reynel se perde à une portée de fusil « de Chantilly? Cette promenade, répond madame « d'Ermeuil, lui donnera un appétit dévorant. Il « va affamer le village. »

Honteux de voir courir seule une très-jolie femme, ou pressé peut-être par un autre motif, je partis comme un trait. « Encore un déserteur, « disait-on derrière moi. Jouons à de petits jeux, « en les attendant. »

En un instant je rejoignis madame de Mirville. Elle sourit en me voyant. Bon, dis-je à part moi, je ne lui déplais point. « N'est-il pas affreux, dit- « elle, en s'appuyant sur mon bras, que ces da- « mes et ces messieurs soient aussi insoucians à « l'égard d'un homme qui peut à peine marcher? » Bon, me dis-je encore, voilà de la sensibilité.

Nous allions lentement, parce que nous cherchions à reconnaître les endroits par où nous avions passé. L'obscurité augmentait; les faux pas devenaient fréquens. La difficulté de la route incertaine que nous tenions, et peut-être un peu de frayeur, forçaient madame de Mirville à s'appuyer plus fortement sur mon bras. Souvent sa

petite main le serrait, sans intention, sans doute. N'importe, j'aurais marché ainsi toute la nuit sans m'en apercevoir.

Du Reynel ne se retrouvait pas. Je l'appelais de toutes mes forces ; je prêtais l'oreille ; je n'entendais rien. « Ah, mon Dieu, dit ma jolie compa-« gne, il aura été frappé d'apoplexie. Il sera tombé « au pied de quelque chêne. »

Cette idée m'effraya. Nous étions dans une clarière assez vaste, et que je me croyais sûr de retrouver. Je proposai à madame de Mirville de se reposer pendant que je battrais les environs. « Hé, « que deviendrais-je sans vous, me dit-elle si mol-« lement! » Bon, me dis-je, me voilà nécessaire. Je repris son bras, et je ne pensai pas à quitter sa main. S'apercevait-elle que je la tenais cette main; que je la pressais quelquefois avec expression? Elle ne la retirait pas, et nous avancions au hasard et sans rien dire. Que lui aurais-je dit, d'ailleurs? je l'avais toujours trouvée très-aimable; mais je crois que je commençais à l'aimer, et ce premier moment est toujours à l'embarras. Et puis une déclaration, qui n'est pas amenée, a l'air si bête!

Madame de Mirville ne proférait pas un mot. Son silence était-il aussi l'effet d'un trouble naissant? J'aurais été trop heureux de le croire : les femmes sensibles sont si rares, quoiqu'elles parlent toutes de leur sensibilité!... Ah, il suffit de s'entendre sur la valeur qu'on donne aux mots.

Aujourd'hui le cœur veut dire les sens; l'estime qu'inspire un homme, n'est que le désir qu'il fait éprouver; la vertu qu'on lui sacrifie, qu'un grand mot, dont on voudrait faire un lien de huit jours, que l'amour brise en riant, avant que le nœud soit serré.

Pendant que je faisais ces réflexions, qui ne sont pas nouvelles, mais que les mêmes circonstances ramènent toujours, madame de Mirville s'arrêta : « Monsieur, me dit-elle, d'une voix altérée, vous ne prenez pas garde à ce que nous « faisons. — Je ne prévois pas, madame, ce qui « peut vous alarmer. — Seule, à dix heures du « soir, au milieu d'un bois, avec un homme... — « Qui vous offre son honneur pour sauve-garde, « et ses soins pour appui. » Je sentais en ce moment que le charme le plus doux de l'amour, est dans l'estime véritable, qu'il faut garder à celle qu'on veut aimer sérieusement.

« Je plains beaucoup M. du Reynel, reprit madame de Mirville; mais je ne lui sacrifierai pas « les bienséances. Retournons, je vous en prie. » Nous rétrogradons, nous retrouvons notre clarière, nous la traversons, nous arrivons à un gros chêne, que j'avais remarqué, comme s'il ne devait y avoir que celui-là dans la forêt de Chantilly. Je cherche un bouleau, qui devait être à trente pas, et que je ne trouve plus. Je vais à droite, à gauche; j'avance, je recule. Madame de Mirville s'aperçoit de mon incertitude; elle me

serre le bras plus fortement qu'elle n'avait fait encore, et elle murmurait à demi-voix : « Passer « la nuit dans une forêt, avec un homme comme « celui-ci! je ne me reproche rien, et ma con- « science est tranquille. Mais ma réputation, mais « le monde! — La réputation d'une femme ne « saurait dépendre d'un événement imprévu. — « Hé, monsieur, s'informera-t-on des circonstan- « ces? — Hé, madame, qui vous sait ici avec moi? « nos compagnons de route, égarés comme nous, « et qui peut-être auront de se taire des raisons « plus sérieuses que les vôtres. — Au nom de Dieu, « appelez-les donc. »

J'appelai, je criai, je m'enrouai, et je n'entendis rien que le murmure des feuilles qu'agitait un air frais. « Madame, lui dis-je, puisqu'il faut se cou- « cher sans souper, permettez que je vous fasse « un abri de verdure. Je me tiendrai au-dehors, « je veillerai sur vous, et je réponds de votre « sûreté. »

Elle s'assit au pied d'un arbre, et je la vis porter son mouchoir à ses yeux. « Je jure, madame, « de vous respecter comme ma sœur. — Que vous « êtes bon, que vous êtes sage! — Au point de « me faire moquer de moi, si j'étais entendu. — « Hé, monsieur, mon amitié ne vous dédomma- « gerait-elle pas de quelques mauvaises plaisante- « ries? Vous la méritez, je vous l'accorde. — Je « l'accepte avec transport, avec reconnaissance,

« et je vous offre en échange tous les sentimens « qu'un galant homme peut éprouver. »

Elle se tut. Je sentis que j'avais été trop loin. Peut-être pensait-elle, de son côté, que l'amitié d'une femme de dix-neuf ans, pour un homme de trente, ressemble à quelque chose de plus positif. Je commençais à travailler, pour la distraire et éloigner des idées, qui pouvaient tourner à mon désavantage.

Entre nous deux, pas une serpette, pas un couteau, pas même des ciseaux. Il fallait tout faire avec les mains, et avec des mains non exercées. Les branches ployaient, ne cassaient pas. Je travaillais avec opiniâtreté, et au bout d'une heure je n'avais qu'une bourrée qui ne pesait pas dix livres. Je la portai, fatigué, découragé, aux pieds de madame de Mirville, qui me plaignit beaucoup, sans se douter que c'était le moyen le plus sûr de ranimer mon courage. Je cherchai plus loin, et je trouvai quelques touffes d'un bois cassant, dont la feuille ressemble à celle du lilas. Je regardai cette découverte comme une bonne fortune. En un instant j'eus un fagot énorme, que je chargeai sur ma tête, parce que je ne pouvais le porter sous mon bras.

Il est difficile de voir où on met le pied, la nuit, quand on est chargé de branchages, qui dépassent d'une demi-toise le bout du nez. J'allai donner dans des orties qui me piquèrent cruel-

lement. La douleur m'arrache un cri, et me fait lâcher le fagot. Je me baisse, je me frotte les jambes... mon étonnement ne peut se rendre... mon fagot remue, et d'une manière sensible. Je venais de le faire; je l'avais cueilli brin à brin; aucun animal d'un certain volume n'y était sans doute enfermé... L'aurais-je jeté sur un sanglier, sur un loup?... il y en a dans cette forêt. Si madame de Mirville était rencontrée...

Le danger où elle peut être exposée, me frappe et me donne des ailes. Je cours, je vole... je ne trouve plus ma charmante amie. Un loup n'avale pas une femme comme un poulet. Je pensai qu'effrayée par le cri qu'elle avait entendu, elle s'était levée, et courait sans savoir où. Elle ne pouvait être loin; je l'appelai, et j'entendis courir très-vite. Je me précipitai, et au moment où je croyais la toucher, lui parler, la rassurer, un homme, que me cachait la femme qui courait devant moi, se montre tout à coup, s'arrête, m'attend, et rit aux éclats en me reconnaissant.

C'était Préval. Madame de Valport, un peu plus embarrassée, voulut me faire croire qu'elle était enchantée de m'avoir retrouvé. Que m'importaient son embarras et les belles choses qu'elle me disait? Je ne pensais qu'à madame de Mirville; je les priai de la chercher avec moi. Madame de Valport répondit qu'elle était excédée, qu'elle ne pouvait aller plus loin. Préval me fit observer qu'il ne pouvait abandonner madame

de Valport, aussi peureuse que madame de Mirville. « Au moins, lui dis-je, venez avec moi, que « je relève un fagot de branchages que jai laissé « tomber sur je ne sais quoi de très-remuant. « Vous avez votre sabre, et il serait singulier de « faire chasse au milieu de ce désordre. » Préval éclate de rire de plus belle, et me dit d'être tranquille; que le fagot que Lubin avait fait pour Annette, n'était pas tombé sur une bête fauve. Madame de Valport ne rit pas, ne dit rien, prit son bras, et l'emmena d'un autre côté, probablement pour chercher où se reposer à son aise. A quelque chose malheur est bon, disais-je en retournant à mon fagot.

J'étais inquiet, très-inquiet, et on m'aurait offert un trône pour m'éloigner, sans avoir retrouvé madame de Mirville, que je ne l'aurais pas accepté. En marchant, je regardais autour de moi; je cherchais à percer les ténèbres qui m'environnaient; je ne cessais d'appeler; j'avais la gorge déchirée, et madame de Mirville ne répondait pas. Exaspéré, furieux, je m'arrêtai tout à coup, je frappai du pied, et je jurai à faire trembler la forêt : un homme bien élevé jure quelquefois comme un autre. J'entendis à terre, tout près de moi, un bruit sourd, qui n'était pas celui des feuilles. Je regarde; je distingue quelque chose de blanc qui sort de dessous un buisson. J'y porte la main; je reconnais au toucher de la percale et de la dentelle. « Allons, dis-je, encore un couple

« qui se repose ici. Au nom du bon Dieu, ne « me tuez pas, dit une petite voix douce et trem- « blotante. » C'était celle de mon amie.

Je me nommai, je l'encourageai, je la consolai. « Je ne suis qu'une pauvre petite femme, me dit- « elle. La crainte a été plus forte en moi que l'a- « mitié. Je vous ai cru en danger, et au lieu d'aller « au secours de mon ami, j'ai pris la fuite, et je « me suis cachée ici. »

J'avance la main pour retrouver la sienne, et l'aider à se relever; je me sens piqué, égratigné de toutes parts. « Hé, madame, comment êtes- « vous entrée là? Vous êtes sous un buisson, garni « d'épines, de deux pouces de longueur. — Je ne « sais comment j'ai fait; mais à présent que la tête « se remet, je crois sentir de vives douleurs... Oh, « oui, j'en éprouve par tout le corps. A-t-on « jamais vu aussi faire de pareilles folies le lende- « main d'un dimanche de *Quasimodo?* mon cher « ami, tirez-moi de là. »

Mon cher ami! ce mot-là m'eût fait passer en enfer. Je travaille avec ardeur à écarter les branches; je m'enfonce des épines dans les mains, dans les bras, dans les jambes. Mes gants, des bas et une culotte de soie sont en lambeaux, et je ne me rebute pas.

Cependant mon enthousiasme chevaleresque céda enfin à la force du mal, et je sentis la nécessité d'attaquer raisonnablement ce malheureux buisson. Je cherchai, en tâtonnant, le bas des

branches traîtresses, qui retenaient la beauté captive, et qui, à la naissance de la tige, sont dépourvues d'épines. « Prenez donc garde, mon « cher ami; ceci n'est point une branche. » C'était une jambe moulée, que je touchais bien innocemment.

Avoir du penchant à la dévotion, c'est déja aimer quelque chose, et il ne reste plus qu'à passer de l'illusion à la réalité; mais cette seule idée fait trembler une dévote de dix-neuf ans, bien candide, bien pure, et à qui une glace perfide répète sans cesse : Défiez-vous de cette figure-là. Que de péchés elle fera commettre!

Je me hâtai de retirer ma main, en balbutiant des excuses, tandis qu'au fond du cœur, je m'applaudissais de mon larcin involontaire. Je pris mon mouchoir, ma cravate, je les attachai ensemble; je les passai autour du buisson, dont je comptais ainsi relever et presser les branches. Hélas! il s'en fallait d'une demi-aune que je pusse joindre les deux bouts! « Ah, m'écriai-je, si j'avais « une jarretière! — Je n'ai pas les mains libres; je « ne peux détacher la mienne. — Et moi je n'en « porte point. — Mon Dieu, comment donc faire? « — Il y a bien un moyen, mais je n'ose vous le « proposer. — Oh, je ne m'y prêterais pas. — Ce- « pendant vous souffrez; vous ne pouvez rester « là. — Si je pouvais m'appuyer de quelque exem- « ple respectable! mais je ne me souviens pas « d'avoir vu dans les écritures... — Hé, madame,

« rappelez-vous qu'à toutes les noces on prend « la jarretière de la mariée, et qu'y a-t-il de plus « respectable qu'une noce, qui consacre l'union « de deux êtres aimables, et qui leur impose le « devoir si doux de s'aimer? — Au moins, mon « cher ami, soyez prudent; souvenez-vous de vos « promesses. » Elle n'avait pas fini, que la jarretière était enlevée.

Je noue, je tire, je comprime; je fais tout céder à ma force et à mon ardeur. Mon amie est dégagée, elle est debout, mais dans quel état! la robe, la chemise sont déchirées du haut en bas; le fichu est resté dans les épines. Elle est dans le désordre d'une Spartiate, et elle a, sur la beauté antique, l'avantage de la pudeur. C'est dans mes bras, c'est sur mon sein qu'elle penche sa jolie tête, et qu'elle cache son trouble et sa rougeur.

J'étais dans un état impossible à décrire... Je fus prêt à tout oser. Une voix intérieure me dit: Jouit-on de celle qui ne se donne pas?

Malheureusement pour la pauvre petite, la lune vint accroître son embarras. Elle me pria de m'éloigner, en ayant soin cependant de ne pas la perdre de vue; j'obéis, et je la vis s'asseoir. Je l'entendis déchirer son mouchoir, dont sans doute elle allait faire des cordons protecteurs de mille charmes secrets. Je m'approchai d'elle a reculons, et je jetai derrière moi mon mouchoir et ma cravate. Je gardai sa jarretière; je l'ai encore; je la conserverai toujours.

Elle me remercia du service, et surtout de la manière dont je le lui rendais. Son ton, très-affectueux, avait cette expression de vérité, que la coquetterie a perdu, dont elle sent tout le prix, qu'elle voudrait en vain retrouver, et qu'elle imite si gauchement!

J'attendais qu'elle me rappelât, lorsque la forêt parut tout en feu, et que le bruit de plusieurs cors se fit entendre. Mon amie, effrayée, accourut chercher un asile près de moi. Je remarquai en elle confiance et estime; je pensai qu'un sentiment en amène nécessairement un autre, et qu'on peut espérer le plus délicieux de tous, quand on a inspiré les deux premiers.

CHAPITRE III.

On arrive enfin à Chantilly.

Il fallait pourtant savoir quels étaient ceux qui s'avisaient de chasser au flambeau. Madame de Mirville souffrait beaucoup de se montrer à des inconnus, dans une robe attachée avec des chiffons, passés dans des trous faits avec un bâton. L'amour-propre ne perd jamais ses droits, même sur le cœur le plus fervent: il est une manière de placer une guimpe et d'onduler les plis d'un voile. Je représentai que ces inconnus seuls pouvaient nous servir de guides, et que, puisqu'on n'avait pas de quoi se changer, il fallait nécessairement

paraître devant quelqu'un, dans l'état où on se trouvait; qu'il était plus convenable d'entrer de nuit à Chantilly, que de s'exposer le jour aux plaisanteries des voyageurs, et aux huées des enfans du village; que d'ailleurs les ténèbres donnaient à notre situation une teinte romantique, qui ne manquerait pas d'intéresser les chasseurs, et, sans attendre la réponse de ma jolie petite amie, je fis retentir les alentours de ma voix rauque et cassée.

Je distinguai bientôt le galop de plusieurs chevaux qui poussaient de notre côté. Je reconnus un des valets de chambre de madame d'Ermeuil, qu'accompagnaient quelques gardes forestiers. Son camarade, également escorté, battait une autre partie de la forêt. Je cherchai aussitôt les moyens de mettre madame de Mirville commodément à cheval. Je n'avais pas le temps de penser à nos compagnons de voyage et d'infortune; je n'avais pas trop à me louer de certains d'entre eux, et puis le *primo mihi*, quoi qu'on en dise, est le régulateur de tous les hommes.

Je vis avec plaisir qu'on avait eu l'attention de fixer un coussin sur la croupe du cheval que montait Baptiste. Une femme en croupe passe nécessairement le bras autour de son cavalier, et je me trouvais si bien de sentir celui de madame de Mirville! Baptiste restait ferme sur ses étriers. Peut-être est-il paresseux comme un maître, ce qui n'est pas juste, mais assez naturel; peut-être

désirait-il, se flattait-il d'être l'heureux écuyer de la séduisante Mirville : Baptiste a des sens comme un prince, et les a pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, je le priai de descendre. Il ne me fit pas répéter; mais il enleva madame de Mirville avec une vigueur, un air d'intérêt! il paraissait ne pouvoir se détacher d'elle, après l'avoir mise derrière moi. Peut-être encore ne fit-il, n'éprouva-t-il rien de tout cela; peut-être enfin étais-je déja passionnément amoureux, et un amoureux voit tout si singulièrement!

Nous suivîmes les gardes forestiers. Je suis naturellement silencieux, et je le deviens bien davantage, quand quelque chose m'agite ou m'intéresse fortement. Il m'eût été impossible de dire à madame de Mirville de ces choses indifférentes, insignifiantes, qu'on écoute dans nos cercles brillans, parce qu'on ne peut laisser ses oreilles chez soi, et qu'il faut un intervalle du café à la bouillotte. Je ne voulais pas non plus exprimer ce que je sentais : je m'étais tracé un plan de conduite dont je comptais bien ne pas m'écarter. Baptiste d'ailleurs marchait à côté de nous, et il n'était pas dans les convenances d'en faire mon confident.

Madame de Mirville, recueillie comme moi, interrompit tout à coup la douce rêverie dans laquelle j'étais plongée. « Mon ami, me dit-elle, en« voyez donc quelqu'un après ce gros garçon qui « est cause de tout ce qui nous arrive. Madame « parle peut-être de M. du Reynel, répondit Bap-

« tiste, devant qui j'avais déja prévu qu'il ne fal-
« lait dire que ce qu'on voudrait imprimer. Oui,
« oui, M. du Reynel, reprit ma jolie compagne.
« — Hé, madame, il est à Chantilly depuis huit
« heures du soir. — Comment, depuis huit heu-
« res, m'écriai-je! et en voilà quatre que nous le
« cherchons, et que nous allons d'infortune en
« infortune. Comment est-il donc arrivé à Chan-
« tilly? — Dans une bonne chaise de poste, qu'il
« a trouvée sur la grande route. — Vous verrez,
« ma chère amie, qu'il aura profité de la voiture
« qui a fait fuir madame de Valport, que vous
« avez toutes suivie... — Malheureusement pour
« nous tous. — Oh, il peut y avoir quelque excep-
« tion. » Et je souriais en pensant au mouvement communiqué à ma bourrée.

En effet, Baptiste nous conta que M. de Soulanges avait passé chez madame d'Ermeuil; qu'il y avait su que quatre femmes charmantes couraient en poste pour se faire planter des *mais;* qu'il s'était jeté dans sa chaise, et que pour nous joindre plus tôt, il avait été à crever tous les chevaux; qu'il avait reconnu du Reynel, hâletant sur le revers du fossé; qu'il l'avait pris sous les bras, et l'avait, à l'aide de son postillon, juché dans sa voiture. Nous apprîmes enfin que du Reynel, inquiet de ne pas nous voir, avait mis sur pied tous les gardes qu'on avait trouvés à Chantilly, et que nos carrosses nous attendaient au carrefour... Je ne sais plus lequel.

Lorsque nous arrivâmes au lieu du rendez-vous, nous y trouvâmes nos camarades réunis, et dans quel plaisant équipage! Ces importans personnages, naguère mis avec le dernier soin, ressemblaient à des comédiens de campagne, ou à des échappés des Petites-Maisons. Nous débutâmes par nous rire mutuellement au nez. Madame de Mirville remarqua, avec sa candeur ordinaire, que madame de Valport avait traversé quelques taillis à reculons, expédient très-sage, car, disait-elle, si les feuilles qu'on froisse tachent la robe, on n'expose, au moins, ni ses yeux, ni ses mains. Les éclats recommencèrent. Madame de Valport seule garda son grand sérieux, et répondit sèchement à mon amie que, selon les apparences, elle s'était assise plusieurs fois; ce qui peut avoir des *suites*, quand la nuit est humide et froide. « Vous avez raison, répondit madame de Mirville, « je me suis assise trois fois. C'est fort honnête, « répliqua Préval. — Et cela aura les suites qu'il « plaira au ciel. Je n'en prévois pas de plus fâ- « cheuses qu'un rhume, et je suis résignée. J'au- « rais pu cependant mourir de peur, si je n'avais « eu avec moi l'homme le plus attentif et le plus « réservé que je connaisse. » On l'interrompit par de nouveaux éclats, soit qu'on ne crût pas à ma retenue, soit qu'on y crût trop. « Riez tant qu'il « vous plaira, reprit ma belle amie; je suis édifiée « de la conduite de monsieur; je le proclame « mon ami, et, pour prix de sa sagesse, je lui

« permets de m'embrasser. La proclamation était « inutile, dit Préval; mais un baiser n'est jamais « de trop. » Je le pris, ce baiser, avec une volupté, une ivresse... qui, je le crois, furent à peu près partagées.

Nous montâmes enfin en voiture, et personne ne pensa à choisir sa place. La fatigue et le désir d'arriver excluent la cérémonie, et même l'esprit de galanterie. Mais l'amour? Oh, celui-là est toujours indépendant des circonstances, et il agit par instinct, quand il se conduit sans réflexion. Je me trouvai à côté de madame de Mirville, qui passa encore son bras sous le mien, pour se garantir, disait-elle, des cahots qui la tuaient, et, en dépit des cahots, elle s'endormit du doux sommeil de l'innocence.

Je ne pouvais la voir; mais je la sentais près de moi, et son baiser, ce premier baiser, et sa présence m'occupaient uniquement. Mais comme notre imagination se porte partout, se lie à tout par des transitions subites, inattendues, bizarres, sur lesquelles notre volonté ne peut rien, aux douces émotions causées par le souvenir de ce baiser, succéda tout à coup celui des répliques de Préval. Je pensai à ma conduite dans la forêt, où l'isolement, les ténèbres, la frayeur d'une femme charmante... Je fus tenté de me prendre pour un sot, et de me reprocher ma sottise. Par quelle singularité craignons-nous plus de paraître ridicules que de passer pour vicieux? Ma foi, me

dis-je, je me mets au-dessus des plaisanteries des gens superficiels; je me suis conduit en homme d'honneur, et je m'en applaudis.

Nous voilà à Chantilly, et c'est à qui ne descendra pas de sa voiture. On regrettait d'avoir oublié le paquet de nuit, lorsqu'on était habillé de manière à fixer les regards; maintenant on est en guenille, et toutes les croisées de l'auberge sont éclairées d'une manière effrayante. Angélique et Louison sont aux portières; elles engagent ces dames à descendre; elles leur promettent de leur bâtir, en un tour de main, des manteaux de lit et des jupes avec des nappes et des serviettes : l'envie de souper parlait aussi haut qu'Angélique et Louison. On était ébranlé, on allait se lever, quand Louison ajouta que les avenues étaient libres; qu'il y avait, à la vérité, un régiment de hussards à Chantilly; que messieurs les officiers mangeaient à cette auberge, mais qu'ils étaient à table, et qu'ainsi ils ne verraient rien. « Des of-« ficiers de hussards, madame la comtesse! Des « officiers de hussards, ma chère amie! Des offi-« ciers de hussards, madame d'Alival! » Et on se renfonçait dans les voitures, et on eût voulu s'ensevelir dans les entrailles de la terre. On s'est quelquefois désespéré pour des choses moins importantes.

Deux voitures à quatre chevaux sont un événement à Chantilly, et partout où il y a des curieux, des oisifs, des badauds. Les officiers de

hussards étaient aux fenêtres, et attendaient ceux qui arrivaient; ennuyés de ne voir descendre personne, ils formèrent des conjectures. « Ce sont « probablement, dit l'un, les maîtresses des deux « jolies chambrières; allons leur offrir la main, « dit l'autre. » A ces mots, un cri général partit des deux voitures, et, pour ajouter à l'effroi de nos dames, un gros coquin de cuisinier, planté sur le seuil de la porte, ne cessait de répéter : « Allons donc, mesdames, allons donc. Quel en- « fantillage! n'avez-vous jamais vu d'officiers de « hussards ? »

Je m'élançai pour châtier l'insolent discoureur. Madame de Mirville, qui n'avait pas crié, qui n'avait même pas fait d'observations, me retint fortement, et commença à me parler raison. Je voulus lui échapper; elle m'ordonna de rester. Je réfléchis qu'une femme décente ne donne pas d'ordres à un homme qui lui est indifférent, et j'eus le bon esprit de me faire un mérite de ma docilité. Après tout, pensai-je, quel honneur me reviendra-t-il de battre un cuisinier? « Donnez- « moi votre habit, me dit-elle. Je crois que ces « officiers ont vu bien d'autres choses à la guerre; « mais il faut être modeste autant qu'on le peut. » Je quittai mon frac, et je lui aidai à le passer : il lui allait comme si on eût pris sa mesure sur une guérite.

Au-dessus de toutes les petitesses, elle accepta poliment la main d'un de ces messieurs, et des-

cendit la première. Je la suivis en gilet, en culotte et en bas déchirés. On allait rire; j'allais me fâcher. « Messieurs, dit mon amie, l'aigreur naît « facilement entre hommes qui ne se connaissent « pas, et il règne toujours une certaine décence « entre personnes de sexe différent, qui ont reçu « de l'éducation : permettez donc que je sois l'o- « rateur de la triste caravane qui n'ose paraître « devant vous. » Elle raconta ce qu'elle savait de nos aventures de nuit avec les graces naïves qui ne la quittaient jamais. Sa jeunesse, sa figure, son organe enchanteur, produisirent leur effet ordinaire. Ces messieurs lui prodiguèrent les égards et les offres de service.

Nos autres dames, encouragées par l'exemple, descendirent enfin, couvertes chacune d'un habit d'homme. Mesdames d'Alival et de Valport cédèrent à la petite vanité de parler aussi : elles n'eurent que de l'esprit; elles obtinrent quelques sourires; madame de Mirville entraînait.

Croiriez-vous que je trouvai encore sur la porte l'impertinent cuisinier, les deux mains appuyées sur ses genoux, et riant de manière à ne pouvoir articuler un mot? Oh! je ne me possédai plus, et j'allais lui appliquer le plus vigoureux soufflet, quand je reconnus... devinez qui?

Du Reynel, m'écriai-je, en bonnet de coton, en tablier, le couteau à gaîne au côté! Que diable signifie ce travestissement? Il riait de nous voir travestis nous-mêmes; nous rîmes tous en le re-

gardant; nos officiers rirent aussi, sans trop savoir de quoi; mais le rire se communique comme le bâillement. Quelle est la raison physique de cela?

« Mesdames et messieurs, nous dit du Reynel, « quand il put recouvrer la parole, je suis arrivé « ici long-temps avant vous, et en vous attendant, « je me suis occupé de l'affaire essentielle. — De « laquelle donc? — Hé, parbleu, du souper. J'ai « fait l'inspection de toutes les casseroles et de « leur contenu. J'ai essayé de toutes les sauces, et « on ne serait pas aussi souvent trompé, si on pou- « vait essayer de même sa femme et ses amis. Al- « lons, allons, interrompit madame de Mirville, « il ne s'agit pas de femmes, mais de souper. Quel « a été le résultat de vos essais? — J'ai trouvé « tout détestable. Mais vous ne cessez pas, s'écria « un petit homme à l'air refrogné. Finissez, mon- « sieur, finissez, de grace; on ne perd pas ainsi « de réputation un homme à talent. — Venez, « monsieur l'homme à talent, venez goûter ma gi- « belotte, ma perdrix aux choux, mon fricandeau, « mon macaroni, et humiliez-vous, superbe. — « Amour-propre d'auteur, monsieur. Si mes sauces « vous ont déplu, elles n'en ont point paru moins « bonnes à ces messieurs, qui doivent être tout « aussi difficiles que vous. » Il n'était pas maladroit de faire intervenir vingt officiers, dont l'approbation eût fermé la bouche à du Reynel. La chose ne tourna pas tout-à-fait ainsi. « Ma foi, répondit

« un capitaine, nous n'avons pas été émerveillés « de ce que vous nous avez servi; mais quelques « grains de poivre de plus ou de moins importent « peu, quand on a quitté la table. Monsieur, re- « prit du Reynel, je suis bien aise que vous ayez « soupé : on ne dira pas que l'appétit vous abuse « sur mes écarts d'assaisonnement. Faites-moi le « plaisir de passer dans la chambre où le couvert « est mis; je vais vous faire servir, et vous pro- « noncerez. »

Un officier de hussards ne se fait pas prier pour assister au souper de quatre jolies femmes, et les militaires se suivent comme les moutons et les grues. Ces messieurs, se tenant tous par-dessous le bras, entrèrent sans façon chez nous, et formèrent le cordon autour de la table. Comment ces dames les auraient-elles priés de se retirer, elles qui avaient déja des hommes aussi clairvoyans que des hussards, et, en pareille circonstance, le nombre ne fait rien à l'affaire.

CHAPITRE IV.

Le Souper.

Nous étions placés. Angélique et Louison, assises devant une armoire au linge, dont on leur avait ouvert les deux battans, taillaient nappes et draps, faufilaient, se piquaient, se dépitaient, et allaient toujours. Baptiste et son camarade, ran-

gés en seconde ligne, devaient recevoir les plats, et les passer à messieurs les hussards, qui avaient brigué l'honneur de servir nos dames. La gaieté succédait à l'humeur ; la conversation s'animait, et quand elle est générale, on se nomme fréquemment. Les noms connus de nos quatre beautés ajoutèrent aux regards de ces messieurs, sans rien diminuer de leur empressement.

On attendait ce souper si vanté ; on comptait sur le double plaisir de juger du Reynel, et de satisfaire une faim dévorante. De bruyantes exclamations nous firent craindre quelque accident : un malheur ne va pas sans un autre. Les casseroles pouvaient être renversées dans la cendre, et cette idée nous fit tous frissonner. C'était tout simplement notre gros garçon qui s'était rhabillé, et qui voulait absolument qu'on lui trouvât de la pâte d'amande dans une maison où il n'y en avait pas. Il se contenta d'un morceau de savon.

Il parut enfin radieux, triomphant, et pour cacher son orgueil sous une apparente modestie : « Je vous engage, dit-il, mesdames, à ne pas me « prodiguer d'éloges. Je conviens que je dois beau- « coup à l'immortel auteur du Cuisinier impérial, « et je ne marche jamais sans cet excellent livre. « Je le lis, le relis ; je le médite, le commente ; je « le sais par cœur, comme un curé son bréviaire, « un financier sa table de multiplication, une fille « de quinze ans le Temple de Gnide et le gentil « Bernard. Je regrette de n'avoir trouvé ici que

« des choses simples et grossières ; mais je me « flatte de les avoir assaisonnées de façon à pi- « quer votre sensualité. »

On sourit avec complaisance au premier service, apporté avec une pompe digne de la harangue qui l'avait annoncé. Du Reynel, qui ne veut pas perdre une sensation, se charge de dépecer. Il prétend que c'est jouir par anticipation, et que la vapeur odorante qui s'exhale sous le couteau, est aussi nourrissante qu'agréable.

Nos écuyers à moustaches font circuler les perdrix aux choux, et veulent bien nous présenter le plat à nous autres hommes, qui n'avions aucun droit à un semblable procédé. Mais un penchant naturel porte les jeunes gens à se mettre bien avec des hommes qu'ils ne connaissent pas, et qui accompagnent de jolies femmes. Il peut se trouver dans le nombre un frère, un oncle, un mari. Une politesse, placée à propos, ouvre les portes de la maison. La fortune, l'amour, le diable, font le reste.

Une cuisse m'était tombée en partage. Je l'attaquai à belles dents, et je la posai aussitôt sur mon assiette. Je cherchai quelle était la saveur désagréable qui m'inspirait le dégoût. Je ne dis rien, par ménagement pour le pauvre du Reynel. Je regardai autour de moi, et je vis les deux perdrix dédaignées, abandonnées, renvoyées à la cuisine. Un mouvement aussi général ne pouvait échapper au bon du Reynel. Il rougit, il pâlit ;

il tira le fameux livre de sa poche ; il l'ouvre à l'article *Perdrix aux choux*. « Je ne me suis point « écarté du maître, pas seulement d'un tour de « casserole, et j'avoue que mon plat ne vaut rien. « Il est d'une douceur fade, qui répugne. Il y a « là-dessous quelque chose que je ne conçois pas. « Passez-moi cette gibelotte. »

Elle était aigre, à agacer les dents, pour deux jours. Le fricandeau semblait être à l'absinthe, et non à l'oseille. La sauce des deux poulets en fricassée était tournée ; on ne pouvait manger de rien.

Qu'un homme se mêle de cuisine et n'y entende rien, cela n'est pas plus extraordinaire que de trouver un fripon parlant probité, une coquette pudeur, un avoué désintéressement. Qu'il gâte un plat ou deux, passe ; mais qu'il mette dans ses sauces des ingrédiens qui répugnent au palais le moins délicat, voilà ce qui n'est pas supposable, ce qui n'est pas même possible. Ce raisonnement profond, développé, répété, commenté par chacun de nous, jusqu'à satiété, on en tira une conclusion fort simple : c'est qu'on avait fait à du Reynel une niche qui retombait sur nous tous, puisque le mauvais plaisant nous mettait tous à la diète.

Le capitaine, qu'avait interpellé le cuisinier de la maison, l'aperçut allongeant le nez par l'ouverture de notre porte entrebâillée, riant sous cape, et jouissant de l'humiliation de du Reynel.

« Je connais le coupable, s'écria l'officier. Je vous « demande pardon, mesdames, mais il faut châ- « tier ce coquin-là. » Il s'élance, prend le gargotier par une oreille, et l'apporte auprès de la table. « Allons, drôle, avoue ton méfait, et demandes-en « pardon. » Le cuisinier criait et niait; le capitaine tirait plus fort. Le bout de l'oreille n'était plus qu'à deux pouces de l'épaule. A mesure qu'elle allongeait d'une ligne, le capitaine répétait son interpellation. Le cuisinier touchait au moment d'être traité comme Malchus, et chacun tient à ses oreilles. Il criait, en faisant une grimace épouvantable, qu'il allait tout révéler. Le capitaine lâcha prise, et l'accusé convint que, piqué, enragé contre du Reynel, il avait jeté, pendant qu'il faisait sa toilette, une livre de cassonade sur les perdrix, une demi-pinte de vinaigre dans la gibelotte, et une poignée de coloquinte sur le fricandeau.

Nous n'étions pas plus avancés pour avoir convaincu notre homme. Nous ressemblions à ceux qui ont reconnu leur voleur; mais dont les effets restent au greffe. Un aveu ne vaut pas une éclanche, pour des gens qui ont faim.

La maîtresse de la maison accourut, au tapage infernal qu'on avait fait. Lorsqu'elle sut de quoi il était question, elle prononça avec beaucoup de gravité, qu'un voyageur a le droit d'apprêter son souper, sans que monsieur le chef puisse y trouver à redire; que nuire aux intérêts de la

maison où l'on est, c'est vouloir se faire renvoyer, et qu'en conséquence monsieur le chef irait coucher où bon lui semblerait.

Madame de Mirville appela de la sévérité du jugement. Elle représenta que l'espèce de question qu'avait subie le cuisinier était une punition suffisante. Du Reynel, dont la réputation était sauvée par la confession de son émule en ragoûts, déclara qu'il faut que chacun fasse son métier; qu'il avait eu tort de se défier de l'habileté de monsieur le chef; qu'il reconnaissait l'avoir provoqué d'une manière sensible; enfin il demanda sa grace, et il l'obtint.

Il était temps que les plaidoyers finissent. Nous ne trouvions rien de restaurant dans des phrases, et les orateurs eux-mêmes n'étaient soutenus que par la satisfaction, assez commune, de croire jouer un grand rôle dans une petite affaire. «Mais, « madame, que nous donnerez-vous, criâmes-« nous tous à la fois? — Hé, messieurs, mon « garde-manger est vide, et que voulez-vous que « je trouve à minuit?—Comment, morbleu, nous « sommes réduits à du pain sec! — Ah, j'ai encore « sept à huit pots de confitures, des prunes et des « pêches à l'eau-de-vie. — Hé, madame, on ne « soupe pas avec des confitures, quand on a fait « dix lieues en poste, et deux ou trois à pied.»

Pendant que nous discourions, un joli sous-lieutenant avait fait passer un mot, et tous nos officiers étaient disparus, sans que nous sussions

pourquoi. Angélique et Louison jugèrent le moment favorable pour essayer les habits qu'elles venaient de fabriquer à la hâte. On nous intima l'ordre de sortir, quoique plusieurs de ces dames n'eussent rien de caché pour quelques-uns d'entre nous : il est reçu, dans un certain monde, que les mœurs sont inutiles, mais qu'il est bon de paraître en avoir.

Nous fûmes agréablement surpris en rentrant. Ces demoiselles avaient donné de la grace à ces robes d'un genre nouveau. Avec des serviettes elles avaient chiffonné des espèces de turbans. L'étoffe était grossière; mais une jolie figure relève tout, et la grisette, dans son bonnet rond, gagne en agrémens ce qu'un diadême donne en majesté. Madame de Mirville avait quelque chose d'aérien dans ce costume. Elle me rappelait les ombres heureuses errantes dans les Champs-Élysiens; elle en avait la blancheur, la pureté, les charmes.

Nous avions à peine repris nos fracs, qu'un hussard parut, la tête surchargée d'un énorme panier. Un second, un troisième, suivirent bientôt. Nos regards avides cherchaient à percer à travers le linge qui couvrait l'osier; notre impatience fut promptement satisfaite. Nos officiers rentrèrent, et chargèrent notre table de provisions. Ils avaient couru toutes les auberges du lieu, et vidé jusqu'à la cantine du régiment. Il était impossible de ne pas reconnaître de pareils soins. L'invita-

tion de s'asseoir avec nous n'était pas terminée, que ces messieurs étaient placés, auprès des dames, vous vous en doutez bien. Le mouvement avait été si prompt, que je n'avais pas eu le temps de reprendre mon siége. Je restais comme un sot, derrière madame de Mirville, fêtée, adulée, pressée par deux des plus jolis hommes du régiment. J'avais de l'humeur, mais une humeur... et une faim! Je fus, en murmurant tout bas, me placer vis-à-vis d'elle, puisque je ne pouvais plus être à côté.

Nous mangeâmes enfin. Tout était froid, et tout nous parut excellent. L'appétit, qui se calmait, faisait place à la saillie, au bon mot, à la galanterie. Les deux voisins de madame de Mirville me paraissaient avoir de l'esprit comme Voltaire, et n'en avaient peut-être pas plus que moi. Elle leur accordait une attention qui ressemblait à de l'intérêt; je voyais ainsi, du moins, et je devins plus bête qu'à l'ordinaire. J'entendais mal, je répondais de travers; on me regardait avec étonnement; je ne m'en apercevais pas.

Il n'y a pas de magicienne qui devine son homme comme la femme que nous aimons. Madame de Mirville, sans affectation, sans paraître y penser, parvint à généraliser la conversation. Elle m'adressait, de temps en temps, de ces regards qui veulent dire: Que vous êtes enfant! que vous êtes injuste! Je les interprétai ainsi, et quel gré je lui sus de sa condescendance!

On parla de notre position actuelle. Nous avions soupé ; mais quel parti allions-nous prendre ? Mesdames d'Allival et de Valport voulaient remonter en voiture. On ne trouve pas tous les jours, disaient-elles, l'occasion de se faire planter des *mais*. Madame d'Ermeuil répondait qu'elle aimait beaucoup les *mais ;* mais qu'elle leur préférait sa fraîcheur et le sommeil. Madame de Mirville jugea qu'on avait fait assez de folies, et qu'il était temps de se conduire en femmes raisonnables. Il n'y avait point encore de majorité : nous fûmes consultés. Je fus de l'avis de madame de Mirville, c'est tout simple. Soulanges adopta l'opinion de madame d'Ermeuil, et je crois qu'il avait aussi ses raisons. Préval et Mautort pensèrent comme leurs complaisantes beautés. C'est du Reynel qui seul allait régler les destins du reste de cette nuit. Il prononça qu'après avoir bien soupé, ce qu'on a de mieux à faire est de bien dormir.

CHAPITRE V.

Quatre heures de nuit.

Vingt officiers devaient coucher dans cette auberge. Quels lits nous resteraient-ils, bon Dieu! Je sors, je parle aux filles ; je parcours les chambres dont on peut disposer... affreuses. Je mets un écu de cinq francs dans la main de Fanchette,

petite brune jolie, très-jolie, qui paraissait me regarder avec quelque attention. Fanchette, sensible à mes manières, me conduit tout en haut de la maison, et m'ouvre un modeste cabinet. « C'est « le mien, me dit-elle. La peinture et le papier « sont frais. Le lit ne vaut rien; mais je vais le « rendre excellent. »

Elle sort, prend un matelas dans une chambre, un lit de duvet dans une autre, un oreiller ici, une courte-pointe là. « Les hussards seront un peu « plus mal, me dit-elle, et je m'en moque. Ces « gens-là cajolent les filles, et ne leur donnent « que des baisers. Vous coucherez ici; moi, je dor- « mirai dans quelque coin, sur une chaise : une « nuit est bientôt passée, pour qui oblige un beau « monsieur comme vous. » J'offris un second écu. Fanchette le prit, m'embrassa, et ma foi... je la laissai faire.

Je mis la clé dans ma poche, et je redescendis. « Vous êtes logée, lui dis-je à l'oreille, et vous « avez un bon lit. — Mon ami, conduisez-moi; le « sommeil m'accable. — Échappez-vous. »

On apportait un bol de punch. Nos trois dames se récrièrent sur la violence, l'inconvenance de cette liqueur, et prirent chacune un verre. Madame de Mirville disparut, pendant qu'on leur versait; je la suivis. J'eus la gloriole de la faire entrer dans les chambres destinées à ses compagnes. Le cabinet en parut plus gai, le lit meil-

leur, et je n'eus pas la force de taire qu'elle en était redevable à mes soins.

Elle me pressa la main; je baisai tendrement la sienne; elle me souhaita une bonne nuit, s'enferma, et je redescendis, en m'applaudissant de lui avoir trouvé une retraite ignorée : on ne peut être trop prévoyant, lorsqu'on a pour commensaux vingt officiers de hussards.

Je ne m'inquiétai plus de rien, pas même de savoir où je dormirais, ni si je dormirais. Je pris du punch, et je m'aperçus que Soulanges faisait un peu tard pour madame d'Ermeuil, ce que je venais de faire pour mon amie. Mautort et Préval ne se dérangeaient pas : mesdames d'Allival et de Valport sont de ces femmes qu'on a, et à qui on ne doit rien.

« Je vous plains bien sincèrement, mesdames, « dit Soulanges en entrant. Des chambres enfu- « mées, des meubles boiteux, des lits qui sem- « blent rembourrés avec des noyaux de pêches... « — Il fallait partir, s'écria madame de Valport. « Nous le voulions toutes deux, ajouta madame « d'Allival. Hé, où est donc madame de Mirville? « Elle est bien, répondis-je d'un air satisfait et « mystérieux, qui fit rire certaines personnes, qui « ont la mauvaise habitude de juger les autres d'a- « près eux. »

Des officiers qui débutent comme les nôtres, ne s'arrêtent jamais. Chaque service ajoute à la

familiarité, et la reconnaissance et le punch avaient rendu deux de ces dames très-familières. Un bon office encore pouvait amener l'intimité, et il n'était pas, d'ailleurs, dans les principes de nos jeunes gens de laisser coucher de jolies femmes sur des noyaux de pêches.

Ce fut à qui offrirait le premier sa chambre. On désirait, on voulait, on réclamait hautement la préférence. On faisait valoir les avantages de son logement; on parlait tous ensemble, et quand on ne s'entend pas, il est assez ordinaire de prendre la main d'une femme pour fixer son attention. Le *brouhaha* autorise à lui parler à l'oreille, et il est difficile, à vingt ans, de parler de lit, sans ajouter quelque chose.

Je voyais tout cela avec beaucoup d'indifférence; mais enfin j'ai des yeux, et je ne suis pas mal fort en conjectures... Je remarquai qu'on avait accepté les chambres des cavaliers les mieux tournés, sans savoir si on y serait bien ou mal : on aime mieux devoir quelque chose à un joli homme qu'à un autre; n'est-il pas vrai, mesdames?

Les préférés s'armèrent de flambeaux, et conduisirent chacun la beauté qui s'était rendue à ses instances. On parle à une femme qu'on établit chez soi; elle répond; la conversation s'engage, et on ne sait pas où cela mène. Ce que je sais, moi, c'est que Soulanges, Préval et Mautort remarquèrent que ces messieurs ne descendaient pas. Il n'était qu'un genre de crainte qu'ils pus-

sent décemment manifester : ils tremblèrent que ces dames fussent incommodées, et ils allèrent s'assurer de leur bonne ou mauvaise santé.

Deux officiers s'amusaient à faire des contes à Angélique et à Louison; les autres se peignaient la moustache, en sablant ce qui restait de punch : insensiblement, chacun se retira. Je restai seul dans la salle. Je m'y promenai un quart d'heure, en long et en large, en pensant à madame de Mirville. Je m'aperçus enfin que les nuits d'avril sont froides, et je pensai à me procurer un réduit quelconque.

Je n'entendais pas le moindre bruit. L'hôtesse et ses gens reposaient sans doute. Fanchette était le seul guide que je pusse me procurer, et je la cherchai en silence, une chandelle à la main : l'appeler, était le moyen de troubler le sommeil ou les plaisirs des commensaux de l'auberge, et dans l'un et l'autre cas, on n'aime pas à être dérangé.

Je cherchais donc Fanchette. Je ne connaissais pas la maison; mais je pouvais, sans être indiscret, entrer partout où je voyais la clé à la serrure. Il n'y a au monde que les militaires qui s'accommodent de tout, qui soient indifférens sur tout, et qui restent où ils sont mal, dans la crainte de se déranger pour être mieux. Je trouvai, dans une chambre, un officier qui s'était couché tout habillé; dans une autre, j'en voyais un qui s'était fait un bonnet de nuit avec son caleçon, pour

s'éviter la peine d'aller prendre une serviette qui était à l'autre bout de la chambre. Là, le locataire s'était endormi la pipe à la bouche, au risque de mettre le feu à la maison; ici, le porte-manteau était ouvert, le linge était sur le carreau, l'argent sur la cheminée, et la porte toute grande ouverte. Plus loin on me crie, dès qu'on m'aperçoit : « Je « vous prie de vous retirer, monsieur; la place « est occupée. »

Je me retirai en faisant des excuses, et en ajoutant : « Mademoiselle Louison, les loquets sont « faits pour quelque chose. »

J'en dis autant à mademoiselle Angélique. J'aurais eu sans doute quelques observations à faire ailleurs, si on avait été partout aussi insouciant. Mais je trouvai des portes fermées, et je m'en tins discrètement aux probabilités.

Était-il probable, par exemple, que les deux officiers qui avaient cédé leurs chambres à mesdames de Valport et d'Allival, fussent plus soigneux que leurs camarades, et aient pensé à fermer leur porte? La chose est douteuse; il est certain que je ne les trouvais nulle part, et celui qui avait logé madame d'Ermeuil était précisément l'homme à la pipe; peut-être, pensé-je, madame d'Ermeuil n'aime pas l'odeur du tabac.

En allant et venant, je crus entendre parler à l'étage au-dessus. Mon imagination s'allume à l'instant. Je ne me défiais pas du tout de madame de Mirville, mais beaucoup de ceux qui laissent les

portes ouvertes, quand ils sont dedans, et qui cherchent à les ouvrir quand ils sont dehors.

Je soufflai ma chandelle, je montai sur la pointe du pied, et je prêtai l'oreille. « Ma petite Fan-« chette, tu feras cela pour moi, n'est-il pas vrai? « —Monsieur, j'ai toujours été sage...—Oh, quel « conte! — Je ne réponds pas de l'être toujours; « mais je ne me rendrai bien certainement qu'à « un homme qui me plaira, et vous ne me plaisez « pas du tout.—Voilà des mots.—C'est la vérité. « —Ceci est nouveau, par exemple! Trouver dans « Fanchette une résistance que ne m'opposent pas « les femmes du plus haut rang! » Qui n'eût pensé que c'était au moins un chef d'escadron qui s'exprimait ainsi? Pas du tout, c'était ce faquin de Baptiste.

Je n'aime pas la fatuité, surtout dans des gens de cette espèce; je veux qu'on ménage une fille qui se défend; je n'entends point, parce qu'elle est sans considération et sans appui, qu'on lui ravisse des demi-faveurs, et c'est ce que faisait M. Baptiste en ce moment. Je m'approchai doucement, et je lui allongeai au bas du dos un grand coup de pied, qui termina ses entreprises et ses phrases à prétention. Il s'enfuit aussi silencieusement que je l'avais châtié, et alla rouler du haut en bas d'un petit escalier que, probablement, il ne connaissait pas plus que moi.

Je m'approchai de Fanchette, et je lui pris la main. « Conduisez-moi quelque part où je puisse

« me reposer. — Comment c'est vous, monsieur! « hé, que faites-vous ici? — Qu'y faisiez-vous, « vous-même? — Je finissais la chambre de ce « monsieur aux femmes du plus haut rang : on « ne peut s'occuper des gens que quand les maî- « tres sont servis. Il a bien voulu descendre jus- « qu'à une fille d'auberge; je n'ai pas permis qu'il « dérogeât. Il a joint le geste aux discours; je « me suis défendue; mon bougeoir est tombé, et « la lumière s'est éteinte. Mais, dites-moi, mon- « sieur, pourquoi vous n'êtes pas couché dans « mon cabinet. — Je l'ai donné à une dame char- « mante. — Je l'aurais gardé, si j'avais prévu cela. « Je suis plus lasse que cette dame, et j'aime mes « aises comme elle. — Ah, Fanchette, si vous la « connaissiez!... — Je la connais : c'est celle qui « vous appelle son ami. — Hé, comment savez- « vous cela? — Lorsqu'on s'intéresse à quelqu'un, « on regarde, on écoute, en passant et en repas- « sant, et on entend souvent des choses qui ne « font pas plaisir. » Ici la petite se tut. J'ignore si elle rougit; mais un soupir, qu'elle s'efforça d'étouffer, ne m'échappa point.

« Ma petite Fanchette, nous voilà tous deux « sans asile. Où passerons-nous le reste de la nuit? « — Où vous voudrez. — Avez-vous encore une « chambre? — Elles sont toutes occupées. — Si « j'allais déloger ce coquin de Baptiste — Oh, il « viendrait me tourmenter. — Je ne veux pas de « cela. — Ni moi non plus. — Hé bien, allons à la

« salle à manger, nous y ferons du feu... — Il s'é-
« teindra pendant que vous dormirez; vous vous
« réveillerez transi, et vous serez malade le reste
« de la journée. — Comment donc faire? — Venez
« avec moi. » Pendant ce dialogue, sa main était restée dans la mienne. Je ne pensai pas à la quitter; elle ne la retirait point. Que peut-on faire de la main d'une jolie fille? La presser, la caresser, et c'est ce que je faisais en me laissant conduire.

« Où sommes-nous donc, Fanchette? — Dans
« le grenier au foin. Arrangeons-y chacun notre
« place; ne craignez rien pour vos habits; je les
« secouerai quand vous vous leverez. »

Je n'avais jamais couché dans un grenier à foin; mais, ma foi, je me résignai, et je m'arrangeai de mon mieux. Je vis bientôt que ce lit en vaut un autre, et a, de plus, l'avantage de ne point exiger d'apprêts. Une chaleur douce ranima mon sang, et ne provoquait pas le sommeil. Je sentais quelque chose... Le voisinage de Fanchette...

Quand on ne dort pas, et qu'on est sans lumière, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de parler. « Que faisiez-vous, Fanchette, avant d'entrer
« dans cette maison? — J'étais chez une tante,
« marchande mercière à Senlis. — Pourquoi n'y
« êtes-vous pas restée? — Elle a mal fait ses af-
« faires, et quoique j'entendisse bien son com-
« merce, je n'ai pas trouvé à me placer. » Ce genre de conversation m'ennuya bientôt, et j'aimai mieux me taire que parler d'autre chose....

Je me tournai, je me retournai... impossible de dormir. « Est-il bien vrai, Fanchette, que « vous avez toujours été sage? — Oui, monsieur. « — Cependant, le métier que vous faites... — Ne « rend pas la chose très-croyable, n'est-il pas « vrai? — Je ne dis pas cela; mais il me semble « qu'il se présente tant d'occasions! — Rien n'o- « blige à en profiter. — Et puis les hommes sont « si entreprenans... — Dites si grossiers, et c'est là « précisément ce qui les empêche d'être dange- « reux. — Vous n'avez donc jamais aimé? — J'a- « vais vingt ans, et je ne me doutais pas que je « pusse éprouver... » Elle s'arrêta, comme quelqu'un qui craint de dire trop.

« Et quand avez-vous eu vingt ans, Fanchette? « Hier à midi, monsieur. — Et depuis hier à midi?... » Elle ne me répondit pas.

Ce silence expressif m'agita, me tourmenta; j'étais brûlant. Je voulus me découvrir un peu, et en étendant les bras autour de moi, je rencontrai encore cette main... Cette main pressa la mienne, et bientôt j'y sentis des lèvres... Nous nous trouvâmes l'un à côté de l'autre, et ce n'était plus ma main qu'on baisait.

« Oui, Fanchette, vous étiez sage. — Je ne mens « jamais. — J'ai commis une grande faute. — Je ne « vous la reproche pas. — Je me la reprocherai « toujours. — Et par quelle raison? — Je ne peux « vivre avec vous. — Je le sais bien. — Dans quel-

« ques heures je vous quitterai. — Je le sais bien.
« — Que vous restera-t-il? — Votre image, et le
« souvenir d'une nuit de bonheur. »

Comment ne pas s'oublier tout-à-fait?... Prêcher la retenue et l'empire sur soi-même est bien louable, sans doute; mais compter être plus fort que la nature, combattre toujours, toujours, et par ses combats même se convaincre de sa faiblesse... Oh, je pardonne au vicaire savoyard.

Les premiers rayons du jour éclairaient un reste de délire, auquel succéda, de part et d'autre, un peu de confusion. Fanchette baissa quelque temps les yeux, et me fixa ensuite avec une expression, une tendresse! « Pauvre Fanchette! lui
« dis-je, en me levant. — Je ne me trouve pas à
« plaindre. — Il faut nous séparer. — J'y étais pré-
« parée. — Faites-moi un plaisir, Fanchette. —
« Tout ce qui dépendra de moi. — Acceptez cette
« bourse. — Ce que je vous ai donné, monsieur,
« ne se paie pas. Laissez-moi jouir de mon sacri-
« fice. — Fille étonnante, je vous laisse à regret,
« surtout dans cette maison. — Je vous suivrai, si
« vous le voulez. — Cela ne se peut pas, Fanchette.
« — Adieu donc, monsieur. »

Je descendis, et à mesure que je m'éloignais de Fanchette, l'illusion se dissipait, et les réflexions commençaient à naître. Une fille d'auberge! un grenier à foin! On est si sot, quand on est mécontent de soi; si contraint, si gauche, quand

on ne peut s'étourdir sur une faute! et qui n'a pas l'habitude d'en commettre, ne les oublie pas un instant.

Cependant l'amour-propre, ce mobile universel, et ce flatteur perfide de ceux qui l'écoutent, l'amour-propre me soufflait : C'est une fille d'auberge sans doute; mais cette fille est jolie, et la beauté rapproche les distances. D'ailleurs, quelle femme ici possède ce qu'elle avait il y a trois heures, et qu'on rencontre si rarement; ce qu'elle t'a abandonné, parce que son cœur l'entraînait, et le premier des cœurs, n'est-ce pas celui qui nous aime? Un grenier à foin! Hé qu'importe le lieu, quand le bonheur s'y trouve? Un salon doré eût-il ajouté quelque chose au tien, et n'as-tu pas bâillé cent fois sur la soie et le duvet, à côté de ces beautés en vogue,

> Qui ne pouvaient t'offrir que l'honneur singulier
> D'être le successeur de l'univers entier.

Allons, allons, me dis-je, voilà ce qu'on peut appeler une capitulation de conscience. Que j'aie eu tort ou raison, je ne peux revenir sur le passé.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne parlerai à personne ni de Fanchette, ni du *grenier au foin*.

CHAPITRE VI.

Le lever.

« Oh, oh, Baptiste, que vous est-il donc arrivé? » Baptiste fut le premier individu de ma connaissance que je rencontrai. Il avait un œil noir, enflé, et paraissait de fort mauvaise humeur. « Monsieur, « il m'est arrivé cette nuit une aventure extraor- « dinaire. — Contez-moi donc cela. — J'étais cou- « ché. — Ah, vous étiez couché. — Dans un lit « détestable... — Pauvre Baptiste ! — Où je ne pou- « vais dormir. — C'est tout simple. — J'entends un « bruit sourd. — Oh, oh! — Je me lève. — Ensuite? « — Je sors de ma chambre. — Enfin? — Je me « trouve nez à nez... — Avec qui? — Avec un grand « homme tout blanc... — Qui vous fait peur. — « Fi donc! monsieur. — Hé bien, ce grand homme « blanc? — Je lui demande ce qu'il fait là. — Il « vous répond?... — Par un coup de poing sur « l'œil, dont vous voyez les suites. — Cet homme « est un brutal. — Je ne le suis pas mal, quand je « m'en mêle. — Qu'avez-vous fait? — Je l'ai pris « aux cheveux, je l'ai roué de coups, et je l'ai « jeté du haut en bas d'un petit escalier, qui est « là-bas à droite. — En vérité? — Vous n'avez « pas entendu le tintamarre qu'il a fait en roulant? « — Pas du tout. — Vous dormez donc d'un bien « profond sommeil! — Enfin, votre grand homme

« blanc ? — Je descends après lui... — Avec l'inten-
« tion de l'achever ? — Précisément. — Il méritait
« cela. — Le fantôme était disparu, et il m'a été
« impossible de le retrouver. — Voilà en effet une
« aventure extraordinaire. Je la raconterai à ces
« dames, elle les amusera. A propos de ces dames,
« fait-il jour chez elles ? — Oh, monsieur, elles se
« sont couchées si tard ! Et puis je crois qu'elles
« ont causé long-temps avant de s'endormir. » Et le drôle souriait d'un air malin!

Tout-à-coup il me tourna le dos et disparut. Je me tournai aussi pour voir ce qui effrayait le tueur de fantôme : c'était Fanchette. J'aurais désiré ne pas la revoir. Elle ne méritait pas cependant que je la reçusse si mal. Je fus au-devant d'elle en lui souriant. « Prenez cela, me dit-elle, vous en avez « besoin. » C'était un potage de fort bonne mine, et dont l'odeur me séduisait. « Petite Fançhette, « prenons-le ensemble. — Il peut entrer du monde « dans cette salle ; vous seriez compromis, et je « dois vous ménager autant que je vous aime. J'ai « été un moment votre égale là-haut : permettez « qu'ici je redevienne Fanchette. » Je la regardais, je l'écoutais, je rêvais... Une petite mercière penser ainsi ! Hé, l'amour désintéressé, l'amour vrai ne rend-il pas capable de tout ?

Sur la table où elle me servait, où je fêtais son potage, était une écritoire, une plume et du papier. Je pensai que je ferais bien d'écrire : c'était un moyen sûr de ne pas la regarder. Mais qu'é-

crire? des vers? J'en fais de fort mauvais, quand j'ai la tête libre, à plus forte raison à présent... De la prose, oui, de la prose, c'est plus facile. Une lettre... Hé, à qui? Parbleu, à mon homme d'affaires.

« Dans un quartier populeux et éloigné du centre de Paris, vous louerez une petite boutique, et une ou deux pièces derrière.

« Dans une de ces pièces, vous mettrez ce qui est nécessaire pour faire un peu de cuisine, dans l'autre, un lit garni, simple, mais bon, et surtout très-étroit; une commode, un secrétaire et une table de bois de noyer; quatre chaises et un fauteuil couvert en paille.

« Dans la commode, deux paires de draps, deux taies d'oreiller, six serviettes et deux naperons; six chemises de femmes, ni grosses, ni fines, six mouchoirs blancs, six paires de bas de coton, quatre aunes de mousseline à vingt francs, six aunes de petite dentelle à cent sous, et de quoi faire quatre robes de jolie indienne de couleurs différentes.

« Dans le secrétaire, papier, plumes, encre, un livre de compte, et cent écus dans un des tiroirs.

« Vous garnirez les rayons de la boutique de menue mercerie assortie. Vous pouvez y joindre un peu de parfumerie, comme des gants, de la poudre, des savonnettes, etc. La totalité des marchandises n'excédera pas cinquante louis.

« Ah!... vous n'oublierez pas de payer un an

du loyer. Vous m'enverrez les clés, le reçu du propriétaire et les factures acquittées, au château d'Ermeuil.

« Vous ordonnerez à mon valet de chambre de me faire une petite malle, de partir à la minute, et de venir me trouver. »

Hé, mais... il est clair, me dis-je, que ces dispositions ne peuvent être faites que pour une femme. Que pensera mon homme d'affaires? Il pensera que je suis un libertin, et il n'en sera pas moins mon très-humble serviteur : c'est l'usage... Non, je n'exposerai pas ma réputation; je ne me mettrai point en butte aux traits de la malignité. J'attendrai; je ferai toutes ces choses moi-même, à mon retour à Paris... Mais quand y reviendrai-je? Il passe tous les jours ici des Baptistes... et même d'honnêtes gens...Une première faute amène quelquefois... une surprise des sens, provoqués par la licence trop ordinaire à certains voyageurs... Je n'attendrai pas. Je dois un asile à Fanchette, et sans délai je lui en procurerai un, où elle sera sage si elle veut l'être. « Fanchette, faites-moi le « plaisir d'aller jeter cette lettre dans la boîte. — « Tout ce que vous voudrez, monsieur. »

Pendant que Fanchette est allée à la poste, je m'esquive, je monte... Vous devinez chez qui; chez celle dont je ne suis plus digne, et que je n'ose nommer. Je prête l'oreille; j'entends aller et venir par la chambre; je frappe doucement.

« Qui est là? — Moi, madame. — Ah, c'est vous,

« mon ami. » Son ami ! « Je vous demande un quart « d'heure; allez m'attendre dans la salle à manger.» Je ne voulais pas retourner là : je redoutais Fanchette et ma faiblesse.

Je me promenai dans les corridors. Mais bientôt je réfléchis qu'il fallait que certaines portes s'ouvrissent; qu'en pareille circonstance on n'aime pas les témoins, et que lorsqu'on n'est pas plus sage que moi, on n'a le droit d'intriguer personne.

Au bout du corridor était un petit cabinet à porte vitrée. J'y entrai. Je tirai un rideau de mousseline, et je m'assis. Un livre avait été oublié sur un tabouret. Je l'ouvris... *J'appartiens à Fanchette.* Toujours Fanchette, m'écriai-je, et je jetai le livre à quatre pas. Homme injuste, me dis-je aussitôt, que t'a-t-elle fait? Oublie-la; ne la méprise point. Je me levai, j'allai ramasser le livre, et je le remis à sa place.

Je ne voulais pas lire dans ce livre, et en le regardant seulement, j'étais tourmenté par des idées que la lecture eût peut-être interrompues. La tête appuyée sur mes deux mains, les yeux cachés, je ne voyais plus le livre, mais je tombai dans une rêverie profonde, qui n'avait rien d'agréable. J'en fus tiré par le bruit d'une, de deux, de trois portes, qui s'ouvrirent à la fois. Jamais je n'ai épié personne; mais le premier mouvement de tête est toujours vers le lieu d'où part le son. La mousseline qui formait le rideau était claire; le moyen de ne pas voir. Je vis donc An-

gélique et Louison, que conduisaient gaiement jusqu'au milieu du corridor leurs camarades de lit, en robes de chambre de hussards : c'est ce qu'on appelle ordinairement une chemise.

Après ces demoiselles, parut un joli sous-lieutenant qui sortait de la troisième chambre. On lui passa, par la porte entrebâillée, une main potelée, que je ne me serais pas soucié de baiser en ce moment, et qui le fut cependant avec l'expression de la reconnaissance. A cette main était une fort belle étincelle, que j'avais vue la veille au doigt de madame de Valport.

Une quatrième porte s'ouvrit bientôt, et je reconnus l'officier qui avait cédé sa chambre à madame d'Allival. On poussa le verrou dès qu'il fut sorti, et si j'eus la conviction qu'on était encore deux dans cette chambre, il est constant qu'au moins je ne la cherchais pas.

Bon, pensé-je, Préval et Mautort n'ont rien vu. Ils ont le sort de bien des maris, et n'en feront pas plus mauvais ménage. Pas du tout. A l'autre bout du corridor était un second cabinet, que je n'avais pas remarqué, et dont la porte vitrée était également couverte d'un rideau de mousseline. Cette porte s'ouvre, et je vois sortir du cabinet Mautort et Préval. Ils ne feront probablement pas de scène, me dis-je. Je les crois de l'avis de La Fontaine : *Quand on ne le sait pas, ce n'est rien; quand on le sait, ce n'est pas grand'chose.* De toutes façons, je ne peux intervenir dans cette

affaire : c'est bien assez que ces dames aient à se disculper devant leurs amans. Un tiers mettrait l'amour-propre de ces messieurs en jeu ; l'amour-propre choqué éclate, et il est dans mes principes de ménager toutes les femmes, même celles qui le méritent le moins.

J'éprouvai un sentiment d'anxiété en voyant Mautort et Préval frapper aux portes de ces dames. Le *qui est là*, est toujours la première réponse. « C'est moi, madame. — Comment, si « matin ? — D'autres vous ont vue plus matin en« core. — Que voulez-vous dire, messieurs ? — « Ce que vous savez, madame, et ce que nous « savons comme vous. — Voilà qui est d'une inso« lence... — Ouvrez, s'il vous plaît, où je vais « m'expliquer par le trou de la serrure. » Les portes s'ouvrirent à l'instant.

« Mesdames, dit Préval avec un sang-froid où il « entrait quelque dignité, un galant homme peut « se tromper dans son choix ; mais le moment où « il reconnaît son erreur est celui où il se retire. « — D'honneur, je ne vous comprends pas. — « Jurer par votre honneur ne vous engage à rien... « Pardon, madame, je m'oublie, mais vous m'en « avez donné l'exemple. Venez avec moi. Vous « voyez ce cabinet ? Mautort et moi y avons passé « la nuit ; ainsi il est inutile de nier. — Comment, « de la jalousie, de l'espionnage ! une scène pour « une distraction ! c'est tout au plus ce qu'on pas« serait à un mari. — Madame, on doit plus peut-

« être à son amant... — Ah, du paradoxe à pré-
« sent. — Une femme sensible, fatiguée d'un
« nœud mal assorti, mais à peu près indissolu-
« ble, peut être faible, sans être méprisable. Mais
« tromper un amant qu'on peut quitter avec dé-
« cence, c'est joindre la bassesse à la perfidie.
« Adieu, madame, nous retournons à Paris. »

Ils s'éloignèrent ; ces dames rentrèrent chez elles, et je me préparais à descendre, lorsqu'une autre porte, qui s'ouvrit, m'obligea à refermer la mienne. Je vis d'abord s'avancer un grand nez aquilin, qui ressemblait beaucoup à celui de Soulanges. Quand on prend des précautions pour sortir de chez soi, pensé-je, c'est qu'on a quelque chose à ménager. Au moins madame d'Ermeuil est sa maîtresse, et elle ne trompe personne.

Soulanges, sûr que le corridor était libre, sortit sur la pointe du pied ; la porte se referma doucement sur lui. Je sortis à mon tour, en me mouchant, en chantant, moyens honnêtes d'avertir ceux qui pouvaient avoir quelque intérêt à n'être pas rencontrés. Aussi ne rencontrai-je personne que du Reynel, qui cherchait partout monsieur le chef, et qui criait à tue-tête qu'il était inconcevable qu'à huit heures du matin il n'y eût pas dix casseroles sur les fourneaux.

Je suivis du Reynel. J'étais bien aise de le mettre entre Fanchette et moi. Il ordonna, et moi aussi. Il ne voulait d'aucun de mes plats, et j'ordonnais toujours. Le chef ne savait auquel entendre, et,

persuadé qu'on ne déjeunerait pas, tant que je me mêlerais du menu, je sortis, et j'allai m'enfoncer dans ce parc qui rappelle de si grandes choses.

A quoi sert de courir? Ne porte-t-on pas avec soi sa conscience et son cœur? Je ne pouvais m'éviter. Je revins, et je trouvai tous nos gens rassemblés. Il suffisait de regarder nos dames pour avoir une idée des événemens de la nuit. La figure céleste de madame de Mirville, fraîche comme la rose qui s'entr'ouvre le matin, annonçait qu'elle avait dormi du sommeil de l'innocence.

J'étais confus, humilié. Je n'osais l'approcher. Elle me prit la main, et me fit asseoir auprès d'elle : j'avais besoin d'être encouragé.

Le déjeuner fut assez triste. Il est certain passe-temps qu'on pourrait appeler l'éteignoir de l'imagination. Madame de Mirville soutint seule la conversation, avec cette amabilité décente qui plaît toujours, même à celles qui ont oublié la pudeur : on aime à s'y rattacher, ne fût-ce que par le souvenir.

J'étais étonné qu'on ne parlât ni de Préval, ni de Mautort. Madame d'Allival voulut bien se donner la peine de me répéter ce qu'elle avait déja dit à la société : deux exprès étaient venus, en toute hâte, chercher ces messieurs, l'un de la part du ministre de la guerre, l'autre de celle de sa femme, dangereusement malade. Cela était conté avec une facilité, un air d'indifférence qui

m'eussent persuadé comme les autres, s'il n'y avait eu là-haut un cabinet.

On parla enfin de partir, et on décida qu'on n'arrêterait plus de Chantilly au château d'Ermeuil. On s'apercevait que les tuniques et les turbans, faits avec des nappes et des serviettes, ne produisaient plus autant d'effet que la veille. La nouveauté, le désir, le punch avaient rendu la mascarade piquante; la satiété, la fatigue avaient détruit l'illusion. Quelle femme est jolie en sortant d'une loge grillée au bal de l'Opéra?

On appelait, on cherchait Angélique et Louison : elles n'étaient nulle part. Fanchette rôdait autour de la table; je tremblais qu'un coup d'œil n'éclairât madame de Mirville; je voulais sortir de cette maison. Je me mis moi-même à la recherche des deux femmes de chambre, et je les rencontrai sous une tonnelle, parlant, riant, gesticulant. « Allons, allons donc, mesdemoiselles, il « faut partir. — Nous ne partons pas, monsieur. « — Pas de mauvaise plaisanterie. — Rien n'est « plus sérieux. — Et que voulez-vous que fasse « madame d'Ermeuil? — Tout ce qui lui plaira. « — La laisser, ainsi que ces dames, sans une « femme! — Nous nous en passons bien, nous. « — Quelle comparaison! — Elle n'a rien de cho- « quant. Ces dames sont jeunes, et nous aussi; « elles sont jolies, et nous aussi; elles aiment le « plaisir, et nous aussi; elles lui consacrent leur « vie, nous allons lui consacrer la nôtre. — Et où

« allez-vous pour cela? — En Espagne. — Com-
« ment, en Espagne? — Où nous n'aurons rien à
« faire que de soigner le linge de deux officiers
« de hussards. — Ah, j'entends. »

Madame d'Ermeuil, à qui je fus rendre ce dialogue, ne comprenait pas trop qu'il fût nécessaire de mener une femme de Chantilly à Madrid, pour soigner six chemises et autant de mouchoirs. Cependant, comme un officier peut avoir une fantaisie, et une fille aussi; que personne n'avait le droit de s'y opposer, Soulanges fut chargé de régler le compte de ces demoiselles, et de les payer.

Nos hussards étaient allés manœuvrer : le moment était propice.

Les chevaux de poste étaient arrivés. Les postillons s'impatientaient et moi aussi. Je m'avançais pour offrir la main à madame de Mirville. Fanchette avait entendu ce que j'avais dit à madame d'Ermeuil. Après avoir rêvé un moment, elle traversa rapidement la salle à manger, et s'approcha de cette dame, rouge comme une cerise, et les yeux animés de quelque émotion extraordinaire. Je fus saisi d'un tremblement général. Je crus que Fanchette, repentante, allait s'humilier et faire sa confession. Mais pourquoi donner dans les extrêmes? pourquoi s'adresser à madame d'Ermeuil, plutôt qu'à celle qu'elle nommait mon amie, et avec qui, en dépit de son repentir, elle avait bien quelque intérêt à me brouiller? J'étais sur un brasier. « Madame, dit la petite, en re-

« gardant le carreau et le plafond, ces demoiselles « vous laissent dans l'embarras; je n'ai pas leur « adresse, mais j'ai de la bonne volonté, et le « désir de vous être utile et de vous plaire; pre- « nez-moi à votre service. — Que savez-vous? — « Peu de chose; mais madame voudra bien me gui- « der, et je n'oublierai rien de ce qu'elle m'aura « dit. — Elle est intéressante. Baptiste, faites venir « la maîtresse de l'auberge... Madame, cette jeune « fille désire entrer chez moi. — Madame, je se- « rais fâchée de la perdre; mais je la verrai avec « plaisir à sa place. Elle n'y est pas ici, et c'est « un excellent sujet. — Allons, Fanchette, vous « êtes à moi. Mesdames, nous mettrons nous-mê- « mes quelques-unes de mes robes à votre taille, « quand nous serons arrivées. Fanchette nous re- « gardera d'abord, et elle finira par faire comme « nous. »

Fanchette sortit de la salle en sautant, en riant, et elle reparut un instant après, portant, sous son bras, un petit paquet de quinze pouces de long, sur quatre d'épaisseur. Elle avait trouvé le temps de passer sa robe des dimanches, le bas de coton blanc; elle avait mis le bonnet rond plissé; elle était jolie, jolie... presque comme... Chut, ne comparons pas Fanchette à celle qu'on ne peut comparer à personne.

Tout cela tourne mal, pensé-je; il y a aussi à Ermeuil des greniers à foin. Mais je la tiendrai à une telle distance de moi, je lui marquerai une

froideur si offensante, qu'elle évitera les occasions, avec autant de soin que moi-même.

Nous montâmes en voiture. Je m'étais placé dans l'une avec madame de Mirville. Il y restait deux places : madame d'Ermeuil et Soulanges vinrent les occuper. Les délaissées avaient pris la chaise de Soulanges ; du Reynel avait fait venir un cabriolet de la poste, et le remplissait tout entier. Baptiste et son compagnon étaient à cheval, parce que le départ de Préval et de Mautort nous avait ôté un carrosse et changé nos dispositions : Fanchette restait sur le pavé. Elle me regardait d'un air presque suppliant ; elle regardait madame d'Ermeuil, qui ne s'occupait pas d'elle. « Madame, lui dit-elle enfin, d'un ton timide, « qu'ordonnez-vous de moi? — Mais, je ne sais « où vous mettre. — Hé, mon Dieu, dit madame « de Mirville, monsieur et moi tenons peu de « place ; la petite est mince, et à nous trois nous « ne pesons pas M. du Reynel. Faites-la monter « ici. — Puisque vous le permettez, ma chère « amie... — Hé, madame la comtesse, tout ne « doit-il pas être extraordinaire dans ce voyage-« ci? D'ailleurs Fanchette est très-proprement mise, « et elle a un air de candeur qui m'intéresse. »

Voilà cette Fanchette que je ne devais plus voir, la voilà courant la poste avec moi, à côté de moi, rayonnante de jeunesse, de charmes, et de satisfaction.

CHAPITRE VII.

On arrive au château.

Madame de Mirville avait bien affaire de la mettre là! Je sentais son genou, son bras; que ne sentais-je point! Je me tournais de l'autre côté, et ce joli petit corps longeait tout le mien. Pour achever de me mettre hors de moi, je trouvai encore, par-là, le genou, le bras, le sourire enchanteur de la plus parfaite des femmes. J'invoquais ma raison, et je ne me sentais pas la force de combattre. J'étais dans une ivresse, un délire!... Je parlais sans m'entendre, et il fallait que mes discours et ma figure fussent bien extraordinaires, puisque madame d'Ermeuil me rit au nez, mais d'un rire inextinguible. Soulanges avoua que depuis dix minutes il se mordait les lèvres, et il éclata aussi. Madame de Mirville ne riait point: une femme est toujours flattée du désordre où elle nous jette, et elle s'attribuait exclusivement le mien, tandis que... Ah, mon Dieu!

« Mademoiselle Fanchette, rangez donc vos ge-
« noux. — Monsieur, ils touchent au marche-pied.
« Ah, pardon, pardon. » Je vis une larme rouler dans ses yeux... N'allais-je pas l'embrasser, pour la consoler de ma dureté? Hé, vite, je me tourne encore, et je rencontre la joue de madame de

Mirville, précisément sous mes lèvres : je m'y collai. Mademoiselle Fanchette verra, me disais-je, qu'on ne gagne rien à suivre un homme malgré lui. « Mais mon ami, vous êtes fou; je ne vous « ai jamais vu dans cet état d'exaspération. — Ma « chère amie, il faut épouser ce beau garçon-là : « c'est le seul moyen de vous en défaire. — En ce « cas, madame la comtesse, je ne l'épouserai « jamais. Mais finissez donc, monsieur; vous me « mangez. » Je sens l'inconvenance de ma conduite; je me tourne une troisième fois... Fanchette rougissait, pâlissait; sa poitrine était gonflée; les larmes, qu'elle retenait, la suffoquaient. « Madame la comtesse, vous ne voyez pas que « Fanchette se trouve mal. — Ce ne sera rien, « monsieur. Le peu d'habitude d'être dans une « voiture fermée... — Arrêtez, postillon, arrêtez « donc. Quelqu'un ici est incommodé. Venez, ma- « demoiselle, venez prendre l'air sur le bord du « chemin. — Bien, mon ami, bien. Vous gagnez « chaque jour dans mon esprit. » Elle m'estime; elle me loue à présent, quand je mérite...

« Hé, mademoiselle, puisque vous ne pouvez « descendre, laissez-vous aller dans mes bras. — « Tenez, mon ami, voilà mon flacon. » Son flacon ! pour Fanchette ! Il fallut bien le prendre; il n'y en avait pas d'autre.

« Ah, mademoiselle, quel mal vous me faites ! « — Je croyais souffrir seule. — Pourquoi avoir « pris un semblable parti ! Qu'attendez-vous,

« qu'espérez-vous, que voulez-vous? — Je n'at-
« tends, je n'espère rien; j'ai voulu vous voir
« encore; est-ce un crime? — Un crime, non.
« Mais j'aime passionnément madame de Mirville,
« et je ne sacrifierais pas cet amour-là à la plus
« belle, à la plus grande princesse de l'univers...
« Hé bien... Elle se trouve plus mal, tout-à-fait
« mal, elle perd connaissance... Fanchette, revenez
« à vous. Je crois que je vous aime aussi... Oui,
« je vous aime... » Je ne sais ce que je dis; j'extra-
vague... heureusement elle ne m'entend point.
Je la repris dans mes bras; je la reportai dans la
voiture. « Mon ami, elle ne peut soutenir sa tête;
« prenez-la sur vos genoux. » Sur mes genoux!
c'était jeter de l'esprit de vin sur du feu; je n'y
tenais plus. « Mon ami, coupez son lacet. » La
jolie commission!

Et elle était sur mes genoux! et pour couper
le lacet, il avait fallu soulever le fichu!... « Pos-
« tillon, je descendrai à la première poste. —
« Pourquoi cela, mon ami? — Je courrai à bidet.
« — En bas et en culotte de soie? — C'est égal.
« — Bien déchirés. — C'est égal. — Vous vous
« exténuerez. — Hé, vous ne voyez pas que Fan-
« chette me tue?

« Un bidet, un bidet! — J'ai une culotte de
« peau toute neuve. — Voyons la culotte de peau...
« Elle m'ira. — Voulez-vous des bottes fortes? —
« Certainement. — Des gants de chamois? — Oui.
« — Une veste de nankin? — Soit. — Je vais vous

« donner tout cela. — Partez, madame, partez. « Je vous rejoins en dix minutes. — Il est fou. — « Il est fou. — Il est fou. »

La voiture est à cinquante pas, et je commence à respirer. Je quitte, assez tranquillement, mes habits en guenilles, et je prends ceux de postillon. La culotte était trop large, la veste trop courte; mais au moins elles étaient neuves et propres. Je paie, et j'enfourche le bidet.

Quand le cavalier a la tête salpêtrée, le cheval est toujours bon. J'allais comme le vent, et j'étais assailli d'une telle foule d'idées, incohérentes, contradictoires, que j'étais aussi incapable de réfléchir et de me décider à quelque chose, que de diriger ma monture.

Mon cheval arrêté au milieu d'une cour. Je descends; j'entre dans une salle basse, et je demande un verre de vin. « Et vous aussi, monsieur, « vous retournez à Paris! Il ne nous restera pas un homme présentable. » Je n'avais vu personne en entrant dans cette salle, et je reconnus mesdames d'Allival et Valport. Elles causaient avec deux messieurs fort empressés, à qui elles souriaient comme... comme on sourit quand on veut qu'une affaire ne traîne pas en longueur. Allons, pensé-je, encore une distraction! madame de Mirville ne peut vivre avec ces femmes-là. Unit-on le bouton de rose aux pissenlits?

« Non, mesdames, je ne retourne point à Paris. « Je suis distrait aussi; j'ai fait fausse route, et

« j'ai cela de commun avec bien d'autres. » J'avalai un trait de vin, et je remontai à cheval. « Comme il nous quitte! Il est fou.—Il est fou.

« Je suis fou! oui, je suis fou, dans ce mo-
« ment-ci; mais j'ai des mœurs, mesdames, j'ai
« des mœurs! Hé, non, je n'en ai pas. Cette femme
« adorable qui croit remplir seule mon cœur, qui
« est incapable de soupçonner une faiblesse... in-
« grat, perfide que je suis... Ne pensons plus à
« tout cela, il y a de quoi perdre la tête tout-
« à-fait... Et le moyen de n'y plus penser!... Pos-
« tillon, vous direz, à la première poste, à votre
« camarade, et vous le chargerez de faire passer
« le mot, que je vais au château d'Ermeuil, et
« non à Paris.—En ce cas, monsieur, tournons
« bride; vous allez entrer à Chantilly.—Oui, je
« suis fou, décidément fou. »

Nous revînmes sur nos pas, et je crois que la vivacité de la course entretenait le trouble où j'étais. Cependant, ma pauvre tête se remit insensiblement, et après avoir couru trois postes, je m'aperçus que si le cerveau commençait à se rafraîchir, certaine autre partie s'échauffait considérablement. « Chienne de culotte, maudite cu-
« lotte! j'y laisserai deux onces de chair. N'im-
« porte, courons toujours : il n'est pas de supplice
« égal à celui que je souffrais dans la berline. »

Je n'avais pas vu dans une salle deux femmes et deux hommes, et de cinq cents pas, je reconnus la maudite berline, arrêtée à la poste pro-

chaine... « Que dis-je, maudite berline; et elle « renferme tout ce que j'ai de plus cher au « monde!... De laquelle parlé-je?... Allons, allons, « cela n'a pas besoin d'être expliqué : madame « de Mirville seule règne sur mon cœur. »

J'arrive, et je la vois, parlant avec chaleur, et rouge... Comme l'était Fanchette... vous vous rappelez bien... « Son cheval se sera abattu; il se sera « cassé une jambe, et cela par égard pour made- « moiselle Fanchette. — Croyez, madame, que je « suis aussi inquiète, aussi affligée que vous. — « Cela ne se peut pas, mademoiselle. Quelles rai- « sons auriez-vous?... Le voilà, le voilà!... mon « ami, mon ami, d'où venez-vous? Pourquoi ce « retard de deux grandes heures? » Je veux sauter à terre; je me sens collé à la selle, roide comme une barre de fer. Le postillon est obligé de me soutenir sous les bras. Le joli amoureux, qui marche les reins ployés, les jambes écartées; et qui n'ose détacher sa chemise, qui le tiraille dans tous les sens!

« Mon ami, je vous défends de remonter à che- « val. — Je ne remonterai pas dans la berline. — « madame d'Ermeuil donnera un cabriolet à Fan- « chette; Baptiste y montera avec elle, et lui « donnera des secours, si elle en a besoin. — Bap- « tiste! Baptiste, dites-vous?... Non, qu'il coure, « puisque sa culotte est doublée de tôle. Prenons, « vous et moi, le cabriolet. J'ai tant de choses à « vous dire! — J'aurai tant de plaisir à vous en- « tendre! »

Nous trouvons une méchante calèche ; on y met deux chevaux ; madame de Mirville s'élance ; je m'accroche, je me guinde, me voilà assis, nous partons. Je fais, vous le voyez, tout ce qui est en moi pour me conduire en honnête homme.

La berline courait devant nous, et Fanchette tenait constamment sa tête hors de la portière. Le prétexte, et toute femme en a toujours un à sa disposition, le prétexte était sans doute le besoin d'air. Cette tête me donnait d'insupportables distractions. Elle rentra cependant, car enfin on ne pousse pas la persévérance, ou l'opiniâtreté, jusqu'à se casser le cou. « Mon ami, j'entends fort « bien ce que me dit votre main ; mais n'est-il « pas un langage plus positif ? »

Je m'aperçus que je la tenais, cette main, et je la pressais, en regardant Fanchette, avec un sentiment, une force !... Oh, les hommes, les hommes ! J'ai bien peur que nous soyons tous des coquins.

N'est-il pas un langage plus positif, a-t-elle dit ? j'avais craint d'alarmer sa modeste sensibilité ; je voulais lui laisser deviner mon amour ; je me flattais que son cœur la trahirait enfin, et que dans un de ces momens fortunés, où la pudeur ne tient plus qu'aux formes, elle me dirait : Sois mon époux. Où est maintenant le danger de parler ? N'a-t-elle pas lu dans mon cœur, et dépend-il d'elle de ne pas lui répondre ? N'est-il pas un langage plus positif, a-t-elle dit ? N'est-ce pas tout

dire? Sollicite-t-on un aveu après lequel on n'a pas soupiré?... Heureux mortel, regardez-la; voyez comme elle vous regarde elle-même; tressaillez en sentant cette main, si douce, qui, à son tour, caresse la vôtre; appréciez votre félicité, et profitez-en.

« Oui, j'en profiterai, lui dis-je, comme si je « lui avais adressé ce que je venais de me dire.— « Et de quoi profiterez-vous, mon ami?—D'une « occasion, peut-être unique, car nous sommes « continuellement obsédés. Je brûlais de parler « dans cette forêt, où les ténèbres, l'isolement, « votre frayeur m'étaient si favorables; mais je me « suis dit : Abuser des circonstances est lâcheté. « Je veux que madame de Mirville m'estime; elle « m'aimera après, si elle me juge digne de l'être. « —Vous êtes un homme accompli. Vous l'êtes « au point de dissiper cette timidité, qui m'est na- « turelle, et inutile près de vous. Oui, mon ami, « je vous aime, et je ne veux de sauve-garde que « vous. Vous êtes un dieu tutélaire, à qui j'ouvre « mon cœur, à qui je confie ma faiblesse, et qui « me donnera la force d'y résister. »

Oh, il n'existait plus de Fanchette pour moi. L'échange de nos aveux venait de me lier irrévocablement. J'étais à elle, tout à elle. L'idée, la seule idée de partager mon cœur me paraissait un forfait. Je ne pouvais tomber à ses pieds. Je repris sa main, je la couvris de baisers. Elle me présenta la joue: « Embrassez votre amie »... Oh, oui, je l'embrassai, je l'embrassai encore, si volup-

tueusement, si... hé bien, ne voilà-t-il pas ce malheureux postillon qui se tourne, qui voit, qui sourit, qui... J'avais une humeur, mais une humeur!...

Rien ne lui échappait. « Remettez-vous, me « dit-elle, et soyez sans inquiétude pour moi : « quand le cœur est pur, on ne redoute pas les « témoins. Dans ce moment, un des plus doux que « j'aie passés de ma vie, je paraîtrais devant Dieu, « sans remords et sans crainte. Remettez-vous, « vous dis-je, et écoutez-moi.

« Mon ami, je me mariai à un âge où on ne « soupçonne pas ce que c'est qu'un engagement. « M. de Mirville était jeune, beau, aimable... « comme vous. Il me plut... comme vous me plai- « sez; il m'aimait autant que vous peut-être, et « je volai au-devant du joug que me présentaient « mes parens. L'amour de mon époux s'affaiblit « bientôt, et l'année n'était pas écoulée, qu'il me « donnait publiquement des rivales. Je descendis « en moi-même; je m'interrogeai, et je ne trou- « vai pas de reproches à me faire. Tendresse, « abandon, volupté, égards, prévenances, soins « continus, je lui avais tout prodigué, et celles « qu'il me préférait n'avaient pas même ces char- « mes, que vous voulez bien me reconnaître. Je « conclus de mes observations, qu'un homme « doué d'une belle figure ne peut être constant, « et vous êtes trop bien, mon ami. — Comment, « ma Sophie, vous croyez...—Je fais plus, je pré- « vois. Quand je perdis M. de Mirville, je me

« promis de ne jamais m'attacher. Si je ne peux « surmonter le penchant que vous m'inspirez, je « veux au moins y mettre des bornes, et voici la « résolution que j'ai prise à votre égard : vous se- « rez toujours le plus cher, le plus précieux de « mes amis. Préférence absolue, confiance sans « réserve, caresses innocentes, que je serai tou- « jours prête à recevoir, à accorder, cela me suf- « fira, et doit nous suffire, si vous n'avez pas la « manière d'aimer de M. de Mirville. — Quoi ! « madame, vous réduisez mon cœur... — Il n'est « que ce moyen pour que vous m'aimiez toujours. « Promettez-moi, mon ami, de vous contenter « d'une félicité imparfaite, mais durable. »

Un sot eût combattu son système, et cherché à l'en faire revenir. Je pensai, moi, qu'un caprice dure en proportion du plus ou du moins de bizarrerie, et celui-ci était si extraordinaire, qu'il ne me parut pas même inquiétant. J'avais obtenu l'aveu le plus clair, je devais en attendre la suite naturelle de mes soins, du temps, et surtout de ces caresses innocentes, qui mènent toujours une femme plus loin qu'elle ne veut. Un moment de délire, d'oubli, forcera tôt ou tard celle-ci à me suivre à l'autel, et si je l'aime constamment, uniquement, si je verse sur sa vie le bonheur dont elle embellira la mienne, quels reproches aura-t-elle à me faire?

Quelle horreur! à quoi pensé-je? Moi, concevoir, suivre, consommer un projet de séduction!

jamais, jamais. Oui, je serai son ami, son ami le plus cher; ce titre glorieux me suffit, et je n'en solliciterai pas un autre, qu'elle ne m'accorderait qu'à regret.

Ma tête se monte à cette sublime idée. Abnégation de moi-même, renonciation à mes facultés physiques, je consens à tout, je promets tout, avec une véhémence, une satisfaction qui enchantent mon amie, et lorsque ses lèvres purpurines m'accordaient le prix du plus grand, du plus inconcevable sacrifice, pan... une soupente casse, la voiture tombe sur un côté, Sophie a peur, je tremble pour elle. Les amans sont bien maladroits, ou bien heureux. Je ne sais comment les choses s'arrangèrent; mais en cherchant à nous entr'aider, ma bouche se trouve sur la sienne, et nos mains... où elles ne devaient pas être... Elle rougit; ses yeux se voilent; je ne calcule, je ne connais plus rien, et, sans la présence du postillon, le traité platonique, que nous venions de jurer, était formellement violé.

C'est sans doute un témoin bien incommode qu'un postillon : il en survint un autre que je redoutais bien davantage. Mademoiselle Fanchette, qui voit tout, qui est à tout ce qui a avec moi quelque rapport direct, mademoiselle Fanchette est sortie de la berline, je ne sais par où; elle court comme Atalante, elle laisse Soulanges bien loin derrière elle. Encore des mains agissantes, qui ne sont pas douces comme celles

de mon amie; mais Fanchette a une manière de vous regarder qui fait qu'on ne s'occupe pas de ses mains. Soulanges et elle nous tirèrent de notre boîte, et nous accablèrent de questions sur notre santé : jamais je ne m'étais si bien porté, aux écorchures près dont vous avez connaissance. Sophie était confuse, en dépit de son axiome : Quand le cœur est pur, on ne redoute personne. Elle prit mon bras, et me dit à l'oreille : « Plus de cette amitié-là, elle est trop « dangereuse. Nous ne nous verrons désormais « qu'en public. »

Pauvre Sophie! que de peines elle se donnait pour se conserver pure! autant, au moins, que j'en prenais pour me conduire en homme de bien. Mais opposer des réflexions, des raisonnemens à la jeunesse et à l'amour, c'est vouloir élever un mur pour arrêter un torrent. Le moment n'était pas propre à ouvrir une discussion sur la métaphysique du cœur. Je ne lui répondis rien; je la mis dans la berline, et, sourd aux représentations, aux petits mots caressans, je montai un des chevaux qui tiraient notre triste calèche, et je laissai le postillon s'arranger comme il l'entendrait.

Le premier quart d'heure fut dur à passer. Les excoriations s'étaient refroidies, et le frottement d'une mauvaise selle, et un trot, dur à faire cracher le sang, me causèrent d'abord des douleurs intolérables. Je devais faire des grimaces affreuses, et je n'en continuai pas moins ma route à

bidet. Je ne voulais plus être martyr de deux femmes : mes forces ne suffisaient pas à ce que j'éprouvais près d'elles.

Je dépassai la berline, d'où on m'appela en vain. Je dépassai du Reynel, qui ne pouvait me prendre avec lui, parce qu'à sa droite et à sa gauche il ne restait de place que pour son mouchoir et sa tabatière : je crois vous l'avoir dit.

Je demandai une voiture, à la première poste; j'en demandai une à la poste suivante. Demander à vingt lieues de Paris autre chose que des chevaux de charrette, on ne vous entend pas plus que si vous parliez goth. Il fallut courir à cheval, et à chaque relais, deux postillons enlevaient ma selle et moi dessus, et nous juchaient sur un autre cheval, qui, pour être frais, n'en était pas plus doux.

Enfin je distingue un château, une ferme, des bois, des eaux. « Me voilà sans doute à Ermeuil? « — Non, monsieur. Il vous reste encore quatre « lieues à faire. — J'en mourrai. — Oh, que non. « — Et puis, mourir de cela ou d'autre chose, « qu'importe, quand il faut s'en aller? — Mon- « sieur, voilà la diligence d'Amiens là-bas, devant « nous, au haut de la colline. — Passe-t-elle au « château d'Ermeuil? — Oui, monsieur. — Ah, « mon ami, mets-moi dans cette diligence. — Sur « votre selle? — Butor! — C'est que vous ne pou- « vez quitter les étriers que pour vous mettre au « lit. Comment vous asseoir dans l'état où vous

« êtes? — Tu as raison. — Ah, on vous couchera « sur l'impériale. — Six francs pour boire, quand « j'y serai. »

Je pousse mon malheureux bidet; nous joignons cette diligence, et à mesure que nous en approchons, je contemple cette impériale, avec le ravissement d'un navigateur qui va toucher la terre, à laquelle il n'espérait plus aborder. Mon postillon négocie l'affaire avec le conducteur; il ne reste plus qu'une difficulté à surmonter : comment me perchera-t-on là-haut?

Nous croyons, nous autres gens d'un certain ton, que ceux qui n'ont pas lu Voltaire, Buffon, Rousseau, ne sont que des bêtes, et moi qui les ai lus, je ne trouvais pas de moyen de mettre, en plein champ, sur une impériale, un homme qui ne peut s'aider d'aucun de ses membres. En revanche, je savais fort bien qu'il faut faire un menuisier de l'aîné d'une bonne maison; je connaissais le degré d'intelligence de l'éléphant; je possédais ma Henriade; mais à quoi tout cela m'eût-il servi, si j'eusse été à la place de Robinson?

Mon postillon et son camarade de la diligence, qui peut-être ne savent pas lire, mais qui se servent fort bien de leurs bras, m'enlèvent avec ma selle; le conducteur fait jouer sous moi le cric qui remédie en route aux accidens, qu'il vaudrait mieux prévenir, et me voilà comme ce paysan, resté sur son bât, que soutiennent deux bâtons, pendant qu'on emmène son âne.

On me passe une sangle sous chaque aisselle; on me tient d'aplomb du haut de la diligence, je monte doucement, commodément. Une troisième sangle supplée au défaut de longueur du cric; elle m'enlève sous les cuisses, et me voilà sur de la paille fraîche, mollement couché sur un côté, et regardant comme un bien inestimable cette impériale que j'aurais dédaignée le matin. Rien de tel que la misère, pour nous apprendre ce que valent un pain, un chou, un radis.

Cette grande opération avait demandé du temps, et mes camarades de l'intérieur ne compatissaient que très-faiblement aux peines d'un honnête homme, qui s'était mis le postérieur en lambeaux pour conserver le peu de vertu qui lui reste. J'entendais des murmures sourds pendant qu'on dessanglait les chevaux, des plaintes positives, pendant qu'on me guindait, et plein de mes auteurs, je parodiai d'un ton énergique ce mot du célèbre Vautour : « Messieurs, quand on ne veut pas s'ex-« poser aux retards de tout genre, qu'éprouvent « les voitures publiques, on a un carrosse à soi. « Il a raison, dit l'un. Il a parbleu raison, dit « l'autre ; hé, oui, reprit une voix clairette ; mais « si j'avais prévu que cela dût être si long, j'au-« rais descendu mon petit chien. — Ah, madame, « qu'a-t-il fait ! Ma culotte de casimir noisette, « que je n'ai pas mise dans mon porte-manteau, « de peur de la chiffonner... — Ah, monsieur, que « je vous demande de pardons ! — Hé, madame,

« tous vos pardons me rendront-ils ma culotte? »

Pendant que le petit chien et la culotte de casimir font une révolution dans l'intérieur de la voiture, je jouis sur mon impériale de la plénitude du repos. J'en jouis au point de ne pas m'occuper de la manière dont on me descendra.

Oh, cela fut bien plus facile. La grande échelle double du jardin, la corde et la poulie du puits, un lit de sangle, firent l'affaire. La poulie fut fixée au haut de l'échelle, le lit de sangle monté au niveau de l'impériale, votre serviteur placé dessus, descendu sur la pelouse, et enlevé par trois hommes, comme un malade qu'on porte à l'Hôtel-Dieu.

Telle fut mon entrée au château d'Ermeuil. Elle n'annonçait pas un homme aimé, fêté des belles, et en vérité je n'en avais pas l'air. Ma culotte de peau et ma veste de nankin ne contribuaient pas à rendre mon extérieur plus recommandable. Aussi le concierge, qui ne m'avait jamais vu, trouva très-mauvais qu'on lui eût emprunté une échelle et des cordes, pour un homme comme moi. Il ne voulait pas me recevoir. Je lui disais que je suis l'ami particulier de madame d'Ermeuil; il haussait les épaules, et ne me répondait rien. Il ne manquait plus, pour compléter les mille et une infortunes de ce voyage, que de rester à la porte du château, étendu sur un lit de sangle, livré à la curiosité, et peut-être aux railleries des passans.

Cependant la résistance du concierge ne me faisait pas oublier ce que je devais à ceux qui m'avaient si adroitement monté et descendu. Je tirai ma bourse, et je les payai en grand seigneur. Ce procédé opéra un changement subit sur la physionomie de mon cerbère. Elle se dérida, elle s'épanouit, je vis mon homme sourire.

L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté,
Et tout devient affreux avec la pauvreté.

Ce que c'est qu'avoir lu! on se sert de l'esprit des autres, on cite à propos, on peut au besoin faire un journal; mais, je le répète, on ne sait pas mettre un paralytique sur une impériale.

CHAPITRE VIII.

La sauce piquante.

Je n'avais pas de prétexte pour donner de l'argent au concierge; je ne voulais pas avoir l'air de payer son sourire, ni des services qu'il ne m'avait pas encore rendus. Je sentais cependant qu'un louis ou deux lui feraient grand plaisir, et que je me trouverais très-bien de les avoir donnés. Je ne savais comment m'y prendre, lorsqu'une petite fille de sept à huit ans, assez mal bâtie, assez laide, assez maussade, concilia mes scrupules et le goût dominant du papa. Elle vint me regarder d'un air bête, et elle me donna un

coup de houssine sur les jambes. « Oh, l'aimable « enfant, m'écriai-je, qu'elle est espiègle ! que cela « annonce d'esprit ! Monsieur, voilà une petite « demoiselle qui vous fera honneur un jour. Per- « mettez-moi de lui offrir de quoi acheter une « belle poupée. » Oh, dès ce moment, il n'y eut plus de bornes à la considération, aux égards, aux soins, aux prévenances. « Où sont-ils donc « tous ? Comment, ils ne savent pas encore qu'il « vient d'arriver un bon monsieur qui s'écorche « les fesses, et qui donne des poupées aux petites « filles ! Va donc, Javotte, va donc chercher ta « mère, la fille de basse-cour, les jardiniers. Mon- « sieur, un doigt de vin vous ferait peut-être « plaisir. — Oui, monsieur, grand plaisir. — Mais « comment vous laisser seul sous ce péristyle ? — « Oh, je ne m'y trouve pas mal. — Mais le respect « que je dois à monsieur... — J'ai plus besoin de « restaurans que de respects. — Ah, j'entends. Si « j'osais offrir à monsieur... — Quoi ? — Un bon « morceau de pâté froid. — Osez, monsieur, osez. « — Vous me permettrez donc de vous quitter un « moment ? — Je vous en prie. »

Et voilà la grosse concierge, que l'aspect d'un couple de louis a rendue légère, qui accourt, et fait résonner le pavé sous ses jambes volumineuses. La voilà grondant, excitant sa fille de basse-cour et autres, qui n'ayant rien reçu, n'ont pas de motif de courir comme elle. En un instant, je suis entouré, fatigué, excédé de complaisances,

de politesses qui ne menaient à rien. « Le vin, le « pâté, leur criai-je. Me voilà, me voilà, dit le « concierge, qui n'avait pas voulu me servir, sans « avoir pris sa belle perruque, celle qu'il mettait « pour chanter le dimanche au lutrin. — Com- « ment, monsieur La Roche, monsieur se rafraî- « chirait sous ce péristyle! quelle idée aurait-il « de nous? Javotte, va me chercher les clés, que « je couvre le meilleur lit, le lit de madame la « comtesse. — Un moment, madame La Roche, « madame la comtesse me suit. — Elle arrive, « monsieur! — Avec cinq ou six personnes. — « Ah, que n'est-elle arrivée hier! avec quel plaisir « nos paysans lui auraient planté des *mais!* — « Elle a décidé que cette année le premier mai « serait le deux. — Comme c'est ingénieux! — « Ainsi vous lui planterez ce soir tout ce que vous « voudrez; pour moi, je ne planterai rien. Hé, « voyons donc ce vin, ce pâté. — Mais, monsieur, « permettez qu'on vous mette chez vous. — Je « veux boire et manger ici, à l'instant. — Allons, « monsieur La Roche, servez, servez donc. Moi, « je vais loger monsieur... Ah!... permettez que « je vous... que je vous fasse une question... Je « vous demande pardon, monsieur, mais je vous « prie de me dire si vous êtes titré. — Hé, laissez- « moi manger. — C'est qu'il y a ici, comme dans « toutes les grandes maisons, une étiquette dont « je ne peux m'écarter. Monsieur est-il qualifié? « — Non. — Monsieur a sans doute une charge à

« la cour? — Non. — Monsieur est au service,
« peut-être? — Non, non. — Monsieur est au
« moins attaché à quelque cour souveraine? —
» Non, non, non, de par tous les diables, non.
« — N'importe, monsieur a les manières d'un
« prince, et il sera bien couché. »

J'étais toujours sur mon lit de sangle. J'avais sous le nez ma bouteille et mon pâté, que je travaillais sans relâche : de tous les cuisiniers, le meilleur est un bon appétit. Mais comme il y a un terme au plaisir, comme à la peine, je m'arrêtai, et je permis à Monsieur La Roche de me faire porter chez moi. On m'enlève de nouveau; on monte, on monte, je crus qu'on ne cesserait pas de monter. On m'installe enfin sous les combles, dans une petite chambre, assez mesquinement meublée; mais dont le lit paraissait arrangé par la bienveillance même. Monsieur La Roche, en dépit de ma qualité de roturier, ne dédaigna pas de me servir de valet de chambre. Il fallut bien le laisser faire, quoiqu'il n'en finît pas, puisque je ne pouvais m'aider moi-même. Je me trouvai enfin dans un lit excellent, et je priai qu'on me laissât digérer en paix.

Digérer en paix! Hé, ne faut-il pas que je sois alternativement tourmenté de toutes les manières? A peine monsieur et madame La Roche venaient de sortir, qu'ils rentrèrent avec un homme d'assez piètre mine, qui, dans les intervalles de cinq à six révérences, débuta par m'apprendre qu'il était

le médecin, le chirurgien et l'apothicaire du lieu.
« Je vous en fais mon compliment, monsieur,
« mais je n'ai besoin de personne. — Pardonnez-
« moi, monsieur, et il est de mon devoir de vous
« rendre des soins. — Je n'en veux pas. — D'après
« les renseignemens que j'ai recueillis, vous êtes
« atteint d'une attaque de paralysie, à moins ce-
« pendant que ce ne soit d'une sciatique. — Ni
« l'une, ni l'autre, monsieur. Je suis atteint de
« deux écorchures au derrière, grandes chacune
« comme la forme de votre chapeau. — Par con-
« séquent, douleur dans tous les membres. — Oui,
« monsieur. — Insupportable dans la clavicule. —
« Et même dans les épaules. — Il doit en résulter
« un mouvement fébrile. — Non, monsieur. —
« Vous vous trompez, monsieur. Vous avez la
« fièvre. — Je vous dis, ventrebleu... — Permettez
« que je vous tâte le pouls. — Hé, allez vous
« faire... — Oh, oh, la fièvre doit être violente;
« il y a déja transport au cerveau. Monsieur La
« Roche, il serait prudent de prendre des précau-
« tions. — Oh, les malheureux vont me lier. —
« Oui, monsieur, pour votre plus grand bien. —
« Il faut en finir : prenez mon pouls, prenez mon...
« prenez tout ce que vous voudrez. — Le pouls
« n'indique rien d'alarmant. — Je vous le disais
« bien. — Mais les blessures sont considérables,
« et il y a inflammation. Monsieur a les fesses
« rouges, comme les joues de madame La Roche.
« Il y aura accès de fièvre cette nuit. — He bien,

« je boirai de l'eau. — Des crudités! Non, mon-
« sieur. Vous boirez une infusion de chiendent et
« de bourrache. Ce remède a la double vertu de
« rafraîchir et de pousser à la peau. — Avez-vous
« fini? — Je n'ai pas commencé. — Ah, mon Dieu!
« — Raisonnons maintenant sur la manière de
« traiter vos blessures. J'ai deux moyens curatifs.
« Le premier est par le cérat. Mais les corps grais-
« seux cavent quelquefois, et agissent toujours
« lentement. — Passons au second. — C'est tout
« simplement la sauce piquante, qui demain vous
« aura remis sur vos pieds. Vous voyez, mon-
« sieur, comme j'exerce mon ministère en homme
« désintéressé. — Appliquez donc votre sauce pi-
« quante.

« Aïe, aïe!... Je n'y tiens pas... C'est un sup-
« plice épouvantable... Quel remède infernal m'a-
« vez-vous mis là? — C'est un remède de bonne
« femme, un remède tout-à-fait innocent, du vi-
« naigre, du sel et du poivre. — Que le diable te
« confonde, empirique effronté! — Comment,
« des injures!... Comment, vous arrachez les com-
« presses! Madame La Roche, prêtez-nous vos
« jarretières. Allons, ferme, monsieur La Roche,
« saisissons chacun une main, passons le nœud
« coulant... Ah, ah, ah, j'en ai vu bien d'autres,
« et je vous guérirai malgré vous. »

La crainte d'une seconde application du remède de bonne femme rend quelque souplesse à mes membres engourdis. Je dégage mes mains,

je me lève, je saute sur le balai de madame La Roche, je tombe sur le concierge et sur le docteur. Le docteur tombe, le nez devant, dans la sauce piquante, et sent aux yeux la douleur qu'il m'a fait éprouver plus bas; le concierge tombe sur la croisée, sa tête passe à travers un carreau, il se taillade la figure; le sang l'aveugle, il n'y voit pas plus que le docteur. Tous deux, courant, trépignant par la chambre, se rencontrent, se heurtent estomac contre estomac, et tombent sur le derrière, à quatre pas l'un de l'autre. Madame La Roche s'empresse de relever son mari, et moi de sortir de cette chambre maudite. Ma culotte sous un bras, les draps de mon lit sous l'autre, et mon balai à la main, je traverse le champ de bataille; je sors, je ferme la porte à double tour; je laisse mes champions s'arranger comme ils le voudront, j'entre dans une autre chambre, je m'y enferme, je fais le lit tant bien que mal, je me mets dedans, et je ferme les yeux en attendant le sommeil.

Je sentais son baume bienfaisant couler dans mon corps brisé, lorsque deux, dix, vingt, trente coups de fusil me rappelèrent à moi-même, et à mes souffrances. J'imaginai qu'on m'avait dépeint aux paysans comme un enragé dont il fallait absolument se rendre maître, et qu'on cherchait à m'effrayer en déployant un appareil militaire. Déja je croyais entendre un ou deux charpentiers, protégés par l'infanterie villageoise, mettre

la hache dans ma porte. Je me voyais lié, garrotté, sans défense. Je sentais par anticipation l'effet de la sauce diabolique. Le docteur, sourd à mes cris, insensible à ma douleur, riait d'un rire méchant, comme Satan, quand il a le bonheur de damner une ame. Ces idées me montèrent la tête de nouveau, et, appuyé sur mon balai, je fus ouvrir ma croisée, et voir si je ne pourrais pas battre en retraite, à la manière des chats. On ne pensait pas plus à moi qu'au Grand-Mogol. Je vis dans la cour les voitures de nos dames, les petites filles qui leur présentaient des bouquets, et les jeunes gens qui brûlaient leur poudre pour leur faire honneur. « Ah, dis-je, avec un soupir « d'allègement, me voilà sauvé. »

CHAPITRE XI.

Irrésolutions, combats, faiblesse.

« Où est-il? » est le premier mot qui frappa mon oreille. « Qui? La Roche? » répondit la comtesse d'Ermeuil. « — Hé, non. Mon ami. — Bap« tiste, appelez La Roche. Il est bien extraordi« naire qu'il ne soit pas à la tête de ces bons « villageois. — Laissons La Roche, madame la « comtesse, et occupons-nous de ce malheureux, « qui ne peut se soutenir. — Mais, ma chère amie, « La Roche seul peut nous en donner des nou« velles. — Allons, Baptiste, cherchez donc La

« Roche, et ne perdez pas un moment. » Je m'empresse, je m'élance vers ma porte. Je ne trouve plus la clé, que, dans le trouble inséparable d'une retraite précipitée, j'ai jetée je ne sais où.

La Roche, sa femme et le docteur enrageaient de ne s'être pas trouvés à l'arrivée de madame. La Roche était en possession de lui présenter la main à sa descente de voiture, et le docteur lui adressait un assez plat compliment, qui lui valait un dîner pour le lendemain. Ils frappaient, ils criaient, ils appelaient. Baptiste, guidé par ces vociférations, monte, ouvre la porte, et recule à l'aspect du docteur, qui lui présente des yeux, rouges comme des écrevisses, et gros comme le poing. Il reste stupéfait, en voyant La Roche balafré dans tous les sens, et sa chère épouse les mains ensanglantées. Il se remit un peu, lorsqu'il se fut assuré que ces messieurs étaient sans armes, et il tira bravement son couteau de chasse, afin de pouvoir parler et entendre, en toute sécurité.

Il apprit qu'un fou, un forcené, un diable avait causé tout ce désordre, et s'était enfui à la cave ou sur les toits. Il était indubitable qu'il s'était échappé de Charenton, où il fallait se hâter de le reconduire, si pourtant on pouvait se saisir de lui, ce qui paraissait très-difficile, car il frappait comme un sourd, et il était fort comme Samson, quoiqu'il eût les cheveux à la *Titus*.

Baptiste, qui ne comprend rien à ce galima-

tias, va rendre à sa maîtresse les contes qu'on lui a faits. On le presse de questions, auxquelles il lui est impossible de répondre. Sophie et madame d'Ermeuil, impatientes et impatientées, montent et furètent partout, chacune de leur côté. Fanchette courait en avant. Une femme de chambre attentive vole, pour épargner quelques pas à sa maîtresse : tel était le prétexte du moment, que j'appréciais à sa juste valeur. Elle ouvrait toutes les chambres; elle allait, elle revenait, elle m'appelait. Je ne répondais point : je ne voulais pas que Fanchette pût m'adresser quatre mots en particulier.

Madame La Roche et ses deux chevaliers auraient été désespérés de paraître dans l'état où je les avais mis. Ils avaient pris un escalier dérobé, et étaient descendus à la conciergerie. Madame La Roche lavait son sein et ses vêtemens ensanglantés. Une terrine d'eau fraîche et l'éponge de l'écurie servaient alternativement aux deux blessés à calmer l'inflammation des parties malades.

Fanchette entre dans cette chambre, théâtre de mes brillans exploits. Les meubles sont renversés; le carreau est marqué de sang; la perruque des dimanches de La Roche est tombée dans la sauce piquante et a été foulée aux pieds; le fourreau du couteau de chasse de Baptiste s'est détaché au moment où il a tiré l'arme toujours vierge... Fanchette s'écrie qu'on m'a assassiné. Elle montre

mon sang, la gaîne du couteau dont on s'est servi, la perruque d'un des assassins, que je lui ai arrachée en me défendant, et l'aimable fille fond en larmes.

Je les entends ces sanglots, ils vont jusqu'à mon cœur, ils le froissent. Je tremble que l'erreur de Fanchette se propage, et soit fatale à deux personnes à la fois. J'ouvre ma porte, à peu près comme Alexande dénoua le nœud gordien. A coups redoublés du manche de mon balai je fais sauter le panneau d'en-bas; je me traîne, je me présente; Sophie se précipite dans mes bras. A cet aspect, Fanchette s'évanouit.

« Tous ceux qui s'intéressent à vous me sont « chers, me dit madame de Mirville. Cette fille a « le cœur excellent. » Elle me quitte, elle soulève la tête de celle... elle lui fait respirer des sels, elle la rappelle à la vie. Je vois ses yeux se rouvrir, ses regards errer autour d'elle, me chercher, et le sourire reparaître sur ses lèvres quand elle m'a retrouvé.

Oh, qu'il est doux d'être aimé ainsi!... Me voilà immobile, muet, entre deux femmes... avec quelle vivacité j'eusse exprimé ma reconnaissance à Fanchette, si elle eût pu se contenter d'un sentiment si froid! mais pourquoi tous ces ménagemens pour Fanchette! Est-elle plus sensible que madame de Mirville? Madame de Mirville est plus calme, parce qu'elle jouit de la plénitude du bonheur auquel elle aspire; mais elle aime autant qu'il est possi-

ble d'aimer. Cependant Fanchette, qui souffre, qui souffre par moi, n'a-t-elle pas droit à des consolations? Je lui en dois, je ne peux me le dissimuler, et je suis perdu, si je lui parle... Non, je ne lui parlerai pas, et qu'aurais-je à me reprocher? ai-je cherché à lui inspirer de l'amour? suis-je coupable de sa faiblesse?... Sophie, toujours Sophie! je suis, je veux être tout à elle... insensé! sais-tu bien même ce que tu veux!

La Roche, sa femme et le docteur parurent enfin. Ici on commença à s'expliquer, à s'entendre, et ce qui semblait, un instant avant, pouvoir fournir un nouvel article à l'auteur des Causes célèbres, ne fut plus qu'un incident, comique pour l'auditoire, fâcheux pour le médecin et La Roche, et assez désagréable pour moi.

Ces deux pauvres diables s'attendaient à inspirer au moins de la pitié. Ils furent tancés pour m'avoir logé dans les combles. Ils objectèrent en vain que tout autre eût pu se méprendre, comme eux, à ma culotte de peau, à ma veste de nankin, et que mes réponses évasives aux questions de madame La Roche ne prévenaient pas en ma faveur. Leurs procédés furent blâmés avec aigreur. Seul je soutins qu'ils n'avaient pas tort; qu'il faut bien juger un inconnu d'après son extérieur, et que tel cependant, qui est couvert d'argent ou d'or, pourrait bien n'être pas déplacé dans les combles.

Je fus conduit à un appartement complet. Là,

passé, par M. Baptiste, dans du linge blanc et dans une belle robe de chambre, qui probablement avait appartenu au général d'Ermeuil, placé, un peu de côté, sur des coussins d'édredon, je reçus la visite, les complimens de condoléance, et les traits plaisans de nos compagnons de voyage; du Reynel ne me fit qu'une question : « Ce mal-« là ôte-t-il l'appétit? — Je crois au contraire « qu'il en donne. — Vous entendez, madame la « comtesse. — Et je comprends, mon cher du « Reynel. Descendez à l'office, et faites les dis-« positions du dîner. »

Il trouvait des jambes, quand il s'agissait de cuisine. Il partit comme un trait. Madame d'Ermeuil proposa à mon amie d'aller prendre l'air dans le parc. Sophie répondit qu'elle avait besoin de repos. Soulanges offrit son bras, cela était tout simple; il fut accepté, ce qui était tout simple encore.

Me voilà seul avec la plus aimante, la plus aimée des femmes. Elle tire un fauteuil près de l'ottomane sur laquelle je repose. Elle s'assied; elle me regarde d'un air si touchant, si doux, si expressif!... C'est l'innocence qui caresse la rose, et qui ne soupçonne pas l'épine.

La rose! La comparaison n'annonce-t-elle pas de la fatuité?... Hé, la robe de chambre du général ne me va pas mal; un peu de hâle a corrigé ce que le teint a d'efféminé; ma pose n'est pas

sans grace, et une glace qui est là, vis-à-vis de moi, me dit que je suis fort bien.

Nous ne nous verrons plus qu'en public, avait dit madame de Mirville, lorsqu'on nous tira tous deux de notre calèche brisée. Mais alors j'étais encore agile, agissant. Je ne peux maintenant remuer aucun de mes membres, ce qui est très-malheureux pour moi, et très-rassurant pour elle. Pleine de confiance, elle me fait lire dans son cœur, et je lui ouvre le mien... à quelque petite chose exceptée. Cette petite chose-là, je l'oublie auprès d'elle. Tout entier au plaisir de la regarder, de l'entendre, de lui répondre, je lui parle cette langue douce, naïve, brûlante, qu'on n'apprend pas, que l'amour inspire, et qui a tant de puissance sur celle qui nous aime. Penchée sur moi, rouge de tendresse et de pudeur, elle approche sa bouche de la mienne; elle semble craindre de perdre un mot, une inflexion. Oh, combien elle est belle, séduisante, voluptueuse même! Combien ses caresses *innocentes* ajoutent à mon délire, à mon ivresse! avec quel feu je peins ce que je sens si bien!... Faudra-t-il toujours se borner à peindre!

Je comptais au moins être heureux à la manière de madame de Mirville, pendant quelques heures encore. Mais rien va-t-il jamais au gré de mes désirs? La porte s'ouvre; elle se lève précipitamment, court à la cheminée chercher... ce

qu'elle sait bien n'y avoir pas mis. Elle ouvre une croisée; elle chante d'une voix tremblotante; elle joue avec ses cheveux, d'une main mal assurée. Elle ne sait où elle en est... ni moi non plus. Qui croyez-vous qui vienne d'entrer?... Hé, parbleu, c'est mademoiselle Fanchette.

Avant de sortir, madame la comtesse lui a indiqué une armoire de garde-robe. Fanchette s'entend à arranger une robe, à peu près comme moi. N'importe, elle a pris dans cette armoire ce qui lui est tombé sous la main. Elle vient demander des conseils à madame de Mirville; elle s'assied, sans qu'on le lui permette; elle s'assied près de la femme charmante, plus près encore de l'ottomane. Quelle est donc cette fureur de m'obséder ainsi!... Je la battrais, si je suivais mon premier mouvement... Tu la battrais, ingrat! elle t'aime aussi cette Fanchette... et elle est si jolie!

Me voilà embarrassé, muet pour la seconde fois. Parler amour à Sophie, c'est affliger Fanchette, et que pensera Sophie, si le silence succède à ces épanchemens si vifs, si variés, si entraînans? elle pensera... elle pensera que je sacrifie aux convenances, et elle m'en estimera davantage.

Fripon, tu capitules sans cesse avec ta conscience, avec ton cœur! Mais dites-moi donc, monsieur le rigoriste, ce que je dois faire, ce que vous feriez à ma place.

Mais ne peut-on parler qu'amour dans ce

monde? La petite fille qui redoute l'œil vigilant de sa mère; la jeune femme, qui soupçonne qu'il peut exister quelque chose de mieux qu'un vieux mari qui l'obsède, et qui épie jusqu'à sa pensée, n'ont-elles pas l'esprit du moment? n'apprennent-elles pas à parler, avec facilité et même avec grace, de choses tout-à-fait indifférentes? Seras-tu moins rusé, et moins adroit qu'elles? N'y a-t-il pas des spectacles à Paris et des présentations à la cour; des charades dans les journaux, une mode nouvelle? Et puis la pluie, et puis le beau temps... Dissimuler! Oh, que c'est vilain!... Mais peut-on toujours dire tout ce qu'on pense, avouer tout ce qu'on fait? Que celui-là me jette *la première pierre*, qui n'a jamais menti aux autres, ni à lui-même.

S'autoriser de l'exemple d'autrui! Quel aveuglement, ou quelle immoralité! C'est pourtant ainsi qu'on devient faible, vicieux ensuite, criminel peut-être... Ah, mon Dieu, mon Dieu!... Ma foi, puisqu'il faut dissimuler un moment, je veux qu'au moins ma dissimulation soit utile: je vais faire un discours sur nos devoirs publics et privés. Il me servira à moi et aux autres. Je n'ai jamais improvisé: qu'importe? Sophie et Fanchette me trouveront plus éloquent que Bourdaloue. La première se croira au sermon, où elle dort comme tant d'autres; la seconde saisira les applications que je ne manquerai pas de lui adresser. Je commence.

Je commençai en effet, et je disais de très-bonnes choses, dans un style assez décousu, lorsque la cloche de l'église réveilla ma belle amie, qui avait commencé par admirer, et qui s'était assoupie par la force de l'habitude. Elle étendit les bras, se frotta les yeux, s'approcha de mon oreille et me dit : « Je vais demander par-« don à Dieu des folies que nous avons dites et « faites. — Quoi, enveloppée dans les draps de « l'auberge de Chantilly? — Je vais prendre une « robe de madame d'Ermeuil. — Elle vous ira « comme un sac. — Pardonnez-moi, monsieur, « reprend Fanchette qui n'a pas perdu un mot, « je crois que celle-ci conviendra. — Fanchette, « passez avec moi dans ce cabinet. »

Au moins elles s'en vont toutes les deux; je puis respirer un moment... oui, un moment; vous verrez que Fanchette reviendra... si elle revient, je me fâche sérieusement.

Hé bien, la voilà qui rentre!... Ah, Sophie est avec elle. « Fanchette, demandez à La Roche une « Journée du Chrétien et un carreau. — J'y cours, « madame. — Ma bonne amie? — Mon ange? — « Fanchette vous suivra avec le livre et le coussin. « — Ce n'est pas l'usage, mon ami. Baptiste... — « Non, Fanchette. J'ai besoin de repos, et je re-« poserai pendant que vous appellerez sur nous « les bénédictions célestes. — Fanchette, soit.

« Partons, ma petite, le second coup est sonné. « — Madame veut que je l'accompagne! hé, qui

« aura soin de monsieur? — Mon ami, elle a rai-
« son. — Mademoiselle, je n'ai besoin de rien.—
« Et cette robe, que madame a eu la bonté de
« bâtir, qui la finira? — Mon ami, elle a raison.
« — Oh, qu'importe à notre comtesse que votre
« robe soit prête un peu plus tôt, ou un peu plus
« tard? — Mon ami, la comtesse est très-vive;
« elle veut être servie à la minute, et Fanchette
« a besoin de se mettre bien dans son esprit. Ma
« petite, appelez Baptiste.—Au moins, mademoi-
« selle Fanchette ira finir ailleurs la robe qu'elle
« a commencée, et... » Fanchette est déja bien loin, et ne m'a peut-être pas entendu.

Sophie est sortie, elle a tiré ma porte après elle; me voilà seul, absolument seul... Oh, oui, Fanchette m'a entendu, puisqu'elle ne revient pas. Elle est piquée, sans doute... Tant mieux, j'en suis bien aise. Pourquoi m'aime-t-elle sans mon aveu, malgré moi?... Hé suis-je maître de la regarder sans émotion, sans un frémissement... Et puis est-ce un si grand malheur d'être aimé d'une jolie fille?... Elle ne vient pas! elle est pourtant la maîtresse de rentrer : son ouvrage, qui reste là, est un motif... Ah, Fanchette pense comme moi. Elle combat une inclination qui ne peut lui causer que des chagrins. Elle fait bien, Fanchette. Elle devient raisonnable, et je lui en sais très-bon gré.

Je crois que je terminai cette espèce de monologue avec le ton du dépit. Certain mouvement

d'impatience... Quelle injustice! En vouloir à quelqu'un qui fait ce que nous désirons, ce qu'au moins nous paraissons désirer! oh, mon pauvre cœur, mon pauvre cœur! Je me tournai du côté de la cloison, et je cherchai à m'endormir. Dormir! le moment était bien choisi.

J'entends marcher derrière moi, bien lentement, bien doucement, on touche à peine le parquet... Mais on n'a pas ouvert ma porte. Par où est-elle entrée? Il y a sans doute un escalier qui donne dans le cabinet où elle a habillé madame de Mirville... De quoi m'occupé-je là? je conserverai ma position; j'aurai l'air de reposer; elle craindra de me réveiller, et quand on ne se voit pas, qu'on ne se parle pas, il me semble qu'il n'y a aucun danger.

Oh, oui, c'est elle! J'ai surpris un, deux soupirs qu'elle voulait arrêter. Pauvre petite!... Ah, mon Dieu, l'exclamation m'est échappée; je l'ai prononcée à haute voix; elle l'a entendue, appréciée. Elle croit probablement qu'un songe m'occupe d'elle. Elle a saisi ma main; elle l'a couverte de baisers. N'importe, je suis immobile, je fais toujours semblant de dormir. Oh, que cela est beau!

Je portais au doigt un simple anneau. « Si je l'a-« vais, disait-elle à demi-voix, je le garderais toute « ma vie. » Elle caressait l'anneau; elle le baisait, elle le baisait encore. Je retirai ma main de façon à le laisser dans la sienne. Je ne saurais me re-

procher cela. Qu'est-ce qu'un anneau? Il n'a de valeur que par le prix qu'on y attache. Moi, je n'y en mettais aucun.

« Oh! comme il me va, disait-elle! Mais je ne « peux le garder. S'il me l'avait offert, il serait « pour moi d'un prix inestimable. Mais le déro- « ber pendant son sommeil! Non, non, cela ne se « fait pas. Quittons-le, et qu'à son réveil il ne « soupçonne pas qu'il a brillé un moment au doigt « de Fanchette. »

Elle s'incline pour reprendre cette main, que j'ai portée contre la cloison : l'anneau est donné, je ne veux pas le reprendre. Elle le pose en soupirant près de cette main, que je m'obstine à tenir fermée. Elle se relève, et ses lèvres effleurent mon front. Je m'opiniâtre à vouloir dormir. Elle me croit enseveli dans un profond sommeil. Sa bouche, errante, vagabonde, se fixe sur la mienne. « Jamais, dit-elle, il ne recevra de baisers donnés « avec autant d'amour. »

Elle s'enhardissait; les baisers se succédaient avec rapidité. Les vives émotions que je venais d'éprouver auprès de Sophie, se reproduisaient avec une force inexprimable. Des caresses de feu ajoutaient sans relâche au trouble, au délire que déja il n'était plus en mon pouvoir de maîtriser. Le moyen de feindre plus long-temps de dormir! un ange l'eût essayé, peut-être : il ne me restait pas même la volonté de combattre. Je me tourne vers elle; j'enlace son corps de mes bras; je l'at-

tire sur mon cœur, je l'y presse, je l'y fixe... J'allais... Je le voulais... Ma diable de chemise se détache, s'arrache, vous savez d'où. Une douleur aiguë me rend à moi-même, fait fuir la volupté. Voyez pourtant à quoi tient notre vertu!

Fanchette, interdite, se relève. Elle est debout, à côté de moi. Ses yeux se fixent sur les miens. Timides, incertains, ils cherchent à lire ce qui se passe dans mon ame. Que pouvais-je lui dire? N'avais-je point partagé ses transports? Je tenais encore sa main; j'y passai l'anneau qu'elle avait tant désiré. « Qu'il soit le gage de ma sincère ami-« tié. — Ah! monsieur, ce n'est point l'amitié qui « le reçoit. — Tout autre sentiment nous est in-« terdit. — Il faut donc être une grande dame pour « oser avoir un cœur? — Il faut au moins en ré-« gler les mouvemens. — Êtes-vous toujours maî-« tre du vôtre? — Je fais tout pour cela. — Moi, je « ne vis que pour aimer. — Fanchette, ces conver-« sations-là sont bien dangereuses. — Que crai-« gnez-vous, monsieur? J'aurai toujours la force « de vous ramener aux convenances, si vous « pouviez les oublier; je le jure par cet anneau, « par mon amour. — Hé, n'as-tu pas assez de ta « jeunesse, de ta figure? As-tu besoin d'y joindre « le charme de la délicatesse? Ai-je à redouter « près de toi tous les genres de séduction? — Je « n'en connais aucun. — Tu sais plaire, cruelle! « — Ah, monsieur, qu'avez-vous dit?... Se peut-« il... » Elle veut que je répète, et elle m'ôte de

nouveau la liberté de lui parler. Elle excite, elle rallume un feu dévorant. Je brûle, je me consume; ma tête se perd pour la centième fois.

Cependant je fais un dernier effort. Je cherche à reproduire cette douleur salutaire qui ramène la raison. Je m'agite en tous les sens, je la provoque en vain : je ne trouve que Fanchette et l'amour.

C'en était fait, si des éclats bruyans ne nous eussent rendus à nous-mêmes. Fanchette courut à son ouvrage, rouge comme le désir, belle comme la volupté.

CHAPITRE X.

Tout ce qui brille n'est pas or.

C'étaient mesdames d'Allival et Valport, que m'amenait le gros du Reynel. Elles entrent, suivies des deux hommes avec qui je les ai trouvées, à certaine maison de poste... ils ont l'air interdit; ils regardent tout avec étonnement. Ah, peut-être ont-ils cru, en rencontrant deux femmes enveloppées dans des draps et des serviettes, avoir affaire à deux folles. Il y a bien quelque chose de cela, et à deux folles avec qui on peut tout se permettre, ce qui est vrai encore, et ce que semble démentir la somptuosité qui nous environne. Ces messieurs ressemblent peut-être à ce bon paysan, qui demandait, avec naïveté, si une prin-

cesse à des organes comme sa femme, et vous remarquerez que le mot *organe* n'est pas celui qu'il employa. Au reste, nous saurons qui sont ces messieurs.

Il fallut commencer par essuyer une mercuriale, que m'adressèrent très-sérieusement ces dames, sur l'incivilité avec laquelle je les avais abordées, dans cette auberge, sur le peu d'attentions que je leur avais accordé, sur la brusquerie avec laquelle je les avais quittées. Je me gardai bien de communiquer mes motifs, et je passai condamnation sur tous les points : c'est un moyen sûr d'abréger. Je sollicitai un pardon qui me fut aisément accordé. Les bonnes femmes! et je regardai leurs nouveaux compagnons de voyage, de cet air qui équivaut à une interrogation. « Le hasard « nous a bien servies, dit madame de Valport. » Dans les circonstances difficiles c'est toujours elle qui porte la parole, pour elle et la compagne de ses *distractions*. « Je conçois, mesdames, répon- « dis-je, combien il peut être agréable de rencon- « trer ces messieurs. — Indépendamment de leurs « qualités personnelles, ils ont près de nous des « titres qui leur assurent, de la part de madame « d'Ermeuil, la plus amicale réception. L'un est « mon beau-frère, l'autre est le cousin-germain « de madame d'Allival. » Et moi d'examiner les deux parens jusqu'au fond de l'ame, en leur adressant une profonde inclination.

Je vis de l'embarras, beaucoup d'embarras dans

le maintien de ces messieurs, et dans la manière dont ils répondirent à quelques mots polis, qu'on donne à l'usage, et qui par cela même ne signifient rien.

Du Reynel aimait à jouir par anticipation, et cette jouissance-là était, pour lui, à l'office, et lieux circonvoisins. S'il fût resté, je me serais défié de lui : je le savais causeur, comme tous les gens sans passion, qui n'ont rien à dissimuler, rien à prévoir, et qui ne se donnent pas même la peine de réfléchir. En son absence, je ne voyais pas d'inconvénient à m'amuser du beau-frère, du cousin, et de leurs dignes parentes, qui, en arrivant, avaient joué avec moi les grands airs, sans doute pour que je ne soupçonnasse pas le plaisir que je leur avais fait, en les laissant libres d'arranger cette troisième partie : je suis si borné !

Je connaissais assez superficiellement les deux dames, et rien du tout de leur parenté. Il ne m'était donc pas possible de faire une question fondée ; mais répondre affirmativement sur un être idéal, n'est-ce pas se démasquer tout-à-fait? Je débutai par demander au beau-frère des nouvelles de son oncle le président. Il me répondit qu'il se portait à merveille. Je demandai au cousin si madame son épouse était tout-à-fait rétablie des suites de l'opération césarienne. Il me dit, d'un petit ton, assez intéressant, qu'elle était encore languissante. Je regardai ces dames : elles étaient rouges, non de celui qui sied si bien à

Fanchette; elles étaient rouges de colère. Elles se mordaient les lèvres; elles m'auraient arraché les yeux... si j'avais voulu le permettre.

Je parlai ensuite d'un interminable procès, d'un duel au bois de Boulogne, d'un poëme épique, intitulé le *Menteur*, composé par M. d'Allival, par M. d'Allival, qui n'est qu'un seigneur de paroisse, et dont, selon moi, on faisait l'éloge dans tous les cercles de Paris. Le beau-frère et le cousin répondaient à tout, comme des gens qui ont vu et entendu. Le cousin cependant avoua avec franchise qu'il ne connaissait que le titre du poëme. Aussitôt je lui citai trente à quarante vers de la Henriade, que j'assurai être les plus marquans de l'ouvrage. Mon homme s'écria qu'il était loin de croire un tel génie à son cousin, et qu'il ne manquerait pas de se procurer le poëme à son retour à Paris. Pour entretenir d'aussi favorables dispositions, j'entrepris de lui faire un extrait verbal du *Menteur*.

« Un aventurier s'est donné pour un prince « étranger. Il s'est introduit chez un grand sei- « gneur, à l'aide d'une femme, qui ment aussi fa- « cilement qu'elle parle. L'intrigue se consolide « chez le grand seigneur. La femme, qui n'aime « pas l'aventurier, couche avec lui pour faire quel- « que chose, ou peut-être par *distraction*. Un « commensal du château découvre tout, sans « peine, et même sans finesse. Il avertit le grand

« seigneur, qui fait chasser le prince étranger « par ses valets.

« Vous voyez, messieurs, qu'il y a ici tout ce « qui constitue une action dramatique; supposi- « tion de personnages, *quiproquos* en consé- « quence, un semblant d'amour, une reconnais- « sance et un dénoûment imprévu. »

Il fallait voir ces dames! elles ne tenaient plus sur leurs siéges; elles ne savaient où mettre leurs mains, que faire de leurs figures. Les hommes, de très-bonne foi sur tout ce que je leur disais, n'étaient occupés qu'à soutenir un personnage qui devenait plus embarrassant à chaque minute.

J'avais détruit toute apparence de parenté, et ces deux hommes étaient évidemment deux sots; mais qu'étaient-ils d'ailleurs? C'est ce que je grillais de savoir, et ce que peut-être ces dames ne savaient pas plus que moi. Il serait bien plaisant que j'eusse peint tout le monde dans mon extrait sommaire du poëme du cousin d'Allival!

M. Baptiste donna un peu de relâche à mes victimes. Il venait dire à Soulanges que l'exprès qu'il avait demandé était parti pour Paris. Il était chargé, pour une amie de la comtesse, d'une lettre, par laquelle on la priait de remplacer sans délai les deux demoiselles qui vont, en Espagne, soigner les valises exiguës de deux sous-lieutenans de hussards.

Baptiste n'a donc pas porté le livre et le cous-

sin de madame de Mirville? Vous verrez qu'il en aura chargé son camarade, uniquement pour épier l'instant où Fanchette sortirait de ma chambre. Ce Baptiste me déplaît. Il ne peut rencontrer Fanchette sans lui adresser de ces œillades... et il trouve toujours quelque moyen de la rencontrer!... Si Fanchette n'adopte pas les vues que j'ai sur elle, j'enlèverai Baptiste de cette maison, je le prendrai à mon service, et je réglerai l'emploi de son temps de manière que le drôle ne puisse disposer d'une heure.

Fanchette s'aperçut que j'étais livré à des idées peu agréables. Elle me présenta un verre de limonade, et pendant que je le prenais : « Qu'avez-« vous, monsieur! — Rien, Fanchette. — Vous « paraissez préoccupé. — Non, Fanchette. — Vous « ai-je déplu, monsieur? — Hé, non, c'est cet « animal... — Il me déplaît plus qu'à vous. — Vrai-« ment, Fanchette? — Il n'est qu'un homme pour « celle qui aime bien. — Que deviennent les au-« tres? — Importuns ou indifférens. »

Mais je ne m'aperçois pas que cette Fanchette prend sur moi un ascendant réel, que j'ai la faiblesse de lui marquer de la jalousie... qu'en pensera-t-elle? Qu'on n'est pas jaloux sans amour... Et cet amour-là, ne le lui ai-je pas à peu près déclaré?... Que fera-t-elle de cet aveu? Elle m'obsèdera, me subjuguera, me réduira... Je lui échapperai; je partirai demain; oui, demain à la

pointe du jour. Je veux être sage, je veux être tout à Sophie... pauvre Sophie !

Très-heureusement ces dames n'avaient pu ni entendre notre conversation, ni observer le trouble nouveau qui m'avait agité. Elles avaient saisi le moment où je causais avec Fanchette, pour tirer dans l'embrasure d'une croisée les parens de *rencontre*, auxquels, sans doute, elles faisaient une nouvelle leçon.

Les portes s'ouvrent tout à coup... c'est madame de Mirville et le curé du village, madame d'Ermeuil et Soulanges; c'est du Reynel qui crie qu'on ne se promène pas, qu'on ne va pas à l'église à l'heure du dîner. Le curé fronce un peu le sourcil, et ne dit mot, parce qu'il est d'usage qu'un curé de campagne n'ait pas d'avis à lui, quand il est chez son seigneur. Il se place à côté du petit propriétaire voisin, qu'on admet les jours de grande fête, ou d'ouverture de chasse. Ils parlent peu, parce qu'ils ont bon appétit, et quand ils parlent, ils parlent bas. Ils répondent par *oui* et *non*, quand on les interroge, et la réponse est toujours accompagnée d'une légère inclination et d'un sourire qui signifie : Je vous remercie de vouloir bien vous apercevoir que je suis là.

Mesdames d'Allival et de Valport avaient pris chacune la main de leurs parens, et s'avançaient pour les présenter à madame d'Ermeuil. J'étais

impatient de savoir si elles auraient le courage de répéter la ridicule histoire qu'elles m'avaient contée, ou l'impudence d'en faire une autre devant moi. Soulanges, en les humiliant plus que jamais à mes yeux, arrangea tout, sans se douter de rien. « Parbleu, s'écria-t-il, avant qu'elles « aient eu le temps de proférer une syllabe, on « a raison de dire que les femmes ont toujours « l'esprit du moment. Il n'était pas possible, dans « la circonstance actuelle, de faire une plus heu- « reuse rencontre, et nous devons des remercî- « mens à ces dames, qui ont eu l'adresse de nous « amener deux hommes, qu'on n'a pas quand on « veut, même en les payant très-cher. »

Vous présumez qu'à ces derniers mots la cousine et la belle-sœur quittèrent les mains de leurs chers parens : une femme d'un certain état ne peut descendre, *en public*, jusqu'à l'homme qu'on paie, n'importe comment et pourquoi.

« Vous êtes, poursuivit Soulanges, sans coutu- « rière et sans femme de chambre. Celui-ci est le « tailleur de la duchesse d'Égreville, qui donne « le ton à la cour; celui-là est le premier coiffeur « de l'Europe. Allez, messieurs, allez vous reposer « à l'office, et après le dîner, on utilisera vos ta- « lens. »

Les deux femmes me regardèrent d'un air si humble, si suppliant, que la pitié succéda à une envie de rire immodérée. Cependant je crus devoir profiter de cet incident, pour exécuter un

dessein conçu de la veille, et auquel on ne devait pas opposer de résistance. Un clin-d'œil, presque imperceptible, fut saisi par madame de Valport, qui s'approcha de moi, pendant que Soulanges faisait un long et pompeux éloge du perruquier et du tailleur, qui sortirent à reculons, le nez incliné vers la terre. Cet acte d'humilité était plutôt l'effet de l'embarras que d'une véritable modestie, car rien n'est plus sotement orgueilleux que ces gens, dont Paris abonde, qui ne sont d'aucune utilité, et qui vivent sous différentes dénominations aux dépens des pères, des maris et des femmelettes à qui ils ont persuadé qu'ils sont des personnages.

« Le monde est indulgent, dis-je à madame de « Valport, et ferme les yeux sur une faiblesse, « que couvre le voile de la décence. Il juge rigou- « reusement les femmes qui affectent le mépris « des mœurs, et la sévérité s'étend jusque sur « celles qui les fréquentent. Je n'abuserai pas de « la position où vous vous êtes mise; mais j'es- « père que vous vous ferez justice. Vous sentez « qu'il n'est pas convenable que vous restiez ici « plus long-temps. Trouvez un prétexte pour « partir demain matin, et... — Mais, monsieur... « — Mais, madame, c'est le seul moyen de m'en- « gager au silence, et réfléchissez que si je parle, « vous partirez également à la suite d'un affront, « que je veux vous épargner. — Comment, parce « que nous avons voulu vous mystifier un mo- « ment, vous tirez des conséquences... — La nuit

« dernière, vous avez aussi *mystifié* Préval et Mau-
« tort : j'ai vu et entendu comme eux, et décidé-
« ment j'exige que vous établissiez ailleurs le théâtre
« de vos *mystifications*. Si dans une heure vous n'a-
« vez pas pris votre parti, j'éclate devant tout le
« monde, et je ne crains pas que vous me démen-
« tiez : j'ai des témoins irrécusables. Je suis d'ail-
« leurs de ces hommes qu'on croit sur leur pa-
« role. »

Elle s'éloigna, sans ajouter un mot. Sophie s'approcha à son tour. Trop pure pour rien soupçonner, elle me demanda de quoi je parlais à madame de Valport. Je pensai que le danger est souvent dans l'imprévoyance, et que dans ce siècle-ci, l'innocence a besoin d'être éclairée, dussent les lumières la dépouiller d'une partie de sa candeur. Je lui dis ce que je savais, et tel était son éloignement à croire ce dont elle était incapable, qu'elle me fit répéter. Je lui demandai le secret; elle me le promit; mais elle ajouta qu'aucune considération ne la déterminerait à parler désormais à ces femmes, ni même à les approcher. Je souris, avec tendresse, à l'expression de ces sentimens, qui ne sont pas communs aujourd'hui, et qu'il est si doux de trouver dans celle en qui on a placé ses plus chères espérances.

Il me semble que je m'exprime froidement. Madame de Mirville n'occuperait-elle plus la première place dans mon cœur?... Elle lui appartient... Elle la conservera toujours... C'est que cette Fan-

chette... Oh, comme elle me regarde! Il faut la fuir, il le faut absolument.

CHAPITRE XI.

Encore une nuit épouvantable.

« Que faites-vous ici? n'avez-vous pas entendu « la cloche? Descendez, descendez donc. Il est « cruel pour moi de voir refroidir le plus joli dî- « ner. » Il est clair que c'est du Reynel qui parle. « Aimable comtesse, faites-moi servir ici : je tien- « drai compagnie à mon ami. » Vous devinez que ce désir, si flatteur pour moi, est exprimé par ma charmante Sophie. « Descendez, madame; je « veillerai à ce que monsieur ne manque de rien. » Sans doute vous reconnaissez Fanchette.

Sophie insista. La position où se trouvait Fanchette lui imposait l'obligation de céder. Mais il fallait quelqu'un pour nous servir, et rien ne la forçait de renoncer à cette satisfaction. Elle était toujours là. Toujours attentive, elle prévoyait, elle devinait tout, et la moindre chose était faite avec une aisance, une prestesse, une grace!... Oh, comme l'amour sert, quand il veut s'en donner la peine!

Je ne pouvais rien dire de particulier à Sophie : je lui parlai raison, et la sienne m'étonna. Un sens droit, un jugement sain, des connaissances sans prétention ajoutèrent la considération aux

sentimens qu'elle m'inspirait déja. Oh! pensai-je, quelle somme de bonheur une telle épouse répandrait sur ma vie!

Fanchette écoute attentivement. Sans doute, elle n'a pas rassemblé encore un grand nombre d'idées, et cependant elle paraît entendre. Aurait-elle aussi de l'esprit? Hé, pourquoi n'en aurait-elle pas cette pauvre Fanchette, par la raison même que tant de grands seigneurs n'en ont point?

Ces réflexions m'occupaient malgré moi. J'étais distrait, je n'entendais plus ce que me disait madame de Mirville. Je ne sais ce que je lui répondais... « A-t-on jamais vu pareille extravagance, « s'écria madame d'Ermeuil, en remontant fort à « propos? Elle est inexplicable, répondait Sou- « langes. Et ne donner que les prétextes les plus « frivoles, ajoutait la comtesse. Ces femmes-là ne « font rien comme personne, répliquait Soulanges. « Ma foi, madame, poursuivit du Reynel, votre « terre, pour être charmante, n'est pas la terre « promise, et nous ne serons pas plus mal servis, « parce que vous aurez deux convives de moins. » Je compris que la cousine et la belle-sœur s'étaient exécutées, et je ne daignai pas même demander comment elles avaient coloré ce brusque départ.

Encore Baptiste! Oh, le vilain homme! qu'a-t-il imaginé de nouveau qui l'autorise à entrer où est Fanchette? « Madame la comtesse ne doit plus

« compter sur le tailleur et le perruquier. — Com-« ment cela, Baptiste? — Ils prétendent avoir des « affaires pressantes à Paris... » Ils *prétendent!* Le drôle est-il fin? « Ils ont envoyé chercher des « chevaux, et sont partis avec ces dames. Mon « ami, vous les avez bien jugées, me dit tout bas « la femme charmante. »

Il y a dans toutes les affaires un bon et un mauvais côté. On perdait à la vérité deux hommes du *premier mérite;* mais il n'y a plus qu'une robe à faire; madame de Mirville n'est pas exigeante, et Fanchette a tant de zèle! elle reprend son ouvrage et sa place, en me regardant en dessous d'un air qui veut dire : Je me trouve si bien ici!

M. Baptiste arrange une table de boston. Il va, vient, tourne, retourne. Il a un œil à ses jetons, et l'autre se porte à la dérobée sur Fanchette... voyez si ce faquin finira... ah, le voilà pourtant sorti.

Au fond, je ne vois pas de quoi je m'inquiéterais : Fanchette n'est plus cette petite fille d'auberge qu'on pouvait impunément poursuivre de la cave au grenier. C'est la femme de chambre de madame, qu'on doit respecter en elle, et qui sans doute la fait coucher à portée de son appartement.

Mais pourquoi tous ces calculs? N'ai-je pas un moyen sûr de me défaire de ce Baptiste? Il suffit, pour cela, de raconter à madame d'Ermeuil la scène de nuit qui s'est passée à l'Aigle impérial...

Oh, le trait sera noir! je rougis d'en avoir eu l'idée. Haïr, persécuter un homme, parce qu'il a des yeux et un cœur! non, non, je ne hais, je ne haïrai jamais personne.

C'est un jeu bien heureusement imaginé que le boston. Il tire les êtres les plus froids de leur apathie ordinaire. Il remue les humeurs pendant deux heures au moins. La simple, la douce Sophie se fâchait, comme une autre, contre la comtesse, Soulanges et du Reynel. Fatigué d'entendre discuter sans cesse sur un petit morceau de carton, barbouillé de rouge ou de noir, je pris le parti de dormir; c'est ce qu'on a de mieux à faire, quand on est obligé de se taire, et qu'on veut échapper à ses propres pensées.

Il était assez tard quand je me réveillai. Les *bostoniens* avaient quitté ma chambre... Fanchette aussi était sortie. Où peut-elle être allée cette Fanchette?... Que m'importe, après tout?

Je me frottai les yeux... Non, elle n'est plus ici. Je suis seul, absolument seul. Ah, ah! mon lit est fait : je vais m'y mettre et continuer la nuit, que j'ai commencée à six heures du soir. Je la pousserai jusqu'à huit heures du matin, et une nuit de quatorze heures n'est pas trop longue, après les fatigues de tout genre que j'ai soutenues.

Au premier mouvement que je fis, je vis paraître M. Baptiste, qui portait deux bougies, et qui offrit de me servir de valet de chambre. Je le laissai faire, pour le punir, pour l'humilier.

J'étais bien aise qu'il se souvînt près de moi qu'il n'est qu'un valet, ce Baptiste, qui se donne les airs d'aimer... Oh, encore de l'égoïsme!

Je lui demandai où étaient ces dames et ces messieurs. « Ils ont profité du moment où vous « reposiez, pour aller prendre l'air dans le parc. » Je n'osai lui demander où était Fanchette.

Il plaça sur ma table de nuit une carafe de limonade, du sucre et de l'eau, et me souhaita le bonsoir. Je l'entendis fermer ma porte à double tour et ôter la clé de la serrure. A quoi pense donc ce coquin-là? pourquoi me mettre dans l'impossibilité de sortir, ou de recevoir personne sans son agrément? Je sonnai à briser la sonnette. « Que veut monsieur? — Pourquoi m'enfermez-« vous? — Pour qu'on ne vous dérange point. — « Je veux être dérangé, moi. — Ce sera comme il « vous plaira. — Je le crois bien, parbleu. Mettez « la clé sur ma table de nuit, et contentez-vous « de tirer la porte. »

Ce drôle-là serait-il aussi jaloux de moi? Si je croyais qu'il eût cette impudence... Hé bien, qu'en arrivera-t-il? Ma foi, rien du tout. N'est-il pas permis, quand on aime, d'envier l'amant favorisé, et même d'avoir contre lui un peu d'humeur? Mais Baptiste en concurrence avec moi!... Et ne m'y mettrais-je pas avec un souverain qui aimerait Sophie... et même Fanchette? Baptiste fait bien de suivre l'impulsion de son cœur; mais, morbleu, j'ai raison de ne vouloir pas être sous

la dépendance de Baptiste... Cependant cette porte fermée me mettait à l'abri de tout danger. Point de visite de la part de certain objet, point d'entreprise de la mienne. J'aurais été sage... Oh! bien certainement; mais je l'aurais été malgré moi, et a-t-on la gloire de vaincre, quand on n'a pas combattu?

Allons, allons, soyons de bonne foi. Non, je ne suis pas sûr de moi; non, je ne m'exposerai pas à une défaite presque certaine. Oui, je serai sage, je le dois, je me le suis promis, je ne fausserai pas mon serment.

Je sonne une seconde fois; Baptiste rentre. « Je « pense, comme vous, qu'on pourrait me déranger. « Fermez ma porte, emportez la clé. Vous viendrez « demain quand je sonnerai. »

Lorsqu'on redoute sa faiblesse, n'y a-t-il pas une sorte de vertu à se garantir de la chute, et même de l'envie de faillir? Cette victoire, que je remportai sur moi-même, m'inspira une satisfaction inexprimable. Je me crus un homme au-dessus du vulgaire, un homme d'une moralité à servir d'exemple... Toujours le chien d'amour-propre!

« Pourquoi cette porte est-elle fermée à clé? — « Je l'ignore, madame. — Il peut se trouver in- « commodé cette nuit. — Sans doute. — Ne pou- « voir pas sonner. — Et périr, faute de secours. « — Je ne me retirerai pas sans savoir si on lui a « donné ce qu'il lui faut, sans lui souhaiter le

« bonsoir. Cherchez donc Baptiste, mademoiselle.
« — Madame, j'y cours. »

Ce sont elles, les deux objets les plus redoutables pour moi, dont je me suis séparé autant que je l'ai pu, qui vont franchir la faible barrière que j'ai mise entre elles et moi... Je suis las de combattre, je m'abandonne aux circonstances, et je deviendrai... ce qu'il plaira à l'amour.

On a trouvé Baptiste. J'entends tourner la clé, la porte s'ouvre, les voilà toutes les deux. Sophie vient à moi, et Fanchette se retire dans un coin, d'où elle verra tout, d'où elle ne perdra pas un mot. Ma bonne Sophie, contrainte pendant toute cette journée, ne pense pas que nous avons là un témoin redoutable. Elle se livre, sans réserve, à cette candeur, à cet abandon auxquels il est impossible de résister. Elle a été à la promenade, uniquement pour ne pas se rendre ridicule. Son cœur est resté avec moi. M'en suis-je aperçu? Ai-je senti qu'elle ne formait qu'un vœu, celui d'être sans cesse auprès de moi; d'adoucir l'ennui inséparable de ma situation; de répondre aux accens de l'amour, par ce que l'amour a de plus tendre? Et elle me prodiguait ces caresses innocentes qu'elle m'avait promises, et qui, depuis, lui avaient paru si dangereuses. Et j'oubliai Fanchette et les ménagemens que je croyais lui devoir. Je retombai dans ce délire si poignant, si plein de charmes, que je ne pouvais supporter, et qui faisait le bonheur de ma vie. Ivre comme moi, So-

phie ne se ressouvenait plus qu'elle s'était restreinte à la douce, à la simple amitié. Heureusement, Fanchette veillait pour elle. « Voilà ma-« dame d'Ermeuil », dit-elle d'une voix altérée, qui me frappa, et me rendit à moi-même. Sophie, interdite, vit Fanchette, rougit, pâlit, balbutia, et dit enfin, avec calme et sérénité : « L'amour « sincère n'est pas un vice. — C'est ce que j'ai « toujours pensé, madame. — C'est le don le plus « précieux que le ciel puisse nous faire, quand il « est justifié par les qualités de l'homme que nous « avons choisi. Fanchette, vous avez le secret de « mon cœur : vous n'en abuserez pas, si le vôtre « est sensible. »

Fanchette prit sa main, et la baisa. « Vous « pleurez, mon enfant! Ah, vous aimez aussi, et « cette scène de tendresse a rouvert une plaie mal « cicatrisée encore. — Oui, madame, oui, j'aime « de l'amour le plus malheureux. — Demain, nous « parlerons de cela, Fanchette. Peut-être puis-je « vous être utile. — Non, madame, non, vous ne « pouvez rien pour moi. — Pardonnez-moi, ma « petite. Avec de la considération et de la fortune, « on aplanit bien des obstacles. Je vous rendrai « plus heureuse encore que je l'étais il y a un « moment. Votre amant sera votre époux. — Ja-« mais, madame, jamais. — Il le sera, vous dis-je. « Espérez et remettez-vous. »

Elle fit un tour par la chambre, s'assura que

j'avais ce qui m'était nécessaire, me donna un baiser sur le front, emmena Fanchette, et me laissa.

J'entendis ôter la clé; mais on n'avait pas fermé ma porte. Que voulait-on? que projetait-on? Je le répète, je ne suis pas un ange; je n'ai plus de force, plus de volonté, je me livre à la fortune.

Le plus profond silence régnait autour de moi. L'horloge du château avait sonné onze heures, et je ne dormais pas. Tourmenté, par mille pensées affligeantes et voluptueuses, j'appelais le jour qui devait m'en distraire, et, quelque position que je prisse, je me sentais accablé par mon cœur.

Cet état était cruel. Je ne pouvais le supporter davantage. J'étais prêt à me lever, à aller chercher dans le parc la fraîcheur et le repos, lorsque mes yeux se portèrent sur la carafe de limonade. Je la vidai en deux fois. Bientôt je me sentis plus calme, et, de tous les sentimens qui se combattaient en moi, il ne me resta que celui de ma duplicité envers Sophie.

Ce sentiment m'oppressait. Mais sa violence même annonçait l'absence momentanée des passions : quand elles nous obsèdent, nous sommes incapables de réflexion et de raisonnement.

Réfléchir péniblement et raisonner contre soi-même, est encore un état auquel on cherche naturellement à se soustraire, et que de raisons bonnes ou mauvaises n'avais-je pas à m'opposer?

Je les saisissais toutes, je me laissais bercer par ma conscience rassurée, et je m'endormis, persuadé que je n'avais rien à me reprocher.

Mon sommeil était fatigant, comme certaines des sensations qui l'avaient précédé. Des rêves tourmentans se succédaient sans interruption. Je m'éveillai, couvert de sueur, et m'estimant heureux d'échapper aux images qui me poursuivaient.

Un bruit singulier me frappa. Il se faisait dans ma chambre, et je ne pouvais le définir. Je regardai autour de moi, et je distinguai, à la lueur de ma bougie, quelque chose de blanc, qui ressemblait assez à ce qu'on appelle un fantôme. En fixant cet objet, je reconnus une femme, et dans cette femme, la trop intéressante Fanchette.

Elle était assise au pied de mon lit. Ses yeux étaient fixés sur moi; ses mains étaient croisées sur sa poitrine. Le froid l'avait saisie. Ses mains étaient bleues; ses dents se choquaient avec force, et produisaient ce bruit qui m'avait étonné à mon réveil.

« Fanchette, m'écriai-je, Fanchette, que faites-
« vous là? — Je vous regarde, monsieur, me ré-
« pondit-elle doucement. — Mais le froid vous tue.
« — N'importe, je vous vois. — Par grace, Fan-
« chette, retirez-vous. — Je ne le puis, monsieur;
« toutes les communications sont fermées. — Vous
« allez donc mourir là! — Qu'importe où, et com-
« ment je meure, si mourir est un bien pour moi?
« — Que dites-vous, Fanchette! — Souffrez que

« je demeure, monsieur. Vous n'avez à redouter, « près de moi, aucun genre de séduction. Non, « je n'ai pas su vous plaire. Vous l'avez cru ce- « pendant, vous me l'avez dit; la présence de ma- « dame de Mirville nous a éclairés tous deux, sur « vos véritables sentimens. C'est elle que vous ai- « mez, elle le mérite, je ne me plains pas. Mais « permettez que je vous voie cette nuit, demain, « tous les jours, jusqu'au moment où mon amour « s'éteindra avec moi. — Fanchette, vous m'affli- « gez. — Ah, monsieur, n'ajoutez pas à ce que je « souffre : j'ai déja trop de ma douleur. »

Un long silence succéda à ce court, mais pénétrant entretien. Elle me regardait, et je faisais de vains efforts pour détourner mes yeux des siens. Une force irrésistible me ramenait à cet objet dangereux. « Oh, regardez-moi, que craignez-vous? « Regardez-moi, me dit-elle en pleurant. » Elle tomba à genoux devant mon lit; elle prit ma main : la sienne était glacée. « Fanchette, ma « chère Fanchette, vous ne passerez pas ainsi le « reste de la nuit. Je vais me lever, et vous vien- « drez vous ranimer ici. — Vous lever! Vous êtes « mouillé de sueur. Pensez-vous aux suites... — Je « ne pense qu'à vous. — Non, monsieur, vous ne « vous lèverez pas. » Elle me tenait avec force, et j'essayai à rendre un peu de chaleur à ses mains.

Ses mains... ses bras... sa joue... que sais-je? Étais-je à moi? Puis-je dire par quels degrés... Elle est heureuse encore, dit-elle. Voilà les seules pa-

roles que j'entendis, et j'ignore si j'eus le temps d'en articuler une.

Quelle nuit, oh quelle nuit! J'aurais donné la moitié de ma vie pour convertir l'autre en une nuit semblable, en une nuit de vingt ans, s'il m'eût été possible d'accorder le plaisir et les mœurs.

CHAPITRE XII.

Les compensations.

Elle m'a quitté aux premiers rayons du jour. Elle a disparu comme une ombre fugitive. Où s'est-elle retirée, si les communications ne sont pas libres? Si elles le sont, pourquoi m'a-t-elle trompé? Ingrat, trompe-t-on l'homme qu'on rend heureux, parfaitement heureux?

Telles furent mes premières réflexions: c'étaient les derniers accens de la volupté mourante. A mesure que le soleil éclairait les objets, le prestige se dissipait. Mais différent des songes, dont la lumière dissipe jusqu'au souvenir, le passé prenait une teinte sombre, le regret se faisait sentir. « Ah, m'écriai-je, tu ne l'as pas séduite, il est « vrai, mais tu l'as rendue indigne des vœux d'un « honnête homme. »

Je résolus d'échapper à ces tristes pensées. Je m'habillai avec assez de peine, et je voulus descendre dans le parc. Toutes les portes étaient fermées. Je vis qu'elle m'avait dit la vérité, et j'é-

prouvai quelque satisfaction à ne lui trouver d'autre tort que son amour.

Je marchais sur la pointe des pieds, comme un homme qui s'échappe furtivement. Craignais-je qu'on lût la vérité sur mon visage? Oh, pourquoi n'est-elle pas écrite là? que de fautes secrètes ne seraient jamais commises!

De porte en porte, de corridor en corridor, j'arrivai à la cuisine. J'y trouvai une petite fille, enveloppée dans son tablier, dormant auprès d'un reste de feu. Je voulais ménager son sommeil; mais un malheureux verrou cria malgré moi, et réveilla la petite. « Que faites-vous ici, « mon enfant? — J'aide à la cuisine, monsieur. — « Et vous ne vous êtes pas couchée? — J'ai tra- « vaillé jusqu'à minuit, et je vais me remettre au « travail. » Il faut donc que la pauvre petite sacrifie jusqu'à son repos, pour obtenir le nécessaire, et j'ai du superflu, moi, qui ne fais que des sottises! Pauvre aussi, je travaillerais sans relâche, et je n'aurais pas le temps de m'occuper de mon cœur. Oh, je le sens, la pauvreté est bonne à quelque chose... Oui, mais l'indigence!

Cette dernière idée m'attendrit, et me procura quelques distractions. Si l'égalité, pensai-je, est une chimère, l'inégalité absolue est une monstruosité. Voyons s'il est possible de rapprocher un peu les distances. « Combien gagnez-vous par jour, « mon enfant? — Dix sous et ma nourriture, mon- « sieur. — Que faites-vous de ces dix sous-là? —

« Je les porte à mon père et à ma mère. — Que « fait votre père? — Il est journalier. — Et votre « mère? — Elle soigne mes frères et ma petite « sœur. — Ah, elle a encore des petits enfans. — « Nous sommes cinq, monsieur, et je suis l'aînée. « — Vous êtes cependant bien jeune. — J'ai quinze « ans, monsieur. » Et elle se rengorgeait en parlant de ses quinze ans, elle avait un air tellement satisfait... Je ne prévoyais point pourquoi une petite fille est si aise d'avoir quinze ans.

« Pourquoi donc, mon enfant, vos quinze ans « vous font-ils tant de plaisir? — Oh, monsieur, « c'est que... c'est que... — Parlez, ma petite. » Et je pris sa main, qui n'était ni belle, ni bien propre; mais je voyais qu'elle avait besoin d'être encouragée. « Eh bien, c'est que... — C'est qu'on « dit qu'à quinze ans on peut entrer en ménage. « — Et vous avez envie d'être mariée? — Oui, mon- « sieur, et mon amoureux aussi. — Ah, vous avez « un amoureux? — Depuis deux ans, monsieur. « — Vous n'avez pas perdu de temps, ma petite. « — Ma mère dit qu'il n'en faut pas perdre. — Ce « n'est pas dans ce sens-là qu'elle le dit. — Croyez- « vous cela, monsieur? — Je vous en réponds. Et « quel âge a votre amoureux? — Dix-sept ans, « monsieur. — Vous aime-t-il bien? — Autant que « je l'aime. — Et vous l'aimez beaucoup? — De « toutes mes forces. — Quand vous dites-vous que « vous vous aimez? — Tous les soirs, quand je « travaille chez ma mère. — Tous les soirs! — Et

« le dimanche toute la journée. — Et quand vous « vous êtes répété cela? — Il me cueille un bar- « beau, un coquelicot.—Après?—Je lui en cueille « un autre. — Après? — Je lui donne une tape sur « l'épaule. — Pourquoi cela? — Pour qu'il coure « après moi. — Et quand il vous a attrapée? — Il « m'embrasse.—Et vous êtes bien aise?—Oh, oui, « monsieur. — Et après? — Nous recommençons. « Et après? — Nous recommençons encore. Mais, « monsieur, vous me parlez comme monsieur le « curé quand il me confesse.— Et je finirai comme « lui, ma petite; je vous donnerai une pénitence. « —Oh, monsieur n'est pas prêtre.—Qu'importe, « si la pénitence vous plaît? »

Elle est sage encore, mais elle pourrait bien ne pas l'être long-temps, avec ses coquelicots, ses tapes sur l'épaule et ses embrassades. L'amour ressemble à une traînée de poudre à canon. Si le feu prend au premier grain, il se communique avec rapidité : il brûle, il consume tout, et, de ce météore brillant, il ne reste qu'une noire et désagréable fumée. Que de filles perdues pour s'être laissé baiser le bout du petit doigt! Poursuivons.

« Dites-moi, petite, pourquoi ne vous marie- « t-on pas? — C'est que le père d'Eustache est « riche. — Ah, ah! et qu'a-t-il donc? — Deux bons « arpens de terre, plantés en bons pommiers. — « Diable, c'est une fortune. — Hélas! oui, mon- « sieur. » Et des larmes mouillèrent les joues de la pauvre enfant.

« Comment vous nomme-t-on, ma petite? — « Claire, monsieur. — Claire? Claire qui? — « Claire Servent, monsieur. — Et le père d'Eus- « tache? — Tachard, monsieur. — En voilà assez, « Claire. Reprenez votre travail. — Ah, monsieur, « j'ai tout le jour pour travailler, et je n'avais que « ce moment pour parler d'Eustache. — Je vous « ai donc fait plaisir? — Oh, beaucoup, monsieur. « — C'est le commencement de la pénitence que « je vous ferai faire. »

Cette petite fille, pensai-je, en me jetant dans le parc, travaille jour et nuit, et trouve encore le temps d'aimer! N'envions plus sa pauvreté, restons ce que nous sommes, et tâchons d'adoucir son sort. Marier une fille n'est pas réparer le tort qu'on a fait à une autre. Je ne crois pas même qu'il y ait compensation. N'importe, faisons un peu de bien. Ce souvenir-là, plus tard, en compensera d'autres.

Je vis une vingtaine de paysans qui travaillaient à planter des *mais*. On en plante partout, dans le château, dans le parc, dans ces chaumières... Et la petite Claire aussi, qui voudrait... Il faut que cela soit bien naturel... Ce qui est dans la nature est-il un mal?... Oui, oui, quand les circonstances le rendent tel, et c'est ce qui m'arrive à moi.

Mais comment se fait-il que la belle, la vertueuse, la tant aimante Sophie soit toujours oubliée, quand cette petite Fanchette paraît? Ah, c'est que l'une ne donne que des espérances, et

l'autre du plaisir. Mais le plaisir n'use-t-il pas l'amour plus vite que l'espérance? Ah, si le mien pouvait être usé!

Serait-il vrai que donner du plaisir est un moyen certain de l'emporter sur sa rivale? Beaucoup de femmes se servent de ce moyen-là. S'en trouvent-elles bien? j'en doute. Celle qu'il faut aimer par-dessus tout, est celle qui se rend constamment respectable. Mais cela est-il ainsi?

Comment se fait-il encore qu'on puisse aimer deux femmes à la fois? c'est ce que je n'ai vu dans aucun roman, et c'est ce qui est dans mon cœur. Pauvre cœur! comme il se consume! qu'en restera-t-il dans dix ans? un glaçon.

Mais aussi, dans dix ans, s'il est incapable d'aimer, je ne serai plus exposé à ces combats qui inquiètent, qui affligent l'amour. Ici, par exemple, je trouve une véritable compensation.

En suivant le fil de mes pensées, j'arrivai auprès des planteurs de *mais*. Un jeune garçon de bonne mine me salua d'un air ouvert. Je désirai que ce fût Eustache. En effet, c'était lui.

Je lui demandai où était son père. Il me montra sa chaumière du doigt. Je marchai de ce côté, je sortis du parc, et plus j'approchais de la chaumière, plus je m'étonnais qu'on pût s'enorgueillir d'une semblable propriété. Ah, tout est relatif. Celui qui n'a qu'une chaumière est riche, en comparaison de celui qui n'a rien.

Je passai devant l'église, et je m'amusai à lire

quelques affiches. Si la porte eût été ouverte, j'aurais été lire des épitaphes. J'aime beaucoup les épitaphes, surtout quand j'en trouve une fastueuse à côté d'une autre très-simple. Cela force à penser. Ces écussons, ces grands mots ne couvrent que de la poussière, comme l'humble pierre, surmontée d'une petite croix. Cette conformité n'échappe point à l'homme obscur. Elle le dédommage, elle le console. Elle afflige celui qui l'éblouit, qui le dédaigne, et ici encore il y a compensation.

Parmi ces affiches, j'en remarquai une qui annonçait la mise en vente d'une maison et d'un jardin situés dans le village même. Parbleu, me dis-je, voilà qui pourrait arranger ma petite Claire. Voyons le notaire du lieu, et si cela n'est pas trop cher...

Voilà monsieur le notaire sur sa porte, en veste, en sabots, le bonnet de coton sur l'oreille, fumant sa pipe avec la gravité d'un sultan. Point d'odalisques pour la soutenir, pour chasser les mouches, pour lui chatouiller la plante des pieds. Un gros chien, couché près de lui, lui lèche la main, en veillant sur sa personne, et cet ami-là vaut toutes les odalisques du monde : il ne séduit, il ne trompe, il ne manque jamais.

J'appris que la maison à vendre était toute neuve, que le jardin était en plein rapport, et chaque fois que le notaire vantait une cloison, un grenier, je tremblais que le prix fût au-dessus

de mes moyens. Après un long et pompeux détail des lieux, je sus qu'on voulait de tout quinze cents francs. La chute n'était pas alarmante; mais je n'avais que la moitié de la somme, et j'éprouvais de la répugnance à emprunter au château. Cependant je pouvais rendre Claire si heureuse! et puis ces coquelicots, ces tapes sur l'épaule, ces embrassades me revenaient toujours à l'esprit. Les dimanches sont bien longs, un faux pas est bientôt fait, et si, après, Eustache allait changer... encore une fille perdue. Voilà qui est fort bien. Mais je ne puis marier toutes les filles qui s'exposent à se perdre, et ce que je viens de dépenser pour Fanchette... Je serais gêné pendant plusieurs mois. Pauvre petite Claire!... allons, allons, je me gênerai, et Claire sera mariée.

Le notaire et son chien m'accompagnèrent à cette maison, qu'il était naturel que je visse. Elle était neuve à la vérité, mais si petite, si frêlement bâtie! Et que faut-il, après tout, à un couple qui s'aime? un lit, une table et deux chaises. Il restera plus de place qu'il ne faut pour la barcelonnette.

La construction est légère; mais la maison durera autant qu'eux, et, ma foi, les enfans la rebâtiront.

Le jardin est assez grand, bien planté, bien tenu. Eustache recueillera des légumes et des fruits, qu'il ira vendre à Beauvais. Claire filera, et ils vivront. J'offris cinquante louis du premier

mot. Le notaire et mon vendeur se regardèrent. C'était peut-être plus que la chose valait... Bah! cent francs ne sont rien pour moi... c'est beaucoup pour cet homme.

On demanda quatorze cents francs, selon l'usage, puis treize cents francs. Enfin on me frappa dans la main à douze, et bon gré, mal gré, il fallut boire le vin du marché.

Me voilà au cabaret à présent! qu'est-ce donc que cette vie, où on ne fait jamais ce qu'on veut, où on n'est jamais ce qu'on devrait être?

CHAPITRE XIII.

Le vilain péché d'orgueil.

« Monsieur le notaire, vous dresserez le contrat « de vente, et un contrat de mariage. La future « apporte, en dot, cette maison et ce jardin. Le « futur n'apporte rien. Vous laisserez les noms « en blanc. Allez, et que tout cela soit prêt dans « deux heures. »

Ah, M. Tachard, vous êtes fier, parce que vous avez deux arpens de terre! nous sommes plus fiers que vous encore : nous voulons faire la fortune de votre fils.

Qu'est-ce donc que je vois là-bas, tout au haut du village? oh! comme cela ressemble à Fanchette!... Ah, mon Dieu, mon Dieu, c'est elle! je ne la vois jamais sans effroi... et sans plaisir.

Mais je suis fort ici, au milieu d'une rue, des habitans, qui vont et viennent. Je vais l'aborder bravement.

Elle m'avait vu, elle m'attendait, le sourire sur les lèvres, la satisfaction dans les yeux. Je ne savais que lui dire, car je ne voulais point parler amour, et il est des femmes à qui on ne peut parler que cela, parce que c'est toujours cela qu'elles inspirent.

Voyons, que lui dirai-je?... « D'où venez-vous « donc, Fanchette? — Madame m'a ordonné hier « de lui trouver une femme qui sache faire les « fromages à la crême. — Et avez-vous trouvé « cette femme? — J'en ai arrêté une qui n'y en- « tend rien. — Plaisantez-vous? — Je me suis « adressée à la petite qui est à la cuisine. Elle « m'a parlé d'une mère et de cinq enfans, de pain « noir et de lentilles, et c'est cette mère que j'ai « prise. — Et qui fera les fromages? — Je la gui- « derai, je les ferai pour elle, s'il le faut. — Ah, « Fanchette, Fanchette! ne rien avoir et donner « son temps et sa peine! — C'est ne rien donner, « quand on ne manque de rien. — Fille géné- « reuse, excellente fille, comment ne pas t'aimer! » Et à propos de fromages, je recommençai à extravaguer. Je n'étais plus dans la rue, je ne voyais plus les habitans. J'avais pris la main de Fanchette, je l'avais passée à mon bras, je l'entraînais... je ne sais où. Je n'avais pas de projets; mais je l'entraînais. « Prenez garde, monsieur, on

« nous remarque; nous pouvons être vus de quel-
« qu'un du château. » Ces derniers mots me firent frissonner. Je crus être en présence de Sophie. Une sueur froide coula de tous mes membres.

Je serai donc toujours entre ces deux amours-là ! Ils feront donc toujours le tourment et le charme de ma vie ! Quelle est donc cette Fanchette que je veux fuir, que je trouve sans cesse sur mes pas, et en qui je découvre des qualités nouvelles? Est-ce un ange, qui s'est chargé du soin de mon bonheur? Est-ce un malin génie, qui me poursuit, qui m'obsède?

J'avais laissé sa main. J'étais debout, appuyé contre un tilleul, cherchant à classer mes idées, à lire dans mon cœur : je n'y trouvais que le chaos.

« Éloignez-vous, éloignez-vous », lui criai-je d'une voix forte, et elle s'éloigna sans me répondre un mot. « Oh, reviens, reviens, lui dis-je « d'une voix suppliante. Je suis un barbare : par-« donne-moi. » Elle revient et me regarde d'un air si doux ! L'offense n'a pu pénétrer jusqu'à son cœur : il n'y a de place que pour l'amour.

« Fanchette, soyons raisonnables. — Ordonnez, « monsieur. — Il faut nous séparer. — Pour tou-« jours ! — Au moins pour quelques heures. — « Adieu, monsieur. — Adieu, Fanchette... Fan-« chette ? — Monsieur ? » — Que vais-je lui dire encore? Je ne sais ; mais je cède au besoin de lui parler. « A la suite de cette nuit si cruelle et si « douce, où vous êtes-vous retirée? — Dans le

« jardin, monsieur. — Comment, vous vous êtes « laissée glisser le long des espaliers, au risque de « vous tuer? — Je serais morte au sein du plaisir. « Il me semblait vous tenir encore dans mes bras, « respirer votre haleine enflammée... Que faites-« vous, monsieur! Vous m'effrayez, vous oubliez « où vous êtes?... »

Et c'est elle qui maintenant est obligée de veiller sur moi! Non, il ne faut ni la voir, ni lui parler, puisqu'un fromage, un espalier, une mouche, un brin d'herbe, tout ramène des transports que je ne saurais maîtriser... Elle me quitte! Elle a raison, elle a pitié de moi. Moi, avoir besoin de la pitié de Fanchette!

Une rue se présenta, et je la suivis; elle donnait sur les champs, et je fus m'y cacher aux autres et à moi-même. Je m'assis; je me couchai sous un arbre, et je m'efforçai d'oublier Fanchette et moi: je ne pouvais oublier ni l'un ni l'autre.

Mais la solitude, la fraîcheur de l'ombrage, un paysage varié me calmèrent insensiblement. Je me levai; j'entrai chez le père Tachard, assez tranquille pour suivre mon affaire, et trop heureux d'en avoir une qui pût éloigner pendant quelques heures des idées!...

« Bon jour, père Tachard. — Ah, monsieur sait « mon nom! — Cela n'est pas étonnant; un pro-« priétaire comme vous... — Oui, parbleu, je le « suis. J'ai, de plus, une bonne femme... — Et

« un fils joli garçon, dont vous ne parlez pas. —
« Joli garçon, j'en conviens; mais cela ne signifie
« pas grand'chose. — Allons, allons, père Tachard,
« vous avez été fort bien, et vous n'en étiez pas
« fâché. — A la bonne heure, monsieur; mais
« l'essentiel est d'être probe, laborieux, économe,
« et notre Eustache est tout cela. — Il a toutes les
« qualités requises pour faire, comme vous, un
« bon mari. — Oh, monsieur, ne parlons pas de
« cela. — Pourquoi? ne seriez-vous pas bien aise
« de vous voir renaître dans un petit-fils; de le
« faire sauter sur vos genoux; de lui apprendre à
« articuler le premier mot; de recueillir son pre-
« mier sourire; de sourire vous-même à ses petits
« contes, à ses espiégleries? — J'en serais en-
« chanté, monsieur, mais cela ne se peut pas. —
« Et la raison, père Tachard? — Eustache s'est
« amouraché d'une petite fille du village, qui ne
« lui convient pas. — Qui ne lui convient pas!
« Ah, elle n'est pas sage. — Oh, à cet égard-là,
« je n'ai rien à lui reprocher. — Ses parens man-
« quent de probité? — Hé, non, c'est pauvre,
« mais honnête. — C'est donc leur pauvreté qui
« vous arrête? — Hé, croyez-vous que ce ne soit
« rien, monsieur? Vit-on d'amour en ménage?
« D'ailleurs, irai-je, moi, propriétaire, donner à
« mon fils un journalier pour beau-père? — Vous
« avez raison, père Tachard : la distinction des
« rangs n'est point une chimère. Mais à propos
« de mariage, que dites-vous de la maison du

« père Firmin? — Elle est, ma foi, jolie. — Et « son jardin? — Oh, cela, c'est du bon bien, et « c'est à vendre depuis trois jours. — C'est vendu, « père Tachard. — Et à qui donc? — A une jolie « fille, très-disposée à épouser Eustache, et qui « ne vous demandera rien.

« — Diable! voilà une excellente affaire. Mais « prenez garde, monsieur. Une jeune fille, qui « achète une maison et un jardin, doit quelque-« fois ses ressources à des moyens... — Vous êtes « un brave homme, père Tachard, et cette fierté-« là vaut mieux que celle qu'inspire la distinction « des rangs. Mais je vous réponds que la jeune « fille que je vous propose... — Hé, qui me ré-« pondra de vous? — Madame la comtesse d'Er-« meuil. — C'est fort bien. Mais Eustache est si « entêté de sa petite Claire... — Eustache épousera « la fille, la maison et le jardin, je vous le cer-« tifie. — Mais encore, monsieur, faudrait-il me « nommer la future. — Trouvez-vous à midi chez « le notaire du village avec votre femme et votre « fils : vous l'y verrez. — Après tout, je ne m'en-« gage à rien, et si la fille ne me convient pas... « — Il n'y aura rien de fait, père Tachard.

« — Je n'ai plus qu'une objection à vous faire. « — Et laquelle? — Tout le monde ici a la manie « de marier Eustache, et il ne peut épouser « qu'une femme à la fois. — Que voulez-vous « dire? — Une jeune dame sort de chez nous, et « propose aussi une fille sage, douce, qui aime

« beaucoup Eustache, et qui est propriétaire de « deux arpens de pré qui ont été mis en vente « avec la maison et le jardin. Elle a, comme vous, « un style entortillé, où je ne comprends rien, et « au moment de choisir entre deux brus, je n'en « connais pas une. — Dites-moi, dites-moi donc, « quel âge a la jeune dame? — Mais dix-huit à « vingt ans. — Petite? — Mais si bien faite! — « Jolie? — Comme un ange. — Le pied mignon? « — Mais je crois qu'oui. — La jambe moulée? — « Oh, je n'y ai pas regardé. — Ni moi non plus. « Mais dans la forêt de Chantilly, une peur, un « buisson, une jarretière... »

Oh, c'est elle, c'est elle! Comme son cœur est d'accord avec le mien! Quel mouvement sympathique nous a entraînés tous les trois! Elle et moi donnons un peu d'argent, et Fanchette, qui n'en a pas, fera les fromages à la crême! Chère Fanchette! chère Sophie! quelle journée! que d'heureux à la fois! Claire, Eustache, les Tachard, les Servent et nous trois! Et en me parlant ainsi, j'avais sauté la porte coupée du père Tachard, qui me suivait des yeux, la bouche ouverte, les bras pendans, et qui, sans doute, me prenait pour un fou. Je courais par le village; je demandais la maison de Claire, et je courais de plus belle. Je me jetai enfin dans sa triste bicoque, qu'un coup d'œil transforma en un temple, oui en un temple magnifique. Sophie, assise sur une escabelle, avait tout changé autour d'elle. Sa

figure céleste rayonnait d'une joie douce, de cette joie pure qui embellirait la laideur, et qui ajoute, à la beauté, un charme irrésistible.

La voir, tomber à ses pieds, adorer la divinité qui vivifiait cette cabane, qui y apportait le bonheur, fut l'affaire d'une seconde. Elle m'avait relevé, j'étais dans ses bras, je la pressais sur mon cœur, avant qu'elle et moi ayons pu réfléchir à ce que nous faisions. « Cher ami, chère Sophie, « nous écriâmes-nous à la fois! — Vous m'avez « devinée? — Tachard m'a tout dit. — Le notaire « m'a aussi parlé de vous. Ah, je vous aimerais « davantage, s'il était possible d'aimer plus. — « Chère Sophie! — Cher ami! »

Servent était là. Il nous regardait, comme Tachard m'avait regardé, lorsque je m'étais élancé par-dessus sa porte coupée. Il n'était plus amoureux, le bon Servent, et transports d'amour n'étaient pour lui qu'extravagances. Ses quatre enfans nous entouraient, ne comprenaient rien à ce qui se passait, et se dépêchaient de croquer quelques dragées que Sophie leur avait données en entrant.

Je vis sur la figure de Servent qu'il ne savait rien encore. Il ne prenait d'autre part à ce qui se passait, que celle de la curiosité et de l'étonnement. Un mot le mettait en scène, et pouvait le faire extravaguer comme nous. Je différai de le dire. Je pris la main de Sophie et je l'engageai à sortir avec moi.

« Nous marions Claire, chère Sophie. — Dieu « en soit loué, cher ami. — Nous la rendons ri- « che pour une fille de son état. — Que de béné- « dictions nous allons recevoir! — Mais l'enthou- « siasme du moment ne nous égare-t-il point? « Sommes-nous justes envers tout le monde? — « Je ne vous entends pas. — Il y a dans cette ca- « bane un père, une mère, quatre enfans. — J'y « suis, j'y suis. Que la fièvre entre là, — qu'elle « frappe le père ou la mère... — la misère s'y « fixe, — s'attache à ces malheureux, — les ronge « insensiblement. Sophie? — Mon ami? — Claire « a assez de la maison et du jardin. — Cela peut « être; mais j'ai donné le pré. — Il faut changer « quelque chose à vos dispositions. — Oh, non, « mon ami. J'ai eu tant de plaisir à donner ce pré! « — Assurez-en du moins la jouissance au père « et à la mère. — Claire alors n'est plus aux yeux « de Tachard un excellent parti. C'est un grand « péché que l'orgueil; mais j'ai celui d'humilier « un peu cet homme, qui a dédaigné les pauvres « Servent. — Et pour le plaisir de commettre ce « gros vilain péché-là, vous les exposez à mourir « de faim. — Vous me faites trembler, mon ami. « — Donnez-leur donc la jouissance du pré. — « Oh, non, non, tout pour Claire. Mais cher- « chons quelque moyen. — Chère amie, je n'en « vois point. — Ah, m'y voilà. — Qu'est-ce? — « Mautort a une filature de coton... — Excellent, « admirable! — Il faut qu'il prenne les quatre

« enfans. — Sans doute. — Je lui écrirai. — Au-
« jourd'hui. — Tout de suite. — Mais le père et
« la mère? — Ceci est plus difficile à arranger. —
« — Mon ami, m'y voilà encore. — Voyons. —
« Vous faites bâtir à la Chaussée d'Antin. — Eh
« bien? — Il vous faudra un portier. — Ma chère
« amie, je ne veux pas faire un suisse de Ser-
« vent. — Pourquoi non? Le juge Dandin en a
« bien fait un de Petit-Jean. Vous n'aurez pas de
« locataire de six mois; Servent aura le temps de
« se décrasser, et aura la satisfaction de voir ses
« enfans et de les surveiller. Je vous demande
« votre porte, monsieur. — Je vous la donne,
« madame.

« A propos, chère Sophie, avez-vous de l'ar-
« gent? — Non, et vous? — J'allais vous en de-
« mander. — Ah, mon Dieu, comment paierai-je
« mon pré? — Et moi ma maison et mon jardin?
« — Voilà qui est embarrassant. — Nous parle-
« rons à madame d'Ermeuil, à Soulanges, à du
« Reynel. — Y pensez-vous, mon ami? Nous som-
« mes partis de Paris comme des fous, avec ce
« que nous avions dans la poche. — Il serait bien
« dur cependant d'être obligés de demander du
« temps. — Ce sera la punition de ce péché d'or-
« gueil, auquel je tiens tant. — D'ailleurs on sait
« bien qu'on ne porte pas sur soi de quoi payer
« une maison et des terres, auxquelles on ne
« pensait pas. — Et puis il ne faut que deux jours
« pour qu'un courrier aille à Paris et en re-

« vienne. — Nous y enverrons Baptiste. — Bap-
« tiste, le premier qui se trouvera. — Baptiste,
« ma chère amie, Baptiste. C'est un garçon in-
« telligent. — Baptiste soit, mon ami. Rentrons
« chez Servent. »

J'avais une envie de porter la parole, mais une envie ! Il est si bon d'acquérir des cœurs; mais si naturel de vouloir jouir du bienfait!... Je crains beaucoup que cette jouissance soit encore fille de l'orgueil... Mais je crois aussi qu'on peut être assez honnête homme, et commettre, par-ci, par-là, un des sept péchés capitaux.

Je lisais dans les yeux de ma Sophie le désir bien exprimé d'annoncer les heureuses nouvelles. Dévote pleine de bonté, pécheresse charmante! Elle me ferait aimer Orosmane et Arimane. Qui de nous sera le plus endurci? Laissons-la se damner, puisqu'elle le veut, et damnons-nous avec elle, en mettant encore de l'orgueil à céder à la faiblesse... à la faiblesse ! C'est à l'amour que je me rends. C'est lui qui me souffle bien bas : Tu ne fais rien pour elle, qui n'ajoute à tes droits sur son cœur.

CHAPITRE XIV.

Le contrat de mariage.

Elle me regardait d'un air indécis; elle brûlait de parler; elle tremblait que je parlasse. Je

la poussai doucement, je la portai en avant, et je lui souris d'une manière, qui sans doute voulait dire : Je t'ai devinée; jouis.

Il fallait bien que ma mine signifiât quelque chose comme cela, car elle me serra la main, et la sienne me disait : Je t'entends et je te remercie.

Comme elle sait amener une surprise! avec quelle délicatesse elle s'exprima! à travers quelles nuances variées de sensibilité, de douceur, de gaieté, elle fit arriver au cœur du bon Servent ce beaume consolateur, qui efface le souvenir du passé, qui nous fait renaître à l'espérance. Oh, que je me sais gré de lui avoir cédé! Je me serais exprimé comme un homme : j'aurais mis le bienfait à nu. Elle le parait de ces couleurs séduisantes, qui lui donnent un nouveau prix. Servent, à ses pieds, se rendait au charme inexprimable qu'une femme sensible répand sur tout ce qu'elle dit, sur tout ce qu'elle fait. Les enfans ne savaient ce que c'est qu'être suisse; ils n'avaient aucune idée d'une filature de coton; à peine entendaient-ils les mots aisance, pauvreté: leur cabane, jusqu'alors, avait été leur univers. Mais leur père pleurait; il pleurait de joie, d'attendrissement, de reconnaissance; ces enfans ne pouvaient rien définir; mais ils sentaient que les larmes de leur père étaient celles du plaisir, et sans pouvoir se rendre compte de l'impression qui les entraînait, ils tombèrent à genoux avec lui; ils pleurèrent comme lui, ils baisaient la

robe, les pieds, les mains de l'heureuse Sophie. Ils ignoraient encore ce que c'est que bénir, et ils balbutient des bénédictions.

Seul, dans un coin de la cabane, je saisissais l'ensemble du tableau. Et moi aussi je trouvai des larmes. Oh! j'en verserai encore de ces larmes-là : j'aurai toujours cinquante louis dans ma poche.

Nous avions beaucoup fait, il nous restait beaucoup à faire. Après avoir donné rendez-vous, chez le notaire, à la famille Servent, nous sortîmes pour aller annoncer à Claire et à Eustache la fin de leurs anxiétés et de leurs privations. Je marchais à côté de Sophie, et je la regardais. Son cœur tout entier se développait sur sa figure, et lui donnait une expression que je ne lui avais pas vue encore; son œil, tourné vers le ciel, était pur comme la vertu. Elle ne parlait pas; mais son sein annonçait par ses mouvemens doux et réguliers qu'il renfermait la somme de bonheur à laquelle une mortelle peut prétendre. Vous le dirai-je? saisi de respect, je m'éloignai d'elle; je me tenais à deux pas de distance; je ne me croyais pas digne de l'approcher.

Tout passe, et malheureusement les sensations agréables se dissipent plus promptement que les autres. Sophie sortit de son extase. Cet œil recueilli, attaché au firmament, redescendit sur la terre, et me chercha. Un doux sourire me rappela, et la dépouilla de son auréole. La divinité

disparut, je retrouvai la femme aimante, et, ma foi, celle-ci vaut bien l'autre.

Un violon aigre, un mauvais tambour, et quelques coups de fusil nous annoncèrent la fête du *mai*. Elle s'attacha à mon bras, et nous courûmes de toutes nos forces : le spectacle de la gaieté franche n'est pas commun, et fait toujours plaisir.

Assis sous les tilleuls, M. La Roche faisait gravement les honneurs d'un buffet chargé de viandes froides et de fruits secs. Madame La Roche veillait à ce qu'on ne vidât pas, trop promptement, une pièce de vin, livrée à la bande joyeuse. Les jeunes filles et les jeunes gens dansaient. A la fin de la contre-danse, la fusillade recommençait, le broc circulait, puis les baisers pris ou rendus, puis les tapes sur l'épaule, puis la course sur le gazon... Les tapes sur l'épaule! quel dommage de ne pouvoir marier toutes ces filles-là!

Mais où sont donc Claire et Eustache? pourquoi ne profitent-ils point d'une occasion aussi naturelle de se rapprocher?... Non, ils ne sont pas ici. Il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends point.

Je cours aux cuisines, et je vois la petite sur la porte. Ses yeux sont rouges; elle a pleuré. « Quoi, seule ici, mon enfant, lorsque vos com-« pagnes dansent et folâtrent! — Monsieur le chef « ne m'a point permis d'aller prendre mon bon-« net plissé et mon corset des dimanches. — Et

« je conviens que vous ne pouviez vous présen-
« ter comme vous voilà. Quel est donc ce chef
« qui empêche les jeunes filles de danser? —
« C'est un aubergiste du village, qui travaille ici,
« quand madame n'amène pas sa maison. — Il est
« plaisant ce monsieur-là. En dépit de lui, vous
« danserez, petite Claire. — Ah, monsieur, je ne
« m'en soucie plus. — Comment cela? — Eustache
« est retourné chez lui. — Et pourquoi? — Il ne
« danse point, quand je ne danse pas avec lui.
« — Vous danserez ensemble, et avant deux heu-
« res, ce chef, qui effarouche les amours, sera
« votre très-humble serviteur. — Je n'entends pas
« bien ce que me dit monsieur. — Allez mettre
« votre bonnet plissé, et votre corset des diman-
« ches. — Oh, monsieur, je n'oserais. — Je prends
« tout sur moi. — Mais, ma place à la cuisine...
« — Vous n'en avez plus besoin. — Si monsieur
« voulait m'expliquer... — Votre père vous dira le
« reste; vous conterez cela à Eustache, qui ai-
« mera mieux l'apprendre de cette petite bouche-
« là que de toute autre. Mais surtout que ceci soit
« un secret pour le père Tachard. Partez, partez
« donc... vous m'impatientez, mademoiselle. »

Elle me regardait; elle jetait un coup d'œil furtif dans la cuisine. J'avais piqué sa curiosité; mais elle craignait monsieur le chef. « Claire,
« Claire, cria-t-il d'un ton dur. — Je l'envoie en
« commission pour madame la comtesse; elle sera
« de retour dans une heure. » Il n'y avait pas le

mot à répondre à cela, et la petite, forte du silence de monsieur le chef, prit sa course et disparut.

« Ah, méchant, vous m'avez ravi cette jouis-« sance-ci. » C'est Sophie, qui a cherché Eustache dans les groupes des villageois, et qui vient de me retrouver. « Non, mon aimable amie, Claire « ne sait rien encore. Je n'ai pas, comme vous, « l'art d'ajouter au bonheur, par la manière de « l'annoncer. D'ailleurs il m'a paru naturel et juste « de laisser cette satisfaction au père Servent. — « Et la mère? — Elle est toujours là. — Ah, par « exemple, monsieur, c'est à mon tour de parler. « — Et vous le faites si bien! — J'entre. »

De quel poids elle m'a déchargé! Il faut que la mère Servent aille aussi prendre ses beaux habits, et je ne pouvais me résoudre à entrer dans ces cuisines... c'est là que se font les fromages à la crème.

Je montai aux appartemens. On y parlait de notre promenade matinale; on interprétait; on plaisantait légèrement, avec grace. Les gens du grand monde sont heureux dans le choix des mots : mais le trait acéré perce, et il faut avoir l'air de ne pas le sentir, à peine de se donner un ridicule. J'étais bien aise qu'on ne s'étendît pas trop là-dessus : je me sentais rougir, en pensant que Fanchette... Je rompis la conversation en annonçant le mariage ébauché. Il ne manquait pour l'achever que de l'argent, et j'avouai franchement que je ne savais où en prendre.

Tout sert d'aliment à la frivolité. On oublia notre promenade, et on exigea que j'entrasse dans les moindres détails. A mesure que je parlais, je voyais croître l'intérêt que j'inspirais en faveur de Claire et d'Eustache. Les gens dissipés retrouvent quelquefois leur cœur. Ils ne vont pas au-devant du bien ; ils le font avec plaisir, quand l'occasion s'offre d'elle-même. C'était à qui contribuerait au bonheur de mes petits protégés; chacun voulait être admis à la cotisation. Moi, je voulais donner ma maison et mon jardin en entier, et Sophie, qui venait de rentrer, n'entendait partager avec personne la satisfaction d'offrir son pré.

La comtesse éclata de rire, et je ne savais comment interpréter cette lubie. « Il est plaisant, dit-« elle, qu'on se dispute à qui donnera ce que tous « ensemble nous ne pouvons payer. J'ai dix louis, « à peu près. J'en ai sept, dit Soulanges ; et moi « quinze, dit du Reynel. » Sophie vide sa bourse sur ses genoux ; je vide la mienne sur les genoux de Sophie, et il me semble qu'en ce moment j'établis entre nous une sorte de communauté. La même idée la frappe aussi : un coup d'œil a parlé. Honneur à qui le premier donna pour nourrices à l'amour, l'illusion et l'espérance.

Cependant entre nous tous nous possédions une soixantaine de louis, et avec cela on ne paie point mille écus; d'ailleurs, Soulanges, la comtesse et du Reynel ne voulaient donner leur argent

qu'à condition qu'il ne leur serait pas rendu. Sophie se dépitait, et moi aussi. Je proposai d'envoyer Baptiste à Paris; on répondit qu'on n'avait pas trop de deux domestiques. Je voulus sortir pour aller chercher un homme dans le village : on fit un signe à ce coquin de Baptiste, et je compris qu'il allait prendre les devans et s'arranger de manière à ce que je ne trouvasse personne. La douce, la timide Sophie éclata à la fin. « Il est « affreux, dit-elle, d'aller ainsi sur les brisées des « autres. Quel droit avez-vous de concourir, avec « nous, au mariage de ces enfans? êtes-vous les « inventeurs du projet? en avez-vous seulement « eu la moindre idée? S'il vous arrive d'en avoir « une semblable, irai-je me mettre en tiers, et « vous priver du plaisir de l'exécution? de quel « œil verriez-vous une semblable présomption? « Je veux donner mon pré; j'entends le donner « seule, et je déclare que je me brouille avec qui-« conque m'opposera la moindre prétention.

« Elle a raison, dit madame d'Ermeuil. Elle a « raison, répétèrent Soulanges et du Reynel. Re-« tirons-nous modestement, et ne nous mêlons « plus de cette affaire-là... que pour nous faire « avoir de l'argent, m'écriai-je.

« Mais, mon beau monsieur, me dit la com-« tesse, avec votre noble chaleur, et vous, ma-« dame de Mirville, avec votre exquise sensibilité, « vous êtes des étourdis. — Et en quoi donc? — « Vous donnez une maison, c'est fort bien; mais

« où coucheront vos mariés? A terre, dit Sou-
« langes. Et la huche, et la table, et les chaises,
« reprit du Reynel? — Et l'armoire au linge? —
« Et le trousseau de la mariée? — Et la pièce de
« vin à la cave? — Et le sac de blé au grenier?
« — Et le quartier de lard à la cheminée? — Et
« les instrumens aratoires? — Et l'âne qui doit
« porter les fruits à Beauvais? — Ces enfans s'ai-
« ment, il faut les marier. Ils ne peuvent faire
« l'amour en public; voilà une maison où per-
« sonne ne les verra, quand ils auront fermé
« porte et fenêtres. Du reste, ils manqueront de
« tout, en attendant le foin et les légumes. — Le
« joli plan qu'ont trouvé là madame et monsieur.
« — Il fallait être deux pour aller aussi loin. »

Nous nous regardions, Sophie et moi, un peu honteux, et piqués d'une suite de plaisanteries, dont cependant nous sentions la justesse. Et le moyen d'y mettre fin? Il fallait de l'argent pour faire taire les railleurs, et nous n'en pouvions avoir que par l'entremise de madame d'Ermeuil.

« Madame de Mirville, dit-elle, quand il me
« vient une bonne idée, vous vous gardez bien
« de vous mettre en tiers, et de me priver du
« plaisir de l'exécution. De quel œil verrai-je une
« prétention semblable? Vous donnerez à vous
« seuls le pré, la maison, le jardin; mais rien de
« plus, et, moins égoïste que vous, je consens
« que ces messieurs concourent avec moi à four-

« nir ce que vous avez si complètement oublié.
« Baptiste, faites venir La Roche.

« ... Monsieur La Roche, il me faut quatre mille « francs dans une heure. — Madame, je tâcherai « de vous les trouver. — Vous les avez, ou vous « devez les avoir. — Vos fermiers paient difficile- « ment. — Vous entendez les affaires, et on m'a « appris à conduire les miennes. Je suis lasse de « m'emprunter à moi-même, et à des intérêts as- « sez hauts. — Comment, madame la comtesse « penserait-elle?... — Monsieur La Roche, quatre « mille francs dans une heure, ou remplacé dans « huit jours.

« Mesdames et messieurs, dit du Reynel, que « l'amour du prochain ne nous fasse pas oublier « ce que nous nous devons à nous-mêmes. Pen- « dant que La Roche va faire semblant de cher- « cher ce qu'il a dans sa caisse, occupons-nous « du déjeuner. » A peine avait-il parlé que la cloche se fit entendre. J'en fus fort aise : les courses du matin m'avaient donné un appétit dévorant. J'offris la main à ma charmante Sophie, et nous gagnâmes la salle à manger, en riant, en chantant, en folâtrant, gais de nos projets, étrangers à toute autre chose. Je crois que si on passait la vie comme je venais d'employer deux heures de la mienne, on aurait bien plus d'empire sur ses passions... Oui, mais que serait la vie sans amour?

Femmes jolies, femmes aimables, femmes ai-

mantes, qui ne faites qu'un éclair d'un jour, d'une semaine, d'un mois, d'une année, faut-il donc renoncer à vous? Pour qui ces charmes séduisans, ces caresses délectables, si celui-là y renonce, qui est tout yeux pour vous voir, tout cœur pour vous aimer?

En pensant cette dernière phrase, je me tournai vers Sophie. Elle me regardait avec une complaisance!... Ses lèvres, ses yeux, son sein avaient une expression!... Le coup électrique passa dans mes veines. Ah! me dis-je, l'homme est fait pour aimer, comme le ruisseau pour caresser ses rives : il faut remplir sa destinée.

L'arrivée des fromages à la crème me tira de la plus douce rêverie. Que de souvenirs venaient avec ces fromages! Je voyais la trace de la main qui les avait pétris. Là, s'était fixé cet œil, alternativement si vif et si langoureux; une gorge divine s'était inclinée vers le vase; sa bouche avait peut-être soupiré le mot amour, en façonnant ces cœurs si blancs et si froids, et cette bouche, cette gorge, cette main, tout, tout fut à moi, peut-être à moi encore... Quelle pensée! Et c'est auprès de Sophie, au moment où mon genou vient d'imprimer doucement sur le sien serment d'aimer toute la vie, où son genou vient de répéter le serment, que j'ose... Oh, je m'en punirai; je ne toucherai point à ces fromages, qui font sur moi l'effet que produisait sur les Dieux l'ambroisie servie par Hébé.

Qu'ils sont jolis ces fromages! qu'ils sont appétissans!... Non, je n'y toucherai pas. O Sophie, reçois ce léger sacrifice. Je te l'offre en expiation de mes fautes.

Cependant du Reynel avait défiguré ces cœurs arrondis par Fanchette. Les arcs, les carquois étaient disparus sous la main du vandale: ce n'était plus que du laitage. Tout le monde était servi : j'avais courageusement refusé.

« Voilà de mauvais fromages, dit madame d'Er-« meuil; qu'en pense madame de Mirville? — Ils « ne sont pas excellens. Détestables, s'écria du « Reynel. Ma foi, continua Soulanges, j'en pense « ce que disait Charles XII du morceau de pain « moisi : Cela n'est pas bon, mais peut se man-« ger. »

Quoi, ces fromages ne vaudraient rien! Quoi, Fanchette peut mal faire quelque chose! J'en pris un peu au bout de mon couteau... Non, ils ne sont pas bons; mais Fanchette est-elle obligée de tout savoir? N'est-ce pas pour être utile à cette pauvre mère Servent, qu'elle s'est avisée de ce qu'elle n'entend pas? Ne connais-je pas son motif? Ne dois-je pas récompenser l'intention? Bonne Fanchette, je veux t'épargner le reproche, toujours cruel pour un cœur sensible; je veux trouver tes fromages délicieux. J'en fis l'éloge le plus complet, et j'en chargeai mon assiette. Je la vidai, je la remplis, et à chaque cuillerée, je retrouvais cette main, cette gorge, ces

yeux... Ils donnaient vraiment un gout admirable au fromage.

Je ne laissai rien dans le compotier, et je me dis en finissant : J'ai vengé Fanchette, et je l'ai justifiée.

« Mon ami, me dit du Reynel, vous avez des « goûts bien bizarres : jamais je ne ferai de vous « un gastronome. » Il tira son Cuisinier impérial de sa poche, et il allait me faire une longue énumération des fautes de l'ignorante fromagère, lorsqu'un bruit imprévu fit oublier le livre, les fromages et Fanchette.

C'étaient le père et la mère Servent ; c'étaient les quatre marmots ; c'était Claire, palpitante de joie, conduite par son Eustache, rayonnant de plaisir ; c'était enfin le père Tachard, que je n'attendais pas, qui ne devait pas être là, mais avec qui le bon Eustache n'avait pas eu la force de dissimuler. « Allons, allons, dis-je à Sophie, par- « donnons à ce jeune homme. A quoi nous eût « menés sa discrétion ? A aigrir des gens qui dé- « sormais doivent s'aimer. Eustache s'est conduit « en enfant sensible et soumis ; il s'est empressé « de partager son bonheur avec son père, et ce- « lui qui se montre bon fils doit être bon époux. »

On était dans ses grands atours. Tachard et son Eustache ont, ma foi, l'habit de drap d'Elbeuf et le bas de coton blanc. Le pauvre Servent n'a qu'une veste, encore est-elle éraillée au coude. La petite Claire cache ses charmes naissans sous

le juste de moleton, le jupon de cotonade rouge, et le fichu de grosse mousseline. C'est bien peu de chose; mais cela suffit à qui est parée de ses quinze ans. Ah, diable, il y a un trou au fichu! Sans doute elle n'a pas eu le temps de le boucher. Eustache ne lui en parlera pas. Trou perfide, qui trahit les secrets de la pudeur, qui laisse entrevoir le plus joli bouton... Eh bien, ne vais-je pas encore m'occuper de celui-là?... Oh, quel homme, quel vilain homme je suis!... Baissez les yeux, monsieur.

Servent paraît gêné dans sa veste, propre, mais usée. Son amour-propre souffre... Morbleu, je le mettrai à son aise, et, le jour de la noce, il aura aussi l'habit de drap d'Elbeuf sur le corps, et le demi-castor sur l'oreille.

Les deux pères s'observaient. Servent semblait craindre le propriétaire Tachard; Tachard ne savait comment se rapprocher des Servent. Je pris la main de Claire. « Venez, ma belle petite, em-« brassez votre beau-père, et demandez-lui sa bé-« nédiction. »

Tachard s'exécuta franchement: « Claire, dit-« il, je t'ai toujours estimée, toi et tes parens: « j'en appelle à monsieur. Mais un homme raison-« nable ne marie ses enfans qu'après avoir pourvu « à leur subsistance. Tu n'avais rien; je ne pou-« vais rien donner; le ciel a jeté sur nous un re-« gard de bonté: sois heureuse mère, comme tu « vas être heureuse épouse. »

Les deux jeunes gens s'inclinèrent, et leurs parens les bénirent. Je l'ai dit quelque part : je ne sais si cette bénédiction est bonne à quelque chose, mais j'aime les enfans qui la reçoivent avec respect.

Tous les nuages étaient dissipés; une joie pure brillait dans tous les yeux. Tachard et Servent s'embrassèrent cordialement, et baisers de plaisir et de reconnaissance circulèrent dans la salle. Personne ne fut oublié. Je reçus aussi un baiser de la petite Claire, et ce diable de trou... obligé de me baisser, pouvais-je ne pas le voir?

Qui frappe si doucement à la porte!... Ah, c'est le notaire. Il a su que ses acquéreurs sont commensaux du château d'Ermeuil, et il a pris l'habit gris et le dessous noir. Il accourt, les contrats d'une main, et l'écritoire de poche de l'autre. Il serait désespéré que nous prissions la peine d'aller chez lui... En était-ce une, lorsque, ce matin, je rencontrai, je pressai dans mes bras... celle... Oh, Sophie, pardon; pardon, chère Sophie.

La porte s'ouvre encore... C'est le bon curé qui vient nous féliciter tous. « Que la providence « accorde ses biens à ceux qui font des leurs un « si digne usage. » J'étais vraiment honteux de recevoir tant, et d'avoir si peu donné. Madame d'Ermeuil et le léger Soulanges même paraissaient nous porter envie. Leurs cœurs vibraient à l'unisson des nôtres. Je vis une larme se fondre sur la joue de la comtesse, et cela me fit plaisir.

Nous voilà tous attendris; voilà une scène touchante, qui fait du bien à tout le monde, et cela parce qu'une petite fille, qui a un fichu troué, s'est endormie sur une chaise de cuisine.

Grands effets, petites causes : on ne voit que cela dans le monde. Qui peut répondre, en sortant de chez lui, de ce qu'il fera dans la journée? L'homme, de sa naissance à sa mort, est le très-humble serviteur des circonstances.

Une gaieté douce succède bientôt au pathétique. « Vous venez à propos, monsieur le curé, « dit la comtesse. Madame de Mirville et monsieur « vont signer les contrats de vente et de mariage. « Nous allons, nous, nous occuper d'autre chose; « et comme un pasteur vigilant ne doit jamais être « oisif, vous procéderez aux fiançailles : cette cé- « rémonie n'est pas étrangère à la fête du *mai*. « Répondons au vœu de ces enfans : lions-les au- « tant que la loi le permet. Oh, liez-nous, dit « Eustache. Et bien fort, répondit Claire. »

Qui diable vient encore? « Allons donc, mère « Servent, allons donc, petite Claire. Tout est à « faire là-bas, et je vous cherche partout. Je vous « renverrai, si vous n'êtes pas plus exactes. » C'est monsieur le chef de cuisine, tyran en sous-ordre, et ceux-là ne sont pas les moins exigeans. Il n'ose montrer que le bout de son nez. Il l'a long : il dépasse l'ouverture de la porte entrebâillée. Oh, celui-ci paiera pour le père Tachard : il me faut une victime... Ne soyons pas trop dur cependant.

« Monsieur le chef, la mère Servent et sa fille « sont de fête aujourd'hui. Madame la comtesse « va faire l'inauguration de la maison du père Fir- « min, qui appartient à Claire. Vous avez raison, « dit madame d'Ermeuil. Rapprochons-nous un « peu de la nature. — Vous avez entendu, mon- « sieur le chef? Distinguez-vous, je vous en prie. « Songez que vous allez travailler pour une jolie « fille, et surtout pour une fille sage. »

Ah, mon Dieu, mon Dieu, qu'ai-je dit! Je n'ai pas vu Fanchette debout derrière un fauteuil, recueillant mes paroles, comme la fleur printanière pompe la rosée du matin. Quel coup je lui ai porté! j'ai froissé son cœur... Pauvre cœur! et je ne puis le soulager!... Fanchette, ne me regarde pas ainsi... Veux-tu que je tombe à tes pieds, dans tes bras, en présence de vingt personnes!

Ah, bon, voilà La Roche et ses sacs; on va agir: jamais je n'eus tant de besoin de m'occuper. Je saute sur un sac, je le vide sur le parquet; je mets les écus en piles. Ma charmante Sophie prend le second sac, et compte, sans ménagement pour les plus jolis petits doigts! Bientôt cette main délicate ressemble à celle d'une marchande de cerneaux. Elle en fit l'observation en riant. « Ja- « mais, lui dis-je, Claire et Eustache ne la trou- « veront plus belle, et pour moi, cette main est « toujours celle de Sophie. »

Nous prenons ce qu'il nous faut. Nous déposons la somme sur le bureau devant lequel s'est

placé le notaire. Il nous lit ses contrats, remplit les noms, qui étaient encore en blanc, et nous communique le certificat du conservateur des hypothèques, qui atteste que les biens acquis ne sont grevés d'aucune charge... C'est un homme entendu, un brave homme que ce notaire-là. Je ne pensais pas à demander des sûretés : ma tête et mon cœur étaient à cent lieues du bureau des hypothèques. C'est le notaire aux sabots et au bonnet de coton qui recevra mon testament mystique, si jamais j'en fais un.

Voilà le premier de ces momens précieux, à travers lesquels Eustache et Claire arriveront à la célébration du mariage, le moment de la signature des contrats. Les futurs époux et les parens déclarent ne savoir signer, parce que leurs pères avaient jugé inutile que leurs enfans en sussent plus qu'eux.

Comme cette bonne petite Claire tremblait en faisant sa *croix!* Comme elle était rouge! C'est une si terrible chose que le mariage! Fillette naïve tremble toujours en pensant à cela, et cependant elle n'en parle jamais sans sourire.

Eustache se présenta d'un air décidé. Il écrasa sa plume en formant ses deux traits, et il regarda Claire d'un air qui voulait dire : je briserai tout comme cette plume. Je ne sais si la petite l'entendit; mais elle baissa les yeux, et rougit plus fort. Comme elle me parut gentille! C'est que le fard de la nature sied toujours si bien!

Le tour des donateurs vint ensuite. Je plaçai mon nom à côté de celui de Sophie, et un même parafe les entoura et les unit.

Madame d'Ermeuil, Soulanges et du Reynel signèrent aussi au contrat de mariage. Tachard nous assura que la signature de gens respectables porte toujours bonheur. Le vrai bonheur est de signer pour soi. Ah, Sophie, Sophie, si ce tableau si intéressant, si naïf, si la force de l'exemple... Non, non, le moment n'est pas venu encore... Laissons mûrir pensers d'amour.

CHAPITRE XV.

Défiez-vous des ânes.

On était allé à la municipalité inscrire Claire et Eustache. Le curé avait envoyé chercher son aube, son étole et son rituel. Madame d'Ermeuil dictait à Soulanges, son secrétaire sur plus d'un article, l'état des choses qu'elle voulait donner ou acheter. Du Reynel était allé tourmenter monsieur le chef. Moi, je causais avec Sophie. Notre conversation était extraordinairement animée, et cependant nous ne disions rien : je tenais sa main, et je regardais Eustache; elle serrait la mienne, et regardait Claire... Elle est dévote, elle est craintive; mais elle est femme... Pensers d'amours mûriraient-ils?

La cérémonie commence. Claire et Eustache sont à genoux. Fanchette aussi prie avec ferveur.

Quel intérêt porterait-elle à Claire?... Peut-être rien de ce qui me touche ne lui peut être indifférent. Peut-être encore prie-t-elle que la grace accordée à Claire s'étende jusque sur... Cela ne sera jamais.

Le bon curé termina les fiançailles par une exhortation pastorale. Il parla de la dignité, des devoirs et des douceurs du mariage, et il ne s'en tira pas trop mal. Il finit en disant, aux futurs époux, que leurs promesses mutuelles étaient déja écrites dans le ciel; que des motifs de la plus haute importance pouvaient seuls les annuller, et qu'ils devaient dès ce moment se considérer comme irrévocablement unis. *Amen*, dit Eustache en faisant une gambade, et en embrassant Claire.

Que veut-il dire avec son *amen?* Cet *amen*-là ne me paraît pas du tout placé à propos... Ah, le trouble, la joie... Et puis on peut fort bien être très-amoureux, et ne pas connaître l'acception de ce mot-là.

Madame d'Ermeuil a remis sa liste à Fanchette. Fanchette vole, Baptiste et son camarade courent; tout le monde est en mouvement. On monte, on descend, on prend, on apporte. Un ameublement bien simple, mais bien solide, arrive, par parties, des combles dans la salle à manger. Claire et Eustache ouvraient des yeux!... « Oh, si nous en « avions autant, disait Eustache à Claire!» Et il regardait le lit, il le regardait!... C'est un égrillard, cet Eustache... Hé, ne l'est pas qui veut.

« Mon ami, lui dit madame d'Ermeuil, va cher-
« cher le cheval et la charrette de ton père. —
« Pourquoi faire, madame la comtesse? — Pour
« porter tout cela chez toi. »

Voilà qui est clair. Eustache rougit, pâlit, tremble, saute, prend sa fiancée dans ses bras, la baise, la rebaise... Oh, comme il aime à baiser! Baisers d'amour sont si doux! hélas, j'en sais quelque chose.

Il part comme un trait. Claire s'accroche à la basque de sa veste, et le suit. Je suis sûr que dans cinq minutes la charrette sera ici. Ce que c'est que le sentiment de la propriété, que celui d'une jouissance inattendue!

Madame d'Ermeuil profite de leur absence. Elle retourne ses armoires, aidée de Sophie et de Fanchette. Chemises de femme, chemises du général, draps de lit, serviettes, fichus, cravattes, bas, mouchoirs, tout cela s'arrange par demi-douzaines. Tout cela est trop fin; mais les jeunes gens en gagneront d'autres, et puis cela ne coûte rien, ce qui est à considérer.

Une robe de taffetas gris sera convertie en jupon et en corset pour la petite mariée. On tirera du manteau du général, habit, veste et culotte bien longs, bien larges, et doublés de même, comme l'habit complet de l'avocat Patelin.

On met de côté un paquet de rubans, encore assez passables, et qui paraîtront neufs quand Fanchette les aura repassés. Bonne Fanchette!

quelle ardeur, quelle intelligence elle met à ces apprêts. Elle n'oublie rien, elle indique tout à la comtesse. L'étonnante chose que des préparatifs de noces! Comme ils éveillent, agitent, occupent agréablement ceux qui en sont chargés, les petites filles surtout! C'est qu'une petite fille a l'imagination si alerte!

Baptiste court chez le tailleur du village, André chez la couturière. Il faut qu'ils quittent tout, qu'ils oublient tout, qu'ils arrivent à la minute, à la seconde. Et nous aussi nous sommes en l'air. Je vais acheter la pièce de vin, Soulanges le sac de blé. Le gastronome du Reynel choisira le quartier de lard : ceci le concerne spécialement.

Où diable est donc ce gros garçon? je le croyais à la cuisine, et monsieur le chef ne l'a pas vu. Un dîner dont du Reynel n'a pas réglé le menu! cela est étonnant, incroyable.

Soulanges part de son côté et moi du mien. Déja Tachard et les Servent ont publié partout l'heureux événement. Déja les groupes se forment aux coins des rues. Les uns applaudissent au bonheur de Claire, d'autres semblent y porter envie; tous conviennent franchement que la comtesse et ses amis sont dignes d'être riches. Nous traversons une première rue au bruit des *bravo* répétés.

J'aime à mériter les *bravo*, et non à les entendre. Je sais qu'il n'est personne qui ne trouve des flatteurs : Néron aussi avait les siens. Je me ré-

fugiai dans un cellier dont la porte était ouverte, et dont le propriétaire se présenta aussitôt. Il débuta par des félicitations, des éloges. « Ce n'est « pas de cela qu'il s'agit, mon cher; mais d'une « pièce de vin. — Monsieur, j'en ai de trois qua- « lités. — Combien le meilleur? — Cinquante « francs. — Les voilà. Roulez tout de suite la pièce « chez le père Firmin. — Monsieur veut dire chez « Eustache Tachard. Oh, je sais tout. Braves, « honnêtes gens, soyez bénis. »

Que de bénédictions! Je n'avais plus un cheveu qui ne dût faire des miracles. Je me sauve, j'échappe à ce dernier *bénisseur;* je retrouve le tilleul contre lequel je m'étais appuyé le matin, lorsque Fanchette... Je reconnais la rue qui conduit aux champs, à cet arbre sous lequel j'aurais voulu étouffer mon cœur. Pourquoi chercher ce qui rappelle des idées pénibles? Remords d'amour seraient-ils du plaisir? Il faut bien que cela soit, car je m'approchai du tilleul. Je m'y appuyai comme je l'étais précisément le matin, quand elle me disait avec tant d'expression... Il me semble la voir, l'entendre...

Cependant je ne peux rester là, planté comme un piquet. Sans réflexion, sans projet, peut-être sans savoir ce que je fais, je prends cette rue qui mène aux champs, je marche, tout entier à mes idées, ou plutôt tout à Fanchette. Oh, comme je l'aimerais cette Fanchette, s'il n'existait pas une Sophie!

Un spectacle nouveau me frappe, et m'arrache à ma rêverie. Quelle est cette apparition? Un homme de haute stature, monté sur un superbe cheval. L'un et l'autre sont bardés de fer. La pique, la lance, le casque, des timbales, je distingue tout, et je ne devine pas l'objet de cette mascarade. Le carnaval est fini, et il n'y a plus de chevaliers errans.

Je m'avance hardiment, la tête haute, dussé-je être le géant à pourfendre, et à mesure que le chevalier s'approche de moi, il perd de sa taille et de sa considération. Quelle fable que celle des bâtons flottans sur l'onde, et que de grands ne sont que des bâtons!

Bientôt le coursier fougueux, qui couvre son mors d'écume, n'est plus qu'un âne qui marche la tête basse et les oreilles penchées horizontalement; les timbales sont deux paniers attachés au bât; la pique se change en bêche, la lance en râteau, le bouclier en une paire d'arrosoirs, et le casque est tout simplement une marmite de terre, dont le chevalier s'est coiffé, probablement parce qu'il n'y a plus de place dans ses paniers.

Oh, qu'il est rond, ce chevalier! quel embonpoint, quel ventre!... Serait-ce... Oui, parbleu... Hé non... C'est lui, c'est lui-même. Le gros du Reynel est allé chercher au village voisin ce qu'il n'a pas trouvé dans celui-ci; et il est tout simple de voyager comme Sancho, quand on est taillé comme lui.

Voyons s'il est aussi brave que le plaisant personnage qu'il me rappelle. Je me jette dans une pièce de vignes, je m'y tapis, et j'attends mon homme au passage. Lorsqu'il est vis-à-vis moi, je me lève tout à coup, je pousse un grand cri, je frappe dans mes mains, et je fais la grimace. Du Reynel me reconnaît, et sourit. Mais le grison, qui sans doute n'est pas habitué aux grimaces, et qui n'aime pas qu'on lui crie dans les oreilles, les dresse, s'effraie, saute en dépit de son cavalier, rue, et fait tant qu'il opère une séparation de corps. Il se lance dans les vignes, accroche un panier là et l'autre ici, brise dix échalas, en arrache trente; laisse le fond d'un panier à droite, la moitié du second à gauche, casse, brise tout, et continue ses caracoles.

Je vais à du Reynel. Il est tombé assez mollement sur la poussière; mais il en est chargé; son double menton, son front toujours moites, en ont retenu une couche épaisse. J'allais rire de la plaisante figure de mon *redresseur de torts*, lorsque j'entends les vociférations de trois ou quatre paysans qui travaillaient dans la vigne. Ils tempêtent, ils jurent contre nous, et, armés de leur redoutable *tournée*, ils se mettent à la poursuite de l'âne qui dévaste tout. Je cours aux paysans pour les calmer; ils semblent avoir des ailes et ce chien d'âne aussi.

Outrés de ne pouvoir le joindre, ils se tournent contre moi, et je me vois, sans moyen de

défense, exposé à combattre des gens armés d'instrumens lourds et tranchans, et cela, parce que j'ai fait la grimace à un âne.

Je commence un assez beau discours sur la nécessité de la modération, et je m'aperçois dès les premières phrases que mes adversaires sont insensibles aux charmes de l'éloquence. Ils avancent toujours d'un air menaçant, et, nouveau Xénophon, orateur par goût, guerrier par circonstance, je m'arme d'un échalas pour parer les coups, et tâcher de faire une retraite égale à celle des *dix mille.*

Vaine espérance! présomption déplacée! je suis cerné, je ne peux m'échapper, et toute capitulation est impossible avec des ennemis qui ne veulent rien entendre. Les coups vont tomber sur moi comme la grêle; les bras sont levés; deux toises à parcourir encore, et le chirurgien du village aura de l'occupation pour quinze jours...

Bonheur inattendu! ressource inespérée! une femme se jette au milieu des deux partis. Semblable à ces Sabines, qui firent tomber les armes des mains de leurs maris et de leurs amans, celle-ci fait parler dans son jargon barbare tous les genres d'amour possibles, le conjugal, le paternel, celui de l'humanité, et l'œil oblique de la justice est le sujet de sa péroraison.

Un baiser donné à propos à son homme, un bambin de trois ans, qu'elle lui met dans les bras, font tomber la redoutable *tournée.* Cependant il

existait un reste de rancune, qui se manifestait par des mots entrecoupés et des menaces très-directes. « N'serait-il pas indigne, Jacques, re-« prend la bonne femme, d'maltraiter un ami « d'not'oncle Antoine? — D'l'oncle Antoine, Ca-« therine, et d'où sais-tu ça? — Je venons de « l'rencontrer. Allez vite, m'a-t-il dit, au secours « de c't ami qu'i's allont assommer, parce qu'i' « court après mon âne, qui vient de m'culbuter. « — V'là qui change la face d'l'affaire. Touchez-« là, monsieur. Pis qu'os êtes l'ami d'l'oncle An-« toine, tout est oublié. »

Jamais, je crois, je ne touchai la main d'un homme d'aussi bon cœur. Qu'on vienne à présent, pensai-je, qu'on vienne me dire que les femmes n'ont pas toujours l'esprit du moment. Celle-ci n'ignore pas, dans sa simplicité, que gagner du temps, c'est tout gagner sur un homme en colère. « Mais, Catherine, d'après la let'd'l'on-« cle Antoine, i'n'devait arriver que c'soir. — « Tredame, Jacques, quand on est monté sur un « âne comme stilà!... — Oh, c'est eune fameuse « bête! Et ous que tu l'as laissé l'oncle Antoine? « — Là bas, sur l'chemin. Oh, il est gros, il est « gros, à n'pas le reconnaître. — Écoute donc, « femme, on change en quinze ans. »

Elle est adroite, cette Catherine. Au village, comme à la ville, les femmes font tout croire à leurs maris. Nous avons deux cents pas à faire encore, et qui prendront un quart d'heure au

moins sur la colère de Jacques, car je vais l'amuser à chaque brin d'herbe. Je lui parlai de ce ton caressant, qu'on prend toujours envers l'homme qu'on veut apaiser. Je louai son amour du travail, la manière dont il cultivait sa vigne, quoique je n'y entendisse rien. Je perdais mon temps et mes phrases; Jacques ne m'écoutait pas. Il passait sa veste, il reprenait ses sabots; il envoyait un de ses journaliers après l'âne et les effets dispersés dans sa vigne; en agissant, en ordonnant, il marchait toujours, je ne pouvais l'arrêter, et je pressentais que s'il ne voulait pas reconnaître l'oncle Antoine, sa colère allait se ranimer, et que l'innocente supercherie de sa femme la rendrait peut-être plus violente.

Je me décidai à le devancer; et cela ne me fut pas difficile : j'étais, moi, très-légèrement chaussé, Je vis bientôt que je pouvais m'échapper. Mais abandonner du Reynel, qui ne marchait qu'avec une peine extrême, c'est ce que j'étais incapable de faire, toutes les *tournées* du village eussent-elles été levées sur ma tête.

« Mon ami, lui dis-je, persuadez au vigneron, « qui me suit avec ses gens, que vous êtes un « certain oncle Antoine, ou ils nous feront un « très-mauvais parti. — Qu'est-ce que c'est que « cet oncle Antoine? — Ma foi, tout ce que j'en « sais, c'est qu'il y a quinze ans qu'on ne l'a vu. « — Comment se nomme le vigneron? — Jacques! « — Jacques! et sa femme? — Catherine. — Un

« oncle Antoine, Jacques, Catherine! me voilà « bien instruit! que diable voulez-vous que je dise? « — Catherine vous mettra sur la voie. Elle est « disposée en notre faveur. »

Il fallut se taire : Jacques arrivait. Il sauta au cou de du Reynel, sans trop le regarder. Catherine l'embrassa à son tour, et lui fit baiser le visage crasseux du petit bambin. Du Reynel se prêta de bonne grace à toutes ses accolades, et jusque-là les choses allaient assez bien. « Parbleu, « not'oncle, dit Jacques, c'ment s'fait-i' qu'ous « soyez venu de Nevers ici avec la farine d'vot' « moulin sus l'corps et sus le visage? — J'avions « pris not'habit des dimanches, neveu Jacques, « et j'nous étions débarbouillé; mais c'diable « d'âne... — C'ment, not'oncle, reprend Cathe- « rine, c'est de la poussière, tout ça? » Et la voilà qui secoue les habits de l'oncle Antoine, et qui lui essuie le visage avec son tablier. Elle perd la tête, pensai-je. Pourquoi donc lui mettre la figure à découvert?

« Mordienne, not'oncle, dit Jacques, savez-vous « bien qu'ailleurs qu'ici je n'vous aurions pas re- « connu? Oui, continue Catherine, ous aviez un « nez qui n'finissait pas. » La sotte observation! Comment du Reynel se tirera-t-il de là? il est camard comme un carlin.

« Ah; m's enfans, répondit-il, un pouce d'nez « d'pus ou d'moins n'tient pas à grand'chose. I'y « a dix ans j'ons fourré l'not' trop près d'la lan-

« terne, et j'en ons laissé la moitié dans l'enger-
« nage. — Comme ça vous change un homme,
« oncle Antoine. — Et c'te graisse qu'est venue
« par là-dessus? — Enfin Dieu soit loué qu'la
« tête n'soit pas restée avé l'nez. — Et c'te tante,
« c'ment s'porte-t-elle? » Allons, voilà Catherine qui va lui faire subir un interrogatoire. Je n'y comprends plus rien.

« Toujours un peu grondeuse, not'femme, à ça
« près, bonne personne. — Et l'cousin Philippe?
« — Oh, c'est un maît' gars', nièce Catherine.
« C'est fort comme un Turc; ça s'bat comme un
« diable; ça casse des vitres, c'est un plaisir; ça
« baisotte les fillettes, faut voir, et ça joue du
« violon à faire danser à la grand'pinte à Paris. »

Je tirais Catherine par sa cotte; je la regardais d'un air suppliant : il était impossible que du Reynel ne dît pas bientôt quelque balourdise. « Quoi donc qu'i' m'veut, c'monsieur-là? » dit-elle brusquement. Il est clair que j'ai fait à Catherine plus d'honneur qu'elle ne mérite, et qu'elle croit vraiment à la présence de l'oncle Antoine.

« C'monsieur-là, nièce Catherine, c'est not'
« premier garde-moulin. » Ma veste de nankin rendait la supposition vraisemblable. « I' n'hait pas
« l'bouchon, et i'veut vous dire qu'il aimerait
« mieux boire un coup qu'causer. — Dame, c'est
« vrai not' femme : on s'amuse à jaser, et on n'a-
« vance pas. Ah, not' oncle, v'là vot'âne qu'Gustin
« ramène. »

L'âne, fatigué de courir, s'était amusé à croquer des bourgeons de vigne, et Gustin, ou Augustin, comme il vous plaira, avait enfin saisi le licou. Il avait retrouvé le bât, un peu fracassé, mais susceptible d'être rétabli; il avait disputé et arraché au chien du neveu Jacques le reste du quartier de lard; pour la vaisselle, il n'en rapportait que les débris. Il avait entassé le tout dans les paniers, rapetassés tant bien que mal avec des brins d'osier, destinés à fixer les ceps aux échalas.

Chacun aide à remettre l'oncle Antoine sur sa monture, et on me promet chopine du meilleur crû, quand nous serons arrivés au hameau, qu'on me montre du doigt, là-bas, à mi-côte. Nous tournons le dos au château d'Ermeuil, et je ne prévois pas le moment où il nous sera permis d'y retourner. Chien d'âne! maudit âne!

Je craignais que Catherine reprît la suite de ses interrogations, et probablement elle y était assez disposée. Je tâchai de fixer son attention sur d'autres objets, et je parlai, d'un ton affecté, de l'accident qui privait l'oncle Antoine de la satisfaction d'offrir à sa nièce le plus bel assortiment de faïence de Nevers. Je regardais tristement ce quartier de lard mâchonné, naguère si appétissant, et dont Jacques eût mangé une grillade avec tant de plaisir en revenant de sa vigne.

Rien ne dispose à la confiance comme un ca-

deau, et un cadeau de cette *importance* eût dissipé tous les doutes, si du Reynel en avait inspiré. A la vérité, tout est en pièces; mais l'intention est évidente, et elle est toujours comptée pour quelque chose. Catherine sourit à l'intention, et la paie d'un baiser à pleines joues, dont du Reynel se serait bien passé.

En continuant de marcher, Catherine retournait le morceau de lard; elle rapprochait les tessons d'une assiette, d'un plat, d'une casserolle; elle remarqua avec complaisance que la plupart des pièces étaient susceptibles d'être recousues; et comme la gueule d'un chien est très-saine, elle comptait faire d'excellente soupe avec ce qui restait du quartier de lard. Je la contredisais pour soutenir la conversation. Nous approchions du hameau, en parlant de choses qui ne pouvaient compromettre notre identité. Antoine la maintenait, en caressant avec assez de naturel le petit bambin, qui n'avait pas manqué de vouloir monter sur l'âne, et qui faisait au cher oncle une pièce d'estomac qui le suffoquait.

Cependant Jacques et ses trois journaliers serraient du Reynel de très-près, le premier pour lui faire amitié, les autres pour lui faire honneur. Le plus mince des quatre était de force à assommer un homme ordinaire d'un coup de poing. Je n'étais pas à mon aise. Je sentais la nécessité d'abréger cette scène, en éloignant de pareils

surveillans, et quelque fougueux que paraisse Jacques, je lui ferai peut-être entendre raison, quand je n'aurai affaire qu'à lui seul.

Ah, la bonne, l'excellente idée! « Dites donc, « not' maître, M. Gustin a rapporté bien d's affai- « res. Mais dans tout ça, je n'voyons pas vot' pa- « quet. 'Ous n'aurez pas d'main eune chemise à « mettre. » Personne n'avait encore pensé qu'on ne vient pas de Nevers à Beauvais sans une petite valise. On pouvait en faire l'observation, et il n'était pas maladroit de la prévenir.

« Ah, mon Dieu, reprend du Reynel, qui saisit « ma pensée, mon pauvre sac-à-peau! Quatre « chemises fines, nièce Catherine, un gilet d'basin, « une paire de souliers neu', mon rasoir d'Lan- « gres, et un polichinelle de quinze sous que j'ap- « portons à ton fieu! envoie donc, Jacques, en- « voie tes gens après mon sac. I' sera tumbé dans « queuque trou. »

Du Reynel n'avait pas fini, que le petit garçon se débattit des bras et des jambes, et se mit à crier comme un enragé. Il voulait son polichinelle à l'instant, à la minute. Jacques en débarrassa l'oncle Antoine, qu'il incommodait beaucoup; Gustin le prit dans ses bras, les deux camarades suivirent, et tous trois reprirent le chemin de la vigne.

Je commençai à respirer, et je mesurai Jacques des yeux. Cet examen me persuadait de plus en plus du danger des voies de fait. Cependant du

Reynel ne pouvait pas toujours être meunier et moi garde-moulin. Il fallait prendre un parti, et avant que je fusse décidé à quelque chose, nous entrâmes chez le cher neveu.

Il débuta par nous verser rasade. Moi, je me fais assez volontiers à tout, même au vin du crû; mais le gourmet du Reynel fit une grimace épouvantable. « Dame, not'oncle, l'vin d'Beauvais ne « vaut pas stila d'Nevers, mais tel qu'il est, je « vous l'offrons de bon cœur. » Jacques sort tout à coup, après avoir prononcé ces paroles affectueuses. Catherine nous verse un second coup, prend son grand couteau et disparaît. Sans doute elle va couper le cou à quelque volaille, cueillir quelques légumes, que sais-je? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous voilà maîtres de nos actions, et que nous n'avons rien de mieux à faire que de déloger sans bruit. Je communique ma pensée à du Reynel; il se lève, il me suit; nous cherchons notre âne; nous le trouvons dans la paille jusqu'au ventre, et la tête dans un boisseau de son. Il faut convenir qu'on est bien traité chez le neveu Jacques. Cependant détalons lestement et enfilons le premier chemin creux qui s'offrira.

J'ai mis un genou en terre; je présente l'autre à du Reynel. Il prend sa jambe gauche à deux mains, et parvient à la monter sur ma cuisse; il se cramponne au bât; je le pousse de ma tête, fixée à son postérieur : encore un effort, et il sera en selle. « Oncle Antoine, oncle Antoine,

« ous donc qu'o's ètes ? » C'est la voix terrifiante de Jacques.

Du Reynel veut sauter à terre, et tombe dans la litière; il m'entraîne avec lui, il roule sur moi; je crie aussi fort que le permet le fardeau qui m'écrase. Jacques accourt à l'écurie; il s'imagine que le garde-moulin rosse le meunier, et ne parle de rien moins que de m'assommer. Il a avec lui une demi-douzaine de paysans, qui ne demandent pas mieux que de lui aider. Fort heureusement du Reynel n'a pas perdu la parole. Il jure énergiquement contre son âne, qui nous a, dit-il, culbutés d'une ruade. Je me plains d'un mal violent aux os de l'estomac, qui, en effet, a été produit par l'excessive pesanteur de du Reynel.

On nous relève; on conseille à l'oncle Antoine de se défaire d'une bête qui finira par le tuer. Jacques lui présente ensuite son cousin, son compère, son bon ami, son tonnelier, et un bon convive qui sait plus d'une chanson gaillarde. Du Reynel est obligé de frapper dans la main à tous ses gens-là, et de leur prêter sa grosse face. On nous reconduit à la maison, et au lieu de quatre adversaires nous en avons six.

Dame Catherine a déja plumé une poule et deux canards. Elle racle un demi-cent de carottes, qui vont cuire avec une tranche, proprement coupée, du lard que nous avons apporté. Il est clair qu'on veut fêter l'oncle Antoine, et que nous ne trouverons plus l'occasion de nous échapper.

Tout cela me tourmente, me fatigue; je veux retourner au château. Quelque violent que soit Jacques, je le calmerai probablement en lui payant dix fois la valeur de ses échalas... Oui, mais Jacques paraît à son aise : s'il tient plus à la vengeance qu'à quelques écus?... Il y a un milieu entre tous les extrêmes; je l'ai trouvé, et je vais le prendre.

En ma qualité de garde-moulin, je suis un homme sans conséquence, et je puis aller et venir sans être remarqué. Je sors, je prends mon crayon, j'écris à Soulanges quatre lignes, assez pressantes pour le faire accourir, et assez obscures pour qu'on n'en puisse rien conclure de positif, si le billet est intercepté par Jacques ou sa femme. Je vois une maison; j'y vais, j'y entre; j'expédie, pour le château d'Ermeuil, un jeune garçon que je paie bien, et à qui je fais entendre que la lettre est pour un de mes parens, valet de chambre de la comtesse d'Ermeuil.

On n'a pas une minute à soi avec ces neveux-là. C'est maintenant Catherine, qui craint que je ne me trouve mal des suites de la ruade, qui court après moi, qui me cherche de tous les côtés, qui me prend sous le bras, qui me ramène chez elle, et qui me force à boire un litre de vin chauffé avec du miel, remède infaillible, dit-elle, contre tous les coups de pied possibles.

Le vin, et la certitude de notre prochaine délivrance me mettent en belle humeur. J'entonne

la fameuse chanson du menuisier de Nevers : *Aussitôt que la lumière*, etc. Tous les auditeurs s'extasient sur ma voix, et jurent qu'il n'y a pas en France un garde-moulin capable de me *dégoter*. L'oncle Antoine leur conte, avec un grand sérieux, que j'ai appris la chanson de maître Adam lui-même; il raconte cent anecdotes, vraies ou fausses, du poète au rabot; on ne pense plus à nous faire de questions; on rit, on cause, on boit surtout, et plus on trouve l'oncle Antoine aimable, plus on lui verse, et plus on ajoute à son dégoût.

Malgré les instances réitérées de Jacques, nous nous ménageons, autant que le permettait l'esprit de nos rôles; mais les amis du neveu boivent sans interruption. Les têtes s'échauffent, et il est décidé que les hommes ne jouiront pas seuls du plaisir de voir l'oncle Antoine et de trinquer avec lui. Chacun est prié d'aller chercher sa ménagère, et Catherine, qui veut faire noblement les choses, ajoute, à ses apprêts, une chaudronnée de pommes de terre, que Jacques, d'un bras nerveux, accroche à la crémaillère. Quel bras il a ce neveu Jacques!

« Allons, not' femme, pendant que nous v'là « seuls, arrangeons la couchée. P't-êt' que ce soir, « j'serons, comme j'étions dimanche, pas capab' « de rien. J'donnons not'lit à l'oncle Antoine. — « Non, neveu, je n'souffrirons pas... — Vous « l'souffrirez, ou je n'nous appelons pas Jacques.

« Catherine, des draps au lit. Pour c'qu'est du « garde-moulin, eune bonne couverture et l'gre- « nier à foin, v'là son affaire. » Encore un grenier à foin!... Le triste gîte, quand on y est seul! Quel lit, quand on y est deux!

Mais il semble que le neveu Jacques a l'intention de nous garder huit, quinze jours, un mois. C'est un bon diable que ce neveu Jacques. Si je m'expliquais franchement avec lui?... Mais ses échalas rompus, ses ceps arrachés, sa bonne foi trompée, son vin bu, ses canards saignés, et ses bras, ses bras!... Attendons Soulanges.

« Un moment, un moment, nièce Catherine, c' « n'est pas comme ça qu'on arrange des canards. » Et voilà l'oncle Antoine qui détache le tablier de la nièce, qui s'en accommode, qui tire de sa poche son Cuisinier impérial, qui l'ouvre à l'article *Canards aux navets*, et qui dit gravement au neveu Jacques : « Vois-tu c'livre-là, c'est l'premier « livre du monde. C'est l'menuisier d'Nevers qui « l'a composé, et c't'ouvrage-là lui vaudra l'ein- « mortalité. Diable, disait Jacques! Ouais, disait « Catherine? C'est pourtant vrai, disais-je. »

L'oncle Antoine cherchait dans l'immortel ouvrage l'article *vieille poule dure* et ne le trouvait pas. « Not'maître, lui dis-je, rendez-la tendre, et « vous serez au courant. T'as raison, mon gars. » Et l'oncle Antoine prend un manche à balai, et bat la poule, jusqu'à dissolution des parties. »

Catherine faisait le lit; Jacques fumait dans la

cour. « Comment tout cela finira-t-il, me demanda « du Reynel? — Bien, mon ami, Soulanges va « venir : je lui ai écrit. — Si à toute force il faut « dîner ici, mangeons au moins des choses sup- « portables. C'est bien assez d'être condamnés à « boire du vinaigre. »

Quel brouhaha frappe mon oreille? Ce ne peut être Soulanges. D'après mon calcul, il s'écoulera deux heures encore avant qu'il soit ici. Ah, c'est le cousin, le compère et compagnie qui arrivent, bras dessus, bras dessous, avec leurs femmes, en chantant et en sautant. Comment donc, ces dames sont parées, et en voilà une qui n'est pas trop mal. Elles ont toutes le bouquet au côté, et un autre à la main : encore un hommage à l'oncle Antoine.

La bande joyeuse entre, et le tonnelier, homme d'esprit, à ce qu'il croit, à ce qu'il fait croire, comme tant d'autres, sans qu'on sache pourquoi, le tonnelier adresse à l'oncle Antoine, au nom des habitans du hameau, un compliment où il ne comprend rien, ni nous non plus. L'oncle Antoine a quitté son tablier; il s'est assis dans le grand fauteuil de bois du neveu Jacques, et il reçoit, d'un air tout-à-fait aimable, un bouquet et deux gros baisers de chacune de ces dames.

Debout, derrière le fauteuil de mon meunier, je prenais gravement les bouquets, qu'il me passait à mesure qu'il les recevait, et je les jetais dans une terrine de terre cuite, que Catherine

avait été remplir à la mare, dès qu'elle avait aperçu le cortége.

« Ah, sacrebleu, nièce Catherine, mes navets « brûlent! » En disant ces mots, l'oncle Antoine se lève vivement, lourdement, maladroitement. Il met un pied dans la terrine et la défonce. L'eau boueuse roule sous le jupon de cotonade rouge de la tonnelière. Elle fait un saut en arrière, et tombe sur le cousin; le cousin sur la commère; la commère sur le tonnelier; le tonnelier sur Catherine; Catherine sur l'oncle Antoine; l'oncle Antoine sur Jacques; Jacques sur la chaudière aux pommes de terre, l'eau de la chaudière inonde les canards aux navets; le chien profite de la bagarre, il emporte la poule.

Les bras, les jambes se mêlent, s'embarrassent; on roule, on est roulé. Un malheureux chat se trouve sous les jupons de la tonnelière, la plus gentille de ces femmes, celle que j'ai remarquée. Il veut se dégager, et lui imprime ses quatre griffes, vous savez... La pauvre petite pousse des cris affreux. Je me tire de la mêlée, je cours à l'aide de la tonnelière et je la délivre de son impitoyable adversaire. Le tonnelier voit mes mains agir avec activité; il s'indigne, il s'irrite. Retenu lui-même sous le cousin et l'oncle Antoine, il m'allonge d'assez loin un coup de poing et un coup de pied. Le coup de poing tombe sur l'oreille de Jacques; le coup de pied dans le derrière de Catherine. Jacques enlève, écarte tout ce qui

gène ses mouvemens; le voilà debout. Il va venger sa femme et lui... Il marche sur la patte du chat, qui lui enfonce les trois autres dans le gras de jambe. Jacques rugit de fureur; le chat miaule d'une manière épouvantable. Pour la seconde fois, j'attaque le matou; je le saisis à travers le corps, je l'enlève au plafond, et je l'étouffe dans mes mains, comme... comme Hercule étouffa Antée. La comparaison est riche, si elle n'est pas juste.

Jacques me serre la main en signe de reconnaissance, et la colère tombe, où commence un sentiment doux. On s'entr'aide, on se relève, on se parle. Il devient évident que je n'ai pas attenté à l'honneur de la tonnelière; mais que je lui ai rendu un service signalé. Son mari n'en saurait douter, puisque c'est elle qui le dit, et elle me regarde du coin de l'œil. Que veut dire cette œillade? Elle espère peut-être qu'il y a un second chat dans la maison.

On est chiffonné, crotté, mais on rit. L'oncle Antoine seul a de l'humeur : la poule est croquée, les canards nagent dans l'eau, et il est trop tard pour refaire un dîner. « Allons, allons, « not'oncle, ap'tit manger, bien boire. — Oui, « bien boire, ça vous est aisé à dire. —La chanson « avec ça, et je ne penserons p'us à rien. Pas « vrai, garde-moulin? » Et le neveu Jacques, en finissant sa phrase, m'applique d'amitié sur l'épaule une tape à me démonter un bras.

Chacun se mêle de la cuisine. Les uns épluchent les pommes de terre ; les autres tirent du pot les carottes et le lard. Le beurre frais, les herbes fines foisonnent partout. Une nappe, bien grosse, mais bien blanche, couvre une table de dix-huit pouces de large sur deux toises de long. Les fourchettes sont de fer, mais claires comme l'acier poli. La miche de pain de seigle figure entre les deux plats. Jacques roule dans la chambre une pièce de vin, qu'il met debout, et qu'il défonce par le haut. Les pots, les bouteilles sont remplis à l'instant ; la table en est chargée. Je prévois que l'action sera chaude.

Le fauteuil est porté à la place d'honneur. L'oncle Antoine est assis, et chacun se range à son gré. Un garde-moulin doit être modeste, et je me mets au bas-bout de la table. Mais j'y ai vu la petite tonnelière, qui, d'après la règle de probabilité, devait m'attendre là. On pouvait lui appliquer les paroles de l'écriture : *Nigra sum, sed formosa*, et ma foi, *faute de grives, on mange des merles.*

L'oncle Antoine paraissait résigné à se contenter de deux plats simples, mais ragoûtans. La gaieté, la franchise s'établissaient de proche en proche. Je faisais des contes à ma voisine. Elle ne répondait rien, mais elle souriait à propos.

Le vin circulait avec abondance, et bientôt les chansons commencèrent. Le chanteur par excellence du hameau nous donna une ronde, dont le

refrain finissait par une embrassade, et qui avait cinquante-trois couplets. Ma voisine se prêtait de fort bonne grace, et je commençais à trouver le jeu assez drôle, lorsque Gustin rentra, suivi de ses deux camarades, et portant toujours le petit bambin, qui criait plus haut que jamais qu'il voulait son polichinelle, qu'on n'avait pas trouvé, ainsi que vous pouvez le croire.

Trois hommes de plus ou de moins ne faisaient rien dans la circonstance présente. Mais ce qui me donna l'éveil, et d'une terrible manière, c'est que Gustin annonça un imposteur, un malintentionné, qui disait être l'oncle Antoine, et qui persistait à suivre son chemin, quoiqu'on lui eût déclaré qu'on ne serait pas sa dupe, et que le véritable oncle Antoine était au sein de sa famille.

J'avais oublié, moi, que cet oncle avait écrit qu'il arrivait le soir. Le trouble, le mouvement, les incidens multipliés ne m'avaient permis que de m'occuper du moment. Je regardai du Reynel; il était blanc comme la nappe, et je n'étais pas plus à mon aise que lui. Je regardai Jacques; son œil étincelait. Le plus profond silence régnait dans la chambre. Chacun semblait attendre la détermination du maître.

Je me rappelai la manière dont Mercure chassa Sosie de chez lui, situation retournée de toutes les manières, et que j'avais le droit de reproduire tout comme un membre de l'Institut. « Cet « homme, m'écriai-je, est un fripon, qui voulait

« s'établir chez vous, pour vous voler pendant la « nuit. — L'garde-moulin a raison, répondit « Jacques, avec un mouvement terrible. Gustin, « apporte ici toutes nos longes; j'garrotterons l'vo- « leur, et si' résiste, j'lui fens la tête avec c'cou- « pret. » Il se lève aussitôt, et chacun se dispose à le seconder. Je ne sais ce que peignait alors ma physionomie; mais la petite tonnelière me dit à l'oreille : « Beau garde-moulin, si 'ous craignez « queuque chose, esquivez-vous, pendant qui « s'expliqueront; suivez-moi, et j'vous cacherons « dans not'grenier à foin... » Toujours des greniers à foin!... J'aurais accepté sans doute, si j'avais été seul; mais du Reynel, ce pauvre du Reynel!...

J'entendais distinctement le roulement d'une charrette qui entrait dans la cour. Jacques ouvre la porte, le bras gauche chargé de cordes, le couperet à la main droite. « Ah, ah, il arrive en « carriole! Il est callé c'voleur-là. Ouais, il a eune « femme avec lui! C'est pour donner d'la con- « fiance. 'Ous verrez, repris-je, qu'i va vous dire « qu' c'est vot' tante. — Parbleu, mon homme, « j'nous y attendons bien. J'allons l'i parler à la « tante. »

Cependant le véritable oncle Antoine était descendu de sa carriole, et paraissait étonné de la manière dont on le recevait. « Voyez-vous, di- « sais-je, voyez-vous son embarras? I' voit qu'vous « êtes sur vos gardes. J'suis sûr qu'i' voudrait êt' « loin.

« Mais, reprit Catherine, i' m'semble qu'il a « queuque chose d'l'oncle Antoine, tel que j'l'a- « vons vu i'a quinze ans. Bah, continuai-je, i'a « tant d'figures qui se ressemblont! N'm'a-t-on « pas pris à Paris pour l'prince d'Transylvanie « qui courait les rues *incoginito?*

« Ah, mon Dieu, mon Dieu! c'est not' tante, « c'est elle. J'la reconnaîtrons toujours s'tel'la qui « nous a élevée. » A ces mots de Catherine, mon audace m'abandonna. Je regardai autour de moi; l'orage se formait, mais je ne voyais plus du Reynel. Puisqu'il a pu s'échapper, pensai-je, je suis décidé; je vais suivre la tonnelière... Il n'était plus temps. J'étais observé.

Je me rapprochai insensiblement de la table, et le cercle se serrait autour de moi. Je saisis un grand couteau, déterminé à me défendre et à périr, plutôt que de souffrir la moindre indignité. « Écoutez-moi, criai-je à Jacques. — Je n'voulons « rien entendre : la justice en décidera. — Hé bien, « je vous suivrai, mais libre. — Garrotté. — Ja- « mais.

« J'vous prenons tous à témoin qu'i' nous force « à l'tuer. » Et il s'avance, le couperet levé. Je pouvais me fendre sur lui, et lui enfoncer le couteau dans la poitrine. Je n'en eus pas le courage, ou plutôt la cruauté. Je pris la table à deux mains, et je la lui jetai sur les deux jambes. Elle le renversa, avec trois ou quatre de ceux qui me serraient de plus près. Je saute par-dessus la table;

je ramasse le couperet, que Jacques a lâché en tombant; je m'élance par la fenêtre, et je me trouve dans les bras de Gustin, qui seul ose entreprendre de m'arrêter. Je lui assène un coup terrible du manche du couperet dans le creux de l'estomac, et je le jette à quatre pas de là, le derrière dans la mare. Je veux gagner la porte de la rue; Jacques et ses amis se sont relevés, sont sortis de la maison par une issue voisine de cette porte, et me barrent le chemin. Je me retranche derrière la carriole d'Antoine, et je menace les plus intrépides du couteau et du couperet.

« La pelle et l'crochet du four, s'écrie Jacques. « J'l'assommeront d' six pas, p'is qu' j' n' pouvons « le prendre au corps. » Gustin, que j'ai le plus maltraité, est aussi le plus prompt à exécuter l'ordre de Jacques. Il vole, il revient. Je vois déja le croc de fer qui menace ma tête, mes armes me deviennent inutiles; il ne me reste plus d'espoir.

Tout à coup je distingue le bruit de plusieurs chevaux au galop; la vie rentre dans mon cœur flétri. « Tremblez, m'écriai-je; il m'arrive du se- « cours. »

Soulanges, les gardes-chasse de la comtesse, Eustache, Baptiste, André, entrent ventre à terre dans la cour, et sont armés jusqu'aux dents. La scène change de face. Mes adversaires s'arrêtent, incertains, irrésolus. L'intrépide Jacques, lui-même, laisse tomber de ses mains le redoutable croc.

Eustache, indigné qu'on ait osé menacer celui à qui il doit sa petite Claire, saute à terre, et se lance sur Jacques, tête baissée. Par un mouvement de générosité louable, quoiqu'elle soit peut-être dans la nature, il avait remis ses pistolets à Baptiste : il voulait combattre sans avantage. Par un autre mouvement, plus prompt que la réflexion, je me jette entre Jacques et Eustache. Je les sépare, et le proscrit prend le rôle de médiateur. Que de fois, dans la vie, on change de rôle et de position, au moment où on s'y attend le moins.

Jacques ne comprend plus rien à ce qui s'est passé, à ce qu'il voit, à ce qu'il entend. « 'Ous « n'êtes donc pas, me dit-il, deux chefs d'voleurs, « et c'n'est donc pas là l' reste de vot' bande? »

Enfin la vérité peut se dire, sans danger pour personne. Je raconte ce qui est arrivé à Soulanges et à Jacques. A mesure que je parle, les figures se dilatent, le sourire naît, les éclats se font entendre. Jacques se promet de n'être plus si violent à l'avenir, et il proteste que du Reynel et moi nous jouons la comédie d'une manière digne du théâtre de la Gaieté, où il a pleuré pendant toute une soirée.

Le véritable Antoine et la tante Antoinette sont maintenus dans tous leurs droits. Les deux partis se mêlent, se parlent affectueusement. Jacques n'invite pas Soulanges et son monde à dîner, parce que le chien a fait son profit de tout ce que j'ai

renversé; mais il proteste que de braves gens, comme nous, ne se quitteront pas sans trinquer ensemble. Il n'était pas possible de se refuser à cette invitation. Il fallait, d'ailleurs, retrouver du Reynel. On rentre dans la chambre; on rétablit l'ordre, en quatre tours de main; mais il ne restait d'entier, à la maison, que deux verres et une bouteille de grès. Jacques la prend, et va l'emplir à la pièce. Il trouve de la résistance, il regarde, et il laisse tomber sa dernière bouteille en éclatant de rire.

Il ne cessait pas; il se tenait les côtés. Je m'approche et j'éclate à mon tour. Soulanges ne peut deviner la cause de ces éclats; il vient à la pièce, voit, et rit avec nous. Bientôt tous les spectateurs deviennent acteurs; on devait nous entendre du grand chemin. D'où vient donc ce rire inextinguible?... Du Reynel s'est glissé dans la pièce de vin; il s'y est placé, comme l'embryon dans son étui; le poids de son corps l'a affaissé sur lui-même; il ne peut faire le moindre mouvement, et il est dans le vin jusqu'au menton.

Comme la frayeur influe sur notre organisation! Du Reynel, de sang-froid, ne descendrait dans un tonneau qu'à l'aide d'une échelle double, et il a sauté dans celui-ci, lorsque le bruit de la carriole nous a tous attirés à la porte et à la fenêtre.

Il est impossible de le tirer de là. Jacques fera-t-il un dernier sacrifice? Perdra-t-il sa pièce, fût

et jus? A son irritabilité près, c'est vraiment un excellent homme; mais il croit qu'il vaut mieux boire le vin qu'en laver le carreau. Il était de toute justice de le dédommager. Nous lui fîmes entre nous une dizaine de louis, qui le déterminèrent tout-à-fait, et qui achevèrent de nous concilier son affection. Il fit sauter ses cerceaux, aussi gaiement qu'il nous eût versé à boire.

On déshabille du Reynel. On le lave, on l'essuie avec du linge bien chaud; on le change de la tête aux pieds. Il est assez mal fagoté, mais très-satisfait de voir la fin de cette aventure. On le met sur son âne, on attache les arrosoirs, la bêche et le râteau à la selle du cheval d'Eustache, et nous reprenons tous ensemble le chemin du château.

CHAPITRE XVI.

L'inauguration.

J'estime Eustache. Ce qu'il a fait pour moi prouve sa reconnaissance, et n'a point été raisonné, car Jacques est de force à l'étouffer, aussi facilement que j'ai étranglé le matou. Age heureux, où le cœur s'ouvre naturellement à tout ce qui est bien! Ce bon Eustache, puisse-t-il être le même dans trente ans! Il aura beaucoup souffert: la malignité, l'envie, la calomnie, besoins des ames basses, s'attachent aux bonnes gens, parce

qu'on ne les redoute point; mais les bonnes gens sont toujours bien avec eux-mêmes, et cela console de tout.

Je ne pouvais m'empêcher de rire en regardant du Reynel, et je sentais que j'avais tort : est-on obligé d'être brave, quand on sent sa faiblesse? L'huître attaquée ferme sa coquille; le limaçon rentre dans la sienne; le hérisson se pelotonne; celui qui se dit le roi des animaux, naît, vit et meurt sans défense. Il n'est rien que par ce qui l'environne, et si nous descendions en nous-mêmes, si nous mettions, d'un côté, ce qui nous est propre, de l'autre ce que nous devons à l'état social, cette suprême intelligence, dont nous nous targuons, se réduirait à bien peu de chose, et tel homme dont on vante le génie, serait peut-être au-dessous de son chien.

Hé bien, ne vais-je pas, à propos de du Reynel, me jeter dans les idées abstraites! Me voilà déja à cent lieues de mon sujet. Quel rapport entre une pièce de mauvais vin et la métaphysique? Quel rapport? le voici. La manie de montrer de l'érudition, de l'esprit, s'adapte à tout. Tout sujet convient à la vanité, parce que la vanité croit tirer parti de tout, lors même qu'elle ne montre qu'une extrême médiocrité.

Vous saurez cependant que je ne parlais à mes compagnons, ni d'huîtres, ni de hérissons. Je caressais mes idées, j'en conviens; mais je les renfermais en moi-même, et elles avaient une utilité :

en m'occupant du roi des animaux, je ne pensais plus au saut dans la futaille ; je ne riais plus ; je n'offensais personne. N'est-ce pas comme cela qu'il faudrait souvent faire de l'esprit?

Soulanges, qui n'avait pas, au moins en ce moment, la présomption de remonter des effets aux causes, me conta que le billet énigmatique, que je lui avais écrit, avait mis tout en combustion dans le château. On nous croyait tombés dans une embuscade de brigands. Madame d'Ermeuil avait fait chercher partout des chevaux et des armes ; madame de Mirville s'était évanouie, et, en revenant à elle, elle était tombée à genoux, et avait prié pour moi.

Bonne, sensible Sophie, j'abrégerai tes souffrances, je tomberai à tes pieds, dans tes bras. Mon cœur pénétré te peindra ce qu'il éprouve. L'amant, que tu crus perdu, va te rendre à la vie et à l'amour. En me parlant ainsi, je poussais une rosse que Jacques m'avait prêtée, animal rebelle, qui ne partageait pas mon impatience ; semblable en tout à ce coursier si célèbre qui

Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

Pauvre cheval, cruellement mutilé, qui ne sent plus que les coups qu'on lui porte, peut-il se donner des ailes, parce que je suis amoureux ?

Je fus obligé de le laisser à ses habitudes tranquilles. Le galop, d'ailleurs, eût agi trop vivement sur une partie qui n'avait pas repris encore son

état naturel. Mais le moyen d'aller, au pas, joindre, calmer, rassurer ce qu'on aime! Il était plus avantageux de courir à pied, et c'est ce que je fis. L'homme agité se fatigue moins à courir qu'à s'impatienter.

Je laissai derrière moi Soulanges et ses gens: leurs chevaux, harassés de la course qu'il venaient de faire, n'allaient pas mieux que celui de Jacques. J'aperçus bientôt dans le lointain cinq à six ânes qui venaient à moi au grand trop et que je me promis bien de laisser passer en paix. A mesure qu'ils approchent, je distingue un homme, une, deux, trois femmes... des femmes! Qui peut-ce être? nous allons voir.

J'ai le coup d'œil sûr. Je cours toujours; mais je sais déja que les femmes sont bien mises, qu'elles ont de la tournure, même sur un âne. Peut-être sont-elles jolies. Courons plus vite ; je serai plus tôt auprès de Sophie, et je verrai plus tôt ces dames, en passant. Est-il défendu de regarder un bel arbre, parce qu'on a un magnifique jardin.

Hé, mais... c'est Sophie elle-même, c'est Fanchette, qui a pris le devant, c'est madame d'Ermeuil, La Roche, sa femme...

J'ai des ailes aux talons, aux épaules, j'en ai partout. A peine touché-je le sol. Fanchette pousse un cri en me reconnaissant; ces dames averties, pressent le galop. Oh, si la bienséance me permettait de répondre à l'empressement de Fanchette! Je lui souris en passant. Sa figure se co-

lore, son œil se ranime; elle pousse un soupir d'allégement, soupir que vous devez connaître, si vous avez passé inopinément de la mort à la vie. Il m'en échappe un... d'amour, peut-être; une puissance ennemie m'arrêtait; mais Sophie a sauté à terre pour être plus tôt dans mes bras; avec quelle ardeur je l'y reçois! quelles tendres étreintes de ma part! quelles douces larmes de la sienne! Fanchette est oubliée.

« Où est Soulanges, me demande la comtesse?
« — Il arrive, il est, au plus, à un demi-quart de
« lieue. »

On s'arrête, on s'assied sur le revers d'un fossé, à l'ombre d'un orme, que l'année précédente on a oublié d'ébrancher jusqu'au faîte. Comme tout dégénère dans le monde! On a planté les grandes routes pour procurer un peu d'ombre aux pauvres piétons, et en voyant la feuille tutélaire se développer et s'étendre, le propriétaire compte déja ses fagots.

J'apprends alors de la comtesse ce qui s'est passé au château depuis le départ de Soulanges. Madame de Mirville, en finissant sa prière, me dit:
« Il est écrit, *aidez-vous, et je vous aiderai.* Je veux
« aller à cette caverne, l'en tirer, ou mourir avec
« lui. — Ma chère amie, je suis comme vous sur
« des aiguilles, et cependant je reste. L'opinion
« publique n'excuse une démarche de la nature de
« celle que vous vous proposez, que lorsqu'elle a
« pour objet un époux, un frère, un père. Mais

« courir sur les pas d'un homme qui netient à vous « que par les liens du cœur!...—Et ce lien-là n'est-il « pas le plus cher, le premier de tous? Que m'im- « porte l'opinion? n'ai-je pas pour moi ma con- « science et mon cœur? Ils se soulèveraient à « l'instant, si je cédais à de vaines considérations. « Je veux partir.

« Hé, mesdames, nous dit Fanchette, en pleu- « rant de notre peine... Elle a bien le meilleur « cœur, cette Fanchette!... Mesdames, nous dit- « elle, il y a un moyen de tout concilier : partez « toutes les deux, je vous accompagnerai. Prenez « avec vous M. et madame La Roche. Cinq per- « sonnes vont où elles veulent, sans qu'on s'en « occupe. Il n'y a pas de poste ici; M. de Sou- « langes a pris tous les chevaux du village; mais « il reste des ânes, et je vais en chercher.

« Cette proposition s'accordait beaucoup avec « ma manière de sentir. Je ne sais cependant ce « que j'aurais répondu à Fanchette. Mais sans at- « tendre ma réponse, elle est sortie, elle est des- « cendue, en quatre sauts, et je la voyais dans la « cour avant que j'eusse trouvé une idée.

« Je ne connais pas d'activité égale à celle de « cette aimable fille. En moins d'un quart d'heure « elle s'était procuré ce qu'il fallait pour monter « notre petite caravane, et elle était sous les croi- « sées du château. La voir, sauter l'escalier comme « elle, monter la première bête qui se présente, « partir au galop, fut pour madame de Mirville

« l'affaire d'une minute. Je cours sur ses pas; je « prends en passant La Roche et sa femme; nous « nous mettons en selle, et nous galopons après « madame de Mirville, que nous rejoignons à quel- « ques toises du village.

« Fanchette, que le hasard sans doute avait « montée beaucoup mieux que nous, était bien « loin en avant... Madame, dit la petite, moitié « en riant, moitié en rougissant, quand une femme « comme vous n'a pas son laquais, la femme de « chambre doit aller en courrier, et je hâtais ma « monture pour vous procurer un relais au pro- « chain village. »

Le prétexte était bien trouvé. Chère Fanchette ! Ce n'est point au hasard que tu dois la vélocité de ta monture, et tu pensais, en courant, à autre chose qu'à un relais. On le crut cependant. « Cette « bonne Fanchette prévoit tout, dit vivement So- « phie, et elle l'embrassa avec affection... » Fanchette reçut cette marque de faveur, avec un embarras, qui ressemblait à du respect : on put au moins s'y méprendre. Mais il me fit un mal, ce baiser! Je voyais Sophie dupe de sa bonté; Fanchette et moi étions coupables de perfidie... Mais pouvais-je éclairer cette excellente, cette chère Sophie, détruire sa sécurité, déchirer son cœur? Il est des maux purement d'opinion, qui ne sont rien, quand on ne les connaît pas... raisonnement détestable! Non, je ne pouvais rien dire à Sophie; mais j'aurais dû me conduire de

manière à n'être pas forcé de dissimuler avec elle. La dissimulation, quel que soit son motif, est toujours une bassesse de l'ame. J'attends la réponse de mon homme d'affaires, elle terminera tout! Je serai tout à Sophie; je n'aurai plus à rougir de moi, du moins pour l'avenir.

Ces réflexions m'affligeaient, et cependant je les aurais prolongées, si ces dames n'eussent été impatientes de savoir comment nous étions tombés dans les mains des brigands, et comment Soulanges nous en avait tirés.

Je voulus faire le capable, je cherchai à briller; faiblesse pardonnable à celui qui n'a d'intention que celle de plaire, et mon récit ressembla à un mélodrame. Tantôt je m'élevais aux nues, tantôt je descendais aux détails les plus communs. Quelquefois j'inspirais la terreur; quelquefois un comique trivial forçait le rire, et il résulta de ce mélange qu'on n'éprouvait ni intérêt, ni gaieté réelle: *L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.* Cependant la gaieté prévalut à la fin. Toutes les inquétudes étaient dissipées, et du Reynel, dans le vin jusqu'au menton, fut le dernier tableau dont on conserva le souvenir. On se leva pour aller au-devant de lui et de Soulanges, en le comparant à ce duc de Clarence, qui, maître de choisir son genre de mort, voulut finir dans une cuve de Malvoisie.

Deux hommes marchent derrière nous d'un air déterminé. Serait-ce encore une aventure ?... Non,

non, ce sont les papas Tachard et Servent. Ils arrivent tard, et bien malgré eux, disent-ils ; mais le suisse de la paroisse charriait son engrais, et il a fallu l'attendre pour avoir sa *rouillarde* et sa pique au manche vermoulu. Il n'y avait rien à répondre à d'aussi bonnes raisons.

Bientôt nous joignîmes mes libérateurs. Soulanges et ces dames mirent pied à terre; le duc de Clarence dit qu'il y aurait de la folie à marcher, ayant à sa disposition une monture aussi douce. Sophie voulut absolument que je prisse la sienne, et, ma foi, j'en avais besoin, après mes anxiétés, mes combats, et la course que je venais de fournir. Nous marchâmes, en faisant des contes, assez plaisans pour qu'aucune idée sentimentale ne pût naître. De toutes les positions, c'est la seule qui convienne à un homme toujours prêt à ce déceler.

Nous arrêtâmes à la petite maison d'Eustache. Tout y était dans la désolation. Monsieur le chef, plein de sa douleur, avait bu, par distraction, une bouteille de vieux vin rouge, qui devait entrer dans la composition d'une matelotte, et il avait laissé brûler la plus belle des volailles. Du Reynel jeta les hauts cris. Eustache essuya les larmes de sa petite Claire, tremblante pour lui et pour moi, et je me chargeai de calmer les alarmes de la mère Servent. Elle est vieille, elle est laide; mais pourquoi rejetterait-on ces êtres disgraciés? Ne portent-ils pas, sous une enveloppe rebutante, un cœur sensible, que le dédain hu-

milie, que l'abandon afflige? Ne vieillirons-nous pas aussi, et ne voudrons-nous pas, alors, avoir quelqu'un qui nous entende et nous réponde?

Nous reprîmes les travaux que l'idée de notre danger avait généralement suspendus. Chacun s'amusa à ranger quelque chose de l'ameublement des fiancés. Moi, je montai le lit, et Sophie plaça la courte-pointe d'indienne. « Ah, Sophie, pen-« seriez-vous comme moi?... — Je ne veux pas de « ces questions-là, monsieur, » et un petit coup, sur la joue, me donna le droit de baiser sa jolie main.

Ah, mon Dieu, voilà du Reynel qui monte, rouge et hors d'haleine. Que lui est-il encore arrivé? « Mon ami, la volaille est remplacée. — Je « vous en félicite. — Mais la table, qu'on a don-« née à ces enfans, convient au plus à quatre per-« sonnes, et il y en aura vingt à dîner. — Que « voulez-vous que je fasse à cela? — Quel sang-« froid! Comment, vous ne sentez pas le désagré-« ment de faire un tour à droite ou à gauche, cha-« que fois qu'il faut porter la fourchette à la bou-« che? — Envoyez Baptiste prendre au château une « table de vingt couverts. — Cruel homme que vous « êtes, elle n'entrera pas dans la maison! — Hé « bien, on s'arrangera comme on pourra. — Comme « on pourra! quelle manière de voir! Un dîner « superbe, mangé sans la moindre commodité! « Et pas une bouteille de vin au frais! Si j'étais « aussi leste que vous, j'aurais déja fait le tour

« du jardin; il me serait venu quelque idée heu-
« reuse... Mais allez donc, monsieur, allez donc,
« le cas est important. — Oui... oui, puisque nous
« fuyons aujourd'hui les lambris dorés, soyons
« tout à la nature. Une fête champêtre... — Cham-
« pêtre, ou non; mais qu'on soit à son aise à
« table. »

Ah, ah! il y a du monde dans ce jardin. Quelqu'un a eu la même idée que moi. Cette jolie petite Fanchette prévoit tout, la comtesse a raison. Autour d'un vieux noyer, dont les branches s'étendent au loin, elle a fait dresser une vaste table avec des planches prises çà et là; elle a transformé des futailles en tréteaux. Le charron du village perce des trous dans le pourtour, à un pied de distance du tronc de l'arbre. A mesure qu'il en fait un, le jardinier du château y cache un pot d'œillets, de myrte, de roses; nous aurons un surtout charmant. Servent, Tachard et leurs amis, terminent un banc circulaire en gazon... avec son dossier, vraiment. Comment donc! il est décoré de guirlandes de chèvre-feuille et de lilas! Ah, Fanchette, Fanchette! Allons, ne vais-je pas m'amuser avec elle? Laissons-la terminer ses apprêts... Il est pourtant essentiel que je lui dise un mot. « Fanchette, M. du Reynel aime à « boire frais. » Elle me prend la main... ce n'est pas ma faute. Elle m'emmène... Où me conduit-elle?... « Ah, la jolie source d'eau vive qui s'é-
« chappe de la fente de ce rocher! Une pile de

« bouteilles rafraîchit dans le petit bassin que le « temps a creusé sous la chute ! N'aperçois-je pas « une grotte dans une des faces de la roche ? « C'est là sans doute que le père Firmin retirait « ses instrumens de jardinage. — Peut-être, mon- « sieur, cette grotte a-t-elle servi quelquefois « d'asile à l'amour. — Ah, Fanchette, Fanchette, « toujours l'amour ! — Je n'ai au monde que mon « cœur. Laissez-le-moi, monsieur. »

Nous continuions de marcher; nous approchions de cette grotte, et... on appelle Fanchette... Ah, tant mieux. C'est monsieur le chef, qui la prie de faire ranger les plats dans l'ordre convenu entre eux.

Un cri général d'approbation se fit entendre, quand nos dames, Soulanges et du Reynel approchèrent du noyer. On allait me féliciter... Je proclamai Fanchette; je lui laissai les honneurs de l'invention, et j'ajoutai que tout avait été fait par ses soins et sous ses yeux. Il faut être juste envers tout le monde. J'aime surtout à l'être avec Fanchette.

La journée était consacrée à Claire et à Eustache. Ils furent placés au haut bout de la table, fort contens d'eux et des autres. Les grands parens et une vingtaine de paysans et de paysannes se mêlèrent aux belles dames et aux messieurs du château. Point de morgue, point de ton de notre part; point de familiarité déplacée de celle des villageois. Les bienfaiteurs aiment à descen-

dre au niveau de ceux qu'ils ont obligés; il n'y a que ce moyen-là de jouir de leur reconnaissance; il faut approcher un cœur pour y surprendre le sentiment. L'obligé se laisse aller à celui qu'il éprouve; et ce sentiment ajoute toujours quelque chose à la considération qu'inspirent le rang et la fortune.

La comtesse a fort bien fait les choses; elle n'a pas même oublié les vins de dessert. Avec eux circule la gaieté; ils amènent la chansonnette. Ce n'est pas toujours l'esprit qui l'a dictée; mais en faut-il pour entendre : Amour et bonheur?

A la chansonnette, succèdent les tapes sur l'épaule... Les tapes sur l'épaule! il est temps de quitter la table. La comtesse le sentit comme moi. Elle se leva, et nous entendîmes les ménétriers, qui semblaient n'avoir attendu que ce signal.

Oh, cette fois, Claire dansera avec son Eustache, ainsi que je le lui ai promis... Les voilà placés... ils dansent fort mal l'un et l'autre; mais ils se regardent avec tant de plaisir, qu'on en trouve à les voir danser. Et moi aussi je danserai... une valse avec Sophie... si nos râcleurs peuvent en jouer une... Hé, ma foi, oui, c'est cela à peu près... Oh, comme elle valse, ma Sophie! quelle légèreté, quelle grace, quel enjouement voluptueux!... Quelle danse que cette valse! Deux êtres se touchent, s'enlacent, se pressent, comptent les battemens de leurs cœurs, et comme ils battent celui de Sophie et le mien! « Arrêtons-

« nous, mon ami; cette danse ne me vaut rien « avec vous. » Elle m'avait parlé très-bas; je feignis de n'avoir pas entendu. Je l'entraînai à la rencontre de Soulanges et de la comtesse, ivres comme nous, cherchant, comme nous, à dissimuler leur ivresse, et dissimulant aussi maladroitement que nous. Sophie devina mon intention; mais l'exemple n'avait pas plus d'empire sur elle que l'opinion. Elle m'échappa, et alla se jeter sur le banc de gazon, en disant très-haut qu'elle ne pouvait supporter plus long-temps la fatigue et la poussière.

Je la suivis, et je m'assis près d'elle. « Vous me « faites faire des choses inconcevables. Vous me « damnerez, mon ami. — Hé, pourquoi ces scru- « pules, charmante Sophie? quoi de plus inno- « cent que la danse? David ne dansa-t-il pas devant « l'arche? — David ne valsait pas, mon ami. »

Elle a raison. Si quelque jour j'ai une fille, elle ne valsera jamais.

Pourquoi donc Eustache a-t-il toujours quelques mots à dire à l'oreille de Claire? Au point où en sont les choses, ils ne doivent plus avoir de secret. Peut-être avons-nous oublié quelque pièce de l'ameublement. Ils s'en aperçoivent, et craignent de nous le faire entendre. Je reverrai tout, dans le plus grand détail. Ils ne formeront pas un vœu inutile : il en coûte si peu pour les satisfaire!

Ah, Fanchette a fini ses petits arrangemens. La

voilà qui paraît, et nos paysans ne regardent plus qu'elle. Serait-elle plus jolie que madame de Mirville, qui n'obtient pas un regard?... Le pauvre passe devant un château; il s'arrête à la porte d'une chaumière.

On l'invite à danser. Elle refuse avec politesse, et trouve toujours quelque raison qui ménage les amours-propres : on la quitte sans être mécontent... Claire ne danse qu'avec Eustache; peut-être Fanchette... Oh, non, non, je ne la prendrai pas. Que m'importe qu'on ait démêlé, sous ma réserve affectée, l'émotion délirante que j'éprouvais en valsant avec Sophie? La comtesse, Soulanges, du Reynel savent notre amour, et ces bons paysans ne cherchent pas ce qu'on ne juge point à propos de leur dire. Mais si cette émotion allait se reproduire, en touchant, en caressant le bras de Fanchette, en retrouvant sa main... Oui, oui, elle se reproduirait, et on tournerait, contre nous, des circonstances attribuées jusqu'ici à un zèle qui leur est tout-à-fait étranger... Non, je ne la prendrai pas.

Mais une contre-danse bien insignifiante, quoique bien à la mode, *en avant deux*, etc. où on danse avec toutes les femmes, excepté avec sa danseuse... Oui, mais une femme de chambre... Hé, la comtesse n'a-t-elle pas dansé avec Servent, et Soulanges avec la fille du jardinier?... Je vais prendre Fanchette... Je n'ose, en vérité... et j'en ai une envie!

Sophie ne voit que moi. Elle est étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle. « Mon ami, « personne n'invite cette pauvre Fanchette, et je « crois qu'elle danserait volontiers... Elle vous « regarde. Quel plaisir vous lui feriez en la pre- « nant!... Allez, mon ami, allez donc. Ayez un « peu de complaisance. »

De la complaisance! Comme nous nous trompons tous sur le sens des choses, sur la valeur des mots!... J'ai fait à peine quatre pas, et sa main est dans la mienne; sa figure a l'expression de l'amour heureux, du désir, de l'espérance à la fois. Que de choses exprime cette figure-là!

Nous sommes placés, et je crains de lever les yeux sur elle. Ai-je besoin de la regarder? Cette main n'est-elle pas là, toujours là, et ne dit-elle pas tout? Quelle situation que la mienne? L'une me craint; je veux fuir l'autre, et nous sommes toujours trois!

On commence. J'ai vis-à-vis de moi une paysanne laide, mal bâtie; bon, bon. Je ne la perdrai pas de vue un instant... La figure se termine par un *balancé;* comment me tirerai-je de là? *Un tour de main!...* Je n'en tenais qu'une; en voilà deux.

Je me possède autant que je le puis; mais je sens que mes yeux vont dire : Amour et plaisir, et tout le monde entend ces deux mots-là, et les interprétations, et les conjectures, et l'expulsion de Fanchette, et Sophie désabusée... Il faut quitter la contre-danse. Mais quel prétexte?... Je vais me donner une entorse.

Au moins j'en ai fait le semblant. Je me traîne, en boîtant tout bas, sur le banc de gazon. Cette si bonne Sophie, qu'il faut toujours tromper, parce qu'une première faute en entraîne mille autres, cette bonne Sophie remarque avec satisfaction que le pied n'enfle point; mais elle croit qu'il est indispensable que je me retire, que je prenne du repos... Oui, j'en prendrai, si le malin génie qui me poursuit, qui m'obsède, veut me laisser quelques heures à moi-même.

Sophie n'est point assez forte pour aider de son bras un homme qui s'est donné une entorse. Elle fait amener l'âne du duc de Clarence, et comme il est probable que j'aurai besoin de compresses, de bandes, elle prie Fanchette de nous suivre. Me voilà encore entre elles deux! L'heureux semblant que j'ai fait là!

Deux, toujours deux, lorsqu'une seule suffit pour me faire extravaguer! Je ne veux ni compresses, ni bandes. Je fais remarquer que le pied joue avec facilité, et qu'ainsi je n'ai besoin de rien. Sophie veut qu'au moins je me mette au lit. Elle sort avec Fanchette, et je me couche, pour terminer enfin cette orageuse journée.

Pas du tout. Sophie rentre; elle tient les oraisons funèbres de Bossuet; elle va me lire celle de Madame, pour m'amener doucement au moment du sommeil. C'est quelque chose de très-beau, sans doute, que l'oraison funèbre de Madame; mais que me font les morts, quand je suis plein

de vie, et que j'ai près de moi ce qui peut la faire aimer? N'importe, ayons l'air d'écouter.

L'air d'écouter ! et voilà Fanchette qui revient. Elle sourit; elle n'a pas cru un moment à mon entorse, et elle vient s'établir là, pour me punir d'avoir voulu lui échapper. Elle a trouvé je ne sais quel ouvrage très-pressant, et que l'ordonnance de la petite fête lui a fait quitter. Sophie lit; ses yeux, les plus beaux yeux du monde, sont constamment fixés sur son livre, et ceux de Fanchette me parlent, et je crois que je leur réponds... Il faut que tout cela finisse; je n'y puis tenir davantage... Que de fois ai-je pris cette résolution ! qu'ai-je fait pour l'accomplir?

Le jour est sur son déclin. J'entends rentrer la comtesse, Soulanges et du Reynel. Ils croient aussi à mon entorse; ils montent chez moi; mais ils n'y resteront pas, et Sophie et Fanchette sont clouées à leur place.

Je proteste que je n'éprouve plus la moindre douleur, que je veux me lever, que je passerai la soirée au salon. Sophie me le défend, les autres me le permettent; la majorité l'emporte. On me laisse, je m'habille, je descends, j'entre au salon en dansant. Sophie crie à l'imprudence; je lui réponds par un entrechat; elle se rassure; nous commençons un boston.

Le premier tour n'était pas fini, lorsque la mère Servent entra. Elle était tout en larmes. Claire était disparue; sa mère l'avait cherchée dans tout

le village ; elle n'espérait plus la trouver qu'au château, et cet espoir venait d'être déçu. Cette pauvre mère m'inspira de la pitié, et je cherchai à pénétrer la cause d'un événement aussi inattendu. « Où est Eustache, mère Servent? — Il a « cherché sa Claire avec Tachard, avec not'homme, « et n'en ayant rien appris, il est allé parcourir « les vignes et les champs qui environnent le vil- « lage. — Seul? — Seul. Tachard et Servent cher- « chent chacun de leur côté. — Il est clair que di- « visés ils parcourront trois fois plus de terrain. « Et qui a ouvert l'avis de se séparer? — C'est « Eustache. — Ah, c'est Eustache! Et sans doute « il est affligé, désespéré, furieux? — Non, mon- « sieur. I' dit qu' dans la vie on n' doit jamais man- « quer de courage. — Ah, il a dit cela, Eustache! »

Je souris... je me rappelai les mots à l'oreille, qui me paraissaient si déplacés, et qui commençaient à s'expliquer. « Soyez tranquille, mère Ser- « vent; Claire n'est pas perdue, et j'espère, moi, « la retrouver. — Vous, monsieur? — Moi. » Je pris mon chapeau, et je sortis. La mère Servent me suivit; elle engagea Baptiste et André à battre la campagne. Je ne sais ce qu'ils répondirent; j'étais déja loin.

Je pensais qu'il ne fallait pas courir beaucoup pour retrouver Claire. Ces petites innocentes, si pressées de se marier, se laissent facilement persuader. D'ailleurs Claire était fiancée. A la vérité, il lui manquait le sacrement; mais que fait une

cérémonie de plus ou de moins à un cœur de quinze ans? J'allai droit à la maison d'Eustache.

La porte, les volets sont bien fermés; pas d'apparence de lumière. J'appelle; ils ne répondent pas; ils font bien de se taire. Moi, j'ai raison d'insister : je ne veux pas que cette pauvre mère passe le reste de la nuit dans les tourmens de l'inquiétude... Décidément ils ne répondront pas. Je fais le tour de la maison; je longe les murs du jardin. La porte, qui donne sur les champs, est aussi exactement fermée que celle de la maison. Mais cette porte a trois barres en travers. Elles vont me servir à gagner la crête du mur; je sauterai dans le jardin, et probablement le silence ne sera pas aussi profond de ce côté que de celui de la rue.

Je monte... Je touche le faîte du mur; une brique vacille sous ma main, elle va se détacher. Je m'appuie fortement des pieds et des genoux; la gâche, mal scellée, cède au poids de tout mon corps; elle se détache; la porte s'ouvre; je me laisse glisser à terre... Me voilà dans le jardin.

Je n'ai pas à craindre ici les mille et un incidens que j'ai supportés chez Jacques. Je suis connu, et je n'ai qu'à me nommer. J'avance doucement, bien doucement; je colle mon oreille au volet de la chambre à coucher, et sans doute je vais surprendre mes petits fripons.

Oui, oui, j'entends... Qu'entends-je? Je ne puis distinguer un mot; mais ici que fait le mot? L'ac-

cent est tout, et leurs accens ont une douceur!... une énergie! Je décline mon nom, et je raisonne par le trou de la serrure. De la raison! C'est bien le moment de l'écouter et de s'y rendre! On continue de parler la langue *accentuée*, commune à toutes les nations. Je la connais si bien cette langue, et mon amour-propre se révolte sottement, comme si j'avais seul le droit de la parler. Je crie, et de manière à être entendu des maisons voisines, et à causer l'éclat que je voulais d'abord prévenir. Je ressemblais beaucoup à ces commères, qui ont l'air de vouloir tout arranger, et qui courent apprendre à leur voisine, qui ne s'en doute pas, qu'elle a un mari infidèle. De là un raccommodement, qui ne tiendra pas; mais qui aura fait passer une heure ou deux à la commère, et qui l'honorera infiniment aux yeux des femmelettes de *l'endroit*.

J'avais nommé la mère Servent, et Claire commença à parler français. « Mon ami, ma mère « souffre; je ne l'avais pas prévu, car tu me fais « tout oublier; mais je veux aller rassurer ma « mère. — Demain, chère petite, il sera encore « temps. — Comment, monsieur Eustache, com- « ment, demain! A l'instant, à la minute, s'il vous « plaît, ou je romps le mariage arrêté. » Le joli moyen que je trouvais là, pour raccommoder la chose!

Cette menace, dont un autre eût ri, fit le plus grand effet sur le cœur tout neuf d'Eustache. Bon

Eustache! il m'ouvrit, et fut se replacer auprès de sa Claire. Il la tenait dans ses bras, et me regardait d'un air qui voulait dire : Je vous dois beaucoup; mais je ne vous dois pas ma femme, et vous ne l'emmenerez pas. Claire, confuse, très-confuse, se cachait sous le drap; on ne lui voyait plus que le bout du nez. Pauvres enfans! ils se croyaient perdus, sans retour, dans mon esprit, et je devais les confirmer dans cette idée : je représentais père, mère, oncles, tantes. Le langage de la sévérité était le seul qui me convînt. En préparant ma harangue, je remarquai qu'ils avaient pris toutes les précautions possibles pour n'être pas surpris. Des bottes de paille faisaient *sourdines* aux portes et aux fenêtres qui donnaient sur la rue. La lampe était sous la table; les rayons de lumière ne montaient pas plus haut que les barres du lit. Mes espiègles n'avaient pas envie de lire; ils y voyaient assez pour *causer*.

Je commençai un long discours, sur la nécessité de modérer ses passions, de maîtriser ses désirs. Je représentai, à Eustache, qu'il perdait de réputation sa maîtresse. Je peignis les jeunes filles du village, moins sages peut-être, et par cela seul plus rigoristes, se rassemblant, délibérant, et allant signifier à sa fiancée la défense expresse de se parer du chapeau virginal, à peine de s'en voir publiquement dépouillée. Que de belles choses je dois avoir dites! Mon auditoire attendri, subjugué, fondait en larmes. Pleurer pour avoir eu du

plaisir, et devant quel prédicateur, bon Dieu! Un libertin... si c'est l'être qu'aimer passionnément ce qu'il y a de plus aimable.

Un sermon a ses bornes, et la sensibilité a les siennes. Eustache et Claire, revenus à eux, opposaient, à mes raisons, des raisonnemens qui n'étaient pas sans quelque force. A la cérémonie des fiançailles, le curé avait dit aux fiancés que leurs promesses mutuelles étaient déja écrites dans le ciel, qu'ils devaient dès ce moment se regarder comme irrévocablement unis. *Amen*, avait répondu Eustache, et qu'avait-il pu faire de mieux que de se conduire d'après les conseils de son curé, que son *amen* prouvait qu'il avait parfaitement entendus?

Je ne suis pas casuiste, et laissant de côté les *dilemmes*, les *syllogismes*, les argumens *à majore et à minore*, je me bornai modestement à déclarer, d'après les lois sociales, que celle qui venait de se marier à la manière des patriarches, qui en vaut bien une autre, n'était pas la femme de son mari, et que j'exigeais qu'elle rentrât chez sa mère, près de qui j'allais la conduire, et dont je calmerais le ressentiment.

Je sortis, et pendant que Claire s'habillait, je pensai que la conviction de ma propre faiblesse ne m'ôtait pas le ton dur et tranchant, qu'on pardonnerait à peine à la vertu. Elle est si indulgente, si douce cette véritable vertu, et nous lui prêtons notre langage, en nous efforçant de parler le sien. La faire crier, n'est-ce pas vouloir en

imposer aux autres, et chercher à s'étourdir soi-même?

Cependant je ne pouvais pas dire à ces jeunes gens: Je ne vaux pas mieux que vous; je n'ai pas le droit de vous blâmer; ne prenez conseil que de vous-mêmes. L'hypocrisie, contre laquelle on s'élève partout, est-elle quelquefois un mal nécessaire? Pauvres humains! annonçons toujours la saine morale, dont nous nous écartons si souvent. Nous n'en avons que le masque; rendons-le aimable au moins, et tâchons de nous corriger. *Ainsi soit-il.*

Claire était prête. Je lui pris le bras, et nous sortîmes. Je la menai très-vite, parce que sa mère éplorée était toujours présente à mon esprit. Je ne disais rien. Je cherchais dans ma tête une tournure honnête à donner à une chose qui ne l'était pas trop, quoiqu'elle fût très-naturelle. La petite trottait, en poussant quelques soupirs: regrettait-elle d'en avoir tant fait? Regrettait-elle de n'avoir pas fait davantage?

Je ne sais si la mère Servent s'était rappelé, comme moi, l'*amen* d'Eustache, et si, comme moi, elle en avait enfin trouvé l'application; mais nous la rencontrâmes dans la rue, allant droit à la maison du jeune homme. Claire la reconnut d'abord, et trembla de tous ses membres. Bon, pensai-je, fille qui craint d'avoir déplu à sa mère, la respecte nécessairement, et ce respect-là n'entre pas dans un cœur vicieux.

Je contai à la mère Servent que j'avais trouvé sa fille endormie dans un champ, et pour rendre mon récit vraisemblable, je dépeignis la prairie, où, le matin même, j'avais cherché à me cacher à Fanchette et à moi. Je décrivis jusqu'à l'arbre sous lequel je m'étais reposé, et c'est là que je prétendis avoir rencontré Claire. J'ajoutai qu'à son réveil le froid l'avait saisie, et qu'il causait ce tremblement général, qu'il fallait que j'expliquasse de quelque manière.

Une mère seule est capable de croire qu'une fiancée, dans ses atours, un jour de fête et de bonheur, échappe à son amant, à sa famille, à ses amis, pour aller dormir en plein champ. Il répugne tant à une mère de croire sa fille coupable! Elle saisit avec tant d'avidité ce qui peut la justifier dans son esprit, et dans celui des autres! Ces bonnes gens avaient d'ailleurs en moi une confiance si absolue, et qu'ils croyaient si bien méritée!

La mère Servent embrassa sa fille, et la pressa contre son cœur. Claire pleura à son tour. Bon, pensai-je encore, larmes de repentir sont toujours utiles à celle qui les répand.

Elles s'éloignaient, et je restais à la même place, absorbé dans mes idées. Je tâchais d'accorder nos penchans naturels avec les institutions sociales, ce qui n'est pas facile du tout, lorsque je me souvins que nous étions sortis par la porte qui ouvre sur la rue, et que celle du jardin était restée ou-

verte. A minuit, le villageois, fatigué des travaux de la veille, dort profondément. Cependant, au village comme à la ville, il est des gens qui trouvent très-commode d'avoir en une heure ce que le travail ne leur procurerait pas en un an, et il restait encore dans ce jardin beaucoup d'effets qui avaient servi à la fête, et qu'on avait jetés dans le premier coin, à l'instant où le ménétrier s'était fait entendre. Je n'étais qu'à cinquante pas de la maison d'Eustache, et je me décidai à y retourner.

Je rentrai dans le jardin, et je crus entendre quelque bruit. Je prêtai l'oreille, et je fus bientôt convaincu que quelqu'un s'était furtivement introduit dans le petit domaine de mon protégé. C'est peut-être, me dis-je, quelque malheureux qui manque de pain. Je suis en train de moraliser; je ferai encore un beau discours sur le respect dû aux propriétés; je lui donnerai quelques écus, et je le renverrai chez lui. Le feuillage, qu'agitait le coupable, m'indiquait sa route; je le suivis. Il allait du côté de la maison, toujours couvert par des branchages, qui ne permettaient pas à la clarté argentine de la lune de pénétrer jusqu'à lui. Il se découvrit enfin, et je vis un homme en chemise... ou peut-être Claire, qui avait encore trompé la vigilance de sa mère, et qui revenait où l'appelaient l'amour et le bonheur. Je m'avance... c'est bien elle, c'est Claire qui s'approche du volet d'où je l'ai entendue, et qui sans doute va prier Eus-

tache de lui ouvrir. Je m'élance; je lui saisis le bras. « Il est bien extraordinaire, mademoiselle... » Ah, mon Dieu, c'est Fanchette! N'importe, je ne reculerai pas. Je suis monté sur un ton de sagesse qui éloigne toute espèce de danger.

« Fanchette, que faites-vous ici? — Il est si « doux d'imiter ce qu'on aime dans ce qu'il fait « de louable! — Par grace, Fanchette, ne parlons « pas de ces folies-là. — N'en parlons pas, mon- « sieur. Vous cherchiez Claire, et moi aussi. J'ai « pensé que fille sensible qui n'est, à minuit, ni « avec son père, ni avec sa mère, doit être avec « son amant. — Je l'ai pensé comme vous, Fan- « chette. J'ai trouvé Claire ici, et je l'ai rendue à « ses parens. — Qu'elle est heureuse, monsieur, « mille fois heureuse, puisque son bonheur est « votre ouvrage! — Fanchette, ne prenez pas ce « ton doux, tendre, enchanteur, qui va à l'ame, « qui l'agite, qui la tourmente. — Vous ne vous « apercevez pas, monsieur, que votre ton est à « l'unisson du mien. — Éloignons-nous au moins « de cette malheureuse maison; qu'Eustache ignore « que celui qui le prêchait il n'y a qu'un moment, « est bien plus coupable que lui. — Coupable! « Et de quoi donc? — Ne discutons pas, made- « moiselle, séparons-nous. »

Je m'éloignai. Fanchette me suivit. Je l'entendais soupirer derrière moi. Si vous connaissiez Fanchette, vous sauriez quel effet devaient faire sur moi ces soupirs... Un air frais les portait à

mon oreille; écho d'amour les répétait dans mon cœur. N'importe, je doublai le pas : le gardien des mœurs publiques ne devait pas avoir de nouvelles faiblesses.

...J'entends toujours derrière moi ce pied léger, qui foule à peine l'herbe naissante de mai. Ce pied!... cette jambe!... mon imagination ne s'arrête pas. Si je me tourne, je suis perdu. Qu'entends-je?... un faux pas, une chute! une maudite bouteille vide l'a fait trébucher. Refuserai-je à Fanchette ce que j'accorderais à la dernière des inconnues, et la sagesse doit-elle être poussée jusqu'à la barbarie? Elle se plaint, peut-être autant de ma dureté que du mal qu'elle ressent... « Non, je ne suis pas un homme cruel. Relève-« toi; appuie ton bras sur le mien... » Déja je l'ai relevée; déja je sens sa main sur mon cœur. Il semble que ce cœur veuille s'élancer hors de moi, pour s'aller unir au sien.

Que faire? Elle marche difficilement; je ne puis la quitter. Il y a une grotte dans ce jardin, elle s'y reposera un moment. Je n'y entrerai point; je l'attendrai en dehors... J'y entrai, et il était grand jour, quand nous en sortîmes.

« Fanchette, qu'allons-nous devenir? Être sur-« pris avec vous, en sortant de cette maison, moi « qui en ai arraché Claire! Oh, c'est vous, c'est « vous seule... — Ne nous reprochons rien, mon-« sieur. Entre nous, il n'y a de séducteur que l'a-« mour. » Comme elle pense! comme elle parle!

Serait-il vrai que les idées se communiquent comme le désir, et que, sans le chercher, sans s'en apercevoir, on apprend la langue de l'objet qu'on aime?

Voilà des réflexions qui viennent bien à propos. Il faut se tirer d'ici. La porte du jardin est ouverte, et peut-être les habitans ne circulent pas encore dans le village. Je lui prends la main; je l'entraîne après moi... « La porte est fermée; la « gâche a été fixée par deux ou trois gros clous de « charrette. Il est clair qu'Eustache est levé, qu'il « a fait le tour de son jardin... Oh, Dieu, Dieu, « s'il fût entré dans cette funeste grotte!... — Il y « eût trouvé des êtres heureux comme lui. — Quel « calme, mademoiselle, quelle indifférence! Elle « peut vous convenir à vous, qui n'avez rien à « perdre... — Depuis que je vous connais, mon- « sieur. — Pardon, mille fois pardon. Ma conduite « est celle de l'amour en délire; mes expressions « sont d'un barbare. Ah, dis-moi, répète-moi que « tu me pardonnes... » Elle m'embrassa.

« Fanchette, il faut pourtant sortir d'ici. — Eus- « tache s'est levé, monsieur, tourmenté par l'in- « quiétude, brûlant de savoir comment la mère « Servent a traité sa fille. Il est impossible qu'il « soit chez lui. — Qui t'a donc appris à connaître « le cœur humain? — Ne doivent-ils pas se ressem- « bler tous? Je n'ai étudié que le mien. Aurais-je « un moment de repos, si je craignais pour vous?

« — Mais nous parlons, nous parlons, et le temps

« s'écoule... Entends-tu la cornemuse du vacher « du village? Va donc, ange de délices, ou de ma- « lédiction, approche-toi de cette croisée, de cette « porte, écoute; si tu n'entends rien, ouvre... si « tu le peux. »

Le volet était poussé simplement; la croisée, la porte étaient fermées. « Monsieur, il faut casser « un carreau. — Cassez-le donc, Fanchette; je me « sens incapable d'agir. »

Un caillou brise la frêle barrière. Elle s'élance... elle a ouvert la porte de la rue. « Sortez, mon- « sieur, séparons-nous. Nous rentrerons au châ- « teau comme nous le pourrons; le jugement nous « reviendra, lorsque notre mutuel isolement lui « permettra de se reproduire. »

Je sors comme un fou qui s'échappe des Petites-Maisons; je cours, sans savoir où je vais... Personne encore dans les rues! quel bonheur!... Mais comment regagner mon appartement?... Si on y entre avant moi?... Une chambre rangée; un lit qui n'est pas défait... Oh, il y a de quoi perdre la tête.

J'étais dans des transes mortelles, et pour compléter mon supplice, je rencontre, au détour d'une rue... qui? l'aimante, la vertueuse Sophie, pâle, défaite, pouvant à peine se soutenir. Elle n'a pas dormi plus que moi; mais quelle différence! inquiétude, vœux, pureté de son côté; et du mien... Je suis un misérable!

Mais renoncerai-je au cœur de la plus parfaite

des créatures, en lui dévoilant l'affreuse vérité, ou descendrai-je lâchement jusqu'au mensonge? J'ai menti avec facilité à la mère Servent : je rassurais une mère craintive; je conservais la réputation d'une enfant, sans expérience. Ici je vais mentir, parce que le vice a besoin d'un masque, et je ne suis pas assez dégradé pour être insensible à ce que ma position a d'humiliant.

« Ah, mon ami, quelle nuit j'ai passée! avec « quelle douloureuse impatience j'attendais le jour! « Deux de ces nuits-là encore, et je perdrais la « vie et mon amour... Pardonnez-moi, mon Dieu, « de le préférer à vous... Mais, dites-moi donc, « cruel homme que vous êtes, où vous avez passé « cette nuit? — Je sors de chez Servent. Claire est « au sein de sa famille; elle dort à côté de sa mère, « qui travaille. — Où avez-vous été? Qu'avez-vous « fait? »

Elle ignore l'escapade de Claire. Ses parens n'en ont pas de connaissance positive, et d'ailleurs ils m'estiment assez pour croire que je n'en parlerai pas même à celle... A celle que tu adores, allais-tu dire, ingrat, perfide! Je ne dévoilerai pas la faute de Claire : mésestimer quelqu'un est un tourment pour Sophie.

Il faut pourtant répondre quelque chose. Je dirai... que dirai-je? « Claire était rentrée chez « elle; je retournais au château. Un bruit affreux « m'étonne et m'arrête; il partait de cette maison. » J'indique du doigt la première qui s'offre à moi.

« Hé, mon ami, c'est celle du notaire. » Qu'a ce pauvre notaire à démêler avec moi? Je ne puis cependant me rétracter. « Le notaire se portait aux « dernières violences envers sa jeune femme, qui « pleurait, et demandait grace. Je frappe à coups « redoublés. On ouvre; j'entre, et je me déclare « le défenseur de l'épouse infortunée. On s'em- « porte, et j'oppose le raisonnement au soupçon, « la modération à l'aveugle fureur. On m'écoute, « on parvient à s'entendre, après des discussions « interminables. Le mari demande grace à son « tour. La jeune femme pardonne du fond de son « cœur. Je les quitte, et j'allais rentrer, heureux « d'avoir ramené la paix dans un ménage. »

Femme unique! Elle me comble d'éloges; elle me prend la main; elle passe un bras à mon cou; elle me sourit; elle oublie la fatigue et l'inquiétude; elle en est trop payée par la satisfaction de trouver son amant toujours plus digne d'elle. Meurs donc, tigre, qui fais couler ses larmes, et qui n'en taris la source qu'à force de bassesse et de fausseté.

Fanchette passe à côté de nous, et Sophie lui parle avec bonté. Combien ces marques d'affection, toujours répétées, ajoutent à ce que je souffre! Si Fanchette répond avec une certaine liberté d'esprit, je la méprise, je la déteste sans retour. Son embarras est égal au mien. Elle rougit, elle pâlit, elle balbutie, et c'est encore la femme incomparable qui la rend à elle-même. Sophie loue

sa vigilance, sa prévoyance : elle porte un panier au bras... des œufs, du beurre frais, du fromage. Où a-t-elle été prendre cela?

Elle répond aux choses flatteuses que Sophie lui adresse, par une simple révérence. Elle s'éloigne, et je lui vois essuyer une larme... Est-ce le repentir qui la lui arrache? Peut-être est-ce la pitié qui la donne à celle que nous trompons tous les jours. Madame de Mirville inspirer de la pitié à Fanchette!

On était déja levé au château. Tout le monde m'y marquait de l'amitié, et on faisait courir Baptiste et André, pour savoir enfin ce que j'étais devenu. J'entre. Sophie me présente comme un de ces êtres rares qui honorent l'humanité. On plaisante sur le compte du notaire, et Sophie se fâche. On revient; on juge la chose de sang-froid; on me félicite; on m'applaudit. Supplice horrible! Suis-je coupable au point de l'avoir mérité?

Réfléchissez, jeunes gens, au nombre incalculable d'inconvéniens qu'entraîne l'inconduite. Pour masquer la mienne, je ne trouve, dans l'embarras où je me suis mis, d'autre expédient que de diffamer un homme, qui peut-être aime sa femme, comme Sophie mérite d'être aimée.

Je me jette dans mon lit, bourrelé de remords, et cependant mes yeux se ferment: j'étais excédé de toutes les manières. Le juste seul doit dormir d'un sommeil tranquille. Agité par des songes cruels, courbé sous la verge de ma conscience,

j'expiais, loin de tout objet de séduction, le malheur de m'être laissé séduire... Séduire! L'ai-je été? Non. Mon misérable cœur va sans cesse au-devant du sien.

Le sommeil le plus pénible calme le malheureux, le rend à lui-même et à la raison. A mon réveil, je me promis bien sincèrement de fuir Sophie, pour échapper à Fanchette. « Je gagnerai « la première poste à pied, puisque je ne peux « encore monter à cheval. Là, j'attendrai une oc- « casion pour retourner à Paris. Rendu chez moi, « j'écrirai à Sophie; je prétexterai des affaires « inopinées, et peut-être m'aimera-t-elle assez « pour me croire sur ma parole : elle a cru... elle « a bien voulu croire... Vous riez, messieurs, de « mes scrupules, de mes combats. Recueillez-vous, « et si ensuite vous me trouvez ridicule, la na- « ture ne vous a donné que des sens. »

CHAPITRE XVII.

La Séparation.

Je me lève, bien décidé à partir, à partir sans le moindre délai, et, cette fois, ma résolution est inébranlable. J'éprouve le besoin de respirer un air frais, et j'ouvre ma croisée. Plusieurs voitures entrent dans la cour. Des femmes, des hommes, des malles... Hé mais, n'aperçois-je pas Georges, ce vieux valet de chambre qui m'a élevé,

et qui vaut mieux que son maître? « Georges, « Georges, me voici, monte, et dis-moi ce que tu « veux. »

Il entre, il me remet une lettre de mon homme d'affaires; mes intentions sont remplies. La boutique est louée, garnie; le modeste ameublement est en place. Hélas! j'avais tout oublié près d'elle. Je ne me souvenais plus même des mesures que j'avais prises pour m'en séparer.

Une seconde femme de chambre arrive pour madame d'Ermeuil, une autre pour madame de Mirville; des effets en quantité pour toutes deux. Oh, Sophie, as-tu besoin des étoffes de l'Inde? n'es-tu pas assez belle de ta seule beauté?

Il y a aussi pour moi du linge, des habits, de l'argent. De l'argent! il peut servir à entretenir la paix de l'ame : il ne la fait pas recouvrer.

Comment lui apprendre qu'elle a un sort indépendant, qu'il faut qu'elle parte, qu'elle s'aille fixer rue Saint-Antoine, que je le veux, que je l'exige impérativement? Si j'annonce une éternelle séparation, elle ne voudra point partir; si je lui parle, je ne le voudrai plus.

Je vais lui écrire... Non, elle me cherchera, me trouvera, me gagnera : l'amour et le plaisir parlent, combattent pour elle. Je m'expliquerai avec Soulanges. Homme du monde, il sera indulgent, et en imposera à Fanchette par l'influence du rang... Que dis-tu? Quand elle t'a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher, elle a cru se confier à

un homme d'honneur; elle t'a rendu dépositaire de sa réputation. As-tu le droit de la lui ravir?

Mais le curé... Le curé est un homme, et il n'en est qu'un qui doive savoir que Fanchette...

Que ferai-je donc? En cherchant à classer mes idées, j'étais descendu au salon. Je m'y promenais machinalement, et j'avais pris, sans envie de les lire, un paquet de journaux qui venait d'arriver, et qu'un pur hasard avait fait tomber sous ma main. J'en parcourais un, en pensant à tout autre chose. Ce papier me servait de contenance, comme un éventail à une femme qui rougit ou qui veut en avoir l'air. Il m'arriva, je ne sais comment, de lire tout haut : L'abbé Aubry prêche demain à dix heures du matin, dans la cathédrale de Beauvais, et en lisant, je ne pensais pas plus à l'abbé Aubry qu'au Grand-Mogol.

« L'abbé Aubry! le premier prédicateur de l'Eu-
« rope! Quelle est la date du journal, mon ami?
« — Le 3 mai, madame. — Le 3 mai! c'est vrai-
« ment demain que l'abbé Aubry prêche, et je ne
« l'ai pas encore entendu!... Mais dites-moi, mon-
« sieur, pourquoi vous m'appelez madame? — Ce
« qu'on doit aux bienséances, à la société esti-
« mable qui nous écoute... On ne doit rien qu'aux
« bonnes mœurs, mon ami, et quand on paie
« rigoureusement cette dette-là, on peut se dis-
« penser des convenances. Mon ami, mon cher
« ami, je brûle d'entendre l'abbé Aubry. Vous
« me conduirez à Beauvais, n'est-il pas vrai? —

« Oh, avec un sensible plaisir. — Nous partirons « après dîner. — De suite, si vous le voulez. — « De suite, soit. Habillons-nous. Pendant le temps « que nous donnerons à une toilette négligée, « Baptiste nous trouvera des chevaux. Vous nous « prêterez Baptiste, n'est-il pas vrai, comtesse? « — Oh, très-volontiers. — Mon ami, nous arri- « verons assez tôt pour voir le chœur de Beau- « vais : c'est, dit-on, une des merveilles de l'église « chrétienne. — Que sera-ce quand vous y serez? « — Du sentiment, mon ami, et pas de pointes, « je ne les aime pas, et vous avez assez d'esprit « pour ne pas recourir à de pareils moyens. Allez « donc vous habiller. Me promènerez-vous dans « Beauvais, en veste de nankin et en culotte de « peau? — Chère Sophie, je vole et je reviens. — « Comtesse, ce soir nous visitons la cathédrale, « demain nous entendons le sermon de l'abbé « Aubry, et nous revenons à l'heure du dîner, « pénétrés de l'éloquence, de l'onction de l'ora- « teur. — Prenez garde, madame, prenez bien « garde. On dîne ici à quatre heures précises, et « vingt minutes de retard dessèchent un rôti, ou « forcent le chef à le laisser refroidir. » L'observation est de l'oncle Antoine.

Je n'ai donc plus besoin de prétextes pour m'éloigner de ce château. Je vais en partir avec la seule femme qui soit au-dessus de Fanchette qui puisse me la faire oublier... L'oublier! La fuir; oui, sans doute; l'oublier! jamais.

Me voilà dans mon appartement. Georges apprête ce qu'il me faut, et j'entre dans ma chambre à coucher. Maintenant je peux lui écrire ; je ne quitterai plus Sophie d'une seconde. Je ne serai plus exposé aux charmes tout-puissans de ses regards; je ne craindrai plus ses soupirs, ses tendres plaintes... Mais elle ? que va-t-elle penser, combien va-t-elle souffrir? pauvre Fanchette!... pauvre moi!

Je tâche de me monter la tête. Je m'arme de la plume cruelle qui va rompre toutes nos relations. Je cherche des expressions austères comme mes motifs. Je relis ce que je viens d'écrire... C'est l'amour qui soulève un coin de son bandeau. C'est toujours l'amour.

Je déchire, je recommence, je déchire encore. Enfin je m'en tiens à ceci : « Nous nous sommes « égarés l'un et l'autre, chère Fanchette, et nous « pensons trop bien, tous deux, pour ne pas ab- « jurer une erreur de cette nature. Je quitte ce « château, pour n'y rentrer que lorsque vous en « serez sortie. Il est inutile de prendre congé de « madame d'Ermeuil, d'emporter les effets que « vous avez ici. Vous trouverez, dans l'asile que « je vous ai fait préparer, ce qui est nécessaire « aux besoins présens, et je vous ai ménagé des « ressources pour l'avenir. Si elles se trouvent in- « suffisantes, je pourvoirai à tout.

« Mon domestique vous conduira. C'est un « garçon discret, qui ne vous fera pas de ques-

« tions, par cela seul que je ne lui aurai pas or-
« donné de vous en faire.

« Partez avec lui, aussitôt qu'il vous remettra
« la présente. Partez, je le veux... » Je le veux! oh, quelle expression!... Pas de ménagemens. Il est des circonstances où, pour frapper juste, il faut frapper fort. « Partez, je le veux, et vous « n'avez que ce moyen de conserver mon estime. »

Mon estime! Hé, oui, mon estime. Comme elle a fort bien dit : Entre jeunes gens, il n'y a de séducteur que l'amour.

« Georges? — Monsieur? — Connais-tu déja ici
« une femme de chambre qui se nomme Fan-
« chette? — Oh, monsieur, il suffit de l'entrevoir
« pour s'informer de son nom. C'est la fille la
« plus séduisante... — Ce n'est pas de cela qu'il
« s'agit, Georges. Un de ses parens éloignés, mon
« intime ami, m'a écrit de Marseille, et me charge
« de lui faire parvenir des secours. Fanchette en-
« tend le commerce de mercerie, et j'ai chargé
« mon homme d'affaires... — J'entends aussi,
« monsieur, et c'est pour elle qu'il a loué cette
« jolie petite boutique, rue Saint-Antoine. Toute
« autre que mademoiselle Fanchette me devrait
« des remercîmens. J'ai eu un mal, pendant deux
« jours, à faire porter, à ranger! mais quand on
« la voit, on est payé de ses peines.

« — Mon ami, mon ami, descendez donc; les
« chevaux sont mis, et vous ne finissez pas. —
« Je descends, chère Sophie.

« Georges, voilà le bail, les quittances des « fournisseurs, du receveur du droit de patente, « et les clés du nouveau domicile de Fanchette. « Dès que je serai parti, vous la prendrez à l'écart, « vous lui remettrez tout cela; ensuite vous lui « donnerez cette lettre. Vous la laisserez maîtresse « absolue du parti qu'elle voudra prendre. Pro- « bablement elle vous proposera de l'accompagner « jusqu'à la grande route. — Je le lui proposerai, « moi, monsieur. — A la bonne heure. Vous en- « trerez avec elle dans une auberge décente, et « vous la ferez monter dans la première diligence « qui passera pour Paris. Vous viendrez ensuite « me trouver à Beauvais, à l'hôtel de la Tête- « Noire. »

Je descends; je rencontre Sophie, qui, dans son impatience, vient au-devant de moi. Je lui présente la main; nous descendons, nous traversons rapidement le vestibule... Fanchette est sur les degrés de la cour. Elle est partout, cette Fanchette! Mais ma Minerve et son égide sont à côté de moi. Cependant il faut détourner les yeux, ou aller révoquer mes ordres, déchirer ma lettre, me condamner à d'interminables faiblesses. C'est au moment même où mon cœur brisé se révolte contre ma raison, que je m'arme d'un courage stoïque. Je porte Sophie dans la calèche; je m'élance après elle; Baptiste pique les chevaux. Je lui crie de fouetter plus fort. Je m'éloigne avec rapidité, et à chaque temps de galop, je

sens que j'ai laissé derrière moi la moitié de ma vie. J'ai l'autre auprès de moi. Ah, Sophie, c'est pour toi seule que je veux vivre; mais, égards pour le malheur; tendre intérêt pour ma victime! Hé, ne suis-je pas aussi la sienne? Ah, s'il n'existait pas une Sophie, je terminerais tant de souffrances, de combats. J'oserais être heureux, en dépit des préjugés, à la face de l'univers.

« Mon ami, à quoi pensez-vous donc? — Chère « Sophie, je jouis du spectacle de la nature ra- « jeunie. » La nature, la pluie, le beau temps, sont les heureux échappatoires de ceux qui n'ont rien à dire, ou qui ne veulent pas dire ce qu'ils pensent.

Sophie suit cette première donnée, elle admire tout, et dans la moindre fleurette elle adore le créateur. Ah, c'est dans Sophie qu'il faut le reconnaître et l'adorer... Et Fanchette!... Il a fait deux chefs-d'œuvre.

Il n'y a que trois lieues du château d'Ermeuil à Beauvais. Nous allions d'un train à les faire en trois quarts d'heure. La rapidité de la course, le bruit des roues, ne nous permettaient pas de tenir une conversation suivie, et j'avais tant de besoin de pouvoir parler à moi seul!

Nous arrivons. Nous voilà dans la cour de la Tête-Noire. L'hôte, l'hôtesse, leurs gens ne laissent rien à faire à la femme de chambre de Sophie. Ils nous aident à descendre; ils s'emparent de nos paquets; ils les portent au plus bel appar-

tement. Cet appartement-là doit être payé cher, n'y passât-on qu'une heure, et n'y prît-on qu'un œuf frais. Tout le monde va, vient autour de nous; on cherche à lire sur nos figures combien rapportera l'honneur de nous recevoir. C'est une bien belle auberge que celle de la Tête-Noire; beaucoup plus belle que celle de l'Aigle-Impérial de Chantilly... Mais à l'Aigle-Impérial, il y avait une Fanchette! Ici l'amour ne fera pas un temple d'un grenier à foin.

On nous demande si nous voulons être servis chez nous. Il y a donc dans cette auberge une table d'hôte. J'engage Sophie à descendre. Satisfait de moi-même, heureux, à ce qu'il me semble, d'avoir rompu avec Fanchette, j'éprouve cependant un certain fonds de tristesse, qui s'oppose à ce doux abandon, dont j'ai contracté l'habitude avec Sophie. Elle décide que nous dînerons dans notre appartement. Je me soumets.

Elle renvoie Caroline... Vous savez bien? cette femme de chambre arrivée ce matin. Me voilà seul avec elle. Quel prétexte trouverai-je donc, qui m'autorise à garder le silence, moi qui ai toujours tant de choses à lui dire?... Une migraine. Oui, une migraine; cela prend comme un coup de feu, et se passe à volonté : n'est-il pas vrai, mesdames?

J'allais porter la main à mon front : « Mon ami, « me dit-elle, vous savez combien je vous aime, « combien je vous estime. Je ne me défie ni de

« votre volonté ni de la mienne ; mais la jeunesse « et l'amour sont deux séducteurs, devant qui « disparaissent les résolutions les plus sages... « Nous l'avons éprouvé, cher ami. De quoi s'en « est-il fallu que nous devinssions coupables ? J'ai « ordonné à Caroline de ne me pas quitter un « moment pendant ce petit voyage. Je vous de- « mande pardon d'avoir cru cette mesure néces- « saire, et je vous prie de n'y voir qu'une preuve « nouvelle du sentiment exclusif, invincible qui « m'unit à vous.

« J'ai pensé qu'il était inutile que cette courte « explication se fît en présence de Caroline : faites- « moi le plaisir de la rappeler. »

J'y courus, moi qui, dans toute autre circonstance, aurais maudit cette Caroline, qui la maudirai peut-être dans deux heures... Oh, quel cœur que le mien !

Nous nous mettons à table. Elle conserve son ton doux, tendre, moelleux, ce ton qui va à l'ame, et qu'elle seule sait entendre. Elle parlait comme si nous étions seuls. Elle veut aimer ; elle veut le dire hautement ; elle consent que tout l'univers le sache ; elle permet les interprétations ; elle ne les craint pas : son amour et sa conscience, que lui faut-il de plus ?... Oh, quelle femme ! Sa candeur, sa franchise ne permettent pas au soupçon de naître. Une autre, qui se conduirait ainsi, ne chercherait qu'à plaire, à attirer par des aveux, à fixer par des privations. Elle est incapable de

rien calculer. Elle fait tout par le sentiment intime du bien et du mal. Son amour est plus que sa vie; sa vertu lui est plus chère que son amour.

J'abrégeai le dîner, sous le prétexte qu'il faut voir au grand jour les détails minutieux de l'architecture gothique. Elle prit mon bras, et Caroline, soumise à ses instructions, marchait à côté d'elle. Elle a l'air étonné, cette Caroline, et vraiment il y a de quoi l'être. Aimer avec passion, et se faire garder à vue, c'est ce qu'on ne voit pas tous les jours.

Nous passâmes deux heures, au moins, dans la cathédrale. Je paraissais regarder tout avec une extrême attention, et je ne voyais dans ce chœur qu'une Madeleine. Qu'elle est belle, cette Madeleine! Elle est plus, elle est jolie... Jésus lui pardonna; qui ne pardonnerait à Fanchette?

Lorsque nous rentrâmes, Sophie me rappela que j'avais bien mal passé la nuit précédente... Une nuit! hélas, c'était la troisième. Elle m'engagea à me retirer chez moi. « Mon ami, Caroline « s'asseoira près de mon lit; je lui parlerai de « vous : ce sera presque vous avoir avec moi. »

J'avais besoin de me reposer; j'avais besoin d'être seul. Je pris la main de Sophie, je la baisai. Elle m'embrassa tendrement. Pourquoi ce baiser-là ne fit-il pas l'effet rapide et brûlant de ceux qu'elle m'avait précédemment accordés?... Ah, Fanchette, Fanchette!

Il était temps que je me retirasse. J'étais à peine

dans ma chambre, que Georges y entra. Recommander la discrétion, c'est avouer qu'on a des ménagemens à garder, ou quelque chose à craindre. Je n'avais ordonné le secret sur rien; aussi Georges s'approchait de moi, une lettre à la main, et il avait nommé Fanchette avant d'avoir refermé ma porte... Oh, s'il m'eût trouvé chez Sophie!

« Hé bien, Georges? — En vous quittant, mon-
« sieur, j'ai entrevu mademoiselle Fanchette, dans
« le bosquet qui est au bout du jardin de la com-
« tesse. J'ai été l'y trouver. — Après? — Elle s'é-
« tait assise. Une main couvrait la plus jolie pe-
« tite figure... — Pas de détails. Poursuivez. — Je
« lui ai remis les clés, les papiers et votre lettre.
« En la lisant, elle a pleuré. — Elle a pleuré,
« Georges? — Oh, monsieur, de manière à fendre
« un cœur de rocher. J'ignore ce qui pouvait l'af-
« fliger ainsi. — Je le sais, moi, je le sais. — Il le
« veut, a-t-elle dit en sanglottant; il l'ordonne;
« j'obéirai. Mais trois jours, trois jours seulement!...
« Et puis du galimatias où je n'ai rien compris.
« — Mais finissez donc. Où est Fanchette, en ce
« moment? — Sur la route de Paris, monsieur. —
« Sur la route de Paris! — Je lui ai fait part des
« instructions que vous m'avez données : elle m'a
« suivi sans résistance. — Vous a-t-on vu sortir du
« parc avec elle? — Personne, monsieur, et nous
« ne connaissons personne à l'auberge où elle a
« attendu la diligence. J'ai voulu lui faire servir
« quelque chose; elle a tout refusé.

« Sur un coin de la table où je lui avais fait « mettre un couvert, elle a vu du papier, une « plume et de l'encre, et elle a écrit cette lettre, « qu'elle m'a dix fois prié de vous rendre bien « exactement. — Hé, voyons-la donc cette lettre, « homme sans pénétration. — Hé, monsieur, je « vous la présente depuis que je suis entré chez « vous. »

Homme sans pénétration! Si les valets sentaient la bassesse de leur condition; s'ils étaient capables de se venger du caprice, de la dureté, du mépris, en osant lever les yeux sur nous, en démêlant au fond de nos ames la faiblesse, le vice, à travers le misérable vernis qu'on appelle le bon ton, quelle différence y aurait-il du maître au valet? celle qui existe entre un habit doré et une veste de gros drap.

« Georges, retirez-vous. — Monsieur n'a pas be- « soin ce soir de mes services? — Non... Ah, Geor- « ges? — Monsieur? — Si demain, au château d'Er- « meuil, vous entendez parler de Fanchette, vous « ne direz rien de ce que vous savez. — J'entends, « monsieur, il y a du mystère. — Vous souriez, « en prononçant ces mots; vous y mettez de la « malignité, je crois? — Moi, monsieur? — Vous. « Au reste, je n'ai rien à me reprocher. — J'en « suis persuadé, monsieur. — C'est assez, laissez- « moi. »

Il a levé les yeux sur moi. Il a voulu me pénétrer; il y a réussi, peut-être : le coupable est

toujours puni, ne fût-ce que par la crainte de l'être.

La voilà cette lettre, écrite dans un moment d'angoisse : le papier a été mouillé de ses pleurs. Je brûle de la lire; je frissonne en l'ouvrant.

« MONSIEUR,

« Vous ne m'avez rien promis, j'en conviens. « Cependant j'ai dû compter sur les égards dont « un homme, tel que vous, ne saurait s'écarter, « même avec une inconnue, et vous avez froissé, « brisé, sans compassion, un cœur qui ne battra « que pour vous. Je ne vous avais donné d'autres « droits que ceux de l'amour heureux, et vous « vous permettez, en y renonçant, de disposer de « mon sort à venir en maître absolu; vous m'a- « dressez les ordres lesplus durs; vous me les trans- « mettez par votre domestique : voilà ce que je « ne conçois pas.

« Vous vous persuadez que je n'ai besoin que « d'une existence pour vous oublier, et retrouver « ma tranquillité. Ce que je vous ai donné est « sans prix, et ne se paie pas avec de l'argent.

« Au reste, vous m'avez bien jugée. Vous m'a- « vez crue capable de vous sacrifier plus que ma « vie, et cette idée a pour moi quelque chose de « consolant. Il est consommé ce sacrifice que vous « avez exigé. Puisse-t-il assurer votre bonheur! « Puissiez-vous ne jamais me regretter! »

Elle a raison, elle a raison. En l'abandonnant, avais-je des ordres à lui donner? devais-je charger un valet de leur exécution? Je l'ai humiliée de toutes les manières. Ma conduite me déshonore à mes propres yeux. Un vain repentir ne réparera pas les outrages que je dois lui faire oublier. Je prends la poste à l'instant. Je cours rue Saint-Antoine; je dépouille tout ce qui tient à de vaines considérations; je tombe à ses pieds, je lui demande grace; je ne me relève qu'après lui avoir entendu prononcer le pardon... Si je la vois, je n'ai plus la force de m'en éloigner; je perds le fruit de mes combats, de mes efforts; vaincu par ses charmes, par ses pleurs, je me donne à elle sans retour; je déchire le cœur de Sophie; j'élève entre elle et moi une insupportable barrière... Sophie!... Fanchette!... Je ne sais quelle est celle que je dois préférer; j'ignore quelle est celle que j'aime le plus.

Quoi, parce que madame de Mirville a un rang dans le monde, une fortune brillante... Elle a d'ailleurs tout ce qui peut assurer la félicité du plus délicat et du plus exigeant des hommes... Mais Fanchette, dépouillée du prestige du rang et de la fortune, est une femme aussi, une femme charmante, qui a tout fait pour moi, et je ne dois rien à madame de Mirville... C'en est fait, je pars.

... Malheureux! tu ne dois rien à madame de Mirville, et elle t'adore! et le monde, et les pré-

jugés, et les convenances, veux-tu tout braver à la fois! Fait pour être utile à ton pays, pour prétendre à tout, passeras-tu ta vie, obscur, oublié, entre les bras d'une femme que tu cesseras d'aimer un jour, puisque cesser d'aimer est un malheur attaché à la condition humaine? Tes yeux s'ouvriront alors. Quels seront ton dédommagement, ta consolation?... Je reste. Il n'est qu'une sorte d'amour pour l'homme qui se respecte; c'est celui qu'il peut avouer publiquement.

Cette lettre... cette lettre! Elle est encore dans mes mains! Je ne peux m'en détacher... Si je la relis, je pars... Je la brûle.

« Georges! » Et en l'appelant, je sonne à casser sonnette et cordon. Il entre à demi déshabillé. « Mettez-moi au lit. Emportez mon habit, ma « malle, tout ce qui est à mon usage. Demain, de « très-bonne heure, vous déploierez, vous épous- « seterez tout, et je vous demanderai ce que je « voudrai mettre. Ces bottes... ces bottes surtout, « emportez-les. — Elles sont cirées. — Empor- « tez-les, vous dis-je. »

Il ne me reste qu'un caleçon. Me voilà dans l'heureuse impossibilité de partir, à moins que je descende jusqu'à laisser voir mon extravagance à Georges, qui peut-être n'en a déja que trop vu.

Je me jette dans mon lit. Je me tourne, je me retourne; le sommeil semble me fuir. Sophie et Fanchette m'obsèdent sans cesse. Elles sont là. Je les vois, brillantes d'attraits et d'amour... Oh,

grace, grace. Éloignez-vous, images adorées. Que je puisse reposer quelques heures, recouvrer ma raison et mon jugement.

CHAPITRE XVIII.

Le sermon.

Il est venu, ce sommeil réparateur, qui rafraîchit le sang, qui calme l'infortuné. Les douleurs de la veille sont déja loin de moi; il n'en reste qu'un souvenir, que je m'efforce d'éloigner. Je vais entrer chez Sophie, la voir, l'entendre, lui parler, prendre de nouvelles forces, tout oublier près d'elle.

J'étais attendu : le déjeuner est servi. Je me place vis-à-vis d'elle. Qu'elle est bien dans son déshabillé du matin! Point d'ornemens superflus, rien qui annonce les efforts, si souvent inutiles, de l'art. Elle est belle de sa seule beauté, et elle n'est comparable qu'à elle-même... si ce n'est pourtant à F..... Ne prononçons plus ce nom-là.

Nous voilà chez nous; nous sommes à notre aise, nous avons l'air d'être à notre petit ménage. Elle change d'assiette avec moi; je prends son verre, elle prend le mien. Le morceau que j'ai touché lui paraît le meilleur; le meilleur vin est celui qu'elle a goûté. Je retrouve des idées, des mots, et le mot que je viens de dire en amène

un autre plus heureux : elle y a si tendrement répondu !

Elle est toute à l'amour, et cependant elle n'a pas oublié le prédicateur à la mode. Quelle figure a cet abbé Aubry? Son organe est-il pur? son geste noble? Mérite-t-il enfin sa réputation? C'est ce que nous allons voir.

Je vais écouter un sermon tout entier, un sermon en trois grands points! En eût-il six, qu'importe? Je serai auprès d'elle, et l'ennui ne l'approche jamais.

Caroline lui fait observer qu'elle n'a que le temps nécessaire pour s'habiller. Il faut que je sorte, c'est tout simple. Je monte chez moi, et j'appelle Georges. Je ne suis pas connu à Beauvais; je vais conduire une femme qui fixera tous les regards; je suis bien aise de ne pas trop la déparer : je choisis ce qu'il y a de mieux dans ma garde-robe de campagne.

Vouloir se faire juger sur son habit, c'est avoir une assez mince idée de soi-même; c'est user d'une ressource bien ordinaire; c'est être la plate copie de plus plats originaux. Mais, après tout, sur quoi jugerait-on un homme qu'on ne connaît pas, et qui ne peut faire valoir un peu d'esprit, puisqu'il est réduit à écouter, sans pouvoir répondre? Ma foi, je dirai comme tant d'autres : Oh, mon habit, que je vous remercie!

Sophie est parée, très-parée. L'amour de Dieu s'accorde fort bien avec l'amour de soi. Ces deux

amours-là n'en font peut-être qu'un. Peut-être n'aime-t-on Dieu que par le besoin qu'on croit en avoir, ou par le plaisir qu'on trouve à aimer quelque chose. Semblable aux rois, il est rarement aimé pour lui-même.

Caroline aussi a fait un brin de toilette... Elle n'est pas mal du tout cette Caroline... A quoi vais-je penser?

Nous partons. Je m'aperçois bientôt qu'on nous remarque, qu'on nous suit. Les jeunes gens de Beauvais sont connaisseurs, et je les en félicite.

« Oh, la jolie femme, dit l'un; charmante, cé-
« leste, répond l'autre. » Ces exclamations sont jetées à demi-voix; mais de manière à ce que Sophie ne perde pas un mot. A Beauvais, comme à Paris, un jeune homme sait qu'une jolie femme pardonne aisément à l'imagination qu'elle exalte. Moi, j'étais enchanté que le suffrage universel justifiât mon choix. Je cherchais à mettre, dans ma démarche, l'aisance d'un homme du grand monde, et je crois que j'annonçais, malgré moi, la fierté d'un conquérant.

Comment donc! les femmes s'en mêlent aussi! Elles paraissent même louer avec franchise. Des femmes rendre franchement justice à la beauté! Sophie est donc bien belle, ou les femmes de Beauvais sont faites autrement qu'ailleurs.

Et moi aussi j'obtiens ma part d'éloges! oh, c'est bien fort. J'entends murmurer derrière nous : Oh, le joli couple! qu'ils sont bien assortis! quel

dommage s'ils n'étaient amans ou époux! Sophie rougissait jusqu'au blanc des yeux. Je sentais que je me tenais plus droit qu'à l'ordinaire.

Nous entrons à la cathédrale. Mêmes murmures, mêmes signes d'approbation. On s'écarte, par un mouvement naturel et général; on nous ouvre un passage. Peut-être ces prétendues marques d'attention, cet hommage, qui me paraît involontaire, n'expriment-ils que ces égards qu'on accorde si facilement à des étrangers à qui on veut donner une certaine opinion de son urbanité... Mais non. Nous voilà assis, et un demi-cercle se forme devant nous. Les jeunes gens qui nous suivaient se placent vis-à-vis de Sophie. Ils la regardent... ils la regardent!

A travers quelques voiles très-clairs... Ce meuble-là a été imaginé sans doute pour cacher les rides naissantes, et rendre, par un reflet heureux, au teint passé ou refait, le pouvoir de faire quelques dupes d'un moment. Les femmes sur le retour entendent leurs intérêts. Elles ont fait faire ces voiles assez riches, pour qu'Hébé elle-même consente à sacrifier, au luxe, une partie de ses avantages, et quand la maman gagne en proportion de ce que perd sa fille, tout est à peu près égal... A travers donc quelques voiles très-clairs, je surprenais des yeux constamment fixés sur moi. Ces yeux-là avaient-ils quarante ans, n'en avaient-ils que vingt? N'importe; il est toujours flatteur d'inspirer de l'intérêt.. Ah, mon Dieu!

je crains bien que l'abbé Aubry ne soit écouté que de Sophie, qui peut-être encore n'en aura que l'air.

Il paraît; il commence. Petit, maigre, sans organe, sans noblesse dans son débit, homme de beaucoup d'esprit, mais toujours au-dessous du sublime qui convient à la chaire, il me paraît valoir moins que sa réputation. Des réputations! Hé, ne s'en fait-on pas à Paris comme on veut? Voyez la belle Limonadière et les Cendrillons.

Il prêche sur la continence. Et moi aussi j'ai prêché la continence à Claire : puisse l'abbé Aubry la pratiquer mieux que moi!

Il a fini; il nous a donné sa bénédiction d'un petit air assez leste. Nous nous levons, et nous voyons, dans un banc en face de la chaire, l'évêque de Beauvais, qui ressemble un peu aux vieilles filles, qui, ne pouvant se marier, se consolent en faisant des mariages. Il avait marié madame de Mirville; il la reconnut d'abord, et la salua, avec des marques de considération, qui n'échappèrent point à l'auditoire. Une femme charmante, qui paraît riche, et qui est considérée de monseigneur! Nous n'avions obtenu jusqu'alors que des éloges; en nous approchant du banc, nous recevions, de droite et de gauche, de grandes révérences, que nous ne pouvions rendre qu'en gros. A peine avions-nous salué monseigneur, que son banc fut entouré de ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville. Je ne sais quelle part

s'attribua le prélat dans cet empressement général; mais je suis certain que Sophie en était l'unique objet. Il est si naturel de vouloir connaître si la douceur de l'organe, si la fraîcheur et le charme des idées répondent aux graces de la personne qu'on voudrait trouver accomplie!

Monseigneur nous fit l'honneur de nous engager à dîner. Sophie me regarda d'un air qui voulait dire : Qu'en pensez-vous? Je n'aime pas les dîners qui m'honorent, les dîners théologiques surtout. Je tournai à monseigneur un compliment, qui parut lui plaire beaucoup, quoiqu'il servît d'enveloppe à un refus positif. Je surpris un sourire d'approbation sur des lèvres voilées et non voilées : ces dernières sans doute n'étaient pas les moins fraîches, et je sortis du temple du Seigneur, aussi vain que le prédicateur qui venait de prêcher; qu'une vieille coquette à qui on adresse quelques douceurs; qu'un jeune officier qui prend sa première épaulette; qu'un avoué dont le mémoire de frais n'a pas été réduit par la chambre; qu'un petit abbé qui a opéré une conversion; qu'un vieux mari qui se croit adoré de sa jeune femme; qu'un pauvre honnête homme qui a refusé la fourniture d'une armée; qu'un auteur qui vient de réussir; qu'un sot qui se croit du mérite; que toute une société littéraire; qu'une femme auteur; qu'un comédien, etc., etc.

Nous sommes remontés dans notre calèche, et je presse Baptiste d'avancer, parce qu'il faut pré-

venir une scène inévitable, si le rôti est froid ou brûlé.

Mademoiselle Caroline est sur le devant, et je ne peux adresser un regard à Sophie qu'il ne soit intercepté. A l'auberge que nous quittons, Caroline allait et venait par la chambre; sa présence n'avait rien de trop incommode; elle est trop près ici. Elle me gêne, elle m'embarrasse; je ne sais quelle contenance prendre. Oh, quand nous serons au château, je la ferai reléguer dans son cabinet. Il n'y a plus de robes à arranger pour Sophie; rien à faire pour la comtesse. Chacun sera à sa place.

Baptiste oublie de temps en temps qu'il est cocher. Il regarde ce qui se passe dans la calèche... Non, c'est Caroline qu'il veut voir. Le coquin ne manque jamais de l'avertir du coude qu'il va se tourner; Caroline ne manque jamais de saisir le moment. Je le saisis aussi, moi; je presse la main de Sophie sur mon cœur; tout le monde est occupé. Le goût naissant de Baptiste est tout à mon avantage : je lui pardonne celui-ci.

Il faut que les yeux de Caroline aient bien du charme, car ceux de Baptiste se portent continuellement du chemin à Caroline, et de Caroline au chemin... Pan! un cahot, qui le fait sauter du siége sur le pavé... Crac, les chevaux qui s'effraient, qui s'emportent... Bon! Caroline, qui feint de trembler pour elle-même, qui craint pour M. Baptiste, qui s'élance, et qui entraîne les rênes après

elle... Que diable, n'ont-ils pas aujourd'hui, demain, après demain, pour se faire l'amour... Il me convient bien de m'ériger en modérateur des passions!

Me voilà seul avec Sophie, et j'en suis enchanté. Si la voiture verse, je la prends dans mes bras, je m'expose à la violence de la chute... Me voilà à terre; j'ai reçu le coup. Je me suis cassé un bras, ou une jambe; mais j'ai épargné jusqu'à une meurtrissure à l'objet que j'idolâtre. J'en serai plaint; je lui serai plus cher; la reconnaissance se joindra aux sentimens qui font le bonheur de sa vie; elle cédera au besoin de soulager un cœur qui ne pourra plus suffire aux sensations dont il sera surchargé; elle m'épousera; elle s'en applaudira, parce que je serai toujours digne d'elle.

Bah! rien de tout cela. Une oie est toujours une bête, et un cheval de charrette une rosse. Nos deux mazettes, qui couraient à tout rompre, s'arrêtent tout à coup, sur le revers du fossé, et se mettent à paître avec la tranquillité et la gourmandise du roussin de Sancho. Je descends, je relève les rênes, et je vois, derrière nous, mademoiselle Caroline et M. Baptiste, bras dessus, bras dessous, tout à leurs affaires, et s'inquiétant fort peu des miennes... Ma foi, à leur place, j'en aurais fait tout autant.

Sophie voit tout, sans se douter de rien : les anges ignoreraient l'existence du mal, s'ils n'avaient été témoins de la chute du mauvais génie.

Mais Sophie s'impatiente; elle appelle, elle gronde doucement sa femme de chambre. Moi, je n'ai rien à dire à Baptiste... depuis qu'il fait l'amour à Caroline, le drôle! je parierais qu'en un quart d'heure, il a plus avancé que moi, depuis notre départ de Paris. C'est une bien belle chose, une chose bien respectable que la vertu... Le plaisir ne vaut-il pas mieux? Oh, non, non. L'abbé Aubry vient de nous assurer le contraire. Le prédicateur à la mode ne se trompe jamais.

CHAPITRE XIX.

La calomnie.

Du Reynel était en vedette sur le balcon, tremblant sans doute pour le dîner. Il vient au-devant de nous, d'un air riant; il présente la main à Sophie. « Vous aviez encore une heure, « nous dit-il; mais s'il faut que quelqu'un at- « tende, il vaut mieux que ce soit vous que le « chef. » Nous cherchâmes la comtesse; personne ne put nous dire où elle était : je crus fort inutile de demander Soulanges. Sophie ne cessait de répéter qu'elle voulait leur donner le bonjour à tous deux. Je la conduisis partout où j'étais sûr qu'ils n'étaient pas : pardonnons une faiblesse à qui sait être tolérant. Les méchans seuls n'ont pas le droit de faillir.

Ils reparurent enfin... un peu chiffonnés. La

comtesse sourit, en me voyant; elle rougit en regardant Sophie. Prédicateur et prédication à part, la vertu aimable a un ascendant, auquel il est impossible de se soustraire.

Nous étions tous cinq assez contens de nous et des autres, et nous nous mîmes gaiement à table. Jamais je n'ai vu du Reynel d'aussi belle humeur. Il est vrai que tout était assaisonné et cuit à un degré de perfection, auquel le meilleur cuisinier n'est pas sûr d'atteindre deux fois dans l'année. « Messieurs, nous dit le gros gar-« çon, dans son enthousiasme gastronomique, les « uns aiment le sermon; les autres, je ne sais « quoi; moi j'ai la passion de la célébrité, et pen-« dant les cinq à six heures, que j'ai passées seul « hier et ce matin, j'ai imaginé, j'ai créé un plan... « — De fortifications, d'attaque, de défense? — « Bien mieux que cela, mon cher Soulanges. — « Mieux que cela! vous éclipserez les plus grands « hommes de France. — Je le sais bien, parbleu. « Je perds de réputation les frères Provençaux. « J'offre, à la sensualité, une réunion de mets, « qu'on n'a encore vue nulle part. Voici le menu « du repas de noces d'Eustache. Les vieillards en « parleront avec admiration à leurs arrière-petits-« enfans. Écoutez bien. » Il tire de sa poche et déroule une longue bande de papier, il lit :

Hors-d'œuvres.

Beurre et sardines de *Bretagne;* andouillettes

de *Châlons;* anchois, olives, thon mariné de *Marseille;* saucisson de *Lyon;* huîtres de *Cancale.*

Potages.

A la julienne, aux herbes, au riz, au vermicelle.

Vingt livres de bœuf de *Poitiers.*

Moutarde de *Dijon.*

Entrées.

Turbot de *Dieppe;* oie farcie d'*Alençon;* anguille d'*Amiens;* pieds de cochon de *Sainte-Menehoult;* chapon de *Bourg en Bresse;* saumon de *Coblentz;* terrine de *Nérac;* pâté de foie gras de *Strasbourg;* pâté aux perdrix truffées d'*Angoulême.*

Rôtis.

Dinde aux truffes de *Périgueux;* rognon de veau de *Pontoise;* coq-vierge de *Bolbec;* perdrix rouges du *Querci.*

Entremets.

Galantine d'*Angoulême;* écrevisses de *Dijon;* macaronis de *Bergame;* gâteaux d'amandes de *Pithiviers;* tourte à la frangipane; tourte à la gelée de groseilles; tourte à la marmelade d'abricots; tourte à la gelée de pommes de *Rouen.* Ces quatre derniers articles de chez *Rouget.*

Dessert.

Épine-vinette de *Bar;* fruits secs de *Brignolles;* fromage de *Roquefort;* figues de *Marseille;* mirabelle de *Metz;* raisinet de *Perpignan;* poires-tapées de *Limodin;* pruneaux de *Tours;* dragées de *Verdun;* confitures de *Dijon;* pain d'épices de *Reims;* fruits en pâte du *Puy-de-Dôme;* vingt assiettes de menue pâtisserie de chez *Rouget.*

Vins.

De *Beaune*, de *Tonnerre*, de *Pomare*, de *Vougeot*, de *la Romanée*, d'*Aï*, d'*Arbois.*

Liqueurs.

De *Blois*, de *Grenoble*, de *Montpellier*, de *Niort*, de *Nimes*, de *Verdun*, de *Bordeaux.*

« Observez que je n'emploie que des produc-« tions indigènes : il est d'un bon citoyen de faire « valoir celles de son pays. Que serait-ce si, comme « Lucullus, j'avais mis à contribution les trois « parties du monde, alors connu ? Que diriez-vous, « si j'avais tiré de la quatrième l'ananas, le melon « d'eau, le rhum, le rack, et la rosée balsamique « des respectables successeurs de la veuve Amfoux ? « — Je dis, mon cher du Reynel, qu'à vous seul « vous êtes capable de donner une indigestion « à tout un régiment. — Madame la comtesse, « n'en a pas qui veut, et après le plaisir de se

« l'être donnée, vient celui de la guérir avec du « kirsch de la Forêt-Noire, et le meilleur thé de « la Chine.

« J'envoie par le premier courrier mon admi- « rable liste à mon marchand de comestibles de « Paris : il faut lui donner le temps de se pour- « voir. »

Le menu du repas de noces d'Eustache nous amusa quelques instans. Nous critiquâmes un peu le gros garçon : c'est le moyen d'entretenir le noble feu d'un auteur. Soulanges lui dit que des andouillettes ne sont pas hors-d'œuvres. J'ajoutai que la galantine n'est pas entremets. Du Reynel trouva trente raisons pour maintenir sa galantine et ses andouillettes... Il était écrit, dans le livre du destin, que le dîner unique ne figurerait que sur le papier.

« A propos, dit la comtesse, savez-vous ce « qui est arrivé pendant votre voyage de Beau- « vais ? Fanchette est partie. Elle m'a écrit de la « première poste qu'elle était désespérée de me « quitter ; mais qu'elle y était forcée par des rai- « sons de la plus haute importance... » J'étais sur les épines. Je sentais qu'il était impossible que je ne me décelasse point, si on parlait plus longtemps de Fanchette. Sophie marqua de l'étonnement, mais en quatre mots, et Soulanges parla d'autres choses. Les grands oublient si vite les petits !

Nous allions quitter la table, lorsque La Ro-

che apporta les journaux et les lettres du jour. Chacun prit les siennes, et je vis Sophie pâlir, rougir, en parcourant rapidement celle qu'elle venait d'ouvrir. Je ne m'alarmai pas trop; je pensai simplement qu'il était arrivé quelque chose de fâcheux à quelqu'un de sa connaissance : elle est si aimante ! Bientôt elle laissa tomber la lettre sur la table; sa physionomie devint fixe; ses yeux s'attachèrent au plafond; deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent.

Je me lève précipitamment; je cours à elle... « Sophie, ma chère Sophie, qu'avez-vous?... Re-« gardez-moi; répondez-moi... Par grâce, répon-« dez-moi. Qu'avez-vous? » Elle me montre du doigt cette malheureuse lettre : c'est m'autoriser à la lire... « Les scélérats ! les monstres ! je les « connaîtrai. Le châtiment sera terrible !... »

Voilà ce que lui écrit sa mère :

« Votre veuvage vous rend au fond maîtresse de vous-même. Mais toutes les femmes, celles de votre âge surtout, ne sauraient mettre trop de circonspection dans leur conduite; jamais d'ailleurs elles ne bravent impunément l'opinion. On dit partout ici que vous êtes allée vous cacher à la campagne, avec un des plus beaux hommes de Paris; que vous avez passé ensemble une nuit tout entière dans la forêt de Chantilly, que vous avouez hautement l'inclination qu'il vous a inspirée; que vous lui prodiguez, même en public, des caresses que réprouve la décence.

« Je me flatte que ces imputations, dont j'ai été instruite la dernière, selon l'usage, sont au moins exagérées. Cependant il est vraisemblable que vous avez fait quelque imprudence, et on veut en profiter pour vous perdre de réputation. J'ignore quels sont vos ennemis; mais il faut leur imposer silence en reparaissant dans le monde, et en y tenant une conduite irréprochable. Il aime à croire ce qui flatte sa malignité; mais il revient facilement sur le compte d'une jeune et jolie femme, à qui on n'a rien de positif à reprocher.

« Si j'ai conservé sur vous quelque empire, si vous avez pour moi un reste d'affection, vous partirez aussitôt. Je recevrai ma fille avec indulgence, si elle avoue en avoir besoin. »

Mon sang bouillonne.. ma tête s'égare... je ne me connais plus. Je vais à Sophie; je m'en éloigne, à l'idée du tort que je lui ai fait, que je peux lui faire encore... Je tombe aux genoux de la comtesse; je la supplie, je la conjure de soulager, de consoler mon amie... Je marche à grands pas; je cherche à classer mes pensées...

Ce sont elles... Il n'y a qu'elles... Elles seules à Paris sont instruites des circonstances détaillées dans cette lettre; elles seules sont capables de les avoir empoisonnées. Quoi, parce que j'ai découvert leur conduite infâme, parce que je les ai crues indignes de respirer le même air que Sophie, parce que je les ai forcées à s'éloigner,

elles se vengent de moi en calomniant l'innocence; elles veulent la dégrader dans l'opinion publique, la rendre hideuse comme elles! Il faut donc redouter le vice, au point de n'oser le démasquer. Il n'y aura donc plus de distinction de la turpitude à la pudeur! Quel sera le prix de la vertu, si le monde est forcé à tout voir du même œil?... Valport, d'Allival! n'était-ce pas assez d'être viles? fallait-il vous rendre criminelles?... Je vous méprise au point de ne jamais vous adresser un reproche. Mais si un homme, quel qu'il soit, a, sciemment, contribué à propager ces infamies, malheur à lui, malheur à lui!

Soulanges me prend la main et me tire à l'écart: « Jamais, me dit-il, ressentiment ne fut plus « juste. Quoi que vous entrepreniez, comptez sur « moi à la vie et à la mort.

« — Sophie, il faut partir, partir à l'instant « même; il faut nous séparer pour quelque temps... « Ne plus la voir! ne plus entendre cette voix en- « chanteresse! Le pourrai-je?... Oui. Votre répu- « tation m'est plus chère que mon amour. » Elle me serre dans ses bras; elle me presse sur ce sein d'albâtre, asile des sentimens vertueux; elle mouille mes joues de ses larmes... Mon cœur se gonfle, il s'ouvre, des pleurs répondent à ses pleurs... Des pleurs! C'est du sang qu'il me faut.

La comtesse a donné ses ordres. « Nous parti- « rons tous, dit-elle. Je descendrai avec madame « de Mirville chez sa mère, et je la désabuserai.

« J'accompagnerai partout votre amie. On ne sup-
« posera pas que je voie, que je défende une
« femme qui ne se respecte point. Vous partirez
« seul, monsieur, et vous ne paraîtrez point de
« quelques jours. Mais vous écrirez à madame ; elle
« vous répondra. — Si je lui répondrai ! j'y em-
« ploierai les journées, sans pouvoir lui dire com-
« bien je l'aime. — Vous m'adresserez vos lettres ;
« je les ferai tenir à tous deux. Comptez sur mon
« inaltérable amitié.

« — Sophie !... Sophie ! non, nous ne parti-
« rons pas. Il est, pour imposer silence à la ca-
« lomnie, un moyen plus certain que d'aller la
« braver en face. Oubliez les préventions que
« vous avez opposées à mes vœux. Qu'un nœud,
« respectable et chéri, efface le passé, quel qu'on
« puisse le supposer ; que l'amour embellisse no-
« tre jeunesse ; qu'il soit encore la consolation de
« nos vieux jours ; qu'il ne s'éteigne qu'avec nous.
« Ma chère Sophie, rendez-vous à ma prière ; cé-
« dez à votre propre cœur ; osez être heureuse...
« Mes amis, secondez-moi, je vous en conjure.
« Tombons à ses genoux ; tâchons de la fléchir. »

J'étais à ses pieds ; la comtesse lui tenait la main ; Soulanges et du Reynel se pressaient autour d'elle. Ce que le raisonnement a de plus fort, ce que la persuasion a de plus doux fut dit, répété, senti. Sophie était ébranlée ; la douleur avait disparu devant l'amour ; il se peignait dans ses yeux, il agitait son sein, il faisait battre son

cœur. Une main se détachait; je la voyais; je l'attendais; elle allait tomber dans la mienne... « Non, « dit-elle avec force, cela ne sera jamais. Ce que « vous appelez préventions, est l'effet de la plus « douloureuse expérience. Comme vous, M. de « Mirville m'avait juré une éternelle fidélité. J'ai « supporté son inconstance; je ne survivrais pas « à la vôtre. Votre amour est ma suprême félicité; il est plus que ma vie; je ne m'exposerai « pas au danger de vous perdre. Partons, madame. Je ne crains pas les méchans. Quoique « j'aie cédé à un premier mouvement d'effroi et « d'indignation, je ne daignerai pas les ménager. « Mais ma mère demande, sollicite mon retour à « Paris. Ma condescendance lui prouvera mon « affection : voilà ce qui me détermine. Partons. »

Baptiste et Caroline restent pour faire les malles, et les expédier comme ils pourront. Le reste des gens monte dans la calèche. La comtesse prend dans son carrosse Sophie, Soulanges et du Reynel. La Roche me prête son cabriolet.

Le bruit des fouets se fait entendre : c'est le signal du départ. Je marche à trente pas derrière le carrosse. Je le suivrai jusqu'aux barrières : je peux au moins me dire, Elle est là.

Quelle différence de ce voyage au précédent! Mon cœur s'ouvrait à l'amour et à l'espérance : il est maintenant en proie à la douleur, à la haine, à la vengeance.

A quoi tiennent les réputations! Madame d'Er-

meuil est faible, je n'en saurais douter; mais elle est rigide observatrice des bienséances. Sophie, au contraire... Fixer l'estime des hommes, n'est donc que l'art de les tromper!

C'est la comtesse qui reproduira Sophie dans le grand monde, qui y sera son appui! La vertu avoir besoin d'être protégée! et par qui?

Heureuses celles qui, à la faveur de leur obscurité, disposent de leur cœur; sont maîtresses absolues de leurs actions; ne redoutent pas le blâme; non qu'elles le bravent, mais parce qu'il ne peut les atteindre!

Les voitures volent. Croit-on que nous n'arriverons pas assez tôt à Paris? et cependant il ne me reste d'elle que la certitude d'être aimé... Quelquefois il me semble que le vent m'apporte l'air qu'elle a respiré.

Nous voilà à Chantilly. On s'arrête; je m'élance, je lui présente la main; je la reçois dans mes bras. Je la porte dans cette auberge...; je traverse avec elle cette cour qui conduit à un certain grenier... Fermons les yeux, et jetons un voile sur notre mémoire.

Il est tard. On veut prendre ici quelque chose, y passer le reste de la nuit. On est dans cette même salle où elle m'a servi un restaurant, où elle était debout devant moi, pendant que j'écrivais à mon homme d'affaires... Je ne resterai pas là. Demain d'ailleurs ne faudra-t-il pas faire des efforts nouveaux pour m'arracher à Sophie? J'a-

trouvé de la force pour un premier sacrifice, je n'en aurais pas pour un second... « Adieu, So-« phie. Adieu. »

Je sors, j'appelle Georges; je l'envoie chercher des chevaux; je les attends dans la rue... J'entends Sophie. Elle veut sortir. La comtesse la retient... Elle a raison.

A une toise de distance, je suis déja loin d'elle. Me voilà seul avec mon cœur. Ah ! si je pouvais aussi m'en séparer !

Les chevaux sont mis; je monte; ils m'entraînent. Je tombe dans un accablement profond. Tant mieux : le léthargique ne souffre point.

On arrête à ma porte; je descends; Georges me conduit. J'entends mes domestiques rire, chanter. Georges m'annonce; le silence règne; le respect succède à la gaieté. Riez, chantez. Je n'ai droit qu'à vos services : vous n'avez pas renoncé à celui d'être heureux.

Georges me rappelle que j'ai fait trente lieues sans me reposer, sans rien prendre. Il me donne ma robe de chambre; il fait monter un consommé; il me le fait prendre; il prépare mon lit; il me couche; je m'endors... Comment ai-je pu dormir !

CHAPITRE XX.

Le duel.

J'étais à peine éveillé, que les idées de la veille se reproduisirent avec violence. Le sommeil réparateur ne m'avait redonné des forces, que pour me rendre plus sensible aux indignités dont on accablait Sophie. Cependant l'être le plus exaspéré jouit, au moment du réveil, d'une sorte de liberté d'esprit, qui lui permet, jusqu'à un certain point, de raisonner sa position et ses démarches.

Je pensai, je réfléchis. Je m'avouai, à moi-même, que ce qu'on appelle le point d'honneur n'est qu'une misérable chimère ; que la gloire d'un duelliste ressemble à ces météores, qui éblouissent un moment, mais qui renversent l'ordre, et que la raison range au nombre des fléaux. Je sentais que le moyen le plus sûr d'achever de perdre une femme, dans l'opinion des honnêtes gens, est de se battre pour elle : la plus estimable est vraiment celle dont on parle le moins.

Si je succombe, d'ailleurs, j'ajoute aux peines d'une femme que j'adore, et dont je suis si tendrement aimé. La mort de mon adversaire ne lui rendra pas le repos. Dans l'un ou l'autre cas, au contraire, la malignité la poursuivra avec plus d'acharnement que jamais.

Cependant, pardonner à ceux qui attaquent

Sophie dans sa réputation, et qui m'ont séparé d'elle, est un effort de prudence qui me paraît impossible. Laisser le calomniateur impuni, c'est avoir l'air de craindre; c'est lui assurer un double triomphe. Un galant homme n'a rien que la ressource du combat singulier, pour châtier un polisson, qui a un rang dans le monde, et qui n'a pas violé les lois écrites.

Le sort en est jeté. Je m'abandonne à l'ascendant irrésistible de deux sensations qui m'occupent exclusivement, qui se lient, se confondent, la vengeance et l'amour. Je me vois sur le pré; je fonds sur mon adversaire, je le perce de part en part, et je souris du rire affreux de la haine... De la haine... Hé, qu'a-t-elle de condamnable, lorsqu'elle est si cruellement provoquée? C'est trop long-temps discuter : je cède à la soif de punir.

« Georges, faites-moi donner à dîner. »

Il prévoit tout, ce bon Georges : je suis servi à la minute. Je dîne, mon Jean-Jacques ouvert à côté de moi. Je tiens le volume, où se trouve l'apologie et l'examen raisonné du duel. Julie ne veut pas que Saint-Preux se batte, voilà tout. Elle croit raisonner, lorsqu'elle n'est que sensible. Ses argumens les plus spécieux ne sortent point de sa tête; ils partent du fond d'un cœur alarmé. Elle écrit ce que me dirait Sophie, si elle soupçonnait mon dessein. Sophie ferait son devoir : je ferai le mien.

Je veux prendre une épée, et le grand costume oblige à en porter une. « Georges, donnez-« moi un habit brodé, un chapeau à plumet; « n'importe lesquels. »

Je vais sortir, courir dans vingt hôtels, et je me conduirai selon les circonstances.

« Mon carrosse... Chez la baronne de Quincy. » C'est là que se rassemblent de vieilles coquettes, qui se consolent du malheur de ne plus plaire, en dénigrant la jeunesse, et en jugeant l'innocence d'après elles.

Le cercle est nombreux. On se lève, on me salue en souriant. On se replace, on me regarde, on se parle à l'oreille. Il est clair que je suis l'objet de l'attention générale... Trouverai-je ici ce que je cherche ?

Les hommes aussi se permettent de chuchoter! Je me sens rouge de colère. Je les fixe les uns après les autres, de manière à leur faire baisser les yeux. Que quelques femmelettes fassent ou disent des sottises, peu m'importe, après tout. Mais des hommes! j'ai l'épée au côté.

On annonce mesdames d'Allival et de Valport. Elles passent près de moi; je ne daigne pas les apercevoir. Elles vont s'asseoir près de la baronne. Elles lui parlent bas. Elles éclatent de rire, en me regardant. Les misérables !

Deux hommes s'approchent d'elles. Je ne les connais pas; mais je vois clairement que ce sont les amans d'aujourd'hui. Ils paieront cher ce triste

et court honneur, si j'apprends qu'ils aient parlé de Sophie! Le cercle se resserre autour de la baronne. Le rire se communique, de proche en proche. Je ne me possède plus. Je vais faire un éclat. Il sera terrible.

Mais à qui me prendrai-je? que dirai-je, puisqu'on ne m'adresse rien qui m'autorise à faire une scène? Sais-je d'ailleurs si ces deux hommes sont coupables? Justifierai-je des bruits injurieux, en me déclarant, sans le moindre à-propos, le défenseur d'une femme dont on ne parle pas, assez haut, du moins, pour que je puisse l'entendre? Oh, si un mot, un seul mot arrivait jusqu'à moi!

S'il vient, ce mot, je me tairai. Mais je tâcherai de connaître les auteurs de la calomnie, je leur chercherai une querelle, étrangère à tout ceci, une querelle sans fondement. Je passerai pour un brutal; mais je n'aurai pas compromis Sophie, et je l'aurai vengée.

La baronne se lève. Elle vient à moi, elle me conduit dans un coin du salon. « Qu'avez-vous? « vous paraissez inquiet, agité. — Je vous avoue, « madame, que je trouve assez extraordinaire que « tout le monde rie ici, excepté moi. Cette con- « duite ne s'accorde point avec les usages admis « entre gens bien nés. — Convenez de bien des « petites choses dont nous parlons là-bas, et ce rire « qui vous offense n'aura rien que de flatteur pour « vous. Être bien, au mieux avec une des plus jo- « lies femmes de Paris; l'entendre dire, à l'oreille,

« dans les cercles les plus brillans; fixer l'envie « d'un sexe et la jalousie de l'autre, c'est beau, « très-beau. J'avoue qu'on s'égaie un peu sur le « compte de la jolie femme. Mais que vous im- « porte ? avec une figure comme la vôtre, on se « doit à la société; on ne prend d'amour que ce « qu'il en faut pour s'amuser quelques momens, « et on ne s'intéresse pas bien vivement au sort « à venir de l'objet du jour. — Je vous proteste que « je n'entends rien à tout ce que vous me dites. — « Pardonnez-moi, et je suis très-sûre que ceux « qui ont fait courir cette histoire ont servi votre « amour-propre, et que vous leur en savez très- « bon gré. — Je voudrais les connaître pour les dés- « abuser. — Les désabuser! cela n'est pas possible, « et je ne crois pas que ce soit réellement votre « intention. Un homme à bonnes fortunes être « modeste! — Je ne suis pas un homme à bonnes « fortunes, madame. Ce rôle-là ne s'accorde point « avec ma façon de penser. — De la discrétion! « fi, quel ridicule! heureusement pour nos plai- « sirs, messieurs de Solignac et de Vercelles nous « ont mises au courant. Ils sont vraiment vos « amis: ils ont publié partout votre triomphe. »

Jamais homme ne fut plus profondément blessé; jamais il n'en coûta autant à personne pour se contenir. La rage était dans mon cœur, et un sourire forcé sur mes lèvres. Je regrettais de n'être pas né dans cette classe où la colère s'exprime avec les poings. J'aurais écrasé la baronne,

Solignac et Vercelles. Quels sont-ils? Sans doute les amans nouveaux des d'Allival et des Valport. Peut-être les faveurs de ces créatures ont-elles été le prix de la diffamation de l'innocence. On les nommera dans la soirée, ces êtres aussi vils que leurs maîtresses : écoutons.

La baronne ne me quitte pas. Elle m'entraîne au milieu du cercle de corruption. Je ne sais si ma physionomie en impose, ou si elle peint quelque chose de ce qui se passe dans mon intérieur; mais le rire s'éteint à mon approche; l'embarras perce. Peut-être éprouve-t-on des remords... Les remords sont un reste de vertu : il n'y en a point ici.

On emploie le moyen ordinaire pour se dispenser d'avoir une idée, et surtout une idée honnête : on fait venir des cartes.

J'en suis bien aise. J'aurai une contenance quelconque : je serai plus difficile à pénétrer.

On arrange une bouillotte. On m'invite à faire un boston avec la Valport, Vercelles et Solignac. On me les a nommés; je les connais.

Me faire jouer avec de pareils individus! est-ce une nouvelle perfidie? Veut-on m'exposer au trait malin, à ces mots équivoques que saisit toujours celui qui est intéressé à bien entendre? Ne sent-on pas que c'est une tragédie qu'on prépare?... Oh, elle sera sanglante.

La partie commence. Je me possède; je montre

un sang-froid, dont je ne me croyais pas susceptible. Je parais être à mon jeu.

Je joue tout de travers; je perds les plus beaux coups. J'attends, pour rompre toute mesure, un léger reproche de mes partenaires. Ils paient et se taisent... Je les ferai parler.

Je tiens, en cœur, avec madame de Valport. Je lui fais manquer toutes les levées, et je lui dis qu'on ne prend pas les cartes, quand on joue avec aussi peu d'intelligence qu'elle. Vercelles me répond, avec aigreur, que ce ton est déplacé à l'égard d'une femme, et que madame de Valport joue mieux que moi. Je lui réplique très-haut qu'il en a menti.

Solignac me met la main sur la bouche : je m'écrie qu'on ne touche pas un homme comme moi au visage, et je lui jette les cartes à la tête.

Un murmure d'improbation s'élève de toutes parts. Mesdames d'Allival et de Valport s'écrient qu'il est affreux de se porter à de pareils excès... Elles en ont bien d'autres à se reprocher! Solignac et Vercelles me lancent des regards foudroyans. Ils sont braves; tant mieux.

La baronne se met entre nous. Elle se plaint sans ménagement. Elle ne conçoit pas que j'aie pu manquer aux égards dus à sa maison, à sa présence. « J'avoue, madame, que je suis le plus « mauvais joueur de l'Europe. Je ne suis pas maître « de moi quand je perds. J'ai insulté ces messieurs

« d'une manière qui éloigne toute espèce d'ac-
« commodement, je le sais; mais on sait aussi,
« entre hommes, comment doit se terminer une
« pareille affaire. » Je pris mon chapeau; je sortis brusquement. J'attendis sous le vestibule Solignac et Vercelles : ils ne tardèrent pas à paraître.

Vercelles m'adressa quelques mots sur des procédés auxquels, disait-il, il n'était pas fait. Je lui coupai la parole. « Point d'explications, monsieur;
« je ne les aime pas. — Hé bien, monsieur, de-
« main, à six heures du matin, au bois de Vin-
« cennes. — J'y serai. Quelles sont vos armes? —
« L'épée. — Soit. »

Je rentrai chez moi, enchanté de la tournure que prenaient les choses. J'allais venger madame de Mirville, sans que son nom ait été prononcé; je trouve une lettre... c'est la première qu'elle m'écrit. Quel charme, quelle délicatesse, quel abandon! elle entre dans des détails affligeans, et le sentiment perce à chaque ligne; il la soutient, il la console. Sa mère est totalement désabusée; mais le monde est fortement prévenu. Elle se repose sur madame d'Ermeuil du soin de détruire les plus fâcheuses impressions. Elle n'a de force, de courage, de volonté que pour aimer. Elle a prouvé à sa mère sa tendresse et sa soumission : le reste lui est indifférent. Elle veut me voir, quoi qu'on en doive dire; elle m'attend demain à midi... à midi! et à six heures du matin

peut-être... Ah, Dieu, mon Dieu, l'aurais-je vue pour la dernière fois!

Je m'efforce d'éloigner cette idée, elle se reproduit sans cesse. Elle me suit dans toutes les pièces de mon appartement, où je cherche à lui échapper; elle me torture, elle me désespère.

Que je lui écrive. Qu'il lui reste au moins quelque chose de moi. Je me mets à mon secrétaire... que vois-je! mon portrait, peint par Augustin. Je l'avais oublié depuis long-temps. Il ne doit pas me ressembler aujourd'hui : j'étais tranquille, heureux quand on l'a fait. N'importe, il ressemblera pour Sophie : elle m'a toujours vu ce que je suis sur l'ivoire. Je mettrai ma lettre dans la boîte. Je la lui enverrai par Georges... Oh, combien ce portrait peut lui être précieux demain! demain, peut-être, il s'effacera sous les larmes... les miennes sont prêtes à couler. Je me sens faiblir. Revenons à nous; soyons homme. Il faut vaincre pour Sophie et pour moi.

J'écris. Mon cœur est un volcan; la lave roule sur le papier. J'ai dit beaucoup, et il me semble avoir tout à dire encore. Une feuille succède à l'autre; je ne peux m'arrêter... Hé, mais... n'ai-je pas un moyen de plus pour satisfaire à mon inépuisable tendresse? Je n'ai qu'un parent, qu'un cousin éloigné, que je n'ai jamais vu... Non, je ne serai pas injuste à son égard, en me montrant généreux envers Sophie. Je lui donne le tiers de

mon bien; le reste à celle pour qui sera mon dernier soupir.

... N'est-il pas quelqu'un encore, que je ne verrai plus, mais que je ne dois pas oublier, en exprimant mes dernières volontés? Je n'ai pu faire son bonheur : qu'au moins je lui fasse quelque bien. Mille écus de rente à Fanchette.

Je roule mon papier. Je le passe dans l'anneau d'un des tiroirs de mon secrétaire : c'est le premier meuble qu'on ouvrira, si je succombe... si je succombe! Finir à la fleur de mon âge! au moment où l'amour me comble de ses dons les plus précieux! ne jamais revoir Sophie!... Oh, mon Dieu, mon Dieu!

Un mot à Soulanges. « Je me bats demain avec « messieurs de Solignac et de Vercelles. Ce sont « des infâmes, que j'ai lieu cependant de croire « gens de cœur. Mais comme je ne les connais « absolument pas, soyez chez moi à cinq heures « du matin. L'arme convenue est l'épée.

« L'affaire est de nature à ne pouvoir être ar- « rangée. Ainsi, il est inutile d'en parler à qui que « ce soit. »

Il est minuit : nos amis doivent être rentrés. « Georges, vous trouverez probablement encore « M. de Soulanges chez la comtesse d'Ermeuil. « Portez-lui cette lettre. Remettez-la en main « propre.

« Passez ensuite rue Cérutti, n° 15, chez la « mère de madame de Mirville. Vous demanderez

« à parler à la jeune dame. Vous lui donnerez « cette boîte. — Monsieur ne se couche pas? — « Je n'ai besoin de personne. Dites, en sortant, à « mon cocher que je monte en voiture à cinq « heures du matin. »

Georges est parti. Je sens la nécessité de prendre quelque repos. Je me jette sur mon lit, à moitié déshabillé. Mon sang est en fermentation; le sommeil fuit, et si mes yeux se ferment un moment, je ne suis pas moins agité. A chaque fois que je m'éveille, j'invoque le retour de la lumière. Je me lève avec le soleil, la tête pesante, les membres brisés. Qu'est-ce donc que je vais faire? une action juste ou louable m'a-t-elle jamais tourmenté?... Il n'est plus temps de rien examiner.

Soulanges paraît; Préval le suit : ils ont leurs épées. « Il n'existe pas un doute, me dit Soulan- « ges, sur la valeur de Solignac et de Vercelles. « Mais ils affichent publiquement le mépris des « mœurs, et de la dépravation au crime, il n'y « a souvent qu'un pas. J'ai pensé que peut-être « ils ne seront pas seuls, et j'ai prié monsieur de « m'accompagner. »

Préval, que je connais très-superficiellement, m'assure de son dévouement. Je crois moins à l'intérêt que je lui inspire, qu'au désir d'humilier madame de Valport, en la faisant connaître à son amant. Quel que soit son motif, j'accepte ses services.

Cinq heures sonnent. Chaque coup de marteau me frappe au cœur. Je rouvre mon secrétaire; je reprends la lettre de Sophie; je la relis; je la porte sur ce cœur navré; je la resserre avec respect; je donne la clé de mon secrétaire à Soulanges... je prends mon épée.

« Monsieur, monsieur, me dit Georges hors de « lui, il se passe quelque chose d'extraordinaire. « Jamais vous ne sortez si matin. — Silence, Geor- « ges. » Le bon homme tombe à mes pieds, il embrasse mes genoux : « Dites-moi, s'écria-t-il en « sanglotant, ce que vous voulez faire de cette « épée... ces messieurs ont la leur, et vous êtes « tous trois en fracs... Vous ne répondez pas! « ayez quelques égards pour mes longs services; « ayez pitié de mes cheveux blancs. » Ce n'est pas assez d'être bourrelé d'amour, il faut encore souffrir par l'amitié... oui, l'amitié. Au moment où, peut-être, je vais perdre la vie, les distances disparaissent devant moi. Georges est mon ami; il me le prouve depuis que j'existe. Je le relève, je le presse dans mes bras... je suis obligé d'employer toutes mes forces pour me dégager des siens. Je sors, je fuis.

J'entends Georges qui m'appelle à haute voix, qui ordonne à mon suisse de refermer la porte cochère, qui défend à mon cocher de marcher. Ces bonnes gens voient nos épées. Incertains, irrésolus, ils se parlent, ils se consultent; c'est à

Georges qu'ils obéissent. Je ne suis plus maître chez moi.

Bientôt un bruit effrayant se fait entendre. Je tourne la tête... Georges, en descendant précipitamment, est tombé; il a roulé les degrés, sa figure est ensanglantée. Je cours à lui, je l'enlève, je le porte chez mon suisse. « Qu'on lui « prodigue les secours, et qu'on aille à l'instant « appeler mon chirurgien. » La porte s'entr'ouvre, je m'échappe, je cours à pied. Soulanges et Préval sont derrière moi; ils m'appellent; je m'arrête; je tire ma montre... cinq heures et un quart! « Il « est impossible, avec une voiture de louage, « d'être à six heures à Vincennes. Je suis un « homme déshonoré. »

Soulanges retourne à mon hôtel. Le suisse lave la plaie de Georges; mon cocher est allé chercher le chirurgien; mes domestiques sont dispersés dans la rue, sans doute pour observer la route que nous allons tenir. Soulanges ouvre la porte; il saute sur le siége; il sort, ventre à terre. Le cocher avait ouvert la portière pour me recevoir; il n'a pas eu le temps de la refermer. Nous nous élançons Préval et moi; Soulanges hache mes chevaux, à coups de fouet.

Bientôt nous sentons la caisse tiraillée par derrière. Je regarde... Trois de mes domestiques sont montés. Ce sont des jeunes gens, qui n'ont pas eu le temps encore de s'attacher à moi; il sera facile de les contenir.

Au détour du boulevard, nous sentons une nouvelle secousse. Je sors la tête; un de mes gens est descendu. Un autre descend à la place de la Bastille; le troisième quitte la voiture au haut du faubourg Saint-Antoine. Que veulent-ils faire? Que m'importe. Je suis défait de tout surveillant importun.

Nous sommes au-delà de la barrière du Trône; j'ai encore un quart d'heure à moi, j'arriverai... Étrange empressement!

Nous arrêtons devant l'auberge qui est à l'entrée du bois. Une voiture arrive au grand trot. Solignac, Vercelles, deux inconnus en descendent et viennent à nous. Je marche en avant; je m'enfonce dans le jeune taillis, à droite; je m'arrête dans une clairière. Je regarde autour de moi... « Soyez tranquille, me dit Soulanges, tout se pas-« sera dans les règles. » Je jette mon frac et je me mets en garde.

Solignac est celui que j'ai le plus grièvement insulté : il se présente le premier. Nos fers se croisent; je l'attaque; il pare; il tire; je riposte... Je le vois chanceler... Il tombe.

De ma vie je ne sentirai une angoisse semblable à celle que j'éprouvai en voyant un homme immolé, immolé, par moi, à un préjugé barbare. L'amour, la vengeance, le faux honneur, toutes les illusions qui nous abusent, disparurent en un instant. Je laissai aller ma tête sur ma poitrine; je m'appuyai sur le pommeau de mon épée san-

glante; je tombai dans un profond accablement.

« Monsieur, me dit Vercelles, ce n'est point de « la sensibilité qu'il faut apporter ici.. Voyons si « vous serez aussi heureux avec moi que vous « venez de l'être avec le pauvre Solignac. Ma foi, « lui répond Préval, vous êtes bien bon de vous « déclarer le chevalier de madame de Valport. Si « vous connaissiez comme moi cette . . . . là, vous « ne vous battriez que pour n'avoir rien de com- « mun avec elle. Je serai à vous, répliqua Ver- « celles, quand j'aurai fini avec monsieur. »

Il m'attaque vivement. Je ne pense plus à vaincre; je ne sais pas même si je tiens encore à la vie; je me défends machinalement... Une fraîcheur au mamelon droit me fait juger que je suis frappé. Mes yeux se voilent; mes idées s'éteignent; mes genoux faiblissent; tout disparaît devant moi.

CHAPITRE XXI.

La convalescence.

Mes yeux se rouvrent. Je les porte autour de moi... Où suis-je? Quelle est cette chambre?... Une femme à genoux, qui paraît prier; une autre au pied de mon lit, dans l'attitude du désespoir; un vieillard assis, la figure cachée dans ses deux mains... « Rendez-le-moi, mon Dieu, dit à demi- « voix la femme qui prie. » Cette voix ne m'est

pas inconnue; mais je ne puis encore fixer mes idées.

Je veux parler... Je n'ai pas la force d'articuler un son. Mais je sens que je reviens à la vie, quoique je ne reconnaisse point ceux qui sont autour de moi.

Ils craignent de voir ma figure; ils tremblent d'y lire mon arrêt de mort. Comment modérer leurs alarmes, leur faire connaître que j'existe, lorsque je suis sans haleine, lorsque je me sens incapable du moindre mouvement?... Un profond soupir les rappelle près de moi.

« Ses yeux sont ouverts, s'écrie l'une. Espé-« rons, madame; il vivra. Mon Dieu, Dieu de mi-« séricorde, s'écrie l'autre, ne décevez pas ce fai-« ble espoir; n'abusez pas de votre souffrante et « soumise créature! — Mon maître, mon cher « maître!... » Tous trois m'entourent, me pressent, m'enlacent dans leurs bras. Je les fixe, les uns après les autres, d'un œil égaré, incertain sans doute... Je les reconnais. Sophie tient une de mes mains; Fanchette a saisi l'autre. Elles les mouillent de leurs larmes. « Ah, me dit Sophie, « celles-ci sont des larmes de plaisir. » Georges s'éloigne pour cacher les siennes.

La comtesse et son ami entrèrent. « Que faites-« vous, dit Soulanges! voulez-vous lui ravir un « souffle de vie? Éloignez-vous tous trois. Passez « dans la pièce voisine. Permettez que celles qui « sont ici, pour le servir, s'approchent enfin de

« lui. » Georges paraissait disposé à sortir ; Sophie et Fanchette n'entendaient rien. Penchées l'une et l'autre sur moi, elles cherchaient la vie dans mes yeux ; leurs mains rappelaient la chaleur fugitive sur mes joues, sur mon front. Soulanges fut obligé de réitérer sa prière. Il le fit avec une fermeté qui ne leur permit pas de résister. Elles sortirent, et je vis entrer deux sœurs grises. Respectables filles ! Elles ne sont guidées que par le zèle de la charité, et leurs soins sont ceux de l'amour le plus tendre, ceux que m'ont sans doute rendus jusqu'à ce moment... Ah, je puis les nommer, les voir même dans l'état où je me trouve. Sophie et Fanchette ne sont pas dangereuses pour moi : ce qui me reste de sang est glacé.

« Vos médecins et vos chirurgiens, me dit Sou-
« langes, ont expressément défendu qu'on vous
« laissât parler, quand vous reviendriez à vous. Je
« lis sur votre physionomie une sorte d'anxiété,
« qui n'est peut-être que le désir de savoir ce qui
« s'est passé depuis que vous êtes privé du senti-
« ment. Je vais vous satisfaire, sous la condition
« que vous ne direz pas un mot. » Il était bien
« inutile de me recommander le silence.

« Lorsque vous êtes tombé, Vercelles a pro-
« voqué Préval, et il a eu le sort de Solignac.
« Cette affaire est donc absolument terminée ;
« mais souvenez-vous, mon cher ami, qu'on n'en
« cherche pas, quand on est aussi sensible que
« vous à la mort d'un homme. Vous vous êtes

« battu avec Vercelles comme quelqu'un qui veut « se faire tuer, et il s'en est bien peu fallu que « vous y ayez réussi.

« On s'est hâté de porter dans votre carrosse « Solignac et Vercelles. Mais vous sentez dans « quel embarras nous nous sommes trouvés Pré- « val et moi, quand nous avons jugé que vous ne « pouviez supporter le mouvement d'une voiture « quelconque. Nous ne cessions de proposer, et « nous ne trouvions rien que d'inexécutable.

« La blessure de Georges était à peine bandée, « qu'il a fait mettre un cheval à votre cabriolet. Il « a pris le chemin du boulevard, par un senti- « ment naturel à ceux qui sont en peine, et qui « cherchent quelqu'un : on sait qu'on découvrira « de plus loin, sur une route large et droite, que « dans une rue étranglée. Le domestique, qui est « descendu le premier de derrière votre voiture, « a conduit Georges jusqu'à la Bastille; le second « l'a mené jusqu'au haut du faubourg, et le troi- « sième au bois de Vincennes. Ils avaient espéré « voir quelqu'un de votre connaissance, quelqu'un « qui a de l'empire sur vous, et qu'ils mettraient « aussi sur vos traces : voilà les motifs de leur « conduite, qui vous a paru inexplicable et à moi « aussi.

« Ils sont arrivés tous quatre, et m'ont trouvé « délibérant encore avec Préval sur ce que nous « avions à faire. Il est inutile de vous dire dans « quel état est tombé Georges, quand il a pu

« juger du vôtre : vous le connaissez. La douleur « ne lui a pas ôté le courage. Il a couru à l'au- « berge, qui est à l'entrée du bois ; il a fait ap- « porter un matelas et une couverture ; vos jeunes « gens avaient coupé des perches et des harts. « Nous avons fait une espèce de brancard, et nous « avons entrepris de vous porter à votre hôtel. « Beaucoup de gens se sont offerts pour nous re- « layer ; mais nous avons jugé que vous éviter « une secousse, c'était peut-être vous sauver la « vie : un ami se prête, se ploie à tout ; l'homme « salarié ne pense qu'à gagner son argent.

« Nous étions excédés tous six, en arrivant à « la barrière. Préval et moi surtout éprouvions, « dans tous nos membres, un mal, une roideur, « qui ne nous permettaient plus d'agir. Il a fallu « arrêter.

« Il était convenu avec ceux qui accompa- « gnaient Vercelles et Solignac, qu'on répondrait « aux commis qui feraient des questions : Que le « plafond d'une salle à manger de Saint-Maur « était tombé sur sept à huit personnes qui dé- « jeunaient ; que les deux qu'on rapportait, dans « le carrosse, avaient été tués sur la place, et « qu'on craignait pour la vie d'un autre, qu'on « allait essayer de transporter.

« En nous reposant, il a fallu entrer avec les « commis dans des détails, qui ne se sont peut-être « pas accordés avec ce qu'ont imaginé les amis de « Solignac et de Vercelles sur la chute de ce pla-

« fond. Au reste, j'ai déclaré, pour éloigner tout « soupçon, qu'aucun de nous n'avait été témoin « de l'accident.

« Cependant vous paraissiez à chaque instant « vous affaiblir davantage. Nous avons oublié la « fatigue, et nous nous sommes remis au bran- « card. Nous sommes parvenus, avec des efforts « incroyables, en face de la place de la Bastille, « et là, nous allions céder à un découragement « absolu, lorsque Georges s'est souvenu que nous « n'étions qu'à quelques pas de la boutique de « Fanchette. Il nous a assurés qu'elle vous rece- « vrait avec empressement. Nous nous sommes « décidés à vous porter chez elle, dussions-nous « succomber sous le faix.

« Notre espérance n'a pas été déçue. Vous de- « vez à Fanchette les premiers secours qu'il a été « possible de vous donner. Nous vous avons laissé « à sa garde, après vous avoir mis dans ce lit. « Préval et moi avons couru chez les chirurgiens « et les médecins du quartier; Georges est allé à « l'hôtel prendre du linge, et bien des petites « choses qui vous sont nécessaires. Il y a trouvé « madame de Mirville. Égaré encore, tremblant « pour votre vie, il a annoncé comme certain le « malheur que nous redoutions tous; il en a cité « les principales circonstances; il a indiqué le lieu « où vous étiez mourant. Un quart d'heure après, « madame de Mirville est entrée dans cette cham- « bre, d'où elle vient de sortir pour la première « fois.

« Vous avez été saigné cinq fois en trente-six « heures. Hier, pendant toute la journée, les gens « de l'art n'ont rien pu prononcer. Ils ont com- « mencé à espérer ce matin, et je reconnais, avec « une satisfaction indicible, la justesse de leurs « pronostics. »

Ce que je compris de ce récit, trop long pour la faiblesse de mes organes, c'est que j'avais causé bien des peines de toute espèce à mes amis, et que j'étais chez Fanchette. Je n'aurais pu rendre aucune des circonstances particulières, rapportées par Soulanges, si depuis il ne me les avait répétées.

Je me rappelle pourtant que je fus étonné de la réserve avec laquelle il avait parlé de Sophie et de Fanchette, qui toutes deux avaient dû prendre à cet événement une part... et puis cette boutique, qui s'était trouvée là si à propos, qui avait été si promptement garnie, que Georges connaissait si bien!... Il était plus que vraisemblable que Georges avait été mon agent, et mes motifs, aux yeux d'un homme du monde, ne pouvaient s'accorder avec mon amour pour madame de Mirville. Que de circonstances propres à éclairer quelqu'un moins pénétrant que Soulanges! et pas un mot de tout cela! Il a voulu ménager ma sensibilité, ou il a craint de s'expliquer devant madame d'Ermeuil.

Cependant l'attention que je lui avais donnée, et cette suite de réflexions avaient épuisé ce qui

me restait de forces : je retombai dans un accablement profond. Un certain mouvement, que je démêlai autour de moi, m'en tira bientôt. J'étais entouré de gens de l'art, qui consultaient sur mon état. Sophie et Fanchette, debout au pied de mon lit, gardaient un morne silence; elles retenaient leur haleine; leurs yeux, constamment fixés sur ceux des chirurgiens et des médecins, y cherchaient l'espérance. « Il y a de la fatigue et « de l'engorgement, dit un de ces messieurs qui « paraissait avoir de l'ascendant sur les autres. Il « faut rouvrir la veine, ne point parler au ma- « lade, ne pas lui permettre de parler, et le tenir « au bouillon de poulet. »

On me saigna; je perdis encore le sentiment. Quand je revins à moi, je reconnus, près de mon lit, Soulanges, un médecin, un chirurgien, et nos bonnes sœurs grises. Je crus entendre, dans la chambre voisine, un bruit sourd qui ressemblait à des gémissemens. Je pensai que ce pouvait être une illusion de mon cerveau vide et dérangé. Cependant je portais mes regards de ce côté. Soulanges sortit; je n'entendis plus rien, et je cessai de m'occuper de cela. J'ai su depuis que Sophie et Fanchette avaient cru me perdre une seconde fois, et qu'elles s'abandonnaient à la plus vive douleur.

Cette crise fut la dernière. Sur le soir, il y eut un changement en bien, tellement prononcé, que le chirurgien et le médecin se retirèrent, en

recommandant qu'on ne s'écartât en rien du régime prescrit. Mes idées étaient encore sans suite; mais d'une netteté rassurante pour moi, pour moi seul, puisqu'il m'était défendu de les communiquer.

La comtesse se leva. Soulanges et elle me souhaitèrent une nuit tranquille. Ma physionomie leur exprima ma reconnaissance. « Il nous en« tend, il nous répond, dit Soulanges. Nous au« rons, avant huit jours, la satisfaction de le voir « convalescent. Madame de Mirville va sans doute « se retirer avec nous. — Me retirer, monsieur! « l'abandonner mourant, et mourant pour moi! « — Permettez-moi de vous observer que voilà « deux nuits que vous passez. — J'en passerai « cent. Je ne quitterai pas l'amant le plus tendre, « le premier des hommes estimables. Je ne renon« cerai pas au bonheur de suivre, de saisir le re« tour de la vie dans ses veines épuisées; ne l'es« pérez pas. — Mais, ma chère amie, votre mère, « le monde... — Le monde, toujours le monde, « madame la comtesse! Si mon ami l'eût apprécié « comme moi, il n'aurait pas exposé sa vie, la « mienne, et peut-être celle de Fanchette... Ma « mère! ma mère sait que je l'adore; que sa pré« sence m'est nécessaire comme... comme l'air que « je respire. Elle me plaint; elle a pitié de moi. « Bonsoir, mes amis. A demain. »

Je repassai dans ma tête certaines expressions de Sophie. « S'il avait connu le monde comme

« moi, il n'aurait pas exposé sa vie, la mienne, « et peut-être celle de Fanchette! » Elle sait l'intérêt que j'inspire à Fanchette, et je suis à ses yeux le premier des hommes estimables! Je n'y conçois rien; je m'y perds.

Fanchette me prépare un bouillon. Sophie le prend, me le présente; elle remet la tasse à Fanchette, en lui souriant avec affection; Fanchette lui sourit à son tour... elles sont de la meilleure intelligence, et elles ne font pas un mouvement, elles n'ont pas une idée, qui ne soient inspiration d'amour... tout cela s'expliquera sans doute.

Combien nous sommes dépendans des circonstances! un événement imprévu change tout mon être. Je suis calme, dénué même de sensations auprès de deux femmes, dont le seul aspect me jetait dans une sorte de délire. Je regardais à peine deux petites sœurs, dont les traits piquans eussent au moins fixé mon attention deux jours auparavant : je ne suis plus moi. Serait-il vrai que la violence de nos passions tient au plus ou au moins de chaleur de notre sang? que de gens on sauverait du déshonneur, ou du supplice, si on les saignait à propos!

Je m'endormis, en réfléchissant à mille autres choses, étrangères à tout ce qui m'intéressait, et qui se présentaient à mon esprit, sans ordre, sans liaison. Pourquoi l'idée, le mot même que nous cherchons semblent-ils nous fuir? Ne suis-je pas le maître de m'occuper exclusivement de tel

ou tel objet, comme il suffit de ma volonté pour remuer un doigt? Mon cerveau ressemblerait-il à une raquette, susceptible de renvoyer les objets qui la frappent, sans puissance pour les choisir?... Fi donc! voilà du matérialisme. Quoi qu'il en soit de mon cerveau, je dormis d'un sommeil doux et tranquille, et il était grand jour lorsque je m'éveillai.

Tout dormait autour de moi, à l'exception de Sophie. « Elle veille, et Fanchette dort! » Je prononçai ces mots involontairement, mais assez haut pour être entendu. « Ah, me répondit So-« phie, tressaillante de joie, laissons-la dormir. Si « vous saviez ce qu'a souffert cette digne fille, les « fatigues excessives qu'elle a supportées, vous la « plaindriez. Moi, je l'aime de tout mon cœur, « parce qu'elle vous aime, parce qu'elle s'est at-« tachée à vous par la reconnaissance. Combien « elle est digne de tout ce que vous avez fait pour « elle!... A propos, je vous dois mille et mille re-« mercîmens. La tirer de l'état de domesticité, lui « assurer un sort indépendant, uniquement parce « qu'elle a paru me plaire! porter la modestie au « point de la faire partir secrètement, pour vous « dérober, selon votre usage, à des éloges bien « mérités, et m'établir votre légataire, au moment « où vous alliez mourir pour moi!... Les trésors « de l'univers ne m'eussent pas consolée de ta « perte; mais cet acte de générosité ne me dit-il « pas que ton dernier soupir eût été pour ta So-

« phie? » Elle m'embrassa tendrement, si tendrement! « Je ne dirai plus rien à mon ami : les mé-
« decins défendent de lui parler. Mais pouvais-je
« résister au besoin de lui adresser quelques mots
« de consolation et d'amour! »

Fanchette étendit les bras. « Il a parlé, ma
« chère amie; il a parlé distinctement, s'écria So-
« phie. Il vivra pour moi, pour jouir du bien
« qu'il vous a fait, et que vous méritez à tant de
« titres! Ah, Fanchette, comme la joie t'embellit!
« il n'y a plus de traces de lassitude sur cette
« figure-là. »

Fanchette fit un mouvement vers mon lit, et s'arrêta. « Embrasse-le aussi, bonne Fanchette : il
« te doit ce prix de tes soins. » Fanchette me baisa,
« bien modestement, au front. Elle était rouge
« comme du corail.

Il est clair que mademoiselle Fanchette a fait une histoire à Sophie sur sa boutique de mercerie, et sur sa disparition subite du château d'Ermeuil. Elle a couvert les alarmes de l'amour du voile innocent de la reconnaissance... Mensonges sur mensonges! que je suis injuste! A-t-il dépendu d'elle de modérer ses transports, lorsque, sans l'avoir prévenue de rien, on m'a offert mourant à ses yeux, et pouvait-elle avouer le secret de son cœur?

Mais comment Sophie a-t-elle eu connaissance de mes dernières volontés?... Ah, Soulanges aura donné à Georges la clé de mon secrétaire pour y

prendre de l'argent. Sophie était à l'hôtel ; le papier, roulé dans l'anneau du tiroir, l'a frappée : elle l'a lu. Me voilà au courant.

Je passai trois jours encore dans mon lit, traité en véritable enfant gâté. Fanchette, enhardie, donnait, à ce qu'elle appelait sa reconnaissance, autant de baisers que Sophie à l'amour. Je parlais peu; on me répondait longuement, et toujours pour me dire quelque chose de doux ou de flatteur. Mes petites sœurs, elles-mêmes, bien dévotes, mais gaies comme la folie décente, remarquaient en moi certain air de langueur qui m'allait à merveille. Si elles l'avaient osé, elles m'auraient baisé aussi.

Une fois, au moins, dans la journée, Soulanges et la comtesse venaient ajouter à l'enjouement général. Soulanges ne paraissait pas croire beaucoup aux baisers de reconnaissance : je surprenais quelquefois certain sourire en dessous, qui confirmait mes craintes à cet égard... Fanchette, dans les premiers momens, aura mis son cœur à nu... au reste, je peux compter sur la discrétion de Soulanges.

Je reçus le jour suivant une visite à laquelle je ne m'attendais pas. Je vis entrer dans ma chambre, Claire, Eustache et leurs parens. Ils me trouvèrent dans un fauteuil, et leurs figures rembrunies s'épanouirent à l'instant. Je reçus les félicitations et les embrassades de ces bonnes gens : celles-là étaient bien à la reconnaissance.

Fanchette leur avait écrit que s'ils voulaient revoir leur bienfaiteur, ils n'avaient pas un moment à perdre : ils étaient accourus. Le mariage devait se faire le jour même. « Mais, me dit la « petite Claire, il n'y a de plaisir pour personne, « quand on craint pour monsieur. Nous avons re- « mis la fête, pour venir vous pleurer, ou nous « réjouir près de vous. » Dites-moi, messieurs les spéculateurs, placez-vous souvent de l'argent comme cela ?

« Mes amis, votre bonheur ne sera pas différé. « Mes yeux, fermés depuis plusieurs jours, se rou- « vrent au sourire des heureux que je vais faire. « Bonne petite Fanchette, où est Georges ! il me « semble qu'il y a long-temps que je l'ai vu. — « Monsieur, il s'est mis à la tête de votre maison. « Mais il vient, ou il envoie souvent savoir com- « ment vous êtes. — Va le chercher, Eustache. « C'est le moyen de l'avoir plus tôt : un amoureux « de ton âge doit avoir des ailes. »

Je demandai bien bas, à Claire, si elle s'était encore perdue, depuis mon départ du château. Elle répondit non : ses yeux disaient oui.

Mes docteurs entrent en corps. Ils prononcent gravement que l'art m'a sauvé. Je crois que la nature a fait au moins autant que l'art. Ah, laissons-leur le petit plaisir d'annoncer partout la cure merveilleuse.

Mon régime est changé. On me permet un riz au gras, le blanc de poulet, et deux doigts de

vin *généreux*. J'ajouterai quelque chose à cela, de mon autorité privée : je me trouve en appétit. Il y a beaucoup d'analogie entre les médecins et les confesseurs : tout-puissans, sous la faux de la mort, à mesure qu'elle s'éloigne ils perdent de leur autorité; il ne leur en reste, bientôt, que l'espoir de la ressaisir, à la première occasion.

Ah, voici Georges. « Mon vieil ami, vous allez « conduire toute cette famille dans un hôtel garni, « où vous les logerez convenablement. Vous irez, « rue Notre-Dame-des-Victoires, arrêter une dili- « gence entière pour Beauvais. Vous mettrez, dans « les coffres, les provisions nécessaires pour un dî- « ner de noces de campagne, et demain vous ferez « partir ces braves gens-là. Ah !... le lendemain du « mariage, Servent, sa femme et ses enfans vien- « dront s'établir à ma maison de la Chaussée d'An- « tin. Servent ne sait pas encore ce que c'est que « garder une porte; mais il ne faut pas bien du « temps pour apprendre à ne rien faire, à brûler « le bois et l'huile du propriétaire, et à répondre : « monsieur est visible, ou il ne l'est pas.

« Après demain, vers onze heures, je penserai « qu'on se marie là-bas, et pensers de mariage ont « toujours quelque chose d'agréable. Je verrai « d'ici le dîner, qui ne vaudra pas celui qu'avait « arrangé du Reynel; mais un repas est toujours « bon, quand il amène les tapes sur l'épaule. « N'est-il pas vrai, Eustache ?

« A propos de du Reynel, pourquoi donc ne

« l'ai-je pas vu? Monsieur, me répond Georges, « je n'ai pas cru nécessaire de dire à tout Paris « que vous êtes chez mademoiselle Fanchette; « mais tout Paris s'est fait inscrire à votre porte.

« — Adieu, Claire, adieu, Eustache; adieu, Ta- « chard, adieu, père et mère Servent; adieu aussi « aux petits frères... Ah, ces pauvres enfans pa- « raîtront-ils à la noce comme les voilà! Georges, « vous les ferez habiller sur le quai de l'École. »

Vous jugez bien que je recueillis encore quelques bénédictions. Mes petites sœurs voulurent savoir pourquoi on me bénissait. Fanchette leur raconta, avec beaucoup d'emphase, ce que je vous ai dit très-simplement, et pendant qu'elle contait, je prenais mon potage, je croquais l'aile de poulet, une aile tout entière, ma foi.

Hé, mais, les petites sœurs, enchantées du récit de mademoiselle Fanchette, me bénissent aussi. Elles prétendent que j'ai tout ce qu'il faut pour faire un saint. « La canonisation le plus tard pos- « sible, mes chères sœurs. »

J'ordonnai, j'exigeai que Sophie, Fanchette et une de mes religieuses s'allassent coucher. Elles résistaient : je déclarai que je ne me coucherais moi-même que quand elles seraient sorties. Elles cédèrent à la crainte de me voir abuser de mes forces renaissantes. Sophie envoya chercher un carrosse de place; elle offrit un lit à l'une des sœurs; Fanchette se retira, je ne sais où, et je

restai seul avec la petite sœur Élisabeth, la plus jolie des deux.

A la manière dont elle s'y prit pour me déshabiller, il fallut qu'elle eût une haute idée de ma sainteté, ou la conviction intime de mon impuissance. Je remarquai, moi, qu'elle avait tout ce qu'il faut pour damner un élu.

Je dormis fort bien, quoique je fusse auprès d'une très-jolie fille. Mais je m'aperçus, le matin, que le diable et le vin de Beaune ne tarderaient pas à agir, et qu'il était temps de congédier les petites sœurs, si je voulais me conduire en homme à principes. Je résolus de rappeler Georges : une figure de soixante ans est, pour moi, le plus puissant des exorcismes.

CHAPITRE XXII.

Oh, comme la santé me revient!

Fanchette rentra de très-bonne heure, un consommé à la main; je ne vis plus la sœur Élisabeth : qui peut-on voir auprès de Fanchette? Oh, qu'elle me paraît bien, cette Fanchette! La douleur siérait-elle aux femmes, ou reviens-je à la vie avec des organes nouveaux? Il me semble voir Fanchette pour la première fois; mes yeux ne peuvent se détacher du visage charmant. « Prenez « donc garde, monsieur; votre bouillon tombe sur

« vos draps. » Je pense bien à mon bouillon, vraiment.

Pourquoi baisse-t-elle ses yeux noirs, elle qui aime tant à chercher dans les miens l'amour et la volupté? Les yeux baissés, et un teint incarnat!... Il y a contradiction. Ah, sœur Élisabeth est là; elle en impose... J'ai déja grand besoin de la présence de Georges.

Le voilà. Qu'il soit le bien venu. « Georges, vos « soins me suffiront désormais. Donnez cent francs « à la sœur Élisabeth, que je remercie du fond du « cœur, et qui ira prendre sa compagne chez ma- « dame de Mirville. — Monsieur, nous ne recevons « jamais d'argent. — Non? Georges, du café, du « sucre, des liqueurs... Une grande caisse bien « remplie. Vous la ferez porter à la communauté. « Une provision particulière pour les deux bonnes « sœurs, dont j'ai tant à me louer. »

Georges part. La sœur Élisabeth se lève, et me fait une révérence... un peu mondaine. Jolie petite sœur! Fanchette la retient jusqu'au retour de Georges, sous le prétexte qu'elle est obligée de veiller sur sa boutique. Elle n'y veillait pas les jours précédens. Que signifie cette fantaisie? De la légèreté, du caprice! Fanchette ne serait-elle qu'une femme comme il y en a tant?

« Sœur Élisabeth, le lit me fatigue, me déplaît; « je voudrais me lever. » Sœur Élisabeth s'empresse et m'habille. Fanchette ne lui aide pas. Elle se re-

cule; elle semble craindre de me toucher. Cette conduite est inexplicable.

Je suis piqué, très-piqué. J'ai renoncé à elle; mais je n'entends pas qu'elle cesse de m'aimer... Voilà bien l'injustice la plus complète! J'en conviens; mais qu'a-t-elle? Je veux le savoir.

Et moi aussi, je trouve des prétextes, quand j'en ai besoin. « Fanchette, je voudrais voir votre « petit ménage, l'arrangement de votre boutique. » Elle ne peut refuser, elle vient à moi, elle m'offre son bras. Son visage est serein; mais elle ne me regarde pas.

Je me promène, avec elle, dans la boutique, dans l'arrière-boutique, dans sa petite cuisine. Je remarque, en gros, l'élégance d'une propreté recherchée; les détails m'échappent, parce que je cherche des mots, qui la forcent à une explication, en éloignant tout espoir d'un rapprochement. Je ne trouve rien qui remplisse ce double but. Que diable, je n'ai jamais passé pour un sot! Ah, les cordes de la raquette ne sont pas tout-à-fait retendues.

Elle s'arrête; elle me regarde: enfin elle paraît aussi préoccupée que moi. Elle m'avance un siége; elle me fait asseoir; elle se tient debout devant moi... Elle va parler, bon. Elle donnera lieu à une réponse, et une phrase en amène toujours une autre.

« Monsieur, j'ai amené, dans des circonstances

« bien différentes, ces momens si doux, ou j'é-
« puisais dans vos bras la volupté et ma vie. Je
« sais comment se termine, entre nous, une con-
« versation particulière, et ce n'est pas pour moi
« seule que je dois vous aimer. Vous n'avez pas
« un mouvement secret, une pensée d'amour qui
« m'échappent, et je veux vous sauver de vous-
« même. Il faut rentrer à votre hôtel. Madame de
« Mirville vous aime passionnément; mais sa vertu
« lui est plus chère que son amour; vous serez
« en sûreté avec elle. Ici, vous perdrez la vie,
« parce que demain, ce soir, dans une heure peut-
« être, je n'aurai plus la force de me vaincre; je
« n'aurai pas même celle de le vouloir. Partez,
« monsieur, emportez, avec vous, mon cœur et
« tout mon être; emportez jusqu'au souvenir de
« quelques jours heureux que j'ai dus à votre pré-
« sence. Mais si madame de Mirville consent à
« vous donner la main; si le charme de cette
« union suffit à votre cœur, souvenez-vous alors
« de la rue Saint-Antoine; venez sans crainte voir
« quelquefois Fanchette. Elle ne vous dira pas un
« mot d'amour. Elle respectera le nœud qui vous
« liera à une autre. Jusque-là, elle ne doit rien à
« madame de Mirville, et vous rendre, mainte-
« nant, à sa tendresse, à ses innocentes, mais vo-
« luptueuses caresses, est l'effort le plus pénible
« que puisse faire une femme qui aime autant que
« moi. »

Dames du grand monde, dont on respecte la

naissance et le rang, dont on recherche l'esprit, les graces, la beauté, que celle de vous qui égale Fanchette en délicatesse, en dévouement, condamne les transports que j'éprouvai en écoutant cette fille unique. Je la presse dans mes bras; mon cœur bat contre son cœur, mes lèvres cherchent ses lèvres... « Laissez-moi, monsieur, par « grace, laissez-moi. Ne voyez-vous pas que je « brûle? Ayez pitié de nous deux. » Elle se dégage, elle fuit. Elle va retrouver sa raison et des forces auprès de la sœur Élisabeth.

Georges rentre. Un crocheteur est à la porte; il ploie sous la caisse de friandises : tant mieux. Mes bonnes sœurs se souviendront quelque temps de moi.

Sophie et la compagne d'Élisabeth paraissent, et il n'est que huit heures! Qu'elle est bonne, attentive, prévenante, cette chère Sophie! « Ma- « dame, lui dit Fanchette, monsieur a résolu de « retourner chez lui. Il sent qu'il est déplacé ici, « et vous encore davantage. J'ai besoin à deux « pas de son hôtel, pour des affaires de commerce, « que j'ai négligées depuis douze jours. Je vais lui « envoyer son carrosse. » Elle n'attend pas de réponse; elle s'éloigne. Sans doute elle veut éviter un dernier adieu. Un dernier adieu est si cruel, pour un cœur tendre!

Georges va chercher un fiacre. Il y met les deux sœurs et la caisse. Il ferme la boutique, et retourne à l'hôtel, pour m'y préparer ce qu'il me

faut. Me voilà seul avec Sophie. Depuis que j'ai été blessé, c'est la première fois qu'elle est seule avec moi.

Que de charmes! que de graces dans tous ses mouvemens! Quelle douce et pure volupté dans toute sa personne! Quel tendre et entier abandon! Quelles expressions enchanteresses! C'est ainsi que parlait l'amour, quand il avait son innocence... Laquelle des deux aimé-je le plus?

Nous avions souvent été seuls au château d'Ermeuil; mais les portes étaient ouvertes. Sophie, d'ailleurs, se défiait d'elle et de moi.

Aujourd'hui, un reste de pâleur lui persuade que je ne suis pas à redouter encore. Sa confiance est entière, et je jure sur mon honneur que je ne pensais pas à en abuser.

Elle est assise sur mes genoux; elle a un bras passé autour de moi; l'autre main, que je couvre de baisers, ne s'échappe que pour effleurer mes yeux, mes joues, être reprise et dévorée encore. Elle oublie une longue contrainte; elle veut prendre du bonheur pour l'époque, très-prochaine, où elle sera obligée de s'observer... Déja je ne suis plus à moi, et ses lèvres fixées sur les miennes achèvent de m'égarer. Le siége que j'occupe se renverse; le lit, auquel il touche, prévient une chute... Il en amène une autre... Lit heureux!... Lit!...

« Ne pleure pas, mon amie, oh, ne pleure pas.

« Ma fortune, ma main, mon cœur, ma vie, tout « n'est-il pas à toi? Permets que j'essuie tes lar- « mes; que les plus tendres baisers en tarissent « la source... » Elle est au désespoir; elle me repousse; elle fuit à l'extrémité de la chambre; elle se jette à genoux sur le carreau; elle demande pardon à Dieu pour elle et pour moi. En me nommant, elle se tourne, elle me regarde, avec une expression qui a quelque chose de céleste. Je m'élance, je suis à genoux auprès d'elle, je prie avec elle... Le Dieu de Sophie doit être le mien.

Cet acte de piété modère sa douleur. « Il se re- « pent aussi, mon Dieu, il vous demande grace; « pardonnez-nous à tous deux. Ah, mon ami, que « ce péché a de charmes, et qu'il est cruel d'être « obligés de nous le reprocher! Péché charmant, « la privation que je m'imposerai désormais est « plus que suffisante pour t'expier. »

Nous étions à genoux, l'un à côté de l'autre. Nos mains, élevées vers le ciel, se rencontrèrent, je ne sais comment... Ma bouche retrouve sa bouche; je respire son haleine, et son haleine est dévorante. « Ah, m'écriai-je, les patriarches se « mariaient-ils autrement, et les patriarches n'é- « taient-ils pas les enfans chéris de ton Dieu? — « Crois-tu que nous puissions les imiter? crois-tu « que Dieu l'ordonne? crois-tu du moins qu'il le « permette?... Oh, oui, mon ange, je reconnais sa « volonté à ce torrent de délices qui coule dans

« mes veines ; tant de félicité ne peut venir que « du ciel. Mon Dieu, j'accepte vos bienfaits, je « cède à votre puissance. »

Je l'enlève, je la reporte sur l'autel... Où donc ai-je pris tant de forces !... Je vais les épuiser tout-à-fait... On frappe à coups redoublés à la porte de la rue... Je ne puis me présenter, et le moindre délai donnera des soupçons. Sophie va ouvrir, sans réfléchir au désordre... Soulanges se présente. Dans quel état il me voit !

J'avoue que je ne sus que lui dire. Sophie, en proie au plus pénible embarras, cachait dans un coin sa rougeur, sa modeste honte : Soulanges savait tout. « Je ne suis point un rigoriste, nous « dit-il ; remettez-vous tous deux, et souvenez-vous « à l'avenir que les plaisirs arrangés ont rarement « des suites, et qu'une surprise des sens en a « presque toujours. — Oh, oui, monsieur de Sou- « langes, une surprise des sens, c'est bien cela ! « Hélas, je bravais le monde, quand j'étais inno- « cente ; qu'imaginera-t-il maintenant, qui aille « au-delà de la vérité ? Que je suis malheureuse ! « Que d'années il me reste encore pour pleurer la « faute d'un moment !

« — Madame, des larmes n'ont jamais réparé « un malheur, et ce qui vient de se passer n'a « rien, en soi, d'affligeant, mais doit amener des « réflexions utiles. Ce que j'ai vu, et la santé bien « prouvée de votre ami m'autorisent à vous dire « clairement ce que j'ai cru devoir vous cacher

« jusqu'ici. Je vais vous parler raison à tous deux :
« écoutez-moi.

« Comment monsieur a-t-il pu se flatter que le
« public prendrait le change sur son affaire avec
« Solignac et Vercelles? L'homme le mieux élevé,
« le plus décent, s'est imaginé qu'on le verrait en-
« trer dans une maison que les gens comme lui
« ne fréquentent pas, sans lui supposer des inten-
« tions. L'homme le plus doux, le moins intéressé,
« a cru qu'on attribuerait à la perte de quelques
« fiches des excès auxquels ne le porterait pas la
« ruine absolue de sa fortune. Personne n'a été
« la dupe du stratagème, et, le lendemain de ce
« combat, on a dit partout que monsieur avait pris
« un moyen détourné pour attaquer les ennemis
« de sa maîtresse... Oui, madame, de sa maîtresse.
« On a épié vos démarches : votre disparition,
« votre séjour ici n'ont été un secret pour per-
« sonne. Enfin je tranche le mot : votre réputa-
« tion est perdue.

« Votre mère, que vous ne voyez plus, et qui
« a tant besoin de consolation, gémit de votre ab-
« sence, et des bruits affreux qui circulent dans le
« monde. Hier soir, elle est venue me trouver;
« elle m'a supplié, les larmes aux yeux, de vous
« ramener dans ses bras. Que je la voie, disait-
« elle, une heure, un moment; que je l'embrasse,
« et qu'elle sorte de Paris, où elle ne peut plus
« se montrer. Si elle le désire, je passerai avec
« elle le reste de ma vie; nous irons nous établir

« dans une de nos terres. L'absence éteindra ce « funeste amour... — Jamais, monsieur de Sou- « langes, jamais. Il fait partie de mon être ; il ne « dépend plus de moi de le surmonter.

« — Hé bien, madame, il est un moyen de tout « concilier, d'imposer silence aux méchans, de « vous rétablir dans l'estime des gens honnêtes, « de rendre le repos à votre mère, d'assurer votre « bonheur et celui de votre ami. Quelque éloigne- « ment que vous ayez pour le mariage, vous de- « vez sentir qu'il est votre unique ressource, et « vous avez l'ame trop belle, pour ne pas vouloir « vous tirer de l'opprobre, où des circonstances « malheureuses vous ont plongée. Réfléchissez, « madame, et songez que quelle que soit votre « détermination, je me suis engagé à en instruire « votre mère.

« — Je verrai ma mère, je la verrai aujourd'hui. « Je pleurerai avec elle ; mais je ne peux ni l'é- « pouser, ni me séparer de lui. »

Je tombai à ses pieds. Je la priai, je la suppliai. Je mêlai, aux expressions brûlantes de l'amour, ce que le raisonnement a de plus fort ; je lui rappelai ce que les bienséances ont de respectable. Sa tête était penchée sur mon épaule ; elle tenait mes mains dans les siennes ; je sentais ses larmes couler sur ma joue, et elle ne répondait rien. « Pense donc, ô ma Sophie, que tu t'es donnée « à moi ; que tu es réellement mon épouse ; que « la cérémonie ne peut rien ajouter à mes droits,

« et que je ne la sollicite, que pour te faire re-
« monter au rang des femmes respectables. »

Ce dernier raisonnement l'a ébranlée. Soulanges joint ses prières aux miennes. Elle relève sa tête charmante. « Tu le veux, mon ami; vous le « voulez tous deux; ma mère le veut aussi; vous « m'assurez tous que ce sacrifice est nécessaire : « c'en est assez; je me résigne. Je te perdrai; tu « cesseras d'aimer ta Sophie; mais tu seras son « époux. »

Je croyais n'avoir besoin, pour la rassurer, que de laisser parler mon cœur. Ce cœur, ivre de plaisir, mais avide d'espérance, parait l'avenir d'un coloris enchanteur. Il peignait la jouissance sans nuage, la constance sans langueur. Exalté, délirant, il allait se fondre dans celui de Sophie; il y portait le feu divin qui l'embrasait. Bientôt ces deux cœurs vibrèrent à l'unisson, et Soulanges n'entendit plus que des soupirs brûlans.

Tout à coup elle se dégage de mes bras, elle se lève, et me regardant fixement : « Et Mirville « aussi m'avait dit les mêmes choses; sa voix avait « le même charme; comme la tienne, elle péné- « trait au fond de mon cœur; il était sincère, « comme tu l'es en ce moment. J'ai cru Mirville, « et Mirville m'a trahie.

« On n'a plus rien à craindre, ni à espérer de « sa femme. On tremble de perdre une maîtresse « chérie, et cette crainte est l'aliment continuel « de l'amour. Jamais tu ne seras mon époux.

« On dit dans le monde que je suis ta maîtresse. « Hé bien, je le serai; je mettrai ma gloire et mon « bonheur à l'être. Je te donne le reste de ma vie; « je te sacrifie ma vertu, parce que je crois que « c'est le seul moyen d'être long-temps aimée, et « que je ne peux vivre que de ton amour. Viens, « suis-moi; partons, allons cacher notre félicité « dans ma terre de Champagne. »

Soulanges lui fit de sérieuses représentations sur l'inconvenance de cette démarche. « Hé, que « me font les convenances? Les méchans m'ont- « ils épargnée, quand je m'y suis soumise? Ils « m'ont appris à tout braver.

« — Et votre mère, madame! — Ma mère!... ma « mère!... Non, il ne faut pas qu'elle soit malheu- « reuse. Elle partira avec nous. Elle y consentira. « Elle a connu l'amour, et son cœur n'est pas flétri « encore; il ne portera pas le désespoir dans le « mien. Réponds-moi, mon ami, veux-tu me sui- « vre? — Si je le veux, Sophie! »

Soulanges allait insister. Je crus qu'il avait fait ce qu'exigeaient de lui l'amitié et la raison : je le priai de ne pas aller plus loin.

« Permettez-moi, dit-il, une dernière réflexion. « Vous allez partir, madame, partir avec votre « amant! Vous allez vous livrer, sans réserve, à « des sensations, depuis long-temps assoupies, et « qu'il vient de réveiller si malheureusement. Mais « croyez-vous qu'il puisse suffire au délire qui « vous égare tous deux? Avez-vous oublié qu'il

« était mourant, il y a quatorze jours, et que vous « demandiez à Dieu sa vie pour unique grace?

« Oh, voilà de l'amitié, lui dit-elle, en l'embras- « sant avec affection. Qu'allais-je faire, mon ami! « retourne chez toi. Je jure, à la face du ciel, de « ne te pas voir d'un mois. Ce mois, je l'emploie- « rai à gagner ma mère, à embellir ta retraite, à « penser à toi, à t'écrire, à relire tes lettres. Mon- « sieur de Soulanges, avez-vous là votre carrosse? « — Oui, madame. — Faites-moi le plaisir de me « reconduire. »

Je m'avançais pour l'embrasser. « Non, mon « ami, non, plus de baisers aujourd'hui; ils sont « trop dangereux. Dans un mois!... dans un « mois!... »

Elle se retira avec Soulanges. Je les conduisis jusqu'à leur carrosse. Le mien arriva un instant après. Georges en descendit. Je le laissai pour veiller à tout, jusqu'au retour de Fanchette, et je rentrai chez moi, au milieu des acclamations de mes bons domestiques.

CHAPITRE XXIII.

Les deux Lettres.

Me voilà seul avec Georges, qui s'ingère de me tenir compagnie et de vouloir m'amuser. Il débute par une longue sortie contre les duels; il peint la douleur de la famille du vaincu, l'em-

barras de celle du vainqueur, le désespoir des épouses, des amantes, quand il y en a. Son discours, improvisé, est décousu, delayé, quelquefois inintelligible, et cependant il y a, par-ci, par-là, des idées neuves, fortes, attachantes. Georges, sans étude et sans préparation, prêche presque aussi bien que l'abbé Aubry.

Cependant, comme le sermon le plus court est toujours le meilleur, je priai Georges de finir. « Oh, monsieur, je sais de quoi il faut vous parler « pour fixer votre attention. » Le rusé m'entretient de cinq à six femmes, toutes plus jolies les unes que les autres; il arrive assez naturellement à la sœur Élisabeth, et par une transition toute simple, il passe à Fanchette, de laquelle il parle avec une complaisance! C'est là qu'il en voulait venir.

Le bonhomme me connaît bien! Je m'assis, et je l'écoutai avec une extrême attention. « Qu'elle « est jolie cette Fanchette! Hé bien, monsieur, « son cœur est au-dessus de sa figure. Quand on « vous a apporté chez elle, le saisissement, la « crainte, la reconnaissance, l'ont fait extrava- « guer, pendant plus d'une heure! » La reconnaissance! Le mot est bien trouvé. « Elle gémis- « sait; elle baisait, elle suçait votre plaie; elle « vous donnait les noms les plus tendres. Je ne « sais où elle allait les chercher : il n'y a qu'un « roman, ou une tête dérangée qui s'exprime « ainsi. Et puis, ses larmes s'arrêtaient; ses yeux « devenaient fixes; une pâleur mortelle lui cou-

« vrait le visage; ses dents se serraient; ses bras « se roidissaient; je croyais qu'elle allait mourir « avec vous. — Oh, comme tu l'as fort bien ob- « servé, mon vieil ami, le saisissement, la crainte... « Et Soulanges était-il présent à cette scène-là? — « Comment, monsieur, s'il était présent! C'est lui « qui a rendu mademoiselle Fanchette à elle-même. « Il lui a frotté les tempes et le dedans des mains « avec du vinaigre; il lui a ôté ses jarretières; il « a coupé le lacet de son corset... — En voilà as- « sez, en voilà assez. Quelles que soient vos idées « sur tout cela, vous voudrez bien, Georges, ne « les communiquer à personne. Voyez si mon « cuisinier s'occupe de moi. »

Trop aimante, trop confiante Fanchette! tu as sucé ma plaie! C'est peut-être à toi que je suis redevable de la vie, et lorsque tu fais tout pour moi seul, et rien pour toi, que tu crains que mon ame s'exhale entre tes bras, que tu maîtrises tes sens, toujours agités près de moi, que tu me crois en sûreté auprès de Sophie, c'est avec elle, c'est chez toi, c'est sur ton propre... Ah! Fanchette, divine Fanchette, pardonne-moi une infidélité... Que dis-je? N'ai-je pas connu, aimé Sophie la première?... Hé, non, non, il n'y a ici ni primauté, ni distinction, ni préférence... Je ne suis infidèle à aucune. Je leur suis fidèle à toutes deux.

La singularité de cette conclusion me frappa au point que j'éclatai de rire comme un fou. L'af-

faire, la plus importante, a toujours un côté plaisant, et c'est celui-là qui se présente au rieur. Lorsque, pendant trois grands actes d'une tragédie nouvelle, le public a traité avec ménagement des rois et des princesses, il suffit d'un quolibet pour faire tomber l'échafaudage, et les têtes couronnées ne sont plus que des pantins. Que de pantins dans ce monde, pour celui qui voit de près, et qui voit bien!

Ma gaieté se soutint pendant quelques instans, et je pensai, avec assez d'aisance, au passé et à mon avenir. Je réfléchis d'abord que Soulanges avait mes deux secrets, quoique je ne lui en eusse confié aucun. Mais ne sais-je pas le sien, quoique jamais il ne m'ait dit un mot de sa liaison avec la comtesse? et n'est-il pas tacitement arrêté entre les gens du monde qu'on devinera, qu'on verra tout, et qu'on ne dira rien?

Pourquoi a-t-il adressé ses réflexions à Sophie uniquement, et pas un mot à moi? Ah, ce qu'il sait de Fanchette, lui persuade que mon cœur est partagé; qu'ainsi je suis capable d'un sacrifice, et que je contribuerai volontiers à rendre Sophie à elle-même et aux bienséances. Je ferai tout pour la vaincre et la conduire à l'autel. Mais la quitter!

Comment cette adorable Sophie, si candide, si pure, si attachée aux principes, a-t-elle tout oublié en un instant? comment l'attrait du plaisir, et la crainte de perdre mon cœur l'ont-ils portée

au parti le plus extrême? C'est qu'il est plus facile d'imposer un silence absolu à ses sens, que d'en régler l'usage; c'est que l'athlète le plus vigoureux se lasse enfin de combattre; c'est que la voix impérieuse des sens est plus forte que la morale des livres, que ces préceptes, que nous avons tous à la bouche, et que nous transgressons si facilement. Et moi aussi, ne parlé-je pas comme Bourdaloue sur le danger des passions, quand elles cessent de m'agiter? Il faut cependant que la morale soit quelque chose de respectable, puisque nous affectons tous de la respecter.

Allons, allons, cette affectation n'est pas générale. D'ailleurs elle peut conduire les hommes à vouloir devenir meilleurs. Peut-être, un jour, me vouerai-je, exclusivement, au culte de la morale, et, jusque-là, qu'aurai-je à me reprocher? D'aimer passionnément un sexe enchanteur: c'est le péché des gens honnêtes, et puis, j'ai toujours remarqué qu'un homme qui n'aime pas les femmes, est sans énergie, sans imagination, un automate enfin, et ma foi, je serais très-fâché de ressembler à cet homme-là.

« Que me veut monsieur Georges, avec cet air « affairé? Monsieur, mademoiselle Fanchette est « venue demander, en bas, si la voiture ne vous « a pas incommodé. — Et où est-elle cette séduisante Fanchette? Allez, courez, allez donc; « priez-la de monter. — Monsieur, je le lui ai proposé. Elle s'est retirée, en disant que vous aviez

« besoin de repos. — J'ai besoin de repos! et qui « lui a dit cela? J'ai besoin de la voir, de lui par- « ler; je ne l'ai pas remerciée encore de ce qu'elle « a fait pour moi. Pourquoi l'avoir laissée aller, « vous qui vous piquez d'être si pénétrant? — « J'apporte peut-être à monsieur de quoi le dé- « dommager de ma maladresse. — Que m'appor- « tez-vous qui puisse... — Une lettre de madame « de Mirville. — De madame de Mirville! où est- « elle cette lettre? Finissez-en donc... assieds-toi « là, Georges. Parle-moi de Fanchette. — Mon- « sieur ne saurait lire, et m'écouter en même « temps. — Bah! César dictait à quatre secrétai- « res, en styles différens. »

J'ouvre la lettre... Oh, ce n'est pas l'amour timide qui a dicté celle-ci. C'est Vénus, en délire, appelant Adonis, l'attirant dans ses bras, brûlant de lui donner l'immortalité. O Sophie, te plaire, te posséder est plus qu'être immortel! « Elle n'est « jamais si jolie que lorsqu'elle prononce votre « nom. — Qui? madame de Mirville? — Non, mon- « sieur, mademoiselle Fanchette. Ses joues ressem- « blent à deux pêches. — Et ses yeux, Georges, et « ce cou d'albâtre, et cette gorge divine!... » *Sa mère s'oppose à mon départ; mais sa résistance s'affaiblit insensiblement, et puisqu'il faut renoncer au monde, que lui importe que nous soyons trois ou deux, dans ce château de Champagne?... Ne gagnera-t-elle pas, en affection et en soins, ce que Sophie ne pourrait lui accorder, si je n'étais*

pas avec elle? Et, pour lever tous les scrupules, ne peut-elle prendre mon nom, répandre dans le village qu'un mariage récent?.. Hé sans doute. *Qu'il lui sera doux de porter ce nom!* Et à moi de le lui donner. « Avez-vous remarqué, monsieur, l'ef-« fet de ce bas de coton à jour? — Et ce pied moulé, « Georges! Et ce bas de jambe! Et sa main, sa main « dont tu ne parles pas... un peu fatiguée encore; « mais dans quelques semaines... — Oh, monsieur, « comme cette main-là doit écrire! — Elle écrit « comme elle pense, sans art, sans prétention, et « ce qu'elle écrit va à l'ame. — Si monsieur avait « lu la lettre de madame de Mirville... — Hé bien, « que ferais-tu? — Je vous remettrais un billet, « que mademoiselle Fanchette m'a laissé, en se re-« tirant. — Hé, donne, bourreau, donne donc! »

Je suis au milieu de mon ottomane, la lettre de Sophie à ma droite, celle de Fanchette à ma gauche. Je les regarde l'une après l'autre; je ne sais laquelle prendre. Si une main se porte sur la lettre de Sophie, l'autre saisit celle de Fanchette, et je n'en peux lire qu'une à la fois. Celle dont j'ai lu quelques mots, s'échappe, et retombe auprès de moi. J'essaie de parcourir la seconde, et je reprends la première. Je quitte celle-ci; je tiens celle-là... Me voici encore entre mes deux lettres.

« Vous riez, monsieur le plaisant? — Hé, mon-« sieur, qui ne rirait pas? » Il a raison; j'extravague. Mais aussi pourquoi m'écrire toutes les deux

en même temps? « Georges, quand il t'arrivera « deux lettres, tu ne me parleras de la seconde « que lorsque tu seras bien sûr que j'aurai lu et « relu la première. Tiens, emporte celle-ci. Tu « me la rapporteras quand je sonnerai... Non, « rends-moi cette lettre, et prends l'autre... Par « grace, prends-en une, celle que tu voudras, et « va-t'en. »

Georges ne sait que dire, que faire. Les deux lettres lui passent alternativement dans les mains. Une d'elles glisse de ses doigts, engourdis par les années, et tombe dans le réchaud à l'esprit de vin, sur lequel il a préparé mon thé. La lettre s'enflamme; je veux la sauver; je ne fais qu'un saut. Je me brûle les doigts; je renverse le réchaud; l'esprit de vin bouillant tombe dans une de mes pantoufles. Je crie, je jure, je porte la main à mon pied, et quand je me relève, la lettre n'est plus qu'une pincée de cendres.

« Georges, laquelle des deux est brûlée? — « Monsieur, c'est celle de madame de Mirville. — « Ah! quel malheur! — Non, monsieur, non, c'est « celle de mademoiselle Fanchette. — Et je n'en « ai pas lu quatre mots! Cette perte est irrépara- « ble. — Rien de si facile à réparer, monsieur. Je « vais aller chez elle, et je la prierai de refaire son « billet. — Elle écrira d'elle-même, et j'aurais eu « deux lettres au lieu d'une. Tu ne te doutes pas, « Georges, de ce que c'est qu'une lettre de plus « ou de moins. — Puisqu'elle écrira d'elle-même,

« il est donc inutile que j'aille chez elle? — Com-
« ment inutile! Hé, savez-vous s'il n'y avait rien
« d'important dans ce billet, rien de pressé, rien
« de... Allez, allez vite. Faites-vous donner le ca-
« briolet. »

Il est parti... Où est donc l'autre lettre? la voilà... Charmante Sophie, je peux te lire, te relire, sans craindre les distractions. Où en suis-je resté?... *Ah, qu'il me sera doux de porter ton nom! J'attends le moment du départ avec une impatience inexprimable! Je brûle de vivre pour toi, et j'espère en la miséricorde divine: Agar a vécu avec Abraham, et Dieu ne l'a pas maudite.*

Et par post-scriptum: *On ne m'a pas ménagée innocente: on m'épargnera bien moins à présent, et tu ne sais rien supporter. Ne sors pas, bon ami, je t'en conjure. Conserve une vie qui m'est si chère, et qui m'appartient tout entière.*

Oh, oui, ma vie est à toi, tout à toi. Te la consacrer, c'est la vouer au bonheur.

Relisons cette lettre. Elle ne renferme pas un mot qui ne doive être gravé dans ma mémoire. Écrivons à notre tour, et subissons la loi qu'elle impose. Un mois d'arrêts est bien long; mais puis-je lui refuser quelque chose, à elle qui m'a tout accordé?

Je sonne... Philippe, portez cette lettre.

Que vais-je faire à présent? il est midi... Dix à onze heures encore à consumer, avant de penser à me mettre au lit! Et trente jours, ensuite, à

consumer, à perdre de même! Il n'y a de temps employé que celui qu'on donne à l'amour.

Passons dans ma bibliothèque...

L'Art d'aimer de Bernard... Bah! de jolis vers, qui ne sont pas faits avec le cœur. Laissons cela.

Le Temple de Gnide... Encore de l'esprit, beaucoup d'esprit; mais rien que de l'esprit.

Les Lettres d'une Péruvienne. Oh, c'est une femme sensible, qui a écrit cet ouvrage. Mais je le sais par cœur.

La Nouvelle Héloïse. Quelques lettres brûlantes, de l'éloquence partout. Mais du raisonnement, de l'esprit de système, l'auteur, toujours l'auteur, et c'est de l'amour qu'il me faut, toujours de l'amour; de l'amour tel que je le sens, et que je le peindrais, si j'écrivais comme Jean-Jacques.

Les grands Hommes de Plutarque. Pourquoi ce livre-là est-il ici? Des grands hommes qui ne sont pas amoureux! Vive Henri IV : voilà mon héros.

Ma foi, je ne lirai pas... Que ferai-je donc pendant ce mois éternel? Des romances, paroles et musique : la romance est le premier genre de poésie pour un homme sensible. J'avoue que je fais des vers comme Sedaine, et de la musique comme Duni; mais le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit. D'ailleurs, c'est pour moi seul que je travaillerai. Je me chanterai cela

à moi-même, et très-probablement je serai content de moi.

Allons, faisons une romance.

Il n'est qu'un bonheur dans la vie,
C'est d'aimer, et d'aimer toujours.

Cela est plat, prosaïque.

L'unique bonheur de la vie
Est de vivre avec les amours.

Pitoyable jeu de mots ! Essayons cependant de finir le couplet.

L'unique bonheur de la vie
Est de vivre avec les amours.
Heureux qui vit pour sa Sylvie,
Et qui peut lui plaire toujours.

Fi ! fi donc. C'est cela qui devait tomber dans le réchaud. Mes vers n'auront pas les honneurs du bûcher. Je les déchire, et je les abandonne aux vents. Que j'ai de confrères qui devraient se faire justice comme moi !

Philippe, prends cette raquette, mets-toi là, et jouons au volant... Ce jeu me fatigue, je ne peux continuer. Retourne à l'antichambre.

Ah ! mon bilboquet !... Le sot jeu ! Que nous sommes à plaindre, nous autres gens du grand monde, qui ne savons rien, que dépenser bien ou mal notre argent ! Quand je m'examine de la tête aux pieds, je trouve que vingt artisans ont tra-

vaillé à m'habiller, et je suis incapable de rien faire pour aucun d'eux. Les sots ! ils m'admirent, je les dédaigne, et il est constant que mon cordonnier est plus utile que moi.

Je veux aussi savoir faire quelque chose d'utile. « Philippe, va m'acheter un tour, et amène-« moi un tourneur. » Je tournai. Quand les bras sont occupés, la tête et le cœur sont tranquilles.

« Hé bien, Georges, tu as vu Fanchette, tu « lui as parlé, elle t'a répondu? — Oui, mon-« sieur, et comme nous vous aimons tous deux, « il n'a été question que de vous. — Elle a écrit, « sans doute? — Elle s'y refusait d'abord. — Com-« ment, elle s'y refusait ! — Mais je lui ai tant « répété que je serais mal reçu si je n'avais rien « à vous remettre, qu'enfin elle s'est déterminée. « Voilà son billet. »

« Je n'ai pu résister ce matin à l'impulsion de mon pauvre cœur; il était navré et incapable de rien calculer. Vous ne m'avez rien promis; je n'ai pas le droit de vous faire des reproches, et j'avais osé vous en adresser. Ce que je vous ai refusé, ce que je devais vous refuser, une autre l'a obtenu, chez moi, au moment même où vous veniez de me presser dans vos bras !... J'ai reconnu des traces... Je suis bien aise que vous n'ayez pas lu mon premier billet : je ne veux avoir à vos yeux d'autre tort que celui de vous aimer. »

« Ne te le disais-je pas, que la perte de ce billet

« est irréparable ? Ces tendres plaintes, qu'elle se « reproche de m'avoir adressées, n'étaient-elles « pas une preuve nouvelle de son amour ? Gémit- « on de l'infidélité d'un homme qu'on a cessé d'ai- « mer ? Ce pauvre cœur, ce cœur navré m'entre- « tenait de sa peine, et ses soupirs sont perdus « pour moi ! Fanchette, chère Fanchette, je vole « à tes pieds, dans tes bras ! j'essuierai tes pleurs ; « mes baisers en tariront la source. Georges, qu'on « mette les chevaux. — Y pensez-vous, monsieur ? « Dans l'état de faiblesse où vous êtes encore... — « J'ai affligé Fanchette ; je ne vois que mes torts. « ma voiture, vous dis-je ! — Permettez-moi, mon- « sieur, de vous désobéir. — Georges, vous abusez « de l'affection que j'ai pour vous. Ma voiture ; je « la veux. — Hé bien, monsieur, souffrez que je « retourne chez mademoiselle Fanchette. Je lui « ferai part de votre résolution. Je la supplierai « de vous épargner une démarche qui peut vous « être funeste. Elle me suivra, j'en suis sûr, et « pourvu que vous la voyiez, qu'importe que ce « soit chez elle ou ici ? — Hé bien, je consens à « l'attendre. Mais dis-lui, répète-lui que je pars, « si elle n'arrive à l'instant.

« Ah... Prends mon carrosse, baisse les stores... « Encore un mot. Je n'y suis pour personne, pour « personne, entends-tu ? Qu'on dise que je repose. »

Reposer ! pas de repos pour moi, que je n'aie rappelé le sourire sur les lèvres de Fanchette. J'ouvre ma croisée. Je regarde les voitures qui

passent et repassent. J'appelle Fanchette d'un bout de Paris à l'autre, et mon carrosse n'est pas sorti encore... Le voilà. Bon, le cocher pique ses chevaux.. Il disparaît... Quand le reverrai-je?

CHAPITRE XXIV.

Arrangemens de ménage.

« Monsieur, voilà le tour et le tourneur. — Oh, « j'ai bien autre chose en tête que ton tour et ton « tourneur. Mets le tour dans un coin, et le tour- « neur à la porte... » Qu'ai-je ordonné là? Mes expressions sont d'une dureté!... « Philippe, je ne « veux pas que cet homme ait été dérangé infruc- « tueusement pour lui. Qu'il établisse le tour dans « cette petite pièce, qui tient à la salle à manger. « Qu'il apporte ensuite du bois à gâter, le bois « nécessaire pour un commençant. — J'avertirai « monsieur quand tout sera prêt. — Non, tu pren- « dras leçon pour moi. Tu tâcheras de profiter, « entends-tu, et quand j'aurai un moment à moi, « j'irai te voir travailler. »

Quand j'aurai un moment à moi! Ne semble-t-il pas, à m'entendre, que je sois l'homme du monde le plus occupé, et qu'ai-je fait depuis ma naissance? Je me suis laissé gâter pendant douze ou quatorze ans. J'ai appris ensuite à monter à cheval, à tirer des armes, à danser. J'ai lu quelques bons livres, avec assez de fruit, j'en conviens;

mais à quoi cela m'a-t-il mené? à m'ennuyer à mourir, si je n'étais amoureux. Amoureux! Ne dirait-on pas qu'il n'est permis de l'être qu'à ceux qui ont cinquante mille livres de rente, un cordon rouge, et des armoiries sur les panneaux de leur carrosse? Mon tourneur l'a été, l'est, ou le sera. Il ne s'exprimera pas comme moi; mais il se fera entendre, à merveille, de l'objet qui parle la même langue que lui. Et puis, faut-il parler pour dire : J'aime? la beauté a-t-elle besoin de répondre pour se faire entendre? Sous le rapport de l'amour, mon tourneur est à mon niveau. Il a sur moi l'avantage d'une vie active, laborieuse, qui rend le repos plus doux, les jouissances plus vives... Allons, allons, je veux savoir tourner. Je m'imposerai la tâche de chaque jour. Je ferai des bonbonnières aux dames, des tabatières aux hommes. Je renouvellerai toutes les chaises de ma maison. « Philippe? le tour est-il monté? — Oh, pas « encore, monsieur. Il faut au moins deux ou trois « grandes heures... — N'entends-je pas un car- « rosse?... Oui, c'est le mien... Hé, non... C'est lui; « les stores sont baissés; elle est dans la voiture; « elle arrive, je le sens aux battemens précipités « de mon cœur. Va, Philippe, va tourner, et que « je ne te revoie pas aujourd'hui. »

Je sors, je cours au-devant d'elle; je suis au milieu des degrés... Elle les monte avec la légèreté d'un oiseau; mes bras s'ouvrent. « Que faites- « vous, monsieur? Allez-vous vous donner en

« spectacle à vos gens? » Elle arrive en deux sauts dans ma chambre à coucher; je la suis; la porte se ferme; je m'approche d'elle, et je commence une explication, qu'il n'est pas facile de tourner à mon avantage.

Elle m'interrompt, et me prie de l'écouter. Elle va s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Un air grave succède à ces traits de flamme, qui s'échappent de ses yeux, au vif incarnat qui couvre ses joues, quand elle est près de moi. Je remarque une robe perfide, fermée jusqu'au menton; un grand fichu, méchamment croisé par-devant, et noué par-derrière. Ces précautions sont d'un fâcheux augure. N'importe, écoutons-la d'abord, et nous verrons ensuite. Ce ne serait pas la première fois que l'amour, placé entre nous deux, aurait fait taire la raison.

« Je ne suis venue ici, monsieur, que par la « crainte de vous voir faire une démarche, aussi « déplacée que dangereuse. Mais j'ai résolu de « mettre, à ma condescendance, deux conditions « que vous accepterez, si vous ne voulez pas que « je me retire à l'instant. La première, c'est que « vous ne me direz pas un mot de ce qui s'est passé « ce matin chez moi. » Cet excès de générosité me confond et me ravit. Je me lève, je m'élance... « N'approchez pas davantage, monsieur. Retour- « nez à votre place, je vous en prie.

« Voici ma seconde condition. Vous laisserez, « entre nous, un intervalle tel que je n'aie rien à

« redouter pour vous des suites de cette entrevue.
« — Quoi, Fanchette, vous me croyez capable
« d'un tel empire sur moi-même! — Vous aimez
« moins que moi, monsieur, je n'en doute pas,
« et cependant j'ai la force de soumettre mon fai-
« ble cœur. Il souffre, cruellement, de la con-
« trainte que je lui impose; mais ma raison l'em-
« portera, et ce que je peux, vous le pouvez plus
« facilement encore. »

Je sentais ma tête et mon cœur s'échauffer, s'égarer. Je ne sais ce que je répondis, peut-être des sons vagues, mal articulés, qui devaient à l'accent seul toute leur expression. Mais qu'elle est forte et enivrante cette expression d'une ame de feu, pour l'ame qui sympathise avec elle! Les roses reparaissaient sur les joues de Fanchette; le sourire embellissait sa bouche; sa voix tremblante répétait le mot raison, et ce mot voulait dire amour.

Je n'avais pas quitté mon siége, et insensiblement j'étais arrivé au milieu de ma chambre. J'avais les bras étendus vers Fanchette; je l'invoquais, je l'implorais. Ses bras aussi s'étendaient vers moi; son sein palpitait, ses paroles expiraient sur ses lèvres; elle ne balbutiait que des soupirs. Son fauteuil perdait de son immobilité... Nos mains se rencontrèrent.

« Cet état est insoutenable, dit-elle, en se levant « brusquement. Il faut fuir, ou succomber. » Elle court se jeter dans mon cabinet; elle en ferme la

porte sur elle. Le rideau qui couvre le vitrage est de mon côté. Je le lève. Je vois Fanchette assise. Ses mains couvrent son visage charmant, et son attitude tient, à la fois, de la douleur et de la volupté.

Quoi, il n'y a entre moi et le bonheur qu'un misérable carreau de verre, et ce frêle obstacle m'arrêterait! Je prends une raquette; je mets en pièces le carreau qui touche à la serrure; j'alonge le bras... Fanchette a fermé les deux tours; la clé est sur le parquet, à l'autre bout du cabinet.

J'examine le vide qu'a laissé le carreau; je juge qu'il m'est facile de passer. Je prends un tabouret... Elle tombe à genoux devant moi; elle me supplie à son tour. Je ne réponds pas; elle insiste. Je la vois, et je la vois plus belle que jamais. Ses prières me retiennent, mais ses charmes m'attirent; je vais fondre mon cœur dans le sien. « J'ai « fait tout ce que j'ai pu, s'écrie-t-elle. Mes forces « sont épuisées par la résistance; il ne m'en reste « que pour t'aimer. Tu le veux, je me rends. »

Elle va prendre la clé, elle ouvre la porte... Celle de ma chambre à coucher s'ouvre en même temps... C'est Soulanges.

Pourquoi est-il là? Pourquoi l'a-t-on laissé monter, malgré ma défense? Je chasserai mon suisse... Soulanges me regarde d'un air embarrassé : aurait-il forcé la porte?

« Mon cher ami, me dit-il, j'avais résolu de « colorer, d'un prétexte quelconque, mon appa-

« rition inattendue ; mais je crois que la vérité est « préférable à de vains subterfuges, surtout quand « elle fait honneur à quelqu'un. Georges, en allant « prendre mademoiselle, est entré chez moi. Il « m'a confié ce qu'elle et vous avez dit et fait au- « jourd'hui. La conduite de mademoiselle est d'une « femme estimable, et vous êtes l'homme le plus « extraordinaire qui existe. J'ai conclu, du rap- « port de Georges, que vous avez besoin d'être « gardé à vue, et me voilà.

« — Quoi, Georges s'ingère, de son autorité « privée, de régler mes actions, de me donner « indirectement des lois! Cette audace sera punie. « — Son zèle sera récompensé. La contradiction « vous irrite en ce moment ; plus tard vous ren- « drez justice à ce fidèle serviteur.

« Je m'établis chez vous. Je vais faire monter un « lit dans cette chambre. Je ne vous quitterai ni « le jour ni la nuit. Si vous sortez, je m'attache « à vous comme votre ombre, et je ne vous ren- « drai à vous-même que quand vous serez aussi « bien portant que moi.

« Vous êtes trop pénétrant pour ne pas sentir « que je vous sacrifie quelque chose. Mais l'ami- « tié, sans dévouement, est tout au plus une liai- « son. Pourquoi faire la mine, mon cher ami? « Vous n'y gagnerez rien : mon parti est pris.

« Cependant je ne prétends pas porter mon as- « cendant jusqu'à la tyrannie. Il faut se relâcher « un peu en faveur des enfans et des fous : j'en-

« gage mademoiselle à venir dîner tous les jours « avec nous.

« — Hé, monsieur, pensez-vous à ma position, « à celle de votre ami, à l'indiscrétion des domes- « tiques? Je ne m'occupe pas de moi : j'ai tout « sacrifié à l'amour, et ce sacrifice ne m'a pas « coûté. Mais que dirait-on d'un homme bien né, « riche, considéré, qui ferait exclusivement sa so- « ciété d'une fille sans nom, sans fortune, sans « état? — On dira qu'il vous doit beaucoup, et que « la reconnaissance vous a rapprochés. On dira « que vous lui continûez vos soins. On dira ce « qu'on voudra, et puisque ce n'est pas votre in- « térêt personnel qui vous arrête, qu'importe à « monsieur qu'on le croie bien avec une des plus « jolies femmes de Paris? »

Quelle est celle qui n'est pas flattée d'un éloge amené sans affectation? Une coquette eût répondu. Fanchette sourit légèrement, et fit une petite révérence, si drôle, si jolie!

Nous commençâmes à causer tous trois avec assez de liberté d'esprit, et nous réglâmes tout ce qui avait rapport au petit ménage que nous allions tenir.

On avait décidé d'abord que Fanchette viendrait à quatre heures, et que je la ferais reconduire à neuf. Mais je pensai qu'il était fort égal pour le public qu'elle fût ici à huit heures ou à quatre, et cela m'arrangeait beaucoup mieux. Cela parut aussi à Fanchette, car elle rougit :

c'est sa manière de répondre à une proposition qui lui plaît.

Soulanges observa que fermer sa boutique à huit heures du matin, n'est pas le moyen de faire prospérer son commerce. Fanchette répondit qu'elle était établie depuis trop peu de temps pour avoir des pratiques à perdre. J'allais ajouter que je comptais bien la dédommager des pertes que j'occasionerais; mais je pensai que cela se fait, et qu'on n'en parle pas.

Arrêté du petit comité, portant que Fanchette arrivera à huit heures.

J'observai encore que puisque Fanchette devait venir à huit heures du matin, et ne s'en retourner qu'à neuf, il était indifférent au public qu'elle couchât chez moi ou ailleurs. « Cette proposition « ne passera pas, dit Soulanges. Je dors comme « une marmotte, et je ne suis venu ici que pour « voir ce qui s'y passe. » Fanchette garda le silence; j'insistai; Soulanges résista avec fermeté : il fallut me rendre.

On sent le besoin d'user le temps à quelque chose, quand on ne peut l'employer à faire l'amour. Il fut réglé, de mon consentement :

Qu'on déjeunerait à huit heures;

Que, de neuf à onze, Soulanges montrerait à Fanchette à dessiner les fleurs;

Que, de onze à midi, Fanchette nous ferait une lecture;

Que, de midi à trois heures, je tournerais; que

Fanchette, assise auprès du tour, s'occuperait de quelque ouvrage d'aiguille; que Soulanges peindrait des fleurs destinées à orner la chambre de notre compagne.

A trois heures, le dîner.

De cinq à six, la conversation.

De six à neuf, une leçon de piquet ou de trictrac à Fanchette.

A neuf heures, le bonsoir.

Et pour que rien ne fût changé à l'ordre convenu, Soulanges imagina quelques articles réglémentaires qu'il me soumit, que je combattis, que je fis changer ou modérer, et qui enfin, malgré mes réflexions, observations, additions, suppressions, furent rédigés ainsi qu'il suit :

1° *On se regardera comme on voudra; mais on ne parlera pas directement d'amour.*

2° *On se prendra les mains quand on voudra; mais la pression ne durera pas plus de dix secondes, montre sur table.*

3° *Mademoiselle Fanchette pourra quelquefois se laisser baiser la main; mais elle ne souffrira pas qu'on y tienne les lèvres attachées plus de quatre secondes.*

4° *On pourra prendre et donner, dans le courant de la journée, six baisers sur les joues, le front ou le menton, et pas ailleurs.*

Et pour la facilité de l'exécution des articles ci-dessus,

5° *Mademoiselle Fanchette ne viendra ici qu'a-*

vec la robe qu'elle porte maintenant, ou telle autre coupée sur le même modèle.

6° *Elle portera continuellement sur son fichu un schall qui descendra jusqu'aux pieds par-devant, et jusqu'au pliant du genou par-derrière.*

7° *Elle supprimera les bas fins à jour, et les souliers découverts.*

8° *Ses cheveux noirs bouclés descendront jusque sur ses yeux.*

9° *Elle ne pourra quitter ses gants que lorsqu'elle voudra prendre la main, se la laisser prendre, ou se la laisser baiser.*

Soulanges avait un air triomphant. Il se croyait un Lycurgue ou un Solon. Il ne réfléchissait pas que le code le plus parfait donne toujours lieu aux interprétations. A peine une loi est-elle promulguée, que vingt avoués savent comment ils l'éluderont, et j'étais plus qu'un avoué dans ce moment-là.

Quelque défectueuses que soient des lois, on n'en fait pas une collection en une heure. La discussion et la rédaction de celles-ci nous avaient menés jusqu'au dîner : Philippe entra pour nous servir.

« Philippe, où est Georges ? — Monsieur, il « craint de se présenter devant vous; il attend « que vous l'appeliez. »

Je sors; je vais le chercher dans l'antichambre. « Mon vieil ami, les mesures que vous avez prises « m'ont donné beaucoup d'humeur; elle n'était

« que dans ma tête, et mon cœur s'empresse de « rendre justice au vôtre... Pourquoi ces yeux « baissés, cet air d'embarras? L'honnête homme « lève la tête; il aime à fixer celui qui l'estime... « Tu pleures, mon ami? — C'est de joie et de re- « connaissance. Ah! monsieur, quel homme vous « seriez, si vous n'aimiez pas tant...—Chut, chut, « Georges. Tout homme aime quelque chose, et « qu'y a-t-il d'aimable comme les femmes? Viens « reprendre ta place et tes fonctions auprès de « moi. »

Comment le législateur Soulanges va-t-il nous ranger? Nous serons trois autour d'une table ronde, et je défie tous les faiseurs de lois, nés et à naître, d'empêcher que je sois à côté, ou en face de Fanchette. Soulanges me place vis-à-vis d'elle; c'est tout simple : j'en suis aussi éloigné que le permet le diamètre de la table. Mais une table de trois couverts n'est pas grande, et on a des pieds pour quelque chose... « Va tourner, « Philippe : Georges nous suffira. »

« Dînerai-je avec mes gants? » demande Fanchette, avec le ton modeste d'un client qui parle à son rapporteur. « Non, non, répond Soulanges, « ce n'est pas l'usage. Mais j'ai tout prévu : j'avais « mes raisons pour vous éloigner l'un de l'autre. » Il n'a pas prévu que nos mains se rencontreront, quand je lui passerai une carafe, quand elle me passera une aile de poulet, et nous avons aussi

nos raisons pour nous passer toujours quelque chose... Soulanges sourit.

Je me lève, et je vais ranger les cheveux de Fanchette, qu'elle a religieusement placés sur les plus beaux yeux du monde. « Alte-là, dit Soulanges. J'invoque l'autorité des réglemens. Il est « écrit, art. 8 : *Ses cheveux noirs bouclés descendront jusque sur ses yeux.* — Oui, mon ami. Mais « il est écrit, art. 1er : *On se regardera comme on voudra*, et comment voulez-vous qu'on se regarde les yeux bouchés? Vous avez fixé des « heures où Fanchette doit *lire* ou *travailler de l'aiguille*. Festonne-t-on sans y voir?—Diable, il « y a contradiction entre ces deux lois-là. Il faut « en rapporter une. — *L'article* 8, mon cher Soulanges. — Non, mon ami, *l'article* 1er. — La majorité décidera. C'est à mademoiselle à faire « pencher la balance, et l'amour l'emportera. »

L'article 8 est supprimé.

Le dîner se passa en plaisanteries, et, jusqu'à un certain point, Soulanges atteignait à son but : le cœur est calme, quand la gaieté s'y introduit.

Il ne nous fut pas aussi facile de nous posséder pendant l'heure consacrée à la conversation. Soulanges s'efforçait de la faire tomber sur des sujets sérieux et instructifs. *Amour*, disait Fanchette; *bonheur*, lui répondais-je, et, agissant d'après ma manière d'interpréter et de commenter la loi, la jolie main ne sortait pas des miennes. Je la pres-

sais, je la baisais; la montre était là. Je comptais scrupuleusement les quatre secondes; je m'arrêtais à la cinquième, pour recommencer aussitôt. Soulanges se dépitait. « De quoi vous fâchez-vous, « mon ami? Relisez *les articles* 2 *et* 3 : *On se pren-* « *dra la main quand on voudra.* Moi je le veux « toujours. *Mademoiselle Fanchette pourra, quel-* « *quefois, se laisser baiser la main. Quelquefois* « ne détermine rien, et la loi doit toujours être « expliquée en faveur de ceux pour qui elle est « faite. »

Je continuais; Fanchette riait aux éclats; Soulanges frappait du pied.

Il sauta au plafond, quand je commençai à user de la prérogative que m'accordait l'*article* 4. Je n'avais cherché ni les joues, ni le front, ni le menton. « Qu'avez-vous encore, mon cher Sou- « langes? Le jury prononce sur la question inten- « tionnelle. Je déclare n'avoir pas eu l'intention « de rencontrer les lèvres de Fanchette. Qu'avez- « vous à me reprocher? »

Soulanges se fâche tout de bon. Il m'enlève Fanchette; il la porte dans le salon. Fanchette trouve une porte de dégagement, elle suit le couloir, et rentre dans ma chambre à coucher. Soulanges se désole : il voit son code du matin déja tombé en désuétude.

« Allons, allons, dit-il, il faut que je m'exécute « de bonne foi. Je sens le vice de ma rédaction, « et je supprime toutes mes lois. Mais mademoi-

« selle, c'est à vous que je confie ce dépôt pré-
« cieux, celui d'une vie qui vous est chère. Rap-
« pelez toute votre prudence. Prévenez ces émo-
« tions, dangereuses pour mon ami, et pénibles
« pour tous deux, lorsqu'elles demeurent sans ré-
« sultat. Or, je suis ici. — Je répondrai à votre
« confiance, monsieur; je m'en montrerai digne. »

De quel ton auguste elle a prononcé ces effrayantes paroles! Plaisante-t-elle? Non, vraiment. Elle reprend son schall, elle remet ses gants; elle s'assied devant une table de jeu; elle ne voit plus que le tapis vert.

Oh, cela ne durera pas. Je suis assis près d'elle, et j'ai des moyens sûrs de rétablir mon empire...
« Otez votre main, monsieur... Laissez mon ge-
« nou... Vous me faites mal au pied. — Je me re-
« tire, mademoiselle. — Vous me ferez plaisir,
« monsieur. — Vous me chassez; je ne reviendrai
« plus. — Mon ami! — Fanchette! — Vous m'affli-
« gez. — Je vous obéis. — Revenez, de grace, re-
« venez. — Je reviens, mais je boude.

« Mademoiselle, une quinte majeure se com-
« pose de l'as, du roi... » C'est Soulanges qui parle.
« Mademoiselle, laissez mon pied, à votre tour.
« — Qu'il est méchant! — Voyez vos cartes. Que
« voulez-vous faire de mes deux doigts emprison-
« nés dans votre gant? — Mais taisez-vous donc!
« — Je veux parler, moi. — A-t-on jamais vu
« prendre ainsi une leçon de piquet? — Mon cher
« Soulanges, a-t-on jamais choisi un pareil mo-

« ment pour la donner? — Ma foi, mon ami, vous « me ferez perdre volonté ou patience. — Ma foi, « mon ami, je vous invite à les perdre toutes deux. « — Mademoiselle, vous justifiez bien mal ma con- « fiance. — Monsieur de Soulanges, regardez-le. « — C'est un très-joli homme, je le sais, made- « moiselle; mais ce n'est pas une raison pour le « tuer. — Le tuer, monsieur de Soulanges, le tuer, « moi, qui donnerais ma vie pour conserver la « sienne! — Je ne veux pas que vous mouriez, « mademoiselle; mais si vous voulez qu'il vive, « allez-vous-en, et ne revenez plus.

« — Ah, Soulanges, quel ton vous prenez avec « elle! — Peut-être en trouverai-je un qui me « réussira. — Elle sort, mon ami? — Tant mieux. « — Brouillée avec moi! — Ce n'est pas avec vous. « — Rappelez-la donc. — Je m'en garderai bien. « — Je cours après elle. — Quel homme! »

Je la suis, je la joins dans mon antichambre; je l'arrête, je la prends dans mes bras... Une lumière! c'est cet hypocrite de Georges. « Monsieur « s'expose à se blesser. — Non, monsieur, je ne « m'expose pas. — Mademoiselle ne saurait des- « cendre sans y voir. — Il y a un réverbère sur « l'escalier. — Mais pour arriver jusque-là? Phi- « lippe! vite, un second flambeau. — Georges, je « me fâcherai sérieusement. — Mademoiselle, la « voiture est à vos ordres. » Elle descend sans dire un mot. Elle supporte tout pour moi, jusqu'à l'humiliation!

Je rentrai. Que pouvais-je faire de mieux! Soulanges riait à son tour à gorge déployée. « Vous « l'emportez, monsieur. — J'avais tout disposé « pour cela. — Sans les obligations que je vous « ai... — Vous m'en aurez bien d'autres. — Je ne « le crois pas. — Vous serez donc bien fin. — Peut-« être autant que vous. — Mon cher ami, vous avez « la fièvre chaude. — A la bonne heure, soit. — « Pourquoi donc ne pas vous laisser conduire? — « Hé, vous faites de moi tout ce que vous voulez. « — Raisonnons un moment. — Cela vous est « bien facile, homme à la glace!

« — Vous ne rêvez que folies; je vous éveille, « ai-je tort? — Je ne dis pas cela. — Vous aimez « deux femmes à la fois... — Mon ami, je crois « que j'ai deux cœurs. — Vous vouliez d'abord en « garder une ici le jour et la nuit. — J'aurais éga-« lement voulu garder l'autre. — Du repos et de « la sagesse, voilà ce qu'il vous faut. — Vous croyez « cela? — D'ailleurs, si Fanchette fût restée ici, « quand auriez-vous lu la lettre que Georges a sans « doute à vous remettre? quand y auriez-vous ré-« pondu? — Une lettre de Sophie! — De Sophie, « plus jolie peut-être que Fanchette; qui vous « aime autant qu'elle; qui a un nom, un rang; « que vous avez perdue dans le monde; à qui vous « devez une réparation, et qui, à tous égards, mé-« rite la préférence. Georges, vous avez une lettre « pour monsieur? — La voilà.

« — Lisons-la ensemble, mon ami : vous sa-

« vez que vous n'avez plus de secrets pour moi.

« Arrêtez-vous à cette phrase-ci; à celle-là, à « cette autre. Dites-moi si Fanchette a cette faci- « lité, cette grace, cette abondance, cette chaleur. « — Oh, Fanchette n'écrit pas mal. — Lisez, lisez, « et avant d'être à la fin de la troisième page, vous « ne rêverez plus qu'à Sophie. »

Il a raison. Personne ne pense, n'écrit comme cela. Mais je le devine : il veut détruire une impression par une autre. Qu'y gagnera-t-il, si l'image séduisante de Sophie remplace celle de Fanchette dans ce cœur? Pauvre cœur! Et cependant trop heureux mortel!

« Georges, apprêtez-moi ce qu'il faut pour « écrire. — Et pendant que vous écrirez, il m'ar- « rangera un lit. — Ici! — Oui, ici. Je vous l'ai dit, « je ne vous quitte plus. — Allons, Georges, un « lit à mon garde. »

Écrivons... Ah! voilà deux lignes en *post-scriptum*, qui m'étaient échappées. « Je te dois un dé- « dommagement de ta docilité, de tes privations; « on te le remettra avec cette lettre. »

« Monsieur Georges, vous avez encore quelque « chose à me donner. — Ah, pardon, monsieur. « J'oubliais un très-petit paquet que j'ai mis dans « la poche de ma veste. Mais comment penser à « tout, quand on est toujours en l'air, tout à vos « mouvemens, à l'inflexion de votre voix, aux si- « gnes de M. de Soulanges? — En voilà assez. « Voyons le petit paquet... C'est elle, c'est bien

« elle! c'est ainsi qu'elle me regarde, qu'elle me « sourit. Soulanges, voyez donc ce portrait. Il est « frappant de ressemblance, et jamais peintre n'a « fait d'idée une aussi séduisante figure... Oh, So- « phie, ma Sophie! femme adorablé et adorée!..» Je couvre le portrait de baisers. Je le porte à mon cœur; je le reporte à mes lèvres... Qu'est-ce que cela? Une chaîne d'or. Elle a tout prévu; elle indique tout. Je passe la chaîne à mon cou. L'image précieuse est fixée sur mon cœur... Fixée, non. Je la prends, je la regarde, je la baise encore... « Mon « ami, vous n'êtes pas raisonnable. Pensez donc « à l'état où vous voilà. Faudra-t-il vous ôter jus- « qu'à ce portrait? — Non, Soulanges, non. Je me « possède et j'écris.

« Ces messieurs n'ont plus besoin de rien, de- « mande Georges? Non, répond Soulanges.» Il congédie le vieux domestique; il ferme toutes les portes à double tour; il prend toutes les clés; il les met sous son oreiller; il se déshabille avec la morgue d'un chef des eunuques du grand-seigneur.

« Ah çà, monsieur, je suis donc prisonnier « chez moi? — Je vous ai dit, monsieur, que je « dors profondément, et je ne veux pas que vous « m'échappiez pendant mon sommeil. — J'irai « courir les rues de Paris, à pied, à l'heure qu'il « est, n'est-il pas vrai? — Écrivez, écrivez, mon « ami. Moi, je vous souhaite le bonsoir. »

Oh, parbleu, il m'a donné là une bonne idée. Très-certainement je lui échapperai, et aussitôt

que je pourrai tromper sa surveillance et celle de mes gens, tous conjurés contre moi... Continuons d'écrire...

Il dort, ou il en fait le semblant. Sachons jusqu'à quel point je peux compter sur son sommeil. Je n'ai pas la maladresse de lui adresser la parole : il ne donnerait pas dans un piége aussi grossier. Je me parle à moi-même, et sur tous les tons. Je reprends le précieux portrait; je me laisse aller à la vivacité de mes sentimens. Exclamations, invocations, passion, tout cela est employé, avec un enthousiasme vrai, parce que tout cela est senti, et il ne fait pas le moindre mouvement. Je lui passe sous les yeux une bougie allumée... Allons, c'est un homme mort jusqu'à demain matin. L'heureuse découverte !

Ai-je encore quelque chose à dire à la belle des belles, à la meilleure des femmes? Non. Je ferme mon paquet, et comme Soulanges, je vais essayer de fermer les yeux.

Fermer les yeux ! Trouvez donc du repos, vous qui avez trente ans, qui portez au cou le portrait de votre maîtresse, qui brûlez de la voir, et qui êtes agité par le souvenir du jour, et l'espérance du lendemain ?

CHAPITRE XXV.

Roman astronomique.

Tout s'use, tout passe, jusqu'à Mesmer, Fénaigle et Gall. Cette belle chaleur du sang s'affaiblit; ces émotions voluptueuses se dissipent; les plus douces, comme les plus brillantes illusions cèdent à la voix impérieuse du besoin : l'ambitieux dort quelquefois; les amans tous les jours... plus ou moins cependant.

Il était tard quand je m'éveillai. Soulanges était déja dans une bergère. Il attendait mon réveil, un livre à la main. « Il me semble, mon ami, « que vous ne perdez rien pour vous endormir « après les autres. J'ai demandé le déjeuner. Un « convalescent doit avoir appétit en ouvrant les « yeux. — Supérieurement pensé, mon cher Sou- « langes. Allons, je vais me lever. Georges? — « Monsieur? — Habillez-moi... Qu'est devenu « l'habit que j'avais hier? — Mon cher ami, vous « n'avez plus ici d'habits, de culottes, ni de cha- « peaux. Je me défie de mon sommeil, je vous « l'ai déja dit, et j'ai envoyé tout cela... — Où? « — Je vous le dirai quand je vous rendrai la « liberté. — Voilà qui est un peu fort. Georges, « où sont mes habits? — Voilà, monsieur, des « pantalons, des robes de chambre du meilleur « goût, des bonnets de coton, des madras, des

« casquettes. Monsieur a de quoi choisir. — Où « sont mes habits, vous dis-je? — Je l'ignore, « monsieur. — Vous mentez. — Monsieur de Sou- « langes m'a fait faire une malle; m'a envoyé « chercher un commissionnaire. J'ai aidé à char- « ger la malle; monsieur de Soulanges a glissé « une adresse dans la main du porteur; il est parti. « — C'est bien joué, très-bien joué, mon cher « Soulanges. Mais puisque vous attaquez, je peux « me défendre. Des précautions, aussi adroite- « ment prises, piquent mon amour-propre, et « m'invitent à les déjouer. Nous voilà en état de « guerre : tenez-vous bien. — Oh, c'est ce que je « compte faire. Déjeunons, mon ami.

« — Ah, mon Dieu!... mon portrait!... ce por- « trait chéri, qui me tenait lieu de tout... qu'en « avez-vous fait? Je ne supporterai pas cela, par « exemple. — Mon ami, vous dormez aussi bien « que moi : je l'ai détaché, sans que vous ayez « donné signe de vie. — J'espère, monsieur, que « vous allez me le rendre. — Je vous laisse le choix « entre deux partis. Vous vous contenterez d'a- « voir, quatre fois par jour, le portrait à votre « disposition, et pendant cinq minutes, à chaque « fois, ou je le renverrai à madame de Mirville. « — Vous avez une fureur de faire des régle- « mens!... et vous savez combien de temps ils « durent. — J'entends. Quand vous tiendrez le « portrait, vous ne vous en dessaisirez plus. Mais « je le reprendrai demain matin, et sans pitié je

« le ferai disparaître pour quinze jours. — Cette « menace me ferme la bouche. Allons, je rece- « vrai, de vous, le portrait quatre fois par jour, « et je vous le rendrai fidèlement. Déjeunons. — « Déjeunons.

« — Le portrait, mon ami? — Ce portrait et « une digestion facile ne s'accordent pas. — Vous « êtes un tyran, un tyran inexorable. — Pour « que de grands mots produisent leur effet, il « faut bien se garder de rire en les prononçant. « Prenez-vous encore quelque chose? — Le por- « trait, si vous voulez me le donner. — Oh, le bel « effet de lumière! Observez donc, mon ami, ces « rayons qui jouent à travers les masses de vos « marronniers. — Hé, mon ami, j'ai tant vu le « soleil! — Passons sur ce balcon. Jouissons de « la fraîcheur de la matinée. — Soulanges, vous « voulez me détourner de mon objet, et vous vous « y prenez gauchement. Je connais tous les rebus « qui entrent dans la fabrication d'une idylle, la « nature, la campagne, les oiseaux, les coteaux, « les troupeaux, les pipeaux. Tout cela ne vaut « pas Sophie, ne vaut pas même son portrait.

« — Ce jugement est un peu hasardé. Madame « de Mirville est charmante, sans doute, comme « la rose qui est éclose hier, et qui se flétrira à « midi. Madame de Mirville et cette rose seront « remplacées par d'autres fleurs, dont on admi- « rera un moment l'éclat, dont on savourera un « moment le parfum, et on ira, ensuite, cultiver

« la fleur nouvelle, qui aura succédé à celle-ci, et « qui l'aura fait oublier. Mais la nature, toujours « jeune, toujours forte... — Mais le papillon, qui « suce le miel de la fleur, vieillit et meurt avec « elle. Ainsi tout est égal entre eux, sous le rap- « port de la durée. Mon portrait.

« — Qu'appelez-vous, la durée? Le temps existe « en effet, pour une portion de matière organi- « sée, d'une modification à une autre; mais pour « l'ensemble des choses, il n'y a pas de succes- « sion. — Ah, vous voulez m'entraîner d'objets « en objets, d'une discussion à une autre. — Ce « grain de sable sera peut-être verre demain; le « verre sera cassé après-demain, et il serait plai- « sant que le grain de sable et le verre voulussent « avoir leur almanach, non d'un an, d'un mois, « d'une semaine, mais un almanach à secondes, « et qu'ils prétendissent mesurer le temps à l'uni- « vers, d'après leur existence d'un jour. Voilà « pourtant ce que nous faisons, nous autres grains « de sable, qui, semblables à la boule de neige, « que grossissent les enfans, roulons jusqu'à ce « que le dégel restitue à la terre les parties inté- « grantes de cette pauvre boule, qui se croyait « quelque chose parce qu'elle était bien blanche, « et bien grosse relativement à une fourmi. Nous « ne sommes qu'un point imperceptible, saillant « ici, s'éteignant là, dans la foule innombrable « de points, qui meurent et qui renaissent sans « interruption. — Ce que vous dites là est très-

« moral, pourrait être le sujet d'un sermon, et « n'a rien de commun avec un portrait.

« — Ce portrait est un point, comme cette pla- « nète que vous voyez là-bas. — C'est Vénus. « Croyez-vous, Soulanges, qu'on fasse l'amour « dans Vénus? — Comment, si je le crois! On fait « l'amour partout où il y a chaleur et mouvement. « — On ferait là-bas l'amour comme ici! — Comme « ici, précisément, cela ne me paraît pas proba- « ble. — Comme ici, ou comme là, on aime tou- « jours bien, quand on sent avec énergie. — « Comme vous. — Comme moi. — Vous êtes mo- « deste.

« — Mais pourquoi avancez-vous, Soulanges, « qu'une planète, grosse comme la terre, n'est « qu'un point dans l'univers? — C'est que cette « terre, que nous considérons comme le premier « des mondes, parce que nous avons la vanité de « tout rapporter à nous, n'est elle-même qu'un « point dans l'immensité; c'est que si nous pou- « vions nous transporter sur cette boule, consa- « crée, je ne sais pourquoi, à la mère des amours, « nous verrions, dans le fond du tableau, autant « de mondes encore que nous en apercevons d'ici, « et que, si nous allions au dernier de ces mon- « des, nous n'aurions encore devant nous que « l'infini. — Que l'infini! Il faut pourtant que tout « finisse. — Oui, pour le grain de sable, le verre, « et la boule de neige. Mais pourquoi, être pen- « sant et orgueilleux, ne voulez-vous pas que le

« monde soit infini? — Parce que je ne conçois « pas l'infini. — De ce qu'un sourd et muet, sans « instruction, ne conçoit pas que deux et deux « font quatre, s'ensuit-il que la géométrie n'existe « pas? — Les géomètres se communiquent, s'en- « tendent; je peux parvenir à m'entendre avec « eux : donc la géométrie existe. Mais l'infini!

« — Mon cher ami, vous êtes borné, et vous « voulez que tout vous ressemble. L'aversion que « vous inspire l'idée de la destruction de votre « être, vous fait admettre facilement une éternité « de choses, parce que vous voudriez être éternel « vous-même. — J'avoue que ce système ne ré- « pugne pas à ma raison. — Dites qu'il flatte vos « espérances secrètes, et convenez qu'il n'y a pas « plus d'analogie entre votre frêle machine et « l'éternité, qu'entre un ciron et l'infini. Or, si « vous admettez la première, pourquoi rejeter le « second? Le monde n'est pas infini, dites-vous. « Que voulez-vous qui le termine? Un fossé, une « haie, un mur, le chaos? Vous ne voulez sans « doute ni mur, ni haie, ni fossé? — Non, j'aime « mieux le chaos. — Prenez garde : le chaos sup- « pose l'espace, avec le dérangement de toutes « choses. Si vous admettez l'infini de l'espace, « pourquoi vouloir le chaos? Pourquoi l'ordre, « qui règne autour de vous, ne régnerait-il point « partout? — Je sens que cela impliquerait contra- « diction. — Et il ne peut y en avoir dans l'arran- « gement du grand tout. L'univers s'écroulerait

« sur lui-même, si quelqu'une de ses parties ces-
« sait un moment d'être soumise à la loi générale.
« — Mais je le crois. — Le monde est donc infini?
« — Je le veux bien. Donnez-moi mon portrait.
« — Oh, c'est trop juste, le voici. »

Sophie n'est qu'une rose! Elle vivra ce que vivent les roses; elle passera comme elles! Arrêtons sa fugitive existence; prolongeons-la; embellissons-la de toutes les illusions, et que l'Amour, après s'être long-temps bercé sur cette tige svelte, sur ce sein embaumé, brise son arc et ses flèches. Sophie lui a rappelé Psyché: rien ne lui rappellera Sophie.

« Hé bien, mon ami, vous avez eu un moment
« de calme; cette tête s'est reposée, même en
« voyageant dans les cieux. Convenez que les
« sciences sont bonnes à quelque chose, et cul-
« tivez-les... A quoi pensez-vous donc? — Aux
« transports, à la fureur divine, qui doivent agiter
« sans relâche les heureux habitans de Vénus. —
« Et ceux de Mercure, ce petit volcan perdu dans
« l'orbite du soleil? C'est là que les amans brûlent
« de feux inextinguibles, et que la jouissance ne
« produit que la soif de jouir. — C'est là que
« j'aurais dû naître, c'est là que je voudrais vivre.
« Je me sens digne d'être mercurien... Je le suis
« peut-être. — Et Fanchette aussi? — Et Sophie
« aussi. — La bonne idée! — Pourquoi n'aurais-je
« pas, comme vous, le droit d'en émettre d'extra-
« ordinaires?—Au moins vous développerez celle-

« ci. — Et en peu de mots. Le soleil, disent les « physiciens, pompe, attire les vapeurs les plus « légères de notre globe; pourquoi ne pomperait-il « pas Mercure comme nous? — Prouvez d'abord « que dans Mercure il y ait quelque chose à pom- « per. Les rivières de la petite planète pourraient « bien n'être qu'un composé de métaux en fusion. « — Je vous passe votre infini, monsieur. — Et « moi les vapeurs aqueuses de Mercure. Conti- « nuez. — Si le soleil a la puissance de prendre « là, il doit avoir celle de porter ici. — A la « conséquence. — Elle est très-simple. Le germe « précieux d'un mercurien s'est perdu là-haut, « n'importe comment; un rayon l'a aspiré, et l'a « déposé dans l'atmosphère de Paris. Il est passé, « avec d'autres particules de matière subtile, dans « l'estomac de mon papa, et de l'estomac... — La « bonne plaisanterie! Il est fâcheux pour vous de « ne pouvoir l'appuyer d'aucun raisonnement. — « En trouverez-vous contre? — Vingt, et un seul « suffit. Les exhalaisons terrestres ne peuvent ar- « river qu'à un certain degré d'élévation, comme « le liége, que vous avez retenu au fond d'un « vase, s'arrête à la superficie de l'eau; comme « un aérostat cesse de monter, lorsque l'air, qui « l'environne, est aussi léger que l'air qu'il ren- « ferme. Ainsi un corps céleste ne saurait être « dépouillé de la moindre de ses parties, et je « conseille à Zéphire de renoncer, pour lui et ses « deux boutons de rose, à leur origine aérienne.

« — C'est bien dur. — Mais bien raisonnable, « et s'il nous venait ici des germes de Mercure, « très-probablement ils ne s'y développeraient « pas. — Pourquoi cela? — Parce que chaque « globe doit produire des êtres analogues à la « qualité de sa matière, et à sa température, et « que rien dans Mercure, brûlant, ne peut être « en analogie avec rien de ce qui existe sur notre « froide et humide terre.

« — Savez-vous, mon cher Soulanges, que vous « me donnez là une grande idée de la fécondité « de la nature? — Pourquoi tout en elle ne serait-« il pas infini? Combien l'imagination s'agrandit « et s'élève, lorsqu'on pense que ce nombre infini « d'étoiles sont autant de soleils qui vivifient une « quantité infinie de planètes, que nous ne dis-« tinguons pas, parce qu'elles n'ont qu'une lu-« mière de réflexion, trop faible pour percer l'es-« pace immense qui les sépare de notre terre. « Quelle richesse, et quelle prodigieuse variété « dans les espèces, si on admet que tout est dif-« férent dans chacun de ces globes! — Il est fâ-« cheux pour vous de ne pouvoir appuyer cette « supposition d'aucun raisonnement. — J'établirai « du moins des vraisemblances.

« Examinez d'abord l'incalculable variété, en « tout genre, qui existe sur notre globe. Voyez « ici des hommes blancs et barbus; là, des hom-« mes blancs et imberbes; plus loin, des hommes « cuivrés; là-bas, des Nègres, des Lapons, des

« Caffres, des Albinos, des chiens de trente es-
« pèces, et une multitude d'autres animaux, qui
« ne peuvent vivre que dans l'air.

« Voyez les poissons, pour qui l'air est mortel,
« et qui, par leur forme extérieure, n'ont aucun
« rapport avec les habitans de l'air. Remarquez
« l'extrême disproportion qui existe entre une
« baleine et un goujon, entre la voracité du re-
« quin, et les habitudes paisibles d'une carpe.

« Remarquez ces espèces emplumées, dont l'at-
« mosphère est le domaine. Presque étrangers aux
« animaux aquatiques et terrestres, les oiseaux
« varient encore, entre eux, par la grosseur, les
« nuances de leur plumage et leur instinct.

« Arrêtez-vous à cet insecte, qu'on n'admire
« pas, parce qu'on le voit tous les jours, et que
« l'habitude rend insensible à tout : la chenille est
« un prodige unique sur notre terre. Elle rajeu-
« nit, et se fortifie, en se parant d'une nouvelle
« peau. A une époque déterminée, elle change
« entièrement de forme, ensuite elle prend des
« ailes. Après avoir rampé sur la terre, elle se
« balance dans le vague des airs, et elle meurt,
« ayant offert à nos yeux, inattentifs, trois ani-
« maux tout-à-fait différens.

« Considérez la quantité de plantes et de fleurs
« qui existent entre le brin d'herbe et le chêne,
« entre la violette et le lis. Réfléchissez aux va-
« riétés que présente le corps du globe lui-même,
« en métaux, en minéraux, en espèces de terres,

« et osez condamner la nature à se borner, ail-
« leurs, à une froide et insignifiante uniformité.

« — Voilà en effet plus que de la vraisemblance.
« Ah, mon cher Soulanges, que n'est-il possible
« de visiter quelques-uns de ces globes, de repaître
« ses yeux d'un spectacle toujours nouveau, tou-
« jours enchanteur! — Les boutons de rose ne
« seraient pas là l'objet de l'admiration générale.
« — Et pourquoi? le beau est toujours beau. —
« Tout est relatif, le beau, le laid, le mauvais, le
« bon. Quelle impression produit un loup sur une
« hirondelle, un œillet sur un hibou, une laitue
« sur un corbeau, le plus beau cheval sur un han-
« neton? Les linots et les chardonnerets se sont-ils
« arrêtés dans les bosquets d'Ermeuil pour con-
« templer la comtesse, madame de Mirville et
« Fanchette? Sont-ils venus se percher sur un
« doigt effilé, ou sur une épaule d'albâtre, pour
« becqueter des lèvres purpurines? Ils ont fui à
« l'approche de la beauté, et sont allés porter
« leurs amoureux baisers à leur timide compagne.

« Si les habitans d'un globe diffèrent essentiel-
« lement des habitans d'un autre, quel cas vou-
« lez-vous qu'ils fassent de ce qui ne peut agir
« sur aucun de leurs sens? — Quoi, vous leur
« donnez aussi des sens étrangers aux nôtres! —
« Sans doute; les sens sont-ils autre chose qu'une
« conséquence de notre organisation? Y verriez-
« vous sans yeux? entendriez-vous sans tympan?
« goûteriez-vous sans palais? — Mais quels sens

« donnerez-vous aux habitans d'un autre globe?
« — Je ne leur en donnerai aucun, bien que je
« sois certain qu'ils en ont, résultant également
« de leurs organes; mais dont je ne peux avoir
« d'idée. — Quoi, votre imagination... — Mon
« imagination est dans la dépendance de mes
« sens, et ne peut aller au-delà de ce qu'ils em-
« brassent. Si je veux tracer la figure d'un ani-
« mal, qui n'existe pas sur notre terre, je suis
« forcé d'emprunter différentes parties des divers
« animaux connus. Je fais un monstre; mais que
« produis-je aux yeux? la tête d'un cochon, la
« queue d'un cheval, les oreilles d'un lièvre, les
« pates d'un chien basset, le corps d'un droma-
« daire, toutes choses qui ont frappé ma vue, et
« qui se sont gravées dans ma mémoire. Or, si les
« sens des habitans de Mercure et de Saturne sont
« tout-à-fait étrangers les uns aux autres, com-
« ment les mettrez-vous en rapport entre eux,
« ou eux avec vous?

« Quand on s'égare au-delà des bornes de sa
« vue, on ne peut juger de l'inconnu que par des
« analogies toujours très-imparfaites, surtout dans
« ce cas-ci. Mais supposons que nous montons,
« ou que nous descendons dans Mercure, car il
« n'y a ni haut ni bas. — Il n'y a ni haut ni bas!
« — Non, mon ami : quand, ce soir, nous rem-
« placerons ceux, qui sont maintenant sous nos
« pieds, nous aurons toujours la tête en haut, et
« les étoiles fixes sur notre tête. — Laissons cette

« question incidente. Nous voilà montés ou descen-
« dus dans Mercure; qu'y voyons-nous? — Rien,
« je crois, parce que l'excessive vivacité de la lu-
« mière nous a éteint la vue. Mais admettons que
« nous puissions voir quelque chose, et revenons
« aux analogies, car il m'est aussi impossible, je
« le répète, de rien préjuger de ce qui existe là,
« que de tracer ici la figure d'un animal qui ne
« ressemble à rien de ce que j'ai vu. Je vais me
« tenir dans le plus grand éloignement possible
« des ressemblances connues. Je prête aux jolies
« femmes de ce globe la figure qui ressemble le
« moins à celle d'une jolie femme de notre terre.
« J'en fais des huîtres. — Oh, des huîtres! — Si
« je les compare à elles-mêmes, que dirai-je à
« votre entendement et au mien? — Rien du tout.
« — Aimez-vous mieux que je les assimile à quel-
« que chose de ce que nous appelons, très-im-
« proprement, matière inerte, à cette pierre, par
« exemple, que nous brisons, que nous taillons,
« et qui pourrait bien avoir une vie qui nous
« échappe, en raison de la différence organique
« absolue? — J'aime à vous en voir douter. —
« J'ai peut-être tort. On a trouvé au centre de
« masses énormes, pétrifiées depuis des siècles,
« des animaux pleins de vie, et nul ne peut don-
« ner ce qu'il n'a pas. — Cette réflexion peut
« nous mener loin. Observez que cette pierre a
« été partie intégrante de la terre; que si elle a
« une vie, c'est de la terre qu'elle la tient, et

« puisque nul ne peut donner ce qu'il n'a pas, la « terre est vivante. — Votre conséquence est par- « faitement juste. — Je plaisante, mon ami, je ne « crois ni aux principes, ni à la conséquence. La « terre vivante? A-t-on jamais fait un pareil rêve? « — Eh, pourquoi en serait-ce un? — Quel ani- « mal, que cette boule sans organes, sans intelli- « gence, sans action! — Faut-il que tous les ani- « maux aient, comme vous, des bras et des jambes? « Les poissons, les reptiles en ont-ils? Sans intel- « ligence, sans action, dites-vous? L'action de la « terre est continuelle, car action et mouvement « sont la même chose. Et de quel droit lui refu- « sez-vous de l'intelligence, par la seule raison « que la vôtre ne peut se mettre en contact avec « la sienne?.. Ah, regardez cet homme qui est assis « dans la rue, ce modèle barbu de l'académie de « peinture; essayons à deviner ce qui se passe « sur sa tête. Prenez votre télescope. Voyez-vous « sur cette protubérance, qui sans doute est une « haute montagne, ce petit vieillard endoctrinant « un enfant? — Je ne vois rien. — Supposez que « vous voyez, comme je suppose que j'entends.

« Mon fils, dit le petit vieillard, je suis parvenu « à une extrême vieillesse...

« Il est au moins âgé de deux mois.

« *Stercus*, notre Dieu, irrité de nos péchés, nous « a punis un jour par un déluge universel.

« Ce jour-là, le modèle devait poser à l'acadé-

« mie, et il s'était lavé les cheveux et la barbe,
« dans un seau d'eau.

« Je me suis sauvé seul, avec ma femme, sur la
« plus haute de nos montagnes.

« Cette montagne est la loupe que vous aper-
« cevez au sommet du crâne.

« Les eaux se sont insensiblement retirées. Ma
« femme et moi avons fait des enfans, tant que
« nous avons pu, et nous nous sommes remis à
« moissonner cette terre fertile, que *Stercus* a faite
« tout exprès pour nous.

« Vous sentez que les instrumens aratoires sont
« les pates et l'aiguillon.

« Le succès passait nos espérances, et la vanité
« s'empara de nos têtes. *Stercus* nous punit une
« seconde fois. Il envoya, dans nos immenses fo-
« rêts, une armée innombrable de géans, mar-
« chant en ligne, qui faisaient ployer devant eux
« les arbres les plus forts, qui poussaient géné-
« rations sur générations, qui les enlevèrent en-
« fin, et les firent disparaître de la surface de
« ce globe.

« Les succès dont parle le petit vieillard, avaient
« occasioné certaine démangeaison, et les géans,
« qui marchaient en ligne, étaient les dents de
« certain meuble d'ivoire, ou de buis, que vous
« connaissez bien.

« Un savant, échappé du massacre, prononça
« que cette partie de la terre serait toujours en

« proie à tous les fléaux; qu'il fallait habiter une « autre partie du monde; qu'il devait y avoir des « antipodes, sans doute plus heureux que nous, « et que ce qu'il y avait de mieux à faire, était de « nous retirer chez eux. Comme *Stercus*, qui au- « trefois conversait familièrement avec nous, n'a « pas dit à nos ancêtres qu'il y eût des antipodes, « on cria à l'hérésie, et on commença par manger « le savant.

« Cependant on réfléchit, et on convint qu'il « n'y avait pas d'inconvénient à s'assurer si le sa- « vant avait eu tort ou raison. Plusieurs colonies « partirent par différens chemins. Les jeunes gens, « toujours présomptueux, s'engagèrent dans d'im- « menses déserts, dans des gouffres profonds, où « la nature ne produit rien, et où ils périrent « tous.

« Vous comprenez que les antipodes sont les « habitans de la barbe, et que les déserts et les « gouffres sont le front, les joues, les narines et « la bouche.

« Les plus sages, mon fils, et j'étais du nom- « bre, suivirent les forêts sans bornes, où nous « trouvons partout une nourriture abondante. A « la fin d'un voyage, tel que personne n'avait osé « le croire possible, et qui dura au moins une « demi-journée, nous arrivâmes à la partie in- « férieure du globe; nous reconnûmes qu'il y a « réellement des antipodes, et nous réhabilitâmes « la mémoire du savant.

« En vérité, je vous le dis, mon fils, et je vous « le dis pour vous guérir de la manie des voyages, « nous avons trouvé nos antipodes aussi malheu- « reux que nous, et assujettis aux mêmes fléaux. « Détachons-nous, en esprit, de cette terre de mi- « sère, et espérons que *Stercus*, dans sa miséri- « corde, nous fera passer de ce monde dans un « meilleur.

« Croyez-vous que le petit vieillard soupçonne, « sous l'épiderme qu'il pique et qu'il piquera, « jusqu'à ce que monsieur le modèle se fâche sé- « rieusement, croyez-vous, dis-je, qu'il soupçonne « sous cet épiderme la vie et l'intelligence?

« — Vous êtes l'Ésope de l'astronomie. Mais re- « venons aux dames de Mercure : je les préfère, « tout huîtres que vous les faites, à votre petit « vieillard.

« — Retournons dans Mercure. Nous voilà au « milieu d'un cercle d'huîtres les plus distinguées « de la planète, et qui probablement sont fières de « leur naissance, de leur opulence, comme bien « des dames de ce monde-ci. Elles se ferment pen- « dant le jour, pour se garantir de la chaleur, et, « comme beaucoup de nos dames, elles s'ouvrent « la nuit pour correspondre entre elles, sans vue, « sans ouïe, sans odorat, sans tact, sans goût, « mais par des sens qui leur sont propres. De jolis « messieurs huîtres sont au milieu du cercle, im- « mobiles, mais très-aimables, très-aimés, et fai- « sant leur cour à ces dames, nous ne savons

« comment. Nous passons, nous repassons dans le « cercle. On ne nous voit ni ne nous entend; on « n'y sentirait pas même un Hottentot enfumé, « et couvert d'huile de poisson. Si nous mettons « le bout du pied sur le bord festonné de la co- « quille d'une de ces dames, elle se ferme, à peu « près comme nous fermons l'œil, lorsqu'un corps « étranger s'y introduit, sans que nous puissions « dire ce que c'est.

« — Je vous arrête, l'homme aux systèmes. « Vous dérogez à vos principes. Si la dame huître « sent le bout de mon pied, elle a le sens du tou- « cher. — Vous avez raison, et, comme je vous « le disais tout à l'heure, on ne peut juger de l'in- « connu que par des analogies imparfaites, qui « toujours nous ramènent à nous.

« Que sera-ce si nous supprimons les analo- « gies, qui du moins nous donnent des idées quel- « conques, et si nous nous bornons à dire que ces « habitans de Mercure, n'ayant aucun rapport « avec nous, échapperont nécessairement à toutes « nos recherches? — Que ce n'est pas la peine d'y « aller.

« — Concluons qu'il est très-probable que « chaque monde a sa physionomie, qui lui est « exclusivement propre; que chacun doit vivre « chez soi, et qu'il y aurait de la folie à se rendre « visite, si la chose était possible, si même nous « devions trouver là-haut, ou là-bas, des êtres à « peu près conformés comme nous. — Oh, alors,

« je ne balancerais pas; je partirais. — Vous gè-
« leriez en arrivant dans Saturne, et toute la sa-
« tisfaction que vous tireriez du voyage, serait la
« certitude que votre corps existerait aussi long-
« temps que Saturne lui-même, parce qu'il ne
« dégèle jamais sur cette planète-là. Si vous alliez
« dans Mercure, vous n'y trouveriez pas d'alimens
« propres à votre estomac, pas une goutte d'eau
« pour vous désaltérer; votre sang s'évaporerait
« en transpiration, et je crains bien que, sur
« quelque globe que vous pussiez arriver, une
« mort prompte fût le prix de votre noble audace.

« Il n'est pourtant pas impossible que les ha-
« bitans de certains globes puissent se communi-
« quer entre eux, si on conclut de leur proximité
« que leur organisation est à peu près la même.
« La lune, la plus voisine de ce gros vilain Sa-
« turne, décrit son cercle autour de la grande pla-
« nète en quarante-cinq de nos heures. Or, Sa-
« turne a dix mille lieues de diamètre, et la lune,
« qui parcourt un tel espace en si peu de temps,
« doit raser Saturne d'assez près, pour que les
« habitans des deux globes puissent se voir, et
« même se parler, s'ils ont des yeux, une langue,
« et les poumons de Stentor. — Mon cher Sou-
« langes, ils passent peut-être les uns chez les
« autres, à l'aide d'un prinstoc. — Qu'est-ce qu'un
« prinstoc? — C'est le nom que donnent nos ha-
« bitans des Pays-Bas à une longue perche, dont
« ils fixent un bout à terre; ils s'enlèvent sur l'ex-

« trémité supérieure, et franchissent ainsi des fos-
« sés de dix-huit à vingt pieds de largeur. — Oh,
« je ne prétends pas que la lune, dont nous par-
« lons, passe précisément à dix-huit ou vingt
« pieds de Saturne. Et puis votre prinstoc éloi-
« gnerait un peu les voyageurs de leur but. —
« Comment cela? — Ce gros Saturne fait son tour,
« sur lui-même, en dix de nos heures. Ainsi un
« point parcourt en une heure trois mille lieues
« environ, et d'après cette force de rotation des
« deux globes, vos hommes aux prinstocs tombe-
« raient probablement dans quelque province,
« fort éloignée de celle où ils auraient eu l'inten-
« tion d'aller. Peut-être sauteraient-ils chez des
« ennemis, chez des anthropophages, et dans ce
« dernier cas, le résultat du prinstoc n'aurait rien
« d'amusant.

« Vous apercevez-vous que nous voilà plus que
« jamais lancés dans les analogies, et que, petit à
« petit, nous avons fait, des gens de Saturne, des
« hommes semblables à nous? Revenons au sys-
« tème de variété infinie, et croyons que les ha-
« bitans de Saturne ne peuvent avoir la tête faite
« comme la nôtre, car il n'en est pas une sur
« notre terre que la prodigieuse rapidité du mou-
« vement de Saturne ne fît tourner en un instant.
« Peut-être n'est-il ici aucun animal, qui ne fût
« suffoqué là par l'action de l'air, que ce mouve-
« ment presse et pousse avec une violence, dont
« la plus forte de nos tempêtes ne peut nous don-

« ner d'idée. Il est donc plus que vraisemblable « que les habitans de Saturne n'ont ni poumons, « ni tête, et par conséquent pas d'yeux. A quoi « d'ailleurs leur serviraient-ils? Saturne met trente « ans à faire sa révolution autour du soleil; ainsi « certaines de ses parties ont des nuits de quinze « ans. Dix fois plus éloignés que nous de l'astre « lumineux, ses habitans ne le verraient pas plus « grand que nous voyons certaines étoiles fixes, « et il ne faut pas d'yeux où il n'y a pas de lu- « mière.

« — Vous êtes cruel, mon cher Soulanges; sup- « posons-leur-en, qui soient organisés comme « ceux des chats et des oiseaux nocturnes. — Tout « à l'heure, vous mettiez des hommes et des prins- « tocs dans Saturne; vous le peuplez maintenant « de hiboux et de chauve-souris. Laissons les com- « paraisons, toujours inapplicables du connu à « l'inconnu, et contentons-nous de croire que les « gens de la grande et de la petite planète doivent « connaître parfaitement leur conformation res- « pective, s'ils ont des sens qui les rendent habiles « à observer et à juger.

« — Voilà qui me dégoûte furieusement des « voyages. — Restez ici; jouissez de la vie; ne « vous inquiétez plus de ce qui se passe ailleurs, « et aimez cette terre qui nous donne à tous ce « qui est utile à la conservation et aux plaisirs des « êtres qu'elle produit.

« — Que dites-vous? C'est la terre qui m'a pro-

« duit! — Et quoi donc? — Voilà une idée plus « extravagante encore que les autres. — Voilà mes « gens superficiels, qui prononcent sur tout, sans « avoir rien approfondi. Répondez-moi, monsieur, « de quoi se forme et se grossit un animal quel- « conque dans le sein de sa mère? — De la nour- « riture qu'elle lui communique. — L'animal, nou- « veau-né, est-il habile à produire au moment « de sa naissance? — Il ne le sera que lorsque « son corps aura pris l'accroissement nécessaire. « — A quoi devra-t-il cet accroissement et ses « moyens prolifiques? — Parbleu, à ses alimens. « — De quoi se composeront-ils? — De fruits, de « légumes, d'herbes, pour la plupart des ani- « maux. — D'où viennent ces fruits, ces herbes, « ces légumes? — De la terre. — Donc la terre « vous a produit.

« — Vous m'étonnez, mon cher Soulanges. Je « ne vous croyais pas si profond. — Moi, mon ami, « je ne sais rien. J'ai lu quelques livres, et les idées « des autres font fermenter les miennes; c'est le « coup électrique qui se communique de proche « en proche. — Oh, nous parlerons encore astro- « nomie; ces rêves-là en valent bien d'autres. — « Ceux surtout qui échauffent le sang et la tête, « et qui troublent le sommeil. — A propos de cela, « Soulanges, passez-moi le portrait : il est temps « de redescendre sur la terre. — Le portrait? en « écoutant, en répondant, vous l'avez mis dans « votre poche. — C'est parbleu vrai. Vous me faites

« tout oublier, rusé que vous êtes. — Ce n'est pas « moi, c'est l'astronomie. Vive la science! — Oui, « quand j'en aurai.

« — Ces messieurs sont servis. — Dînons, Sou- « langes. Il est agréable de régir l'infini, le verre « à la main... Cette Sophie, si séduisante, si aima- « ble, si candide et si spirituelle, viendrait tout « simplement d'une botte de céleri! — Ou d'une « truffe élaborée; tous deux ont de la vertu. — « Ce teint si frais, ces lèvres rosées, seraient un « composé de laitues, de concombres, de cres- « son! — Un brochet, quelques cotelettes d'un « mouton, formés comme elle, ont peut-être ar- « rondi cette gorge que vous aimez tant, et que « je soupçonne si jolie! — Un verre de Pomard « là-dessus. Je le bois à Sophie. — Mon ami, c'est « boire aux laitues, aux truffes, aux brochets, aux « cotelettes. — Pas du tout, monsieur; en admet- « tant qu'ils soient principes, ils le sont comme « les couleurs qui entrent dans la composition « d'un tableau. Je jouis quand je vois les Sabines; « la palette a disparu. A Sophie et à David. — A la « comtesse. — Et à tous ceux, et surtout à celles « qui concourent à embellir notre existence.

« Soulanges, je fais une réflexion. Tout notre « être vient de la terre, et y retournera pour être « autrement modifié. Cela semblerait indiquer la « fragilité des individus, mais l'éternité des espèces « et des choses.

« — Sans doute, mon ami, la matière est éter-

« nelle. Si on admet un commencement, rien « n'existait, et il y a eu création. S'il y a eu créa- « tion, il a fallu d'abord créer l'espace; on ne sau- « rait meubler un boudoir avant que la maison « soit bâtie. Où mettre cet espace? Nulle part? « Cela ne se peut pas. Dans une étendue déja « existante? L'étendue et l'espace sont la même « chose, et si vous admettez l'éternité de l'éten- « due, vous devez admettre l'éternité de la ma- « tière. Pourquoi le tout serait-il postérieur à la « partie?

« — Georges, donnez-nous du café. — Point de « café, Georges; ce sont des calmans qu'il faut à « votre maître. — Vous en prenez, Soulanges; « vous vous imposez une privation... — Qui ne me « coûte rien, si elle est utile à mon ami. Voulez- « vous faire un trictrac? — Je le veux bien... Une « gorge faite avec des cotelettes!... — Six points « d'école, mon cher. — Soit. Croire presser des « lèvres de rose, et ne baiser que des radis rouges « ou des betteraves!... — Encore une école, mon « ami. — Hé, comment voulez-vous que mon ima- « gination se concentre dans un trictrac, lorsque « nous arrivons des extrémités de l'univers? — « Lorsque nous arrivons des extrémités de l'uni- « vers! Quelle tournure d'idée et de phrase! Lors- « que nous venons d'errer dans l'infini.

« — Monsieur, voici une lettre de madame de « Mirville. — Donne, mon bon Georges, donne... « — Hé bien, que signifie cette dilatation de phy-

« sionomie, ces sauts, ces exclamations? — Mon « ami, je suis dans l'ivresse. Sa mère consent que « j'aille la joindre dans sa terre de Champagne. Elle « permet que nos jours ne soient qu'une suite de « jouissances et de félicités. — La mère est donc « aussi folle que sa fille et que son amant? — So- « phie m'annonce son départ, avec les expressions « de l'amour en délire. Elle emmène, avec elle, « son architecte et son peintre-décorateur. Sa « mère et moi partirons à la fin du mois. Quelles « sensations délicieuses l'espérance seule me fait « éprouver!... Mais pourquoi attendre l'expiration « de ce mois éternel? Je me porte bien, très-bien, « à merveille. Mon ami, je vais prendre la poste; « je veux la devancer. Quelle surprise je lui mé- « nage! Elle part; elle croit me laisser à Paris; « elle soupire, en pensant à l'intervalle qui nous « sépare, et qui s'agrandit à chaque instant. Elle « arrive, je cours, j'ouvre la portière. Elle me re- « connaît, elle jette un cri, et se précipite dans « mes bras. Je l'enlève, je la porte... Georges, en- « voie chercher des chevaux. — Georges, restez « ici. — Par grace, mon cher Soulanges, par pitié... « — Je suis impitoyable. — Mon ami, mon bon « ami. — Vous ne partirez pas. — Je m'évaderai. « — Je vous en défie : je suis votre soleil; je vous « soumets à la loi de l'attraction. — Si vous étiez « immobile comme le soleil, je ne vous craindrais « pas. — Le soleil immobile! Il tourne sans cesse « sur lui-même. — Sans changer de place? — On

« le dit. — Hé bien, pirouettez ici, moi je m'en « vais en Champagne. — En robe de chambre et « en bonnet de nuit? — Je m'habillerai au Palais-« Royal. — Les savans ne sont pas de la même « opinion sur le mouvement du soleil. — Oh, lais-« sons là les savans. — Il en est qui croient que « tous les soleils possibles marchent en tournant « sur eux-mêmes, d'occident en orient, entraî-« nant avec eux les planètes qu'ils régissent. — « Cette opinion me paraît la meilleure. Comment « supposer un corps céleste tournant sur lui-même, « à la même place, et n'étant sujet à aucune in-« fluence qui le pousse ou l'attire? Soulanges, la « Champagne est pour Paris sur la route d'orient « en occident : attirez-moi en Champagne. — Mon « ami, on explique tout à présent, et la fixité du « soleil comme autre chose. Vous avez vu quel-« quefois de ces rouages en artifice, qu'on place « sur une nappe d'eau. On met le feu à l'artifice. « La machine reste exactement à la même place, « et tourne sur elle-même autant de temps qu'elle « est soumise à l'action du feu. — Cette compa-« raison n'est pas satisfaisante. Votre artifice passe « en deux minutes, et le soleil est éternel. — Une « comparaison encore sur l'éternité du soleil. Nous « connaissons certaines mouches, qu'on nomme « éphémères, parce qu'elles ne vivent qu'un jour. « Dans les infiniment petits, il existe peut-être « des insectes, qui échappent à toutes nos re-« cherches, et dont la durée n'est que d'une se-

« conde. Il en faut cent vingt pour deux minutes, « et certes, lorsque cent vingt générations ont « vu une même chose, elles sont fondées à la « croire éternelle.

« Que répondriez-vous à un de ces insectes à « secondes, qui vous affirmerait que le rouage « d'artifice est éternel, parce que cent dix-neuf « générations l'ont vu avant lui, et que sans doute « des générations sans nombre le verront après?— « Je fermerais la bouche à l'insecte, en lui répon- « dant que j'ai vu le commencement de l'artifice, « et que j'en vais voir la fin. — Si, au lieu de « vivre soixante ans, les hommes vivaient quel- « ques millions d'années, vous trouveriez peut- « être aussi quelqu'un qui aurait vu le commen- « cement du soleil. — Prenez garde, Soulanges, « vous voilà en contradiction avec vous-même. Si « le soleil a commencé, que devient l'éternité de « la matière?

« — Je vais concilier ce qui vous paraît contra- « dictoire. Il est constant, mon cher ami, qu'en « 1572 on découvrit une étoile nouvelle dans la « constellation de Cassiopée; en 1664, on en dé- « couvrit deux dans l'Éridan, et il est convenu « entre nous que les étoiles sont autant de soleils.

« D'où sont venus ces trois soleils-ci? Du néant? « Le néant est un mot vide de sens; il n'est, du « moins, applicable qu'à une portion de matière « qui change de modification, et qui, si elle avait « de la mémoire, perd le souvenir de ce qu'elle a

« été. Ces soleils étaient sans doute des planètes « qui se sont embrasées lorsque l'équilibre entre « le feu et l'eau aura cessé à l'avantage du feu. — « Oh, mon ami, s'il y a partout, comme ici, équi- « libre entre le feu et l'eau, que devient le sys- « tème de variété infinie? — J'avoue que je suis « battu, pour avoir encore raisonné par analogie. « Quelle que soit la cause de l'embrasement de « ces trois planètes, il nous suffit de savoir qu'il « s'est opéré en 1572 et en 1664, et que trois « soleils nouveaux nous sont apparus dans l'im- « mensité des cieux. Si demain notre lune s'en- « flammait, nieriez-vous l'existence de ce petit « soleil-là, quelque incommode, d'ailleurs, qu'il « pût être pour nous? — Non, sans doute, parce « que j'aurais été témoin de ce grand change- « ment. — Je vous l'ai dit : vous ne pouvez voir « les planètes que régissent les étoiles, à cause « de la faiblesse de leur lumière réfléchie et de « leur extrême éloignement, et il n'y a ici de dif- « férence pour votre entendement, entre notre « lune embrasée et ces trois planètes, devenues « soleil, que dans le plus ou le moins de distance.

« — Des planètes qui se transforment en soleils! « cela est difficile à croire. Quel désordre une « telle révolution doit occasioner dans les mondes « voisins! — Nous appelons désordre ce qui nous « nuit individuellement. Ainsi une épidémie qui « moissonne des milliers d'hommes, un tremble- « ment de terre qui engloutit toute une généra-

« tion, sont désordre relativement aux victimes,
« et ne sont qu'une conséquence forcée des lois
« générales. Ces nouveaux soleils doivent, par
« une suite de ces mêmes lois, forcer leurs lunes,
« s'ils en avaient, étant planètes, à venir se coller
« à eux, et brûler avec eux; ce qui est très-mal-
« heureux, je l'avoue, pour les habitans, s'il y en
« a, mais ce qui ne dérange en rien l'harmonie
« universelle. — Je vois l'harmonie qui régnait
« dans cette lune-là, furieusement dérangée. — Un
« homme meurt dans un petit village; on l'en-
« terre, et les autres continuent à jouir de la vie.
« Les habitans d'une planète ne sont pas plus
« pour l'infini, qu'un homme pour un village, et
« il n'y a encore ici de différence que du petit
« au grand.

« — Allons, vous avez réglé en souverain le
« sort des lunes attachées à ces planètes devenues
« soleils. Que faites-vous des planètes leurs voi-
« sines? — Moins sujettes, par leur éloignement,
« à la force d'attraction, elles prennent un mou-
« vement de rotation, et décrivent leur cercle au-
« tour du nouveau soleil, planète hier, chef de
« mondes aujourd'hui.

« — Mon cher Soulanges, tout cela m'embar-
« rasse fort. Si un corps céleste a un commence-
« ment comme soleil, il doit aussi avoir une fin,
« car ce qui alimente ses feux, ne saurait être im-
« périssable. — Impérissable! Ceci sera l'objet d'une
« nouvelle discussion. Mais je pense, comme vous,

« que les soleils finissent par s'éteindre. Nous sa-
« vons que la constellation des Pléïades était com-
« posée de sept étoiles, et il n'en reste que six.
« Une autre étoile s'est éteinte dans la petite Ourse,
« une autre encore dans Andromède. — Et vous
« allez me dire, peut-être, que ces soleils sont
« devenus planètes, et ont produit de nouveaux
« habitans? — Je le dirai certainement. Je fais plus,
« je le crois.

« — Ainsi ces grandes masses suspendues sur
« nos têtes sont assujéties aux mêmes variations
« que nos petits corps si frêles, que nous aimons
« tant, que nous cherchons tant à conserver? —
« Sans doute, et ces variations sont plus ou moins
« lentes, en raison de la grandeur ou de la pe-
« titesse des masses; mais elles sont certaines
« partout, sur tout, et j'y tiens essentiellement,
« parce qu'elles lient toutes les parties du système
« qu'il n'y a ni production, ni destruction. Tout
« varie, tout change de forme. Ce que nous appe-
« lons, très-improprement, putréfaction dans les
« animaux, n'est que la division des parties orga-
« niques, opérée par une multitude d'êtres qui
« naissent pour s'en nourrir, et se réunir ensuite
« au grand tout.

« — Voudriez-vous bien résoudre une difficulté
« que je vais vous proposer? — Très-volontiers,
« si je le peux. — Un soleil a brûlé des millions
« d'années. Comment remplacez-vous la portion

« de matière que le feu a consumée? — Rien ne « se consume, mon ami. Le feu s'éteint par une « raison inverse à celle qui l'a allumé. — Rien ne « se consume! Qu'est devenu le bois qu'on a mis « ce matin dans ma cheminée? — Une pincée de « cendres. — Et vous prétendez qu'une pincée de « cendres est égale au volume d'une bûche. Ainsi « dans un boisseau de cendres vous me présen- « terez une forêt. — Avez-vous vu quelquefois ar- « racher un arbre? — J'en ai vu arracher cent. — « Tant mieux. Avez-vous jamais remarqué dans la « terre une cavité égale en profondeur à la hau- « teur de l'arbre qu'on venait d'en extraire? — Je « n'ai vu de vide que la place qu'occupaient ses « racines. — De quoi donc était composé ce chêne, « qui étonnait par sa grosseur, son élévation, et « l'étendue de ses rameaux? — Pouvez-vous me le « dire? — Il se composait essentiellement d'eau, « d'air et de feu. Le feu extérieur, qu'on a appli- « qué à votre bûche, a développé le feu intérieur; « l'air qu'elle renfermait s'est répandu, plus ou « moins chaud, dans votre chambre; l'eau s'est « exhalée en fumée; la pincée de cendres est une « faible portion de parties terrestres qui ont suffi « pour unir entre eux les trois autres élémens, et « faire un corps solide de choses qui, en appa- « rence, ont le moins de solidité. Pressez une « éponge mouillée dans votre main, vous en ex- « pulsez l'air et l'eau; vous la réduisez au dixième

« de son volume ordinaire, et vous ne lui avez « ôté aucune de ses parties. Il en est de même de « ce que le feu paraît avoir consumé.

« — J'ai bien peur, mon cher Soulanges, que « vous ayez raison. — Pourquoi peur? — Quoi, le « soleil peut s'éteindre et la terre s'enflammer, et « vous ne voulez pas que je tremble! — Tremblez-« vous quand vous pensez à votre fin, que vous « savez être inévitable? Ne venez-vous pas de la « provoquer vous-même l'épée à la main? Qu'im-« porte que vous finissiez d'un coup d'épée ou de « l'excès du froid, ou de celui de la chaleur? Cette « mort est-elle plus douloureuse que celle qui ter-« mine les maladies, longues et cruelles, auxquelles « est assujéti le sexe le plus aimable et le plus dé-« licat?

« Oui, mon ami, le soleil est sujet à des alté-« rations. On a vu sa surface s'encroûter sur di-« vers points. On y aperçoit, à l'aide des téles-« copes, un grand nombre de bouches qui jettent « des torrens de feu. Les bords de ces fournaises « sont formés de croûtes noirâtres, sensibles à la « vue. Le soleil est donc un corps opaque qui « brûle, et qui doit s'éteindre quand son feu man-« quera d'aliment.

« Après la mort de Jules César, la chaleur fut « si faible pendant deux ans, probablement par « l'effet de ces croûtes, ou écume, que le soleil « pousse par intervalles à sa superficie, qu'à peine « les fruits et les légumes mûrirent en Italie. Les

« augures n'auront pas manqué de dire que la fin « du monde allait venger la mort de César, qui « les payait; les gens éclairés auront réfléchi; les « gens raisonnables se seront résignés à finir quel- « ques jours plus tôt.

« Si le soleil doit un jour redevenir planète, la « terre doit, par une conséquence toute simple, « devenir soleil. Peut-être l'a-t-elle déja été. Peut- « être même a-t-elle fait partie de notre soleil. « Elle peut n'être qu'une de ces énormes croûtes « que la force volcanique, ou telle autre cause a « lancée au loin dans l'espace. — La supposition « est forte, autant que bizarre. — Hé! elle n'est « pas trop dénuée de vraisemblance. Partout on « rencontre sur ce globe des traces d'un feu qui « n'est plus. Partout on trouve des amas de pier- « res calcinées et noires, entassées sans ordre, et « paraissant avoir été agitées dans tous les sens « par la plus violente fermentation. Les pierres « que ce globe produit lentement dans ses en- « trailles, s'y forment au contraire par couches « horizontales et régulières.

« Au reste, que notre terre ait été, ou non, un « soleil, son embrasement futur est présumable, « d'après une observation cent fois répétée. La « diminution sensible des eaux laisse aux feux « des volcans plus d'activité et plus de moyens de « s'étendre. Ces volcans, mon cher ami, sont « déja un commencement d'incendie général. — « Qui pourra fort bien, mon cher ami, ne pas

« s'étendre plus loin. Vous prétendez que les eaux « diminuent. Moi, je suis fondé à rejeter une as- « sertion que vous ne prouvez pas.

« — Saint-Omer, qu'on prétend être le *Portus-« Icius*, où Jules César s'embarqua pour aller « soumettre l'Angleterre, est aujourd'hui à huit « lieues de la mer. — Qu'on *prétend être*, dites- « vous? Vous donnez une présomption pour une « autorité. — Laissons le *Portus-Icius*.

« Fréjus, ce port célèbre dans l'histoire, qui « recevait les galères romaines, n'existe plus. Son « ancien bassin est séparé de la mer par un lac « d'eau douce.

« Aigues-Mortes, où Louis IX s'embarqua pour « la conquête de la Palestine, est maintenant à « plusieurs milles de la mer.

« Damiette, qui en est éloignée de dix milles à « peu près, était située à l'embouchure du Nil, « lorsque Louis IX l'assiégea et la prit.

« Le château de Rosette, en Égypte, n'était « pas, il y a cent ans, à une portée de fusil de « la mer : il en est présentement éloigné de plus « d'un mille.

« — Que prouvent ces faits-là? Que la mer « abandonne une partie de terrain pour en cou- « vrir une autre. — Et qu'a-t-elle été couvrir, « quand elle s'est retirée des sommets des plus « hautes montagnes? — Ah, les cimes des Alpes « ont d'abord été autant de petites îles? — Oui, « monsieur l'incrédule, et les corps marins, et les

« coquillages pétrifiés qu'on y rencontre, prou-
« vent la vérité de ce que j'avance. — Qui sait si
« autrefois il n'y avait pas là des cabarets, et de
« jolies marchandes d'huîtres à la porte.

« — Mon ami, je ne plaisante jamais quand je
« défends mes opinions, et je vais vous écraser
« sous le poids des preuves. — Diable! — La
« montagne du canton de Lucerne, nommée le
« Champ du Bélier, n'est qu'un amas de coquil-
« lages de mer pétrifiés. Les collines des environs
« de Pise offrent à l'observateur des bancs d'é-
« cailles d'huîtres de deux à trois milles d'étendue.
« On voit de ces bansc à six lieues de Bordeaux,
« entre Condillac et Saint-Macaire. La substance
« des pierres qu'on tire de la montagne Saxen-
« hausen, près de Francfort sur le Mein, n'est
« qu'un composé de petites coquilles pétrifiées. Il
« n'y a presque pas de province qui ne présente
« le même spectacle à l'œil scrutateur des secrets
« de la nature.

« Que répondrez-vous à Fulgose, auteur italien,
« qui rapporte qu'en 1460, dans le canton de
« Berne, à cent brasses de profondeur, on dé-
« couvrit un vaisseau tout entier, et dans ce vais-
« seau les ossemens de quarante personnes? —
« Je répondrai à Fulgose qu'il en a menti. — Nier
« un fait, attesté par une foule de témoins, est
« une extravagance. Allez donc aussi au Champ
« du Bélier, à Pise, à Bordeaux, à Francfort et
« ailleurs, donner un démenti à vos yeux.

« — Ne vous fâchez pas, Soulanges. Ce n'est « pas avec de l'humeur qu'on établit des vérités. « Je crois tout ce que vous me dites; mais per- « mettez-moi de vous faire modestement une « question. Que sont devenues ces eaux qui ont « couvert des montagnes, éloignées aujourd'hui « de la mer de cent et de deux cents lieues? — « ... Diable!... diable!... je ne sais trop que répon- « dre à cela. — Il faut pourtant répondre à tout, « quand on veut faire passer un système.

« Georges, pourquoi cuisez-vous ma limonade « ici? Je ne veux de feu que le matin. — Mon- « sieur, il y en a si peu! En faisant votre limo- « nade moi-même, je sais comment elle est faite; « en la faisant ici, je suis toujours à vos ordres. « — Prenez donc garde. La force d'ébullition en- « lève l'eau par-dessus les bords du vase. — ..... « Mon ami... mon cher ami, la difficulté que vous « venez de m'opposer est résolue. — Bah! qu'ont « de commun les Pyrénées et ma cafetière?

« — Il n'y a qu'un moment, l'eau montait au- « dessus des bords de cette cafetière. Elle est di- « minuée de deux doigts; elle va diminuer en- « core. Quelle est la cause de cette diminution? « — Parbleu, elle est bien simple. L'eau se dilate « par l'effet de la chaleur, et se resserre à mesure « que cette chaleur se dissipe. Approchez-vous « d'une prairie inondée, dont l'eau s'est congelée « dans la nuit, vous voyez son étendue diminuée « de bien des pouces dans son pourtour, et vous

« reconnaissez encore des marques du séjour de « l'eau, qui s'est resserrée sur son centre. — A « l'application. — Je vous en charge.

« — N'est-il pas convenu entre nous que le « soleil doit s'éteindre un jour par la diminution « successive de sa chaleur ? — Je ne nie pas cela. « — Si vous admettez un refroidissement succes- « sif, nierez-vous que la chaleur du soleil fût, il « y a un million d'ans, incomparablement plus « forte qu'aujourd'hui ? — Non. Cette seconde « proposition est une conséquence de la première. « — Mon cher ami, votre foyer est le soleil, et « votre cafetière les Pyrénées. — J'entends. Le « soleil, par sa chaleur incomparablement plus « forte, a pu jadis dilater l'eau au point qu'elle « ait couvert les plus hautes montagnes, et à me- « sure qu'il s'est refroidi, les eaux se sont retirées « sur elles-mêmes. — Et continueront de se res- « serrer dans la proportion du refroidissement du « soleil. — Vous ne vous apercevez pas que vous « faites de l'océan une omelette soufflée. — Par- « donnez-moi, et vous saisissez parfaitement « mon idée. Bravo, bravo ! — Encore une diffi- « culté à résoudre. — Et laquelle ! — Comment « les huîtres de ce temps-là, organisées comme « celles d'aujourd'hui, supportaient-elles cet excès « de chaleur ? — Tout devient habitude, mon « ami. La chaleur, en Syrie, est communément « de cinquante à cinquante-cinq degrés. Le froid, « en Laponie, est de trente à trente-cinq degrés :

« il y a donc, d'une température à l'autre, la « prodigieuse différence de quatre-vingt-dix de- « grés, et le Syrien et le Lapon se portent à mer- « veille.

« — Je ne sais si vous avez raison, mais je n'ai « rien à répliquer.

« — La terre perdra insensiblement ses habi- « tans, par la diminution progressive des eaux de « la mer, qui sont la source des pluies et des « rivières. Ce qui restera d'hommes se retirera « dans les profondes vallées, passera vers les « pôles, où long-temps encore existeront une « fraîcheur et une fécondité, bannies du reste de « la terre. Le globe enfin subira la grande révo- « lution. Le feu intérieur s'étendra de toutes parts. « Il remuera, il bouleversera ce terrain, où fleu- « rissent les sciences et les arts, et que nous fou- « lons d'un pied tranquille. Partout il brisera les « barrières qui le retiennent. Mille, dix mille, « cent mille bouches volcaniques s'ouvriront, lan- « ceront des torrens de lumière, et notre humble « petite terre figurera à son tour parmi les étoiles « fixes, et occupera les astronomes des autres « mondes. — S'il y en a.

« J'espère, Soulanges, que ni nous, ni nos des- « cendans, ne seront témoins de ce dénoûment- « là. — Pour nous, il n'y a pas d'apparence; mais « je ne garantis rien pour nos descendans. Au « reste, ces gens-là seront nos parens de si loin, « que ce n'est pas la peine de s'en occuper.

« — Mais lequel des deux maux serait le moin-
« dre, que le soleil s'éteignît, ou que la terre
« s'embrasât?

« — On demandait à Arlequin ce qu'il préfé-
« rait, d'être roué ou pendu; il répondit : J'aime
« mieux boire.

« — Arlequin, et plaisanterie à part, dites-moi
« ce que vous pensez à ce sujet.

« — Si la terre s'enflamme, tout sera fini à
« l'instant pour ses habitans. — Hé, non. Nous
« sommes animaux d'habitude, vous le disiez tout
« à l'heure. — Ah, vous plaisantez à votre tour.
« — Je ressemble à ces gens qui ont peur la
« nuit, et qui chantent. Poursuivez.

« — Si le soleil s'éteint, notre terre roule dans
« l'espace, sans lumière et sans chaleur à sa su-
« perficie. Que d'alarmes, de cris, de pleurs! Aux
« ris, aux jeux, aux amours, à l'éclat de la re-
« nommée et de la puissance, succède l'aspect
« affreux d'une mort prochaine, misérable et
« prévue.

« ... Mais bientôt on distingue une étoile fixe
« quelconque. D'heure en heure, elle s'agrandit à
« nos yeux; l'espoir rentre dans tous les cœurs;
« une douce chaleur pénètre nos membres en-
« gourdis; nous avons retrouvé un soleil nouveau,
« qui va rajeunir notre monde. On se cherche,
« on se mêle, on se parle, on rit, on danse, on
« célèbre le premier jour. Le danger commun,
« le besoin réciproque de secours ont fait oublier

« l'inégalité des rangs. Les souverains se commu-
« niquent, les grands sont sans fierté, l'ambition
« et la guerre sont bannies par la catastrophe qui
« a prouvé le néant de la gloire. L'âge d'or vient
« de renaître.

« — Oh, mon cher Soulanges, quel tableau
« séduisant! Vous me faites désirer la fin de notre
« vieux soleil. — Point de vœux indiscrets, mon
« ami. J'ai peint la grande révolution en beau:
« elle peut avoir des suites cruelles. Supposons,
« au nouveau soleil, une force d'attraction telle
« que notre globe ne puisse y résister. Cette
« douce chaleur, qui nous ranimait il y a un mo-
« ment, devient insupportable. Tout se dessèche,
« tout périt, pour être remplacé par des animaux
« et des plantes d'une organisation conforme à
« cette nouvelle température. Ou si cette petite
« terre, toujours attirée, avance toujours, et se
« colle enfin à l'étoile brillante... — Ah, méchant,
« vous allez tout brûler ensemble! — Oui; mais
« notre terre, en compensation des habitans
« qu'elle a perdus, reçoit une portion de ceux du
« soleil, dont elle fait maintenant partie. — Vous
« mettez aussi des habitans dans le feu! — Et
« pourquoi n'en aurait-il pas? Croiriez-vous, si
« jamais vous n'aviez vu de poissons, qu'un ani-
« mal peut vivre dans un élément mortel pour
« vous? N'y a-t-il pas une plante incombustible
« sur votre planète, si aqueuse, si froide, si dif-
« férente en tout du soleil par son état actuel?

« Quoi, la nature aurait placé l'amiante ici, et « rien de semblable dans le foyer universel?

« — Laissons les habitans du soleil et les co- « lonies de Salamandres qu'il enverrait chez nous. « Redonnons à notre pauvre petite terre l'équi- « libre heureux, qui tout à l'heure y ramenait « l'âge d'or. Rappelons-y la paix, l'abondance et « les amours. Que tout aime, que tout s'unisse. « Que la beauté, plus belle encore par le plaisir, « vole au-devant de son heureux vainqueur. Que « le premier des devoirs soit de communiquer la « vie, que le péril et la crainte ont rendue si « précieuse! — Ah, mon ami, quel rôle brillant « vous joueriez sur cette terre régénérée! — A « propos de cela, je n'ai pas répondu à Sophie, « et voilà dix heures!... Vite, vite, du papier... « Ce n'est pas cela. Ce que j'écris est pauvre, « insignifiant. J'ai la tête pleine de soleils qui « s'éteignent, de planètes qui s'embrasent, et le « cœur froid comme un habitant de Saturne. Cou- « chons-nous, Soulanges. Je répondrai demain « matin. »

Le fripon! Je l'entends dire tout bas à Georges : « Je suis enfin parvenu à le distraire pen- « dant toute une journée. » Ah, vous y mettez de l'amour-propre, M. de Soulanges! Ah, vous caressez votre vanité! Demain j'aurai mon tour.

CHAPITRE XXVI.

L'évasion.

Comme il dort! et il se croit amoureux!... J'avoue cependant qu'hier son rêve astronomique m'a fait oublier mon cœur. Je le rétablis dans tous ses droits : les soleils, les planètes ensemble ne valent pas un sourire de la beauté.

Il n'a pas pensé à m'escamoter de nouveau le portrait chéri, dont je me suis si peu occupé, en écoutant son interminable bavardage. Je commence la journée en lui donnant les mille et un baisers que je lui dois : c'est ma prière du matin. L'un adresse la sienne à Brama, l'autre à Vitsnou, celui-ci à Fo, celui-là au Diable, moi à Sophie.

Je me lève; je me mets à mon secrétaire. Ce portrait m'inspire. Oh, comme j'écris! Professeurs d'éloquence, enseignez à sentir, supprimez les préceptes.

Il s'éveille, tranquille et frais comme un chanoine de 1788. « Hé bien, mon ami, où en sommes-nous restés hier? — A l'amiante, mon « cher Soulanges. Je brûle toujours, et comme « elle, je suis incombustible. D'après cela, je ne « doute plus de l'existence des habitans du soleil : « voilà la discussion terminée.

« Mon ami, l'amianthe a d'autres propriétés... « — Mon ami, vous m'avez fait subir hier tout

« un cours d'astronomie. Vous avez aujourd'hui « le projet de m'endormir sur l'histoire naturelle. « Je vous préviens que je sais par cœur Pline, « Pluche, Buffon, Lacepède et Cuvier. — Oh, tant « mieux, mon ami. Je ne suis pas fort sur cette « partie-là; vous m'instruirez. — Je ne suis pas « encore assez vigoureux pour parler une journée « entière. L'attention soutenue que je vous ai « donnée hier a suffi pour déranger ma santé re- « naissante. Si vous le voulez, nous nous couche- « rons ce soir de très-bonne heure. — Je ferai ce « qui vous conviendra. »

Je veux éviter les conversations prolongées. J'ai besoin d'être tout à moi, pour arranger un plan d'évasion.

« Ah, mon ami, j'ai oublié de vous redemander « le portrait. Il me semble que vous en avez joui « ce matin, fort au-delà du temps convenu pour « toute la journée. Voulez-vous bien me le ren- « dre? — Oh, très-volontiers : jamais je ne man- « que à mes engagemens. »

Une docilité apparente et une adresse réelle endorment l'argus le plus vigilant. Je serai libre ce soir, je le jure par Sophie.

« Georges, portez cette lettre, et faites-nous « donner à déjeuner.

« — Je vois avec plaisir que votre incommodité « ne vous a pas ôté l'appétit. — Et cet appétit me « prépare une nuit excellente... Hé bien, Sou- « langes, que ferons-nous aujourd'hui? Moi, j'ai

« envie de tourner. — Et moi, de peindre. Mais « le jour est faux dans la pièce où Philippe a fait « monter votre tour. — Peignez ici; moi, je tour- « nerai là-bas. — Non, mon ami, non : nous « sommes inséparables jusqu'au jour que j'ai fixé. « — Vous ne craignez pas que j'aille à midi courir « les rues, en robe de chambre et en pantoufles? « — Vous en êtes bien capable. — Quel homme! « Voulez-vous que je fasse monter le tour ici? — « Cela vaudra beaucoup mieux. »

J'appelle Philippe, je lui donne mes ordres. Il m'amène un serrurier et un maçon. Soulanges dessine; j'ai l'air de regarder les ouvriers, et je ne vois rien. Ma tête fermente. Je raisonne, je calcule, je prévois tout.

Pas un habit, pas une culotte!... Qu'importe, puisque je ne sortirai que la nuit. Les clés qu'il fourre sous son oreiller... Je les prendrai aisément : il dort comme un loir. Mais mon coquin de suisse, qui ne me laissera par sortir. J'aurai beau promettre, donner, menacer : il ouvrira de grands yeux, ne répondra pas un mot, et restera cloué dans sa loge. Voilà un obstacle qui me paraît insurmontable.

Descendre dans le jardin avec mes draps... Bah! je n'ai pas encore recouvré toutes mes forces; je me casserai le cou. Et puis, où trouver des échelles, pour escalader cinq à six murs qui se présenteront entre moi et la rue? Et les propriétaires de ces maisons et de ces jardins? Un

amoureux et un voleur, à califourchon sur une muraille, se ressemblent beaucoup. Si ma course nocturne se terminait par un coup de fusil... Ma foi, je ne veux pas m'y exposer.

Comment, je ne trouverai pas de moyen... Voilà qui est désolant, désespérant. Je sortirai cependant, je sortirai. Ce soir, je verrai, j'embrasserai ma Sophie. Elle m'opposera ma santé et la raison. Je lui ferai une douce violence, et je lirai mon pardon dans ses yeux.

« Monsieur, une dame demande à vous voir.
« — Est-elle jeune, jolie? — C'est, je crois, la « mère de madame de Mirville. — Soulanges, je « redoute cette entrevue. — Ici, ou en Cham- « pagne, elle est inévitable. — Madame d'Elmont « ne doit pas me voir avec plaisir. — Songez « qu'elle attend, et laissez des réflexions qu'il fal- « lait faire, avant que de vous attacher à Sophie.
« — Georges, faites entrer, et retirez-vous. »

Madame d'Elmont se présente avec quelque embarras. Bien plus embarrassé qu'elle, je la salue, je lui fais avancer un siége, nous nous asseyons, nous nous regardons, sans nous rien dire. Il est des positions où deux individus s'observent mutuellement, et où chacun attend que l'autre le mette à son aise.

Soulanges intervint, fort heureusement pour tous deux. « Madame est mère, bonne mère; elle « souffre dans ses opinions et dans son attache- « ment pour sa fille. Je la prie d'être persuadée

« que le projet de se retirer en Champagne n'a « pas été suggéré à madame de Mirville. Mon ami « a employé au contraire ce que la délicatesse et « l'amour ont d'entraînant et de persuasif pour la « déterminer à recevoir sa main.

« — Je considère beaucoup monsieur, et la dé- « marche, que je fais en ce moment, est la preuve « la plus certaine du prix que j'attache à son es- « time. Des circonstances impérieuses ont arraché « mon acquiescement à un plan de vie que je « condamne. Je viens, monsieur, vous faire part « de mes motifs, et essayer de me justifier près « de vous.

« Ma fille, malheureuse par son mari, a pris « la résolution de ne jamais former de nouveaux « nœuds. — Je le sais, madame. — Elle avait aussi « résolu d'éviter l'amour, et de chercher, dans « l'amitié, un bonheur calme et durable. Elle vous « a vu; elle a cru trouver en vous l'ami qu'elle dé- « sirait. Elle s'est abandonnée aux sentimens que « vous lui avez inspirés; elle s'y est abandonnée « sans réserve, et vous savez combien, dès leur « origine, ils différaient de la simple amitié. Éclairée « trop tard sur la situation de son cœur, elle s'est « flattée de le soumettre aux lois de la pudeur et « de la bienséance. Cette espérance est la der- « nière illusion d'une ame pure. Aimer, est pour « toutes les femmes se préparer une défaite; se « confier dans ses forces, c'est l'assurer. Ma fille a « succombé, et vos lettres qui la brûlent, et des

« sens rendus à leur impétuosité naturelle, l'empê-
« chent de regarder en arrière. Elle ne vit plus
« que dans l'avenir, et son existence est attachée
« à votre possession.

« Vous voyez, monsieur, que je n'ignore rien.
« Voici ce qu'il m'importe que vous sachiez.

« Quand madame de Mirville m'a appris où vous
« en étiez ensemble, et qu'elle m'a fait part de sa
« résolution de... de... de vivre avec vous, mon-
« sieur, je tranche le mot, je lui ai opposé ce
« que la raison, soutenue de l'amour de l'ordre, a
« de plus fort et de plus vrai. Elle m'a constam-
« ment répliqué : Le monde m'a condamnée inno-
« cente, que fera-t-il de plus maintenant? J'ai
« voulu la rappeler au sentiment de sa dignité, lui
« inspirer cette noble émulation, qui porte à ré-
« parer une faute. J'ai vu que le des sein de les mul-
« tiplier n'était pas l'effet du découragement, mais
« d'un besoin insurmontable d'amour et de jouis-
« sance. Je me suis flattée d'affaiblir votre influence,
« en rétablissant la mienne. J'ai cherché à m'insi-
« nuer dans ce cœur, où naguère j'occupais une
« place marquante, et je l'ai trouvé plein de vous.
« Sans moyens, que ceux de l'autorité, qui aliène
« et ne persuade jamais, j'ai laissé parler ma dou-
« leur. Elle m'a répondu par des larmes. Elle s'est
« mise à mes genoux ; je l'ai relevée, et j'ai pleuré
« avec elle.

« Il est trop vrai, monsieur, que, par des cir-
« constances indépendantes de votre volonté, ma

« fille est perdue dans l'opinion publique. Il ne « lui est plus possible de se montrer dans Paris; « il faut qu'elle s'en exile, et quelque lieu qu'elle « choisisse, elle doit y trouver le ciel avec vous, « la mort sans vous; ce sont ses expressions.

« Il est des femmes dans la bouche de qui le « mot désespoir ne donne pas même l'idée d'une « affection pénible. Madame de Mirville ne con- « naît pas d'exagération; et quand elle dit j'en « mourrai, elle a la conviction intime qu'elle « mourra. Cet inconcevable amour me place entre « des opinions que je respecte, et la nécessité de « les braver. Je n'ai que cette enfant, je l'aime avec « la plus extrême tendresse, et l'amour, ou si l'on « veut la faiblesse maternelle, l'a emporté sur « toutes les considérations.

« Qu'eussiez-vous fait à ma place, monsieur? « répondez en homme vrai? — Mon plus cher in- « térêt à part, madame, je vous proteste que je « me serais conduit comme vous. — Je peux donc « espérer, monsieur, que vous ne me verrez pas « d'un œil défavorable; que vous ne me confon- « drez pas avec ces mères faciles, et même com- « plaisantes, que le public, juste à cet égard, « marque du sceau de sa réprobation? — Moi, « madame, vous jugerez par mon respect, mes « soins, mes prévenances, de la force des senti- « mens que votre dévouement m'inspire. »

Je me levai; je m'approchai d'elle; je portai sa main sur mon cœur: « C'est celui d'un gendre,

« d'un fils; il se partagera entre Sophie et vous...
« Votre gendre!... Je le serai, madame, dans le
« sens le plus étendu de ce mot. Sophie est tout
« amour, générosité, délicatesse. Ces sentimens
« s'étendront, un jour, sur un être innocent et
« aimable, auquel elle devra un nom et un état.
« Elle consentira à lui donner l'un et l'autre. Je
« prendrai sa main, je la conduirai vers vous, et
« je vous dirai : Ma mère, bénissez-nous tous les
« trois. — Étrange situation! ne pouvoir établir
« d'espérances que sur les suites mêmes du désor-
« dre! N'importe, je saisis l'idée que vous m'offrez.
« Puissé-je voir le passé s'effacer de la mémoire
« des hommes! puisse un avenir honorable s'ou-
« vrir enfin pour ma fille! puisse votre commun
« bonheur assurer celui de mes derniers jours!

« Nous partons demain; toutes nos dispositions
« sont faites, et la triste vérité est cachée, autant
« qu'il a dépendu de moi. J'ai persuadé à quelques
« personnes, dont la discrétion n'est pas la première
« qualité, que ma fille vous a donné la main au
« moment où on désespérait de votre vie, et que
« les circonstances fâcheuses pendant lesquelles la
« cérémonie s'est faite, nous ont imposé l'obliga-
« tion de la tenir secrète. De nouveaux domesti-
« ques que j'ai arrêtés dans un quartier éloigné
« de celui que nous habitons, et qui n'ont point
« paru à l'hôtel, sont partis hier. J'ai chargé le
« maître d'hôtel nouveau d'annoncer dans le vil-
« lage le mariage récent de ma fille. Elle y arrivera

« avec votre nom, et si la fatalité, qui me poursuit, « révèle le genre de votre union, j'aurai la force « de consoler ma fille infortunée. Je lui répéterai « ses propres paroles : Le monde t'a condamnée « innocente, que fera-t-il de plus maintenant? »

J'étais touché jusqu'aux larmes; madame d'Elmont me jugea, et me pressa sur son sein. « On n'est « pas sensible sans être bon. Vous ne verrez dans « son éloignement pour le mariage qu'une bizar- « rerie, qui ne nuit à aucune de ses qualités. Son- « gez que votre estime lui est aussi nécessaire que « votre amour, et que vous vous chargez du bon- « heur du reste de sa vie. »

Que pouvais-je répondre? trouve-t-on des mots qui expriment des sensations, dont on ne peut se rendre compte à soi-même? J'embrassai madame d'Elmont; mes larmes coulèrent en abondance; elles se mêlèrent aux siennes... « Ah, me dit-elle, vous m'avez répondu! »

Je l'invitai à dîner avec nous. Elle s'excusa sur les embarras inséparables d'un départ très-prochain, et nous nous quittâmes, infiniment satisfaits l'un de l'autre.

« Tout va bien, me dit Soulanges, et tout ira « mieux encore, si vous tenez votre parole à ma- « dame d'Elmont. Mirville n'a rien fait, et Mirville « en vallait bien un autre. — Moi, j'en vaux trois. « — Je le sais; mais cela ne prouve rien. Tout dé- « pend de la disposition des vaisseaux spermati- « ques, et de celle des trompes de Fallope. Vous

« ne savez peut-être pas... — Je sais que vous « allez me parler anatomie, et je vous sais bon « gré de l'intention, mais par grace, mon cher « Soulanges, laissez-moi à mes sensations, elles « sont délicieuses. — Et nuisibles. Vous voilà en- « core dans un état d'exaspération que je n'aime « pas. Laissons les sciences, qui vous ennuient, « et prenons ce volant. J'aime mieux que vous « vous cassiez les bras que la tête. — Laissons les « sciences et le volant. — Vous y jouerez, ou je « ne vous rendrai le portrait que dans huit jours. »

Oh, je compte bien, dans huit jours, n'en avoir plus besoin.

Il ne veut pas céder; il faut prendre une raquette. Si le tour était prêt! Ah, le volant a cet avantage, qu'on peut penser en le chassant.

Mon entretien avec madame d'Elmont a ajouté au désir, au besoin de voir Sophie; besoin irrésistible, et que je ne combattrai pas. Je hasarderai, je risquerai tout, ma santé, ma vie : mourir dans ses bras, c'est plus que vivre ailleurs. Je m'échapperai ce soir, je le veux. Je le veux! Et il ne m'est pas venu encore une idée satisfaisante!

Ah, on annonce madame d'Ermeuil et du Reynel. A merveille. Ceux-là dîneront ici : il ne me sera pas difficile de déterminer la comtesse. Soulanges aura de l'occupation; du Reynel digérera; moi, je combinerai mes opérations.

« Je sais, messieurs, à quoi s'expose une jeune « veuve qui rend visite à deux jeunes gens; mais

« du Reynel m'a tant répété qu'il n'y a pas de dif-
« férence de lui à la plus grave matrone, que je
« me suis enfin laissé persuader. — Pensez, d'ail-
« leurs, madame la comtesse, que visiter un pau-
« vre malade comme moi est une œuvre méritoire,
« dont... — Vous êtes trop aimable pour que le
« ciel me sache gré de rien. »

Il est à remarquer, qu'en entrant, elle a salué Soulanges d'un air très-indifférent. Elle ne lui adresse pas un mot qui puisse faire soupçonner leur intelligence, et c'est pour lui seul qu'elle est venue. Voilà pourtant comment il faut se conduire dans le monde, pour avoir considération et plaisir. Ah, si Sophie et moi avions été susceptibles de cette modération!... L'amour vrai, cet amour qui agite, qui transporte, qui égare, est-il capable de rien calculer? La comtesse et Soulanges ne se doutent pas de ce que c'est qu'aimer.

« Charmant malade, voulez-vous nous donner
« à dîner? — J'allais vous proposer de rester, ma-
« dame la comtesse : vous m'avez prévenu.

« Ce sera le dîner de noces, dit Soulanges,
« quoique la mariée ne soit pas ici. — De quelles
« noces me parlez-vous, monsieur? — Quoi, vous
« ne savez rien, madame? — Non, en vérité. —
« Ni du Reynel? — Je ne m'en doute pas. — Ma-
« dame de Mirville s'est rendue enfin. — Plaisan-
« tez-vous? — Non, madame. Le mariage s'est
« fait ici, ce matin, sans bruit, sans autres té-

« moins que moi et Georges. — Ah, j'en suis en-
« chantée. — L'épouse de notre ami et sa mère
« partent demain pour la province. Monsieur les
« ira joindre, quand il pourra être mari tout à
« fait. Ils vivront, pour eux, pendant un an, ou
« dix-huit mois. La malignité se lassera; les bruits
« qui circulent tomberont, et nos jeunes gens re-
« paraîtront dans le monde avec un nouvel éclat.
« Si notre ami veut utiliser ses talens, il n'est point
« d'emploi auquel il ne puisse prétendre, et une
« grande fortune, et une belle place mettent tou-
« jours les rieurs de notre côté. — Que je vous
« embrasse, monsieur le marié. — Mille remer-
« cîmens, madame, et du baiser, et de l'intérêt
« que vous voulez bien prendre à notre félicité.

« Je n'embrasse pas, dit du Reynel, mais j'agis.

« Je dîne partout, et partout je dirai que cette
« pauvre petite Mirville, contre qui on s'est pro-
« noncé avec acharnement, est une femme tout
« aussi respectable qu'une autre, puisqu'elle a fini
« par épouser son amant. »

C'est là précisément ce que voulait Soulanges : un coup d'œil me met au fait. Bon Soulanges, comment m'acquitterai-je envers toi?... j'en trouverai peut-être l'occasion très-incessamment.

... Je crois m'apercevoir que les pieds et les genoux ne sont pas en concordance avec l'air très-décent qui règne sur les deux physionomies. Cet air-là est sans doute le masque du sentiment... Allons, allons, quand on a la force d'en prendre un, on n'aime pas.

On boit à la mariée, au marié, à leur postérité, et voilà enfin de l'expression dans les traits de Soulanges. Le joli pied commence à produire de l'effet; le champagne fera le reste... Il leur faut du champagne! Oh, les drôles de gens!

« Monsieur de Soulanges, qui m'interdit le café, « permettra-t-il à madame d'en prendre? — Oui, « mon ami, pourvu que vous me promettiez de « n'y pas toucher. — Pas plus qu'au champagne, « mon cher Soulanges. Je sens la nécessité d'un « régime modéré, et je m'y soumets pour trois se- « maines encore. »

Oui, compte là-dessus.

Du Reynel ne nous a pas adressé un mot. En revanche, il s'est extasié sur les talens de mon cuisinier, il a fêté tous les plats, sablé tous les vins, et fini par deux tasses de café, afin, dit-il, de ne pas s'endormir en nous écoutant. Il faudra pourtant bien qu'il dorme.

Je remarque dans le maintien, dans les mouvemens de Soulanges quelque chose qui ressemble à de l'impatience... Voici le moment de m'acquitter.

« Du Reynel, passons dans mon cabinet: je « veux vous montrer quelque chose.

« Du Reynel, je vous le confie, dit Soulanges « avec un empressement!... » Je l'ai deviné.

Je tire un grand fauteuil; j'approche une table; je sors d'une armoire une très-belle optique, avec à peu près cent gravures, parfaitement coloriées,

et je fais commencer à du Reynel un voyage autour du monde. Je lui explique très-haut, et avec beaucoup de volubilité, le sujet de chaque gravure. Je lui parle des mœurs, des usages des habitans, avec autant de facilité que si je tenais à la main l'histoire générale des voyages. Je soutiens son attention, en imaginant de temps en temps quelque anecdote piquante.

Je le conduis ainsi de Paris au Japon. Là, je commence la longue histoire de ces missionnaires et de leurs prosélytes, que le gouvernement n'inquiétait pas, mais qui jugèrent à propos de renverser le gouvernement. Du Reynel commence à bâiller, et je deviens plus diffus, plus lourd dans ma manière de conter. Plus d'inflexions variées; une monotonie à endormir des farfadets et des lutins... Il s'assoupit!... Bon du Reynel! il amène ici la comtesse pour... Il ne faut pas qu'il s'en doute.

Je continue de parler; sa tête se renverse sur le dossier du fauteuil; ses bras tombent de son gros ventre à ses genoux: me voilà sûr de lui.

Ils sont occupés là-dedans; je pourrais m'échapper si ce cabinet avait une issue... Hé, pourquoi ne partirais-je point par ma chambre à coucher? Je présume que Soulanges n'est pas en position de courir après moi... Mais la confusion de la comtesse, et ce diable de Georges, et Philippe, et les autres, qui sont sans doute en vedette de l'antichambre au bas de l'escalier, et

cette robe de chambre, ces pantoufles... Non, cela ne se peut pas.

Quel carillon!... ils ont renversé mon trépied. Adieu ma cuvette et mon aiguière. Ils doivent être dans des transes! il faut les rassurer. « Par-« bleu, Soulanges, vous avez une fureur de vo-« lant, qui ne ménage rien. Je dormais auprès de « du Reynel, et vous m'éveillez en cassant mes « meubles. » J'entends quelque chose d'un rire féminin qu'on s'efforce d'étouffer. Oh, comme elle me croit sa dupe!

« Soulanges, que s'est-il donc passé là? — Le « pied a glissé à madame. — Elle est tombée, peut-« être? — Ah, mon Dieu, oui. — Elle ne s'est pas « blessée? — Oh, pas du tout. Mais je l'engage à « ne plus jouer au volant sur un parquet ciré. » Le rusé! en me parlant, il s'approche de la porte du cabinet; il lève le rideau; il passe la tête par le carreau dont j'ai brisé le verre; il me voit, tout au fond, étendant les bras, me frottant les yeux...

Cela ne lui suffit pas. Il appuie le genou et le pied contre la porte. Il craint que je rentre trop tôt... Je suis incapable d'un pareil trait. J'aime mieux passer pour un sot.

Il retire sa tête; il regarde derrière lui; il se remet à sa lucarne, et me propose un piquet à écrire. Je juge que je peux paraître, sans inconvénient pour personne. Je me lève, il ouvre la porte, et je trouve la comtesse... une raquette à la main. Voilà de la présence d'esprit: c'est bien.

Je sonne pour avoir une table de jeu. Soulanges court à la porte de l'antichambre... Le maladroit! il a sans doute donné un tour de clé, et il a oublié... Une porte fermée, dans certaines circonstances, donne plus à penser qu'une porte ouverte. Je ne dois pas entendre rouvrir celle-ci : je vais à mon cabinet, chercher mon mouchoir... que j'ai dans ma poche.

Nous jouons. Je propose de faire la chouette, on accepte; j'en étais sûr. Celui des deux qui ne jouera pas, se tiendra derrière ma chaise; ses yeux pourront dire *j'aime*, et l'autre viendra lui répondre à la fin du *marqué*... Tout s'arrange ainsi que je l'ai prévu.

Ah, du Reynel a fini sa méridienne. Le voilà. Il nous trouve les cartes à la main. Bien certainement il ne soupçonne rien. Le bonhomme!

On annonce l'équipage de la comtesse. Ces amours-là m'ont distrait; ils m'ont ramené aux miennes; ils m'ont rappelé à mes projets, à mes espérances : j'ai joué tout de travers. Ils ont été aussi distraits que moi; ils ont joué plus mal; mais ils ont eu les *as :* ils ont gagné, je paie.

Madame d'Ermeuil m'embrasse, sans doute pour autoriser Soulanges à lui demander un baiser. Il le demande, on lui en donne deux, et on me laisse en tête à tête avec l'homme qui va me prêcher les privations, accablé par la satiété. Oh, comme il va dormir!

Il me rappelle que j'avais l'intention de me cou-

cher de très-bonne heure : je réponds en lui souhaitant le bonsoir. Il congédie Georges; il ferme tout, prend les clés; il les met à leur place ordinaire; il se couche; il s'endort.

Que vais-je, que puis-je faire?... Rien. Projets de bonheur, résolution de tout surmonter, vous n'êtes plus que des illusions mensongères! Connaître Sophie, l'apprécier, brûler d'être auprès d'elle, et ne trouver que des obstacles! Oh, ce supplice est affreux!

Quoi, je passerais la nuit dans ce lit solitaire, uniquement parce que monsieur le veut ainsi! Il reçoit ici sa maîtresse; c'est presque sous mes yeux qu'il... Et moi je me bornerais à des vœux impuissans! non.

Le sort en est jeté. J'exposerais dix têtes, si je les avais. Je sors par la fenêtre.

Hé, mais... Oh, l'excellente idée! Si j'osais... Hé, pourquoi pas? Ce qui peut m'arriver de pis, c'est d'être découvert, et alors nous verrons.

Je me lève doucement, bien doucement. Je retiens mon haleine; je m'approche du lit de Soulanges. Je prends sa culotte; je la passe... Hé, elle ne me va pas très-mal.

Je mets ses souliers, son gilet, son frac. J'enfonce son chapeau sur mes yeux... Je suis bien, fort bien. Un peu d'adresse, et mon suisse y sera pris.

Il dort, oh, il dort! Jusqu'ici tout va bien; mais

le plus difficile est à faire : il s'agit maintenant de prendre les clés.

J'avance la main, je la retire; je l'avance encore; je hasarde... Je touche le bout des clés, et je m'aperçois que le paquet est précisément sous sa tête... Impossible de les tirer de là.

Quoi, l'amour ne m'inspirera rien!... Ah, j'y suis, j'y suis. J'ouvre mon nécessaire; je prends des ciseaux; je fends le drap derrière le lit, tout le long du traversin. Je glisse ma main dans l'ouverture. Je tire légèrement, lentement, avec précaution. Le cœur me bat! oh!

C'est qu'il serait si dur d'être surpris, si humiliant d'être en butte à ses plaisanteries! Non, non, le paquet se dégage; il ne tient plus à rien... Le voici. Ah!

Allons, du courage. Ouvrons les portes, à présent... Si la serrure, si les gonds crient!... Je ne le crois pas. Soulanges a fermé, a ouvert, et je n'ai rien entendu. Je tâtonne un peu; la lampe de nuit est si loin! Et je ne peux la déranger, sans lui passer la lumière devant les yeux... Bon, la clé entre... La porte est ouverte.

Que vois-je! Georges est couché dans la salle à manger. Cette pièce est éclairée par un réverbère suspendu. En baissant la tête sans affectation, il est impossible qu'on distingue mes traits. Avançons. Il ne dort pas! Un peu d'audace me tirera d'affaire.

Je vais droit à lui; je m'approche de son oreille, et je lui dis très-bas : « J'ai une affaire pressante « à régler pour madame d'Ermeuil, et je ne peux « trouver de moment plus favorable que celui-ci. « Votre maître repose, et je serai de retour au « plus tard à minuit. Cependant il pourrait s'éveil- « ler, et user contre vous de son autorité : je vais « l'enfermer dans sa chambre. »

Je retourne effrontément à la porte, et je donne un double tour... J'en tiens déja un sous la clé.

Je traverse la salle à manger, j'ouvre l'antichambre... Ah, c'est M. Philippe qu'on a établi ici! Tudieu, comme les avenues sont gardées!

Dort-il, veille-t-il? Il est immobile, la tête appuyée sur le poêle... Donnons aussi un double tour à l'ami Georges... Et de deux.

Philippe dort, une pipe à la bouche... Oh, le vilain! passons, et enfermons encore celui-ci... Et de trois.

Je n'ai plus à tromper que mon cerbère. Mais le drôle est entêté... comme un suisse. Allons, il faut prendre une démarche assurée, et enfoncer le chapeau un peu plus, si cela est possible. Je descends lestement; je m'arrête devant la porte de la loge, et je frappe au vitrage... S'il pouvait tirer le cordon, tout simplement, sans se mêler de mes affaires!

Ah, parbleu, il a sa consigne comme les autres. Il ouvre sa chatière; il va me mettre une chandelle allumée sous le nez. « Le cordon. » J'ai gras-

seyé à peu près comme Soulanches, et je me suis hâté de tourner le dos.

« Fous sortez, monsièr te Soulanches? — Le « cordon. — Faut-il fous attendre? — Oui. Le cor- « don. — Foulez-fous que ch'appelle le cocher? « Foulez-fous ein carrosse? — Je veux le cordon. » Je m'avance toujours vers la porte, qui reflète la lumière de la diable de chandelle, que le drôle a sans doute sortie de sa loge pour faire une inspection complète de ma personne... Ah, coquin, tu ne mettras jamais un voleur dans de pareilles transes... Bon, il a enfin rentré sa chandelle; j'entends le bruit tant désiré du cordon; le ressort a joué... Me voilà dans la rue.

Que de ruse, que d'adresse sont nécessaires pour s'échapper d'une prison, puisqu'il en faut tant pour sortir de chez soi !

CHAPITRE XXVII.

Cette fois-ci, c'est un crime.

Trick avait raison de me proposer un carrosse: il fait un temps affreux. N'importe, commençons par mettre une rue ou deux entre mon hôtel et moi.

Il pleut à flots. Je me donnerai la fièvre. Hé, n'ai-je pas déja celle d'amour? Et puis, quand Sophie me verra mouillé jusqu'aux os, elle me

forcera à prendre un lit; elle viendra causer avec moi, et le bord d'un lit est si près du milieu!

Bon, voici une place de fiacres. « Cocher, à « moi... Rue Grange-Batelière, n° 32. »

Oh, quelle mine fera demain Soulanges en s'éveillant! Il appellera Georges. Quelle mine fera Georges en reconnaissant sa voix? Je les vois d'ici, se parlant par le trou de la serrure, déplorant ma fuite, et s'apitoyant sur des résultats qui n'arriveront point : je suis de fer.

Ils veulent ouvrir les deux battans à la fois : chimère! Mes pênes, fermés à deux tours, entrent de trois pouces dans leur gâche. Georges appelle Philippe; Philippe, le cocher; le cocher, le suisse; le suisse, le serrurier. Le temps s'écoule... Heureux et tranquille, je déjeune avec ma Sophie.

Soulanges accourt. Il fait un vacarme épouvantable. Il adresse des reproches à Sophie. Sophie baisse les yeux et rougit. Madame d'Elmont l'appelle; je lui présente la main; je la mets dans sa voiture; elle me dit un dernier adieu; elle part. Je suis Soulanges avec la docilité d'un agneau. Je rentre; je me jette sur mon lit; je dors trente-six heures, et tout est réparé.

Le cocher arrête; je descends; j'ai la main sur le marteau... Que vais-je faire? Me présenter à onze heures, il n'y a rien là d'extraordinaire. Mais passer la nuit ici, exposer Sophie aux réflexions de ses gens, à qui on n'a rien dit du mariage de

convention, qu'on congédie, qui doivent avoir de l'humeur, et qui ne manqueront pas de répandre dans le monde... Non, non, je ne la compromettrai pas davantage. Un instant, un éclair de bonheur, et je retourne, en homme raisonnable, me moquer de tous mes gardes du corps.

Pendant que je raisonne ma conduite, la porte s'ouvre, une femme sort... C'est elle, oh, c'est elle, c'est Fanchette! « Monsieur, vos habits sont « trempés; vous voulez donc mourir! — Je venais « prendre congé de madame de Mirville, qui part « demain. — Après avoir fermé ma boutique, je « suis venue voir Caroline, lui demander de vos « nouvelles... Je ne sais où j'en aurai demain. — « Traverser Paris, à pied, par le temps qu'il fait? « —Que m'importe le temps?—Mon hôtel est bien « plus près... — On m'en a bannie, vous le savez. « — Non, Fanchette, non, Soulanges vous appré- « cie; mais il m'aime. Il vous a fait des représen- « tations, vous vous y êtes rendue; il n'a pas eu « la pensée cruelle de vous humilier : je ne l'aurais « pas souffert... Fanchette, dans quel état vous « êtes vous-même! Tout entier au plaisir de vous « voir, de vous parler, je vous laisse sous les « gouttières. — Je ne m'en apercevais pas. — Mon- « tons dans ce fiacre; nous y serons du moins à « couvert.

« —Monsieur, faites-vous reconduire chez vous. « — Et vous laisser seule, à l'heure qu'il est, ex- « posée à la pluie! Cocher, rue Saint-Antoine, « n° 45. »

Excellente fille! elle m'enveloppe les jambes de son schall. « Il est mouillé, monsieur, mais il vous « garantira de l'action de l'air. » Elle passe un bras autour de moi; elle m'attire contre son sein; de l'autre main, elle prend les miennes; elle les presse, elle les échauffe de son haleine... « Ah, « Fanchette, est-ce là que doit se porter cette ha- « leine de rose? — Soyons sages, monsieur. Je ne « me consolerais jamais si... si... » Ce ne sont plus mes mains que son haleine échauffe.

« Cocher, marchez donc. Nous irions plus vite « à pied. — Je croyais, monsieur, qu'on oblige un « couple bien joli, bien amoureux, en le menant « au pas? — Ventre à terre, et double course!

« Le froid me gagne, Fanchette. — Faites re- « tourner le cocher. — Je ne peux me résoudre à « vous quitter... Je ne te quitterai pas. » Elle me couvre le corps entier... Avec quoi? Elle n'a ici qu'elle-même.

Nous arrivons, nous descendons. Elle fait un grand feu. Elle m'approche un fauteuil. Elle chauffe du vin et du sucre. « Je ne vous laisserai pas ces « vêtemens. — Que me donnerez-vous? — Rien. « Mettez-vous dans mon lit. Je vais étendre vos « habits devant le feu : ils sècheront. »

Me voilà dans ce lit où j'ai été porté mourant, où j'ai été pleuré de Fanchette, où elle a sucé ma blessure, où elle m'a prodigué les soins les plus tendres... Jouis de mon retour à la vie : c'est à toi que je la dois.

Elle m'apprête une rôtie; elle me la présente, comme ce restaurant à Chantilly... avec un air d'intérêt si touchant, avec une grace si naïve, une modestie si attirante! La volupté a aussi sa pudeur.

Elle s'aperçoit qu'une douce chaleur commence à circuler dans mes veines. Elle retourne auprès du feu. « Ah, reviens. Est-ce en vain que l'amour « nous a réunis? — La prudence nous sépare. — « Fanchette? — Monsieur? — Vous avez besoin de « vous sécher comme moi. — Je le sais. — Il y a « encore des chaises pour étendre votre robe, et « de la place ici pour vous. — Je vais quitter ma « robe, mais... mais... — Votre cœur dit-il non? « — L'amour connaît-il ce mot-là? — Tu consens « donc! — Je ne le peux. — Tu ne m'aimes pas. — « Je vous adore. — Et tu consultes la raison! — « La mienne se perd. — Un baiser seulement. — « Si j'en donne un, j'en voudrai mille. »

Elle a quitté sa robe : elle ne pense pas à en prendre une autre. Elle est appuyée sur le pied de mon lit. Un bras fait au tour soutient sa tête charmante; son œil humide est fixé sur le mien... Du vin chaud et une femme qui regarde ainsi, c'est trop de la moitié.

Les bouts d'un fichu, légèrement jeté sur ses épaules, se plissent sur ma couverture. J'avance doucement une main; je tire doucement le fichu. Elle soupire; mais elle s'approche un peu; un peu encore; un peu davantage... Elle tombe dans mes

bras. « Tu veux mourir! ah, fais que je meure avec « toi . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'avais bien affaire de recommander d'acheter un lit si étroit! Comment faites-vous, quand vous ne trouvez pas de place pour deux?... Comme nous fîmes, Fanchette et moi.

« Monsieur, avez-vous dit au cocher d'attendre? « — Non, et vous? — Je n'y ai pas même pensé. « — Tant mieux, il ne pourra dire à personne « qu'il m'a conduit ici. La boutique est bien fer- « mée? — Oh, de manière à soutenir un siége. — « Si on frappe, nous ne répondrons pas.

« — Vous me faites faire une réflexion effrayante. « — Et laquelle, Fanchette? — Quand M. de Sou- « langes s'apercevra de votre évasion, il se mettra « sur vos traces. — Il viendra droit ici... et il me « fera une scène! — Mon ami, il faut nous sé- « parer. — Fanchette, encore une heure. — Pas « une minute. »

Elle se dégage; elle s'élance; la voilà debout. « Tu me quittes, Fanchette! — Il le faut. — Je ne « me suis jamais mieux porté. — Je veux ménager « cette santé-là. — Oh, reviens, reviens. — Il me « semble entendre M. de Soulanges. Je vous en « prie, je vous en supplie, levez-vous. »

Elle me laisse. Elle va finir de s'habiller, je ne sais où. Certainement je me lèverai : que ferai-je ici sans elle?

Je ne peux m'empêcher de rire, en reprenant les habits de Soulanges... « Fanchette, Fanchette, « il ne viendra pas si matin : il n'a à sa disposi- « tion que des robes de chambre et des pantou- « fles. Il faut qu'il envoie chez lui, et un valet de « chambre n'est pas levé à six heures. »

Elle ne répond pas!... la boutique est ouverte... Elle est sortie; elle m'échappe. Elle veut décidément que je me retire... Hé bien, je m'en irai, je m'en vais, piqué, outré; je ne reviendrai jamais.

Oh, j'ai pris mon parti. Me voilà déja à l'orme Saint-Gervais... Je trouve un café ouvert; j'y entre; je me fais servir du chocolat... et je suis encore si plein de Fanchette, que je ne pense pas à m'assurer si j'ai de quoi payer. Peut-être y a-t-il de l'argent dans ces habits que j'ai pris à la hâte, et dont je n'ai pas visité les poches... Douze, quinze, vingt-cinq louis! Soulanges les reprendra dans mon secrétaire, car bien certainement je ne retournerai pas chez moi; je suis las d'être en prison.

Idées de plaisir s'évanouissent peu à peu. Mes sens calmés me rendent à la raison, et mes réflexions m'épouvantent... Malheureux, d'où viens-tu? de tromper indignement une femme qui t'adore, qui soupire après le jour où elle pourra te prodiguer tout son être, qui s'expose, pour toi, aux traits acérés du mépris, qui, dans le monde entier, ne voit, ne veut que ton amour.

Et Fanchette ne m'a-t-elle rien sacrifié? Belle comme Sophie, aimante comme elle, ne connaît-elle pas aussi cet abandon absolu, source inépuisable de volupté?

Mais Fanchette tient-elle à quelque chose? fixe-t-elle l'attention? a-t-elle des parens qui s'affligeront de sa peine, qui la partageront? Hé, n'a-t-elle pas assez d'elle-même pour aimer, jouir et pleurer?...

Mais cette mère qui m'implore pour sa fille, qui lui croit mon estime nécessaire autant que mon amour, qui par conséquent me croit estimable moi-même, qui espère, qui se flatte que le bonheur de Sophie et le mien feront le charme de ses derniers jours, qu'ils en prolongeront la durée!... J'ai tout trahi, l'amour, la confiance, et la délicatesse que ces deux sentimens devaient faire naître et soutenir dans mon cœur.

Fanchette, Fanchette! oh, cette fois-ci c'est un crime : je le sens à mes remords!

Homme faible, sans caractère, suffit-il du remords pour expier une inconduite révoltante? A quoi servent de vains regrets, s'ils ne te rendent pas sans retour à l'amante abusée, à qui tu as promis, à qui tu dois tout? Guéris d'une effervescence insensée qui prépare à Sophie des maux cruels et interminables! Sois homme, prends une résolution digne de toi, exécute-la sans balancer, l'honneur te le commande.

L'honneur! il t'a guidé jusqu'au moment où tu

t'es soumis à l'empire des sens. Rétablis-le dans tous ses droits; que ta conduite soit telle, que tu puisses avouer hautement toutes les actions de ta vie future.

O ma conscience, ma conscience, ne me traites-tu pas avec trop de rigueur? Ai-je cherché une seule fois l'occasion... Fanchette elle-même... Les circonstances ont tout fait.

Leur suis-je tellement soumis, qu'il me soit impossible d'en amener de favorables? Ne dépend-il pas de moi de m'éloigner de l'enchanteresse, d'aller chercher un asile contre moi-même, entre les bras de Sophie? et quels charmes balanceront les siens, quand je ne verrai plus l'objet dangereux?...

Je n'ai que ce moyen de prévenir une chute nouvelle, puisqu'une inconcevable fatalité nous réunit toujours, Fanchette et moi. Je vais partir, je pars à l'instant même; je puis être rendu au château avant Sophie; je l'y recevrai, et si Soulanges a été me chercher chez elle, elle croira que j'ai voyagé pendant toute la nuit. Ce mensonge sera le dernier qui aura souillé mes lèvres: je serai vrai avec Sophie, du moment où je ne vivrai plus que pour elle.

J'ai vingt-cinq louis, c'est beaucoup plus qu'il me faut. « Garçon, faites-moi avancer une voi-« ture... Cocher, boulevard Italien, chez Jacob, « carrossier. » C'est le mien. Je prendrai une chaise de poste, et j'irai aussi vite... que mon imagination.

« C'est cela, Jacob, voilà ce qu'il me faut. Des « chevaux de poste à l'instant, à la minute. Un « louis à celui de vos gens qui ira me les cher- « cher, s'ils sont ici dans un quart d'heure. Je paie « les guides comme un prince, et je veux être « mené en conséquence. »

Personne ne peut soupçonner ce que je vais faire; personne ne viendra me chercher ici. Soulanges ne trouvera aucun indice chez Fanchette, et Sophie est probablement en route. Pauvre Soulanges! où ira-t-il?

Que de peines il s'est données pour me procurer une nuit... Éloignons cette idée. Tâchons d'oublier jusqu'au nom de Fanchette.

Je vais causer avec madame Jacob. Cela me distraira, et m'aidera à attendre les chevaux... Hé, hé! elle n'est pas mal du tout madame Jacob. Trente ans, de l'embonpoint, de la fraîcheur, la main jolie, et elle entend à demi-mot. Elle répond de même, et montre, en souriant, les plus belles dents du monde.

J'entends le bruit du fouet; je salue madame Jacob, qui veut bien m'accompagner jusqu'à ma voiture, qui me regarde monter... qui peut-être ne se ferait pas trop prier pour monter avec moi... Vaniteux!

« Postillon, à la Ferté-sous-Jouare. Ventre à « terre, et un écu par poste aux guides. »

Me voilà parti. Oh, comme je vais! mon postillon veut gagner son écu.

Me voilà parti, c'est fort bien. Mais je n'ai pas un habit à mettre, pas une chemise, pas un mouchoir! N'importe, j'écrirai quatre lignes de Meaux, et Georges m'apportera ce qu'il me faut.

Diable! mais si on allait courir après moi? Bah! j'aurai vingt lieues d'avance, quand on recevra ma lettre. Oui, j'écrirai, par toutes sortes de raisons. Je dois à ce bon Soulanges de le tirer, le plus promptement possible, de l'inquiétude où il doit être à présent.

« Postillon, au premier relai, vous mettrez un « courrier en avant. » Je veux employer tous les moyens qui peuvent accélérer ma marche.

Je commence à sentir que les forces de cet homme, qui s'imagine en valoir trois, sont bornées comme celles d'un autre. J'éprouve dans tous mes membres une certaine lassitude... Ma tête s'appesantit... Je m'endors.

« Monsieur!... monsieur!... — Que voulez-vous? « —Vous êtes à la Ferté. — Ah! qui donc a payé les « postes? —Ce sont les maîtres. Ils se sont payés « les uns les autres jusqu'ici. —Et ils ne me con- « naissent pas. — Votre carrossier vous a nommé « au postillon de Paris. —Et mon nom a suffi pour « me faire avoir du crédit? — On vous aurait mené « ainsi jusqu'à Strasbourg, si vous n'aviez dit, en « partant, que vous alliez à la Ferté. »

Je jouis donc en effet de quelque considération. Ma foi, vanité et Fanchette à part, je crois que je la mérite.

Avec quelle liberté d'esprit je nomme Fanchette! Que l'homme du matin ressemble peu quelquefois à l'homme du soir!

« Quelle heure est-il?... Onze heures. Quinze « lieues en cinq heures, c'est bien aller. Vous « êtes de braves gens. Ah, il faut que j'écrive, « que je paie, et que je déjeune : la tasse de cho- « colat est déja loin.

« Un poulet froid! bon, c'est cela, c'est excel- « lent. Vite, vite, je n'ai pas un moment à perdre.

« Du papier, une plume et de l'encre sur la « même table... Postillon, voilà votre argent. Des « chevaux dans un quart d'heure. »

Je mange, j'écris, je bois, tout ensemble. Pauvre Soulanges! que dira-t-il en recevant ce billet? Que je suis incorrigible, et il aura raison. « Ah! « mon cher Soulanges, renvoyez-moi ce portrait, « qui va me devenir inutile; mais auquel la bonté « délicate qui me l'a offert, donne un prix tou- « jours nouveau. Joignez-y les lettres de Sophie, « des habits, du linge de toute espèce, et de l'ar- « gent. Adieu, l'homme... l'homme aux précau- « tions inutiles.

« Postillon, à Montmirel. »

Me voilà reparti. Sophie est-elle passée, est-elle derrière moi? Le dernier postillon n'a pu me rien dire, et je n'ai pu, moi, interroger les autres en dormant. Je saurai quelque chose à la poste prochaine...

Non, il n'est pas passé ici de berline; on n'y

a pas vu de dames de toute la journée. C'est moi qui lui ferai les honneurs de son château... Tendre et confiante Sophie! Elle me tiendra compte de tout; elle me plaindra d'avoir passé une nuit... Oh, ne parlons plus de cette nuit-là. Ne voyons, ne pensons, ne rêvons que Sophie. Vivons pour l'adorer, et le lui prouver à chaque instant du jour. Transformons sa terre en un lieu nouveau. Que l'amour y déploie ses charmes et sa puissance.

J'ai dépassé Montmirel; je vais arriver à Vatry. C'est là qu'est ce château, où deux êtres, isolés du monde entier, vont se suffire à eux-mêmes, et s'oublier au sein de la plus pure félicité.

Parbleu, il faut que j'avoue que personne ne voyage comme moi, et que j'arrive partout d'une façon extraordinaire. A Ermeuil, en veste de nankin, en culotte de peau, et perclus de tous mes membres; ici, avec des habits escamotés à leur propriétaire, qui me vont... à peu près, et je n'ai pas le moindre petit paquet. Comment serai-je reçu par des domestiques qui ne me connaissent pas? Ils vont me prendre pour un aventurier, et, s'ils sont prudens, me mettre à la porte de chez moi... De chez moi! ce n'est pas encore le mot propre. Il le deviendra, je l'espère, je le crois; j'en suis sûr; je l'ai promis à madame d'Elmont, et cette promesse est si douce à remplir!

Ne l'ai-je pas dit? Le maître d'hôtel me reçoit plus mal encore que La Roche. Il me toise de

l'œil; il fronce le sourcil; il écoute, en secouant de temps en temps la tête, l'histoire assez peu vraisemblable que j'ai arrangée en route. Je suis sur les marches du vestibule; le maître d'hôtel barre la porte vitrée, et demeure immobile. Le prendre par le collet, l'envoyer dix pas en arrière, serait le moyen de tout terminer. Mais quelle manière de prendre possession d'un château! Et puis, ce maître d'hôtel n'est pas seul ici: je ne veux pas renouveler la scène de l'oncle Antoine et de maître Jacques. Les voies de conciliation sont toujours les plus sages, et ce sont celles que je vais employer.

« Monsieur, vous parlez très-bien; vous avez « même l'air d'un fort honnête homme; mais un « honnête homme et un fripon se ressemblent « beaucoup. Nous attendons madame de minute « en minute; mais madame n'a pas parlé de mon- « sieur, et monsieur est un personnage assez mar- « quant pour qu'on ne l'oublie pas. Monsieur, que « l'usage devrait avoir placé dans la voiture de ma- « dame, arrive seul, sans domestiques, sans ef- « fets, en linge sale, habillé de façon à faire douter « que ses vêtemens aient été faits pour lui, et mon- « sieur doit sentir que ces circonstances réunies « ne prouvent pas en faveur de sa véracité. Je « conseille à monsieur d'aller s'établir ailleurs, et, « quel qu'il soit, il conviendra intérieurement que « je fais mon devoir.

« — Il faut donc que j'aille m'installer dans

« un cabaret de village? — Pourvu que monsieur « n'entre point ici, je le laisse maître absolu de « ses actions. — C'est très-honnête. Voulez-vous « bien au moins faire remiser ma chaise de poste? « — Oh, selon les apparences, elle ne restera pas « long-temps ici, et il sera tout aussi facile de la « prendre dans la cour, que sous la remise. »

Il tire à lui les portes en bois, met les crochets, et me laisse en effet maître absolu de mes actions.

Allons, cherchons un cabaret. Dînons-y, restons-y jusqu'au dénoûment.

J'entre dans une maison de très-mince apparence. J'y serai probablement fort mal... Ah, une heure est bientôt écoulée, et c'est tout ce que je peux avoir en avance sur Sophie.

Bon, le cabaret est en face du chemin de Montmirel. Je verrai arriver la femme charmante... Non, je courrai au-devant de la voiture, dès que je l'apercevrai. La presser sur mon cœur cinq minutes plus tôt, c'est gagner une année.

« Que veut monsieur? — A dîner. — Voulez-« vous du lard salé? — Des œufs frais. — Nous « avons une gibelotte de lapin. — Des œufs frais. « — Une épaule de mouton bouillie. — Des œufs « frais, des œufs frais. — Des œufs frais, soit. »

A la fin de ce court dialogue, je vois entrer, dans la chambre où je me suis mis, deux gendarmes, le sabre au côté, et des pistolets à la ceinture. Ils viennent me regarder sous le nez. Je n'aime pas cela, et je me retire à l'autre extré-

mité de la chambre. Les gendarmes m'y suivent. « Dites-moi, messieurs, où vous avez appris à vi-« vre? — C'est nous, monsieur, qui l'enseignons « aux gens de votre espèce, et nous allons vous « donner une première leçon. Voulez-vous bien « nous accompagner chez monsieur le maire du « lieu? — Je n'ai rien à faire chez lui. — Mais il « désire vous parler. »

Ce diable de maître d'hôtel a fait quelque *quiproquo*. Mes gendarmes insistent, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de les suivre, accompagné, selon l'usage, de toute la canaille de l'endroit.

Monsieur le maire est un bon Champenois, dans toute l'étendue du mot, et une bête en place est toujours une bête redoutable. Il est temps que Sophie arrive, et me reconnaisse, ou, selon les apparences, les choses vont mal tourner.

Ah, c'est la fille du maire qui lui sert de greffier! Le procès-verbal sera bon à lire... quand je serai sorti d'ici.

« D'où êtes-vous? — De Paris. — Votre nom? « — De Francheville. — Vos qualités? — Je n'en ai « pas. — Votre état? — Je n'en ai pas. — Vos pa-« piers? — Je n'en ai pas.

« — Que l'accusateur paraisse. » On fait entrer le maître d'hôtel. « Connaissez-vous ce monsieur-« là? — Que trop, parbleu. — Mais il ne vous con-« naît pas. — Oh, il me connaîtra bientôt. — En

« attendant, je vous envoie en prison. — En pri-
« son, moi ! — Tout comme un autre.

« — Un moment, s'il vous plaît. Envoyez à « Montmirel : je suis connu à la poste. » Si j'avais retenu mon postillon un instant de plus, rien de tout ceci n'arriverait. « Que j'envoie à Montmirel ! « La gendarmerie y va demain : elle vous y con-
« duira, et là, vous vous expliquerez à votre aise.
« En prison. — Mais, monsieur le maire... — Pas
« de mais. — Si... — Point de si. En prison, en
« prison. »

Parbleu, c'était bien la peine de m'évader de celle de Paris, pour venir ici en poste me faire remettre dans une autre, qui, sans doute, ne vaudra pas la première.

« Où diable me fourrez-vous là ? — Oh, vous « n'y serez que jusqu'à demain, et une nuit est « bientôt passée. » Ils m'ont logé dans le bas d'un colombier, où je peux à peine me tenir debout, et les pigeons font un carillon infernal sur ma tête. La porte est solide, et ils ont tiré deux gros verroux sur moi !... Le joli traitement qu'ils me font là ! Deux bottes de paille, du pain et de l'eau. Le concierge ne me brusque pas ; mais il a pris ses précautions : pendant qu'il monte mon ménage, deux grands drôles sont en faction en dehors de la porte, armés chacun d'une fourche dont les dents sont d'une longueur...

« Monsieur le concierge, je voudrais un meil-

« leur ordinaire que celui-là. — Combien voulez-
« vous dépenser? — Six francs. — Toutes mes pro-
« visions ne les valent pas. Donnez-moi vingt sous,
« et vous dînerez comme un prince. »

Ce geôlier-là ne sait pas encore son métier.

Ma foi, je suis encore mieux ici qu'au château d'Ermeuil au moment de mon arrivée : je vais dîner comme un prince, et je ne suis pas menacé de la sauce piquante.

Diable, diable! le temps s'écoule bien lentement. Il est inconcevable que Sophie ne soit pas arrivée, et il n'y a qu'elle qui puisse me tirer d'ici... Peut-être est-elle au château, et, dans les premiers momens d'embarras, ce maudit maître d'hôtel n'aura pas pensé à parler de moi.

Ah, voilà le geôlier, et son dîner de prince. Une gamelle garnie de pommes de terre, et une bouteille de vin du crû. Quelle pénitence je vais faire là! Il faut rire, ou se désoler. Ma foi, j'aime mieux rire. Du Reynel s'arracherait les cheveux. Oh, que n'est-il ici!

« Monsieur le concierge, allez au château, et « sachez si madame de Francheville est arrivée. » Madame de Francheville! Que ce nom résonne agréablement à mon oreille! Je vais devoir à cette femme céleste ma liberté d'abord, et les plus douces jouissances de l'amour. Que le bonheur me paraîtra précieux, acheté par cette courte épreuve!

Elle est un peu dure cependant. Hé, notre vie

entière est-elle autre chose qu'une suite d'alternatives de bien et de mal! Qu'est-ce que le repos, sans le travail, et l'amour sans contrariétés?... Ah, mon cœur n'en a pas besoin. Il sera toujours le même. Sophie y régnera toujours.

Elle n'est pas arrivée, dit le concierge! Voilà qui devient inquiétant. Une roue brisée, la voiture versée dans un fossé, dans un précipice; des voleurs... Que sais-je? « Mon ami, mon cher ami, « retournez au château; dites au maître d'hôtel « que madame devait être ici à peu près aussitôt « que moi; qu'il lui est arrivé quelque accident; « que je veux, que je lui ordonne de monter à « cheval; que tous les domestiques y montent; « qu'ils courent sur la route de Paris, et qu'ils ne « reviennent que lorsqu'ils pourront me donner « des nouvelles de leur maîtresse. »

Le maraud me rit au nez. « J'veux, j'ordonne! « n'dirait-on pas qu'c'est vraiment l'seigneur du « village qui parle. » Il ferme mon guichet, et me laisse en proie aux idées les plus affligeantes.

Dix heures sonnent à l'horloge de l'église!... Je ne m'occupe plus de moi; je suis tout à Sophie. Mon imagination alarmée ne me présente que de sinistres tableaux. Attente insoutenable, cruelle anxiété! Oh, si j'étais libre, je volerais au-devant d'elle, et peut-être la plus poignante des infortunes... Cette porte est de fer; il m'est impossible de l'ébranler.

Onze heures!

Minuit!... Je ne me possède plus... Il faut sortir d'ici... Et comment? Je n'ai pas observé les lieux, je suis dans les ténèbres, et dépourvu de toute espèce de ferrement.

Je me roule sur cette paille... Je me relève... je marche... J'accuse les hommes, les élémens, la fortune; j'invoque l'amour et le retour de la lumière... Une heure sonne! Je me rejette sur ce lit de douleurs, accablé, anéanti.

CHAPITRE XXVII.

Je la retrouve.

Un bruit soudain me tira de l'espèce de léthargie, dans laquelle j'étais tombé. Je crus apercevoir, à travers quelques fentes de ma porte, des traits de lumière, qui disparaissaient, pour renaître l'instant d'après. Je me levai précipitamment, au cri de mes verroux, inquiet et impatient de savoir ce qu'on me voulait à cette heure.

Ma porte s'ouvre. La cour, cette cour triste et fangeuse, est éclairée par cent flambeaux. Tout le village est rassemblé. Est-ce un *auto-da-fé* qu'on prépare?... Non, les paysans s'empressent, m'approchent. La bienveillance et la timidité sont peintes sur ces figures, si menaçantes huit ou dix heures auparavant.

Mes yeux percent la foule, et s'arrêtent sur un groupe de femmes : dans toutes les circonstances

de ma vie, ce sexe a été l'objet de ma première attention, de mes hommages, de mon culte. Parmi ces paysannes, je distingue plusieurs dames qui cherchent à pénétrer jusqu'à moi. La multitude, toujours croissante, s'ouvre devant elles, avec des marques de respect. Une d'elles s'élance dans mon colombier : « Les cruels! comme « ils l'ont traité! » Je reconnais la voix de Sophie!

Je la vois, je lui parle, je la presse sur mon cœur. Toutes mes alarmes sont dissipées; j'ai oublié la nuit de douleur, qui s'est si lentement écoulée; je renais au bonheur.

Monsieur le maire vient me faire de très-humbles excuses : j'ai bien le temps d'écouter ses sornettes. Il me prie d'observer que les apparences étaient contre moi : il n'y a que les sots pour qui apparence et conviction soient la même chose.

Ah! voilà madame d'Elmont... J'aurais dû la reconnaître plus tôt; mais la mère d'une fille charmante joue toujours un rôle subordonné, quelque aimable qu'elle soit, quelques égards qu'on lui marque. Tout est amour pour sa fille; tout pour elle est complaisance. On endort cerbère avec de petits gâteaux, et les mamans avec de petits soins.

Je vais à madame d'Elmont, je la salue, je l'embrasse... Qui donc veut-elle me présenter?... Hé, c'est ce faquin de maître d'hôtel, confus, repentant, qui veut aussi me haranguer. Au fond,

cet homme s'est conduit en domestique vigilant, zélé. Il faut le rassurer, le rendre à lui-même.

Que viens-je donc de lui dire? Je n'en sais rien. Mais un murmure général d'approbation s'élève autour de moi, et cela fait toujours plaisir.

Oh, encore des harangueurs! Ce sont mes deux gendarmes. « Messieurs, vous ne savez pas que « j'ai plus besoin de repos que de complimens; « abrégeons, s'il vous plaît. Tout le monde a fait « son devoir; je n'ai pas d'humeur; je suis très- « sensible à vos excuses; mais je veux sortir d'ici. »

Sophie me prend une main, j'offre un bras à madame d'Elmont. Tout le village nous suit, en criant : *Vive monseigneur!* Pour me débarrasser de ce cortége incommode, je fais circuler ce qui reste d'espèces dans les goussets de Soulanges. Les acclamations augmentent. On nous accompagne jusqu'à la grille du château : on va y entrer avec nous. « Oh, ma foi, mes amis, vous « n'irez pas plus loin. Je crois qu'à six heures du « matin on peut se souhaiter le bon soir. » Je ferme la grille après moi : je suis tout à Sophie.

A quoi comparer ce peuple, qui eût crié hier *bravo*, si on m'eût crucifié, et qui ce matin crie vive monseigneur? Le peuple est une boule, toujours prête à rouler dans tous les sens.

Sophie n'a pas soupé; j'ai fait un fort mauvais dîner, et monsieur le maître d'hôtel nous engage à nous restaurer un peu. Il a raison. Je prévois d'ailleurs que bientôt il faudra nous séparer, et je

suis si bien auprès d'elle! « Sophie, quelques mo-
« mens encore à l'amour. Passons-les à table,
« puisqu'il faut se borner à cela. — Oh, bien cer-
« tainement il le faut. N'est-il pas vrai, maman?»
Voilà maman établie mon médecin consultant...
Je mettrai sa vigilance en défaut.

Ce bon maître d'hôtel! comme il s'efforce de me faire oublier sa bévue! il me sert, il coupe mes morceaux; il mangerait pour moi, si la chose était possible. Comment mangerais-je? Je la vois, je suis assis près d'elle, près d'elle, que j'ai cru avoir perdue. Je puise, dans ses yeux charmans, une sève que ne peuvent communiquer les mets les plus exquis, le Chambertin le plus délicat.

« Mon gendre, permettez que je me place entre « vous deux. » Le docteur a raison, et j'ai tort de dédaigner ce que m'offre monsieur le maître d'hôtel. Pour aimer il faut vivre, et pour vivre il faut manger. Rien de simple et de vrai comme cela.

« Chère Sophie, ce repas est délicieux, après « les angoisses cruelles qui l'ont précédé. — Mon « ami, nous en avons tous éprouvé. — Et vous « aussi, femme charmante! — J'ai cru que ma « fille perdrait la raison, quand Soulanges est venu « savoir si vous aviez paru à l'hôtel. — Soulanges « m'a cherché? — Partout où il a présumé que « vous pouviez être. — Ce bon Soulanges! et com-
« ment a-t-il fait pour sortir de chez moi?

« — Vous sentez quel a été son étonnement,
« lorsque à son réveil il ne vous a pas trouvé

« dans votre lit. Il s'est levé, il a fait dans l'ap-
« partement la plus exacte perquisition; plus de
« Francheville, et plus de clés sous le chevet de
« Soulanges. Il était facile de juger que vous étiez
« sorti par la porte; ainsi plus d'inquiétude sur les
« suites d'un saut par la fenêtre.

« Soulanges a appelé Georges, et Georges est
« demeuré stupéfait en reconnaissant la voix d'un
« homme qu'il croyait loin de l'hôtel. Tous deux
« ont approché l'oreille du trou de la serrure; ils
« se sont expliqués, et vous êtes demeuré con-
« vaincu d'avoir pris les vêtemens de votre ami;
« de vous être donné pour lui, de chambre en
« chambre, et d'avoir ainsi gagné la rue.

« Cependant Soulanges et Georges étaient enfer-
« més chacun de leur côté. Philippe, que Georges a
« appelé, l'était du sien. Il fallait briser les portes,
« ou les faire ouvrir par un serrurier. Soulanges,
« qui aime les moyens doux, s'est décidé pour le
« second parti.

« Mais qui pouvait aller chercher le serrurier?...
« Écoutez-moi donc, monsieur; vous avez toute la
« vie pour regarder ma fille et lui sourire. — J'y
« suis, madame, j'y suis. — Le suisse seul était
« libre d'entrer et de sortir. Mais le bonhomme,
« à qui le prétendu Soulanges avait dit, en sor-
« tant, qu'il allait revenir, s'était amusé avec sa
« bouteille, moyen certain, pour un suisse, d'a-
« bréger le temps. Il avait fini par s'endormir, et

« dormait si bien, que les cris de Soulanges, de « Georges et de Philippe n'ont pu le réveiller.

« La patience a ses bornes, comme toutes les « vertus. Soulanges fait passer le mot d'ordre à « Georges, qui le rend à Philippe, et ce mot le « voici : Jetez par la fenêtre tout ce qui peut « faire du bruit sur le pavé.

« — Ah, mon Dieu, mes services de porce- « laine !... Le poêle démonté par parties... Tout est « brisé ! — Tout. — Il valait mieux cent fois en- « foncer les portes. — Ah ! médite-t-on, calcule- « t-on, quand on est inquiet sur le sort d'un « homme comme vous ? Philippe, moins éloigné « que les autres de la loge du suisse, pouvait « plus aisément se faire entendre, et il a exécuté « l'ordre avec une exactitude digne d'éloges.

« Le suisse bâille enfin ; il étend les bras, et « parvient à se mettre sur ses jambes. Le bruit « des assiettes, des terrines, qui volent en éclats, « l'attire dans la cour. Il s'imagine que vous « soutenez un siége, et il prend son sabre, non « pour venir vous défendre, mais pour aller, avec « sûreté de sa personne, chercher du renfort aux « écuries, et dans les dessus des remises.

« Le cocher et les autres domestiques arrivent, « l'un en caleçon, l'autre en chemise ; celui-ci a « passé un bas et a oublié ses souliers ; celui-là, « pour tout vêtement, n'a que son chapeau. Ils « ont, pour armes défensives, des fourches, des

« balais; des vans leur servent de boucliers. Ils « marchent en ligne; ils arrivent dans la cour « d'entrée, et trouvent, pour ennemis, Soulanges, « Georges et Philippe, appuyés chacun sur leur « croisée, et riant aux éclats.

« La montagne en travail enfante une souris : « les exploits de vos gens se sont bornés à faire « lever, une heure plus tôt que de coutume, un « pauvre serrurier, qui n'était pour rien dans l'es- « capade de leur maître.

« Soulanges a parlé; le carrosse est prêt. Il se « gardera bien d'envoyer prendre des habits chez « lui : il sait qu'avec vous il n'y a pas une minute « à perdre. Il passe votre robe de chambre, un « pantalon, des pantoufles, et il vient nous éveiller « dans ce burlesque équipage.

« Un sourire de satisfaction a brillé sur la figure « de ma fille, quand elle a appris votre évasion. « Elle l'attribuait à l'amour, à l'empressement de « vous réunir à elle. Mais quand elle a su que « Soulanges avait été déja dans deux ou trois « maisons, où on n'avait rien pu lui apprendre « de vous, l'inquiétude a commencé à naître; la « réflexion a produit des alarmes; un nouveau « duel, un assassinat nocturne pouvaient vous avoir « ravi, sans retour, à sa tendresse. Bientôt la tête « s'est perdue, au point de vouloir aller, elle- « même, vous chercher chez toutes les personnes « que vous connaissez. La berline nous attendait « depuis long-temps; Soulanges nous engageait à

« partir; il lui promettait de continuer ses recher-
« ches; et elle ne voulait s'en rapporter qu'à elle
« du soin de retrouver son époux... Oui, embras-
« sez-la, elle le mérite : jamais on n'a aimé comme
« elle. Mais venez vous remettre à votre place.

« La plus grande partie de la journée s'est
« écoulée en plaintes, en pleurs d'une part, en
« consolations de l'autre. Enfin sur les quatre
« heures du soir, Soulanges a reparu dans ses ha-
« bits ordinaires. Il tenait une lettre à la main :
« c'est celle que vous avez écrite de la Ferté. Le
« calme a reparu sur toutes les figures; la joie est
« rentrée dans tous les cœurs. Ma fille a sauté
« les escaliers, pour être plus tôt dans la berline,
« derrière laquelle Georges et Philippe attachaient
« votre malle. Nous partons.

« Elle ne cessait de presser les postillons, de
« répéter : Courir la poste la nuit, dans l'état de
« faiblesse où il est encore! Combien il mérite
« d'être aimé! »

Je me levai, hors de moi, je n'écoutai plus madame d'Elmont. J'embrassai Sophie, je l'embrassai encore, oh, comme je l'embrassai! je lui devais une expiation de mes torts, et je revenais dans ces embrassemens, du trouble où m'avaient jeté sa bonne foi, sa confiance. Chère, adorable Sophie, tu es loin de soupçonner... Soulanges m'a sans doute été chercher rue Saint-Antoine, et n'a pas nommé la séductrice... Oublions à jamais cette nuit et Fanchette... Voilà dix fois que je

veux oublier tout ce qui n'est pas Sophie, et ma mémoire, mon imagination, cruellement fidèles et ardentes, me retracent sans relâche... Tout souvenir étranger à Sophie va disparaître devant elle. Ses yeux, ses mains, ses lèvres, tout en elle est expressif et caressant. Elle attire mon cœur, elle le fixe, elle l'enchaîne, il bat contre le sien. Il n'est plus pour moi qu'une femme dans l'univers, et je suis auprès d'elle.

« Vous oubliez, mon gendre, que le mois n'est « pas expiré. — Ah! maman, il y a si long-temps « que je l'ai vu. — Ma fille, cet air suppliant ne « me désarmera point. Revenez ici, monsieur... « Oh! comme il me regarde! Vous ne réussirez « pas plus que Sophie : je suis inexorable. Mettez-« vous là, et écoutez la fin de mon histoire. On « aime à conter, à mon âge, et on sait bon gré « à son auditoire de vouloir bien être attentif. »

Elle me peint l'étonnement de Sophie, qui ne me voit point à son arrivée au château. Elle m'attendait à la portière de la berline; elle me cherche des yeux, dans la cour, sous le vestibule. Elle descend de voiture, elle court, elle va de chambre en chambre. Ses domestiques peuvent à peine la suivre. La rapidité de sa course éteint la moitié des flambeaux.

« Où donc est-il, s'écrie-t-elle enfin? — Qui, « madame? — M. de Francheville. — Quoi, ma-« dame, c'est vraiment lui qui est arrivé aujour-« d'hui! — Hé, sans doute. Où est-il? — Malheu-

« reux, qu'ai-je fait! Je suis perdu. — Qu'y a-t-il « donc? Vous m'alarmez. — Madame, je n'ose vous « le dire. — Vous me faites mourir. Parlez donc, « cruel homme! — Hé bien, madame, monsieur « est... il est... — Où? — En prison. — En prison! « en prison, dites-vous! Et qui l'a fait mettre là? « — Hélas, c'est moi, madame. Pardonnez-moi, « pardonnez-moi...

« En un instant le château est bouleversé. On « court, on s'appelle, on se presse, on ne peut « arriver assez tôt chez le maire. Les reproches « de ma fille, les excuses du maître d'hôtel, les « murmures, les réflexions des valets, des jardi- « niers, l'éclat de dix flambeaux éveillent les gens « du village, à mesure que nous le traversons. Ils « sortent, vêtus à peu près comme vos gens, ar- « més à la hâte pour votre défense. Nous arrivons « chez le maire; il nous conduit à votre colom- « bier : vous savez le reste. Mais vous oubliez, et « moi aussi, qu'il est sept heures du matin, que « nous avons passé la nuit nous en voiture, vous « sur la paille, et qu'il est temps de nous mettre « au lit.

« — Hé, madame, je ne demande que cela. » Je prends la main de Sophie; elle se lève, elle me devine, elle sourit; elle s'appuie mollement sur mon bras; elle me suit.

« Ah, ah! je croyais n'en avoir qu'un à garder, « et je vois qu'il faut en surveiller deux. Arrêtez- « vous, s'il vous plaît : Justine, faites conduire

« monsieur à son appartement. — Madame... ma-
« dame... — Hé bien, qu'est-ce? — Vous m'avez
« en effet donné des ordres, mais j'ai osé prendre
« sur moi de ne pas les exécuter. — Et la raison,
« mademoiselle! — Comment séparer un si joli
« couple, qui s'aime si tendrement! Madame et
« monsieur paraissent avoir tant de choses à se
« dire! — Vous êtes connaisseuse; mais je vous
« prie de garder pour vous vos observations, et
« de vous souvenir qu'une obéissance passive est
« le premier de vos devoirs. Allez faire ce que
« je vous ai ordonné.

« — Vous la grondez, maman. — Et j'ai tort,
« n'est-il pas vrai? — Mais je crois presque qu'oui.
« — Sois raisonnable, ma Sophie; sois-le pour
« Francheville et pour toi. Laissez-la donc, mon-
« sieur, et suivez-moi : j'ai à vous parler d'affaires
« importantes. »

On ne résiste pas à une maman aimable, quelque fâcheuse qu'elle soit d'ailleurs : je suivis madame d'Elmont.

Elle me conduit à son appartement, et les affaires dont elle veut m'entretenir se bornent à des remontrances très-raisonnables, très-prudentes, sur la nécessité de me ménager encore. Les gens froids sont insupportables : ils jugent le genre humain d'après eux.

Madame d'Elmont termine un assez long discours, que j'ai écouté avec beaucoup de docilité, en m'annonçant la résolution irrévocable de cou-

cher dans l'appartement de sa fille jusqu'à ce que le mois soit révolu.

A-t-on jamais rien imaginé de plus perfide?... J'allais répondre par cent argumens d'une force irrésistible... Elle sort tout à coup, donne deux tours à la serrure, et emporte la clé.

Je suis donc destiné à passer d'une prison dans une autre! Je frappe du pied, je crie un peu; je me calme bientôt. Je sens intérieurement que des trois, le plus sage est madame d'Elmont, et que je n'ai rien de mieux à faire que de dormir sept à huit heures. Je me résigne; je me mets au lit... mais au réveil nous verrons. Il y a des jardins ici, des bosquets; peut-être quelque temple, quelques ruines.

Oh, comme je dormais, lorsqu'une petite main m'éveilla, en allant et venant légèrement sur ma couverture! « Qui est là? — C'est moi, monsieur. « — Ah, c'est Justine. Et par où êtes-vous entrée « ici? — Toutes les portes ont deux clés, et il faut « bien que les domestiques en aient une : si on « se trouvait incommodé la nuit, qu'on sonnât... « — Voilà qui est très-bien vu. Mais que me « voulez-vous, Justine? — Il y a six heures que « monsieur dort, et madame aussi : j'ai pensé « qu'ils ne seraient pas fâchés de se donner le « bonjour sans témoins. — Oh, tu es une fille « charmante, accomplie!... Mais madame d'El- « mont? — Elle a pris la chambre à coucher de « madame de Francheville; sa fille s'est contentée

« de mon cabinet, et j'ai aussi la clé d'une se-
« conde porte qui donne sur un escalier dérobé.
« — Ma chère amie, il est impossible d'avoir plus
« de pénétration, d'intelligence, et de rendre un
« service plus à propos. — Madame d'Elmont
« s'imagine que tout le monde doit être aussi
« calme qu'elle, et ses quarante ans. — Je ne te
« soupçonne pas ce défaut-là, Justine. — Ma foi,
« monsieur, le plaisir fait oublier le défaut de
« fortune. — Voilà en quatre mots tout un traité
« de philosophie. — Tournez-vous donc un peu,
« monsieur. — Tu as peur? — Non, mais la dé-
« cence... — Tu as raison, tu as raison. Donne-moi
« cette culotte. — Monsieur n'en a pas besoin. —
« Tu as encore raison. Passe-moi cette robe de
« chambre. — Mais, monsieur, vous me faites
« faire des choses... — Et tu fais tout à merveille.
« Marchons, Justine.

« J'espère que nous ne rencontrerons personne.
« — Et qu'aurait-on à dire? Monsieur passe chez
« madame : quoi de simple comme cela? madame
« d'Elmont croit monsieur malade; monsieur croit
« qu'il se porte bien; aucun domestique ne s'in-
« gérera de prendre parti pour ou contre. — Tu
« as de l'expérience. — Comme une veuve, mon-
« sieur. Mais taisons-nous; voilà le petit escalier. »

Avec quelle adresse elle ouvre et referme cette porte!... Je m'approche d'un petit lit bien blanc... Le sommeil l'embellit encore. Tout est charmes sur sa figure; tout est volupté dans son attitude.

Comme ce bras s'arrondit sous cette tête divine! Comme ce sein se dessine, se détache et se soutient! Pas de lacet, pas un ruban : c'est du marbre que couronne un bouton de rose... Heureux, trop heureux mortel, tout cela est à toi!

Assurons-nous que rien ne troublera les délicieux mystères. Je mets les loquets partout. Madame d'Elmont aura le grand escalier à sa disposition.

Encore un lit étroit, mais étroit!... il n'y a pas d'inconvénient qui ne présente quelque avantage à qui sait tirer parti de tout. Ses yeux charmans s'ouvrent, me fixent. Son cœur palpite de plaisir... « C'est toi, c'est toi! Oh, je savais bien que « tu tromperais la surveillance de maman... » Voilà tout ce qu'elle peut dire.

Heureux qui, dans le secret et le silence, dépouille la pudeur de son voile; malheur à qui ne s'empresse de le laisser retomber devant un œil curieux ou indiscret! Lecteur, je ne vous dirai rien de plus.

Aux transports les plus doux avait succédé un sommeil paisible. Pressés, enlacés l'un dans l'autre, nous n'avions plus qu'une ame et qu'un cœur. Les songes rians effeuillaient sur nous le pavot et la rose... Qui vient nous arracher à ce calme délectable, qu'on goûte si parfaitement, et qu'on ne peut décrire? On frappe à la porte du cabinet. « Sophie, ma fille! — Maman? — Cet homme-là « a perdu la raison, et nous la fera perdre à tous.

« — Qui, maman ? — Francheville. — Qu'a-t-il donc « fait ? — Il est reparti. — Je ne le crois pas, ma- « man. — Il n'est pas chez lui, et aucun des do- « mestiques ne l'a vu. — Il est sans doute allé « prendre l'air dans le parc. — Non, les domesti- « ques ont trouvé, en bas, toutes les portes fer- « mées. Mais ouvrez-moi donc. Je n'aime pas à « causer à travers une cloison. — Maman, je ne « suis pas levée. — Pourquoi donc vous enfermer « ainsi ? Si vous aviez eu besoin de quelque chose, « par où serait-on entré dans ce cabinet ? — Oh, « j'ai ici tout ce qu'il me faut. » Et à chacune de ses réponses, elle me faisait une petite mine si drôle, et chaque mine provoquait, amenait un baiser si doucement, si doucement pris et rendu !

« Sophie, il est trois heures : je vais vous en- « voyer Justine. — Maman, je n'ai besoin de « personne. » Une mine plus comique que les autres me fit perdre mon sérieux. Un éclat de rire, que je ne retins qu'à demi, trahit tous nos secrets.

« Cela est affreux, Sophie, cela est impardon- « nable ! Vous perdrez cet homme-là. Vous êtes « devenue incapable de réfléchir, de rien prévoir ; « vous ne pensez pas même au rôle très-inconve- « nant que vous me faites jouer dans ce moment- « ci. — Oh, pardon, pardon, ma bonne maman. « — Votre bonne maman vous abandonne à vous- « même, puisque ses représentations et ses soins « sont tout-à-fait inutiles.

« Mon ami, maman est fâchée. — Mon ange,

« il faut faire notre paix. — Oui, levons-nous. « Mais dis-moi donc comment tu es entré ici? »

Je lui contai tout, et il fut arrêté que nous ne dirions pas un mot de Justine, qui eût pu souffrir de l'humeur de madame d'Elmont.

L'aimable maman nous reçut, au salon, avec un air froid, et même un peu sévère. Je l'embrassai; je lui adressai de ces choses flatteuses, qui coûtent si peu à dire, quand elles sont inspirées, et que ne m'inspire-t-elle pas! elle est la mère de Sophie.

Sophie la cajola, la caressa de son côté, et sa figure s'épanouit peu à peu. Elle voyait, sur les nôtres, l'expression de l'amour le plus tendre, du bonheur le plus parfait, et quelle femme peut bouder à l'aspect de l'amour heureux?

Nous déjeunâmes. L'appétit, la cordialité, la franchise égayèrent le repas. Il fallut cependant écouter quelques remontrances, qu'un ton affectueux rendait très-supportables, et dont la conclusion nous plut infiniment. Madame d'Elmont termina en disant que puisque l'amour déjoue tous les plans qu'on lui oppose, c'est à l'amour lui-même qu'elle me confiait; que désormais Sophie me rendrait sage, puisqu'elle aimait assez pour l'être elle-même... si elle sentait la nécessité de le vouloir.

Je ne m'étais jamais douté qu'une réserve absolue pût venir d'un amour extrême. Je ne croyais pas que l'amour heureux pût s'arrêter au gré de

la raison; mais j'étais fort aise que madame d'Elmont pensât tout cela, et qu'elle supposât que par vanité, ou par délicatesse Sophie justifierait sa confiance.

L'architecte et le peintre-décorateur arrivèrent. Sophie leur développa ses vues, avec un goût et une clarté qui m'étonnèrent. Il y avait, dans son appartement, quelques bonnes vierges et quelques tristes saints; dans son boudoir, un oratoire bien noir et bien dur, qu'elle avait fait placer là lorsque son cœur balançait entre le créateur et la créature. Elle prononça que Vénus remplacerait Marie; Adonis, saint Jean-Baptiste; et un lit de repos l'oratoire. Elle envoya, dans les combles, quelques livres très-édifians et très-ennuyeux. Elle me pria de lui composer une bibliothèque. Suppôt de Satan, je suis certain que mon maître ne choisirait pas mieux que moi. Misérable que je suis! quelle ame j'enlève à Dieu!

Nous ne nous quittons plus. Toujours appuyée sur mon bras, toujours charmante, toujours heureuse, elle me promène de chambre en chambre. Elle a pris un ton caressant, qu'elle conserve avec tout le monde. Ces messieurs paraissent enchantés de travailler pour elle, et, afin de lui consacrer plus long-temps leurs talens, ils lui proposent de changer toute la distribution intérieure. Je ramène cette belle chaleur à de justes bornes. Ai-je besoin des arts pour faire un palais du lieu que j'habite avec Sophie?

Nous nous enfonçons dans un parc assez mal tenu. Elle en veut faire un jardin anglais. « Oh, « laisse-nous cette nature agreste. Qu'on arrache « l'ortie et le houx : ces plantes seules sont enne- « mies des amours.

« Vois, Sophie, ces touffes de lilas chargées de « fleurs. Il faut se baisser pour pénétrer dans « leur enceinte. Mais on y trouve un tapis de « mousse; on y respire une odeur qui dispose « au plaisir. On y est seul, tout à soi, ignoré du « monde entier.

« Et ce rocher, couronné de fleurs champêtres? « il cache une grotte, de laquelle s'échappe une « source, qui s'égare, en serpentant à travers « ces arbres, que l'art n'a point mutilés. C'est « dans cette grotte que nous lirons *La Fare* et « *Chaulieu.* Chantres de l'amour, ils n'ont pour- « tant rien à nous apprendre. Mais nous redirons, « après eux, ces hymnes inspirés par le dieu que « nous adorons.

« Suivons ce ruisseau dans ses sinuosités. Tou- « jours clair, toujours tranquille, il est l'image « d'un cœur jouissant d'un jour fortuné, qui sera « suivi d'un jour semblable. Oh, cueille-moi cette « modeste et odorante violette, qui se cache sur « cette rive. Je vais te cueillir cette rose superbe; « je la placerai dans ton corset, et il y en aura trois.

« Asseyons-nous sur l'herbe fine. Regardons « couler l'eau. Mets ta main dans la mienne, et « rêvons amour et bonheur.

« Comme tu me regardes! — Et toi? — Ne « parlons plus, Sophie. Tu ne me diras jamais ce « que disent tes yeux...

« Vois ces linots. Ils ne parlent pas; ils font « mieux : ils aiment. Ils ont comme nous le bai- « ser, première faveur de l'amour, complément « délicieux de la dernière.

« As-tu vu ces poissons? Ils te fuient, parce « qu'ils ne te connaissent pas. Tous les jours, tu « leur apporteras quelque chose, et bientôt ils « viendront au-devant de la main charmante qui « se sera occupée d'eux.

« Que tout ici te voie belle, comme je te vois; « aimante comme tu l'es; que tout ici t'aime « comme ton amant, et que lui seul occupe à « jamais ton cœur.

« Tu me réponds par un baiser! Baiser d'amour « porte avec lui serment d'aimer toute la vie.

« — Oui, ma vie entière est à toi : te la con- « sacrer, c'est la vouer au bonheur. — Ah, So- « phie, lorsque tous ici me croient le titre que « j'ambitionne, lorsque tu m'établis dans tous les « droits qui y sont attachés, lorsque j'en suis « digne, s'il doit être le prix d'un amour inextin- « guible, pourquoi me le refuser? — Barbare, tu « m'éveilles! Je rêvais l'homme charmant, amou- « reux et fidèle, et tu me montres le mari! »

Elle se lève, je la suis. Je reprends sa main; je la passe à mon bras. Je reparle amour, elle écoute; je lui donne un baiser, elle sourit.

Nous parcourons tout le parc; nous nous arrêtons partout; partout nous trouvons un temple, nous marquons un autel. Parc solitaire et silencieux, chacune de tes retraites sera consacrée par un sacrifice.

La cloche nous rappelle. Il faut s'éloigner de la nature, et rentrer dans un château!... Un château ne vaut-il pas un parc, pour qui y rentre avec son cœur?

CHAPITRE XXVIII.

Les visites.

Visites. Usage généralement adopté, je ne sais pourquoi. Temps perdu, pour ceux qui les font et les reçoivent. Ennui, et souvent dégoût pour les uns et les autres. Des visites ici! Au village, comme à la ville, on ne peut donc vivre pour soi! Plus on est élevé, plus on est dépendant des convenances, de l'étiquette. La nature et l'amour; je ne connais, je ne veux connaître que cela.

Je ne brusquerai pas cependant ceux que madame d'Elmont a accueillis, qu'elle a retenus à dîner. Je les examinerai, et je m'amuserai peut-être de leur originalité.

Il semble vraiment que les Parisiens seuls soient sans ridicules : en supposer aux autres, et s'en croire exempt, est le premier de tous. Jugeons ces gens-ci sans prévention.

Voilà le propriétaire d'un bien de huit à dix mille francs de revenu. Il arrondit les épaules, s'écoute parler, et parle comme un cuistre. Il dit pesamment à Sophie qu'une femme charmante est un effet de commerce, qui doit circuler pendant le jour, et que le mari est trop heureux de retrouver le soir. En conséquence de ce raisonnement, il se place à côté d'elle. Celui-là ne dînera pas souvent au château.

Le curé se félicite de notre retour aux champs. Il espère reprendre, avec madame, ces conférences si utiles à une ame pieuse. Il lui présente le dernier mandement de monseigneur, et s'assied aussi auprès d'elle. Ma femme n'est plus accessible pour moi. Elle me regarde en souriant... Elle n'a pas d'humeur! Elle se trouve donc bien entre ce curé et ce gros campagnard. Imbécile que je suis! je sens que je fais la mine, et elle me sourit parce qu'elle sait que mon sourire répond toujours au sien.

Sourions, soyons gai. Quelques heures de contrainte tourneront au profit de l'amour.

J'ai, vis-à-vis de moi, un monsieur qui se hâte de m'apprendre qu'en cherchant à doubler les produits de sa terre, il en a mangé la moitié. Il ne se décourage point. Il est sûr de tirer de la soie de l'ortie, et du coton des toiles d'araignées. En conséquence, il n'a semé cette année que de l'ortie, et il ne s'occupe que de la multiplication des araignées. Il achète toutes celles qu'on lui ap-

porte, et il a déja cinq cents livres de miel, pour attirer les mouches que mangeront ses fileuses.

A ma droite, est une dame qui fait des bourses très-jolies, et qui laisse le soin de son linge à une servante, qui n'y touche jamais. Elle la chasserait, si monsieur ne trouvait que personne ne fait le bœuf à la mode comme Ursule. Je remarque que la dame est louche; qu'elle a une épaule un peu élevée, et la poitrine rentrante. Ursule pourrait bien savoir faire autre chose qu'un bœuf à la mode.

A ma gauche, est une petite mère, qui a le malheur d'avoir un fils qui, à cinq ans, ne s'occupe que du jeu. Elle prévoit que ce sera un très-mauvais sujet, et c'est bien malgré elle qu'elle le met en pénitence tous les jours. Très-heureusement, elle a un petit chien, très-joli, très-caressant. Aussi ne mange-t-il que des gimblettes, et couche avec elle; ce qui fait que monsieur n'y couche plus.

Près de madame d'Elmont est une autre dame, qui appelle son mari *mon cœur*, qui tient une maison *conséquente*, et qui ne manque jamais de dire : *malgré que*, et *ce n'est pas qu'à lui* que telle chose arrive. Les femmes de village, qui veulent donner une certaine idée de leur érudition, affectent de parler comme le journal du département.

On pouvait, sans prévention, s'amuser un peu de tout cela, à l'exception pourtant de la dame au petit chien. Je n'ai jamais pu supporter l'oppres-

sion, et je crois que l'enfant de cinq ans est opprimé. Pauvre enfant! quel père a-t-il donc?

J'affectai de ne pas dire un mot à cette femme. Je fis tomber la conversation sur les objets qui pouvaient intéresser nos autres convives, et bientôt tout le monde parla à la fois. Chacun montait insensiblement le ton, pour couvrir la voix de son voisin, et le vacarme fut porté au point qu'il n'était plus possible de saisir un mot. Je riais de bon cœur, en pensant qu'à la fin de cette inintelligible conversation, je serais au même point qu'en sortant de ces beaux cercles où on croit avoir entendu de très-jolies choses, et dont on n'emporte pas une idée.

Sophie porte involontairement un doigt à ses oreilles, et le plus profond silence règne aussitôt dans la salle. Bonnes gens, qui parlent quand on le veut, qui se taisent au premier signe, et qui ne se doutent pas que leur aveugle déférence s'adresse au château, aux équipages, aux diamans et au cuisinier! Dépouillez le propriétaire, ils prendront le ton familier et protecteur.

Le curé saisit habilement ce moment de calme pour parler des pauvres de la paroisse. « Bravo! « lui dis-je, monsieur le curé; tous les temps et « tous les lieux sont propres à une bonne action. « Madame de Francheville voudra bien faire la « recette, n'est-il pas vrai, mon aimable amie? » Je n'avais pas fini, qu'elle était debout. Une jolie quêteuse fait toujours bien les affaires des pau-

vres, en pareille circonstance. Les uns donnent pour lui être agréables; les autres par ostentation; ceux-là, par humanité; ceux-ci, parce qu'ils n'osent refuser. Tout le monde a donné, et qu'importe, à la famille qui met le pot-au-feu, les motifs qui le lui ont procuré?

Monsieur le curé met l'argent dans sa poche, nous remercie par une inclination circulaire, et nous entretient des réparations à faire à l'église. J'examine nos convives, et je trouve l'inquiétude dans tous les yeux. On tremble que je propose de rebâtir l'édifice, et on se dit peut-être intérieurement qu'on a déja payé son dîner assez cher. Il faut rassurer ces gens-là. « Monsieur le curé, « le temple le plus agréable à la divinité, est un « cœur pur, fervent et soumis, et il ne faut pas « d'argent pour ouvrir ces temples-là. »

Cette opinion est la plus damnable de toutes, car, où il n'y a pas d'église, il n'y a pas de clergé. Le curé se pince les lèvres, et n'insiste point : un seigneur de village a le droit d'être *adamite*... chez lui.

La gaieté reparaît sur toutes les physionomies, et nos dames campagnardes parlent de petits jeux : toutes y gagnent. Laides ou jolies sont embrassées; les premières d'une manière moins prononcée; mais le baiser, le plus léger, produit toujours de l'effet sur celle qui n'en obtient que de l'occasion.

J'aime aussi les petits jeux : un mois plus tôt

j'aurais appuyé la proposition. Mais, pour baiser et être baisé, je n'ai besoin ni du *Pigeon vole*, ni du *Corbillon*. Et puis mes gros campagnards enlaceraient de leurs bras robustes le corps aérien de Sophie; leurs figures enluminées altéreraient la fraîcheur de son teint, et ce n'est point au vautour que sont réservés les baisers de la colombe... Non, point de petits jeux. Mais comment éloigner une idée qui semble plaire à tout le monde?

« Madame, on vous demande. » C'est Justine qui parle à Sophie. Sophie sort; j'en suis enchanté. Qu'on joue maintenant à ce qu'on voudra; je suis prêt à tout... pourvu cependant que Sophie ne rentre point.

« Monsieur, on vous demande. » Je me lève : je suis Justine. « Qui donc me demande? — Moi, « monsieur. — Que me veux-tu? — Que vous al- « liez joindre madame. — Où est-elle? — Dans son « appartement. — Avec qui? — Elle est seule. — « Qui l'avait demandée?—Encore moi, monsieur. « — Et pourquoi? — Pour lui éviter ces gros bai- « sers de village, et vous procurer à tous deux un « moment de plaisir. Pendant que vous causerez, « madame d'Elmont fera les honneurs du salon. « — Tu es une fille unique! »

Elle est sur son ottomane. Elle rêve; je m'approche. Elle lève les yeux sur moi, et ses yeux disent : Amour et plaisir. Je crois saisir l'un et l'autre... elle m'échappe; elle me rappelle la confiance de sa mère. C'est à elle que madame d'El-

mont a remis le dépôt précieux. Elle veut le ménager, le conserver. Elle est sûre d'elle; elle ne cédera point de huit jours... Pauvre Sophie! Femme qui aime est vaincue avant d'avoir cédé, et quand elle s'est rendue, que lui reste-t-il à faire?... Recommencer.

« Ma tendre amie, tu me vois brillant de santé...
« — Mon ami... je t'en prie, accorde-moi un jour...
« une heure... »

Je la relève, radieuse et fortunée... C'est l'Aurore, qui s'échappe des bras de Titon, pour se présenter à l'admiration des mortels. Voyez-la, délirante encore, se couvrir du voile des graces, en célébrant la volupté.

« O mon ami, cent ans d'une pareille vie! —
« Mille ans, l'éternité! Viens, viens errer dans ce
« parc, où nous sommes tout à nous. L'amour heu-
« reux aime le silence et le recueillement. — Mon
« ami, recueillons-nous ici. Savons-nous si nous
« pourrons y rentrer? — Je t'entends, ma Sophie;
« madame d'Elmont, toujours craintive, toujours
« prévoyante... Justine! Justine!... Hé, venez donc,
« mademoiselle. Apportez-nous en diligence tout
« ce dont on peut avoir besoin depuis sept heures
« du soir jusqu'à huit heures du matin...

« De la pâtisserie, des confitures, bon... Du Ma-
« laga et du Madère; à merveille. — Mon ami, ne
« porte pas plus loin tes recherches. — Tu as rai-
« son : la ceinture brillante de Vénus ne doit pas
« toujours être vue. — Je crois, monsieur, que je

« peux vous remettre les doubles clés? — Oui, « Justine. Laisse-nous.

« Ma Sophie, tu as beaucoup marché ce matin. « — Et beaucoup fatigué hier. — Tu dois avoir be- « soin de repos. — M'en promets-tu? — Juges-en. « — Le pouls est tranquille.

« Viens, cher ami, viens reposer dans mes bras... « Soyons donc sage, monsieur... Vous me l'avez « promis... vous... Ah, Francheville, tu es ado- « rable! »

Pan, pan. « Qui est là? — A-t-on jamais porté « l'extravagance à ce point! Se coucher à sept « heures du soir! — Maman, nous sommes fati- « gués. — Le joli moyen de vous remettre! — Mon « ami se porte à merveille : j'en suis sûre, ma- « man. — Je désire que cela continue. — Ah! et « moi aussi, maman. — Bonsoir, mes enfans. — « Bonsoir, maman. »

Avec de la ténacité, on arrive à son but : nous voilà émancipés.....

.....

« Ah, Sophie, quel beau jour succède à une « nuit délicieuse! jouissons de celui-ci, levons- « nous. Allons revoir tes lilas et tes linots. — Non, « allons rendre à ces gens d'hier leur ennuyeuse « visite, et n'ayons plus de rapports avec eux. « Nous, mon bon ami, nous, toujours nous, rien « que nous. — Le moyen le plus sûr de les em- « pêcher de revenir, c'est de ne pas aller chez « eux. — Ils nous accuseront de grossièreté ou de

« hauteur. Donnons un moment à l'usage, et le « reste de notre vie à l'amour.

« — Laissons, puisque l'usage et toi le prescri- « vent, des plaisirs et des épanchemens divins, « pour aller nous ennuyer à l'heure... Que dis- « je? je te verrai, je te parlerai, je te touche- « rai, et l'ennui peut-il pénétrer dans le cercle « magique, que les graces ont tracé autour de « toi? »

Madame d'Elmont se propose de nous accompagner. Nous déjeunons, nous nous habillons, nous partons.

C'est sans doute à celui que les hommes ont établi médiateur entre le ciel et eux, que sont dues les premières marques de considération et même de respect : nous descendons chez le curé.

Une gouvernante très-jeune, et d'une figure assez remarquable, nous reçoit, et met tout en combustion dans le presbytère. Elle chasse de la salle à manger des poules qui paraissent avoir le privilége de sauter sur la table, sur les chaises, et d'y faire tout ce que bon leur semble. Les poules s'enfuient à l'aspect du balai, crient, courent, volent, et nous rasent, en passant, le nez et les oreilles. Une d'elles couve dans une vieille perruque de monsieur le curé. Protectrice courageuse de ses enfans à naître, elle s'élance, elle va fondre je ne sais sur qui. Ses ongles s'accrochent à la perruque; elle enlève nid et poussins; les œufs tombent, se brisent : voilà une omelette sur le

plancher. « Dix-sept poulets perdus, dit en sou-
« pirant la petite bonne. Monsieur le curé, ajoute-
« t-elle, en s'efforçant de sourire, n'en sera pas
« moins enchanté de recevoir ces dames et mon-
« sieur. »

On ne met pas des souliers blancs dans des œufs cassés. On ne se sert pas de chaises sur le siége et le dossier desquelles des poules ont fait... vous savez bien... La petite bonne nous conduit dans la chambre à coucher de monsieur le curé, qui est dans son jardin, qu'elle va appeler, et qu'elle nous invite à attendre.

Le lit de monsieur le curé n'est pas fait encore. Un oreiller est tombé à droite, un second à gauche : monsieur le curé aime à avoir la tête haute. Une aube ici, une culotte là; un tablier de taffetas noir sur un prie-dieu; un petit soulier vert dessous : il faut mettre quelque part sa parure des dimanches. Mais le soulier vert, l'aube, la culotte, le tablier noir, ne nous permettent pas plus de nous asseoir en haut qu'en bas. Nous nous décidons à aller trouver le curé dans son jardin.

Moins magnifique que Joad, et par cela même plus modeste dans son ton et ses manières, il nous salue de cinquante pas, et s'approche, en saluant, jusque sur le bout des pieds de mesdames. C'est très-bien, pensé-je, car il est écrit : Quiconque s'abaisse sera élevé; et, pour accomplir la pro-

phétie, je prie le curé de se relever, et de recevoir nos salutations.

« Nous vous dérangeons, monsieur le curé. — « Pas du tout, monsieur. — Vous ne faisiez donc « rien dans votre jardin? — Ah! je m'amusais. Je « faisais la guerre aux hannetons, aux chenilles, « et je la ferai ce soir aux cousins. — Je ne sais, « monsieur le curé, si cette guerre-là est bien or- « thodoxe. — Comment donc, monsieur? se dé- « fendre, soi et ses propriétés, est de droit na- « turel. — Monsieur le curé, il est incontestable « que Noé introduisit dans l'arche, je ne sais pour- « quoi, j'en conviens, une paire de hannetons, de « chenilles et de cousins; car, depuis Adam, il n'y « a pas eu de création : ainsi le droit divin, d'a- « près lequel ces espèces existent, est ici en oppo- « sition avec le droit naturel. Si vous admettez le « dernier, craignez que le cheval que vous usez, « que le bœuf que vous mangez, ne l'invoquent à « leur tour. — Mais, monsieur, Dieu a fait tous les « animaux pour le service ou la table de l'homme. « — Comme il a fait votre tête pour porter per- « ruque. Et puis vous avouerez qu'il y a des ex- « ceptions à votre principe très-général. Les han- « netons, les chenilles, et les cousins, par exem- « ple, ne sont propres ni à votre service, ni à « paraître sur votre table. Vous les tuez unique- « ment parce qu'ils vous gênent, et j'ai bien peur, « monsieur le curé, que ce prétendu droit naturel

« ne soit réellement que le droit du plus fort. « Ceci peut donner lieu à une longue et savante « discussion qui nous fera passer une heure de « plus à table, quand vous voudrez bien venir « prendre place à celle du château. »

Nous quittons le presbytère; nous entrons chez l'homme aux huit ou dix mille livres de revenu, au dos de carpe, et aux phrases à prétention. Il nous reçoit avec des complimens interminables; le premier fourbe fut un complimenteur. Tout ce que nous entendons du galimatias de celui-ci, c'est qu'il a eu l'intention de nous dire des choses agréables et polies.

Tout est inintelligible chez cet homme-là. Il nous fait voir son jardin, c'est tout simple : à quoi servent un jardin, des bosquets, qu'on sait par cœur, si ce n'est à les faire admirer aux autres? Le propriétaire de celui-ci nous en a fait remarquer la belle tenue, et en effet il ressemble à un jardin de plantes botaniques. Sur de petites plaques de fer-blanc, attachées au haut de bâtons, fichés en terre, on lit ici, *lactucæ*, là, *asparagi;* dans ce carré, on lit *brassicæ*, dans celui-là, *sativæ;* dans cette plate-bande, *rapæ;* dans cette autre, *cærefolium*...

« Toutes ces plantes, monsieur, sont donc étran- « gères, dit Sophie? — Il faut dire *exotiques*, ma- « dame. — Exotiques, soit. — Non, madame, elles « sont *indigènes*. *Lactucæ* veut dire des laitues; « *asparagi*, des asperges; *brassicæ*, des choux;

« *sativæ*, des carottes; *rapæ*, des raves... — Hé, « monsieur, pourquoi ne pas appeler tout simple- « ment les choses par leur nom connu? — Un « nom trop connu devient vulgaire, et il est dé- « montré, madame, qu'on n'attache maintenant « quelque prix à une plante, qu'autant qu'elle a « un nom grec ou latin. Allez, madame, allez au « jardin des plantes... — De quel jardin parlez- « vous, monsieur, car je ne connais pas de jardin « sans plantes? — Je parle, madame, du jardin, « ci-devant dit du Roi. — Au moins cette dénomi- « nation est précise. — Allez-y, madame, et vous « verrez les promeneurs en admiration devant « cinq cents étiquettes, par cela seul qu'ils ne les « entendent pas. Ils passeraient avec dédain, s'ils « y lisaient : *panais*, *betteraves*, *romaines*, etc. Il « y a un mois, une fort belle dame s'arrêta devant « *cærefolium*. Elle admirait la douceur harmo- « nique de ce mot, et affirmait que la plante doit « avoir la tige *amoureuse* et l'odeur *zéphirienne*. « J'ai transcrit le mot, et je l'ai fiché là. — Et « qu'avez-vous semé dessous? — Monsieur, j'y ai « mis des oignons de lis, parce que je ne connais « pas de plante qui ait plus de rapports avec la « définition de la dame. Tige amoureuse, c'est-à- « dire taille fine, svelte, élancée... — Je suis fâché « pour vous, monsieur; mais c'est du cerfeuil « qu'il fallait mettre là. — Quoi, monsieur, ce *cæ-* « *refolium* si harmonieux... — Signifie tout uni- « ment du cerfeuil. » Ma Sophie et sa maman

éclatèrent de rire ; mon savant rougit, et nous prîmes congé de lui, pour le tirer d'embarras.

Nous passons chez l'époux fortuné qui s'entend appeler *mon cœur*, et c'est madame qui s'empare de nous. Elle a la haute main dans la maison, et les douceurs qu'elle adresse à son mari ressemblent à la dorure qu'on applique, d'une main, sur des fers qu'on rive de l'autre.

Le lieu que madame soigne et affectionne, particulièrement, c'est le poulailler, et c'est là qu'elle nous conduit. Encore des poules ici ! J'espère qu'il n'y a pas de couveuses. Celles-ci ont les extrémités des plumes tournées vers la tête, au lieu de l'être du côté de la queue, « et rien n'est beau « comme cela, parce que rien n'est plus rare. — « Par la même raison, madame, un bossu est bien « plus beau qu'un bel homme, car une bosse est « plus rare qu'un dos uni. — Cela peut être, mon- « sieur, mais je n'aime pas les bossus. — Ni moi « les poules aux plumes retournées. — Ah, mon- « sieur, si vous saviez ce qu'elles valent ! *Malgré* « *que* la saison ne soit pas encore très-avancée, « elles me font des pontes *conséquentes*, et *ce* « *n'est pas qu'à moi* que cela arrive. Celles que « j'ai données, l'an dernier, à ma voisine, pon- « dent déja très-*conséquemment*, *malgré qu'elles* « n'aient encore que huit mois. Venez, mesdames, « je vous ferais admirer mes œufs, et *mon cœur*, « si vous le permettez, en enverrat un demi-cent « au château. — Madame a ouvert ce matin sa

« boîte aux T. — Non, monsieur, j'ai pris du cho-
« colat. »

Nous voilà chez la dame à l'épaule élevée et à la poitrine rentrante. Exceller en quoi que ce soit, c'est être quelque chose : l'auteur d'un bon madrigal vaut mieux que celui d'une mauvaise tragédie. Madame fait des bourses, toujours des bourses, rien que des bourses; mais elle les fait si jolies ! Elle en fournit l'épouse de monsieur le préfet, celles du secrétaire-général et des conseillers de préfecture. Elle ne les a jamais vues, et peut-être ne les verra-t-elle jamais; mais elle en reçoit des lettres très-obligeantes; elle sait qu'on parle d'elle dans la capitale du département.

Elle me conte à l'oreille que son mari a besoin d'un protecteur pour le dessèchement d'un marais, dont les eaux ne peuvent s'écouler dans l'Oise, qu'en traversant les terres des voisins, et elle ajoute finement qu'elle compte faire, avec des bourses vides, ce que d'autres ne savent faire qu'avec des bourses pleines. Pas trop bête !...

Du reste, madame ne se mêle de rien chez elle; elle ne sait pas même où est son mari : moi, je m'en doute. Je sors, d'après le prétexte connu... Celui-là éloigne les curieux ou les surveillans. Je fais une inspection générale des lieux; je trouve dans une mansarde monsieur avec Ursule : je croyais que le bœuf à la mode ne se faisait qu'à la cuisine.

Elle est fort bien cette petite Ursule. Ses couleurs vives font ressortir ses yeux... Oh, le feu... l'action...

Nous arrivons chez la dame affligée des déportemens de son fils, de son fils qui a cinq ans, et si heureusement dédommagée par les qualités de son petit chien. Cette jeune maman est appétissante. Il est fâcheux qu'elle ait le cœur dur, ou plutôt qu'elle n'en ait pas. Le premier spectacle qui s'offre à nos yeux, est celui d'un enfant, beau comme l'amour, attaché avec une corde au pied d'un lit. Il ne rit, ni ne pleure. Il paraît simplement être dans une position gênante, mais habituelle. Il mange avec tranquillité un morceau de pain bis.

Fidèle dort sur un coussin, auprès d'un tas de gimblettes qu'il n'a pu que mâchonner. Ce que c'est que la satiété! Il nous entend, il se lève, il aboie, et vient se jeter dans mes jambes. D'un coup de pied, je fais voler Fidèle par-dessus la tête de sa maîtresse, et d'un tour de main, j'ai détaché l'enfant. Je le prends dans mes bras, je le caresse; Sophie le caresse à son tour. Il ne sourit pas; il paraît être insensible aux bons comme aux mauvais traitemens : on en a fait un automate.

Une grosse fille de basse-cour saisit le moment pour lui glisser un morceau de pâté, qu'il avale furtivement... Je glisse un louis à la grosse fille.

« Conserve ton cœur tel qu'il est aujourd'hui. Il « vaut mieux que le rang et la richesse. »

Il était inutile que personne se contraignît : madame avait relevé son Fidèle, s'était assise à terre, le tenait sur ses genoux, et ne voyait que lui, pleurait sur lui, et répétait, en me regardant de travers, qu'il avait une pate cassée. J'aurais voulu que ce fût le cou.

Cette maison ne nous convenait pas ; nous ne pouvions améliorer le sort de l'enfant ; nous nous hâtâmes de nous retirer.

L'infortuné mari nous conduisit. Il me remercia d'avoir donné une leçon à Fidèle et à sa femme ; il nous remercia de l'intérêt que nous avions marqué à son enfant. « Hé, monsieur, si « vous traitiez une fois votre femme comme je « viens de traiter Fidèle, vous seriez le maître « chez vous, et un mari doit l'être, lorsque sa « femme se conduit mal. » Le malheureux aime la sienne, il ne l'assommera pas.

« Ma chère amie, par où entrerons-nous ici ? « Je ne vois pas un pouce de terrain perdu ; mais « les orties débordent de droite et de gauche, et « couvrent, à peu de chose près, la surface de « cet étroit sentier. Comment passer là avec des « bas de soie, ou de coton à jour ? Ma foi, écri- « vons-nous sur la porte. — Monsieur, mesdames ! « — Qui nous appelle ? »

C'est une espèce de laquais, qui porte je ne sais

quoi... « Ah, ce sont des guêtres de peau ! — Oui, « monsieur; il y en a ici vingt-cinq paires de toutes « longueurs et de toutes grosseurs; plus, des ca- « leçons pour les dames. C'est moi qui suis chargé « de les offrir aux arrivans, et voilà un pavillon « divisé en deux parties, où chacun peut faire « modestement sa toilette.

« — Voilà un début qui promet. Maman, en- « trons dans le pavillon. — Mon gendre, passez de « l'autre côté; vous avez les yeux et les mains par- « tout. »

Le propriétaire nous attend à l'entrée de son vestibule. « Baissez-vous, baissez-vous, nous crie- « t-il, dès qu'il croit pouvoir se faire entendre. » Il était inutile de nous recommander cela.

Le vestibule, la salle à manger et les autres pièces de la maison sont garnies de branches sèches, depuis le plafond jusqu'à cinq pieds du sol. Il faut plier le dos, à peine de se prendre dans les toiles d'araignées, comme Mars dans les filets de Vulcain. « Faites attention à vos pieds, « serrez les coudes. » A terre, et contre les murs, sont fixées, en échelons, des ardoises suffisamment enduites de miel pour que les mouches puissent y manger, et la couche est ménagée de manière qu'elles ne puissent être arrêtées par les pates. On entend partout un bourdonnement insupportable, et on est continuellement piqué au visage et au cou. « Il eût fallu joindre, monsieur,

« aux caleçons et aux guêtres de peau, des capu-
« chons tombant aux extrémités des épaules.

« — Il est vrai, monsieur, que je n'ai pensé
« qu'à l'essentiel : c'est que l'habitude me rend
« insensible à la gêne et aux piqûres. Nos colons
« d'Amérique supportent les moustiques et les
« maringouins, parce qu'ils gagnent beaucoup
« d'argent; moi, je vis au milieu de mes mouches
« et de mes araignées, qui sont bien moins in-
« commodes, parce que l'année prochaine je leur
« devrai une fortune immense. — Et celle-ci? —
« Oh, celle-ci, je fais les avances : vous savez
« qu'il faut semer avant de recueillir.

« Venez, mesdames, venez par ici. » Nous entrons, presque ployés en deux, sous un vaste hangar, où sont déja tous les ustensiles nécessaires à une filature. « C'est ici que je ferai mon
« coton et ma soie. Un fabricant de Lyon va
« m'envoyer dix métiers, et dix ouvriers du pre-
« mier mérite. Je compte faire du velours de
« toutes couleurs, que je donnerai à dix francs
« l'aune, sur lesquels j'en gagnerai sept.

« Sortons par-là. — Oh, très-volontiers : je ne
« saurais rester plus long-temps dans cette atti-
« tude. — Voyez-vous ce bois qui est là devant
« nous? il a cent cinquante arpens, et j'y ai déja
« mis trois millions d'araignées des champs, de
« celles qui font cette superbe toile blanche qui
« vole au gré du vent, et qu'on appelle vulgaire-

« ment *fil à Jésus*. C'est du coton de la première « qualité. Vous sentez que les rameaux de mes « arbres empêcheront mes toiles d'aller se perdre « dans la campagne; mais comme cette espèce « d'araignée aime le soleil et le grand air, j'ai mis « dans ce bois cent cinquante ouvriers, occupés « en ce moment à en arracher toutes les feuilles; « et, comme il faut tout prévoir, j'ai acheté deux « mille grelots à mulets, et je les ai fait coudre « sur la veste, les culottes et les bas de mes ou- « vriers. — A quoi bon cette mesure ? — Vous « ne le devinez pas ? — Non, en vérité. — Mes « fileuses, averties par le bruit des grelots, se re- « tirent dans les crevasses de la terre, ou dans « celles de l'écorce des arbres, et évitent ainsi le « pied destructeur. — Voilà, par exemple, un ef- « fort de génie. — N'est-il pas vrai ? Je vais vous « étonner bien davantage. Vous sentez que mes « arbres, dépouillés de leurs feuilles... — Crève- « ront. — Sans doute; mais ils resteront debout « vingt ans encore, et ils m'auront procuré, en « coton, vingt mille fois ce qu'ils m'eussent rendu « en fagots. Revenons. Vous sentez que mes ar- « bres, dépouillés de leurs feuilles, laisseront un « libre passage aux hirondelles, et vous savez que « les hirondelles mangent les araignées. Je vais « faire entourer et couvrir mon bois d'un treillage « en fil de fer, et à mailles, serrées au point de « n'y pouvoir passer le bout du petit doigt. — « Voilà une idée vraiment admirable. — Vous goû-

« tez donc mes plans? — J'en suis enchanté! —
« Tant mieux. Vous avez du crédit, et vous m'ai-
« derez à obtenir un brevet d'invention. »

Il nous invite à venir suivre les progrès de son établissement. Nous le quittons, bien décidés à n'avoir plus besoin de ses guêtres, ni de ses caleçons.

« Bon ami, ne trouves-tu pas qu'on devrait in-
« terdire cet homme-là? — Non, mon ange. Il se
« ruinera d'une manière plus originale que la plu-
« part de ceux qui font des entreprises, voilà
« tout, et il ne faut pas interdire ces gens-là. Ils
« sont très-utiles aux ouvriers qu'ils emploient;
« ils le sont même à la masse des citoyens, en
« rétablissant, autant qu'il est en eux, l'équilibre
« des fortunes. — Mais leurs femmes, leurs en-
« fans?... — Travailleront à leur tour pour ceux
« qui ont aidé à les ruiner, et avant la quatrième
« génération, leurs enfans en auront ruiné d'au-
« tres. — Tu parles de cela bien à ton aise; si on
« nous ruinait, nous? — On ne ruine pas les gens
« raisonnables et satisfaits de leur sort; mais, assez
« ordinairement, leurs enfans dissipent, et tout
« est bien.

« — Comment donc, ma fille raisonne! — So-
« phie fait tout, et fait tout bien. Cette bouche
« charmante embellit la raison, comme elle sourit
« aux amours. — Vous la gâtez, monsieur. — Cela
« n'est pas possible, madame. Te louer, ma So-
« phie, c'est simplement être vrai, et quelque

« étendue qu'on donne à l'éloge, il ne peut être « exagéré. »

CHAPITRE XXIX.

Suites naturelles de ce qu'on a lu.

Une surprise agréable nous était réservée au château. Nous y fûmes reçus par la comtesse, Soulanges et du Reynel. On aime à épancher son cœur avec ceux qu'on a faits dépositaires de ses secrets. Madame d'Ermeuil et Soulanges savent les nôtres, et doivent présumer que nous avons deviné le leur. Nous serons tous parfaitement à notre aise, et nous aurons toujours quelque chose à nous dire : après le sentiment du bonheur, rien de si doux que d'en parler.

Du Reynel ne sait rien, ne verra rien. Ses jouissances intellectuelles sont dans le Cuisinier impérial, et sa sensualité se borne aux plaisirs de la table.

La première question que font des campagnards à ceux qui arrivent de Paris, a toujours pour objet la nouvelle du jour. Les campagnardes se hâtent de savoir si le bonnet qui était à la mode la semaine passée, n'est pas ridicule aujourd'hui. Madame d'Elmont et Sophie s'emparent de la comtesse, dont il ne m'est pas possible d'obtenir un mot. Du Reynel est allé faire connaissance avec le maître d'hôtel ; il ne me reste que Soulanges. « Hé bien, mon ami, qu'y a-t-il de neuf à Paris ?

« — On y parle d'un mauvais sujet, qui vole « ceux qui dorment, et qui s'enfuit avec leurs ha- « bits et leur argent. — Bah! on y parle de cela! « On n'y a donc rien à faire? — Fait-on quelque « chose à Paris? On s'y lève, parce qu'on est fati- « gué d'être au lit; on va, sans savoir où; on dîne « où on se trouve; on se passionne pour la femme « qu'on a auprès de soi; on la quitte pour la reine « de Persépolis, ou Brunet; on va bâiller une heure « chez sa maîtresse, et on va se coucher pour échap- « per à l'ennui.

« — Mais en allant et venant, on recueille quel- « que anecdote... — Qu'on oublie le lendemain. « — Vous n'avez pas encore oublié celle d'hier. — « — Non, parce qu'indirectement elle vous inté- « resse un peu. — Ah, contez-moi cela. — Ces « belles dames à qui vous devez un coup d'épée « et la possession de la charmante Sophie, sont « grosses toutes les deux. — Et on dit que les filles « ne font pas d'enfans! — Ceux-ci se sont faits « sans l'intervention des maris. D'Allival avait ré- « solu de se battre avec son coadjuteur; mais « comme il en a eu dix ou douze depuis trois « mois, il n'a su auquel se prendre, et ne pouvant « tuer personne, il s'est borné à battre madame, « qu'il a si bien battue, que probablement il se « moquera de l'axiome: *Est pater ille quem nuptiæ* « *demonstrant.*

« Le procureur impérial, qui ne veut pas qu'on « fasse d'enfans adultérins, mais qui veut encore

« moins qu'on les tue, prend connaissance de « cette affaire, et d'Allival est allé prudemment « attendre le dénouement à Londres.

« Valport s'est contenté d'appeler sa femme du « nom qu'elle a si bien acquis. C'est sous ce nom « qu'il la désigne à ses amis, à la société; il rit de « ce qui a si vivement affecté d'Allival, et il dit, « avec raison, qu'il vaut mieux avoir un enfant « de plus, que la tête de moins.

« On croit cependant qu'il va se pourvoir en « divorce, pour n'être pas surchargé des résultats « des distractions de madame. »

Il me tire à l'écart. « Mon ami, mon cher ami, « j'ai été distrait aussi. Madame d'Ermeuil est fu- « rieuse; elle pense, elle fait en secret ce que « madame de Mirville dit et avoue : leur opinion « sur les suites du mariage est la même. La com- « tesse ne se console pas de la nécessité où elle « est de finir comme nous aurions pu commencer. « Je l'ai déterminée à venir de préférence prendre « ici le bon air et de l'exercice, parce que j'espère « que vous m'aiderez à la réconcilier avec l'hymen.

« Maintenant que je vous ai mis dans ma con- « fidence la plus intime, je vous charge des fonc- « tions de maréchal des logis. Vous savez comment « il faut loger des époux qui ne sont pas fatigués « de l'être.

« — Hé, parbleu, mon ami, je vais tout arran- « ger conjugalement. Aucun de nos domestiques « ne vous connaît, et la comtesse sera madame

« de Soulanges, comme ma charmante Sophie est « madame de Franchille. — Et Baptiste, que nous « avons amené? Il est observateur, causeur, rail- « leur. — Il faut le renvoyer à Paris. — On con- « naît peut-être déja, dans votre antichambre, « nos noms et la nature de notre intimité. — « Voyons cela.

« Où est Baptiste? Justine, qu'est devenu le do- « mestique qui courait devant cette berline? — « Monsieur, je ne l'ai pas vu. — Il n'a pas été à « l'office? — Je ne le crois pas, monsieur. » Nous descendons, Soulanges et moi; nous nous informons; il est constant que Baptiste n'a encore parlé à personne. Mais où est-il?... Ah, sous les remises; il a sorti les paquets de la voiture, détaché la malle, et le voilà debout et immobile au milieu de tout cela... Que diable fait-il? Il lit des lettres. Ah, monsieur Baptiste a des correspondans! Ce pourrait bien être des *correspondantes*. Le drôle a de la figure et de l'audace : il n'en faut pas plus pour réussir auprès de certaines femmes.

« Baptiste, pourquoi restez-vous là? — M. de « Soulanges, je relis des lettres intéressantes. — « Ah, ah! de quelque belle, sans doute? — Belle, « non pas précisément. — Assez bien cependant « pour vous faire oublier le repos et le déjeuner. « J'en suis bien aise, car il faut que vous retour- « niez de suite à Paris. — Comment, monsieur, à « Paris! — Hé oui, à Paris. — Madame m'a per- « mis de la suivre ici, et d'y rester auprès d'elle.

« — Que signifient toutes ces observations? — « Que je suis très-embarrassé, monsieur. — Com- « ment cela? — En partant du château d'Ermeuil, « vous m'y avez laissé... — Hé bien? — Avec une « petite femme de chambre... — Caroline? — Pré- « cisément; pour faire les paquets et les malles « avec elle... — Après? — Nous avons fait autre « chose que des paquets. — Comment, Baptiste! « — Baptiste est un homme, Caroline une femme; « nous étions au mois de mai, et tout pousse dans « ce mois-là. Moi, je n'ai rien promis, et je suis « dispensé de rien tenir. Mais une fille de vingt « ans doit prévoir qu'une nuit de plaisir est sou- « vent suivie d'une fluxion... — Caroline est grosse! « — Et elle veut que je l'épouse. — Elle a raison. « — J'ai raison, moi, de ne le vouloir pas. — Pour- « quoi cela? — Elle n'a rien. — Ni vous non plus. « — J'ai ma figure. — Elle a la sienne. — On ne « bat pas monnaie avec cela. — En voilà assez, « partez, et vous vous arrangerez avec elle quand « vous serez à Paris. — Oh, monsieur, ce n'est pas « elle qui m'embarrasse. On quitte une femme, « on le lui dit bien positivement; elle pleure, elle « se console, et voilà une affaire terminée. Mais « dans celle-ci il y a un frère... — Qui n'est pas « traitable, peut-être? — Un brigadier de la gen- « darmerie d'élite, qui me laisse le choix d'épouser « sa sœur, de tirer le sabre avec lui, ou d'expirer « sous le bâton. Voilà sa lettre; et vous voulez « que je retourne à Paris! — Je vois, Baptiste, que

« vous ne voulez pas vous battre, de peur d'être « battu. Il n'y a alors qu'un moyen de vous tirer « de là : c'est d'épouser. — Il faut vous dire tout, « monsieur; j'ai des vues plus relevées. Je connais, « et vous aussi, une jeune personne, qui est bien « plus jolie que Caroline, qui est à la tête d'un « bon établissement, et je me propose de l'épou- « ser. — Fanchette, peut-être? — Oui, M. de Sou- « langes. »

Soulanges partit d'un éclat de rire, en me regardant. Jamais accès de folie ne me parut aussi déplacé. J'étais blessé que le nom de Fanchette fût prononcé par un valet; il me semblait dégradé dans une telle bouche. J'avais le cœur serré, en pensant que Baptiste se croyait l'égal d'une fille charmante, qui m'avait enivré d'amour et de plaisir. J'étais humilié, confus qu'il se déclarât mon rival. Mon rival! Hé, ne l'ai-je pas quittée pour jamais!... Oui, oui! mais l'oublier n'est pas en mon pouvoir.

J'ai frémi, j'ai rougi, lorsqu'il a prononcé ce nom. J'y attache involontairement des souvenirs bien cruels... et bien doux. Fanchette, la femme de Baptiste! cela ne sera jamais. Je souffrirais cruellement de la savoir dans les bras de qui que ce fût au monde... Elle ne sera la femme de personne.

Quelles idées ce malheureux vient de réveiller!... Pardon, Sophie, pardon; je ne peux refuser un soupir à Fanchette.

Non, elle ne sera point exposée aux poursuites de cet homme; il n'ira point à Paris. Soulanges désire qu'il s'éloigne; il partira, il se rendra... il se... Pendant que je réfléchis, ou que je déraisonne, Soulanges reprend la parole.

« Baptiste, vous n'êtes en sûreté ni à Paris, ni « dans ce château. Le brigadier peut apprendre « chez madame la comtesse que vous l'avez suivie « ici, et venir vous y chercher. — Ah, monsieur, « vous me faites trembler! — Vous sentez que « personne n'a le droit de vous protéger contre « un honnête homme, que vous avez cruellement « offensé. — Et qui ne pense qu'à se venger cruel- « lement. — Je blâme beaucoup ceux qui font des « enfans aux filles, et qui refusent ensuite de les « épouser; mais je réfléchis aussi que si le mariage « était la suite certaine d'une faiblesse, il y aurait « trop peu de filles sages. Ainsi, je ne vous lais- « serai pas dans l'embarras où vous vous êtes jeté. « Voilà de l'argent. Allez à Châlons; je vous y « adresserai à un de mes amis, que je prierai de « vous bien placer. Prenez garde aux fluxions, « surtout avec celles dont les frères ont le sabre « au côté, et souvenez-vous qu'une marchande « bien établie n'épouse pas un domestique, à « moins qu'elle ait perdu la raison. Celle, dont « vous parliez tout à l'heure, vous a prouvé à « Chantilly que vous ne lui avez rien ôté de la « sienne. »

Il était impossible d'être plus pénétrant, et de

me servir mieux. Bon Soulanges! Je lui serrai la main avec une expression!... Baptiste, un peu confus des dernières phrases qu'on venait de lui adresser, revint à la gaieté, en pensant qu'il allait échapper au fer, ou au bâton du redoutable brigadier. Nous l'emmenâmes hors du parc; Soulanges écrivit chez le maître d'école du village; Baptiste trouva une carriole prête à le porter, lui et sa valise, à la poste prochaine; il partit.

« Avec quelle impertinente familiarité cet « homme a parlé d'une femme, dont je n'ose « plus même prononcer le nom... d'une femme!... « Ah! Soulanges, si vous la connaissiez comme « moi!... Mon ami, rentrons au château; j'ai be- « soin d'un appui, et ce n'est que l'amour que je « puisse opposer à lui-même. »

J'ai retrouvé la femme charmante, ses graces, son sourire, son cœur, et son regard voluptueux. Qu'il est facile, qu'il est doux de tout oublier auprès d'elle!

Servons maintenant l'amitié. Faisons une douce violence à l'aimable comtesse. Il est des choses qu'on ne persuade pas, et qu'on obtient de la nécessité. « Justine, vous ferez préparer l'appar- « tement vert pour monsieur et madame de Sou- « langes. » Soulanges me serre la main à son tour; Sophie et sa maman me regardent; la comtesse se lève et vient à moi.

« Plaisantez-vous, Francheville? perdez-vous la « raison? — Justine, vous direz au maître d'hôtel

« que monsieur et madame de Soulanges restent « avec nous. — Il est bien extraordinaire que vous « vous permettiez ainsi de disposer de moi. — Jus- « tine, vous direz au maître d'hôtel d'attacher à « monsieur et à madame de Soulanges le plus in- « telligent des domestiques. Allez. — Francheville, « je vais éclater. — A quoi bon? Persuaderez-vous « à cette fille que je n'aie fait qu'une plaisanterie, « et une plaisanterie qui ne pourrait avoir pour « objet que de vous compromettre vis-à-vis de nos « gens? Un homme bien élevé s'en permet-il de ce « genre-là? A-t-il jamais parlé devant une femme « décente de la faire coucher avec un homme qui « n'est pas son mari. — C'est ce que vous venez « de faire. — Et c'est ce qu'on ne croira pas. — Il « est clair que ce monstre-là vous a tout dit. — « Tout absolument. — La jolie manière que vous « avez trouvée là, messieurs, de vous faire épou- « ser! — Épouser! quelle marque plus positive « d'amour et d'estime peut-on donner à une « femme? — Je crois que je finirai par voir « comme vous. — Oh, combien je le désire! Vous « assurerez le bonheur de mon ami, et votre « exemple entraînera mon aimante et timide « Sophie.

« — Bon ami, tu es d'une étourderie sans égale. « — Qu'ai-je fait, chère Sophie? — Tu maries de « ton autorité privée Soulanges et la comtesse; « voilà qui est bien pour nos gens; mais du Rey- « nel?... — Ah, mon Dieu, ni Soulanges ni moi

« n'avons pensé au gros garçon... Madame d'El-
« mont, vous avez la tête calme; par grace, aidez-
« nous de vos conseils. — Le conseil le plus sage
« que je puisse donner à ces dames, c'est de met-
« tre fin à ces tracasseries, à ces embarras, en se
« mariant toutes les deux. — Je vous supplie, ma
« petite maman, de ne point parler de cela. Mais
« du Reynel, bon ami ?

« Soulanges, m'écriai-je, n'aurez-vous pas une
« idée, vous que la chose regarde si particulière-
« ment? — Moi, je m'en tiens à l'avis de madame
« d'Elmont. — Mais, Soulanges, en admettant que
« je me détermine à l'instant, que faire à l'égard
« de du Reynel? — Le mettre dans la confidence.
« — Faites-moi rougir devant toute la terre; vous
« savez combien je tiens aux bienséances, et vous
« voulez...

« — Parbleu, mesdames et messieurs, il est
« bien extraordinaire que tous mes amis s'épou-
« sent, et que je n'en sache rien. » C'est du Rey-
nel, qui arrive en trottillant, dépité autant que
peut l'être un gourmand dont le dîner n'est
point gâté. « Il était tout simple que Franche-
« ville, marié inopinément, ne me prévînt de rien;
« mais vous, Soulanges, me cacher votre mariage,
« et même votre amour! J'apprends tout cela, où?
« à l'office.

« — Mon cher du Reynel, vous connaissez l'é-
« loignement qu'a toujours marqué madame de
« Soulanges pour un second engagement. Elle a

« exigé que la cérémonie se fît secrètement, et que « nous quittassions la ville en descendant de l'au- « tel. C'est d'ici que nous ferons part au public « de notre félicité, et, à notre retour, on aura « épuisé les bonnes et mauvaises plaisanteries, « sur la versatilité des opinions. — Hé, qui vous « empêchait de me dire tout cela en route? — « — Est-ce en courant la poste, au bruit des « roues et des fouets, qu'on parle d'un événement « qui doit être annoncé avec une sorte de solen- « nité? — Pourquoi Justine en est-elle instruite « avant moi? — Il a fallu nous loger, et il n'est « pas dans les convenances que les témoins de « l'union la plus intime ignorent qu'elle est consa « crée par la décence et les lois. Nous avions fixé, « pour vous mettre dans notre confidence, le mo- « ment le plus intéressant de la journée, celui du « dîner. C'est le verre à la main qu'il faut ap- « prendre un événement agréable; c'est le verre « à la main qu'on chante dignement le bonheur « des nouveaux époux. — Ma foi, Soulanges, vous « avez raison; il faut savoir tout faire à propos. « Nous trouverons l'épithalame au fond d'une « bouteille de Côte-Rôtie. Je retourne là-bas. Il « ne faut rien négliger pour fêter un tel jour, et « flatter la sensualité, c'est ajouter à l'excellence « des vins. »

Le bon homme que ce gros du Reynel! Il croit tout, pour se dispenser de rien discuter. Tou-

jours occupé de la table, il n'aime pas à se distraire de son objet essentiel.

« Comment! ces gens que nous avons été voir « ce matin reviennent à deux heures! On ne peut « être plus exact, ni plus importun. Nous sommes « si bien nous quatre! Même position, mêmes « penchans. L'amitié jette dans la conversation « une aimable diversité. Madame d'Elmont et du « Reynel nous suffisent. Ma Sophie, consenti- « rons-nous à être deux heures sans parler amour, « sans conduire Soulanges et sa femme aux autels « que nous avons consacrés dans le parc? Justine, « on n'est pas visible... Justine, Justine, faites en- « trer ceux qui sont là et ceux qui viendront. »

Je présente à chacun monsieur et madame de Soulanges. Les plus timides saluent; les plus entreprenans embrassent; la pauvre comtesse rougit, pâlit; je la plains de tout mon cœur; mais j'entends qu'elle épouse.

Après les premiers complimens viennent les questions: « Monsieur et madame ont sans doute « aussi un château? Sans doute ils sont titrés? Y « a-t-il long-temps qu'ils sont mariés? Ont-ils des « enfans? » A cette dernière interpellation, madame d'Ermeuil ne sait plus quelle contenance tenir.

Une de ces dames observe, en souriant avec finesse, que selon les apparences, monsieur de Soulanges ne tardera point à être père. « Madame, « je l'espère avec quelque raison. — Je serais en-

« chantée, monsieur, d'être la première à vous « féliciter. — Madame, je reçois votre compliment « avec beaucoup de plaisir. » Madame d'Ermeuil ne peut cacher son trouble, son extrême embarras. Elle sort, en couvrant sa jolie figure de son mouchoir.

« Ah, mon Dieu! madame se trouverait-elle « incommodée? — Ma femme a une grossesse pé- « nible. — Cela annonce certainement un garçon. « — C'est encore ce que j'éspère. Je vous demande, « mesdames, la permission de suivre mon épouse.

« Je vous demande celle, reprend Sophie, d'aller « donner des soins à mon amie. Permettez, mes- « dames, continuai-je, que je donne un coup « d'œil aux embellissemens que je dirige ici. Vous « savez qu'il faut surveiller les ouvriers. — A qui « le dites-vous, monsieur? L'œil du maître, l'œil « du maître : il n'y a que cela.

« Hé bien, messieurs, vous triomphez, nous dit « l'aimable comtesse. Vous m'avez mise dans l'im- « possibilité de reculer d'un jour. Il peut arriver « ici quelqu'un de Paris, et je ne m'exposerai pas « à la confusion d'entendre toujours débiter des « fables, ou d'être madame d'Ermeuil pour l'un, « et madame de Soulanges pour les autres. — « Ma chère amie, je me suis flatté que mon bon- « heur tient essentiellement au vôtre. — Hé, sans « doute, cruel homme. Mais je ne m'attendais « pas à me rendre aussi promptement. — Obser- « vez, mon amie, que déja les connaisseuses ont

« plus que des soupçons. — Il était bien néces-
« saire de me répéter cela ! Vous partirez demain
« pour Paris. Vous disposerez tout en diligence ;
« vous obtiendrez que la cérémonie se fasse au
« point du jour, et vous reviendrez me prendre
« ici. Êtes-vous content ? — Je suis au comble de
« la joie.

« Ma Sophie, tu vois, tu entends, et tu ne dis
« rien ! — Bon ami, nous sommes si heureux ! que
« devrions-nous de plus au mariage ? — La cer-
« titude d'être à jamais l'un à l'autre. — Hé, ne
« suis-je pas à toi, pour la vie ! — La satisfaction de
« pouvoir avouer notre tendresse... — As-tu besoin
« de confidens ? Mon cœur ne suffit-il plus au tien ?
« — Tu verrais la calomnie désarmée, l'estime,
« la considération renaître. — Ton amour n'est-il
« pas au-dessus de tout cela ? viens avec moi dans
« le parc. Ce lieu solitaire et ton amante, voilà
« ton univers ; tu me le disais encore ce matin.
« — Chère Sophie, je te prie, je te conjure... Elle
« m'échappe ; elle ne veut être que ma maîtresse !
« Soulanges, madame la comtesse, voyez-la, par-
« lez-lui. Assurez-la que le sentiment qui m'unit à
« elle est inépuisable, que j'ai prononcé mille fois
« un serment que je ne ferais que répéter. Re-
« présentez-lui ce qu'elle se doit à elle-même. »
Ils ne m'écoutent pas. Ils sont tout à leur ivresse...
Ah, ai-je écouté Soulanges, quand il a voulu me
distraire de mon amour ?

Heureux Soulanges ! il a surmonté tous les ob-

stacles. Il a réconcilié sa Delphine avec l'hymen, et moi... moi! j'ai trouvé comme lui la route des plaisirs, et n'y cueillerai-je que des fleurs, lorsqu'il attend le plus doux, le plus précieux des fruits ?

J'allais descendre dans le parc, où l'enchanteresse m'attend. Je voyais d'une croisée Soulanges et la comtesse s'enfoncer lentement sous cet ombrage mystérieux. Quels sentimens nouveaux doivent les animer ! Enfant chéri avant de naître, déja ils s'occupent de toi. Ils croient te voir, te presser de leurs bras caressans; ils répondent à ton premier sourire... « Monsieur, voici une lettre « qui éclaircit bien des choses, et que j'ai cru ne « devoir remettre qu'à vous. — Pourquoi cette « préférence, Justine? — Un homme aimable n'est « jamais rigoriste : tout embarrasse une femme sen- « sible. — A qui donc est adressée cette lettre? « — A madame la comtesse d'Ermeuil. — Et tu « l'as trouvée... — En rangeant les cartons de « madame de Soulanges. » La friponne sourit d'un « air malin.

« Cette lettre est ouverte. J'espère que tu ne « l'as pas lue. — Pardonnez-moi, monsieur. — Lire « une lettre qui ne t'est pas adressée! — Monsieur « la lit aussi; je ne suis donc pas si coupable.

« Ma chère amie, je ne me rends pas aux rai- « sons que vous opposez à Soulanges. Vous êtes « dans une position à ne pas différer d'accepter « sa main! et au lieu de vous rendre à ses in-

« stances, à des réflexions que m'a dictées l'ex-
« périence, vous partez aujourd'hui même avec
« lui pour aller vous établir chez madame de
« Mirville... qui pense comme vous... se conduit
« comme vous... et dont les préventions soutien-
« dront les vôtres...

Et Justine a lu cela! Elle sait... J'ai une envie d'éclater! oh, une envie! Qu'y gagnerai-je? Je lui donnerai de l'humeur, et il faut ménager ceux qui ont notre secret, soit que nous l'ayons confié, ou qu'ils l'aient surpris. Et puis elle est fort bien cette Justine : comment attrister cette figure-là? Je prends cependant un air très-sérieux. « Justine,
« surprendre le secret de ses maîtres... — Est d'une
« fille d'esprit. — En abuser... — Serait d'une bête.
« — Qu'en prétendez-vous faire? — M'en servir.
« — Et comment? — Je vais vous le dire, mon-
« sieur. Encouragée par votre gaieté, par vos ma-
« nières faciles, à vous faire un aveu nécessaire,
« retenue cependant par la crainte d'éprouver
« quelque sévérité, j'ai fait, après avoir pris lecture
« de cette lettre, un raisonnement qui m'a tout-
« à-fait rassurée.

« Maîtres ou valets, nous avons tous nos fai-
« blesses, et nous blâmons ouvertement, dans les
« autres, celles dont nous ne sommes pas soup-
« çonnés. Nous avons au contraire plus que de
« l'indulgence pour les fredaines de ceux qui
« connaissent les nôtres. — Finiras-tu? — Hé bien,
« monsieur, ce que madame d'Ermeuil fait avec

« M. de Soulanges, ce que vous faites avec... — Tu « l'as fait aussi de ton côté... — Avec le maître « d'hôtel, monsieur. Nous demeurions ensemble « chez le comte de Sancy, avant que d'être à ma- « dame. — Hé bien, que m'importe cela? — Il « m'importe, à moi, que vous sachiez que je n'ai « plus de lacets assez longs... — Encore un enfant! « morbleu, il n'y aura donc que moi... — Vous « en avez fait un aussi, monsieur. — Ah, Justine, « si tu disais vrai!... je te donnerais... — Vous « n'avez pas remarqué ce cercle brun qui paraît « quelquefois autour des yeux de madame? vous « n'avez pas vu ses lèvres se décolorer tout à « coup?... — Ah, Justine, si tu as deviné... — « Que me donnerez-vous? — Ton maître d'hôtel. « — Par-devant notaire? — Et par-devant l'église. « — Voilà où m'a conduite m'a curiosité, et quoi « qu'on en dise, monsieur, elle est bonne à quel- « que chose.

« — Ah çà, Justine, entendons-nous. As-tu parlé « de cette lettre à quelqu'un? — A personne, foi « de fille d'honneur. — Tu n'en parleras à qui que « ce soit? — Mon intérêt vous répond de moi. « — Pas même à ton maître d'hôtel? — Il est bon « de s'habituer d'avance à être discrète avec son « mari. — Et tu continueras de marquer à ta maî- « tresse les mêmes égards, les mêmes prévenances? « — Ne lui ai-je pas, jusqu'à présent, prodigué « tout cela? — Mais jusqu'à présent tu ne savais « rien. — Je savais tout. — Tu savais... tu savais...

« — Qu'un homme fait pour plaire ne court pas, « après sa femme, avec des habits d'emprunt, qu'il « n'a besoin de l'entremise de personne pour cou- « cher avec sa femme; qu'il ne commence pas les « nuits avec sa femme à sept heures du soir, qu'il « ne s'enferme pas tous les jours avec sa femme; en- « fin qu'il n'aime point sa femme au point de ne pas « s'apercevoir qu'elle a une suivante de vingt ans, « fort bien faite et très-éveillée. — Je te le répète, « tu as de l'expérience. — Je vous l'ai dit, comme « une veuve. — De combien de maris? — Vous ne « croyez pas que je réponde à cette question-là.

« — Adieu, Justine. — Adieu, monsieur. — Dis- « crétion et prudence. — Mariages de tous les « côtés. »

A quoi servent les calculs de la prudence, les mesures de sûreté, avec un Figaro femelle, toujours inquiet, toujours en action, épiant, devinant tout, riant de tout? Voilà un incident qui peut avoir des suites fâcheuses, et comment les prévenir? Congédier cette fille, c'est provoquer son indiscrétion; la garder ici, c'est condamner Sophie à rougir devant elle, à supporter une familiarité, à laquelle se livrent insensiblement des inférieurs, qui, même en nous estimant, luttent, sourdement et sans cesse, contre notre supériorité. Il faut pourtant garder cette fille, ou la renvoyer, et je ne sais auquel des deux partis m'arrêter.

Hé, mais oui... oui... sans doute. Déclarer à So-

phie que tout est découvert, lui faire partager mes craintes, les lui exagérer même, c'est la mettre dans la nécessité de fixer un terme prochain à son humiliation et au scandale! Scandale, humiliation! Une femme qui n'existe que par l'amour, qui ne vit que pour lui, qui appartient, exclusivement, à l'être heureux qu'elle s'est donné, est-elle inférieure à ces épouses froides, négligentes, infidèles même, que pourtant le monde accueille, caresse, paraît considérer? Tout est préjugé dans ce monde : l'homme naît son esclave; il vit et meurt sa victime.

La voilà, la voilà cette femme céleste, qui d'abord ne me préférait que sa vertu, et qui maintenant me préfère à tout. La voilà, belle de sa beauté, du calme d'un cœur pur, du souvenir d'une nuit délicieuse, de l'espérance du lendemain... Dieu, grand Dieu!... Soulanges et la comtesse la soutiennent... Je cours, je vole... je respire! Justine a deviné. Des maux de cœur!...

« Ma tendre, ma séduisante amie, l'amour a « donc comblé tous mes vœux! Il va doubler mes « sensations et mon existence. Ah, Sophie, quelle « force nouvelle donnera cet enfant au lien déli- « cieux qui nous unit déja! C'est ton image, c'est « une partie de toi-même que je tiendrai dans mes « bras, que je mouillerai de douces larmes. C'est « son heureux père que tu croiras presser sur ton « sein, que tu couvriras de baisers, et Sophie et « Francheville, attirés l'un et l'autre, penchés en-

« semble sur le berceau de l'enfant chéri, unis-
« sant leurs mains, confondant leurs ames, répé-
« teront, avec attendrissement, le serment de s'ai-
« mer toujours.

« Mais, mon amie, je te le demande à genoux,
« que mon enfant, le tien, ne soit pas, dès sa
« naissance, flétri par l'opinion. Tu lui dois le
« nom, l'état de son père : ne lui donneras-tu que
« la vie? Non, tu rempliras tes devoirs, dans toute
« leur étendue; tu auras rempli celui que je te
« rappelle, avant de toucher au moment désiré
« et douloureux, qui ne laisse quelquefois à une
« mère que le temps de bénir le fruit de son
« amour, et de dire à son amant un éternel adieu...
« Ah, Sophie, quel que soit l'événement, tu ne
« diras pas : Il a formé un vœu que je n'ai pas
« écouté; je le laisse avec son fils, et son fils n'a
« point de père... Lève tes yeux charmans, que
« ta main tombe dans la mienne, et dis-moi : Je
« me rends.

« — Ah, Francheville, ah, mon ami, je ne
« croyais pas... Je ne présumais pas... Ma sécurité
« était entière... Mirville, ardent, impétueux aussi,
« s'est vainement flatté... Ah, tu devais pouvoir
« plus que lui, toi qu'on ne peut comparer à per-
« sonne!... Bon ami, je ne rejette pas ta prière;
« mais je t'en conjure à mon tour, ménage des
« préventions qui t'offensent, et que je surmonte-
« rai peut-être. Attendons au moins que le temps
« confirme des espérances incertaines encore, at-
« tendons...

« — Le temps, dis-tu! tu parais l'invoquer et « le craindre : tu ignores que sans cesse il s'arme « contre toi. Demain on publiera dans ce village « que nous bravons les bienséances et la pudeur; « que, maîtres absolus de nous-mêmes, nous dé- « daignons la sanction que nous offre la loi. — « Que dis-tu, bon ami? — La vérité. Justine a « tout pénétré, tout jugé, et une lettre de ma- « dame de Rieule à la comtesse, qu'elle a trouvée, « qu'elle a lue, vient de l'éclairer sur les moindres « détails. Elle aime le maître d'hôtel, et cache-t-on « rien à ce qu'on aime? Un secret, connu de deux « personnes, est-il encore un secret? On peut les « renvoyer, aller chercher un autre asile; mais « ceux qui les remplaceront seront-ils moins pé- « nétrans, et quel serait alors l'asile où nous n'au- « rions point à rougir, où nous pourrions échap- « per à nous-mêmes?

« Que deux êtres qui se conviennent, qui se « sont ignorés long-temps, se rencontrent enfin, « s'aiment, et pleurent sur des institutions sociales « qui s'opposent à leurs vœux les plus doux; que, « las de combattre un sentiment irrésistible, ils « succombent enfin, ils auront conservé des droits « à la pitié et à l'indulgence. Mais blesser les « mœurs publiques, quand il n'existe point d'ob- « stacle, rejeter le titre d'épouse, celui de bonne « mère, de femme estimable; n'opposer à la na- « ture, à la raison, que des craintes puériles, « cette conduite est d'une femme qui secoue toute

« espèce de joug, qui ne voit qu'elle, qui rap-
« porte tout à elle, et cette femme est coupable.

« Sophie, je tombe à tes pieds pour la seconde
« fois. Mes amis, secondez-moi; tâchons de la flé-
« chir. Suppliez-la pour elle, pour moi, pour mon
« enfant. » Elle se penche mollement sur moi; sa joue touche ma joue; sa main cherche lentement la mienne... La voilà, je la tiens, je triomphe; Sophie est ma femme.

« Mon ami, je perdrai ton amour, je le sens,
« je le sais; mais les circonstances sont impé-
« rieuses, je ne résiste plus.

« Oui, je serai ta femme. Je sacrifie à ton fils
« mon bonheur et mon repos. Nourri de ma sub-
« stance, il aura aspiré mes sensations avec elle.
« Il t'aimera, comme je t'aime; je le placerai entre
« nous, et quand mon amour et ma constance te
« paraîtront fatigans et pénibles, je lui dirai de
« demander grace pour sa mère, et tu ne le re-
« pousseras pas.

« Pars demain avec Soulanges, fais toutes les
« diligences nécessaires, et reviens prendre cette
« main et me conduire à l'autel. Hélas! cette main,
« mon cœur, tout n'est-il pas à toi? Que me reste-
« t-il à t'offrir? »

Je m'efforce de dissiper ses craintes, de lui inspirer de la confiance. Je lui répète ce que je lui ai dit cent fois, ce qu'elle n'a pas écouté... Elle n'était pas mère alors. Je parviens à la faire sourire d'espérance... ou d'amour. J'arrondis mon

bras autour d'elle; je la soutiens, je la conduis. Je cherche l'herbe la plus fine, la plus molle. C'est moi seul, qui, à mon retour de Paris, lui donnerai des soins, qui veillerai sur elle, qui en écarterai les objets, les idées même fatigantes ou pénibles, qui entretiendrai dans son ame cette joie douce qu'accompagne toujours la santé.

Nous rentrons au château : les importuns sont sortis. Nous pouvons nous livrer sans réserve à l'allégresse, à l'amour, à l'amitié. Je présente à madame d'Elmont ma femme et mon fils. Ma femme! que je suis aise de pouvoir enfin la nommer ainsi! J'embrasse tendrement sa bonne mère. Je lui raconte mes combats, la résistance de Sophie, et ma victoire.

Madame d'Elmont me félicite : elle partage tous mes sentimens. Elle m'appelle son fils, son cher fils, le restaurateur de la réputation de sa fille bien-aimée... Elle observe cependant qu'elle ne se doutait point, il y a quelques mois, qu'il fallût employer un pareil moyen pour ramener Sophie à la raison et à l'hymen.

Il est décidé que ce jour sera un jour de fête, non de ces fêtes où on n'entend que du bruit, où on ne voit que du monde et des fusées, où on se fatigue sans s'amuser. Cette fête sera celle de toutes les affections; elle ne sera que pour nous : l'indifférence serait déplacée ici.

Justine vient recevoir nos ordres. Elle est ce qu'elle doit être : point de légèreté offensante,

point de respect affecté. Cependant Sophie baisse les yeux; elle rougit. Justine s'approche d'elle, lui parle bas. Les yeux de Sophie se relèvent; elle répond quelques mots : Justine sort.

« Chère amie, que t'a-t-elle donc dit? — Que « l'amour doit être une vertu dans mon cœur; « qu'elle seule a besoin d'indulgence, et qu'elle « me prie de la protéger. — Oui, ma Sophie, nous « la protégerons : que ce jour soit pour elle aussi « un jour de fête... Quelle différence inconcevable « dans la manière de voir les choses! Une femme « repousse un lien respectable; il est l'objet des « vœux d'une autre. Il faut combattre, vaincre « l'une, et l'autre demande appui et protection. « — Bon ami, la seconde ne veut qu'être mariée; « moi, je veux te plaire toujours. Arrange ce ma- « riage qu'elle désire tant, et puisse son lit nuptial « n'être pas le tombeau de l'amour! »

Voyons si Justine m'a tenu sa parole, si elle a été discrète, si je peux compter que, pendant mon absence, Sophie ne sera pas en butte au sarcasme, au mépris.

Je cherche, je trouve le maître d'hôtel, et, au risque de l'entendre me répondre : Monsieur en a bien fait autant, je prends le ton d'un homme indigné de l'inconduite de ses gens. Il rougit, pâlit, balbutie; il ne sait rien. Je le presse; il avoue ce qu'il appelle son crime, mais il ne paraît pas très-disposé à le réparer : il est doux de pécher; il est dur de faire pénitence. J'éclate, je tonne.

Je parle du respect dû à ma maison, de l'audace du séducteur de la femme de confiance de madame de Francheville. Je fais valoir les agrémens de la petite, sa gaieté, son esprit, et j'appuie sur deux mille écus de dot que lui donne sa maîtresse... C'est un peu cher; mais il faut payer la discrétion de Justine.

Deux mille écus dérident bien des fronts, et je m'aperçois que le maître d'hôtel préfère la dot à la femme. Il convient enfin que Justine est fort intéressante; mais il ajoute qu'elle est excessivement *sensible*, qu'elle l'est depuis quelques années, et qu'il est à craindre qu'elle le soit encore long-temps. Au reste, il s'expose volontiers à tout, pour prouver à madame et à moi sa soumission et son respect.

Ces deux êtres, comme tant d'autres, se sont pris, parce qu'ils se sont trouvés là, au premier coin. Sans soins, sans inquiétudes, les facilités, l'habitude leur ont tenu lieu d'amour. Ils vont s'épouser, et dans six mois ils ne pourront plus se souffrir; ils le prévoient, n'importe : Justine aura un mari, et son mari de l'argent. C'est un manteau bien commode qu'un mari; c'est un consolateur bien sûr que l'argent.

Du Reynel ne conçoit rien à la gaieté qui nous anime tous. Il remarque que Justine elle-même fait tout en riant, en chantant, en sautant. Soulanges et moi lui faisons cent contes, et il rit sans savoir de quoi. Il rit parce que Sophie, la com-

tesse, madame d'Elmont rient. Elles s'amusent des à-propos, des mots à double sens, que le gros garçon voudrait avoir l'air d'entendre. Que de gens sont mystifiés, et ne s'en doutent pas.

Du Reynel ne rit plus, quand il apprend que Soulanges et moi partons demain. Il devient rêveur, lorsqu'il sait que le maître d'hôtel a des affaires urgentes, qui l'appellent à Paris. Il ne conçoit pas qu'une maison puisse être tenue sans un maître d'hôtel, et il ne peut exister que dans une maison montée. C'est un très-bon garçon que du Reynel; mais il n'est jamais l'ami du maître; il est toujours celui du château. Il nous propose de le prendre avec nous. Nous le prendrons : nos dames n'auront rien à dissimuler; elles s'occuperont librement de nous, de nos projets, de notre retour.

Nous avançons cette nuit, que doivent suivre des nuits solitaires et perdues. Les voiles, les rideaux tombent, et l'amour nous attend. La beauté sourit à son vainqueur, l'attire, le provoque pour lui sourire encore... « Ah, soupire enfin Sophie, « que feras-tu de plus quand tu seras mon mari? »

Je m'arrache de ses bras, au lever de l'aurore. Je n'ai pas dormi un instant : le bonheur vaut mieux que le sommeil. Je m'élance dans la berline; je franchis l'espace; je m'éloigne d'elle : c'est pour la retrouver bientôt, et ne la quitter jamais.

Je crois n'avoir rien oublié. J'ai sa procuration; je l'ai priée d'ouvrir mes lettres, et de me ren-

voyer, à Paris, celles qui seront de quelque importance.

Du Reynel nous gêne beaucoup. Nous ne pouvons dire un mot de l'affaire essentielle; mais nous parlons d'amour, nous en parlons encore, et ici amour veut dire mariage, félicité inaltérable.

Du Reynel ne croyait pas qu'on pût aimer ainsi. Nous sommes, dit-il, les seuls époux de sa connaissance qui ne respirent que pour leurs femmes; mais ce que nous éprouvons, il peut l'éprouver aussi, et nous lui donnons envie de se marier. Je ne le lui conseille pas : le chapitre des accidens est très-long cette année, et la fille la plus sage ne veut pas s'être mariée, sans s'en apercevoir.

Du Reynel voudrait trouver une demoiselle de dix-huit ans, il en a cinquante; jolie, il n'est pas beau; aimable, il ne l'est que le verre à la main; qui ait des talens, il ne sait ce que c'est; qui l'aime, cela ne se peut pas; qui soit riche, il a déja soixante mille livres de rente. Il veut qu'on lui donne tout, et il n'a rien à offrir. Les hommes sont faits ainsi : ridicules, faiblesses, voilà notre héritage à tous, et, assez ordinairement, nous nous moquons de nos pères.

Pendant que du Reynel fait des projets, moi je m'endors : c'est ce que je peux faire de mieux.

Je ne fais qu'un somme de Montmirel à la Ferté. Soulanges me secoue, m'éveille. Du Reynel est déja à la cuisine : qu'il épouse une casserole.

Nous déjeunons, nous repartons. Je reparle

amour; le flegmatique Soulanges ne répond plus que par oui et par non. Du Reynel digère en silence : il jouit. Je me rendors. Il y a des gens qui ne dorment que dans leur lit; je ne dors plus qu'en courant la poste.

Je suis étonné de me trouver à ma porte. Mon suisse me reçoit avec un visage à la glace. Le drôle est rancuneux : il se souvient que je l'ai attrapé. Mon bon Georges ne sait que m'aimer et m'accueillir. Il ne m'offre pas ses services : il prévoit tout, et il agit.

Nous convenons, Soulanges et moi, que nous vivrons, que nous logerons ensemble, que nous ne nous quitterons pas, et que nous ne cesserons de nous occuper de notre affaire.

Dès le premier jour, notre mariage est affiché à la maison municipale; le notaire a reçu ses instructions, la marchande de modes ses ordres. C'est d'elle que nous aurions dû nous occuper d'abord : je demande pardon, aux dames, d'avoir cru qu'il est quelque chose de plus important que des modes.

Le lendemain, monsieur le maire nous promet de nous unir à cinq heures du matin : c'est un aimable homme que monsieur le maire. Le curé sera prêt à six heures : on le paiera un peu plus cher.

« Hé bien, Soulanges, que nous reste-t-il à « faire? — Mais, rien, je crois. — Ah, des billets « imprimés à cinq cents, à cinq mille. J'en enver-

« rai à toute la France. Je veux que tout le monde « connaisse et envie mon bonheur. Hé, bon Dieu, « j'oubliais... — Quoi donc? — L'essentiel, les dia- « mans. — Elles en ont déja beaucoup. — J'en cou- « vrirai Sophie. Ces femmes frivoles ne désirent « ni son cœur, ni ses qualités. Jalouses de ses « charmes, elles le seront encore de sa parure, et « rien ne tourmente plus ces femmes-là, que la « beauté qu'elles n'ont point, que le faste qu'elles « ne peuvent égaler.

« Georges, amène-moi le joaillier de la cour. « Nous jaserons en l'attendant. » Soulanges trouve tant de luxe inutile. « Une jolie femme, dit-il, « n'est jamais mieux qu'en bonnet de nuit. — Oui, « pour nous, mon ami; mais nous ne promène- « rons pas nos femmes en bonnet de nuit, et le « monde est si bête! Il admire, il respecte si ex- « clusivement ce qui brille! La considération des « sots est peu de chose, je le sens; mais les neuf « dixièmes de la société se composent de ces gens- « là, et malheur au mérite modeste, sans art et « sans entourage.

« Ah, voyons, monsieur, ce collier... Il fera va- « loir une gorge divine, et ne la cachera point. « Ces boucles d'oreilles... elles ne nuiront pas à « l'effet d'une figure enchanteresse. Des brace- « lets?... Oh, non, non, ils empêchent de saisir « l'ensemble d'un bras arrondi; ils le cassent en « deux. Des bagues? Point de bagues. Cette jolie « main m'appartient; j'aime à la caresser à tous les

« instans du jour; elle ne disparaîtra point sous « des pierres. Un simple anneau d'or. Je me com- « plairai à le voir, à le toucher. Il me dira : Sophie « est à toi, et Sophie est heureuse.

« Un diadême... Oui, oui. Celle qui règne sur « mon cœur, doit porter les attributs de la toute- « puissance. — Mais voyez donc, Francheville, dans « quelle dépense vous me jetez. — Moi, mon ami, « je ne vous engage à rien. — Je suis perdu, si la « comtesse a un diamant de moins que madame de « Mirville. — Cher Soulanges, vous ne vous perdrez « pas. Satisfaire les goûts d'une épouse chérie, « n'est-ce pas tout faire pour soi? Choisissez, ré- « glons; monsieur finira avec nos gens d'affaires.

« Nous avons tout préparé, tout arrangé, ce « me semble. — Et en deux jours; c'est employer « le temps. — Georges, des chevaux de poste. — « Quoi, déja! — Sophie m'attend, je ne peux « vivre sans elle; je compte les minutes, je n'en « perdrai pas une. — Courir la nuit! — Nous dor- « mirons le jour. — Arriver fatigués, harassés! — « Je suis infatigable. — Moi, je ne le suis pas. — « Hé bien, je partirai seul. — Bon Dieu! que « dirait la comtesse, si vous arriviez une heure « avant moi! — Mon ami, je désire, pour elle et « pour vous, que nous habitions long-temps en- « semble. — Vous croyez être toujours amant? — « J'en suis sûr. Georges, des chevaux, des che- « vaux à l'instant. Va, cours... Georges, mon bon « Georges, reste, envoie Philippe, et qu'il vole. »

Toutes les observations de Soulanges sont perdues, sa résistance inutile : nous voilà partis. Je croyais qu'un mariage à arranger est une chose interminable, et j'ai prié Sophie d'ouvrir mes lettres. Si elle m'en a renvoyé quelques-unes à Paris... Hé bien, elles reviendront en Champagne.

A chaque relais, j'éprouve une satisfaction, un bien-être que je ne peux exprimer. A mesure que je me rapproche de la femme adorée, ma joie, mon empressement augmentent; je passe de l'enchantement à l'ivresse.

Montmirel est derrière nous; j'aperçois le clocher du village; encore une heure, et je serai dans ses bras. Avec quelle légèreté elle franchira les degrés, le péristyle, quand elle entendra, quand elle verra la voiture! Que je vais la trouver belle de quarante-huit heures d'absence, d'amour et de désir!

Nous sommes dans l'avenue... Presse tes chevaux, fais donc résonner ton fouet... Encore... encore... toujours... On doit nous entendre, on nous entend sans doute, et Sophie ne paraît point! « Soulanges, qu'y a-t-il? Que peut-il être « arrivé pendant notre courte absence?... » La comtesse vient au-devant de nous, et elle est seule!...

J'éprouve un serrement de cœur affreux.

« Par grace, madame la comtesse, tirez-moi de « la plus cruelle incertitude. Où est-elle?... que « fait-elle?... — Elle est au château, sa santé n'est

« point altérée. — Sa santé n'est point altérée, et « je ne la vois pas? Quel motif l'arrête, la retient? « — Je voudrais... je ne sais... — Vous savez tout, « madame, et vous êtes sans pitié. — Depuis hier « elle est profondément affectée. — Qu'a-t-elle, « au nom de Dieu, qu'a-t-elle? — Une lettre, qui « vous est adressée, qu'elle a lue... — La calom- « nie s'arme-t-elle aussi contre moi? Je vais la « combattre, en détruire les effets... » Je ne me possède plus, je cours; j'arrive, j'entre.

Elle est couchée sur son ottomane. Elle m'entend, elle me voit, elle ne se lève point; ses bras restent fermés! On m'a perdu, on a voulu me perdre dans son esprit, dans son cœur; mais ce cœur est à moi, et je suis fort de mon innocence.

« Sophie, qu'a-t-on pu écrire, qu'as-tu pu « croire, lorsque tu sais que tout mon être t'ap- « partient exclusivement, que je n'ai pas une « pensée qui ne soit inspiration d'amour, qui ne « se rapporte à toi?... Sophie, injuste Sophie, tu « reçois mes baisers, tu ne me les rends plus! « Explique-toi, je t'en supplie; ne me laisse pas « en proie à cette affreuse anxiété. »

Elle essuie une larme furtive; elle prend un air solennel. « Monsieur, me dit-elle... — Mon- « sieur, moi! je ne suis donc plus pour toi qu'un « homme ordinaire! Tu brises donc les liens char- « mans qui nous unissaient! Tu crois pouvoir sur- « vivre à cettte rupture!...

« — Dans la position où je suis, je m'occupe

« peu de ce que je deviendrai, et cependant je « ne suis pas étonnée du malheur qui m'accable : « une femme sensible est perdue, du moment où « elle suppose qu'il peut exister un homme de « bonne foi. — Sophie, tu te fais un jeu cruel de « froisser, de déchirer mon cœur! Que signifient « ces inculpations vagues, ces réticences qui n'é- « claircissent rien, et qui, à chaque seconde, « ajoutent à ce que je souffre? Je le répète, je « suis innocent, et pourtant je suis à tes pieds, « je mouille tes mains de mes larmes, et tu te « tais! Parle, cruelle, parle donc, ou je meurs de « ta peine... Tu veux en vain la dissimuler... Je « la vois, je la sens... Tes larmes se mêlent aux « miennes... »

Elle n'a plus la force de cacher sa douleur; sa fierté l'abandonne; elle est plaintive et suppliante... Que veut-elle, que me demande-t-elle? Ma vie lui appartient : je la donnerais, je crois, pour la voir sourire encore de tendresse et de volupté.

De dessous un des coussins de l'ottomane elle tire une lettre; elle me la présente... J'ai vu la signature; j'ai frissonné, j'ai pâli. Je tombe dans un état, où les secours de Sophie me deviennent indispensables. Elle daigne me les prodiguer, des mêmes mains qui ont mis dans la mienne la preuve irrécusable de ma faute! Avec quelle amertume je me la suis reprochée! Quels remords

l'ont suivie! Ah, je le vois, le remords n'est pas une expiation.

Ma tête est penchée sur ses genoux; elle la soutient; j'ai cru sentir sa joue effleurer la mienne... elle ne me hait donc pas!

MONSIEUR,

« Le bonheur a fui loin de moi, et il est toujours présent à ma pensée. Les époques s'éloignent, et il vous sera facile de les oublier, au sein des jouissances. Il est pour moi de la plus haute importance que vous n'ayez pas plus tard un doute à former. Je dois vous rappeler que vous seul pouviez me rendre mère; je veux que vous sachiez que j'ai la certitude de le devenir.

« Je ne demande rien, je ne prétends rien, que la justice que vous devez à mon dévouement absolu.

« Je tiens de votre générosité une aisance, à laquelle j'étais loin de prétendre : j'élèverai mon enfant, il ne passera pas aux mains d'une étrangère.

« Le premier mot qu'il prononcera sera votre nom. Le premier sentiment qui animera son cœur sera l'amour de son père.

« Vous aurez d'autres enfans peut-être, qui, par l'effet des institutions sociales, vous toucheront de plus près. Puissent-ils ne pas vous rendre

les caresses de celui-ci désirables, nécessaires! Puissiez-vous n'avoir jamais besoin de son appui, et des consolations de sa mère!

« Je me suis engagée à respecter le nœud qui vous lie : cette lettre est la dernière que je vous écrirai. Je ne vous verrai plus : l'éternité, qui rompt tous les liens, a commencé pour moi. »

FANCHETTE.

Je restai anéanti et silencieux. Qu'alléguer contre un fait avéré! Je n'osais lever les yeux sur elle; j'attendais qu'elle parlât; elle se taisait; elle attendait elle-même; c'était à moi à me justifier. Peut-être elle espérait que je pourrais le faire; peut-être elle se flattait que j'opposerais, au moins, des circonstances atténuantes à une accusation positive; peut-être m'estimait-elle encore assez pour ne pas douter qu'un déni formel et fondé... Oui, je peux nier, et je serai cru. Mais Fanchette a conservé toutes les qualités indépendantes d'une faiblesse; elle possède encore une sorte d'honneur : je n'ai pas le droit de l'en dépouiller, je n'en ai pas la volonté.

Quoi, pour recouvrer la confiance de Sophie, je lui présenterais celle que j'ai tant aimée comme une femme sans retenue, qui cherche, avec impudeur, un père au fruit du libertinage! Jamais, jamais! Je ne dégraderai pas l'autel où j'ai sacrifié. J'avouerai ma faute; j'en solliciterai le pardon; je l'obtiendrai : ma grace est dans son sein.

« Sophie, m'écriai-je, ma Sophie!... — Je ne « suis plus la Sophie de personne... » Deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent à l'instant. Elle voulut les cacher et fuir; je me traînai après elle; je la suivais sur mes genoux; je l'arrêtais par une main qui m'échappait; je saisissais le bas de sa robe, un pied dont je baisais la poussière... « Laissez-« moi, monsieur, laissez-moi... Avec quelle faci-« lité vous vous êtes joué de ma bonne foi! Avec « quelle cruauté vous en avez triomphé peut-« être! Hélas, toute à vous, pouvais-je rien soup-« çonner? Douter de vous m'eût paru un crime. « Et vous, témoin de mon aveugle confiance, vous « n'avez rien accordé à ma candeur; vous n'avez « pas même pensé qu'un retour sur vous-même « me fût dû. Les vertus, dont vous vous pariez, « n'étaient qu'un masque, qui cache la plus cruelle, « la plus inexcusable perfidie.

« Et cette fille, dont je louais le zèle, l'intelli-« gence, le dévouement, affectait tout pour saisir « la moindre circonstance, la tourner à son avan-« tage, faire naître celle dont elle avait besoin. « Elle recevait les marques de ma crédule affec-« tion sans honte, sans rougir. Je les lui accor-« dais, peut-être, au moment même où elle sortait « de vos bras.

« J'avais tort de craindre, d'éviter le mariage! « Les raisonnemens les plus solides n'étaient à « vos yeux que des préventions. Répondez-moi, « homme pervers et dissimulé, quelle sera main-

« tenant la garantie de votre épouse? Amant in-
« fidèle, que lui réservez-vous? Les perfidies,
« l'abandon, les mauvais procédés, peut-être,
« voilà ce que je prévois, ce qui m'attend, et ce
« que je ne peux éviter. Chaque jour, chaque
« moment ajoute à la certitude que j'avais d'être
« mère. J'ai fait à cet enfant le sacrifice de ma
« vie; je ne le révoquerai pas.

« — Ah, Sophie, comme vous me traitez! votre
« ressentiment est juste; mais il vous égare. Non,
« je ne suis pas l'homme que vous dépeignez. J'ai
« été faible, coupable sans doute; je ne serai
« jamais un monstre. Et cette bonne, cette sen-
« sible Fanchette, que vous écrasez du poids... —
« Il ne vous reste plus qu'à la défendre. — Je
« l'oserai. Fanchette, libertine, avilie, n'eût jamais
« été dangereuse pour moi.

« — Il la défend, le cruel! et peut-être pen-
« dant son séjour à Paris, il la cherchait, la trou-
« vait, m'outrageait avec elle! — Soulanges!...
« mon ami!... Soulanges, venez, entrez, écoutez,
« et rendez-nous justice à tous.

« Vous avez mes secrets les plus intimes : ma
« liaison avec Fanchette a-t-elle été la suite d'un
« plan, d'une intrigue, d'une volonté déterminée?
« Le hasard, des circonstances imprévues, et un
« tempérament de feu n'ont-ils pas tout amené?
« — Un tempérament de feu? Et n'ai-je pas des
« sens aussi? dois-je seule les maîtriser? — Sou-
« langes, répondez : depuis que Sophie m'a tout

« accordé, ai-je eu une pensée, ai-je formé un « vœu, dont elle ne fût l'unique objet? Vous « ai-je quitté un instant pendant votre séjour à « Paris? ai-je prononcé une fois le nom de Fan- « chette? ai-je perdu une minute, pour me rap- « procher de Sophie? n'ai-je pas précipité les « affaires les plus importantes? ne vous ai-je pas « entraîné? n'avez-vous pas vu ma joie, mon ra- « vissement s'accroître à mesure que nous avan- « cions? et lorsque je croyais retrouver ici l'amour « et ses délices, je ne rencontre qu'un juge sé- « vère, qui prononce sur des fautes commises, « et qui d'avance m'impute des crimes. Mon ami, « elle prévoit, elle redoute l'infidélité, l'abandon, « les procédés méprisans et barbares, et vous sa- « vez que je rachèterais de mon sang le mal que « je lui ai fait. J'en paierais l'oubli de mille vies, « si j'en pouvais disposer. Sophie, je suis repen- « tant, affligé, désolé. Par pitié pour tous deux, « pardonnez, oubliez... — Je vous ai aimé, c'est « un malheur; je vous aimerai toujours, c'en est « un plus grand encore. L'amour se plaint; il ne « sait pas punir. Pardonner est facile; mais ou- « blier! L'indifférence seule oublie.

« Je crois à la sincérité de vos regrets; mais ils « ne peuvent effacer le passé, ni me rassurer sur « l'avenir. Il ne dépend plus de vous de me rendre « heureuse. »

Elle retombe accablée sur cette ottomane, où elle avait déja mouillé, de ses larmes, cette lettre

fatale, qui a détruit son bonheur. Je la reprends cette lettre, je la présente à Soulanges. « Lisez, « mon ami, lisez, et dites si ces sentimens sont « d'une femme méprisable. »

Soulanges lit, et prend la parole. Il s'exprime en homme désintéressé, il blâme ma faiblesse; mais il soutient que les circonstances ont tout fait. Il remarque que Fanchette, revenue de son ivresse, respecte madame de Mirville et ses droits. « Que peut faire de plus une femme qui s'est ou- « bliée, et comment une jeune fille, indépen- « dante de tout, même de l'opinion, qui n'a jamais « aimé, qui rencontre Francheville, peut-elle « s'occuper de la raison, ou du devoir?

« — Hélas! je ne méprise point Fanchette. Elle « a comme moi des yeux et un cœur, et comme « elle j'ai été faible. Cependant elle connaissait « mon amour; je l'ai laissé éclater devant elle, « et elle a consenti à un partage humiliant. Non, « elle n'est point exempte de reproches. Je ne lui « en fais pas, je n'en ferai à personne. Hé, com- « ment blâmer celles qui s'attacheront à lui, lors- « que je ne peux l'arracher de ce cœur, horri- « blement froissé? Partout il trouvera des objets « faits pour plaire. Sa taille, sa figure, le son de « sa voix, l'esprit, les talens, tous les prestiges « s'uniront contre la jeunesse et la beauté, et « moi, je ne serai plus que sa femme!... Cepen- « dant je n'ai pas vingt ans, je suis jolie. J'ai été

« aimée, poursuivie. J'ai tout refusé, tout dédai-
« gné. Je me suis livrée en aveugle au seul homme
« qui pût me plaire. Je me flattai d'être aimée
« uniquement, je devais le croire, et cet homme
« est incapable de se fixer. »

Je ne prolonge plus une inutile défense; je ne parle plus à son jugement. C'est son cœur, ce cœur, foyer précieux des plus tendres, des plus purs sentimens, que j'attaque, que je presse. C'est l'amour que j'invoque; c'est lui qui s'exprime par ma bouche; j'ai ses expressions rapides et brûlantes. Sophie se tait; mais elle écoute. Je reprends sa main; elle ne pense plus à la retirer. Le sourire reparaît sur ses lèvres; mais ce sourire est mélancolique et froid. « Quel empire il a sur
« moi, dit-elle! avec quel art il sait tromper!...
« Par grace, permettez que je me recueille, que
« je revienne de l'émotion, du trouble où cette
« scène m'a jetée. Vous-même avez besoin de vous
« remettre : votre tête est fatiguée. — Ma tête,
« madame, ma tête! — Ah, si vous êtes vrai, que
« de peines dans deux cœurs, qui n'auraient dû
« connaître que le plaisir! »

D'une voix timide, je demande un baiser; elle me repousse doucement, mollement. J'insiste : Soulanges me prend, m'entraîne : « Ne forcez
« point ce cœur qui brûle de revenir à vous.
« Laissez à l'amour-propre quelques heures de
« résistance. »

Je sors, je m'enfonce dans ce parc, naguère l'asile des plus délicieux mystères. Je n'y exhale que les soupirs de la douleur.

Justine me cherche; elle m'apporte une lettre qu'elle a cru devoir soustraire, après avoir vu l'effet de la première. « Ah, Justine, ce n'est pas « celle-ci qu'il fallait lui cacher! »

Justine veut causer; elle croit la gaieté toute-puissante : la gaieté blesse l'être qui souffre. Je ne réponds pas; Justine s'éloigne.

De qui peut être cette lettre?... Ah, c'est Eustache qui m'écrit; je l'ai marié; il me doit son bonheur et la satisfaction d'être bientôt père. Je mettrai le comble à mes bienfaits : je nommerai l'enfant de sa petite Claire.

Toujours des enfans! Partout des enfans! La on se félicite, on se réjouit, on attend avec impatience le présent de l'amour. Ailleurs, on gémit d'avoir été heureux. Si on l'osait, on imputerait à l'enfant même, le mal qu'il a fait avant de naître. Et pourquoi lui rien imputer? Pourquoi souffrirait-il, plus tard, des fautes de son père? Qu'importe qu'une vaine cérémonie ait précédé, ou non, sa naissance? N'y avait-il pas des hommes avant le mariage, et ceux-là repoussaient-ils les fruits de leur amour?

Et sa mère, sa bonne, son aimante, j'ose trancher le mot, sa vertueuse mère, m'appellera en vain au milieu de ses douleurs. Isolée, ou environnée d'êtres indifférens, elle n'aura personne

pour la plaindre, l'aider à souffrir, recueillir avec elle le premier cri de l'enfant!... Je l'entends, ce cri doit retentir au fond du cœur d'un père; je vois Fanchette porter sur moi un œil calme et satisfait. Elle me présente mon fils; je le prends, je le presse sur mon sein, et elle oublie ce qu'elle a souffert.

Préjugés, institution des hommes, disparaissez devant la nature! Non, je ne condamnerai pas à l'abandon, à l'oubli, une fille charmante, qui n'est coupable que de m'avoir trop aimé. Quelle femme est plus vraie, plus sensible, plus dévouée, plus séduisante! Quelle autre a répandu sur moi une plus grande masse de bonheur! Ses droits ne sont-ils pas plus anciens et aussi respectables que ceux... Et parce qu'elle est sans famille, sans considération, sans fortune, je lui préfère... Oh, le monde, le monde! on le méprise, et on le craint; on croit le braver, et on fait tout pour lui.

Je serai homme dans toute l'acception du mot; je romprai les barrières que l'ordre social à élevées entre l'équité et moi; je serai juste envers tout le monde, et Fanchette, ma Fanchette...

Qu'ai-je dit, que vais-je ajouter? Malheureux! n'as-tu pas une Sophie, à qui tu as tout promis, à qui tu es déja lié par tes démarches? T'aime-t-elle moins que Fanchette? Auras-tu la cruauté, l'injustice d'appeler le déshonneur sur sa tête?

Insensé que je suis, faible jouet des passions, me voilà donc réduit à choisir une victime! Toutes

deux me sont également chères : laquelle immolerai-je?...

Tu pleures, misérable, tu te repens!... Larmes tardives! vain repentir!...

Je n'ai avec Fanchette aucun engagement. Jamais je ne lui ai dit un mot qui pût autoriser des espérances... Elle a tout fait pour l'amour; seul, il a suffi à sa félicité; elle l'a dit, écrit, et aujourd'hui encore elle ne demande rien... Hélas, le malheureux, condamné à perdre la vie, ne demande pas grace; il l'espère, il l'attend.

Mais Fanchette me croit marié, comme tout le monde. Elle respecte, dit-elle, le nœud qui me lie : elle est donc résignée, et sans espoir... Oui, résignée à me regretter, à souffrir, à user ses beaux jours dans les privations et les larmes... Jeunesse, beauté, qualités du cœur, rien n'a pu la sauver de l'infortune; ses charmes mêmes ont été l'instrument de sa perte, et son malheur est sans remède.

Sans remède!... Il en est un; tu le connais, ta conscience te parle, ton cœur te pousse... Et Sophie, Sophie!

Je ne sais ce que je dis, ce que je pense, ce que je veux. Un voile épais s'étend sur mes yeux, sur mon imagination. Je tombe sur un tertre, incapable de lier deux idées, et de prendre une détermination.

Qui vient à moi?... C'est une femme... c'est elle, c'est Sophie... Il était temps!

CHAPITRE XXX.

Le mariage.

« Vous voilà seul, affligé, et moi qui suis vrai-
« ment malheureuse, je vous cherche pour vous
« consoler... Mon ami, voyez-moi, parlez-moi;
« si vous pouvez vivre sans moi, je ne peux vivre
« sans vous... Ta poitrine est oppressée, ton œil
« éteint... Reviens à toi, à ton amante, à ton
« épouse. J'ai été dure dans mes expressions : la
« douleur a de l'énergie. Elle ne calcule pas les
« mots, et tu n'es pas sans indulgence... Pense,
« bon ami, que c'est l'offensée qui revient, qui
« voudrait oublier, qui ne le peut; mais qui est
« toujours pleine de toi. »

Quel besoin j'avais de l'entendre! Je ne saisissais rien de ce qu'elle m'adressait. Mais sa voix me calmait, me ramenait à elle, tout à elle... à elle pour jamais. Je la regardais avec un sentiment délicieux. Elle avait cessé de parler, et j'écoutais encore.

Elle s'assied près de moi; elle prend ma main, elle y porte ses lèvres... C'en est trop. C'est à moi qu'il convient d'être suppliant, respectueux. Je tombe à ses genoux; l'amour, le repentir cherchent des expressions : celles du cœur ne suffisent-elles pas à qui sait les entendre? Elle me sourit, et cette fois, c'est d'amour et de désir.

Oubliant nos peines, confondant nos ames, unissant tout notre être, nous arrivons au comble de la félicité. Nous mourons, pour renaître et pour mourir encore... Serait-il vrai qu'un raccommodement soit l'aiguillon de la volupté.

Sophie est heureuse, parfaitement heureuse... Elle cherche à prolonger son ivresse et la mienne... Craindrait-elle le réveil ?

Oh, oui, oui, je l'ai pénétrée : elle voulait s'oublier au sein des illusions. Celle-ci est à peine dissipée, et un soupir nouveau s'échappe. Celui-là n'est point un tribut à l'amour; il est amer comme la douleur. Cette figure enchanteresse, divine, quand elle exprime le plaisir, devient froide et sombre... A-t-elle trouvé dans mes yeux la plainte, ou le reproche ? « Bon ami, me dit-elle, je crois « que le temps est le médecin des plaies de l'ame; « mais il suffit d'un souvenir pour déchirer la « blessure.

« — Hé bien, Sophie, séparons-nous du monde, « où les occasions se présentent à chaque pas, et « où ces souvenirs, renaissant sans cesse, ne sont « cependant que la crainte de l'avenir. Allons dans « un lieu agreste et sauvage, où rien ne les rap- « pelle, et où ils s'éteindront peu à peu. J'ai une « terre au milieu des Pyrénées; point de château, « une simple habitation, en mauvais état peut- « être. Nous la rétablirons; elle nous suffira. Tu « as embelli la cabane de Servent; tu porteras, « dans ces montagnes, le charme qui ne te quitte

« jamais. Quelques pâtres, quelques paysannes, « brûlés du soleil, usés avant le temps, par le « travail et la misère, voilà ceux que nous ren- « contrerons quelquefois, et qui nous rappelle- « ront que nous ne sommes pas seuls au monde. « Sophie, te sens-tu le courage de renoncer à la « foule, aú bruit, aux jouissances du luxe, aux « plaisirs tumultueux? Es-tu disposée à vivre uni- « quement par moi et pour moi? Parle; en des- « cendant de l'autel, nous partons, et nous allons « porter dans notre vallée l'amour, la constance « et le bonheur. »

Elle ne me répond pas; mais sa paupière est humide; elle est attendrie, et cependant son œil est incertain et défiant. « Ce que tu me proposes « est-il l'effet d'une résolution formelle, ou cè- « des-tu à une impulsion qu'excite la pitié, et « qui passera avec l'instant qui l'a vue naître? — « Sophie, avec quel transport, quelle vérité je ré- « pète ce que nous nous sommes dit ici, à cette « place même : Toi, toujours toi, rien que toi. — « Ah! tu as prévenu mes vœux les plus doux, tu « les as comblés; je n'en ai plus à former. Je peux « être heureuse encore; je le serai, je l'espère, si « la solitude, l'uniformité de la vie que nous al- « lons mener ne te paraissent jamais ennuyantes « et pénibles. — Tu doutes encore, ma Sophie! « — Hé bien, rassure-moi, je ne demande qu'à « l'être. — Que faire pour cela? — Être toujours « ce que tu es en ce moment.

« — Sophie, jeudi est le grand jour qui nous « unit à jamais. Je vais me hâter de donner mes « ordres à Georges : il n'a que le temps nécessaire « pour les exécuter. — Un moment, Francheville. « — Que veux-tu, ma Sophie? — N'as-tu plus « rien à me dire? — Non, je n'ai plus qu'à répéter. « — Estimable, autant que sensible, tu n'as plus « rien à me dire! Tu n'as pourtant pas oublié que « tu vas être deux fois père. — J'étais certain que « tu t'en souviendrais. — Et tu te rapportes à moi « du sort de cet enfant? — Tu ne lui feras pas « expier la faute de son père. — A quelle somme « monte ton revenu? — A soixante mille francs, « plus ou moins. — J'ai un peu davantage. La « moitié de ta fortune à cet enfant; l'autre et ce « que je possède au mien : es-tu content Fran- « cheville? — J'admire, j'adore, et je me tais.

« — Mais, mon ami, mon bon ami, tu ne re- « verras point Fanchette? tu n'auras avec elle au- « cune relation? tu me le promets? — Et que je « meure, si je viole mon serment!

« — Tu me donneras ta signature, et j'arran- « gerai moi-même cette affaire à Paris. Tu sauras « si je peux haïr. Je verrai Fanchette, je lui par- « lerai, je la consolerai... Ah, qui t'aime, et te « perd a besoin de consolations. Rentrons, mon « ami, et soyons tout à nos projets et à l'amour. »

On nous attendait avec une inquiète curiosité. L'air radieux de Sophie annonçait une réconci-

liation franche, entière, scellée par la main du plaisir.

Je déclarai hautement la résolution que nous venions de prendre, et je parlai de notre retraite, en homme enchanté d'éloigner de Sophie jusqu'au plus léger nuage. Madame d'Elmont avoua, sans détour, son éloignement pour la solitude; mais elle ajouta que, tout bien examiné, elle aimait mieux s'ennuyer avec nous, que dans le monde sans sa fille. Et elle n'a pas trente-six ans, et elle a des moyens de plaire encore, et elle nous sacrifie des illusions, toujours plus précieuses, à mesure qu'on approche de leur terme. Ces deux femmes sont dignes l'une de l'autre.

La comtesse et Soulanges croient qu'on peut aimer long-temps, toute la vie même, avec certaines modifications; ils ne conçoivent pas que l'amour puisse tenir lieu de tout : ils ne le connaissent pas.

Je fais signe à Soulanges; il m'entend, nous sortons. Nous rentrons avec nos écrins, et chacun de nous pare son idole. La physionomie de la comtesse s'anime, et devient brillante comme ses bijoux. « Ah! me dit Sophie, l'amour est nu : « c'est ton cœur qu'il me faut. »

Ah, j'ai acheté deux jolies bagues : je les aime assez aux mains qui ne me plaisent pas. Je les offre à Justine : elle m'a rendu des services, et je suis bien aise de la rendre intéressante aux yeux de son maître d'hôtel.

Les minutes, les heures, les jours s'écoulent avec rapidité, et chaque instant est marqué par une jouissance. L'amour, l'amitié, la piété filiale nous occupent tour à tour. Je ne m'éloigne pas un instant de Sophie, et cependant elle ne se croit jamais assez près de moi : elle sait qu'un regard, un sourire, un mot, son fichu, produisent une sensation, et que l'imagination de l'homme qui sent ne s'éloigne pas de son cœur.

Il sort enfin du néant, ce jour précurseur du beau jour qui fixera nos destinées. L'amour heureux nous présente au réveil la certitude du lendemain.

Le cœur n'est jamais difficile sur les dispositions du départ, quand on brûle d'arriver. Nous ne pouvons être assez tôt en voiture, ni courir au gré de nos vœux. Nous payons les guides au décuple, nous allons comme le vent, et Paris semble reculer devant nous. Pourquoi cet empressement? Que nous manque-t-il? L'amour n'a-t-il pas tout fait pour nous? L'hymen pourra-t-il davantage? Ah, je le sens, il faut à l'homme plus que du plaisir, et la considération qui suit une cérémonie auguste et légale, en élevant sa maîtresse jusqu'à lui, ajoute à sa félicité.

Nous arrivons, nous descendons tous chez Sophie. Soulanges et moi nous courons, nous nous assurons que les mesures que nous avons prises, pour le lendemain, auront leur effet. Nous rentrons. Soulanges, pénétré, comme moi, d'un sen-

timent religieux, salue la comtesse avec une sorte de solennité. Je cherche Sophie... Elle n'est pas à l'hôtel... Je sais où elle est allée.

Ah, pourquoi n'est-elle pas ici!... Ces mots, ces mots d'une effrayante vérité : *Qui t'aime et te perd a besoin de consolations*, ces mots retentissent au fond de mon cœur. Fanchette souffrante, plus belle peut-être de sa douleur, se présente à mon imagination tourmentée. Je la vois, je l'entends; je ne peux lui répondre. Ces consolations, qui lui sont si nécessaires, lui sont offertes par celle qui la sépare à jamais de moi. Elle ne croira point à sa sincérité; elle pensera que, par un raffinement de cruauté, Sophie a voulu jouir de son triomphe; elle m'accusera d'y avoir consenti; je vais lui être odieux... Il faut la désabuser, je le dois, je le veux. J'y cours; je vole lui dire un éternel adieu, contempler pour la dernière fois cette figure enchanteresse, ce sein qui recèle le fruit de la plus vive tendresse... Malheureux, où vas-tu? Tu as juré de ne pas la revoir!

Homme faible, sois du moins homme d'honneur. L'honneur! y en a-t-il dans les peines que l'on cause?...

Reviens, Sophie, reviens, ou je succombe. Je vais oublier mes promesses. Et toi... Je l'entends, je la vois, c'est elle... Elle est sauvée!... Je le suis aussi.

Georges vient me rendre ses devoirs. Il me dit

à l'oreille qu'il a préparé chez moi une petite fête. Elle devait avoir lieu après la cérémonie. Notre départ immédiat dérange ses projets, et cependant il voudrait bien que ses apprêts ne fussent pas perdus... Et d'où Georges sait-il?... Étourdi que je suis! Je l'ai chargé de la distribution des billets de mariage.

« A quoi bon une fête, dit Sophie? A amuser « des gens, dont nous nous soucions peu. Chaque « jour n'est-il pas pour nous un jour de fête? — « Ma bonne amie, rejeter l'hommage du zèle, « n'est-ce pas humilier celui qui l'offre? — Tu as « raison, tu as raison. — Et puis Georges nous « suit dans les Pyrénées; il renonce, pour nous, « à ses amis, à ses habitudes; ne lui devons-nous « pas quelque dédommagement?

Elle s'approche de Georges; elle lui parle avec bonté; elle accepte ce nouveau témoignage de son affection. Le bonhomme est enchanté. Il va, il vient de l'un à l'autre. Il nous presse de monter en voiture; nous partons.

Quelle fête ce bon Georges a-t-il pu préparer? Je lui connais de l'exactitude, de la probité, de l'attachement; mais de l'imagination!... C'est, m'a-t-il dit, mon suisse et lui qui ont tout arrangé: cela sera beau!

Nous sommes reçus par du Reynel, et Sophie et la comtesse rougissent jusqu'au blanc des yeux. « Que diable signifie tout ceci? dit le gros gar- « çon. On est marié là-bas, démarié ici, on se

« remarie demain : je n'y comprends rien. » J'aurais volontiers battu Georges, et à quoi cela eût-il servi? Le parti le plus sage était de mettre un terme aux conjectures et au bavardage de du Reynel, en lui confiant tout, et c'est ce que je fis... Voilà une fête qui commence bien.

Nous montons au salon; personne. La foule au moins ne nous incommodera pas. Georges a rangé les fauteuils en face de l'antichambre; il nous invite à nous asseoir : il est dans l'ordre de faire ce que prescrit le maître des cérémonies.

Les portes s'ouvrent. Les Servent, les Tachard, Eustache et Claire paraissent. Ils ont chacun un gros bouquet à la main; ils vont chanter chacun leur couplet. Allons, allons, cette idée est heureuse.

Philippe s'approche avec son violon. Ah, M. Philippe est l'orchestre.

La petite Claire se range au premier plan. C'est elle, sans doute, qui va commencer. Elle est vraiment jolie cette petite Claire, et sa taille rondelette lui sied à merveille. Ah! il n'y a plus de trou au fichu. L'aisance dérobe toujours quelque chose aux graces.

Mon suisse est derrière elle, un gros livre à la main. Je devine : il a été le répétiteur; il est souffleur maintenant.

Claire commence la fameuse chanson du menuisier de Nevers : *Aussitôt que la lumière*, et nous partons tous d'un éclat de rire. Une chanson

bachique pour épithalame! Claire rougit, baisse les yeux, et se tait. « Je vous le disais bien, re-« prend Eustache, que ce n'est pas de vin qu'il « fallait parler à madame et à monsieur. — Taisez-« fous, s'écrie le suisse. Ce chanson il est le plus « peau qu'on ait fait en France, et le plus peau « est ce qu'il faut offrir à matame et à monesier. » Eustache soutient son opinion; le suisse défend la sienne; la contestation s'engage; Georges s'agite, se dépite, se désole. Il fait de vains efforts pour rétablir l'ordre : la première scène est tombée; elle ne finit pas.

Nos bons villageois déposent tout simplement leurs bouquets à nos pieds; ils nous félicitent, et demandent la permission de nous embrasser. Claire me présente sa jolie petite mine : cela vaut mieux que le meilleur couplet.

« Ce n'est qu'ein chanson pertue, dit le suisse. « Fous allez voir, fous allez voir. — Allons, voyons. « — Ein com'die de Kotsbue, le plus peau de ses « com'dies. » il déploie trois paravens; il donne un coup de sifflet... C'est de mauvais augure.

Au coup de sifflet la porte de mon cabinet s'ouvre; il en sort huit à dix Allemands renforcés. Les plus jeunes sont habillés en femmes.

Ah, c'est une pièce allemande qu'on nous donne. Nous n'entendons pas un mot de ce que disent les acteurs. Je prends la liberté de les interrompre, et je demande combien d'actes a *le plus peau com'die de Kotsbue.* « Cinq, monesier, bien lon-

« gues et bien larches. — Va te promener avec tes « cinq actes. Et où diable as-tu été dénicher tes « comédiens allemands? — Chez ein marchand te « vin allemand, rue de Turenne, n° 32. — Mène- « les à l'office; ils s'y plairont bien autant qu'à « leur n° 32. — Mais c'est ein affront, monesier... « — A tes comédiens? Une bouteille de plus par « tête pour laver cet affront-là, et que tout soit « fini.

« Au moins, monsieur, me dit Georges, ne « croyez pas que je sois coupable de tout ceci. — « Qu'est-ce que c'est coupable? — Je voulais du « français. — Tu français! Hé, toute le monte il « entend le français; rien te plus commun que le « français. Chai voulu tonner à mestames qu'et « chose té mieux qué tu français. — Quoi, tu « trouves le français inférieur à l'allemand? — L'al- « lemand, monesier, c'est ein mère langue. — Hé, « ne sais-tu pas que Charles-Quint disait... — Bon « ami, tu ne t'aperçois pas que tu commences, « avec ton suisse, une scène aussi plaisante que « son idée de comédie allemande. Tu débutes par « lui citer Charles-Quint, dont il n'a jamais en- « tendu parler, et tu vas... » Les éclats de rire recommencent. Les artistes du n° 32 nous regardent la bouche béante; ils ne savent s'il faut continuer ou se taire : ils n'entendent pas plus le français que nous l'allemand. Je leur fais signe d'aller boire et manger; je prends mon suisse par les épaules, et je les mets tous à la porte.

Georges tourne autour de moi, il est timide, embarrassé; il y a quelque chose encore, et il craint que déja sa fête nous paraisse trop longue. « Allons, parle, mon vieux ami; ne te décourage « pas. La comédie allemande est une idée suisse : « tu en as eu sans doute une meilleure. — Au « moins, monsieur, je serai court : trois cents vers « au plus. — Français? — Français. — Voyons tes « vers. — Oh, je n'en suis pas l'auteur. — Je le « crois. — Je les ai trouvés dans un vieux Mer- « cure. — Ces vers-là s'oublient promptement : « ceux-ci auront le mérite de la nouveauté.—C'est « *la nichée d'Amours*. — Ce titre promet. — Et je « craignais d'adopter l'ouvrage. — Pourquoi cela? « — C'est qu'il s'y trouve une Vénus qui fait des « enfans avant que d'être mariée, et ces dames « pourraient être choquées...—Que le diable t'em- « porte! »

Pauvres femmes! dans quel état les a mises l'observation de ce vieux imbécile! Elles n'osent lever les yeux! Il est si humiliant de se voir attribuer la vertu qu'on n'a point.

Il n'y a pas à revenir sur ce qui est dit. Le coup est porté; chercher à l'adoucir, serait enfoncer le trait. « Finissons, Georges; débite tes trois cents « vers, et laisse-nous. — Oh, monsieur, j'ai aussi « mes acteurs. »

Il leur donne le signal, et aussitôt un carillon infernal se fait entendre sur les degrés. Le bruit

augmente et s'approche. Je crois, en vérité, qu'on se bat, ou peu s'en faut. Je m'élance, j'ouvre la porte, et un héros, en casque et en cuirasse, vient rouler dans mes jambes. Du Reynel, d'une main, a accroché le bas de sa mante; il tient de l'autre un enfant nu par l'oreille. Un second enfant suit le premier, en pleurant, et en criant qu'ils n'ont pas demandé à faire l'Amour, et que c'est M. Georges qui l'a voulu.

« Je ne le souffrirai pas, s'écrie du Reynel. Foi « de gastronome, il n'en sera rien. — De quoi s'a- « git-il donc, mon ami? — Je fais exécuter ici le « menu que j'avais réglé pour la noce d'Eustache. « Je surveille tout, je suis tout à tout, et malgré « ma vigilance, le cuisinier et ses marmitons s'é- « chappent, sans que je m'en aperçoive. Et j'ai là- « bas trente casseroles sur les fourneaux, des jus, « des purées à passer, et il ne me reste qu'une « grosse *gagui*, qui n'est propre qu'à laver des « légumes! Je crie, je tempête; je vais, je cours. « Je tombe sur les genoux au milieu d'un esca- « lier, et je me fais une bosse à la tête. Je me « relève; j'entre partout... personne. Je monte « jusqu'au grenier, et j'y trouve monsieur, habillé « en Mars, et ces deux petits drôles en Amours. « Un cuisinier en Mars! Faites des sauces, mon- « sieur, et faites-les bonnes.

« Je les renvoie à la cuisine; je les pousse de- « vant moi. Ils marchent en grondant, en répé-

« tant qu'ils ne peuvent manquer à M. Georges!
« Manquez à tout l'univers, monsieur, et point
« à mon dîner.

« Je les avais conduits, traînés jusqu'à l'entre-
« sol. Je mettais dans mes propos, dans mes ac-
« tions, une énergie que je ne m'étais jamais con-
« nue, et qui était bien légitime : je sentais le
« brûlé!

« Pan! la laveuse de vaisselle sort comme un
« trait d'une petite chambre. Nue comme la main,
« laide comme le diable, elle se présente devant
« moi, et me fait reculer jusqu'au mur. Elle m'in-
« vite à ne rien craindre; elle me conte qu'il est
« écrit que Vénus est sortie nue du sein d'Amphi-
« trite. Amphitrite n'a rien produit de bon que les
« huîtres de Cancale.

« Je m'emporte contre cette Vénus de basse-
« cour; je lui applique cinq à six vigoureuses cla-
« ques sur les fesses, et, pendant qu'elle se les
« frotte, que je la rejette dans sa chambre, que
« je lui ordonne de reprendre ses habits et d'aller
« soigner ses légumes, Mars et les Amours crottés
« m'échappent, traversent la cour, et enfilent l'es-
« calier qui mène aux appartemens. Je les suis à
« cette porte; je m'accroche à eux. Je proteste
« qu'ils descendront à la cuisine, et que je les y
« tiendrai sous clés et verroux. Monsieur me ré-
« pond froidement qu'il faut qu'il joue la comédie.
« Jouer la comédie, quand le dîner brûle! Dîne-
« t-on avec des vers, quelque beaux qu'ils soient?

« Peut-il exister un motif qui autorise un cuisinier « à quitter ses importantes fonctions?

« — Mon ami Georges, nous te savons gré de « l'intention; mais ta *nichée d'Amours* ne vaut pas « un bon dîner. Renvoie tes acteurs à la cuisine.

« — De trois pièces, ne pouvoir vous en faire « entendre une, c'est bien dur, monsieur. Au « reste, je n'ai pas perdu tout le fruit de mes soins. « Je vous ai procuré une sensation agréable : vous « avez vu le plus grand nombre des heureux que « vous avez faits. Il n'a pas tenu à moi qu'ils fus- « sent tous réunis, et je ne sais pourquoi made- « moiselle Fanchette s'est refusée à mes instances. « — Vous avez invité Fanchette! — Oui, monsieur. « — Quand? — Hier au soir. — Elle sait que je me « marie demain! — Oui, monsieur. »

Un frissonnement général s'empare de Sophie; ses joues se décolorent; elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine... Elle s'est montrée à Fanchette épouse indulgente et sensible, et Fanchette savait que leur position était la même, leurs droits égaux, que Sophie n'avait rien à lui reprocher, rien à lui pardonner. Modeste et bonne, elle a eu l'air de recevoir une grace; elle en a paru reconnaissante. Sans doute elle a craint de m'affliger dans Sophie. Délicatesse, désintéressement, résignation, qualités, vertus, elle a tout, elle embellit tout.

Fanchette, Fanchette! ah, il m'est impossible d'oublier cette femme, de prononcer son nom sans délire et sans douleur... Mais Sophie! Sophie

est humiliée, souffrante. Elle l'est par moi, pour moi, et je ne la rappelle pas à l'amour, qui console, qui efface, qui est tout!

Je suis auprès d'elle, et elle ne me voit pas. Je prends sa main; elle lève ses yeux sur les miens; elle me regarde avec une expression déchirante. « Je suis accablée, me dit-elle tout bas, pour ai-« mer le bien, pour avoir voulu le faire. Il est « donc vrai qu'une bonne action peut laisser des « regrets! » Sa voix sentimentale, un air de langueur, qui peut-être l'embellit encore, la douce pression de sa main, me pénètrent, m'agitent, m'exaspèrent. Je me lève furieux; je vais à Georges; je lui saisis le bras... Je ne sais ce que je vais faire... Je me sens arrêté... Par qui? C'est Sophie qui a jugé mon mouvement, qui me sauve de moi-même. « Bon ami, il a cru bien faire; il « eût fait bien, si des circonstances qu'il ignore... « Retirons-nous; je ne suis pas à mon aise ici. »

Je sors avec elle. Madame d'Elmont nous suit. Elle nous demande la cause de cette étonnante, de cette brusque disparition. Sophie éloigne d'elle toute idée qui me serait défavorable. Elle n'est pas bien, elle souffre, dit-elle simplement. Oh, elle a dit vrai. Madame d'Elmont monte en voiture avec nous.

« Hé bien, hé bien, nous crie du Reynel, que « faites-vous, que deviendra mon dîner? Le ferai-« je manger aux paysans d'Ermeuil, aux comé-« diens allemands? » C'est bien le moment de nous

occuper de ces niaiseries-là! Nous ne répondons rien; nous partons.

Le reste de la journée s'écoule tristement. Être humiliée aux yeux de Fanchette! répétait Sophie. Et ce nom, toujours m'agitant, me reporte, malgré moi, vers celle à qui je ne dois plus penser. La présence de Sophie me contient, me calme par intervalles; mais mon cœur est partagé. Il possède l'une; il désire l'autre: l'excès même du sentiment lui ôte toute son action.

Ce sont les nuits heureuses qui font les beaux jours, a dit un homme ingénieux, et sans expérience. Quelle nuit plus douce que la dernière! Quelle journée que celle-ci! Que sera le lendemain?

Il paraît, ce jour si long-temps, si vivement désiré, et je n'éprouve pas cette satisfaction intime, cet empressement, ces transports que la présence seule de Sophie faisait naître, entretenait, augmentait, que je croyais inépuisables. Je vais cependant me donner à une femme charmante, que j'aime avec passion... Mais je me sépare à jamais d'une autre.

Sophie est pensive, rêveuse même. Son imagination est péniblement affectée. Peut-être a-t-elle remarqué ma préoccupation; peut-être s'est-elle aperçue de l'effet toujours certain de ce nom... Ah, Sophie, je t'épouse, je l'abandonne; pardonne au moins un regret.

La comtesse, Soulanges, Georges, nos autres

témoins paraissent; nous sortons. Nous avons satisfait à la loi, et nous allons entrer dans le temple, où je vais jurer de n'aimer que Sophie, de ne plus former un vœu dont elle ne soit l'objet. Je promettrai... Puissé-je tenir ma promesse!

Le prêtre est à l'autel; il a ouvert le livre de notre irrévocable destinée : le recueillement de Sophie ressemble au dévouement d'une victime. Ah, ses craintes se sont renouvelées. Une nuit froide a donné à la réflexion le temps de naître, de se développer. Elle se marie, parce qu'il le faut, parce qu'elle l'a promis, et elle ne voit dans le mariage qu'un lien nul pour l'inconstant, pesant pour l'infortunée qui le porte.

Ah, je dissiperai ces nuages, que peu d'heures ont formés, accumulés. Je me charge ici du bonheur de sa vie; je ne l'oublierai pas.

Le prêtre nous interroge; il va prononcer l'auguste formule. Soulanges et sa comtesse ont répondu *oui*, comme s'il se fût agi d'une contredanse ou d'un boston. Le *oui* de Sophie est timide, faiblement articulé; je donne au mien l'énergie et la décence que commandent l'instant et le lieu.

A peine l'ai-je prononcé, qu'un profond soupir se fait entendre dans l'éloignement. Un bruit sourd lui succède. Je me tourne; je vois une femme à demi masquée par une colonne, tombée sur le carreau, et il n'y a dans l'église qu'elle, le célébrant et nous.

« Va, dis-je à Georges, va secourir cette femme. »

Avec les meilleures intentions, cet homme-là fait tout mal. Que de peines il m'a causées!... Il va, il revient, tremblant, hors de lui. Il s'écrie : « C'est mademoiselle Fanchette, qui s'est blessée, « et qui est évanouie.

« Que faites-vous, me dit Soulanges! vous per- « dez sans retour la confiance de madame de Fran- « cheville. Vous décidez le malheur de sa vie. » J'avais franchi, avec la rapidité de l'éclair, l'intervalle qui me séparait de Fanchette. Je l'avais prise, relevée; je soutenais sa tête; j'étanchais le sang qui coulait de sa main; je lui parlais, comme si elle eût pu m'entendre; je cherchais, à force de caresses, à la rendre au sentiment. J'ignorais où j'étais; j'avais oublié l'autel et mes sermens; je ne voyais que Fanchette.

« Sommes-nous mariés, dis-je enfin à Soulanges? « — Oui, mon ami, et votre femme vous attend. « —Ah, celle-ci est aussi ma femme; je l'ai rendue « mère aussi! — Plus bas, plus bas, par grace; « Sophie vous entend. »

Les yeux de Fanchette se rouvrent; elle me fixe, elle me reconnaît; elle tressaille. « J'ai voulu « vous voir pour la dernière fois, me dit-elle, et « je n'ai pas été maîtresse de moi. Pour la der- « nière fois, répétai-je avec l'accent du déses- « poir! » Je la presse contre mon sein; son cœur bat contre le mien; ils s'unissent, ils se confondent encore. « Fanchette, dit Soulanges avec un

« ton sévère, voulez-vous perdre le mérite et le « fruit de vos efforts et de vos sacrifices ? » Ces mots nous frappent l'un et l'autre ; elle se dégage de mes bras ; je suis sans force pour la retenir. Soulanges l'emmène ; je la suis des yeux.

Je me rappelle que j'ai une épouse. Effrayé de ma conduite et des suites qu'elle peut avoir, je me rapproche de l'autel en tremblant. La figure de Sophie n'exprime aucun ressentiment. Je n'y vois qu'un accablement profond. Celle de sa mère annonce la stupéfaction, le mécontentement : il est fondé ; j'ai violé toutes les convenances.

Je leur prends la main à toutes deux ; nous nous retirons en silence. Nous montons en voiture. Les yeux de Sophie évitent les miens. Pas un mot de l'église à l'hôtel. Quel mariage, bon Dieu ! et tant de moyens pour qu'il fût heureux !

A la suite d'un déjeuner triste et court, nous partons, nous quittons Paris pour jamais. Même tristesse, même silence. Une mauvaise honte me retient, me ferme la bouche. Il est pourtant cruel de ne pas lui parler, de ne pas chercher à réparer des torts graves, à ramener le calme dans son cœur. Si prompt, si ardent à m'égarer, et si lent à revenir sur moi-même ! Hélas, je ne trouve pas une idée dont l'expression puisse la satisfaire. Mais qu'importe des phrases ? N'est-elle pas à moi ; n'est-elle pas tout amour ; n'éprouve-t-elle pas la soif du bonheur et le besoin de pardonner ?

Ferai-je un long voyage, passerai-je les jours

et les nuits avec elle, en évitant une franche et indispensable explication? Est-il un autre moyen de se rapprocher? Chaque minute de délai n'est-elle pas un tort nouveau? Ne doit-elle pas penser que la réflexion sanctionne, en ce moment, des transports que je n'ai pu maîtriser; mais que les circonstances seules ont fait naître, et que ma raison désavoue.

Affliger Sophie est un crime; prolonger sa peine est le plus grand de tous.

Je prends la parole. Je ne cherche pas à me disculper. Je rends compte avec candeur des sensations que j'ai éprouvées. Je remonte à leurs causes; mais j'établis en principe que l'humanité, bien entendue, soulage sans acception de personnes, et je demande si je pouvais laisser Fanchette froide, inanimée sur le carreau. Mon départ de Paris, le lieu que j'ai fixé pour notre demeure, n'annoncent-ils pas le dessein formel, une volonté soutenue de rompre tous les liens qui m'attachaient à l'infortunée; de vivre entièrement pour Sophie; de faire, de sa félicité, mon unique étude, mon devoir essentiel? « Ma félicité! il n'en « est plus pour moi, répond-elle. Vous partez; « mais votre cœur n'est pas ici. Vous voulez for- « tement, sincèrement, et vous ne pourrez rien « pour moi : où il y a eu combat, hésitation « même, il n'existe plus d'amour. »

Ses larmes coulent en abondance. Elle a raison; mon cœur n'était pas ici; sa douleur l'y ramène;

je reviens au premier sentiment que Sophie m'a inspiré. Il se reproduit dans toute sa force; il agit sur tous mes sens. Impétueux, brûlant, il prend un caractère de vérité, qui ne persuade pas Sophie; mais qui la calme. Ses larmes se sèchent à mesure que je les recueille. Son front est nébuleux encore; mais ses joues se colorent. Est-ce l'amour qui répond à l'amour? Jamais un sentiment haineux n'a trouvé place au cœur de Sophie.

Madame d'Elmont joint la force du raisonnement à l'éloquence expansive que je déploie. Elle ne me justifie point; elle observe qu'il n'est pas d'homme sans faiblesses, et que le moins imparfait est celui qui fait tout pour les effacer. Elle fait remarquer que se mettre dans l'impossibilité de faillir, c'est satisfaire à la fois à l'équité, et désarmer le ressentiment le plus légitime. Elle s'étend sur le danger d'éloigner, par des rigueurs mal entendues, un cœur repentant qui revient, et que l'amabilité, les graces, la gaieté peuvent seules fixer. Elle demande s'il n'y a pas une sorte d'orgueil à pardonner, et si l'indulgente bonté, pour un coupable chéri, n'est pas une jouissance. Elle invoque l'extrême sensibilité de Sophie; elle l'excite, la ranime; elle insiste, elle presse, elle caresse, elle met sa fille dans mes bras.

Sophie est sans défense; un baiser est le prix d'un baiser, et cependant des soupirs douloureux s'échappent au milieu des plus douces étreintes.

Je ne la quitterai plus d'un instant. Sans cesse je lui parlerai amour; sans cesse je lui prouverai que je l'aime. Je ne lui laisserai pas le temps de s'arrêter à un souvenir; j'empêcherai le souvenir de naître.

« Oui, je me suis chargé du bonheur de ta vie; « je t'en dois compte; j'en compterai avec toi à « tous les instans du jour. »

Nous marchons à petites journées. Nous arrêtons de bonne heure; nous prolongeons les nuits. Sophie passe du délire au sommeil, du sommeil au délire. Mais son sommeil est agité; une tristesse profonde succède à la jouissance. Sa gaieté, passagère porte, avec elle, une teinte de mélancolie qui m'affecte. Ah, si ces torrens de feu brûlaient un an, un mois, une semaine, ils détruiraient toutes les impressions pénibles; ils en effaceraient la mémoire. Je les rallume, je les reproduis à toutes les heures, et les intervalles sont encore trop longs.

« Tu me tues, dit-elle, et de plaisir et de cha- « grin. »

CHAPITRE XXXI.

Les Pyrénées.

Nous sommes arrivés à Perpignan. Nous nous enfonçons au centre des Pyrénées, en tournant par Pau, Tarbes et Saint-Gaudens. Nous en-

trons dans la vallée de Campan. Nous avons traversé des masses de roches, vieilles comme le monde, présentant partout des sites effrayans ou romantiques. Insensibles à ces variétés de la nature, au contraste de ses tableaux, je n'ai vu que Sophie, Sophie n'a vu que moi.

Nous trouvons, sur les rives de l'Adour, une terre sauvage et presque inculte; une maison en ruines : cette terre, cette maison sont à moi.

« Ah, crois-tu que tu ne tiennes pas lieu de « tout à l'homme qui consent à vivre ici? — Ah, « crois-tu qu'on puisse penser, sans douleur, que « tu n'aies que ce moyen extrême à opposer à « l'inconstance? »

Je ne me plains pas de l'amertume de ses réflexions : je les ai provoquées, et elle en est avare. J'aime mieux cependant l'entendre, que la voir mélancolique et muette. Parler, la soulage; ses affections concentrées, contenues, deviendraient dangereuses.

C'est pour m'aider à me vaincre qu'elle est ici, et elle ne fait aucune observation sur le désagrément des localités. Ah, je suis là, toujours là; toujours une caresse pour elle, toujours quelque chose de sentimental à lui adresser. Quand la réflexion pourrait-elle naître? Les Dieux ont rebâti la cabane de Philémon et de Baucis : il fallait rajeunir leurs cœurs, ils n'eussent pas eu besoin de cabane.

Madame d'Elmont n'a pas les mêmes motifs de

se résigner; aussi ne l'est-elle pas. Elle m'engage fortement à envoyer prendre des ouvriers à Saint-Gaudens. Le bon Georges, que je ne peux haïr, pressent avoir besoin d'indulgence; il redouble de zèle et d'activité. Madame d'Elmont vient d'exprimer un désir, et déja il est sur sa mule.

Madame Dulac, la pétulante Justine, ne dissimule rien. Elle se trouve mal, très-mal dans nos montagnes; elle le dit très-haut. Mais elle ajoute, en riant, que l'empire de madame est plus doux que celui d'un mari, quel qu'il soit, et qu'on peut trouver mieux que le sien, même au milieu des Pyrénées. Justine se mariera partout. Partout aussi elle redeviendra veuve, pour se remarier encore.

Son maître d'hôtel l'a laissée partir sans résistance. Une dot de plus, une femme de moins, voilà qui arrange bien des hommes. C'est assez comme cela qu'on se prend aujourd'hui.

Mon fermier ne cultive point ma terre, parce qu'il me paie une très-modique redevance, et que lui et sa famille dînent avec deux oignons crus, et du pain de sarrasin. Je rendrai ces gens-là laborieux et aisés : leur bail expire; je doublerai le prix du loyer.

La femme et les deux filles, toujours crottées, couchent avec une trentaine de chèvres, que deux petits garçons mènent paître pendant la journée. Les femmes ont des jupons qui ne passent pas le genou; les corsets sont percés au

coude ; point de fichu sur une gorge tannée, que le soleil noircit encore tous les jours : on ne pense pas à la regarder. Les petits garçons sont en guenilles, et tout cela rit, chante, joue du galoubet. Le bonheur ne tient ni à un habit, ni à une table somptueuse. La représentation est un fardeau ; l'opulence et l'extrême civilisation flétrissent le cœur, ou lui préparent des peines.

Nos voisins ne sont ni plus opulens, ni plus propres que les gens de la ferme. Pas une femme, à qui on ose toucher le bout du doigt. Sophie, au milieu d'elles, est la rose qui s'élève dans un champ de chardons. Elle attire, elle fixe ; on ne voit qu'elle.

Mon amour, mon assiduité, mes soins, mes prévenances, devraient la convaincre de la sincérité de mon retour. Elle y croit, dit-elle, et cependant je la vois triste et languissante.

Craint-elle encore que mon cœur soit à Paris? Croit-elle devoir me cacher des soupçons injurieux? La justice, qu'elle paraît me rendre, n'est-elle que la suite d'un effort sur elle-même? Examinons.

Je varie ses plaisirs ; je lui en crée partout. J'anime pour elle jusqu'aux rives de l'Adour. A un exercice salutaire succèdent l'amour et le repos. Elle sourit à mes efforts soutenus, elle m'en sait gré, et, au milieu de nos jeux, elle se tourne vers Paris ; sa figure se glace ; un soupir, mal étouffé, parvient jusqu'à moi. Je l'ai entendu, il a froissé

mon cœur. Elle le voit, elle le sent, elle se précipite dans mes bras; elle me comble de caresses; elle croit donc me devoir une réparation. Le trait acéré de la douleur est donc toujours dans son sein!

Que faut-il pour l'en arracher? Quel homme pourrait faire plus que moi? Que je la voie gaie et confiante, et je serai récompensé.

Son état n'est plus douteux; il commence même à se manifester. L'amour maternel n'a point de bornes, et cependant il rapproche, à chaque instant davantage, de celui à qui on doit le bonheur d'être mère. L'enfant chéri, placé entre eux, est le médiateur aveugle et puissant qui sollicite, qui obtient l'oubli de tous les torts.

Pénétré de cette vérité, je lui parle de notre enfant. Des trois, je ne fais qu'un tout indivisible, aimant, heureux. Elle sourit à cette idée; un sentiment nouveau l'anime, la pénètre. La sérénité est sur son front; la joie est dans son cœur. Elle est inaccessible à ces tristes sensations, qui, malgré mes soins empressés, se reproduisaient trop souvent.

Ton fils, lui dis-je, quand elle redevient sombre et silencieuse... Elle écoute, elle répond; la conversation s'engage; l'enfant en est constamment l'objet. Je suis loin de sa pensée peut-être; mais son imagination n'est plus à Paris, dans cette église... Elle est là, près de moi, toute à ce que je lui dis. Ses yeux se portent sur son sein; elle

le regarde avec attendrissement; une douce larme s'échappe de sa paupière... Cher enfant! tu n'es pas né, et déja tu es le bienfaiteur de ta mère!...

Il en est une encore... seule, sans appui, elle redoute le moment tant désiré ici. Son œil contristé s'éloigne de son sein; s'il s'y porte involontairement, il ne trouve que des larmes. Elle pleure aussi... sa malheureuse fécondité.

Et qu'a-t-elle fait qui la condamne à l'abandon? pourquoi cette inexplicable différence?... Qui la surpasse en beauté? Qui l'égale en modestie, en douceur, en résignation? Qui peut aimer plus qu'elle?... J'ai du moins assuré sa fortune; elle m'a vu retourner à l'autel; elle a dû juger que je l'avais quittée, quittée pour elle... Ne lui devais-je que cela?

Sophie s'arrête, m'examine. Ses yeux se tournent alternativement vers Paris et sur moi... Et moi aussi je lance des regards avides, vers cette cité, où j'ai laissé tant de choses, tant de souvenirs! Des souvenirs! je ne les laisse nulle part; ils me suivront partout; ils m'accompagneront dans la tombe.

Sophie laisse échapper un profond soupir!... Insensé, que fais-tu? quel nouveau délire t'égare? tu te livres à son impulsion, et tu oublies que Sophie lit au fond de ton ame, que son amour inquiet y démêle ta plus secrète pensée! Reviens à ton épouse, à une épouse charmante, dont l'ex-

trême susceptibilité, fatigante peut-être, prouve le plus exclusif attachement.

Un second soupir, plus pénétrant que le premier, me rend à moi, à elle. Je m'approche, je prends sa main, je la passe sous mon bras; je lui propose de continuer notre promenade; je lui demande de quel côté elle veut prendre : « Tous « me sont indifférens, quand je suis seule. — « Seule, Sophie! — Vous venez de franchir les « Pyrénées. »

Elle m'a pénétré; je devais le prévoir... je l'avais prévu. Il faut penser tout haut, quand on a une physionomie expressive : on s'arrête au premier mot, et la figure reste muette.

J'ai dissimulé quelquefois; je n'ai jamais menti: tout mensonge est une bassesse. Je ne peux prendre sur moi d'en imposer à Sophie; elle ne me croirait pas, et elle m'estimerait moins.

Je lis sur son visage, dans ses yeux. J'interprète ses mouvemens, sa marche même est significative: tout en elle annonce un chagrin concentré, mais violent. Malheureux! j'ai perdu en un instant le fruit de trois mois de soins!

Je la ramène. Toujours plus mécontent de moi, je m'efforce de lui parler. Je ne lui adresse que des mots. Elle y répond par un sourire amer et douloureux.

Dans l'état de souffrance où je suis, on a besoin d'épancher son cœur. Je cherche madame

d'Elmont. Elle m'écoute avec indulgence; elle admet ma justification, elle me plaint. « Mais, « ajoute-t-elle, l'amitié et l'amour voient le même « objet sous des rapports bien différens. L'une « aime à pallier, à atténuer des torts, supposés « ou réels; oublier ce qui la blesse est pour elle « une jouissance. L'autre n'oublie rien; il compte, « il accumule, il exagère tout; il ne cherche pas « de preuves, le soupçon lui en tient lieu. Il juge, « il condamne aussi promptement qu'il accuse. « Doublement malheureux, quand il a prononcé, « il s'attendrit, il s'afflige, il revient, pour s'éloi- « gner encore. La jeunesse s'use dans ces alterna- « tives, et, quand l'âge a dissipé le prestige des « sens; qu'on examine, froidement, le passé, on « sent, mais trop tard, qu'on a fait volontaire- « ment son malheur. On rit des chimères, aux- « quelles on attachait tant d'importance; on ne « voit plus que des bagatelles dans ce qu'on dé- « corait du nom pompeux de catastrophes.

« Vous devez reconnaître ma fille dans la pre- « mière partie de ce second tableau; mais loin de « la blâmer, supposez, un moment, que vous « partagiez son cœur; que vous ayez seulement « lieu de soupçonner un partage, votre caractère « impétueux vous permettrait-il de vous renfer- « mer dans les bornes d'une douleur passive? Elle « souffre, elle ne se plaint pas : que peut-elle de « plus pour votre tranquillité?

« Prenez garde cependant que son cœur est

« tout amour; qu'il s'affecte dans la proportion « de sa sensibilité; que ses forces ne sont pas « inépuisables, et qu'une douleur soutenue est « une lime sourde, qui, à la longue, ronge tout. « Votre conduite, envers ma fille, mériterait les « plus grands éloges, si elle vous coûtait quelque « chose. Mais il vous suffit de laisser aller votre « cœur pour calmer le sien, naturellement soup- « çonneux et jaloux. Continuez d'opposer vos « soins, et une patience inaltérable à des peines « cuisantes, que vous causez sans doute, et que « vous seul pouvez dissiper.

« Ne croyez pas qu'en rapportant à vous les « chagrins de Sophie, je prétende blâmer l'espèce « d'attachement que vous conservez à Fanchette. « Mépris à l'homme, qui délaisse, qui oublie, « sans retour, la femme qui s'est donnée à lui, « et qui a un gage de sa faiblesse! Ma fille croit « voir de l'amour où je ne trouve que l'intérêt « que doit éprouver un cœur honnête, et si la « prévention lui permettait de réfléchir, elle sen- « tirait, comme moi, que la femme pour qui on « fait tout, à qui on sacrifie tout, est nécessaire- « ment celle qu'on préfère. »

Ah, je m'aperçois que je n'ai pas dit la vérité, toute la vérité à madame d'Elmont. Elle pense qu'un simple intérêt... Je ne peux me résoudre à la dissuader. Qu'elle soit, au contraire, mon appui auprès de sa fille; qu'elle la persuade; elle y parviendra, je l'espère. Moi, je m'efforcerai de

me vaincre; de me posséder, au moins; de ne jamais renouveler ces scènes douloureuses.

Je prie madame d'Elmont de m'accompagner chez sa fille. Je sais combien la présence d'un tiers soulage celui qui s'attend à des reproches, combien elle en adoucit l'expression. Ah, puis-je craindre une expression dure de la part de Sophie!

Nous entrons. Elle est sur une chaise longue, dans un état d'abattement, qui me touche autant qu'il m'inquiète. Je ne suis plus que l'impulsion d'un cœur, qui s'éloigne quelquefois d'elle; mais qui lui appartient, qui ne peut s'en détacher. Il ne lui échappe pas une plainte; mais elle n'entend plus ce langage, qui la fit si souvent tressaillir d'amour et de volupté. Elle n'y répond plus, elle est sourde aux représentations, aux instances de sa mère. La raison, qui s'exprime par la bouche de cette femme estimable, a perdu son empire. Il n'y a plus ici ni union, ni harmonie. Parviendrai-je à les faire renaître, ou suis-je condamné à aimer seul?

Aimer seul! Quel mot! Quelle idée cruelle il présente! Quel état que le mien, si Sophie le prolonge! Chaque heure, chaque instant le rendront plus insupportable. N'importe, je serai tout à elle, je remplirai tous mes devoirs.

Que dis-je? Elle n'a pas oublié ces mots, prononcés avec l'accent le plus tendre, dans une circonstance bien plus affligeante pour elle. « Ah!

« me disait-elle, lorsqu'elle m'eut remis cette « lettre qui nous a perdus tous deux, si vous pou- « vez vivre sans moi, je ne peux vivre sans vous. » Je lui rappelle ses paroles; je prie, je presse, je m'humilie, et je n'en rougis point : le moyen qui la rendrait au bonheur ne peut être indigne de moi. Elle répond enfin; mais son sein s'agite; sa voix est altérée; le reproche est sur ses lèvres; il y expire : me ménager, c'est m'aimer encore.

Elle ne m'adresse que des choses insignifiantes; mais du moins elle a parlé. Je parle à mon tour; j'emploie la plus puissante de mes ressources; je lui parle de son fils. « Vous l'aimerez, dit-elle; « jurez-moi que vous l'aimerez. — Sophie, que « m'annonce ce ton solennel et prophétique! Il « me glace d'effroi. » Je la presse dans mes bras, sur mon cœur; elle reçoit mes caresses, elle y est insensible.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulent, et rien n'a changé ici. La douleur s'y est fixée; j'ai perdu le pouvoir de l'en bannir, et j'ai la force de la supporter.

Cette figure, brillante, il y a si peu de temps, de jeunesse, de santé, de fraîcheur, est éteinte et flétrie. Sophie n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle dépérit, je ne peux ni me le dissimuler, ni me pardonner des maux, que j'ai fait naître; que mes imprudences ont alimentés; qui tuent cette tendre victime.

Voyage funeste! Sans la folie qui nous a con-

duits à ce château d'Ermeuil, je n'eusse distingué, je n'eusse aimé qu'elle. Elle serait heureuse, et mon bonheur égalerait le sien.

Hommes insensés, imprévoyans, nous jouons avec la passion naissante. Elle flatte, elle attire; le masque des ris et des jeux cache ses formes effrayantes; nous nous livrons en aveugles. Bientôt le charme s'évanouit; une main de fer s'appesantit sur nous; elle nous courbe sous la verge du remords. Des jouissances, passagères, sont payées par des larmes de sang.

Réflexions tardives et inutiles! Détourneront-elles le coup qui me menace? Elles le rendront plus cruel... Mais est-il donc impossible de le prévenir? La persuasion m'a-t-elle fui sans retour? Elle aime encore, et je désespère!

Je vais à elle, je tombe à ses pieds; je la conjure de vivre pour son fils et pour moi. Je lui peins le bonheur passé; je le pare de nouveaux charmes; je lui prouve qu'il suffit d'un acte de sa volonté pour le rappeler, le fixer à jamais. J'invoque sa raison, sa générosité; je reviens à son fils, à moi, au vœu ardent de conserver une épouse adorée; au besoin que ce malheureux enfant aura bientôt d'une mère. Elle est ébranlée, attendrie, elle me presse la main!... Faveur inappréciable aujourd'hui, et dont j'avais perdu l'habitude!

Elle n'éprouve point le dégoût de la vie, dit-elle; elle consent à prolonger la sienne; elle la

consacrera tout entière à son fils. « Mais toi, « que me veux-tu? Que puis-je pour toi! t'offrir « l'aspect fatigant d'une femme, qui a perdu tous « les agrémens qui t'avaient séduit. Sans force, « presque sans vie, je suis encore tout amour, et « je ne peux plus en inspirer.

« — Ainsi toujours prompte à te créer des chi- « mères, tu méconnais ta puissance et mon cœur! « Est-ce de tes charmes seuls qu'il fut, qu'il est « idolâtre? N'est-il pas entraîné par la réunion « précieuse de toutes les qualités? Ces charmes, « que tu crois flétris sans retour, ne renaîtront- « ils pas quand tu l'auras fortement voulu? So- « phie, tu n'as que vingt ans, et tu désespères de « la nature! Seconde-la, et cette fleur, languis- « sante sur sa tige, se relèvera plus fraîche et plus « brillante. De la confiance, de la gaieté, et ces « tendres épanchemens, qui faisaient le charme « de notre vie, voilà les moyens que t'offre l'a- « mour, qu'il met à ta disposition, et qui te ren- « dront à tous ceux qui te chérissent. »

En lui parlant ainsi, je la couvre de baisers. Son teint s'anime, le sourire reparaît sur ses lèvres; une nuance de volupté se montre dans ses yeux; elle s'accroît graduellement, elle parvient à son comble... « Encore un moment heureux, dit- « elle. Je n'en espérais plus... Je ne croyais pas pou- « voir supporter ces délices... Ah, Francheville, « encore... encore... Que cette mort serait douce! »

Ces mots m'arrêtent; ils me font frissonner. Je

la regarde; sa physionomie conserve l'expression du plaisir; mais sa faiblesse est extrême.

Je m'assieds auprès d'elle; je me reproche mon imprudence; je m'accuse; je me repens. « Je m'attendais à ce reproche, dit-elle. Je n'ai rien obtenu que de la complaisance et de la pitié. Non, « je ne peux plus inspirer d'amour. »

Est-il possible d'empoisonner ainsi les plus doux momens; de déchirer un cœur, avec cette froide cruauté; de tourner, de retourner, sans cesse, le fer dans la blessure! Je suis au désespoir; mais aussi ma patience s'épuise. Je sens l'impossibilité de résister, plus long-temps, à l'injustice, à la multiplicité de ces inculpations; je vais éclater... Malheureux, possède-toi; elle est mourante!

Je lui dérobe un juste ressentiment. Je vais l'exhaler auprès de madame d'Elmont.

« Persévérez, me dit-elle, soyez toujours bon, « généreux. Peut-être, hélas! votre indulgence ne « lui sera pas long-temps nécessaire. »

Cette dernière pensée me ramène auprès de Sophie, impassible et résignée. Un faible cri lui échappe; il est suivi d'un second. La nature semble faire des efforts soutenus. Vais-je être père?... Oui, tout l'annonce, et le terme n'est pas arrivé.

Nouveau sujet d'alarmes! N'en avais-je pas assez? Cependant Richelieu, né aussi à sept mois, est mort octogénaire. Oui, mon enfant peut vivre;

il vivra, pour être le consolateur de son père, et son appui près de sa mère infortunée.

On n'avait pu prévoir que les secours deviendraient sitôt nécessaires, et l'homme de l'art, à qui elle a donné sa confiance, habite la ville de Pau. Dix lieues à faire! Il est impossible qu'il arrive assez tôt. Je fais partir Georges et ses camarades; je les envoie aux villes les plus prochaines. Je leur ordonne de consulter la voix publique, de choisir d'après elle, et surtout de faire une extrême diligence.

Madame d'Elmont et Justine lui donnent les premiers soins. Je suis là, toujours là. Elle semble me voir avec satisfaction. Elle m'appelle, elle me prend la main; elle m'attire près d'elle; elle semble vouloir m'unir à son enfant. Elle me donne le doux nom de père; elle me sourit. Ah! elle a tout oublié pour se livrer au plaisir d'être bientôt mère, et mon enfant la rattachera à la vie.

Les douleurs cessent et se reproduisent; elles se dissipent, et se font sentir encore; mais elles sont faibles et deviennent rares. Le reste de la journée, et une partie de la nuit se passent dans ces alternatives. Je suis tranquille, et j'attribue ces douleurs passagères à une suite d'émotions bien opposées. Je me persuade qu'elles disparaîtront tout-à-fait. Espérance! hochet de tous les hommes!

A minuit Georges revient; la figure, et le ton de celui qu'il me présente inspirent la confiance. Philippe, un de ses camarades, en amènent un second, un troisième. Ils se réunissent autour de Sophie. Ils l'examinent, ils délibèrent. Mes yeux ne cessent d'interroger les leurs : je n'y remarque rien d'inquiétant.

Ils m'invitent à me retirer, à engager madame d'Elmont à me suivre : nous répondons que nous sommes inséparables de Sophie. Ils annoncent un accouchement prochain, et peut-être difficile : raison de plus pour ne pas nous éloigner.

Toujours des douleurs, mais faibles et courtes. L'un des trois, pour lequel les autres semblent avoir de la déférence, me tire à l'écart. « La na-« ture est sans force, me dit-il tout bas; il est à « craindre que seule elle n'opère pas la déli-« vrance. » Sophie ne nous a pas perdus de vue. Elle a remarqué un frémissement dont je n'ai pas été maître. « Faut-il mourir, s'écrie-t-elle doulou-« reusement, avant d'avoir vu mon enfant! — « Vous ne mourrez point, madame; mais votre « état demande des précautions; il prescrit des « mesures indispensables. » Il profite de ce mo-ment d'alarme pour parler d'instrumens. Leur aspect produit toujours une sorte de crise. Il est probable que celle-ci n'augmentera pas, et il ne veut pas la renouveler. Je le tire à l'écart à mon tour. Je l'interroge. « Vous êtes un homme, me

« dit-il; vous en déploierez, s'il le faut, le carac-
« tère et l'énergie. Je ne dois pas vous cacher que
« je ne réponds de rien. »

Non, je ne suis plus homme; non, je n'ai ni caractère, ni énergie, quand je tremble pour elle; je ne suis plus qu'un faible enfant. Ma douleur éclate, je le sens, et je ne peux m'éloigner.

C'est elle, qui peut-être me sera ravie, dans quelques instans, dont j'ai flétri, abrégé les beaux jours, c'est elle qui m'appelle, qui me console. Elle partage ses tendres soins entre sa mère et moi. Il semble que ce soit nous qui soyons menacés. Elle nous remercie du tendre intérêt que nous lui portons! Elle regrette de m'avoir tourmenté! Elle me demande pardon, à moi, l'unique cause de ses chagrins.

Les accoucheurs nous invitent à ménager la malade, à prévenir toute espèce d'émotion. Ils nous prient, pour la seconde fois, de passer dans la chambre voisine. Pourquoi exiger que nous sortions? Ont-ils désespéré d'elle? Ils ajoutent que le moment d'opérer est arrivé. Madame d'Elmont persiste à vouloir aider sa fille. Moi, je ne sais que souffrir.

Je m'éloigne de quelques pas; je vois les apprêts effrayans... « Adieu, bon ami, adieu, me dit « Sophie. » Je revole à elle; je la tiens embrassée; on emploie la force pour m'en détacher. Justine appelle Georges et Philippe; ils m'entraînent à

l'extrémité de la maison; ils m'y gardent à vue, et là, j'attends mon sort, dans les plus douloureuses angoisses.

Je prête l'oreille; je n'entends pas un cri... Peut-être l'éloignement... peut-être aussi son extrême faiblesse... « Va, Georges, va à la porte de sa « chambre; je te promets de ne pas m'échapper. « Va, écoute, et reviens, à chaque instant, me « rendre ce que tu auras entendu... »

Georges ne revient pas. « Va, Philippe; par pi- « tié, tire-moi de l'incertitude affreuse où je suis. « — Si monsieur veut me promettre comme à « Georges... — Je promets, je tiendrai... Va. »

Humanité cruelle et mal entendue! Ils veulent ménager mes yeux; ils ne sentent pas qu'ils torturent mon cœur.

Je ne peux résister plus long-temps à ce que je souffre. J'oublie de vaines promesses; je sors, je m'élance, j'arrive... Je suis arrêté par madame d'Elmont, fondante en larmes, et ne pouvant articuler un mot. « C'en est fait, m'écriai-je, » et je tombe privé de sentiment.

Je me retrouvai sur mon lit. Madame d'Elmont, assise près de moi, s'abandonnait à sa douleur... Je veux la revoir encore; je veux chercher la vie sur ses lèvres, l'animer de la mienne : mes gens se jettent devant moi. « Laissez-le, dit madame « d'Elmont; qu'il la voie; qu'il lui adresse ses ten- « dres et vains regrets; qu'il pleure, et qu'il se « soulage.

« — Il est donc vrai... c'en est donc fait !... Et « l'enfant ? le malheureux enfant !... Vous baissez « les yeux ; vous n'osez me répondre... J'ai tout « perdu. Je les ai tués l'un et l'autre.

« Cruels ! vous m'avez ravi son dernier adieu ; « vous m'avez empêché de recueillir son dernier « soupir. Elle eût répété son pardon ; il eût, ce « me semble, modéré ma douleur... Allons, mar- « chons, contemplons notre ouvrage... Qui m'ar- « rête encore ? qui me tient la main ?... C'est Geor- « ges, baigné dans les pleurs.

« Hé, que me font vos larmes à tous ! Vous me « plaignez, au lieu de me punir. Je vais me faire « justice ; je vais voir ma victime. »

Quel spectacle, grand Dieu ! cette femme, naguère brillante d'attraits, n'offre plus que l'image hideuse de la destruction, du néant. Il ne reste rien d'elle. Je ne la reconnais plus. Cet organe si doux, si pénétrant, ne résonnera plus à mon oreille. Ce cœur brûlant ne répondra plus au mien. Tout est éteint, tout est mort. La tombe attend sa proie. Orgueil humain, venez vous abaisser ici !

Je m'approche d'elle, dans un silence religieux. Je détourne la vue de ce visage défiguré. Je cherche sa main. Cette main, toujours prête à donner le signal du plaisir, est roide et glacée !... Son anneau ! oh, il ne me quittera plus. Il devait être le gage de son bonheur : il fut celui de sa mort...

Quel est ce bassin que couvre un voile ? Que

renferme-t-il?... Dieu! grand Dieu, un enfant défiguré, presque en lambeaux... Mes cheveux se hérissent; un mouvement de frayeur me fait tourner la tête, et je retrouve sa malheureuse mère. La mort, partout la mort, toujours la mort!

Images affreuses, dont je ne peux me détacher! Sans mouvement au milieu d'elles, je les redoute et les contemple. Je m'en éloigne, j'y reviens. J'ai la force de toucher encore ce voile funèbre : l'effroi le fait retomber.

«Monsieur, il y a deux grandes heures que vous « êtes ici. — Georges, j'y apprends à mourir. — « Monsieur, n'ajoutez pas à ce que je souffre. Suivez-moi, par pitié pour mes cheveux blancs, « pour mes longs services. — M'en éloigner, c'est « les perdre une seconde fois. Ma place est près « d'eux; je ne les quitterai plus.»

Mes transports se reproduisent avec une force nouvelle. Je saisis Georges; je l'entraîne près du lit mortuaire : « Vois-tu cette femme? elle est « morte de l'excès de son amour.» Je le pousse vers le bassin, je relève le voile : « Vois-tu cet « enfant? Je l'ai tué dans le sein de sa mère, et je « ne trouve pas de larmes!... Des larmes! elles sont « la consolation de l'infortune : le coupable n'en « doit pas répandre.....

.....

Que s'est-il passé... où suis-je?... Je reviens d'un long évanouissement. Je reconnais madame d'Elmont. Sa douleur me rappelle tout ce que

j'ai perdu. Je me lève, je sors; ils me laissent aller. Oh, je prévois ce qu'ils ont fait! J'entre dans cette chambre... Tout est enlevé, tout a disparu. Il n'y reste rien de ce qui fut à son usage.

« Où l'a-t-on déposée? Je veux le savoir; je « veux aller gémir sur sa tombe... Personne ne « me répond... Je trouverai, sans vous, l'asyle de « la mort. »

Je sors, je parcours le village... Je cherche des tombeaux. J'aperçois un groupe d'enfans, qui jouent sur les débris de l'espèce humaine!... Je ferme les yeux, je pousse des cris... « Ceux-là vi- « vent; ils sont la joie de leurs parens... Le mien « est mort!... Éloignez ces enfans, éloignez-les... »

Il n'est pas de forces humaines qui puissent résister à la violence, à la continuité de ces secousses... Je me sens défaillir une seconde fois... Je cesse au moins de souffrir.

CHAPITRE XXXII.

Conclusion.

Où m'a-t-on transporté? Je ne reconnais pas cette chambre, cet ameublement. Combien d'heures, de jours se sont écoulés? Pourquoi suis-je environné de gens que je ne connais pas?... Quel vide dans ma tête, et dans mes idées? Il me semble que je suis malade, bien malade. Je me sens incapable d'aucun mouvement. Je veux parler; je

ne trouve point de voix. Je porte un œil affaibli sur tout ce qui m'entoure...

Un vieillard affligé relève sa tête abattue. Il me fixe, il vient à moi. « Grand Dieu, s'écrie-t-il, « nous le rendez-vous pour la seconde fois ! » Le son de sa voix ne m'est pas étranger. Je regarde plus attentivement... C'est Georges, mon bon Georges. Je veux lui tendre la main; je n'ai pas la force de la soulever.

Quel est ce jeune homme qui s'élance vers moi? Il me presse dans ses bras; son œil est humide; sa figure pleine d'expression... Me trompé-je?... Non, c'est bien lui, c'est Soulanges. Pourquoi est-il ici? Pourquoi garde-t-il le silence? Je sors d'un songe, pénible et sans liaison, et on ne me dit rien qui me rappelle le passé, qui m'éclaire sur le présent.

Une femme! Une femme!... Ah, c'est Justine. Justine! où est Sophie? Pourquoi n'est-elle pas près de moi... Dieu! Dieu! Il se reproduit, ce passé que j'étais trop heureux d'avoir oublié. Je m'en retrace toute l'horreur... L'émotion est trop forte; je ne la soutiendrai pas... Ah, des larmes!... J'en retrouve enfin. Je me sens soulagé.

Soulanges me parle enfin, et ne raisonne pas. Il ne cherche pas à me consoler; il s'afflige avec moi. Il me fait sentir le danger que j'ai couru, la nécessité de me modérer, long-temps encore, et il ne m'entretient cependant que de mes peines. Il sait qu'il ne peut m'en distraire; il a l'adresse

de me les montrer dans l'éloignement; il les fait, pour ainsi dire, rétrograder. C'est mettre, entre elle et moi, le voile salutaire de la distance et du temps.

Ainsi ces météores destructeurs, que l'œil distingue à peine, n'excitent que l'anxiété, lorsqu'ils terrifient ceux dont ils menacent la tête.

Je suis à Saint-Gaudens. J'y suis venu, sans tenir de route suivie; fuyant les habitations, les enfans, les femmes, qui se trouvaient sur mon passage; appelant, invoquant Sophie, mon fils, et la mort. Georges et Philippe me suivaient à une certaine distance. Ce sont eux qui m'ont relevé, privé de force et de sentiment; qui m'ont placé dans cette maison; qui y ont conduit madame d'Elmont, et tous ont veillé sur des jours que je ne désire pas prolonger.

Mon esprit a été aliéné; une fièvre brûlante a desséché mon sang; depuis deux mois je suis dans un état désespéré... Eh, que m'importe la vie? Un signe avertit Soulanges que ce n'est pas de moi qu'il faut m'entretenir. Qu'il me parle de Sophie.

Au moment où ma maladie s'est développée, madame d'Elmont a envoyé un exprès à Soulanges. Elle ne m'a quitté, qu'après l'avoir établi près de moi. Elle est allée déposer, dans la sépulture de ses ancêtres, les restes embaumés de sa fille et de mon fils. Il n'y a plus rien d'eux dans les Pyrénées. Deux cents lieues nous séparent

déja! Dans l'état où je suis, c'est un monde qu'on a mis entre nous.

Soulanges a le ton d'une profonde sensibilité, et cependant ses expressions, douces et mesurées, adoucissent ses tableaux. Il calmerait une douleur ordinaire... Mais la mienne!

Justine me présente je ne sais quoi, quelque médicament sans doute. Et elle aussi elle devait être mère... Elle l'est, je m'en aperçois en prenant le remède. Est-elle plus heureuse que moi? N'a-t-elle point à pleurer sur cette innocente créature?

On interprète mal mes signes. Justine sort, et revient avec un enfant beau, plein de vie et de santé. Je détourne la tête avec un serrement de cœur affreux. « Otez cet enfant, ôtez-le... que sa « mère s'éloigne : c'est une femme; je ne veux « plus en voir. » Voilà les premiers mots que je prononce. Ils sont arrachés par la violence de mes sensations.

Cet état d'exaspération ne pouvait durer. Nos douleurs sont proportionnées à nos forces physiques. Il faut des organes vigoureux pour sentir avec énergie. Les miens, affaiblis, affaissés, ne sont susceptibles que de mélancolie; mais celle-ci est profonde. Elle ronge, elle mine, elle tue peu à peu. Que lui reste-t-il à faire? je suis déja mourant.

Quel est cet homme? Mon médecin. « Je trouve « beaucoup de mieux, dit-il. » Soulanges répond

par un mouvement de tête. « Ah! j'entends : la « mémoire est revenue avec la raison et le jugement. — Et il ne s'en sert que pour nourrir sa « douleur. — Il a déja trop du mal physique. Monsieur, l'homme raisonnable sait donner de justes « bornes à tout. L'affliction immodérée annonce « absence de principes, ou de caractère. » Il veut éveiller mon amour-propre, l'opposer à mon cœur : que m'importe ce qu'ils pensent de moi!

Soulanges et lui commencent une conversation qu'ils rendent sans doute agréable et variée. Ils cherchent à me distraire, à forcer mon attention : je ne peux écouter.

Ils me rappellent cependant le roman astronomique de Soulanges. Il m'a occupé une journée entière ; mais alors je n'avais point de remords.

Je m'efforçai de me tourner de l'autre côté : je ne voulais ni voir ni entendre. Ils s'aperçurent bientôt que l'esprit et l'érudition deviennent fatigans quand ils sont déplacés. « Il ne peut vivre « quatre jours dans cet état, dit le médecin, à « voix basse. » J'entends ce que j'ai intérêt à savoir. Dans quatre jours donc tout sera fini. Je croyais qu'il est plus difficile de mourir.

« Il faut le ramener à des sensations douces, « attachantes. » Présomptueux! quels sont donc vos moyens? « Monsieur de Soulanges, il n'y a « point à balancer : employons le grand remède. « — Je ne crois pas qu'il soit temps encore. — « Peut-être dans deux jours il sera trop tard. —

« Pourra-t-il supporter une pareille émotion? — « Je l'ignore; mais de toutes les affections, celles « de la joie sont les moins dangereuses, et nous « sommes réduits à la nécessité d'opter. » De quel remède parlent-ils donc?

L'enfant de Justine pleure. Il est dans la chambre voisine! Pourquoi le mettre aussi près de moi? Ce n'est pas cruauté, sans doute; c'est une inexplicable imprévoyance : ils ont cependant vu quel effet a produit sur moi cet enfant... Je l'entends encore! « Éloignez-le, éloignez-le donc. « — Pourquoi l'éloigner, mon ami? — Sa vie me « fait mal. — Elle peut rappeler la vôtre. — Elle « l'abrégera. — Mon ami, revoyez cet enfant. — « Je consens à mourir; mais par grace, épargnez-« moi quelques douleurs. — Vous ne m'entendez « pas, et je crains de m'expliquer. — Parlez, je « puis tout entendre, hors les pleurs de cet en-« fant. — Vous en avez perdu un; mais vous en « aviez deux. — Fanchette! Fanchette!... »

La force des sels, de l'éther me rouvrent les yeux. « Fanchette, dis-je encore, » et mes muscles, long-temps contractés, se distendent; je sens que je souris. J'éprouve un calme bienfaisant, réparateur. Justine est là. Elle tient l'enfant; elle me le présente. Mes bras s'élèvent vers lui; je trouve de la force pour le prendre; je le place à côté de moi. Ma joue touche à la sienne; de douces larmes s'échappent... Oui, oui, ce remède est bon.

« Et sa mère, sa mère ! — Elle est à Paris. « Vous cherchez à abuser ma douleur. Pour la « dernière fois, ôtez-moi cet enfant. S'il était le « mien, Fanchette serait ici. Je l'éleverai, m'a-t-elle « dit. Il ne passera pas aux mains d'une étrangère. « Fanchette ne l'a pas repoussé au moment de sa « naissance; elle ne lui a pas refusé son sein; elle « n'a pas voulu qu'une autre fût aussi sa mère. »

La porte s'ouvre... c'est elle ! oui, c'est elle, je la vois... je me meurs... je renais.

Je rapproche l'enfant; j'attire à moi sa mère; je les tiens embrassés tous les deux. Nos larmes se confondent. « Fanchette, il y a quelques mois « tu as sucé ma blessure; aujourd'hui tu arraches, « de mon cœur, le trait empoisonné : je te devrai « deux fois la vie. »

Depuis huit jours elle est ici, et elle n'a pas osé m'approcher, se faire entendre ! elle s'éloignait, pour donner un libre cours à ses sanglots. Elle souffrait comme moi; elle s'éteignait avec moi. « Cher enfant, depuis huit jours tu t'es abreuvé « de larmes. Viens prendre le sein de ta mère, « rassurée et heureuse. »

L'innocent entend sa voix; il lui tend les mains, il lui sourit. Elle s'assied près de moi; elle ouvre son corset. La bouche rosée de l'enfant s'applique à un sein d'albâtre. Elle regarde avec une expression ! Son œil enchanteur se tourne vers moi. Il semble me dire : Vois comme je t'aime en lui.

Quel tableau ! quelles sensations il fait naître !

Ah, qu'elle soit là, toujours là. Elle seule peut éloigner le souvenir déchirant de la malheureuse Sophie. « Que je te voie toujours; que je me par-« tage entre toi et mon fils. — Monsieur... — Fan-« chette, ne me nomme pas ainsi. — Mon ami, « vous désiriez... — Non, Fanchette, non, plus « de *vous*. L'amour dit *toi*. — Et j'aurai tant de « plaisir à le dire! Mon ami, tu désirais un fils, « mais... — Hé bien, j'embrasse ma fille! pourquoi « ce ton timide? qu'importe qu'un nom obscur « s'éteigne? » Et je les presse encore toutes deux dans mes bras.

Soulanges, cher ami, que ne te dois-je point! tu t'es arraché, pour moi, aux délices de la capitale. Frivole et sensible à la fois, tu as consulté ton cœur; tu y as trouvé ce qui devait ranimer le mien, le rattacher à la vie.

Le médecin fait un signe : l'excellente fille obéit. « Fanchette, tu me quittes! — Monsieur, « vous sentez trop vivement. Je ne crois pas de-« voir prolonger votre émotion. — Hé, monsieur, « croyez-vous qu'elle me soit moins présente, « pour n'être pas ici!

« Vous l'avez voulu, docteur, dit Soulanges. — « Ah, mon ami, qu'il a bien fait! — Il ne nous « reste maintenant qu'un parti à prendre : c'est « de lui céder. — Je ne cède jamais. — Vous ne « savez pas à quel homme nous avons affaire. — « Il est indispensable qu'il prenne un peu de re-« pos. — Hé, monsieur, jouir n'est-ce pas repo-

« ser! — Tout cela est fort bien; mais je suis « inexorable. J'exige que madame se retire. — « Fanchette, laisse-moi ma fille, et je serai sûr « de te revoir bientôt. »

Il a raison, le repos m'est nécessaire. Une potion calmante me le procure. Je m'endors d'un sommeil doux et paisible.

A mon réveil, je retrouve Fanchette, ma fille et mon ami. Le médecin me prend le pouls, et, dans un accès de vivacité gasconne, il jette, par la fenêtre, potions et opiats. Voilà le seul remède que j'ordonne, dit-il, en désignant Fanchette; mais il faut en user avec une extrême discrétion.

Je n'ai eu jusqu'ici que le temps de la voir; je n'ai pas eu celui de l'examiner. « Approche-toi, « Fanchette; viens, que j'achève de te reconnaître. « Ah, c'est bien toi. Je retrouve tes charmes, ta « gaieté, tes graces, ton aimable abandon, ce tout « inconcevable, dont tu ne connais pas la puis- « sance; mais auquel il est impossible de résister. « Fanchette, donne-moi ta main : je te vois mieux « quand je te touche.—Mademoiselle, retirez votre « main, et raisonnons. Vous m'avez prouvé à Paris « l'inutilité des précautions, et je n'en prendrai « pas ici. Observez seulement que l'ivresse des sens « est mortelle, dans l'état de faiblesse où se trouve « Francheville. Rappelez-vous que vous êtes ve- « nue de Paris en poste; que vous ne vous êtes « pas arrêtée deux heures en route; que vous avez « passé ici huit jours, dans le désespoir et les

« larmes; qu'un sang, à demi brûlé, portera le « ravage dans les veines de votre Honorine; qu'il « est urgent de rendre au vôtre une fraîcheur sa- « lutaire.

« — Il a raison, Fanchette; nous n'avons plus « le droit de vivre pour nous : tout pour Hono- « rine ! »

Ils vont souper ici, près de moi. Je la verrai une grande heure encore, et elle me laissera, en sortant, l'espoir du lendemain.

Quoi, déja! les heures sont quelquefois si longues! qu'elles sont courtes aujourd'hui! elle va me quitter; elle me présente ma fille. Derrière la figure de l'enfant, j'ai rencontré la sienne... Soulanges ne m'a vu prendre qu'un baiser.

Justine est maintenant au service de Fanchette; c'est mon bon Georges qu'on établit près de moi. Être heureux, qui ne se doute pas de son bonheur! Le long cours de sa vie est un jour sans nuages. Peu de jouissances, sans doute; mais les gens passionnés les achètent si cher!

Il est causeur, quand cela me convient. Il m'apprend bien des détails que j'ignorais, et tous prouvent le dévouement absolu de Soulanges, l'amour inépuisable de Fanchette.

Elle a pleuré Sophie. « Elle aimait M. de Fran- « cheville, a-t-elle dit : je pleure sur elle et sur « lui. Georges, parle-moi encore de Fanchette; « répète-moi souvent son nom... Ce n'est pas cela,

« Georges, tu m'endors... — Alors, monsieur, je « suis le conteur qu'il vous faut. »

Elle a devancé l'aurore; elle paraît avec elle. Mais l'infatigable Soulanges est là. Les surveillans rendent les caresses plus rares, mais plus douces. Un baiser, pris à la dérobée, en vaut vingt.

Le médecin est enchanté de mon état. Il ne se doute point que nous nous sommes un peu écartés de l'ordonnance. Voilà ces messieurs! ils prescrivent la diète, on mange et on guérit.

Je roule dans ma tête un projet bien simple, bien naturel, que le monde désapprouvera, et que le lecteur devine aisément. Celle qui, sans naissance, sans fortune, sans état, sans considération, a balancé constamment, dans mon cœur, celle qui avait tout ce qui éblouit, attache et fixe les hommes, n'est-elle pas l'objet que j'ai toujours préféré? Celle qui n'a jamais prétendu à rien; que l'amour désintéressé a constamment conduite; qui, à l'issue de mon combat, a exposé sa vie, pour me conserver à sa rivale; qui a ménagé sa fierté; qui a ployé sous elle; qui m'a vu, sans murmurer, passer dans ses bras; qui a donné des larmes à sa mort prématurée; qui au premier mot de Soulanges est revenue à moi; que le destin semble avoir conservée, pour la consolation, le bonheur du reste de ma vie; celle-là, dis-je, n'a-t-elle pas des titres, des droits, incontestables, sacrés? Que leur opposera l'opinion? des préjugés. Je leur oppose, moi, l'équité et l'amour.

« Mes amis, écoutez-moi : l'homme prêt à finir, « se détache du monde, et de ses illusions. Il voit « les choses, sous leurs véritables rapports; il les « juge avec impartialité. Pourquoi ceux que doit « rassembler un jour la poussière des tombeaux, « établissent-ils, entre eux, des distinctions ridi- « cules? pourquoi ceux qui se jugent, qui s'ap- « précient, qui éprouvent un attrait qui les attire « constamment l'un vers l'autre, ne franchiraient- « ils pas les barrières, que des conventions bizarres « leur opposent? Fanchette, ma séduisante, ma « digne amie, toi qui m'as consacré tout ton être, « et à qui j'appartiens désormais, sans retour, te « laisserai-je en butte à l'humiliation qui poursuit « une fille sensible et faible? en serai-je moins « Francheville, quand tu seras mon épouse? Je ne « serai pas descendu aux yeux scrutateurs du « monde; je t'aurai élevée jusqu'à moi. Fanchette, « tu veux répondre; je te pénètre. Point de mots, « des choses. Parle, j'écoute.

« — Mon ami, ta proposition ne m'étonne point; « tu devais me la faire; je l'attendais; mais il doit « me suffire d'en avoir été jugée digne. — Fan- « chette, que vas-tu dire? — Aussi tendre, aussi « délicate que toi, je n'avilirai point l'homme que « j'adore. — M'avilir! ah, Fanchette, quelle opi- « nion as-tu donc de toi! — Mon ami, ces con- « ventions, que tu appelles des préjugés, sont « respectables : c'est sur elles que repose l'ordre

« social. Il indique des places, il marque des dis-
« tances. Cent mille individus, qui voudraient tout
« rapprocher à la fois, détruiraient tout. Destiné,
« par ta naissance, par tes talens, à remplir les
« grandes places; appelé à être un des conserva-
« teurs de cet ordre, que tu veux intervertir au-
« jourd'hui, que répondrais-tu à ceux qui seraient
« tentés de t'imiter, et qui, forts de ton exemple,
« te diraient : Celle que vous avez honorée du
« nom de votre épouse est aussi une fille de néant?
« — Ce que je leur répondrais! Elle m'a sauvé
« deux fois la vie, et elle n'a que des vertus. Tu
« n'as point d'ancêtres? Vénus n'en avait pas; en
« fut-elle moins la reine des amours?

« —Mon ami, je ne dépends que de moi; je n'ai
« point d'entours; le blâme ne peut m'atteindre.
« Je vivrai avec toi et pour toi. Fière d'avoir re-
« fusé le plus précieux des titres, je le serai en-
« core d'être ta maîtresse. — Hé bien, Fanchette,
« as-tu fini? n'as-tu plus rien à m'opposer? Je
« laisse tes objections, et je lève tous les obstacles.
« Je réalise ma fortune; je t'épouse; je passe avec
« toi dans l'Amérique septentrionale. On ne de-
« mande point là quels étaient les aïeux d'une
« femme charmante, qui fait les délices de la so-
« ciété, parce qu'elle n'en a pas besoin. — Non,
« mon ami, je ne t'enlèverai point à ta patrie;
« elle réclame tes services; tu les lui offriras. Tes
« loisirs appartiendront à Fanchette; son amour
« attentif les embellira.

« — Soulanges, vous êtes désintéressé, équita-
« ble; prononcez entre nous.

« — Vous avez fait tous deux votre devoir. Je
« n'établirai pas à quel point vos motifs sont ad-
« missibles ou faibles. Une discussion est inutile,
« avec des personnes qui tiennent aux principes,
« et qui ont du jugement. Mademoiselle, les an-
« nées passent rapidement; ce charme, qui se ré-
« pand jusque sur votre faiblesse, s'évanouira en-
« fin. Que ferez-vous de votre vieillesse, quand la
« société, que vous aurez cessé d'éblouir, vous
« délaissera? Vous avez un enfant. Que lui ré-
« pondrez-vous, s'il vous reproche un jour de
« l'avoir volontairement privé de son état, et du
« nom de son père? Honorine est un lien qui vous
« unit déja : elle sera votre excuse aux yeux du
« monde, quand vous en aurez contracté un plus
« fort. »

Il prend l'enfant, il me le remet : « Mademoi-
« selle, le père et la fille sont également à vous;
« vous ne les séparerez pas.

« Crois-tu, me dit-elle, qu'il ne m'ait pas coûté
« de te combattre? n'as-tu pas jugé que j'ai été
« soutenue par l'orgueil flatteur de tout te sacrifier?
« ne sens-tu pas avec quel sentiment délicieux je
« prendrais ton nom et ton rang, j'avouerais pu-
« bliquement mon amour; avec quel empresse-
« ment, quelle active constance je m'efforcerais
« de justifier une élévation, qui blesse les conve-
« nances? Souviens-t'en, mon ami : t'adorer, te

« trouver un moment, te posséder, avec la certi-
« tude de te perdre un moment après, était pour
« moi le bien suprême. Quel nom donner à la
« destinée qui m'attend! Mais, Francheville, cette
« inexprimable félicité durera-t-elle? Si le temps
« amenait la froideur, le dégoût; si tu réfléchissais
« à des espérances fondées, et perdues sans re-
« tour; si un mot, un seul mot annonçait des re-
« grets! ah, Francheville, que deviendrais-je? ta
« chaîne est légère aujourd'hui : quel fardeau pour
« moi que celle que tu t'efforcerais de rompre, et
« que tu me reprocherais de t'avoir donnée! —
« Arrête, Fanchette, arrête. Ne prévois pas un
« avenir, qui n'existera jamais. As-tu remarqué
« dans ma conduite, dans mes procédés, dans
« mes discours, dans les choses même les plus in-
« différentes, rien qui annonçât l'ingratitude ou
« la dureté? L'amour peut s'éteindre, sans doute,
« dans le cœur d'un galant homme; mais combien
« de dédommagemens n'a-t-il pas alors à offrir!
« L'estime, l'amitié, la confiance ne suffisent-elles
« pas aux glaces de la vieillesse? Mais pourquoi,
« rayonnante encore de jeunesse et d'attraits, fran-
« chis-tu une suite d'années, qui appartiennent
« aux amours et aux plaisirs? Employons-en le
« cours; tâchons de le prolonger; et lorsque enfin
« la volupté aura fui loin de nous, nous en par-
« lerons, pour en reparler encore; nous en re-
« trouverons les traces dans le bonheur de nos
« enfans. »

Un baiser, mille baisers sont sa réponse. Il est convenu que nous serons unis, quand les bienséances le permettront, et qu'en attendant...

« Combien de jours faudra-t-il encore attendre ?
« — Autant que l'ordonnera le médecin. — Ah,
« Fanchette, il a interdit les baisers, et tu vois quel
« bien ils me font! — Plus bas, mon ami. M. de
« Soulanges nous écoute, et tu n'as pas oublié les
« portes fermées à double tour, les clés sous le
« traversin... — En vérité, mademoiselle, vous
« n'êtes pas plus raisonnable que lui. — Hé, mon-
« sieur, ma pauvre tête, mon cœur sont dans
« l'ivresse : sais-je ce que je fais, ce que je dis ? »

Je me porte bien, fort bien. Je me lève, je marche... les jambes un peu faibles cependant. Ah, cela m'autorise à prendre le bras de Fanchette; nous faisons quelques tours de chambre, et quand le régulateur Soulanges a le dos tourné...

Justine l'appelle; il la suit; elle ferme la porte; j'ouvre mes bras; Fanchette s'y précipite. Délices toujours nouvelles, vous allez donc renaître!
« Mon ami, sois prudent. Songe que le cher en-
« fant n'a pas quatre mois encore... »

Ai-je été prudent? je l'ignore; mais je sais que j'ai été heureux, parfaitement heureux, et je consentais à mourir! je n'étais pas dégoûté de la vie; mais je ne croyais plus au bonheur. Je l'ai retrouvé, tel qu'il se présenta à moi à l'auberge de Chantilly, au château d'Ermeuil, dans la grotte

d'Eustache, dans le petit lit de la rue Saint-Antoine, et jamais, je le sens, je l'avoue, je n'en ai goûté d'aussi pur, d'aussi vif. Ah, Fanchette, c'est toi que j'ai aimée, que j'aime, que j'aimerai par-dessus tout.

« Parbleu, Justine, c'était bien la peine de me « déranger pour une semblable vétille! il est ar- « rivé un malheur, disiez-vous d'un air affecté, « et il s'agit d'un lapin qui s'est cassé la pate! »

Elle est toujours fine, toujours obligeante, cette Justine! Je la remercie par un coup d'œil imperceptible. Soulanges me logerait à un bout de la ville, Fanchette à l'autre; il ferait griller les portes et les fenêtres, Justine trouverait les moyens de nous réunir.

Il est convenu que dans huit jours nous rendrons Soulanges à Paris et aux plaisirs. Nous voyagerons pendant le reste de l'année, et nous rentrerons dans la capitale sur les ailes de l'hymen et de l'amour.

Le médecin a cessé de me voir, Soulanges de me surveiller. Nous sommes libres, parfaitement libres. Les jours, les nuits se succèdent, se ressemblent, et paraissent toujours nouveaux.

Tout est prêt; nous partons demain; nous quittons les Pyrénées. Ce départ réveille de tristes et attachantes idées. Elles m'agitent, elles me tourmentent. « Mon ami, pourquoi me dissimuler quel- « que chose? Je n'ai pas mis d'obstacles à tes trans-

« ports; t'interdirai-je un souvenir? Viens, viens « avec moi donner une dernière larme à la jeu- « nesse et au malheur. »

Nous sortons; nous observons en route un silence religieux; nous entrons dans le dernier asile. Sous des arbres antiques s'élève un monument à la fois noble et simple. Elle dirige mes pas de ce côté. Je m'approche, je lis... Je croyais aller à ma ferme; visiter cette chambre, où s'est passée la dernière scène. Je la croyais transportée à Paris... On a bien fait de me le dire.

C'est donc ici qu'elle repose! Cette terre, que je presse de mes genoux, doit couvrir tour à tour les objets de notre vénération et de notre culte. Qu'en reste-t-il quand vingt générations sont enfouies après eux? quelques livres... qu'on ne lit plus.

Cette réflexion amène un profond soupir. Je regarde Fanchette; ses yeux sont fixés sur moi. Chacun de nous semble dire de l'autre : Ce sera là aussi ma destinée... Éloignons ces sombres idées; échappons au néant; rentrons dans le séjour de la vie.

« Dis-moi, Fanchette, qui s'est occupé de cou- « vrir décemment les restes de Sophie?... Tu rou- « gis! c'est répondre. » Je l'embrassai avec l'expression de la plus vive reconnaissance.

« Mon ami, il te reste à consommer un acte « de justice. La mère est morte avant sa déli- « vrance. L'enfant, mutilé, a donné cependant

« quelques légers signes de vie. La loi t'autorise, « dit-on, à dépouiller madame d'Elmont... — « Fanchette, j'ignorais que j'eusse un devoir à « remplir : je te remercie de me l'avoir indiqué. »

A notre retour à Saint-Gaudens, je signe, et j'expédie une renonciation formelle à tous mes droits sur les biens de feu madame de Francheville. Quelle femme que celle qui m'estime assez pour ne jamais douter de moi, et qui n'oublie rien de ce qui peut flatter ma sensibilité, et ajouter à ma réputation !

Nous ne pensons plus qu'à nous éloigner de ces lieux, si tristes et si chers à la fois, où j'ai tout perdu, tout retrouvé. Nous avons une voiture spacieuse, où nous prendrons Justine avec nous. Elle se chargera quelquefois d'Honorine : Fanchette ne se doit pas tout entière à l'amour maternel.

Je donne à mon bon Georges une carriole commode. Philippe, armé d'une carabine toute neuve, nous servira d'escorte.

Nous sommes en route, et je m'aperçois bientôt que Justine est de trop. Elle a un œil perçant, qui intercepte la pensée, et qui quelquefois fait rougir Fanchette. Allons, au premier gîte, je changerai ces arrangemens-là. Je mettrai Justine avec Georges. Mais Honorine ? Hé bien, je la tiendrai à mon tour : je suis son père pour quelque chose, et je ne dois pas avoir les bénéfices sans les charges.

« Mon ami, dînera-t-on bientôt, me dit Fan-« chette? » Il n'y a pas deux heures que nous avons déjeuné. Je n'ai pas plus d'appétit qu'elle; mais comme elle, j'ai besoin de parler amour; et l'orateur éloquent aime à joindre l'expression du geste au charme de la parole.

Nous arrêtons, nous descendons, nous remontons; nous descendons encore. Il est sept heures du soir, et nous avons fait cinq lieues! N'importe, nous voilà dans une auberge, assez médiocre, à la vérité; mais que nous faut-il? un lit. Cela se trouve partout, et le meilleur n'est pas le plus doux, disent les connaisseurs.

Justine vient nous éveiller. « Madame, si vous « voulez faire six lieues aujourd'hui, il est temps « que vous montiez en voiture. » Je vous l'ai dit : rien ne lui échappe. Nous nous habillons; nous nous embrassons comme si nous allions nous séparer... N'est-ce pas l'être qu'être trois?

« Justine, n'avez-vous rien oublié? — De ce « qui peut vous faire plaisir? Je ne le crois pas, « madame... » Ah, ah! la barcelonnette, attachée hier sur l'impériale, est aujourd'hui suspendue dans l'intérieur de la voiture. « Madame, j'ai re-« marqué qu'Honorine vous échauffait, et que « mes genoux vous gênaient quelquefois. L'enfant « sera plus fraîchement dans sa barcelonnette, et « constamment bercé, sa petite voix perçante ne « vous empêchera plus de causer. »

Elle n'attend pas de réponse. Elle va, en sau-

tant, se placer à côté de Georges, qu'elle se promet, dit-elle, de lutiner pendant toute la route. La singulière et précieuse femme! Que dis-je? n'a-t-elle pas développé la même adresse, n'a-t-elle pas eu les mêmes prévenances pour l'infortunée... Justine ressemble un peu à ces courtisans, amis des graces, et non du prince.

« A propos, qu'est devenu son enfant? — Il est « en nourrice dans les montagnes. — Mettre son « enfant en nourrice! — C'est un malheur attaché « à sa condition. — Et que partagent, volontai- « rement, bien des femmes qui n'ont rien à faire.

« Oh! aujourd'hui, nous avançons : nous ferons « au moins quinze lieues. — Mon ami, tu t'en « aperçois! — Je n'ai cependant pas compté les « relais. — Ce n'est pas là non plus ce que je « compte. » Et, son petit compte à part, elle lui donne un air si vif, si piquant, et si voluptueux!

« Mais mon ami, nous allons, nous allons... Où « allons-nous? — Je n'en sais rien. — Si tu voulais « aller quelque part?... — Quelque part? nous y « arriverons sans doute. — Et sans nous en aper- « cevoir. — Nous sommes ensemble. — L'univers « est dans cette voiture. — Laissons-la rouler.

« — Mais Honorine? — Elle dort. — Elle pren- « dra l'habitude d'être bercée. — L'habitude est « déja prise. — Elle ne te laissera plus dormir. — « Nous y gagnerons tous les deux. — Nous ne « pouvons pas cependant l'élever dans une ber- « line. — Ce n'est pas mon intention. — Il faudra

« s'arrêter enfin. — Aussitôt que tu le voudras. « — Monsieur, je le veux tout de suite. — Phi- « lippe, faites arrêter au premier village.

« Nous pouvions voir Pau, Bordeaux, Nantes. « — Mon ami, je ne veux voir que toi. — Tu « manqueras de bien des choses dans un village. « — Un air pur pour Honorine, Francheville pour « moi... — Et Fanchette pour Francheville, voilà « tout ce qu'il nous faut. »

Ce village convient, en effet, à des amans qui veulent vivre pour eux. Là-bas, j'avais une maison; ici, il n'y a que des chaumières. Justine nous demande si nous voulons nous faire ermites? Je lui demande si la retraite lui fait peur? « Oh, « monsieur, on trouve un homme partout. — Et « pour n'avoir pas à le chercher, on le mène avec « soi. » J'ai remarqué que M. Philippe... Fanchette me marche sur le pied.

Il est reconnu que tout manque ici. « Que vou- « lons-nous, dit en riant ma charmante Fanchette? « passer quelques mois. Qu'importe que ce soit « ici ou ailleurs? Point de distractions extérieures; « point de superfluités au-dedans. Tant mieux, « mon ami. Ces prétendus avantages ne tournent « jamais au profit de l'amour.

« Madame, dit Justine, qui écoutait en enve- « loppant le cher enfant, voulez-vous me permet- « tre de vous conter une historiette? — Contez, « Justine. — J'avais quinze ans; j'étais jolie; un « officier de dragons me le dit; je le crus. Il me

« dit que jolie fille de quinze ans doit aimer; je le « crus encore. Il me dit que quand on s'aime, il « faut toujours être ensemble; cela me parut na- « turel. Il me proposa son bras; je le pris. Quand « nous fûmes au Pont-Royal, il me proposa une « voiture; j'y montai. Il me conduisit dans un « village, qui ressemble assez à celui-ci. Il loua « une maison, où, comme dans celle-ci, il n'y « avait point de superfluités, et quand on n'a « qu'un lit, il faut bien coucher deux.

« Nous nous aimâmes passionnément; c'est l'u- « sage. Au bout d'un mois je me rappelai que la « société a son petit mérite. A la fin du second, « nous bâillions en nous regardant. Mon officier « disparut à la fin du troisième, et... — Franche- « ville, partons pour Bordeaux. »

Le déménagement est fait en cinq minutes; nous repartons. « Il me semble, dit Fanchette, « que l'amour est éternel. — Oui, celui que tu « inspires. — Il se pourrait cependant qu'il eût « besoin de repos. — Quelques intervalles, adroi- « tement ménagés... — Font qu'on se retrouve « avec un plaisir nouveau. »

Nous essayâmes de la recette, bien avant d'en avoir besoin, et ici le remède doit précéder la maladie : l'amour s'envole dès que l'ennui paraît.

Avec quelle aimable vivacité, quelles graces touchantes, quelle inépuisable douceur, quelle richesse d'imagination elle sait être toujours nouvelle ! Certaine de faire naître la sensation qui

convient au moment, à la circonstance, elle fait succéder, avec rapidité, un enchantement à celui qu'elle vient de produire. Elle a une cour à Bordeaux. Les femmes lui pardonnent d'être jolie; les hommes en raffolent; elle plaît à tout le monde : elle n'aime que moi.

« Comment as-tu fait, Fanchette, pour réunir « en toi seule ce qui ferait dix femmes aimables? « — J'ai médité la leçon de Justine. — Mais cette « facilité d'expressions, cette finesse de pen- « sées?... — Seule à Paris, et toujours m'occu- « pant de toi, j'ai appris ta langue. J'ai voulu « pouvoir t'entendre et te répondre, si je te re- « trouvais un jour. — Madame, il n'est pas possi- « ble de mieux tourner un compliment. — Mon- « sieur, est-il possible de vous en faire? — De « mieux en mieux. — N'en soyez pas surpris; c'est « vous qui m'inspirez. »

Le temps fixé s'écoula au sein de la folie et de la volupté. Le jour où tant de qualités et de charmes devaient être couronnés, parut pour le bonheur de tous deux. Je ne laissais derrière moi personne à qui il dût coûter des larmes : triomphant et radieux, je conduisis ma Fanchette à l'autel.

J'avais pris cent précautions pour dérober la cérémonie à la connaissance des curieux, et cependant notre mariage devint, en deux heures, la nouvelle du jour. Les opinions se partagèrent. Une prude se permit de dire qu'on ne pouvait

plus voir cette femme-la. Une jolie dame lui répondit qu'elle aurait eu raison la veille; mais qu'elle avait tort le lendemain.

Il y a un moyen de faire reculer les demi-braves, c'est de les mettre au grand feu. J'annonçai moi-même mon mariage; je l'annonçai, avec la publicité et les formes d'usage, et les chuchoteurs vinrent nous féliciter. Fanchette les reçut avec cette douce modestie, qui ne désarme pas la malignité, mais qui la réduit au silence.

Une fête brillante, donnée à propos, est encore un moyen certain de conciliation. De quoi se compose la grande société? de gens désœuvrés. Mettez-les à table, au jeu, faites-les danser, faites-leur oublier le temps, dont ils ne savent que faire, et ils seront de votre avis, parce qu'ils sentent qu'il faut payer, d'une manière quelconque, ce qu'on appelle du plaisir.

Je donnai une fête. Je la donnai telle, qu'on en parlait encore trois jours après, et que nous emportâmes les regrets des Bordelais. Ils étaient sincères... comme toutes ces protestations d'usage, auxquelles personne ne croit, et qu'on a pourtant la faiblesse d'écouter.

Nous touchons à l'instant critique. Nous allons arriver à Paris : comment y sera-t-elle vue? On n'est pas plus fin à Paris qu'à Bordeaux; on n'y est pas plus méchant; mais on y connaît certaines particularités ignorées en Gascogne. Cette petite Fanchette ne s'est pas tenue derrière un rideau à

Chantilly, au château d'Ermeuil, dans la rue Saint-Antoine. On pardonne difficilement une élévation rapide, et la mériter est souvent le premier des torts.

Notre ami Soulanges n'oublie rien de ce qui m'est utile ou agréable. Il a bravement jeté le gant; il a payé d'audace. Il a dit ce qui pouvait intéresser, ce qui pouvait déplaire. Le fleuve altier, qui roule ses flots en grondant, est bien faible à sa source; mais quand la source est pure, pourquoi la dédaigner?

C'est ce soir qu'elle fait son entrée dans le monde. J'avoue que cette idée me cause une forte émotion. Il y a grand cercle chez madame de Soulanges : amis et autres y sont invités. Cette soirée marquera la place, fixera le degré de considération auxquels elle peut prétendre. Pauvre petite!

Elle se met très-simplement; elle a raison : elle n'a point besoin de parure, et elle ne veut pas étaler un luxe, qui donnerait lieu à de malignes réflexions.

On nous annonce... le cœur me bat... Oh, il me bat! Elle est timide, mais calme : le danger qui nous menace nous effraie moins que celui auquel est exposé l'objet de nos plus chères affections.

Je lui donne la main, nous entrons. Madame de Soulanges vient au-devant de nous, l'embrasse, la fait asseoir auprès d'elle. Je l'aurais volontiers remerciée tout haut.

Tous les yeux se portent sur elle, et je n'y vois encore que l'impression que produisent ses charmes, et la prévention favorable que donne son maintien décent et facile.

Madame d'Elmont! Je n'ai pas osé me présenter chez elle, et je ne croyais pas la trouver ici. Sa présence me cause un embarras qui ne lui échappe point. Elle fait les premiers pas, elle s'approche, elle m'embrasse, et me dit, de manière à être entendue : « Présentez-moi à madame « de Francheville; je lui ai de grandes obligations, « et je veux l'assurer de ma reconnaissance. » Je ne sais ce que cela veut dire. « J'ai su de M. de Sou- « langes, continue-t-elle, que je lui dois soixante « mille livres de rente, que vous pouviez garder, « et que vous m'avez rendues. » Ces paroles me font un bien! Fanchette rougit, baisse les yeux; mais je remarque dans toute sa personne l'agitation du plaisir. Sa satisfaction perce malgré elle. Les premiers mots, dont elle est l'objet, sont un éloge; il est prononcé par une bouche, dont la véracité ne peut être suspecte : il lui est permis de céder à un petit mouvement d'orgueil.

Il est convenu qu'elle est charmante, et qu'elle a un cœur excellent. Mais a-t-elle de l'esprit? Oh, non; on ne peut tout avoir. Mettons le côté faible à découvert : voilà à peu près ce que signifie l'empressement de certains individus, qui s'approchent, pour entendre une conversation suivie entre mesdames de Soulanges, d'Elmont et elle. « Comment

« donc, dit à demi-voix une petite laide, elle « parle aussi bien que moi! Et elle pense mieux, « répond Soulanges, car elle n'humilie personne. »

On rit assez généralement de la réplique; la petite laidron s'éloigne, va bouder dans un coin, et sort un instant après. Une fille laide est à plaindre : elle est délaissée. Elle a de l'humeur, elle l'exhale; elle a des ridicules, et pas un cœur de plus. Si elle est riche cependant... On épouse sa dot.

Un homme du plus haut rang va se placer auprès d'elle; il l'examine; il lui parle; il attend sa réponse, et toutes lui font un extrême plaisir. Il prolonge l'entretien. Je suis là, je ne dis pas un mot, j'écoute, je retiens mon haleine; je souris au trait heureux.

La voilà donc entre une femme très-aimable, une autre généralement estimée, et un grand de l'état, qui semblent s'accorder pour la faire valoir! Oh, maintenant, il n'y a plus d'incertitude : sa place est marquée dans le monde, et elle est honorable.

Je suis d'une gaieté folle. Je la porte dans tous les coins du salon. Je la répands autour de moi; elle amène la cordialité, la franchise.

Le prince, lui-même, se dépouille de l'extérieur imposant de la grandeur. Il me prend la main, me la presse, et me dit très-haut : « M. de Franche-« ville, vous avez fait un excellent mariage. »

Oh, alors il n'y eut plus de bornes aux égards,

aux prévenances dont elle devint l'objet. Elle tournait souvent ses yeux sur moi; ils semblaient me dire : Le monde t'approuve, je n'ai plus de vœux à former.

Qui reconnaîtrait dans cette jeune dame, recherchée, caressée, flattée, cette petite Fanchette du grenier... Dès-lors, il ne lui manquait qu'un théâtre; elle l'a trouvé.

Que de gens de mérite ignorés, parce qu'ils n'ont pu percer jusqu'à leur place!

Mais aussi que de gens tombés pour être montés trop haut!

Quel fut mon étonnement, deux jours après, lorsque je reçus la nouvelle de ma nomination à la place de préfet d'un de nos plus riches départemens! Je me rappelai le grand personnage que j'avais vu chez Soulanges. « Ah, dis-je à Fan-« chette, je te devrai donc tout, bonheur et con-« sidération! — Tu ne me dois rien, mon ami, « ton bonheur est le mien; la considération re-« jaillira sur moi. — Mais comment, en aussi peu « de temps, as-tu... — Mon ami, il faut, je crois, « profiter de la première impression : plus elle « est forte, et moins elle est durable. J'ai de-« mandé avant-hier; je n'ai rien désigné; mais sur « ma parole on t'a cru fait pour les premiers em-« plois : peut-être, dans un an, aurais-je eu de la « peine à faire de toi un maire de village.

« Nous partirons quand tu le voudras. Arrivés à « ta résidence, nous continuerons à pratiquer la

« recette de Justine; mais tu utiliseras les repos « de l'amour. Tu serviras ton pays; tu feras du « bien aux hommes, qui peut-être ne t'aimeront pas « davantage; mais tu auras pour toi ta conscience « et Fanchette. Elle sera là, toujours là. De ton « cabinet tu passeras chez elle, et elle te fera « oublier la fatigue du travail. »

. . . . . .

. . . . . .

« Ah çà, monsieur le lecteur, ou madame la « lectrice, n'êtes-vous pas aussi las de lire, que « moi de conter? — Oh, nous voulons savoir ce « que fera monsieur le préfet, ce qui lui arrivera; « si Fanchette est toujours bonne et jolie; si son « mari en raffole toujours; si Honorine... — Oui? « hé bien, madame ou monsieur, partez; allez-« vous-en à la préfecture; voyez, interrogez. Moi, « je ne me mêle plus des affaires de ces gens-là, « et je vous souhaite le bonsoir. »

FIN D'UNE MACÉDOINE.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE Ier. Le départ impromptu..... Page 5
CHAPITRE II. On ne suit pas toujours la ligne directe..... 11
CHAPITRE III. On arrive enfin à Chantilly..... 24
CHAPITRE IV. Le souper..... 34
CHAPITRE V. Quatre heures de nuit..... 42
CHAPITRE VI. Le lever..... 54
CHAPITRE VII. On arrive au château..... 67
CHAPITRE VIII. La sauce piquante..... 83
CHAPITRE IX. Irrésolutions, combats, faiblesse.. 90
CHAPITRE X. Tout ce qui brille n'est pas or.... 104
CHAPITRE XI. Encore une nuit épouvantable.... 114
CHAPITRE XII. Les compensations..... 125
CHAPITRE XIII. Le vilain péché d'orgueil..... 133
CHAPITRE XIV. Le contrat de mariage..... 143
CHAPITRE XV. Défiez-vous des ânes..... 161
CHAPITRE XVI. L'inauguration..... 191
CHAPITRE XVII. La séparation..... 224
CHAPITRE XVIII. Le sermon..... 240
CHAPITRE XIX. La calomnie..... 248
CHAPITRE XX. Le duel..... 260
CHAPITRE XXI. La convalescence..... 274
CHAPITRE XXII. Oh, comme la santé me revient! 290

CHAPITRE XXIII. Les deux lettres..... 302
CHAPITRE XXIV. Arrangemens de ménage..... 315
CHAPITRE XXV. Roman astronomique..... 334
CHAPITRE XXVI. L'évasion..... 375
CHAPITRE XXVII. Cette fois-ci, c'est un crime.. 394
CHAPITRE XXVII. Je la retrouve..... 413
CHAPITRE XXVIII. Les visites..... 432
CHAPITRE XXIX. Suites naturelles de ce qu'on a lu..... 453
CHAPITRE XXX. Le mariage..... 496
CHAPITRE XXXI. Les Pyrénées..... 518
CHAPITRE XXXII. Conclusion..... 538

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XVI.

TABLEAUX DE SOCIÉTÉ.

SUITE D'UNE MACÉDOINE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME SEIZIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1824.

TABLEAUX
DE
SOCIÉTÉ,
OU
FANCHETTE ET HONORINE.

INTRODUCTION.

Il a écrit ses mémoires, peut-être pour conserver des souvenirs, toujours attachans; peut-être aussi par un pur mouvement d'amour-propre : on n'est pas fâché d'apprendre au public qu'on a été l'objet des affections constantes de deux femmes, jeunes, bonnes, belles, et en même temps très-jolies. Le portrait est vrai, parfaitement vrai, à l'égard de madame de Mirville... Je suis tentée de croire, je l'avoue, que le mien n'est pas très-flatté.

Et moi aussi, je vais écrire mes mémoires. Je ne pense pas à consacrer mes souvenirs; ils sont

inaltérables, je les porte avec moi. Une force expansive, dont je ne suis pas maîtresse, semble répandre, autour de moi, la joie et le bonheur. Mon dessein n'est pas non plus de sacrifier à ma vanité : j'ai un but plus louable.

Avant d'apprendre à penser, à écrire, j'ai senti la nécessité d'observer. Reléguée, d'abord, dans un cercle obscur, j'ai vu les hommes à peu près tels qu'ils sont : je ne paraissais pas digne qu'on prît un masque pour moi. Élevée, peu à peu, par l'amour, je me suis trouvée en relation avec des hommes d'un rang distingué. J'ai cessé de les voir ce qu'ils sont; je les ai vus ce qu'ils veulent paraître.

Je ne crois pas, cependant, qu'il soit impossible de les dépouiller du prisme brillant qui les environne, et de retrouver la nature, sous l'enveloppe où on s'efforce de la cacher. Cette connaissance de l'homme conduit à expliquer, amener, prévenir, ou détourner mille particularités, en apparence insignifiantes, et qui sont cependant les causes premières d'événemens sérieux, qui influent essentiellement sur notre destinée.

L'étude que je vais faire ne peut être l'objet d'un travail sérieux. C'est en folâtrant qu'on provoque la confiance; c'est par une contradiction

modérée, et toujours aimable, qu'on arrache *un trait de nature*. On n'a pas eu l'air de le saisir : le soir, on l'inscrit sur ses tablettes.

Peut-être le relevé de ces tablettes n'offrira-t-il qu'une bigarrure sans agrémens. Pourquoi écrire, me demanderez-vous, si vous vous défiez à ce point de vous-même ?

J'ai une fille. Il y aura une époque, où l'expérience de sa mère lui sera utile, et si elle parvient à dire avec certitude : Cet homme rit, et n'est pas gai ; cet autre me flatte, il n'est pas vrai, je n'aurai pas perdu mon temps.

Peut-être encore Honorine ne lira-t-elle ceci que lorsque le sort de toute sa vie sera décidé. Cet ouvrage offrira, très-probablement, des détails et des scènes, que l'innocence ne doit voir qu'avec un voile sur les yeux. Cette opinion est assez généralement adoptée. Je ne sais si, pour cela, elle est la meilleure : il est difficile d'échapper à un danger qu'on ne connaît pas. La surveillance la plus active d'une mère ne s'étend pas à tous les instans, et il ne faut qu'une minute... j'en sais quelque chose.

Au reste, je me conduirai selon les circonstances, et s'il s'en présente une qui exige que la vérité paraisse nue, Honorine la verra.

CHAPITRE PREMIER.

J'entre en matière.

Nous avons été reçus dans cette ville, comme le sont partout les gens en place. Félicitations prématurées des autorités civiles, qui quelquefois, trois mois après, maudissent l'homme qu'elles ont sottement adulé; visites de Francheville à toutes les personnes un peu marquantes; visites de madame à toutes les femmes d'un certain rang; ensuite, pendant huit jours, l'hôtel de la préfecture a ressemblé à une église fréquentée, d'où les uns sortent, pendant que d'autres entrent. On nous annonçait des gens dont nous ne savions pas même les noms, et que les noms de ceux qui leur succédaient nous faisaient aussitôt oublier.

Des assurances de respect, ou d'attachement, selon l'importance des personnages, commençaient l'entrevue. Venaient ensuite la pluie et le beau temps, le chaud et le froid. Quelques complimens à Honorine, qui n'y entend rien du tout, et qui par cela même s'adressaient au papa et à la maman; enfin la promptitude avec laquelle on s'échappait, lorsqu'on annonçait deux ou trois acteurs nouveaux, prouvait la vérité de ce qu'a écrit Francheville : Les visites sont toujours du temps perdu, et souvent ennui ou dégoût pour ceux qui les font et les reçoivent.

A ce premier et insignifiant brouhaha, avaient succédé des démarches plus directes, commandées par l'intérêt, ou une affection naissante. Un préfet peut faire beaucoup de bien, et tant de gens ont besoin qu'on leur en fasse! un préfet, à la fleur de l'âge, très-bel homme, dont la noblesse extérieure est tempérée par une amabilité rare; un homme investi d'une grande portion d'autorité, et qui veut bien être l'égal de tous ceux qui ont avec lui quelques rapports d'esprit, de goût, de caractère, doit nécessairement être recherché.

Une femme très-jeune, jolie, très-jolie même, dit-on, bonne par caractère, gaie par penchant, simple parce qu'elle n'oublie pas son origine, trouve facilement des amis. Mais cette femme, qui paraît n'avoir aucune prétention, a celle de connaître avant de juger, et de juger avant de s'attacher.

Francheville et moi n'avons pas une pensée qu'elle ne devienne aussitôt commune à tous deux. Nous avons résolu de ne former, d'abord, que de ces liaisons superficielles, qu'on peut rompre, sans blesser les personnes dont on s'éloigne. Nous fixerons aisément celles qui nous paraîtront pouvoir ajouter aux agrémens de notre vie, et en trouver elles-mêmes auprès de nous.

Il y a du caquetage ici, comme ailleurs. J'ai su que plusieurs dames ont fait circuler, sur mon compte, des historiettes, qui ne sont pas flat-

teuses, et qui n'en sont pas moins vraies. Pourquoi les femmes, en général, poursuivent-elles, sans relâche, celle dont les aventures ont fait quelque éclat? Faibles, ou prêtes à le devenir, selon qu'elles sont plus ou moins sensibles, elles croient, peut-être, détourner d'elles l'attention, en la fixant sur une autre, et elles ne sentent pas que commencer par faire des victimes, c'est renoncer pour soi-même à l'indulgence, et même à la pitié. Quoi qu'il en soit, j'ai prouvé à celles-ci que la faiblesse est un vice, quand elle change d'objet; un mal irréparable pour celle qui est abandonnée; une qualité dans celle qu'un amant estimable a jugée digne d'être son épouse, et qui justifie son élévation par sa conduite. C'est du moins ainsi qu'on a parlé de la mienne, à la suite d'une fête brillante, dont on a trouvé que j'ai fait les honneurs avec une aisance, un bon ton, une grace remarquables, et pendant laquelle j'ai comblé d'attentions et de prévenances les femmes mêmes dont j'avais à me plaindre. Il est, dit-on, des gens qui trouvent du plaisir à écraser leurs ennemis. Je préfère ramener les miens, et me les attacher.

Francheville s'était dépouillé de l'éclat de sa dignité. Il m'avait promis d'être charmant; il l'a été au-delà de toute expression. Il ne disait pas quatre mots à une femme, sans amener le sourire sur ses lèvres; la physionomie de l'homme auquel il adressait la parole, prenait aussitôt une teinte

d'intérêt et de bienveillance, qui se rapportait à Francheville, et non au préfet. J'étais fière de mon époux. Animée par son exemple, je désirais plaire aussi, et je plus.

Jamais on n'eut autant d'esprit dans cette ville, parce que personne ne chercha à en montrer. Une gaieté douce, une liberté décente, amènent toujours des idées agréables, qui plaisent généralement, et qui font naître la saillie. L'ame jouit, et semble s'agrandir, pendant une conversation animée, fine et délicate. Le trait malin, au contraire, fatigue jusqu'à la causticité qui le lance, et blesse toujours quelqu'un plus ou moins. Le calembour est une sottise; les petits jeux, une niaiserie; les cartes, la ressource de la nullité. Vivons avec des gens qui puissent se passer de cartes et de calembours, ou qui, du moins, les prennent pour ce qu'ils valent.

J'ai réfléchi, pendant plusieurs jours, aux résultats de cette fête, et je suis forcée d'avouer que la réparation authentique, mais tardive, que j'ai reçue de ces dames, a quelque chose d'humiliant. Ce retour peut être l'effet de la complaisance, autant que de la conviction : je crois peu à la sincérité des gens qui passent rapidement d'un extrême à un autre, et il me semble que l'unique moyen d'être toujours bien avec soi-même, et quelquefois avec les autres, c'est de n'avoir rien à se reprocher.

Nous commençons à vivre un peu pour nous. Nous avons repris nos habitudes; on y revient avec empressement, quand habitude et bonheur signifient la même chose. Le cabinet de Francheville a une porte de dégagement qui communique chez moi. Plein de facilité, il termine, en deux heures, ce qui coûterait à une autre une journée de travail. Il s'échappe quand il est seul. Les affaires prêtent un nouveau charme à l'amour; l'amour s'appuie sur la tendresse paternelle; il en devient plus fort. Sommes-nous seuls? Francheville retrouve sa maîtresse. Honorine est-elle avec nous? il me rend un culte moins vif, mais plus solennel. Je m'aperçois alors qu'une jeune et bonne mère est quelque chose de plus qu'une femme, et j'aime à retrouver, en considération, ce que je perds en jouissances.

Les bureaux de la préfecture sont nombreux, et vous sentez que je suis l'objet des hommages de ces messieurs. Ils se sont promptement aperçus que le moyen, le plus sûr, de plaire à monsieur, est d'être bien dans l'esprit de madame, et il n'en est aucun qui ne fasse ce qu'il faut pour cela, et peut-être sans efforts. Cependant je me suis aperçue qu'à la longue l'encens devient fatigant. J'ai réglé les jours où je consens qu'on m'amuse ou qu'on m'ennuie. Le secrétaire-général est le seul à qui l'importance de ses fonctions donne le droit d'être importun; mais j'ai, moi,

celui d'être indisposée, et j'en use lorsque je veux jouir de moi-même, et lorsque Francheville est en tête à tête avec moi.

A propos de ce secrétaire-général, c'est un homme de l'embonpoint de du Reynel; gourmand comme lui; beaucoup moins simple; cherchant l'occasion de jouer l'important; se plaisant à dominer; faisant sans cesse sentir sa supériorité à ceux qui sont sous lui; ayant, dans ses moyens, une confiance qui va jusqu'à l'audace, et ne concevant pas que Francheville, au bout d'un mois, en sache tout autant que lui. Le fat!

Nous avons ici un mauvais spectacle, que la privation fait trouver excellent. La première fois que j'y ai été, mes yeux et mes oreilles ont horriblement souffert. Mais je commence à concevoir qu'on peut se faire à la gaucherie, aux contre-sens et aux tons faux, comme un moine du Clos-Vougeot se serait fait au vin de Surène, s'il eût été forcé d'opter entre cette boisson et de l'eau.

Il y a ici, comme partout, des habitués et des protecteurs de théâtre. Quand ils ont adopté tel acteur, ou telle actrice, il faut bien se garder d'en médire devant eux, à peine de passer pour un être sans discernement. Ils le disent, ils le répètent, ils le font enfin croire aux bonnes gens, à peu près comme on leur a persuadé que Voltaire fut un sot.

Nous avons aussi trois ou quatre poètes, qui

commencent par déchirer Racine et Gresset, pour préparer l'assemblée à entendre leurs petits vers, et à les applaudir. Ces messieurs sont parfaitement bien avec nos dames, et la raison en est simple : leurs ouvrages leur sont alternativement adressés, et contiennent leur éloge.

En qualité de jolie femme, et de femme importante, j'ai été, à mon tour, l'objet des veilles de ces messieurs. J'ai reçu, dans un seul jour, un madrigal, une ode et une idylle. Je me connais très-peu en vers; mais je suis fondée à croire ceux-ci mauvais, parce qu'ils m'ont ennuyée, bien que les Pindares provençaux aient fait de moi une Hébé et une dixième Muse : comparaisons exagérées, usées, dont j'ai beaucoup ri avec Francheville. Cependant, comme il ne faut se brouiller avec personne, et que l'amour-propre est la passion dominante des auteurs, je me suis décidée à lire ces vers dans un cercle brillant. On les a loués à l'excès, les femmes par reconnaissance, les hommes pour ne pas déplaire aux protectrices des talens.

Un de ces messieurs m'a appris aujourd'hui que le *Tartufe* est une comédie de mauvais goût, et la *Métromanie* une hyperbole. Je ne sais trop ce qu'il entend par une hyperbole; mais je prévois que nous sommes menacés d'une pièce qu'il faudra voir jouer et applaudir.

Nous commençons à fixer notre choix, à attirer le petit nombre de personnes que nous voulons

admettre dans notre intimité. Il ne faut que du bruit à beaucoup de gens. Il nous faut, à nous, une conversation douce, aimable, instructive, qui délasse Francheville des affaires, et le ramène, par une pente insensible, à sa fille et à l'amour.

Le premier sur qui j'ai jeté les yeux, est un contre-amiral, qui a laissé une main dans la mer du Sud, et qui n'est pas très-adroit de l'autre; qui a une joue horriblement balafrée, l'articulation d'un genou un peu gênée; mais qui, par cela même, inspire de l'intérêt. Il joint, à beaucoup de gaieté, des connaissances étendues. Il n'affecte rien, on aime à l'entendre, et on finit toujours par avoir appris quelque chose auprès de lui.

Il a épousé, à quarante-cinq ans, une jeune personne qui n'en avait que seize. Mademoiselle Lusson ne connaissait le monde que par les romans. Lorsqu'elle sut qu'on la destinait à M. Ducayla, elle jeta les hauts cris, et conçut pour lui une aversion telle qu'elle ne put la lui cacher. M. Ducayla eut le courage ou la témérité de passer là-dessus. En revenant de l'église, il lui adressa ces paroles remarquables :

« Madame, je sais que l'amour ne se commande « point, et je ne suis pas offensé de l'éloignement « que vous avez pour moi. Voilà la première fois « que je vous en parle, ce sera la dernière.

« En rejetant ma main, vous aviez demandé, « pour unique grace, à vos parens de rester de- « moiselle. Je vous offre ce qu'ils vous ont refusé,

« Vous suivrez tous vos goûts, parce que je suis « certain que vous n'en aurez que d'honnêtes. « Vous ne me rendrez aucun compte de vos ac- « tions, parce que vous n'en ferez que d'esti- « mables. Je ne bornerai point votre dépense, « parce que vous la réglerez sur mes revenus.

« Mes soins, mes prévenances, mes égards mé- « riteront votre amitié, et vous me l'accorderez. « Vous verrez en moi un père tendre, unique- « ment occupé de votre bonheur présent et futur. « Et si enfin vous n'avez pas connu les plaisirs d'un « mariage assorti, vous n'en aurez point éprouvé « les tiédeurs, les tracasseries, les dégoûts, que « le temps amène presque toujours.

« Ce langage vous étonne, madame, et vous ne « pénétrez pas le motif qui m'a déterminé à vous « épouser. Le voici : la fortune vous a maltraitée, « et j'ai voulu réparer ses torts, d'une manière « qui ne blessât pas votre délicatesse. »

La jeune femme lui répondit en l'embrassant, et, de toutes les façons de répondre à un tel homme, celle-là était la meilleure. Elle étudia les goûts de M. Ducayla, pour y conformer les siens; elle ne lui rendit pas compte de ses actions, mais elle s'observa jusque dans ses moindres démarches; elle devint économe, par la crainte de gêner son mari, et elle mérita ses attentions, par celles qu'elle eut pour lui. Jusqu'alors elle n'avait cédé qu'à la reconnaissance.

La conduite de M. Ducayla se soutint sans al-

tération, et, à la fin du premier mois, la jeune femme avait oublié son âge et sa laideur. A la fin du second, elle éprouva que l'amour n'est pas toujours l'effet des agrémens extérieurs. Elle passa un soir dans l'appartement de M. Ducayla, et elle lui dit : Soyez mon époux.

Cette femme est digne de toute mon amitié, et son mari m'a remerciée de la préférence que je lui donne. Il est bien bon. C'est à moi d'être sensible à l'estime, qui, seule, a pu le déterminer à me confier ce qu'il a de plus cher.

Montbrun, négociant riche, probe et sans vices, chose assez rare, et que, par cela même, on ne peut trop rechercher; sa femme, bonne et sans prétention; leur fille, étourdie, légère, mais modeste, et, par conséquent, toujours soumise aux convenances; deux conseillers de préfecture, aimables et instruits, sont les personnes à qui l'hôtel est toujours ouvert, qui y viennent tous les jours, et qui ne nous quittent jamais, sans nous faire désirer le lendemain.

Nous connaissons encore, dans la ville, cinquante à soixante personnes, que nous voyons le moins que nous pouvons. Ici, comme ailleurs, ces connaissances-là s'appellent des amis, parce que maintenant on exagère tout. C'est ainsi qu'un homme passable est charmant, et qu'on adore les femmes, depuis qu'on ne sait plus les aimer.

CHAPITRE II.

D'anciens amis vont reparaître.

J'ai fini le chapitre précédent par une espèce de blasphème. Ducayla n'adore pas sa femme; je ne sais pas même s'il lui a dit qu'il l'aime : il fait mieux, il le lui prouve. Francheville? il m'adore, il le dit; il n'est pas exagéré. Il ne vit, il ne respire que pour moi; il n'est heureux qu'auprès de moi. J'ai, dit-il, un talisman, à la puissance duquel il ne peut se soustraire. Mon secret est bien simple.

J'unis au cœur le plus sensible les sens les plus irritables. Un mot, un signe, un regard de Francheville me mettent hors de moi. Je ne sais comment je le regarde alors; mais il s'élance, mes bras s'ouvrent...

Ce n'est pas ainsi, je le crois, qu'on parvient à fixer un homme. Tout s'use, jusqu'au bonheur; et celui qui naît d'une seule illusion doit s'user plus promptement qu'un autre.

Je suis jolie; mais Francheville me sait par cœur. Mon secret consiste à lui paraître toujours nouvelle, et surtout à lui présenter, le soir, la tournure de celle qui a fixé son attention pendant la journée. Des idées nouvelles amènent nécessairement les sensations qui en dérivent; la physionomie les exprime, et la jolie femme qui rit, n'est

pas celle qui soupire. Les traits sont les mêmes, et cependant tout est changé.

Ainsi, tantôt d'une gaieté folâtre, et tantôt sentimentale; empruntant aujourd'hui le langage de la raison; extravagant demain, presque jusqu'au ridicule; provoquant quelquefois la volupté; quelquefois aussi m'échappant des bras qui croient m'enlacer, et dans lesquels je brûle de tomber; fuyant de l'appartement, pour y rentrer par une autre porte; attirant par des mines piquantes; éloignant par un air railleur; cédant enfin, après m'être montrée sous mille formes; variant le plaisir, comme ma physionomie et ma manière d'être, je semble me multiplier. Quelquefois il reconnaît les originaux que je copie. C'est madame une telle! s'écrie-t-il, que tu pares de tes graces, que tu animes de ton cœur.

La tâche que je me suis imposée doit paraître pénible à une femme froide. Elle ne me coûte rien à remplir, parce que la sécurité et les jouissances de l'amour sont le prix de cette espèce de travail; parce que le cœur de Francheville est pour moi d'un prix inestimable, et que si je le perdais, je donnerais, pour le reconquérir, toute ma vie, moins une heure. Je me réserverais celle-là pour jouir de son retour.

Je lui ai persuadé d'acheter une maison de campagne à une lieue de la ville. La santé d'Honorine a été mon prétexte. Fille de la jeunesse et de la force, Honorine n'a pas besoin de l'air des

champs; mais j'ai besoin, moi, de ménager des intervalles et des repos au bonheur. Je pars sans prévenir Francheville; je reviens au moment où il y pense le moins. Je le trouve, je l'embrasse, au milieu du cercle le plus nombreux. On sourit, mais il m'aime : je sens qu'il me presse, plus tendrement, sur son cœur. Je sors, comme je suis entrée, sans motifs, sans explications, sans excuses. Je remonte dans ma voiture; une demi-heure après, je suis dans mon petit bois. Honorine saute, court, jase. Je saute, je cours, je déraisonne avec elle. Nos mots sont sans suite, et même sans liaison; n'importe, nous nous entendons à merveille. J'ai appris sa langue, en la tenant à mon sein. Je n'ai pas connu l'humiliation de demander à une nourrice : Que veut-elle dire?

Souvent Francheville vient nous surprendre, au milieu de nos jeux. Est-il gai? Je vole au-devant de lui. Est-il sérieux? Je mets sa fille dans ses bras. Son cœur se ranime, et de l'amour paternel à l'amour conjugal, la transition est douce et facile.

Je révèle les secrets de mon sexe. Quelques femmes les connaissent; le nombre en est borné. J'ai la louable intention d'instruire celles qui ne le sont pas. On estime une femme vertueuse; mais on ne caresse pas la vertu. Une épouse croit avoir tout fait, quand elle a cédé aux vœux de son époux. C'est un devoir qu'elle remplit, et elle ne se doute pas qu'amour et devoir sont incompati-

bles. Il y aurait bien moins d'époux infidèles, si ce malheureux devoir ne se montrait pas si souvent à découvert. En le respectant, mesdames, effeuillons, sur lui, les roses du plaisir.

Il sort d'avec moi. Nous avons épuisé ce que la volupté a de délices. Il faut que je m'éloigne; il m'en coûte; mais je veux lui donner le temps de désirer. « Honorine, partons pour Brécour. — « Pâtons, petit' maman. — Justine, un paquet de « nuit, et les chevaux. »

Justine est toujours avec moi. Elle ne me convient point, et je n'ai pas la force de la renvoyer: il est si dur d'affliger quelqu'un! Je me rappelle cependant certains services, très-précieux sans doute à l'époque où elle les a rendus, mais qu'elle renouvellerait, sans balancer, si l'amour s'éloignait de notre toit, si l'intrigue et le mystère le remplaçaient. Justine n'est pas, d'ailleurs, l'institutrice qui convient à ma fille.

Le lecteur s'étonne. Pourquoi, dit-il, Justine serait-elle l'institutrice d'Honorine? N'y a-t-il pas des maîtres dans la capitale d'un département?

La contrainte déplaît à tous les âges. Les enfans ne donnent à leurs maîtres qu'une attention forcée. Très à leur aise à l'antichambre, ils s'y glissent sans qu'on s'en aperçoive. Ils sont très-attentifs, parce que nos gens ne s'observent pas, parlent de tout, donnent aux enfans des idées de tout, et un enfant, bien organisé, est avide d'idées, et il saisit toutes celles qu'on lui présente.

C'est sous ce rapport, que les domestiques sont les premiers instituteurs de l'enfance, et presque toujours des instituteurs dangereux. Au reste, il s'écoulera un an encore avant qu'Honorine entende, écoute, cherche Justine, et d'ici là, je trouverai un moyen honnête de l'éloigner.

« Madame! madame!...—Que voulez-vous?—Une « berline, à quatre chevaux de poste, entre dans « la cour. — Une berline ici! On sait que j'aime « à être seule à Brécour!—Hé, madame, ces voya- « geurs-là viennent de loin : la voiture est chargée « de poussière. — Voyons qui ce peut être. »

C'est Soulanges, ce digne ami de Francheville, à qui je dois mon bonheur; c'est son intéressante compagne; c'est l'insouciant, mais bon du Reynel. Qu'ils soient les bienvenus.

Soulanges et sa femme s'ennuyaient à Paris. Le bruit les fatigue, et ils viennent chercher la solitude en province. La solitude! n'est-elle point partout pour deux êtres qui se conviennent? L'amour ne se cache-t-il pas dans un palais, comme dans un entresol? Pauvres amis! ils ne s'aiment plus, et ne s'en doutent pas encore. Ils croient fuir Paris, et cherchent à échapper l'un à l'autre. Gardons-nous de détruire cette erreur.

Du Reynel est las des marinades. Il veut manger les productions de la vieille Provence telles qu'elles sortent de la mer : il sera satisfait.

Je les établis à Brécour. La solitude y est entière. Soulanges et sa femme prétendent qu'ils se-

ront ici à merveille; leurs yeux disent le contraire : ils ne resteront pas long-temps avec moi.

... Est-il donc impossible de leur faire chérir ma petite maison? Leur donner du monde, c'est les isoler l'un de l'autre; c'est leur fournir les moyens de se juger par comparaison; cette comparaison peut tourner à leur avantage, leur inspirer le désir de se retrouver le soir. Si je ne réussis pas, j'aurai fait du moins ce qui est en moi, pour les rendre au bonheur.

Et du Reynel!... J'ai un excellent cuisinier : il n'aura rien à désirer ici. Dans la circonstance présente, c'est un de ces hommes dont on tire parti, sans qu'ils s'en doutent. Je le mettrai entre Soulanges et sa femme. Il les occupera alternativement. Il ne parlera que gastronomie, et nos époux, en le quittant, en sentiront mieux le prix d'une conversation intéressante.

Je me charge, moi, de faire briller madame de Soulanges. Cela ne m'est pas difficile. Je connais les objets qu'elle a étudiés ou observés; elle n'est pas sans esprit, et je l'amènerai au point d'étonner Soulanges, auquel, depuis long-temps, elle n'a plus rien à dire. L'étonnement n'est pas de l'amour; mais il flatte l'amour-propre, qui, comme l'autre, a ses sensations, ses jouissances, ses illusions. L'époux, fier de sa femme, peut se tromper sur le sentiment qu'elle lui inspire, et l'amour lui-même est-il autre chose que la plus douce des erreurs?

Quel mot ai-je prononcé! Ce feu dévorant que Francheville a allumé dans mes veines; ce feu qui s'est identifié avec moi, ne serait-il qu'une illusion? Oh! non, non, il est l'ame de ma vie; il en fait tout le charme; il ne s'éteindra qu'avec elle. Mais il n'est qu'un Francheville. Peut-être aussi n'y a-t-il qu'une Fanchette.

Une lettre de mon mari!... elle m'est présentée par un jeune homme de la plus jolie figure... Ah! c'est un proche parent de feu madame de Francheville. Madame d'Elmont nous l'adresse. Elle désire qu'il soit employé. A cet âge, dit-elle, et avec cette figure, il faut s'occuper utilement, ou faire des sottises. Elle a raison. Elle prie Francheville de le placer. Elle compte sur sa bienveillance; elle a raison encore. Francheville l'envoie se remettre à Brécour des cahots de la diligence... La diligence! il paraît que le jeune homme n'est pas riche. Francheville espère que je rendrai le séjour de la campagne agréable au parent d'une femme que j'ai estimée, pleurée, et dont j'ai recueilli, consacré la cendre. Ils ont raison, ils ont tous raison, et je serai digne d'eux. Pauvre Sophie!

Mais... je me vois arrêtée à Brécour, où je ne venais, où je ne restais qu'autant que l'exigeait mon plan de conduite... Hé! ne dois-je rien à de bons amis, à la mémoire d'une infortunée, dont j'ai peut-être à me reprocher la mort!... Et puis, qui m'empêche d'aller à la préfecture, lorsque

mon cœur, ou les circonstances m'y porteront? Il n'existe ici ni cérémonie, ni gêne, et je laisserai Justine pour veiller aux besoins de tous.

Comme elle est empressée auprès de M. de Sainte-Luce! C'est le jeune parent de Sophie. Dix-neuf ans, une taille bien prise, des joues qui ressemblent à deux pêches, la pudeur d'une jeune fille, que de titres auprès de Justine!... Elle ne le pervertira pas. Elle voulait le loger, d'une manière tout-à-fait commode pour elle; je l'ai logé, moi, comme doit l'être un enfant confié à mes soins. Décidément, Justine ne me convient plus.

Que nous sommes injustes, nous autres maîtres! Elle me convenait lorsqu'elle quittait notre carrosse pour partager la carriole de Georges; lorsqu'elle suspendait la barcelonnette devant moi, sous le prétexte qu'Honorine me gênait, me fatiguait... On condamne, plus tard, tel bon office, qu'on a reçu avec la plus vive satisfaction; on en tire des conséquences fâcheuses pour l'avenir; on mésestime, on redoute le sujet qui l'a rendu, et, alors, on l'eût chassé peut-être, s'il eût eu moins de pénétration... Que je sois injuste ou non, Justine ne restera pas ici.

Oh! oh! que se passe-t-il donc à la préfecture? Tous nos gens sont sans doute occupés, puisque Francheville m'expédie Georges, ce bon vieux Georges, qui, sans avoir rien à faire, abrite au milieu de nous, son front patriarcal. Bon dieu!

M. Ducayla part pour Toulon. Il va prendre le commandement d'une escadre, qui mettra à la voile au premier bon vent. Mutilé, presque infirme, il court s'exposer à de nouveaux dangers. Un guerrier est donc avide de gloire, comme un avare d'or : l'un et l'autre n'en ont jamais assez.

Et sa pauvre petite femme, si jeune, si gentille, si intéressante, et que cependant ses parens aiment si peu, que va-t-elle devenir? Ducayla part cette nuit; Francheville donne un grand souper à la préfecture. Je veux y être; je m'y rendrai, avec tous nos amis. Je veux embrasser mon brave contre-amiral. L'embrasser!... peut-être pour la dernière fois.

Je prendrai aussi le jeune Sainte-Luce : à son âge, on se délasse en courant. Je veux lui faire voir la bonne compagnie. Elle est quelquefois l'écueil de la jeunesse, elle est plus souvent encore une excellente école.

« Justine, tout est-il prêt? — Oui, madame. — « Allons, partons. M. de Sainte-Luce, donnez la « main à madame de Soulanges. » Il allait me la présenter. A cet âge-là, on se conduit toujours par un sentiment de préférence... Petite vaniteuse!

« Et où est donc M. du Reynel? — Il est à « l'office, madame. Il y préside à la confection « d'un pâté d'ortolans. — Vite, vite, qu'il vienne. »

Il arrive en haletant, son pâté sur ses deux mains. « Hé! M. du Reynel, il y aura à souper à

« la préfecture. — Madame, ce pâté ne peut être « de trop nulle part. Un pâté que j'ai fait exécuter « sous mes yeux! — Il fallait au moins le faire « mettre ici par un domestique. — Madame, un « amant ne confie pas sa maîtresse, un écuyer « son cheval, un chasseur son chien, un avare « son trésor, je ne confie pas mon pâté.

« — Hé bien! M. de Sainte-Luce, qu'attendez-« vous pour monter en voiture? — Madame, j'at-« tends ce bon vieillard, qui sort son cheval de « l'écurie, et qui n'a personne pour l'aider à se « mettre en selle. » C'est de Georges dont il s'agit. La figure de ce jeune homme m'intéressait; j'estime maintenant, j'aime son caractère. Puisse-t-il ne jamais s'écarter de la nature!

Je regrette de lui faire voir le monde, qui ne la connaît plus. Mais obligé d'être l'artisan de sa fortune, il faut qu'il s'approche de ceux qui tiennent les clés de son temple; qu'il leur plaise; qu'il sollicite leurs bontés. Un peu d'or le dédommagera-t-il des qualités qu'il va perdre? Pauvre enfant!

CHAPITRE III.

Départ pour Toulon.

« Il y a deux jours que je ne t'ai vue, me dit « Francheville. » Il compte les momens; bon. Il m'embrasse, et sa main parle à la mienne. Je

l'entends, je le suis. Je n'ai encore adressé un mot à personne; mais mon premier vœu, mes premiers désirs n'appartiennent-ils pas à mon amant? L'amour d'abord; l'amitié ensuite.

Je rentre au salon. Je cherche Ducayla; je le presse contre mon sein. Sa jeune femme lui tient la main, et la mouille de ses larmes. Ducayla, calme, grand, paraît un homme nouveau. Il est détaché de toutes ses affections. Servir son pays, l'honorer par sa conduite, telle est la seule idée qui l'occupe en ce moment.

Il fixe l'attention de tous, il est l'objet de tous les égards. Chacun semble se dire : Honorons un brave, que peut-être nous ne reverrons plus.

Ces tristes pensées n'animent pas une fête. Celle-ci prend une teinte sombre, qui n'est pas propre à soutenir le courage de l'homme qui va nous quitter. Francheville, l'aimant Francheville, modèle d'amitié, comme d'amour, ose seul entreprendre de nous distraire, et il y réussit. Il ne pouvait nous entretenir de futilités : nous ne l'aurions pas écouté. Il nous parle de la gloire; il l'embellit du coloris enchanteur, dont il pare les objets qu'il décrit; il la rend séduisante, même pour ces femmes, qui ne voyaient, un instant avant, que le cortége funèbre qui l'accompagne toujours. Le sourire se montre sur les lèvres de Ducayla.

Bientôt il regarde attentivement son bras mutilé, et il reprend cet air austère qu'il avait,

quand je suis entrée au salon. Serait-ce un pressentiment?... Conservez-le-nous, mon Dieu, conservez-le à cette jeune femme!

Mes regards se portent sur Sainte-Luce. Son visage est coloré, son œil étincelant; ses muscles sont en contraction. Francheville a fait passer, dans cette ame élevée, l'enthousiasme, le mépris de la mort, dont nous sommes tous plus ou moins pénétrés. « Si monsieur, dis-je tout haut, « avait du goût pour la marine, et que le contre-« amiral lui permît de l'accompagner... » La physionomie du jeune homme change en un instant. Il pâlit, me regarde, rougit; et balbutie ces mots : « Je ne balancerais pas, madame, si je n'avais « l'honneur de connaître M. de Francheville. L'ac-« cueil que j'ai reçu de lui, ne me permet pas de « penser à le quitter. » Des larmes roulent dans ses yeux, et c'est toujours moi qu'il regarde, même en parlant de mon mari, de mon mari qui est présent... A quelle idée vais-je m'arrêter! Sans doute nos sensations sont indépendantes de notre volonté; mais éprouver en si peu de temps... Hé! combien en a-t-il fallu à Francheville pour me charmer?... Ce jeune homme partira.

« Mon mari, monsieur, s'est chargé de com-« mencer votre fortune, et les moyens, que vous « croirez pouvoir vous y conduire, lui seront « agréables. J'ai lu, sur votre physionomie, cette « noble ardeur qui décèle un cœur brûlant de se « signaler. Obéissez à cette voix intérieure, qui

« ne trompe jamais. Contre-amiral, vous vous « chargez de monsieur? — Je n'ai rien à vous « refuser, madame. »

Sainte-Luce ne réplique pas un mot; mais il me regarde, il me regarde!... Comme il souffre! pauvre enfant!... Il partira, il le faut.

« Georges, la malle de monsieur a-t-elle été « portée à Brécour? — Non, madame, elle est « encore ici. — Faites-la attacher derrière une des « voitures du contre-amiral. »

Onze heures et demie sonnent. Trente minutes encore, et notre ami ne sera plus avec nous.

Cette pensée est commune à tous; elle se peint sur tous les visages. Un morne silence règne dans l'assemblée.

Ducayla se lève. Il presse, dans ses bras, sa jeune femme, qui répond à ses caresses par des sanglots. « Encore ce moment à mon cœur, dit-il, « le reste à mon devoir.

« Madame de Francheville, Julie a besoin de « consolation et de conseils. Elle n'en attend pas « de sa famille, et il n'est pas dans les convenances « de tenir une maison à son âge. »

Je regarde Francheville. Il m'a entendue; il pense comme moi. « Monsieur, ma maison sera « celle de madame Ducayla, si elle trouve autant « de plaisir à s'y fixer, que j'en aurai à l'y rece- « voir. » Ducayla prend sa femme; il la met dans mes bras. « Soyez plus que sa mère, dit-il; soyez « son guide et son amie. » Minuit sonne...

Ducayla marche d'un pas ferme vers la porte. Sa femme s'élance après lui; elle saisit encore sa main, qu'elle couvre de baisers et de larmes. Ducayla ne tourne point la tête; il fait un léger effort pour dégager sa main; la jeune femme cède à sa volonté; elle quitte la main chérie, mais elle suit son époux; elle espère un dernier adieu; son œil contristé l'implore.

Nous l'accompagnons tous. Nous voulons voir monter le brave homme en voiture; le suivre de l'œil, autant que le permettra l'obscurité; entendre résonner les roues qui vont l'entraîner; écouter encore, quand le bruit aura cessé pour nous.

Pourquoi chercher à prolonger une scène déchirante? Tout est-il aliment pour les cœurs sensibles, et la douleur a-t-elle aussi ses jouissances?

Que vois-je! on a mis des chevaux de poste à notre berline et à notre diligence! Je me jette au cou de Francheville; je lui donne mille baisers. « Mesdames et messieurs, dit-il, on ne quitte un « bon ami, que lorsqu'il n'est plus possible de « l'accompagner. Ducayla recevra nos derniers em- « brassemens, en montant sur son bord. »

Un cri s'échappe..., celui-ci est de joie. C'est Sainte-Luce, qui revient à lui, qui respire librement. Il s'approche de moi. « Encore un jour, « dit-il à voix basse! je ne l'espérais pas. » Je le regarde d'un œil sévère. Il se tait; il rougit; il baisse les yeux.

« Partons, s'écrie Francheville. Et les paquets « de nuit, s'écrie madame Montbrun; et les dé- « bris de mon pâté, s'écrie du Reynel. Bah, bah! « réplique Francheville, les voyages les plus heu- « reux sont les voyages impromptus. Le contre- « amiral d'ailleurs n'a pas de temps à perdre. »

Comment l'ai-je donc regardé, quand il a parlé de voyage impromptu? Il me sourit si tendrement! il me regarde lui-même... « Ah! me dit-il « à l'oreille, nous sommes toujours à Chantilly! »

Ainsi, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, l'amour reçoit de nous un hommage, nous lui offrons au moins un souvenir.

Sainte-Luce brûle d'envie de me présenter la main, et il n'ose. Il avance, il recule; il s'arrête à deux pas de moi. Lui refuserai-je cette légère faveur?... Oui, tout est encouragement à une passion naissante, et Sainte-Luce, mécontent de moi, m'oubliera plus tôt.

Je prends la main de Soulanges; je monte en voiture, nous partons. J'ai près de moi la petite Ducayla. Je la tiens dans mes bras; je sens son cœur battre contre le mien; je recueille ses larmes. Le contre-amiral est avec nous, dans le fond de la diligence. J'entends, de loin en loin, des soupirs qu'il s'efforce en vain d'étouffer : la valeur n'est qu'une habitude; elle ne peut rien contre un sentiment.

Nous avançons en silence. Quand on est fortement affecté, on dédaigne les mots; on ne leur trouve plus d'expression.

Il est trois heures. Le crépuscule commence à naître ; tant mieux : la nuit est longue pour des êtres souffrans. La lumière ramène l'attention sur les objets extérieurs, et j'ai un besoin inexprimable de distraction.

Je ne sais encore qui sont les trois personnes qui occupent le devant de la voiture... Ah! mon Francheville, Soulanges, et, entre eux, un petit être qui ne sait quelle contenance tenir. Comment Sainte-Luce s'est-il donc glissé ici? Hélas! comme je me suis glissée dans le jardin d'Eustache, dans sa grotte, comme nous cherchons tous le bonheur.

Ma figure exprime-t-elle du mécontentement? « Madame, me dit-il, d'un ton timide, attaché à « monsieur le contre-amiral, j'ai cru de mon de- « voir de ne pas m'éloigner de lui. » Je ne peux m'empêcher de louer son exactitude. Mon approbation lui donne la force de lever ses grands yeux bleus sur les miens. Oh! comme il est joli!

C'est toujours à moi qu'il s'adresse, quand il a un mot à dire. C'est toujours moi que son œil interroge, quand il est indécis. C'est pour moi qu'il est disposé à tout faire; il ne voit, il n'entend que moi, et je suis encore la seule qui s'aperçoive de tout cela. Non, jamais une femme ne se trompe sur le sentiment qu'elle inspire, et elle est toujours maîtresse de le comprimer à sa naissance, quand elle a la force de le vouloir sérieusement.

L'amour de cet enfant m'afflige. Il s'annonce, à chaque instant, avec plus de violence. Il nous épie maintenant, Francheville et moi. Nous avons une manière de nous regarder, qui ne lui convient pas. Je lis au fond de cette petite ame; je vois ce qu'elle souffre; mais sacrifierai-je un regard de Francheville à l'extravagance d'un enfant? Oh! non.

De quel droit qualifié-je ce qu'il éprouve d'extravagance? Étais-je plus sensée, quand je me donnai à Francheville, sans oser espérer rien, pas même un lendemain? J'avais vingt ans; il n'en a que dix-neuf. J'étais fille, soumise à des bienséances, qu'un homme brave impunément; j'étais certainement plus folle que lui, et je le blâme... Allons, allons, un peu de pitié, je lui en dois. Bientôt d'ailleurs il ne me verra plus.

Je lui parle avec bonté, et cela lui fait un bien! Je l'interroge; il répond toujours juste, mais avec la concision d'un homme qui se hâte de revenir à sa pensée chérie, qui veut s'en occuper exclusivement.

Ah!... une campagne de mer, des occupations toujours renaissantes, des objets toujours nouveaux, m'effaceront de sa mémoire; je le désire, au moins. Hélas! il est des cœurs qui ne peuvent aimer qu'une fois: j'en sais quelque chose. Allons, allons, je ne veux plus m'occuper de tout cela.

CHAPITRE IV.

Une larme au malheur.

Nous apercevons le port de Toulon. Après la surprise imposante que procure le spectacle de la mer, vue pour la première fois, rien n'est plus grand, je crois, que l'aspect d'un port du premier ordre. C'est là où l'intelligence, l'industrie de l'homme se développent dans toute leur étendue; c'est là qu'on s'enorgueillit de tenir à une espèce qui enfante des prodiges; c'est là qu'on rencontre, à chaque pas, des créations nouvelles, et qu'on applaudit à la magnificence, toujours unie à l'utile.

Le préfet maritime vient nous trouver à l'auberge, où nous sommes descendus. Il remet un paquet cacheté à Ducayla, et il le tire à l'écart. J'ignore ce qu'ils se disent; mais leur conversation est animée. Ducayla semble opposer, au préfet, de fortes objections. Celui-ci ne répond qu'un mot; Ducayla se tait.

Il vient à moi. « Je reçois des ordres, me dit-il, « qui m'enjoignent d'appareiller à l'instant même. « Mon escadre doit convoyer des transports, des- « tinés pour Corfou. La flotte anglaise, qui croise « à la vue du port, est beaucoup plus forte que « la mienne, et je n'ai jamais amené mon pavillon. « Le convoi passera peut-être, et moi, je périrai.

« Je ne veux pas voir ma femme, dans un mo-
« ment où j'ai besoin de toute mon énergie. Vous
« l'avez reçue chez vous; adoptez-la, promettez-
« le-moi. »

Sa femme, Francheville et nos amis étaient dans une pièce voisine. Je me laissai aller aux sentimens, que m'inspiraient ce qu'il m'avait dit, et ce qu'il allait faire. Je lui promis, en pleurant, d'aimer, de protéger sa Julie; je l'embrassai, le cœur navré de douleur.

« Suivez-moi, monsieur, dit-il à Sainte-Luce. » Je n'avais pas aperçu le jeune homme. Je le croyais auprès de nos amis... Je ne suis pas avec eux, pouvait-il y être! Cet enfant me fait pitié. Il s'approche, il recule. Je vais à lui; je le baise au front; il tombe sur le parquet, privé de sentiment. Ducayla est déja sorti.

Je lui fais respirer des sels, des odeurs. « Mon
« cher enfant, revenez à vous. Pensez à mériter
« l'estime de votre chef, de M. de Francheville,
« la mienne, celle de tous les honnêtes gens qui...
« — La vôtre, madame, la vôtre! je n'ambitionne
« que celle-là; je ferai tout pour l'obtenir. »

Il se relève; il saisit ma main; il la couvre de baisers; je n'ai pas la force de la retirer. Il prend un de mes gants, il le cache sur son cœur; je n'ai pas la force de le reprendre. Il sort, en m'adressant un regard... Quel regard! j'entends tout ce qu'il veut dire; il m'est impossible de l'exprimer.

J'ai eu tort de le baiser au front, de lui abandonner ma main, de lui laisser mon gant. Si l'idée des dangers, auxquels il va s'exposer, n'excusait en quelque sorte l'oubli des convenances, que penserait-il de moi?... Hé! bon dieu, bon dieu! ne devais-je pas quelque chose à un enfant que j'envoie peut-être à la mort!

Nos amis rentrent. Julie cherche son mari. « Il « est parti, ma chère, ne le suivez pas; épargnez-« lui la vue de vos larmes; séchez-les, soyez aussi « grande que lui. — Non, je ne suis pas grande; « je n'ai pas la prétention de l'être; ma sensibilité « est ma gloire; c'est celle de notre sexe. » Elle s'échappe; je la suis; nos amis accourent, l'environnent, lui parlent; rien ne peut la persuader, ou plutôt elle n'entend rien. La voilà dans la rue. Elle va se donner en spectacle.

Mesure de prévoyance et de rigueur!... dois-je y applaudir, ou la condamner? Le stoïque Ducayla a fait placer deux factionnaires à la porte. Personne ne peut sortir de la maison.

« Que je le voie! que je le voie encore! s'écrie « Julie en rentrant. » Franchevillé appelle un homme qui passe; il lui donne un mot pour le préfet maritime. Bientôt nous sommes pourvus de longues vues et d'un télescope. Le toit de l'auberge est en terrasse; nous allons nous y établir.

Trois vaisseaux de ligne et cinq frégates sortent du port à pleines voiles. Quinze transports suivent l'escadre.

Les Anglais commencent à manœuvrer. Ils ont cinq vaisseaux, qui doivent être de quatre-vingts à cent dix canons. Huit à dix bâtimens légers s'éloignent de la flotte, et menacent déja le convoi. Ducayla détache ses frégates pour le protéger, et il s'avance en longeant le convoi qui est à sa droite, ayant à sa gauche les cinq gros vaisseaux anglais. Le combat est inévitable; il sera terrible : jamais, dit-il, il n'a amené son pavillon.

Ignorante en manœuvres, comme en mille autres choses, je reçois ces détails de Francheville, de Soulanges : je ne perds pas un mot de ce qu'ils disent.

Ah! pourquoi être venus à Toulon? Là-bas, notre séparation n'eût été que douloureuse : ici, nous allons souffrir mille morts. Francheville, qui a vu la sienne de sang-froid, ne peut supporter l'idée de la destruction de son ami. Il est pâle, défait. Il souffre horriblement, puisque ses yeux se portent sur moi vides d'expression et d'amour.

Un frisson glacial règne dans tout mon corps. Je voudrais être au fond de la maison; ne rien entendre; ne rien voir, et je sens qu'il est moins cruel de tout voir que de tout craindre.

Et cette pauvre petite Julie! elle ne se soutient plus. Assise sur la plombée, sans voix, sans haleine, levant au ciel des yeux qui semblent l'implorer, les reportant à son télescope, sur Francheville, sur moi; ne trouvant pas une larme; suffoquée par son cœur, qui bat avec violence,

et que son faible corps semble ne pouvoir plus contenir, elle offre à nos regards ce que la douleur physique et morale a de plus poignant.

Francheville lui propose de descendre. « Non, « non, dit-elle, je le vois. Je vis encore de sa « vie. »

Et moi aussi j'ai une longue vue. Je l'ai fixée sur le vaisseau amiral. Voilà le brave homme; il est au bout de ma lunette. Au pied de son grand mât, droit comme aux jours de sa première jeunesse, la figure animée d'un feu que je ne lui ai jamais vu, il donne ses ordres avec réflexion; on les exécute avec confiance.

Et Sainte-Luce!... Ah! je le vois. Il est à côté du contre-amiral, une hache d'armes à la main. Il fait bonne contenance. Oh! oui, il méritera mon estime.

Il tire ce gant!... il le baise à la dérobée!... Pauvre enfant! pauvre Ducayla!

Ces châteaux flottans s'avancent, avec majesté, les uns contre les autres. Chacun est à sa place de bataille. Ducayla embouche le porte-voix.

La première volée part... Oh! mon dieu! mon dieu!

Mes yeux se voilent; je ne distingue plus rien; à peine puis-je penser.

Qui s'empare de moi? « Ah! c'est toi, mon ami! « tu abandonnes donc cette pauvre petite Julie? « — Soulanges est avec elle. D'ailleurs, ne me

« dois-je pas tout entier à Fanchette? Viens, mon « ange, viens; tu n'es pas bien ici. »

Je suis Francheville. Je me laisse conduire dans une chambre à l'extrémité de la maison. Justine me met au lit. En vérité, je ne me sens pas bien.

Ah! j'entends, j'entends tout. L'enfer est à une lieue de moi. Mon dieu, conservez Ducayla; conservez cet enfant!

Quelle explosion terrible vient de frapper mon oreille! « Justine, appelez M. de Francheville : je « ne peux supporter l'anxiété où je suis. »

On entre... c'est lui... Ciel! il soutient Julie, pâle, mourante, anéantie. C'en est fait! si Ducayla vivait, elle ne serait pas descendue.

« Mon excellente amie, oublie-toi pour la con- « soler. — La consoler, Francheville! je n'ai rien « à lui dire; je n'ai que des pleurs à lui donner. »

Je passe une robe. Je prends Julie dans mes bras; je la presse contre mon cœur. Le froid de la mort est répandu par tout son corps. Je mouille son visage de larmes brûlantes. Leur chaleur la ranime; elle revient à la vie : est-ce un service que je lui rends?

Pauvre petite! elle tombe à genoux au milieu de la chambre. Elle prie pour son époux; elle prie avec ferveur. Consolation des malheureux, espoir d'une autre vie, ne l'abandonnez pas!

« Francheville, mon ami, partons à l'instant « même; retournons à Brécour; trompons la dou-

« leur de Julie, en l'éloignant du lieu de la scène « terrible. Tout la lui rappelle ici. Là-bas, une « nature riante, nos soins assidus, notre pré- « voyante amitié, tout concourra à la rendre à « elle-même. Jamais elle n'oubliera son bienfai- « teur, je le sens; mais, à ce sombre désespoir, « succédera bientôt une mélancolie, qui n'est pas « sans quelque charme, et que le temps et la jeu- « nesse dissiperont insensiblement. »

Quel est ce jeune homme qu'on soutient sous les bras?... Ciel! ô ciel!... pâle, défait, Sainte-Luce est méconnaissable. Un coup de feu dans la cuisse gauche! un autre dans le corps!... Malheureuse! c'est moi qui l'ai voulu.

L'amour est-il un sentiment volontaire? le sien est-il criminel? de quel droit me suis-je fait son juge? Si cet enfant avait des vues répréhensibles, son premier soin serait de dissimuler ses sensations, et en ce moment il s'y abandonne en présence même de Francheville. «Je me sens mourir, « madame; mais j'ai tout fait pour vous, rien que « pour vous. Qu'au moins, j'emporte votre es- « time. » Il me déchire le cœur. Quelle journée! ô gloire, gloire! que déja vous me coûtez cher! si Francheville servait, je ne vivrais pas vingt-quatre heures.

Les chirurgiens s'emparent de ce pauvre enfant. Ils se disposent à déchirer ce faible corps, pour en extirper les balles... Je vais me retirer.

« J'ai besoin de courage, me dit-il d'une voix

« éteinte, vous seule pouvez m'en donner. » Non, certes, je ne le verrai pas mutiler.

Cependant, il est seul. Point de parens, pas encore de vrais amis; il n'a que moi au monde. Ne puis-je le considérer comme mon fils? Une mère de vingt-quatre ans; un fils de dix-neuf, beau comme un ange!... Non, non, je ne dois pas rester. Julie, d'ailleurs... Hé! n'a-t-elle pas madame Montbrun, madame de Soulanges?... Mais je l'ai promis à son époux, marchant à la mort: je retourne auprès d'elle.

Et cet enfant! cet enfant! tout ce qui n'est pas amour, et tout ce qu'un cœur peut avoir, d'ailleurs, de sensibilité et d'affection, je le partage entre eux. Je voudrais être avec l'une et l'autre; cependant il faut opter.

Mes promesses, la décence, tout m'indique le parti que je dois prendre. « Justine, ôtez-moi d'ici. « Francheville, Soulanges, restez auprès de ce jeune « homme. Donnez-lui du courage et des forces. »

Je retrouve Julie. Elle me demandait, elle m'appelait, elle me cherchait; elle retombe dans mes bras dans la chambre voisine de celle... J'entends le premier cri de ce malheureux; il prononce mon nom... ses plaintes retracent à Julie la scène de sang dans son horrible vérité. Il faut qu'on nous emporte l'une et l'autre.

Oh! qu'est-ce que la vie? Je renoncerais à la mienne, si je croyais à un autre jour semblable à celui-ci. La mort n'est rien auprès de ce que j'éprouve.

A travers le tumulte, les larmes, les plaintes, je saisis quelque chose des détails du combat. Le vaisseau de l'infortuné Ducayla a été attaqué de bas-bord et du tribord. Un troisième vaisseau l'a pris en poupe. Il s'est défendu comme un lion. Un des bâtimens anglais a pris feu, et au moment qui a précédé l'explosion, les deux autres se sont hâtés de s'éloigner. Le capitaine, qui a remplacé Ducayla sur son bord, a profité de cette circonstance pour s'échouer sous les batteries des forts. On a porté les blessés à terre; le malheureux enfant s'est fait conduire ici.

Ma pauvre tête est aussi malade que mon cœur. Il faut que j'oublie tout, pendant quelques heures, ou que je succombe. Ah! voilà Francheville. « Mon « ami, quel besoin j'avais de te voir! viens me rat- « tacher à la vie, me la faire aimer encore. »

CHAPITRE V.

Nous revenons à Brécour.

« Et Sainte-Luce, mon ami? — Ses blessures « ne sont pas dangereuses. Il peut supporter la « voiture. Un chirurgien l'accompagnera jusqu'à « Brécour. — Jusqu'à Brécour! Francheville, ne « serait-il pas plus sage de le laisser ici? — Non, « ma bonne amie. Il t'est très-attaché, et ta pré- « sence accélérera son rétablissement. — Très- « attaché! Oui, mon ami, très-attaché, trop atta-

« ché. — Trop attaché! pourquoi? — Comment!
« tu ne prévois pas ce que doit souffrir un jeune
« homme ardent, qui aime sans espoir? Tu ou-
« blies ce que nous fûmes, ce que nous sommes
« encore. — Sainte-Luce est un enfant facile à con-
« tenir, et je crois, ma chère amie, que ce qui peut
« arriver de plus heureux à un jeune homme, qui
« entre dans le monde, c'est de s'attacher à une
« femme jolie, aimable et honnête. Elle n'use de
« son ascendant, que pour l'éloigner des écueils
« de son âge; elle forme son cœur; elle le tourne
« au bien, et lorsqu'il parvient à l'âge de raison,
« il peut prétendre à tout, parce qu'il n'a que des
« qualités; que sa protectrice les fait valoir, et
« qu'une femme charmante réussit, tôt ou tard,
« dans tout ce qu'elle entreprend. Sainte-Luce
« partira avec nous, si vous le trouvez bon. »

Sans doute une femme aimable et aimée peut tout sur son jeune amant; mais je ne sais quel est le terme où elle s'arrêtera, si le jeune homme est fait pour plaire. On parle beaucoup aujourd'hui de ces éducations, faites par des femmes de trente ans. On ne voit, dans leurs soins, qu'amitié, pureté, délicatesse. Moi, je ne comprends pas comment ces dames font, et si Francheville n'occupait la première place dans mon cœur, s'il était possible que jamais j'en aimasse un autre, bien certainement Sainte-Luce ne me suivrait pas.

Tout est prêt; nous allons monter en voiture. Julie est assez tranquille. Je vais voir si on n'a

rien oublié de ce qui est nécessaire à cet enfant.

Il est seul avec Justine. Elle lui lit... Que lui lit-elle? Quelques pages brûlantes de la Nouvelle Héloïse. Il tient ce gant!... Malheureux gant! je donnerais de l'or pour le ravoir. Le demander, c'est y mettre toute l'importance que Sainte-Luce y attache, et je n'ai qu'un moyen de le tenir à une distance convenable de moi, c'est de paraître considérer tout ceci comme un pur enfantillage; de plaisanter, quand il parlera sérieusement, et surtout de ne plus le baiser au front, ni ailleurs.

« Justine, je vous défends de faire à monsieur « de semblables lectures : il a besoin de tranquil- « lité. Il est même inutile que vous lui donniez « des soins : j'ai besoin de vos services. »

Je mettrai près de lui, à Brécour, une femme attentive, qui ne sait pas lire, et qui a cinquante ans.

Tout est préparé. La litière est à la porte. Georges et Philippe descendent le charmant blessé. Justine s'empresse de lui soutenir la tête. Ses doigts effleurent ses joues. Bien certainement cette femme a des projets : je les déjouerai.

Nous partons.

« Mon ami, je ne suis pas contente de Justine. « — Ma chère amie, il faut la renvoyer. — J'y « pensais. — Mais qu'a-t-elle donc fait qui rende « cette mesure si nécessaire, et si prompte? — « Je la trouve beaucoup trop empressée auprès de « M. de Sainte-Luce, et tu sais combien elle est « adroite et entreprenante. — Au pis aller, que

« peut-il résulter de tout cela? quelques distrac-
« tions, dont on a besoin à dix-neuf ans, qui ne
« peuvent nuire à personne, et qui rendront Sainte-
« Luce moins importun près de toi. Renvoyer, par
« la crainte de ce qui peut-être n'arrivera pas, une
« femme qui nous sert depuis plusieurs années, et
« qui nous sert bien, c'est plus que de la pré-
« voyance, c'est du rigorisme, et si tu m'en crois,
« nous ne serons exagérés que dans notre amour. »

Il a raison. Mes craintes sont peut-être déplacées. Cependant je serais très-fâchée que cet enfant tombât dans de telles mains. De semblables liaisons ôtent le goût du beau, du bon, entraînent vers les plaisirs faciles, et un homme de dix-neuf ans, qui descend de sa place, y remonte difficilement.

Depuis quelques jours, je n'entreprends rien qui ne tourne contre moi. Je veux éloigner un jeune homme qui n'a plus sa tête à lui; les circonstances me le ramènent, me forcent à lui donner ma maison pour asile, et mes soins en dédommagement de ce qu'il souffre. Je veux congédier une intrigante; mon mari prend la chose en homme du monde, et je n'ose insister, de peur de me donner un ridicule et de lui déplaire. Peut-être contiendrai-je Justine; mais Sainte-Luce? Ma position est désagréable : je crains qu'elle devienne pénible.

Avec quel charme Francheville parle à Julie! Elle ne répond pas encore; mais elle écoute, et

c'est beaucoup : cet homme a le don des miracles. Et moi aussi je parle à l'aimable affligée. Mes expressions sont sans grace, parce que je suis fortement émue; mais je ne dis pas un mot qui n'exprime un sentiment, et je m'aperçois souvent que mon ame et celle de Julie sont à l'unisson. Nous sommes faits les uns pour les autres. Nous nous convenons trop pour nous quitter jamais.

Nous marchons lentement, pour ne pas fatiguer notre intéressant blessé, et le voyage ne nous ennuie pas. Chacun de nous a de quoi penser, a toujours quelque chose à dire, et le temps n'est long que pour ceux qui cherchent des idées, parce que les chercher est le moyen le plus sûr de n'en pas trouver, et que l'absence d'idées laisse en nous un vide insupportable.

Il est constant que des occupations variées, utiles ou agréables, peuvent seules nous séparer de nous-mêmes. Il est difficile d'être avec soi, sans sentir le fardeau de son existence, et quand on en est là, la vie est sans attraits.

Je bénis ma destinée, qui m'a prodigué tous les moyens d'échapper à ce triste sentiment. S'il m'arrive d'en éprouver quelque atteinte, je prends la main de Francheville, et je ne suis plus moi. Je vis en lui, il vit en moi, nous vivons dans Honorine. Puisse cet état durer cent ans !

Nous arrivons. On m'apporte mon Honorine. Son père et moi nous disputons le premier baiser. La chère enfant nous met d'accord; elle passe un

bras au cou de Francheville, elle arrondit l'autre autour du mien; elle nous attire, nous approche à la fois, et ses petites joues rondelettes disparaissent en même temps. Julie nous regarde, et pousse un profond soupir. Je la pénètre : Ducayla ne lui a laissé que des souvenirs.

Mais elle n'a que dix-sept ans; sa fortune est honnête, et la douleur n'est pas éternelle. Hélas! la félicité l'est-elle? Cette idée me fait frémir : je suis au point où le bonheur ne peut croître. Je me serre contre Francheville, je l'enlace dans mes bras; une larme s'échappe, il la recueille, il m'interroge; je lui ouvre mon ame, il me couvre de baisers : le sourire reparaît sur mes lèvres.

Imprudente! Sainte-Luce est là. Il a tout vu; une douleur profonde se peint dans tous ses traits. Hé! qu'ai-je à me reprocher, après tout? Lui dois-je le sacrifice de mes plus douces sensations? Non, sans doute; mais je dois lui dérober des scènes qui l'affligent. Je ne l'affligerai plus. Je vais le loger. Je le logerai près de moi. Je le verrai à tous les instans du jour; je le traiterai avec bonté; mais avec une réserve, qui l'empêchera de se déclarer. Un aveu positif me mettrait mal à mon aise, et quelles seraient mes ressources? imposer silence à cet enfant? il ne m'obéirait plus. Le plaindre, compatir à ses souffrances, le consoler, essayer de le ramener doucement à la raison? Qui peut raisonner n'aime pas. Francheville a voulu qu'il vînt ici : il a eu tort.

Je l'ai logé dans une chambre, qui n'est séparée de mon appartement que par un cabinet, où est ma petite bibliothèque. J'en ai ôté tous les romans, excepté Robinson, Gil-Blas, et le Diable boîteux : un homme passionné ne peut lire que ceux-là.

Derrière cette chambre, est un autre cabinet qui s'ouvre sur un escalier dérobé. J'en ai pris la clé. Justine n'entrera chez Sainte-Luce que quand cela me conviendra, et ce sera lorsque je serai avec lui.

Julie a trois pièces dans un arrière-corps de logis, qui communique, par une galerie, à l'appartement de Francheville et au mien. Nos autres amis occupent le second étage. Ils sont dédommagés du désagrément de monter quelques degrés de plus, par l'aspect d'un paysage délicieux. Tout le monde est bien, tout le monde est content, ou paraît l'être. Soulanges peut-être eût désiré que je n'arrangeasse pas les choses aussi conjugalement. Il regarde la petite Montbrun à la dérobée, et je n'aime pas cette manière de regarder. On est franc et ouvert avec la femme pour qui on n'a que des sentimens honnêtes : Sainte-Luce me regarde en face. Au reste, je ne crois pas Soulanges capable de suivre un plan de séduction.

Sept à huit personnes, qui habitent ensemble, n'ont pas toujours quelque chose à se dire, et il est bon de se séparer, avant que la conversation

languisse. C'est alors que le travail devient une distraction nécessaire. C'est après avoir travaillé une heure ou deux, qu'on se retrouve avec plaisir, et que les idées renaissent. « Nous travaillerons, « n'est-il pas vrai, mesdames? Voyons, distribuons « le temps.

« On se lèvera quand on voudra. Moi, j'aime le « lit, parce qu'Honorine vient m'y trouver, et me « fait de petits contes, de petites caresses, qui me « plaisent beaucoup.

« Le déjeuner à dix heures. Ensuite le billard, « le volant, le siam, ou la promenade à pied, à « cheval, en calèche, selon le temps et les goûts.

« A midi, réunion au salon. Des livres, des « échecs, le trictrac pour les messieurs. Pour vous, « mesdames, la broderie, le feston, la tapisserie. « Pour moi, la leçon de lecture à Honorine. Je la « donne moi-même, parce qu'une mère ne compte « ni le temps, ni les difficultés, et, qu'assez ordi- « nairement, un maître ne s'occupe que de son ca- « chet. Je la donne en jouant, en folâtrant, parce « que l'enfance est ennemie de la contrainte. Je « connais un homme, qui a fait de très-bonnes « études, et qui n'a pas ouvert Virgile depuis « qu'il a quitté les bancs, par la seule raison qu'il « a appris le latin malgré lui.

« A deux heures, la conversation et la lecture « des journaux, qui ne sont ni fort amusans, ni « fort utiles. Mais il faut savoir le titre de la pièce « nouvelle, et le nom de la débutante.

« A trois heures, chacun se retire chez soi, pour « la toilette, ou ce qu'il juge à propos de faire.

« A quatre heures, le dîner.

« A cinq heures... — Ah! madame! madame! « dîner dans une heure! n'être qu'une heure à ta- « ble! c'est insoutenable, impossible. — Ne vous « fâchez pas, mon cher du Reynel. A six heures, « le café, la liqueur, puis les folies tant qu'on vou- « dra, tant qu'on en pourra faire.

« Le lendemain, même distribution du temps, « avec des occupations et des jeux différens, qui « seront arrêtés de la veille.

« — Ma chère amie, tu nous mets au couvent. « Mais la jolie supérieure nous le fera aimer. — « Madame de Francheville oublie que nous ne « sommes pas heureux en statuts et en réglemens. « Nous en avons fait, dans une occasion impor- « portante, qui n'ont été observés que deux heu- « res. — M. de Soulanges, c'est qu'alors les parties « intéressées grillaient de les violer. Aujourd'hui, « l'amour et l'amitié ne sont plus en opposition, « et trouvent du temps pour tout. — Je me rends, « madame, et j'approuve. — Et moi aussi. — Et « moi aussi.

« — Parbleu, nous pouvons commencer de suite « à suivre les réglemens de notre charmant législa- « teur : il est deux heures, et voilà Georges qui « nous apporte les journaux. Dis-moi, mon aima- « ble amie, est-on obligé de les lire tous? — Non, « Francheville; on n'y tiendrait pas. Le journal du

« Commerce à Montbrun : il donne le prix du su-
« cre et du café. Celui de l'Empire à Soulanges,
« pour le punir d'aimer Voltaire. Les Petites-Affi-
« ches à du Reynel : il y trouvera de jeunes per-
« sonnes de dix-huit à vingt ans, *bien élevées*,
« *d'un physique agréable*, et qui désirent se pla-
« cer chez un homme *seul*. A toi, mon ami, le
« journal de ton département : tu y apprendras
« peut-être quelque chose de ce qui s'y passe.
« Le Moniteur à M. de Sainte-Luce : il a besoin
« de sommeil. Pour nous, madame, le journal des
« Arts : il ne paraît que deux fois la semaine; nous
« ne serons pas les plus mal traitées.

« — Messieurs, messieurs, un prix à gagner. L'A-
« cadémie de la capitale de mon département pro-
« pose... — Quoi, mon ami? quelque découverte
« en agriculture? nous n'y entendons rien. — Bien
« mieux que cela, Fanchette. — Je devine, moi.
« Depuis que je suis ici, je n'ai mangé qu'un
« aloyau, et... — Que voulez-vous, du Reynel?
« Dans notre vieille Provence, le bœuf n'est pas
« commun. — Et sans doute l'Académie propose
« d'en faire avec du mouton. — Hé, non, hé,
« non! quelle absurdité! Écoutez-moi. — Écou-
« tons le préfet.

« *Une médaille d'or, du poids de cinq cents francs*,
« *à l'auteur qui prouvera le mieux qu'au physique*
« *et au moral, tout n'est pas mal ici-bas*. Et en note :
« *L'ouvrage doit être en prose, court, gai, sans pro-*
« *fondeur ni raisonnement*.

« Oh! ma foi, je n'entends rien à ce program-
« me-là. — Ni l'académie non plus, peut-être.
« Mesdames, c'est à vous à relever le gant. — Vous
« êtes un impertinent, M. de Soulanges. — Ne
« nous fâchons pas si vite, ma bonne amie. Je
« trouve, moi, que votre mari vient de nous faire
« un compliment. Prouver une abstraction gaiê-
« ment, brièvement, sans érudition, sans déve-
« loppemens, n'est certainement pas chose facile.
« Acceptons le défi, et défions ces messieurs à
« notre tour. Soit, dirent ensemble toutes les
« bouches.

« Mesdames et messieurs, reprit du Reynel,
« vous n'entendez pas la cloche, et je soutiens aux
« académies, nées et à naître, que tout est très-
« mal, pour qui a faim, et ne dîne pas.

CHAPITRE VI.

Le concours.

Ce petit Sainte-Luce a toujours quelque prétexte pour me retenir près de lui. Il veut concourir aussi, dit-il; il sent le besoin d'être dirigé, par une personne de goût, et il me prie de lui donner des conseils; il me fait bien de l'honneur. Tantôt il prétend que sa vieille garde lui présente tout trop chaud, ou trop froid; tantôt, que ses ligatures sont trop serrées ou trop lâches; il se garde bien de me rien demander; mais il est si re-

connaissant de ce que je fais pour lui ! il exprime ce sentiment avec un feu ! il n'y a que le mot à changer. Mais ce mot, j'espère qu'il n'osera jamais le dire.

Savez-vous où il cache ce gant? dans un des plis du mouchoir qui lui enveloppe la tête, un madras à moi, que mademoiselle Justine lui a donné, et que bien certainement il ne me rendra pas plus que le gant. Ah ! laissons-lui tout cela : il faut des hochets à l'enfance.

Par exemple, voilà qui passe la plaisanterie. Je lui présente la potion, et il tient un de mes doigts sous les siens. Il est rouge comme une cerise, il me regarde, et oublie le breuvage. « Otez votre « main, M. de Sainte-Luce. — Madame... ma- « dame... — Madame vous prie d'ôter votre main; « elle n'aime pas ces libertés-là. — Des libertés, « madame ! des libertés ! vous me croiriez capable « d'en prendre avec vous ! » Et il retire précipitamment sa main; je dégage la mienne; la potion tombe sur son lit, sur son turban, sur sa charmante figure... La mère Dumont s'y prend si gauchement, pour réparer le désordre ! Elle lui barbouille tout le visage : c'est l'amour travesti en ramoneur. « Donnez-moi ce linge, madame Du- « mont. De l'eau tiède... » A quoi pense-t-il donc? Je crois en vérité... Je n'en saurais douter. Sa couverture... Fiez-vous a des enfans de ce genre-là. Bien certainement je n'approcherai plus de son lit.

Je repasse au salon. Francheville y a fait établir sept à huit tables, bureaux ou pupitres. C'est l'heure du travail, et chacun se frotte l'oreille, le front, ou le menton. J'éclate de rire, et le rire gagne et se communique, et les idées se perdent, et on me gronde, et je ris plus fort, et en riant, en sautant, en chantonnant, je m'assieds devant le bureau qu'on m'a laissé. Je me frotte l'oreille à mon tour, en cherchant une épigraphe, je n'en trouve point, et je prie ces messieurs de m'en donner une, s'ils en ont de reste, car une épigraphe est ici de première nécessité; une épigraphe est à un ouvrage académique ce qu'est un texte à un sermon, un prologue à une pantomime, et une épigraphe donne à une femme un air d'érudition! ah!

« Messieurs, messieurs, revenons sur notre pre-
« mier jugement, et convenons qu'un journal est
« quelque chose de fort utile. Nous voilà tous oc-
« cupés, très-occupés, et que nous fassions bien
« ou mal, nous aurons employé quinze à vingt
« heures, grace au journal du département. —Hé!
« madame, sous ce rapport-là, tout est utile, jus-
« qu'aux chenilles : les écraser, c'est toujours faire
« quelque chose. — Allons, allons, une épigraphe.
« Donnez-moi donc une épigraphe. — Ma chère
« amie, tu fais un bruit affreux. — Hé! que t'im-
« porte, Francheville? écris tout ce qui te passera
« par la tête, et je te réponds du prix. Quand on
« te saura au nombre des concurrens, on s'arra-

« chera les yeux pour lire ton nom à travers le « papier; et s'il est trop épais, on lèvera la bande « avec une innocente adresse, on te proclamera, « et le public applaudira : il est tout simple que « le préfet soit le plus bel esprit de son départe- « ment.

« Ah çà, vous ne voulez pas me donner d'épi- « graphe? — Hé! ma bonne amie, nous en cher- « chons pour nous. — Justine, apportez-moi des « diablotins... Voyons cela. Finissez donc, mes- « sieurs, finissez donc. Vous videz mon cornet, « il ne me restera pas une devise.

« Voici la mienne, s'écrie du Reynel.

Le bon vin et la bonne chère
Font tout oublier sur la terre.

« — Hé! celle-là est assez analogue au sujet. — « — Madame, en voilà une qui vous convient à « merveille.

En tous lieux elle est la plus belle;
Elle est l'objet de tous les vœux.
Elle soumet jusques aux dieux :
Apollon écrira pour elle.

« — Finissez, M. de Soulanges; vous me faites « rougir jusqu'aux yeux. — Et la devise vous en « convient davantage. Oh! la méchante! elle dé- « chire l'innocent papier. »

Je m'attache à une devise fort insignifiante, mais très-modeste. Chacun cherche, choisit ce qui

a rapport à son goût, à son caractère, et pendant qu'on écrit, Honorine croque les diablotins.

La pauvre petite Julie ne prend aucune part à ces jeux. Elle sourit de loin en loin; mais c'est de ce rire machinal, qui annonce une tête vide et fatiguée, et qui affecte péniblement ceux qui en sont les témoins. Je me reproche mes folies: la gaieté des autres est une insulte à nos maux. Je vais à elle; j'avoue l'inconvenance de ma conduite; je la prie de me la pardonner. Elle m'embrasse, et pleure. Francheville se lève, lui prend la main; elle se laisse conduire. Il la mène dans le bosquet. Il sait ce que peut sa voix sur cette infortunée. Il nous la ramènera plus calme; il finira par la consoler, et je l'en aimerai davantage.

L'aimer davantage! nos facultés ne sont-elles pas bornées? N'épuise-t-il pas déja toutes les miennes?

Savez-vous ce qu'a imaginé Sainte-Luce, pour me rappeler près de lui? Il attire Honorine avec des friandises, dont mademoiselle Justine ne le laisse pas manquer. Je montre à lire à l'enfant. Il s'est établi son maître d'écriture, et il a une main superbe. Raisonnablement je ne peux rien opposer à la prétention qu'il annonce. La lecture et l'écriture se rapprochent tellement, qu'il est difficile de ne pas fondre les deux leçons en une. Il espère, en secret, que je serai là; que j'unirai mes efforts aux siens; que je lui saurai gré de ce qu'il fait pour ma fille, et mon amitié et ma présence

le dédommageront de son travail. Il y a bien quelque chose de vraisemblable dans son petit plan. Mais comme il se lève, maintenant, pendant quelques heures, il voudra bien donner sa leçon dans une salle commune, où il sera distrait de manière à ne pas retomber dans l'état... vous vous rappelez? lorsque j'ai voulu être plus adroite que la mère Dupont...

Il me lit le commencement de la pièce qu'il compte envoyer au concours. *Besoin d'aimer est à notre ame ce que le soleil est aux fleurs.*

Voilà son épigraphe. Il écrit le roman de son cœur. Tout est bien, dit-il, tout est au mieux pour l'amant fortuné, et il s'agit de prouver que tout n'est pas mal; ainsi, il ne remplit pas les conditions voulues par l'académie; mais il écrit, il lit avec une chaleur, un charme inexprimables. A chaque page, je trouve une application, et si je prends un air réservé, il comble Honorine de caresses : il pressent qu'une bonne mère passe bien des choses à qui chérit son enfant. Il embrasse ma fille, avec une ardeur qui m'alarmerait, si elle avait cinq ou six ans de plus, et, en l'embrassant, il me regarde à la dérobée; mais avec une expression! Hélas! il cherche des prestiges, il se nourrit d'illusions. Quand il serre Honorine dans ses bras, quand elle lui rend ses baisers, il croit embrasser sa mère; la presser sur son cœur, la sentir répondre à ses transports.

Rien ne m'échappe, et je me rends impénétra-

ble. Paraître m'apercevoir de quelque chose, ce serait le porter à parler, et si le mot *amour* s'échappait de sa bouche, je n'aurais plus la puissance de l'arrêter.

Comme il doit peindre le sentiment, d'après sa manière d'écrire! avec quel plaisir l'écoutera celle à qui il sera permis de l'aimer! mais quand pourra-t-il goûter les douceurs d'un engagement raisonnable et assorti? Hé! mon Dieu, mon Dieu, de quoi m'occupé-je là! Je reviens aux mêmes idées sans m'en apercevoir : je crois même les répéter sur le papier... Un enfant de dix-neuf ans!

Francheville est aussi pénétrant que moi. Il démêle tout ce qui se passe dans cette ame neuve et pleine de candeur. Assez souvent il m'en parle le soir, et il en rit jusqu'aux larmes : je ne vois pas de côté plaisant à tout cela.

Julie revient, peu à peu, à son caractère. C'est un composé de sensibilité, de douceur, de bonté. Son retour, à elle-même, est l'ouvrage de Francheville. Elle trouve, dit-elle, dans sa conversation un attrait qui lui fait tout oublier. Ah, je le crois! Sa douleur, au reste, ne pouvait être que celle d'une tendre fille, à qui la mort enlève un père chéri. Jamais Ducayla ne lui a inspiré ce délire du cœur et des sens, qui est la félicité suprême, et dont elle ne doit pas même avoir d'idée. Oh! c'est lorsqu'on s'identifie avec l'objet de son amour; qu'on n'existe que par lui et pour lui; qu'on lui doit une suite de jouissances; que cha-

que jour, chaque instant rendent plus vives, qu'il est affreux de le perdre. J'ignore si on peut lui survivre.

Soulanges ne regarde plus du tout la petite Montbrun. S'est-il aperçu que je l'observe, et se flatte-t-il de m'abuser? Les hommes dissimulent si gauchement! Un homme bien élevé, qui manque d'attention pour une fille aimable, a certainement des motifs, sur lesquels il cherche à faire prendre le change. Rose a constamment les yeux fixés sur Soulanges. Une fille décente, qui regarde continuellement un joli homme, est nécessairement entraînée par un sentiment irrésistible; mais elle n'a rien à se reprocher encore. De bons principes préviennent long-temps une première chute; on ne la fait pas sans une confusion, qui se décèle à chaque instant, et le séducteur est le dernier qu'on ose fixer. Ainsi Soulanges ne s'est pas positivement déclaré, puisqu'on ne le redoute pas; mais il emploie des moyens secrets de plaire, et il plaît.

Il connaît l'adresse et la facilité de Justine. Peut-être joue-t-elle un rôle important dans cette affaire, et si elle obtient la confiance de la petite Montbrun, elle la perdra infailliblement.

Il est convenu que demain nous lirons ce que nous avons fait pour le concours, et peut-être demain démêlerai-je les sentimens positifs de Soulanges et de Rose : il est, je crois, impossible d'écrire sans laisser percer quelque chose des

sensations qui nous affectent le plus ordinairement, et les lumières, que j'ai déja acquises, me guideront dans les ténèbres, où le cœur humain cherche à s'envelopper. Il faut sauver cette jeune folle, sans expérience d'elle-même, ni des autres.

Nous montons en voiture, pour aller dîner à une lieue d'ici. Soulanges se place dans la berline où est sa femme; sa femme qu'il n'aime plus, moi qu'il n'aime pas, et du Reynel, dont on ne peut tirer une phrase qui n'ait rapport à la gastronomie : il y a affectation dans cette conduite de Soulanges.

Rose est dans la calèche avec ses parens et Julie. La pauvre petite allonge le cou à se le démonter, pour voir Soulanges, qui a la cruauté de se tenir dans le fond de la berline. Non, elle n'a rien à se reprocher encore, puisqu'elle croit n'avoir pas besoin de dissimuler, et quand les circonstances l'exigent, nous dissimulons toutes, par instinct, quand ce n'est point par raisonnement.

Comment Montbrun et sa femme ne s'aperçoivent-ils de rien? Peut-être considèrent-ils cette préférence de Rose comme un enfantillage; peut-être croient-ils à l'inviolabilité de la maison de Francheville, peut-être sont-ils persuadés de l'honnêteté de Soulanges. Cette sécurité fait leur éloge, mais n'a pas de fondement. Tel qui rougirait de la seule pensée de prendre un anneau à la mère, lui ravit sa fille sans scrupule, et tire va-

nité, dans le monde, du désespoir où il a plongé une famille. Voici un paragraphe qu'Honorine lira un jour. Mais revenons.

Je voulais laisser Sainte-Luce à Brécour. Il m'a regardée d'un air si suppliant, que je n'ai pas eu la force d'insister. Il voulait monter dans la berline; j'ai exigé qu'il prît sa litière, dont cependant il pourrait se passer. Mais je ne veux pas qu'il touche mes pieds, mes genoux, pas même ma robe.

Francheville monte un superbe cheval, avec l'aisance et la grace qu'il met à tout ce qu'il fait. Il voltige de la calèche à la berline, et je le renvoie de la berline à la calèche : il se doit à Julie, et ses soins ont tant de succès!

Nous arrivons, et le premier soin du propriétaire est, selon l'usage, de nous faire voir ses parterres, son potager, son parc. Il a des plantes exotiques, dont il sait à peine le nom; dont il ignore les propriétés; qui ne flattent ni la vue ni l'odorat; mais dont il fait un cas infini, parce que son voisin ne peut offrir à l'amateur que l'œillet, la rose et le jasmin. Pauvres humains! Tous prétendent à une supériorité quelconque, et la plus frivole suffit souvent à leur amour-propre.

Le parc est vraiment délicieux; c'est la nature embellie, et l'art se cache partout. Voilà une grotte qui me rappelle celle d'Eustache, et les premiers jours de mon bonheur. Il faut que je

m'arrête ici : je crois voir un temple, partout où je trouve un souvenir.

Du haut de la roche, s'échappe une source, qui tombe, en cascade, dans un bassin, dont les bords sont garnis d'un gazon frais et vert, sur lequel je suis assise. Sainte-Luce est resté, sous le prétexte d'amuser Honorine. La petite court après des papillons.

...Malheur! malheur, peut-être irremédiable... Elle s'est élancée, elle est tombée... Sainte-Luce part avec la rapidité de l'éclair... Ah! je respire : Honorine est dans ses bras.

Emportée par sa vivacité, elle a suivi un papillon; elle s'est précipitée dans le bassin. Sainte-Luce y est arrivé avant moi. Il a de l'eau jusqu'aux épaules, et ses blessures ne sont pas fermées! Il met mon Honorine sur mes genoux; il me fait remarquer la tranquillité de l'enfant. Il me conjure de me calmer. Bon, excellent jeune homme!

Oh! je lui dois la vie de ma fille, et peut-être la mienne. Sans lui, il est vraisemblable que nous périssions toutes deux. Chère enfant! toi que j'ai crue perdue, et que je retrouve, viens, viens sur mon cœur, sur mon sein... Et vous, vous qui me l'avez rendue, recevez le témoignage de la plus juste, de la plus vive reconnaissance...

Insensée, qu'ai-je fait! je l'ai pressé dans mes bras; je l'y ai pressé avec transport; j'ai senti ses lèvres brûlantes... « Sainte-Luce, que faites-vous?

« Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je. Comment, « monsieur, vous tombez à mes pieds! que signifie « cette attitude? que prétendez-vous? me faire « acheter le bienfait, en perdre tout le prix, me « forcer à désirer qu'un autre ait sauvé mon Ho- « norine... » Sais-je ce que j'ai ajouté? Nos amis, les maîtres du château n'étaient pas à cent pas. Sainte-Luce pouvait être vu embrassant mes genoux, et le trouble, inséparable d'un pareil moment, ne m'eût pas servi d'excuse. Je m'éloigne à grands pas, entraînant, portant Honorine. J'appelle Francheville à haute voix; j'ai besoin d'un appui contre un jeune homme qui, tout à coup, a passé de l'extrême timidité à l'aveu le plus clair, aux expressions les plus délirantes... Hé! qu'ai-je à lui reprocher? Ne l'ai-je pas encouragé par mes caresses? elles étaient innocentes, mais quelle explosion elles ont produite! et ne devais-je pas la prévoir?

Des mots entrecoupés apprennent à Francheville le danger qu'a couru sa fille, et lui font connaître son bienfaiteur et le mien. J'avais envie de lui parler des détails : ce parti était le plus sage sans doute. Hélas, je n'ai pas eu la force de l'adopter.

Il prend sa fille, et court avec elle vers le château. Je le suis, appuyée sur le bras de Montbrun, dont j'ai un extrême besoin. Nous déshabillons la petite, nous la couchons. Elle nous sourit, et

me demande des bonbons. Heureux âge, où tout est vie, et où on n'a pas encore d'idée de sa destruction !

« Et ce malheureux, mon ami, ce malheureux « qui s'est précipité dans l'eau, et dont les bles- « sures sont encore saignantes ?... Il en mourra « peut-être. » Francheville ne me laisse pas achever. Il court, il vole, il revient. Il soutient l'intéressant jeune homme. On le met sur un lit : il était temps.

Francheville l'a trouvé à genoux, à la place même où je l'ai laissé. Il tenait dans sa main quelques marguerites, que j'avais cueillies pour Honorine, et que j'ai laissées échapper au moment de sa chute. Il les a mises sous son oreiller, et c'est Francheville qui me raconte tout cela, avec un ton d'aisance qui me confond. Il est sûr de moi, sans doute ; mais ne sent-il pas combien il est désagréable, fatigant pour une femme d'avoir à contenir, sans cesse, un jeune homme, dont la passion paraît s'accroître chaque jour ?

« Je le répète, mon ami, il faut éloigner M. de « Sainte-Luce ; il le faut absolument. Son fol « amour l'attache ici, l'y fixe, et lui fera perdre « ses plus belles années, et son état à venir.

« — Éloigner un homme recommandé par ma- « dame d'Elmont, l'éloigner avant son entière « guérison, et cela, parce qu'il fait cas aujourd'hui « de quelques marguerites que tu as touchées, et « auxquelles demain il ne pensera plus ! Comment

« colorer ce brusque départ? Comment nous sau-
« ver du reproche d'avoir chassé, de chez nous,
« celui qui nous a conservé notre enfant, qui a
« tout bravé pour y parvenir, et qui peut-être
« sera victime de son dévouement? Il faudra donc
« avouer notre véritable motif; nous résigner à
« passer, moi pour un jaloux, toi pour une prude.
« En vérité, ma chère amie, je n'y puis consentir. »

Pour une prude! Faut-il, pour éviter cette qualification, attendre que... Hé! sa bouche n'a-t-elle pas touché la mienne, ne s'y est-elle pas fixée? Mais Francheville ne sait pas cela.

Si je le lui dis, Sainte-Luce partira; mais il perdra son protecteur, tout espoir de s'avancer dans le monde. Dois-je le punir aussi cruellement d'une étourderie, qui n'a pas eu de témoins, et dont je pourrai toujours prévenir les suites? Ce serait une atrocité.

La fièvre vient de le prendre. Francheville donne l'ordre de le reconduire à Brécour. Ne manquera-t-il de rien? Sera-t-il convenablement soigné pendant mon absence? Si je retournais avec lui... si... si... : cela n'est pas possible.

Madame Montbrun se propose; ne puis-je faire ce qu'elle se permet? Non, non, elle a quarante ans, et moi... je bénis madame Montbrun.

Quel triste dîner j'ai fait là! Ma pauvre tête est pleine d'une foule d'idées qui se heurtent, se confondent, et ne me laissent pas un moment de repos.

Mon premier soin, à notre retour, est de m'informer de son état. La fièvre a cessé, et cependant, me dit-il, son mal augmente à chaque instant. Ah! je sais bien quel est ce mal, et je n'y peux apporter de remède.

Voyons, quelle conduite tiendrai-je à l'égard de ce jeune homme, qu'on ne veut pas éloigner? Lui parler de ce qui s'est passé, c'est le rendre à son délire; lui marquer du mécontentement, de la sévérité, n'est pas un moyen sûr de le réduire au silence. Quelque chose que dise une femme, tendrement aimée, elle provoque, elle amène une réponse; l'amour se reproduit; la discussion s'engage, se prolonge, et écouter, n'est-ce pas, en quelque sorte, autoriser des espérances?... des espérances! s'il était capable d'en concevoir! s'il me faisait cet outrage... Je paraîtrai n'attacher aucune importance à ce qu'il m'a dit, à ce qu'il a fait; je paraîtrai avoir tout oublié... Mais oublier aussi facilement, n'est-ce pas encourager une continuité d'aveux, de plaintes, auxquelles je ne sais que répondre. M. de Francheville avait bien affaire de recevoir ce jeune homme chez lui; de l'y ramener de Toulon. Je lui ai dit ce que je pouvais dire; j'en ai dit assez pour le déterminer à prendre des mesures promptes et sérieuses, et il garde ici Sainte-Luce; il le garde malgré moi. Je ne sais où j'en suis.

Il faut que je m'étourdisse sur tout cela, que je cesse de voir celui... Cesser de voir l'homme

à qui je dois la vie de mon enfant! il m'accusera d'ingratitude, moi, qui réunis, au plus haut degré, tous les sentimens que peut concentrer le cœur humain. Hé bien! qu'il me croie ingrate; qu'il me mésestime; qu'il me haïsse; qu'il m'oublie; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux... Et à moi aussi.

« A quoi penses-tu donc, Fanchette? Tu oublies « que c'est aujourd'hui que doit se faire la lecture « des pièces destinées au concours. — Mon ami, « je m'en occupais. — Et rien n'est disposé encore. « Georges, faites-nous arranger une espèce de tri- « bune. Voyez s'il n'y a pas, là-haut, quelque fau- « teuil antique, qu'on juchera sur une table; un « pupitre devant le fauteuil; des siéges rangés cir- « culairement; ce qu'il faut pour écrire nos ré- « flexions, sur ce que chacun de nous va lire. Il « est fort agréable, pour ceux qui vont s'exposer « aux traits de la critique, de prendre leur re- « vanche par anticipation, et il faut que la criti- « que soit quelque chose de bien beau, de bien « grand, car je prends déja l'air d'importance, le « ton tranchant, qui annoncent que je suis péné- « tré de la dignité de mes fonctions. Allons, Mont- « brun, à vous. »

Ce que j'avais prévu est arrivé. Chacun a traité son sujet d'après ses goûts, ses habitudes, son caractère.

Montbrun trouve, dans le commerce, l'unique remède au mal physique et moral. C'est le com-

merce, dit-il, qui rapproche, qui unit les hommes; c'est cette union qui rend chaque individu fort de la force générale. Il est vrai que le commerce brouille les peuples quelquefois; mais ils s'égorgent avec des égards, des procédés, une générosité, qui honorent l'humanité, et dont les principes imprescriptibles sont consignés dans un beau livre intitulé : *Du Droit des gens.*

On s'attend bien que du Reynel trouve l'oubli de tous les maux dans les plaisirs de la table. Un gastronome, dit-il, s'occupe de son dîner dès la veille; ainsi il est bercé par des songes agréables; il se réveille entre les bras de l'espérance, qui ne le quitte que pour le jeter dans ceux de la jouissance : c'est le moment où il se met à table. Il digère, paisiblement, le reste de la journée : quand serait-il accessible au mal physique et moral?

« Et la goutte? dit Francheville.—Je ne l'ai pas; « ainsi tout est bien pour moi. »

Les critiques observent à ces messieurs qu'ils sont longs, diffus, obscurs; qu'il faut aider à la lettre, et même à la pensée. Ces messieurs ont le bon esprit de ne pas se fâcher, chose rare, et par conséquent remarquable. Ils répondent qu'ils ont cherché à s'amuser, sans prétention au prix, et voilà la critique désarmée.

J'attendais Soulanges. Je ne perdrai pas un mot de ce qu'il va lire.

Il parle, assez éloquemment, des maux, de

toute espèce, qui affligent ce pauvre globe, et il s'étend sur les moyens de calmer les douleurs les plus vives, les chagrins les plus cuisans, d'ajouter au bonheur même. Le plus puissant, selon lui, c'est d'ouvrir son cœur à l'amitié; de l'y faire régner exclusivement. Il n'entend point parler de cette amitié froide, qui unit deux êtres du même sexe; mais de celle qu'éprouvent, l'un pour l'autre, un homme et une femme honnêtes et délicats. Eux seuls connaissent cette confiance absolue, cette douce intimité, ce charme qu'on ne peut décrire, mais dont on jouit si parfaitement. Il pare ses pensées des graces du style et des images. Changez le mot, c'est l'amour qu'il a peint; c'est l'amour qu'il présente à l'inexpérience, sous le nom de l'amitié.

Sa figure s'anime; ses yeux parlent. Rose ne pense pas à cacher le plaisir qu'elle trouve à l'entendre. Ses joues se colorent, son sein s'agite, un doux frémissement règne par tout son corps.

Francheville attaque fortement l'ouvrage; il fait tomber tout cet échafaudage d'amitié chimérique. Rose marque de l'humeur : il est dur de renoncer à des illusions flatteuses. Mais il est heureux d'être détrompé, et Francheville, sans s'en douter, a commencé ce grand ouvrage. Je le seconderai.

Soulanges me présente la main, et me conduit à la tribune. Je lis, je lis mal; Francheville rit, l'auditoire est glacé. Peut-être ce que j'ai fait n'a pas le sens commun. Je ne suis pas, d'ailleurs,

dans une situation à faire valoir quelque chose. Pourquoi me suis-je avisée d'écrire?... Bon! ne vais-je pas mettre de l'importance à ces bagatelles-là?

Sainte-Luce me succède. Il est aussi loin du programme, que la comète l'est de la terre. Mais ce qu'il lit est bien, très-bien fait, trop fortement senti, trop bien lu. En vérité, cette manière de lire m'embarrasse. Francheville éclate de rire. Il s'écrie qu'on ne peut écrire ainsi sans être amoureux. Sainte-Luce se déconcerte; il descend de la tribune, humilié, rouge de dépit. Pauvre enfant! je souffre pour lui.

Julie n'a rien écrit, et s'excuse : elle n'en avait pas besoin.

Rose ne peut vaincre sa timidité : qu'objecter à cela?

Madame Montbrun assure n'avoir jamais écrit que des lettres de voiture et des connaissemens : on paraît assez disposé à la croire. On n'insiste pas.

Madame de Soulanges a réfléchi qu'une femme qui donne de la publicité à ses écrits, se charge presque toujours d'un ridicule. Elle n'a pas le travers de vouloir passer pour un bel-esprit; elle refuse de lire.

Est-ce une leçon qu'elle veut me donner? Ma foi, je la mérite, et je la reçois volontiers.

« A ton tour, aimable et inexorable critique. « Tu n'as ménagé personne : tiens-toi bien.—Par« bleu, ma chère amie, je n'ai pas la prétention

« d'avoir mieux fait que les autres. Je me suis « amusé à vos dépens; vous allez prendre votre « revanche. Georges, distribuez des clés forées : « je vais commencer.

« — Bravo! bravo! Comment donc, mon ami, « voilà qui est très-supérieur à ce que nous avons « entendu. — Très-supérieur, ma chère amie, c'est « un peu fort. Ce n'est pas ton esprit qui juge, « c'est ton cœur. — Tu vois que ta femme n'est « pas la seule qui pense ainsi : tous nos amis te « comblent d'éloges. — L'académie pourrait fort « bien n'être pas de votre avis. — Hé! une acadé- « mie ne se trompe-t-elle jamais? Confie-moi ton « manuscrit. Je prierai M. de Sainte-Luce de le « copier. »

J'ai parlé, et le jeune homme a déja le cahier entre les mains. Il ne court pas encore; il trottille jusqu'à sa chambre. Il va travailler sans interruption, j'en suis sûre, et j'aurai ma copie avant la fin du jour.

Prévention, vanité, faiblesse de femme, va-t-on dire. On dira tout ce qu'on voudra : je ne peux résister au désir d'insérer ici la pièce de Francheville.

CHAPITRE VII.

Tout n'est pas mal.

Trick s'était éloigné du monde, qu'il haïssait, sans trop savoir pourquoi. Il habitait un coin de terre, qui lui appartenait, dans la vallée de Chamouni. Malgré sa misanthropie, il y pratiquait les vertus patriarcales, qui distinguent les peuples qui ont conservé quelques traits de leur physionomie primitive. Il exerçait l'hospitalité, envers ceux que la curiosité ou le goût de l'observation conduisait aux glaciers. Sa haine des hommes n'altérait ni sa candeur, ni son désintéressement, et il était amoureux, comme un solitaire, qui vit habituellement avec son cœur et sa maîtresse.

Mademoiselle Crettle était fort jolie et fort sensible. Seule avec M. Trick, elle l'écoutait avec plaisir, parce qu'il était beau, et que d'ailleurs elle ne pouvait entendre que lui. Elle crut que le respect, que lui inspiraient les vertus simples de son maître; que l'intérêt, qui naissait de la peinture naïve de ses sentimens, étaient quelque chose de plus que de l'amitié, et jusque-là tout allait bien : croire qu'on a de l'amour, c'est être bien près d'en avoir.

Le diable, qui se mêle des affaires des patriarches, comme de celles des réprouvés, amena, dans la cabane de Trick, un pâtre plus jeune et

plus beau que lui, qui demanda du pain, du lait, et de l'emploi.

Un patriarche, un misanthrope, ont leur petite vanité, comme les gens du grand monde. Trick passait déja pour un homme riche : il fut flatté de l'idée d'avoir un serviteur. Il remit à Wolf la garde de son troupeau, et Crettle, obligeante envers tout le monde, se chargea de lui porter, aux champs, le plat de lentilles, et le fromage à la crème.

Crettle, très-ingénue, pensait que l'homme qu'on doit préférer est celui qu'on aime le plus. Ce raisonnement est un peu suisse : elle eût peut-être pensé différemment, après un séjour de six mois à Paris. Qu'elle eût tort ou raison, la disposition à aimer, qu'elle éprouvait depuis quelque temps, se tourna tout à coup en faveur de Wolf. Dès ce moment, la conversation sentimentale de Trick lui parut ce qu'elle était, monotone, très-monotone, et ennuyeuse, lorsque le causeur n'inspire plus d'intérêt.

Wolf, de son côté, trouvait la petite Crettle très-séduisante, et, comme on est vrai, en proportion du plus ou du moins d'éloignement où on se tient de la nature, Wolf dit un jour à Crettle : Je t'aime. Crettle répondit : Je t'aime aussi.

Et comme on n'a nul intérêt à cacher ce qui fait plaisir, et ce qui ne nuit à personne, ils dirent tous deux à Trick, en rentrant dans la cabane : Maître, nous nous aimons.

Trick frissonna, pâlit, rougit, et chercha, dans

sa tête, les moyens de conserver sa petite Crettle. Il en trouva un, qui lui parut infaillible : il proposa d'épouser. « Voulez-vous, maître, que je vous « épouse, lorsque j'en aime un autre? Je serais « malheureuse, Wolf le serait, vous le seriez aussi « de n'être pas aimé, et il vaut mieux qu'il y ait « un malheureux que trois. »

Trick essaya de répondre à un raisonnement, qui était sans réplique. Crettle passa son bras sous celui de Wolf; de l'autre main, ils tenaient chacun leur petit paquet. Ils saluèrent Trick, et partirent.

« Où allez-vous donc? leur cria-t-il. — Nous « marier. — Et de quoi vivrez-vous? — Wolf trou- « vera partout des moutons à conduire, et moi un « ménage à soigner. »

Oh! les femmes, disait Trick, en se renfermant chez lui, les femmes sont plus haïssables encore que les hommes. L'ingrate! Je l'aimais assez pour l'élever jusqu'à moi, et elle me préfère un malheureux berger! Il ne réfléchissait pas que, pour une fille de seize ans, il n'y a qu'un homme au monde, et celui-là a tout.

Trick resta, deux jours, enfermé dans sa cabane. Il avait encore la faiblesse d'aimer Crettle, et il ne voulait pas que ses voisins fussent témoins de sa douleur. Nous avons quelquefois des peines qui ne sont que des ridicules : ce sont à peu près celles que nous n'osons avouer.

Cependant, comme la douleur est à charge à

un misanthrope, comme à un autre, Trick pensa qu'il ferait bien de se défaire de la sienne, et il se décida à se rapprocher un peu des hommes.

Comme on n'est jamais plus gai qu'à table, en Suisse ainsi qu'ailleurs, il sortit pour choisir le plus gras de ses agneaux. Le troupeau, abandonné à lui-même pendant deux jours, s'était dispersé. Trick courut toute la journée pour le rassembler, et en courant il disait : A quelque chose malheur est bon; en cherchant mes moutons, je ne pense pas à Crettle.

Et il cherchait ses moutons du côté par où Crettle avait disparu à ses yeux. Il rentra chez lui, excédé de fatigue, ayant à peine rassemblé le quart de son troupeau. Au moins, dit-il, je n'aurai plus besoin de berger, et si je retrouve une jolie ménagère, personne ne me l'enlèvera.

Voilà pourtant deux malheurs, au lieu d'un, dont il faut se consoler. Au lieu d'un agneau, il en tue deux; au lieu d'un voisin, il en convie trente.

Deux jours et deux nuits se passèrent à table. On rit, on chanta. Trick oubliait ses pertes, et il trouvait que pour être heureux, il faut vivre sans amour, et afin de n'en plus avoir, il avait placé, près de lui, la plus jolie de ses voisines.

La voisine prétendait que l'amour seul nous rend heureux. Elle soutenait son opinion, avec des regards si doux, des inflexions de voix si pénétrantes, que Trick la trouva fort au-dessus de

Crettle : notre amour-propre pare la femme qui nous aime, des charmes qu'elle n'a pas.

Trick allait se livrer au plaisir d'être aimé, lorsqu'il se rappela que sa voisine était mariée. Cette seule idée le fit frémir. Jamais, dit-il, je ne me reprocherai d'avoir convoité la femme de mon voisin.

La femme du voisin, beaucoup moins scrupuleuse, lui dit à l'oreille : Trick, je t'aime. Trick lui répondit : Madame, vous ne le devez pas.

La dame, qui avait quelque chose du caractère de madame Putiphar, dit à son mari que Trick lui faisait des propositions inconvenantes.

Et le mari, à demi-ivre de la bière de Trick, le battit, prit sa femme, et l'emmena.

Oh! quel monde que celui-ci, pensait Trick. Une petite fille que j'aime, et dont je me croyais aimé, me quitte pour suivre un jeune homme, qu'elle connaissait depuis vingt-quatre heures; la plus grande partie de mes moutons s'égare, et personne n'a la bonne foi de me les ramener; je me défends d'un amour illicite, je suis battu, et pendant qu'on me bat, mes amis achèvent tranquillement de vider mon quarteau de bière! Oh! quel monde! quel monde!

Si je n'avais au moins qu'à déplorer mes malheurs personnels! mais tout ici est perversité, destruction, calamité. Le renard mange les poules; le loup, la brebis; le vautour, la colombe; le brochet, le goujon; l'araignée, la mouche; l'hirondelle,

l'araignée; la piegrièche, l'hirondelle. L'homme mange tous les animaux, et il se bat, jusqu'à la mort, pour savoir si sa haie de séparation sera placée une toise plus loin, ou une toise plus près de sa maison. Des poisons sont épars çà et là; des reptiles venimeux infectent la terre; des épidémies la ravagent. Ah! quel monde! quel monde!

Pendant que Trick fait le philosophe, un orage affreux se prépare. Chacun court, autant que le permettent des jambes et des têtes appesanties : on a ses fruits, ses légumes, ses fleurs à sauver. De la grêle le 1er de juin, disait Trick, et notre pasteur prétend que tout est bien! La Providence, dit-il, veut éprouver les hommes! j'aimerais mieux plus de bonheur, et moins d'épreuves. La Providence est bien bonne de s'occuper autant de moi!

Trick n'eût pas fini, si le bruit de ses cloches et de ses châssis, brisés par la grêle, ne l'eût tiré de ses profondes réflexions. Il va, il court à son jardin, et à peine est-il sorti de chez lui, que la foudre tombe sur sa maison et l'écrase. Les débris de la màison écrasent les moutons que la grêle n'a pas tués. Les moutons écrasent les poules; les poules leurs poussins. En un instant il ne reste à Trick que le fardeau de son existence.

Tout est mal sans doute, disait-il; mais les hommes ont aggravé des maux inévitables. Si nous avions conservé notre état d'innocence, les choses iraient bien mieux. Les dons de la terre seraient suffisans, et communs à tous. Les ani-

maux ne seraient pas victimes de notre voracité, ou de notre barbarie. Le mouton, libre dans nos prairies, ne craindrait ni le loup, ni le boucher. Le cheval, loin du fouet oppresseur, trouverait, dans les forêts, le plaisir et le repos, auprès de la souple et vigoureuse jument. L'homme vivrait, sans avarice et sans ambition, par conséquent sans orgueil et sans haine. L'amitié cesserait d'être un vain mot; l'amour serait un sentiment; les épouses resteraient fidèles, et les petites Crettles ne courraient pas les champs, avec leurs amoureux.

Quand on est abondant en idées, qu'on est seul, et qu'on marche, on fait du chemin sans s'en apercevoir. Trick avait gravi le Montanverd, et il arriva à la porte d'un ermitage.

Il avait faim; il frappa. Un vieillard vint ouvrir, et lui offrit du pain noir et des noisettes. En prenant ce frugal repas, Trick examinait son hôte. L'isolement absolu; le renoncement à soi-même; une vie austère, au milieu de glaciers, vieux comme le monde; une barbe blanche, qui tombait jusqu'à la ceinture; un front sillonné de rides; des yeux animés et perçans, tout cela semblait tenir à quelque chose de surnaturel : il fallait que l'ermite fût un saint ou un sorcier. Dans l'un ou l'autre cas, pensait Trick, il pourrait réparer mes malheurs. L'espérance le ranima, et il commença à raconter à l'ermite sa déplorable histoire.

A mesure qu'il avançait, dans son récit, la physionomie de l'ermite se développait, s'animait, se parait de graces. Les rides ont disparu; la barbe grise et la robe de bure sont tombées; Trick a devant lui un génie brillant de jeunesse et de beauté.

On n'a pas, tous les jours, l'occasion de voir un génie. Trick ouvrait de grands yeux, et contemplait celui-ci avec admiration, lorsqu'il se sentit enlever par les cheveux, et transporté avec la rapidité de la foudre. Cette manière de voyager n'est pas la plus commode, mais elle est expéditive. C'est ainsi que certain prophète de Judée courait le monde pour la plus grande gloire de Dieu.

Trick eut peur, et commença à regretter cette terre, si imparfaite, où cependant on se procure, par-ci par-là, quelques jouissances. Mais comme les regrets ne servent à rien, quand on s'est jeté d'une mauvaise condition dans une pire, Trick ferma les yeux, et se résigna.

Il parcourut cinq millions de lieues en cinq minutes, et tout à coup il sentit ses pieds appuyés sur quelque chose de solide. Il ouvrit les yeux; le génie avait disparu, et Trick se trouva dans un monde, qu'il ne connaissait pas; mais où, fort heureusement pour lui, tous les habitans parlaient suisse.

« Mais, disait-il, comment parle-t-on suisse « dans un monde, où on ignore qu'il existe treize

« cantons? Rien de plus simple, lui répondit une « jeune fille : on parle suisse ici, comme Aga- « memnon parle français à Paris. »

Cette jeune fille est grande, sa taille est svelte, élancée; mais est-elle jolie? C'est la première chose qu'un homme veut savoir, et comment s'en assurer? celle-ci porte un masque; ses mains et ses bras sont cachés dans des gants d'une demi-aune de longueur. Nos Suissesses, pensait Trick, sont bien plus coquettes que les femmes de ce monde-ci. Les jolies filles ne veulent pas de masque; les laides croient n'en avoir pas besoin. Je remarque déja qu'ici le sexe est modeste, et j'en augure bien, pour la suite de mes observations.

Un jeune homme a toujours quelque chose à dire à une jeune fille; une jeune fille aime à répondre à un joli garçon; aussi la conversation fut très-animée.

« Dites-moi, jeune demoiselle, comment se « nomme ce monde-ci? — L'univers, monsieur, « ou le monde par excellence. — Ah! j'entends : « on croit ici, comme chez nous, que la nature « ne s'est occupée que du globe que nous habi- « tons, et que les étoiles fixes sont là uniquement « pour nous récréer la vue. Et quelles sont les « mœurs de votre terre? — Des mœurs, mon- « sieur! Que signifie ce mot? — Peut-être ne le « connaissez-vous point, parce que vous n'avez « que des qualités. — Qu'est-ce que c'est que des

« qualités? — Je vais tâcher de vous en donner « une idée. Aimez-vous, respectez-vous vos pa- « rens? — Douteriez-vous de cela? — Êtes-vous « sensible aux charmes de l'amitié? — Partout « ici vous lui trouverez des autels. — Connaissez- « vous l'amour? — Il est ici le complément de l'a- « mitié. — Les épouses sont-elles fidèles? — Est-il « possible qu'elles ne le soient pas? — Les jou- « vencelles sont-elles sages? — Sages? Qu'en- « tendez-vous par là? — Je vois qu'ici vous pra- « tiquez toutes les vertus, sans orgueil, puisque « vous n'avez pas même de mot pour les expri- « mer. Oh! si vous ignoriez aussi l'argent et l'or! « — Nous les connaissons. — Tant pis. — Mais « nous les laissons dans les mines. — Ainsi, ja- « mais de haines, de querelles, de guerres parmi « vous? — Qu'est-ce que tout cela? — La guerre « est l'art de se ranger en ligne, et de se tuer « méthodiquement. — Comment, il y a des mondes « où les hommes se tuent! — Comment, vous êtes « assez heureuse pour vous étonner de cela! Vous « m'enchantez, mademoiselle. Et sans doute vous « vivez dans une égalité absolue? Vous n'avez « point parmi vous de grands seigneurs? — Dites- « moi encore ce que c'est qu'un grand seigneur? « — C'est quelquefois un homme de fort peu de « mérite: c'est toujours le propriétaire d'une vaste « étendue de terrain, qui le fait exploiter à son « compte, et qui, au moyen de la sueur de ses « paysans, a des valets qui le servent, des che-

« vaux qui éclaboussent ses semblables, quand « ils ne les écrasent pas, et il en est qui appel- « lent drôle celui qui n'éclabousse personne, et « qui ne gaspille pas, en un jour, ce qui ferait « exister vingt familles. — Quoi ! monsieur, vous « avez dans votre monde des hommes comme « cela ! — Quoi ! mademoiselle, ce monde-ci n'est « point partagé entre cinq à six mille individus ? « — Ici, monsieur, la terre n'est à personne, et « ses fruits sont à tous. — Et vous n'avez point « de supérieurs ? — Qui ne veut pas l'être, n'en « reconnaît point.

« — Oh ! quel monde ! quel monde ! C'est chez « vous que règne l'âge d'or, qui n'est sur notre « terre que le rêve de quelques honnêtes gens... « Mais, mademoiselle, il me semble que vous avez « bien des mouches. — Voilà pourquoi nous por- « tons des masques. En voulez-vous un ? — Je « vois qu'il est difficile de s'en passer, à moins « pourtant que nous n'écrasions ces mouches im- « portunes. — Ah ! quelle horreur ! ôter la vie à « quelqu'un ! Le temps ne détruit-il pas assez « vite ? — Que cette générosité est sublime ! Ne « pas se permettre d'écraser une mouche ! Préfé- « rer porter un masque toute sa vie ! Oh ! génie « bienfaisant, reçois l'hommage de ma reconnais- « sance : tu m'as jeté dans le meilleur des mondes « possibles. J'y passerai le reste de mes jours. — « Comme il vous plaira, monsieur. — Je vous « offre mon cœur. — Je vous donne le mien. —

« Mais, mademoiselle, vous avez sur moi un avan-
« tage. — Lequel, monsieur? — Vous me voyez,
« et je ne connais pas votre figure. — Je vais sou-
« lever mon masque. — Quelle candeur! quelle
« bonté!... Mademoiselle, vos traits sont d'une
« régularité parfaite, d'un charme inexprimable;
« mais vous me paraissez bien pâle, et bien mai-
« gre. — Nous sommes tous dans cet état-là. —
« Mademoiselle, si le mariage ôte quelquefois
« l'embonpoint, assez souvent il en donne : ma-
« rions-nous tout de suite. — Vous me plaisez
« beaucoup, monsieur; mais je ne vous épouserai
« jamais. — Et la raison de cela, mademoiselle?
« — Je ne redoute rien autant que d'être mère.
« — Voilà une idée bien singulière. — Je ne me
« singularise pas : toutes mes compagnes pensent
« de même. — Que font donc ces époux si fidèles,
« dont vous me parliez tout à l'heure? — Ils se
« regardent, et ils bâillent. — Il y a là-dessous,
« mademoiselle, quelque chose d'incompréhensi-
« ble. Que des époux bâillent, en se regardant,
« cela est assez ordinaire; mais que des jeunes
« filles qui aiment refusent de se marier, par la
« crainte d'avoir des enfans, voilà ce qui a besoin
« d'explication. — Et c'est ce qui va s'expliquer.
« Suivez-moi. »

Elle passe son bras sous celui de Trick, avec cette mollesse, cet abandon auxquels se laissait aller Crettle, en prenant le bras de Wolf, et ils se mirent ensemble à parcourir le pays.

Trick s'aperçut bientôt que ce qui est, ici, une simple marque de politesse, une demi-faveur de l'amour, est, dans ce nouveau monde, un secours nécessaire à la beauté défaillante : les genoux de celle-ci ployaient sous elle.

Trick allait l'interroger sur les causes de cette faiblesse, lorsqu'il vit des choses qui lui confirmèrent l'excellence de son système, en excitant son admiration.

Ici, c'est un lion qui joue avec un agneau. Le lion est maigre comme la jolie demoiselle; mais l'animal féroce a vaincu sa voracité : donc nos passions ne sont pas invincibles; donc l'homme, doué de raison, est inexcusable, quand il ne surmonte pas les siennes.

Plus loin, un homme, soutenu par deux de ses compatriotes, pousse de longs gémissemens. Trick s'approche, s'informe : cet homme a eu, en marchant, le malheur d'écraser un lapin. « Oh! ma-
« demoiselle, quels cœurs que les vôtres! quelle
« parfaite, quelle exquise sensibilité! Quelle ad-
« mirable et étonnante leçon je donnerai aux ha-
« bitans de ma terre, si mon génie me permet d'y
« aller passer deux ou trois jours! Mais, made-
« moiselle, je m'aperçois qu'il est temps de dîner.
« — Et moi, monsieur, je tombe d'inanition. —
« Hé bien! conduisez-moi chez vous. — Chez moi!
« où règne l'égalité, personne n'a rien en propre.
« — Vous avez au moins quelque maison com-
« mune... Hé, bon Dieu! je m'aperçois que vous

« êtes sans souliers. — Cette robe et ce masque « sont du temps où la tyrannie pesait insolem- « ment sur nous. Mais comment, depuis que nous « sommes heureux, nous procurer quelque chose? « Pas de cuir, quand on ne tue pas d'animaux; « ainsi pas de souliers. Pas de bois de charpente, « quand on craint de couper un arbre, qui a au « moins la vie sensitive; ainsi pas de maisons. — « J'entends, mademoiselle, ceux qui veulent ra- « mener l'âge d'or, doivent se résigner à coucher « à la belle étoile, et à marcher nu-pieds. Diable! « diable... mais que vois-je! ces arbres sont dé- « pouillés de fruits, de feuilles, et même de leur « écorce? — Que voulez-vous, monsieur, les écu- « reuils, les oiseaux, les lapins, les chevreuils... « — Ah, mademoiselle!... et les fourmis, les tau- « pes, les rats... Je ne sais plus où mettre le pied. « Éloignons ces animaux-là. — Pourquoi les éloi- « gner? Puisque la terre est à tous, ils ont comme « nous le droit d'aller où bon leur semble. Atten- « dons qu'il leur plaise nous ouvrir un passage.— « Venez, mademoiselle, glissons-nous par ici. Vous « avez au moins des jardins, et dans ces jardins « des légumes? — L'année dernière, on a encore « cultivé en commun; mais les sangliers ont dé- « raciné les haies, et ces pauvres bêtes ont mangé « la récolte. Comme on sent qu'on ne récolterait « pas davantage à l'avenir, on a renoncé à un tra- « vail inutile. Voilà pourquoi les personnes ma- « riées bâillent en se regardant; voilà pourquoi

« les filles et les garçons refusent de se marier.— « Ainsi, pour que l'âge d'or règne, il faut que le « genre humain périsse. — Oh, monsieur! nous « ne mourons pas de faim précisément. Tenez, « voilà une touffe d'herbe que cette vache a laissée « en passant, nous allons nous la partager. — Hé, « mademoiselle! on ne dîne pas avec deux brins « d'herbe, et je commence à me dégoûter furieu- « sement de l'âge d'or. Que diable! des animaux « qui multiplient au point de vous empêcher de « multiplier vous-même; qui ravagent, dévastent « tout; cela est trop fort, et puisqu'il faut opter, « il vaut mieux manger les lapins qu'en être « mangé. Vous n'avez donc parmi vous aucun « homme énergique, qui vous rassemble; qui « vous parle; qui vous démontre l'absurdité de « votre conduite; qui vous classe, qui utilise vos « bras et vos talens; qui rende aux bêtes la guerre « qu'elles vous font; qui rétablisse la culture; qui « fasse renaître l'abondance, et qui vous procure « au moins des souliers? — Parlez donc plus bas, « monsieur. Si on vous entendait, on vous pren- « drait pour un de ces grands seigneurs, dont « vous faisiez tout à l'heure le portrait, et on vous « traiterait en conséquence. — Ces grands sei- « gneurs, mademoiselle, ces grands seigneurs... « sont très-estimables, et je les ai jugés comme « un sot, comme juge le peuple, toujours envieux « de ce qui est au-dessus de lui. Tout grand sei-

« gneur, j'en conviens, n'est pas capable de grandes « choses; mais le moins habile est très-utile à la « société. Si toutes les classes travaillent pour lui, « son or se répand dans toutes les classes. On a le « pot au feu, on rit, on caresse sa maîtresse ou sa « femme; on a des enfans, et c'est un passe-temps « fort agréable que les faire et les élever.

« — Si vous continuez, monsieur, je serai forcée « de vous quitter: vos opinions me font frémir. « — Frémissez tant qu'il vous plaira. Je trouve « fort bien, à présent, qu'un renard croque une « poule; le loup un agneau, et moi ma part d'un « bœuf, ou d'une truite du Rhin. Il n'est pas de « système qui tienne contre le cri de l'estomac.

« Tenez, mademoiselle, les idées adoptées, dans « nos deux mondes, sont fort exagérées. Dans le « mien, on détruit souvent sans nécessité; dans le « vôtre, la sensibilité est portée jusqu'à la bêtise. « En s'arrêtant à un terme moyen, tout irait à « peu près bien sur les deux globes, à l'exception « cependant des grêles au mois de juin, des épi- « démies, des tremblemens de terre, des vols, des « escroqueries, des procédures, et autres baga- « telles, qui ne sont que des malheurs locaux, in- « sensibles pour la généralité de l'espèce, et je « conviens volontiers que sur ma petite terre tout « n'est pas mal.

« O mon génie! vous m'avez bien puni de mon « erreur. Mais la punition durera-t-elle jusqu'à la

« dernière du petit nombre d'heures qui me sont « encore réservées? Je me repens; pardonnez-« moi. »

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il se sent une seconde fois enlevé par les cheveux. Son premier mouvement est de saisir, par les siens, la jolie fille avec qui il est. « Je travaillerai, dit-il; « je gagnerai du pain pour elle et pour moi; je « l'engraisserai, elle sera charmante, et elle rem-« placera l'ingrate et perfide Crettle. »

Un génie porterait une montagne au bout du petit doigt; un homme n'enlève pas une fille comme une mouche. Au bout de quelques secondes, Trick sentit dans son bras une fatigue effrayante. Il prévit que la jolie fille allait échapper à sa main engourdie; qu'elle allait rouler dans l'espace, pendant l'éternité, ou se briser sur quelque roche de quelque monde, comme la tortue sur la tête du Dormeur de La Fontaine. Il s'afflige, il se désole, il conjure le génie... L'instant fatal est arrivé. Ses muscles et ses nerfs s'étendent; sa main secourable s'ouvre malgré lui; il jette un cri affreux... Il s'éveille en sursaut.

Il est chez lui. Accablé par la chaleur du midi, il s'est endormi dans son grand fauteuil. Crettle est là; elle lui sourit à son réveil; il entend son troupeau bêler à sa porte.

« Ah! quel rêve j'ai fait, dit-il à la petite. J'éloi-« gnerai les idées qui l'ont produit; je n'en veux « plus faire que d'agréables, et si tu y consens,

« petite Crettle, nous rêverons ensemble. Marions-
« nous, et faisons des enfans, sans craindre que
« les lapins viennent manger leur dîner dans leur
« assiette.

« Ainsi soit-il, maître, répondit Crettle.

« Allons, allons, je le répète bien éveillé, dit
« Trick, tout n'est pas mal dans ce monde, et
« quoiqu'il soit dit, dans les saintes Écritures : Il
« n'y aura parmi vous ni premier ni dernier, je
« me trouve fort bien d'avoir au-dessus de moi un
« landamman qui règle les affaires de tous, pen-
« dant que je m'occupe des miennes. »

CHAPITRE VIII.

Rose sauvée.

Je balance, depuis quelques heures, sur le parti que je prendrai relativement à la petite Montbrun. Avertir sa mère de ce qui se passe, est le moyen le plus prompt et le plus sûr de déjouer les projets de Soulanges ; mais il serait pénible pour moi d'inquiéter de bons parens, et d'accuser, ouvertement, de séduction un ancien, un intime ami, à qui j'ai personnellement de grandes obligations.

D'un autre côté, je pense que la perte d'un jour peut être irremédiable, et tout examiné, tout prévu, je décide de m'ouvrir à Soulanges lui-même. Il me paraît indubitable que ma pénétration l'obligera nécessairement à une grande ré-

serve, et que peut-être il renoncera à un plan, que ma continuelle surveillance rendrait inexécutable.

Mais quel ton prendre avec lui? Le rigorisme effraie l'homme du monde, l'éloigne, et ne convient pas à une femme de vingt-cinq ans, vive, gaie, et qui ne peut se dissimuler que ce n'est pas à la rigidité de ses principes qu'elle est redevable de son bonheur. Le ton léger ne convient pas davantage; il n'en impose à personne, et ne servirait ici qu'à tourner en plaisanterie l'affaire la plus sérieuse. Je crois définitivement qu'il est des circonstances, qui ne permettent pas de se fixer à une idée, et que je n'ai rien de mieux à faire que de saisir l'esprit du moment. Tout le monde prétend à cet esprit-là; mais les femmes seules le possèdent, et je ne suis pas une femme absolument ordinaire.

Voyons, voyons. Tirons-nous de là de manière à n'offenser personne, et à remédier à tout.

Où sont-ils? dans les bosquets. J'y descends. Madame Montbrun est assise, et festonne au pied d'un orme : la pauvre femme n'est là que le prétexte, et ne s'en doute pas. Évitons-la, et cherchons sa fille, qui certainement n'est pas loin.

Ah! j'entrevois sa robe blanche, qui joue à travers la verdure. Il y a du mouvement près d'elle : elle n'est pas seule. Approchons doucement. La pelouse est fine et me favorise... Épier quelqu'un,

descendre à un rôle aussi bas! Hé! le motif n'est-il pas légitime, et n'ai-je pas le droit de me promener aussi dans mon parc?

J'entends, j'entends tout. L'amour conserve encore le masque de l'amitié; mais il n'en a pas le langage. Celui de Rose même est brûlant d'expression et de délire; le danger est imminent.

Il lui tient la main, la couvre de baisers; la petite ne pense pas à la retirer. Jamais, dit-il, amitié ne fut égale à la sienne. Jamais, répond Rose, elle n'a aimé aucune de ses compagnes autant que lui.

Il ne fait aucune tentative. Il se borne à caresser cette main. Peut-être craint-il de l'effrayer : il est constant qu'il n'est fort que de sa confiance. Écoutons.

Les journées ne suffisent plus à une amitié comme la sienne. Il ne peut s'y abandonner que momentanément. Les plaisirs communs, les devoirs de bienséance l'arrachent, malgré lui, au sentiment le plus cher. Il serait si doux de passer des heures de suite au sein de la plus tendre intimité! Rose convient de tout cela. Mais comment faire? Oh! je me doute bien que Soulanges ne manquera pas d'expédiens.

Le cabinet de toilette de Rose a une porte, qui ouvre en face de la chambre de Soulanges. On peut laisser les deux portes entre-bâillées, et la nuit, lorsque tout le monde repose... la petite

Montbrun baisse les yeux, secoue la tête d'un air négatif... Bon... mais ce qu'elle rejette aujourd'hui, elle peut l'accepter demain.

Soulanges insiste avec chaleur, avec éloquence, et cependant avec un ton de désintéressement qui ne permet pas au soupçon de naître. L'innocence ne prévoit rien; c'est le premier coup de tonnerre qui lui annonce l'orage.

La petite craint de se permettre une telle démarche, sans l'approbation de sa mère. Elle propose, avec naïveté, de la consulter. La proposition est rejetée, comme de raison, avec le ton de l'ironie, du persiflage. Cette conduite conviendrait tout au plus à un enfant; mais une jeune personne de seize ans sait, aussi bien que sa mère, ce qu'elle peut se permettre, ce qu'elle doit s'interdire. Madame Montbrun, d'ailleurs, n'a jamais connu le sentiment vif et pur qui les unit. Elle n'y croirait pas; elle ne manquerait pas de le confondre avec l'amour profane, qui déshonore un sexe sans faire le bonheur de l'autre. « Mais, dit « la petite... » Oh, mon Dieu! elle va composer.

« Mais, dit-elle, maman peut s'éveiller, m'ap- « peler. — Ne craignez rien, mon amie. Justine « sera là; elle veillera pour vous, et, au moindre « mouvement de votre mère... » Il est temps de me montrer.

J'écarte quelques branches de lilas; je m'avance, je me présente... Soulanges est pétrifié. La petite vient au-devant de moi, et m'embrasse avec une

aisance, une franchise qui me prouvent qu'on peut la tromper, et non la convaincre.

En vérité, je suis moi-même aussi embarrassée que Soulanges. Je ne sais que dire. Il est cependant essentiel de profiter de ce moment de terreur pour en inspirer une plus grande. L'homme qui craint écoute, ne fût-ce que pour apprécier le danger, et pour préparer ses ressources.

Une idée soudaine me frappe, et je la saisis avec avidité. Je le crois à présent : j'ai l'esprit du moment comme une autre.

Je prends le bras de Soulanges et la main de la petite. Je m'empare de tous deux; je les tire de l'espèce de labyrinthe, où ils se sont enfoncés. Je leur demande quel ouvrage ils lisaient, et, sans attendre de réponse, je leur rends compte de celui que je viens de lire.

« Un homme aimable oublie qu'il est marié. Il « prépare des chagrins à son épouse, et il va por- « ter le désordre et l'affliction dans une famille « estimable. Il désire passionnément la possession « d'une jeune personne, dont il redoute les prin- « cipes, et il présente, à son inexpérience, l'amour « couvert des attributs de l'amitié : c'est le serpent « qui se cache sous des fleurs. La jeune personne, « trompée, ne s'interroge pas sur la situation de « son cœur. En proie à l'ardeur la plus vive, sa « sécurité est entière, parce qu'elle a toute son « innocence. Cependant de jour en jour, d'heure « en heure, elle s'avance vers le précipice, où on

« veut la plonger. L'adresse, l'éloquence, la bonne « foi simulée, le ridicule même, tout est employé « pour l'entraîner dans des démarches inconsidé- « rées. Elle balance, elle hésite; un pas encore, et « elle est perdue sans ressources.

« Une femme sensible et indulgente lui décou- « vre le péril, et lui aide à l'éviter. Elle lui répète, « sans cesse, que l'amitié ne connaît pas le mys- « tère; qu'elle n'en a jamais besoin, et qu'écouter, « avec calme, la proposition de cacher quelque « chose à sa mère, c'est être déja coupable. Cette « femme sensible soutient, console, encourage la « jeune personne livrée aux regrets, noyée dans « les larmes. Elle lui promet une discrétion à toute « épreuve; elle acquiert sa confiance, et elle ne « s'en sert que pour arracher de son cœur le trait « empoisonné. »

En effet, Rose, baignée de pleurs, se précipite dans mes bras. Soulanges, interdit, confus, s'est éloigné à pas lents, avant d'avoir entendu la fin de l'extrait du livre supposé.

Je presse l'aimable enfant contre mon cœur; je la conduis loin, bien loin de sa mère, à l'autre extrémité du bois. Là, nous nous asseyons ensemble. Je lui prends les mains, je la caresse; je lui fais entendre le langage de la raison, mais de la raison douce et compatissante. Je lui prouve facilement que l'amitié ne peut exister entre jeunes gens de différens sexes, et j'en tire cette consé-

quence, toute simple, que Soulanges, qui connaît le cœur humain comme moi, n'a pas même d'amour pour elle, puisqu'il cherche à la dégrader. Je lui laisse entrevoir les suites de ces conversations nocturnes, et la frayeur portée à son comble, je lui tire peu à peu tous ses secrets.

J'apprends que la séduction a employé tous les moyens d'astuce et de perfidie, pour arriver à ses fins. Des lettres, qui distillent le poison, se sont succédé sans relâche. Rose, entraînée par une force irrésistible, y répondait avec exactitude. Justine a été l'entremetteuse de cette correspondance.

Je promets à Rose de retirer ses lettres, et de les brûler devant elle. Je m'empare de celles qu'elle a reçues. Je me propose de déclarer qu'elles sont en mon pouvoir, et que j'en userai selon la conduite qu'on tiendra. Armée de ces pièces, je ferai plier Soulanges, et j'effacerai jusqu'aux traces de cette affaire.

Elle est d'une importance telle qu'il m'est impossible de la cacher à Francheville. Il est bon qu'il connaisse Soulanges, et qu'il apprenne enfin que sa confiance absolue, dans la plupart de ceux qui l'approchent, a des dangers réels, bien qu'elle soit l'éloge le plus complet de sa franchise et de son cœur.

Il faut qu'il sache que Justine est capable de tout, et qu'il me permette de la renvoyer.

Soulanges est avec lui au salon; je les aperçois

du jardin. Ils marchent; ils se parlent avec chaleur, leur geste même est animé. De quoi peut-il être question?

Soulanges aurait-il l'impudeur de confier à son ami ce qui vient de se passer de lui à moi? L'audace serait extrême... Mais elle peut le sauver dans l'esprit de Francheville. Il aura réfléchi que je ne cache rien à mon époux; il aura cherché à atténuer mon témoignage; à donner, à ceci, la tournure légère qu'adoptent si volontiers les gens du grand monde : rire de tout est le moyen le plus sûr de ne s'affecter de rien, et Francheville a bien le défaut de juger de tout en homme du monde. C'est le seul que je lui connaisse.

Il n'y a point à balancer. Il faut s'armer de courage, entrer au salon, oser dire la vérité tout entière, détruire l'effet d'insinuations, qui pourraient indisposer mon mari contre moi.

J'entre, je me présente, et la conversation baisse à l'instant. Soulanges va s'asseoir dans un coin; Francheville continue à marcher, et me regarde à peine. C'est la première fois que je parais devant lui, sans qu'il vienne au-devant de moi.

Cette froideur m'éclaire, et justifie mes soupçons. Francheville a de l'humeur; elle n'est pas fondée; n'importe, je dois le dissuader, le ramener. Je ne rougirai pas de faire la première démarche. Je tomberais à ses pieds, plutôt que de consentir à rien perdre dans son cœur.

Je vais à lui, je lui prends la main, je l'em-

brasse. C'est la première fois encore que je lui ai donné un baiser sans que ses lèvres aient cherché les miennes. « Mon ami, qu'as-tu? — Rien? « madame! — Je ne suis donc plus ton amie, ta « Fanchette? » Il ne répond rien; je le presse contre mon cœur; je lui donne les noms les plus tendres. Je vois des larmes rouler dans ses yeux: pourquoi ces larmes?

« Francheville, ne me cache rien. Tu sais que « le bonheur des époux repose sur une mutuelle « confiance. La réserve amène nécessairement la « froideur, et la froideur l'indifférence. Si j'ai eu « quelques torts, je suis prête à les reconnaître, « à te les faire oublier. Parle-moi, par grace, par- « le-moi.

« — Hé bien, ma chère amie, je vais parler. « Je vois avec peine les divisions qui commen- « cent à s'établir entre ceux qui habitent cette « maison, et je vois, avec plus de peine encore, « que ces divisions sont ton ouvrage; que ta solli- « citude, en faveur de la petite Montbrun, tourne « en tracasseries, et qu'elles tombent particulière- « ment sur un homme qui, dans tous les temps, « s'est montré notre plus sincère, notre plus so- « lide ami.

« — Vous m'avez accusée, M. de Soulanges; « vous m'avez accusée auprès de mon mari, cela « n'est pas bien. Vous savez cependant quels mé- « nagemens j'ai employés pour éclairer mademoi- « selle Montbrun; vous ne pouvez vous dissimuler

« que ce qu'il vous plaît nommer des tracasseries « devenait indispensablement nécessaire, et que « deux jours plus tard, peut-être, vous eussiez « été livré aux regrets, qui suivent toujours une « action blâmable. J'ai servi la jeune personne et « vous, et sous quelque rapport que vous ayez « présenté ma conduite à Francheville, je la crois « exempte de reproche.

« — Hé! ma chère amie, fais-nous grace de « cette morale, de ces grands principes, qui ne « sont bons que dans des livres. Soulanges a pour « la petite Montbrun une amitié sincère, peut-être « même un sentiment de préférence, et ton ima- « gination alarmée transforme cela en passion, en « projet de séduction, de rapt : en vérité, c'est « trop fort. »

J'étais attérée, confondue; je ne savais que répondre. Je sentais que j'avais rempli un devoir, et je voyais qu'on tournait tout contre moi, jusqu'à mes expressions. Je jugeai de l'avantage de prévenir son adversaire, dans une affaire délicate, et de la difficulté de détruire les premières impressions.

Honorine lira ce chapitre-ci : il n'est pas inutile à l'étude du genre humain.

Humiliée et muette, j'étais loin cependant de me croire vaincue, et je sentais, plus que jamais, la nécessité de convaincre Francheville que j'étais aussi incapable de tracasser, que d'une coupable condescendance pour les projets de son ami. Je

tirai de mon sac les lettres de Soulanges, et j'en pris au hasard quelques-unes que je présentai à mon mari.

Je fixai Soulanges. Il ne se doutait pas qu'en aussi peu de temps, j'eusse pris assez d'ascendant sur Rose, pour qu'elle m'avouât tout, et qu'elle me remît ces lettres auxquelles, jusqu'alors, elle avait attaché tant de prix. Il pâlit en les voyant, et forcée à ne plus rien ménager, je le fis remarquer à Francheville.

Je m'aperçus qu'il prenait, en lisant, un air mécontent et contraint. Sa physionomie changeait à chaque instant; ses yeux se portaient au plafond, sur le parquet. Je craignais un éclat; je me repentais presque de m'être justifiée.

Soulanges paraissait en proie à une profonde anxiété. Francheville, enfoncé dans un fauteuil, ne voyait personne, et se livrait aux plus sérieuses réflexions... des larmes mouillent encore sa paupière... qui peut les faire couler? Je m'y perds.

Il se lève, il vient à moi, il m'embrasse. Oh! que se baiser me fait de bien!

« Soulanges, mon ami, je sais que l'homme n'a « pas toujours la force de surmonter les penchans, « que sa raison condamne. Cependant, si vous « aviez consulté la vôtre, avant de vous attacher « à Rose, vous auriez prévu les inconvéniens sans « nombre qui devaient résulter de cette liaison; les « tristes suites qu'elle pouvait avoir. Remercions

« ma bonne Fanchette de nous avoir sauvé à vous « une faute, à moi l'obligation d'en marquer pu- « bliquement mon mécontentement. Et toi, mon « amie, remets ces lettres à Soulanges; qu'il te « rende celles de Rose. Borne-toi à avoir prévenu « le mal, et perds-en le souvenir. Que tous les « nuages se dissipent; que notre douce intimité re- « naisse, et souvenons-nous, à toutes les époques « de notre vie, que les plus honnêtes gens ont « toujours quelque chose à se pardonner. Allons, « ma chère amie, embrasse notre bon Soulanges. »

Il était difficile que cette affaire se terminât plus utilement pour Rose, plus avantageusement pour moi. Soulanges avait été loin, beaucoup trop loin, mais Francheville désirait que je lui rendisse mon amitié : je l'embrassai de tout mon cœur.

Il restait quelque chose à régler encore. Justine était entrée dans cette intrigue, de la manière la plus condamnable. Depuis long-temps j'avais l'intention de m'en défaire. Je ne crus pas devoir laisser échapper une occasion aussi favorable : je m'expliquai nettement, avec Francheville, sur le compte de cette femme.

Il réfléchit quelque temps encore, et partit tout à coup d'un grand éclat de rire. « Cite-moi, « dit-il, une maison dont les maîtres puissent se « flatter d'avoir des domestiques incorruptibles? « Celle qui remplacerait Justine serait probable- « ment intéressée, comme elle, et ne nous servi-

« rait pas aussi bien. Crois-moi, laissons les choses « comme elles sont. »

Je ne concevais pas que Francheville me forçât à garder une femme, qui m'est personnellement attachée, et que j'ai les raisons les plus fortes de congédier. J'insistai avec fermeté. J'observai que si j'étais capable de m'oublier, Justine ferait pour moi ce qu'elle venait de faire pour Soulanges. J'ajoutai qu'Honorine commençait à grandir; que cependant son extrême jeunesse la mettait encore en rapport direct avec ma femme de chambre, et qu'il était temps que j'en eusse une de mœurs irréprochables.

« Et où la prendre? me répondit-il en riant. « J'en ai vu trente, plus ou moins faciles, et toutes « l'étaient beaucoup. Il est possible, il est vrai- « semblable que tu inspireras quelque grande pas- « sion; mais je suis sûr de ton cœur; Justine te « connaît comme moi, et elle n'aura ni la mal- « adresse ni l'impertinence de se charger d'un « billet à ton adresse. Enfin, ma chère amie, il « me semble qu'Honorine ne doit plus avoir de « rapports directs qu'avec sa mère et ses plus in- « times amies. »

Je me retirai mécontente, et n'ayant plus la force d'ajouter un mot. Je réfléchis à la légèreté avec laquelle Francheville traitait deux objets qui l'intéressaient si directement, la fidélité de sa femme, et la moralité de sa fille. Je cherchai également la cause de cet attendrissement répété,

de ces larmes involontaires, que rien n'avait provoquées. Je me perdais dans la foule de mes idées; je ne m'arrêtais à aucune, et je finis par me résigner à attendre, du temps et de ma pénétration, l'explication de tout ceci.

Je fis appeler la petite Montbrun; je la conduisis chez moi. Je lui rendis ses lettres, qu'elle examina toutes avec soin; et lorsqu'elle se fut assurée que Soulanges n'en avait conservé aucune, nous les jetâmes au feu. La pauvre enfant m'embrassa en pleurant. Hélas, je sens combien il est difficile à la raison, et même à la sagesse de surmonter une première inclination. On trouve des forces pour la satisfaire : on n'en a point pour la combattre.

Oh, si les hommes savaient à quoi tient le repos d'un cœur qui n'a pas aimé encore; s'ils réfléchissaient que ce repos est le seul bien de l'innocence, et son unique garantie; qu'il suffit d'un souffle pour l'altérer, combien ils seraient avares de ces marques d'intérêt, de ces mots flatteurs, qui ordinairement ne prouvent rien, à qui l'usage a donné un certain cours, et que l'expérience seule peut apprécier! Mais les hommes calculent-ils autre chose que leur intérêt personnel? Le plaisir n'est-il pas le mobile de toutes leurs actions, et après celui de vaincre, en connaissent-ils un plus doux que celui de plaire?

Pourquoi les juger si sévèrement? ne sommes-

nous pas également soumises à cet instinct, qui pousse tous les êtres vers ce qu'ils croient leur convenir davantage? La fidélité, quand nous aimons, nous coûte-t-elle un effort, et est-elle méritoire? Quand nous cessons d'aimer, notre vertu est-elle autre chose que le besoin d'estime, de considération, de notre propre suffrage? Et celles qui malheureusement peuvent se passer de tout cela, résistent-elles, plus que les hommes, à l'attrait des jouissances? Elles se livrent, sans réserve, à toutes les illusions. Elles en sont punies par le mépris et l'abandon.

L'homme s'est arrogé le droit d'être impunément amoureux et volage. Son impunité est établie sur sa force. Il en étend l'abus jusqu'au rigorisme le plus cruel, à l'égard d'un sexe qu'il condamne à combattre sans cesse, et qu'il dédaigne après la victoire. Voilà ce qui révolte, ce qui indigne une femme raisonnable et sensible : voilà aussi ce qui doit l'armer contre la séduction.

Hélas! j'ai été au-devant d'elle, ou plutôt j'ai séduit moi-même, à une époque où j'étais incapable du moindre de ces raisonnemens. Enfant de la nature, je n'avais qu'elle pour guide, et c'est d'elle que bientôt il faudra que j'éloigne ma fille; ce sont des préjugés que je lui présenterai comme des principes; c'est la force que je consacrerai sous le nom de droit, et si cette nature, toujours plus ou moins impérieuse, trouble les

facultés organiques de mon enfant, altère sa santé, la conduit à pas lents au tombeau, je n'aurai à lui répéter que ces mots : Souffre et meurs.

Mais aussi ne vaut-il pas mieux mourir qu'être l'objet du mépris général? Bien des femmes ont pensé ainsi. Existe-t-il un homme qui ait balancé entre la vie et l'attrait de la jouissance? Ah! il est convenu que jouir ne les déshonore pas.

Pendant que je roule ces idées dans ma tête, j'examine la petite Montbrun. Sa figure est agréable, parce qu'elle est parée du fard de la jeunesse; sa taille, sa démarche, son maintien, sont ordinaires; son langage est naïf et touchant; mais cette naïveté se perd avec les années, et serait d'ailleurs un ridicule à vingt-cinq ans. Qui donc a pu inspirer à Soulanges cette passion, ou cet inconcevable acharnement? L'amour-propre.

Sacrifier à sa vanité une pauvre petite fille! la condamner à de longues douleurs! la délaisser, l'oublier, faire de sa peine un sujet de triomphe!... Oui, oui, les hommes valent moins que nous. Nous ne sacrifions, nous, qu'à notre cœur.

Absorbée dans ces réflexions, j'ignore jusqu'où j'aurais poussé le parallèle, si la cloche ne nous eût appelées à la salle à manger.

A peine sommes-nous à table, que Soulanges propose à sa femme de retourner à Paris. Je lui sais bon gré de cette idée. J'en tire la conséquence que s'il a été égaré par son cœur, ou sa vanité, il cherche sincèrement à réparer le mal qu'il a fait,

et à rendre à Rose, en s'éloignant, sa première tranquillité.

Francheville prie M. et madame de Soulanges de nous donner quelque temps encore. Il sait cependant combien l'absence de son ami est nécessaire dans la circonstance actuelle. Peut-être a-t-il cru ne pouvoir se dispenser de quelques instances, qui, après deux mois de séjour, ne sont considérées, par ceux à qui elles s'adressent, que comme des politesses d'usage. Madame de Soulanges paraît embarrassée. Elle s'exprime d'une manière contrainte; elle balbutie des lieux communs. Elle craint d'abuser de ma complaisance, en prolongeant son séjour ici, et cependant je rends ma maison si agréable à ceux que j'y reçois, qu'elle ne peut, sans une espèce de chagrin, penser au moment de s'en éloigner.

Il m'est impossible de ne pas lui répondre quelque chose d'honnête. Mais je fais un tel choix de mots; je prends un ton si peu caressant, qu'elle ne doit plus, ce me semble, balancer un instant.

Quelle est ma surprise! Elle se lève, elle vient à moi, elle m'embrasse. « Puisque vous le voulez « absolument, ma chère amie, nous resterons avec « vous quelques semaines encore. »

Soulanges me regarde d'un air qui veut dire : Ce n'est pas ma faute. Je n'ai vraiment rien à lui reprocher. Mais qui peut retenir sa femme? Ce ne sont pas les plaisirs bruyans. Ceux qu'on goûte ici ne conviennent qu'à des cœurs simples, qui

aiment à se retrouver, à se recueillir souvent, et jamais ces plaisirs-là n'ont été du goût de madame de Soulanges. Elle n'en a pas davantage pour le travail et la lecture. Elle reste cependant. Un motif secret la dirige. Il doit être d'une grande force, puisqu'il lui fait braver l'ennui qui suit toujours le désœuvrement, et qu'il impose silence à son amour-propre, qu'a dû blesser la froideur de mon invitation.

Je ne sais si je vois mal aujourd'hui, mais plusieurs circonstances m'ont frappée... peut-être parce que l'affaire de Rose et de Soulanges m'a rendue soupçonneuse, et que, dans cette disposition d'esprit, on est porté à interpréter défavorablement ce qu'on ne conçoit pas. Cependant je ne suis pas minutieuse, et il me semble que c'est précisément ce que je ne conçois pas que je peux observer. J'observerai.

Que deviendra Rose, si Soulanges reste avec nous? Toujours voir son amant, toujours combattre? Quelle existence! si madame Montbrun éprouvait le désir de se rapprocher de son mari, que ses affaires retiennent presque toujours à la ville! Si je lui insinuais... Quoi? lui faire soupçonner que mon amitié se refroidit, ou, ce qui serait pis encore, que sa fille est exposée chez moi? Non, je ne peux lui rien dire, je ne lui dirai rien... Ah, je vais fermer ce cabinet à double tour. J'en prendrai la clé. On la croira perdue; on croira ce qu'on voudra. Rose seule, d'ailleurs,

pourrait en parler, et très-certainement elle se taira.

Sa chambre communique à celle de sa mère. Elle sera en sûreté la nuit; et le jour, je la tiendrai près de moi; je la dissiperai, je la calmerai, à la fin : l'amour peut-il exister sans espérance? Hé, oui, oui. Ai-je pu oublier Franchéville, lorsque je n'attendais rien de lui? Pauvre enfant, je n'aurai sauvé que son honneur! C'est beaucoup, sans doute. Mais son cœur! son cœur!

CHAPITRE IX.

Gloire, décorations, espérances, chagrins.

Une lettre de Toulon. Elle est adressée à Sainte-Luce. Elle est du préfet maritime.

Il a rendu compte à la cour du combat naval, dans lequel Ducayla a perdu la vie. Il a parlé, avec éloge, de la valeur et du dévouement de M. de Sainte-Luce, qui, sans devoirs à remplir, a prodigué sa vie dans cette triste et mémorable action.

C'est avec un plaisir bien vrai qu'il lui envoie la décoration de la légion d'Honneur, et qu'il lui annonce que, s'il a l'instruction nécessaire, il sera admis dans la marine, en qualité d'aspirant de première classe.

Il tient l'étoile émaillée, il la considère avec une sorte d'extase; il la porte sur son cœur, et

levant sur moi ses beaux yeux : « Vous m'avez « ordonné de combattre, dit-il, et j'ai combattu. « C'est à vous seule que je dois quelque gloire, « et cette honorable récompense : que votre main « m'en décore. »

Il se lève, il vient à moi, il met un genou en terre. Je prends le ruban, je le passe à sa boutonnière. Ma main est mal assurée. Pourquoi cette émotion? Suis-je donc aussi enfant que lui? Peut-être la présence de Francheville, qui connaît les sentimens de ce jeune homme; peut-être la crainte de quelque imprudence de sa part; peut-être enfin l'intérêt, que tous nos amis prennent à cette scène, causent-ils mon embarras.

L'accolade, l'accolade, s'écrient-ils tous à la fois. Ah! l'accolade, répète tout bas Sainte-Luce, et son œil est humide, sa respiration haute, son teint animé. Je le baise au front.

« Qu'ordonnez-vous, me dit-il, en se relevant? « faut-il m'éloigner de vous, voler à de nouveaux « dangers? Je pars pour Toulon; je me présente « aux examinateurs, et j'ai la certitude de me tirer « avantageusement de cette épreuve. »

Que pouvais-je répondre? Sans doute un jeune homme, sans fortune, ne peut mieux faire que suivre une carrière, dans laquelle il a débuté avec éclat. Mais quand je réfléchis que ses premiers succès sont le prix de son sang; quand je me représente cet être si jeune, si dévoué, si intéressant, se précipiter au-devant des coups; quand

je crois voir la mort, tantôt planant sur sa tête, tantôt frappant ceux qui l'environnent, et arrivant enfin jusqu'à lui, ma langue se glace; je ne trouve pas un mot.

S'il reste cependant, il me verra sans cesse; son amour fera le charme et le désespoir de sa vie. Tout entier à ce sentiment, il perdra ses plus belles années, dans une oisiveté nuisible, et lorsque le temps aura calmé la chaleur de son sang, il sentira l'étendue des sacrifices qu'il m'aura faits. Il m'accusera de faiblesse, d'une folle condescendance. Il croira peut-être que j'ai partagé... Il me mésestimera, il me haïra... me haïr! Je veux qu'il serve.

« Allez, lui dis-je, et justifiez les espérances « que tous vos amis ont conçues de vous.

« — Ma chère amie, tu ne réfléchis pas à ce que « tu conseilles à Sainte-Luce. Tu lui as ordonné « de combattre, dit-il, et il a combattu. Il te de- « mande de nouveaux ordres, et il est prêt à les « exécuter. N'est-ce pas dire clairement qu'il n'a « aucun goût pour le service; mais qu'il est dis- « posé à tout faire pour toi. Il est flatteur, sans « doute, pour une femme, d'avoir cet ascendant « sur un jeune homme plein de qualités; mais « doit-elle en abuser jusqu'à le contraindre dans « ses goûts? M. de Sainte-Luce, je travaille à vous « faire nommer conseiller de préfecture. Cet em- « ploi honorable ne vous enlèvera pas à vos amis, « et vous conduira à une place plus distinguée.

« Répondez-moi franchement : Que préférez-vous, « de la gloire militaire, ou de celle, moins bril- « lante, mais aussi solide, qu'acquiert un utile et « sage administrateur? — Je ne balance pas, mon- « sieur. Je resterai près de vous... si madame ne « s'y oppose pas. » J'attendais cette réponse.

« Rose, voulez-vous prendre l'air un instant? « — Oui, madame. Allons dans le bosquet re- « prendre notre lecture d'hier. — Et que lisez- « vous ensemble, ma bonne amie? — Les Liaisons « dangereuses. — Cet ouvrage est-il bien celui « qui convient le mieux à une jeune personne? « — Sous un certain rapport, non, mon ami; « sous un autre, il peut lui être très-utile. On y « trouve un M. de Valmont qui prend tous les « masques, pour séduire et désespérer la femme « la plus intéressante, la plus sage, et qui réussit « enfin dans son odieux projet. »

Francheville fronce le sourcil. Pourquoi trouve-t-il mauvais que je fasse connaître à Rose le piége qu'on peut lui tendre? Pourquoi, sous le prétexte d'espérances frivoles, condamne-t-il Sainte-Luce à végéter dans la poussière des bureaux? Un conseiller de préfecture de dix-neuf ans! Cela s'est-il vu, cela peut-il être? Pourquoi, précédemment, a-t-il nommé *tracasseries* ma sollicitude en faveur de la petite Montbrun? Pourquoi cet attendrissement, ces larmes ont-ils succédé à l'air le plus froid, au ton le plus sec, lorsque je n'ai rien fait qui provoquât les uns, ni les autres?

Pourquoi engage-t-il à rester ici l'homme dont je lui ai dévoilé la conduite? Pourquoi madame de Soulanges s'est-elle rendue aussi facilement à ses instances? Pourquoi Justine... C'est pour méditer sur tout cela que je cherche la solitude, et non pour faire en commun une lecture, qui ne m'est d'aucune utilité, et que Rose peut continuer seule.

Je rêve en vain. Je ne trouve la solution d'aucune de ces difficultés. Tout ce que je crois entrevoir, c'est que ces disparates, ces inconséquences, ces contradictions apparentes peuvent tenir à une même cause, et qu'un mot suffirait pour tout expliquer. Mais ce mot, qui me le dira? Il faut l'attendre, et le saisir.

Si j'essayais de faire parler Justine? Elle est légère, inconsidérée; mais elle est fine, très-fine. Il faudrait d'ailleurs que je descendisse, avec elle, jusqu'à la familiarité; peut-être jusqu'aux confidences, et je veux la tenir à un éloignement tel, que je m'aperçoive à peine de son existence.

Mais Sainte-Luce? Quel parti prendre à son égard? L'éclairer sur ses vrais intérêts; user de l'empire que j'ai sur lui, c'est me mettre en opposition avec mon mari. Je ne le dois pas; je ne le veux pas. Me taire, c'est favoriser des vues que je ne pénètre point, et qui sont évidemment désavantageuses pour ce jeune homme. N'est-il pas un terme moyen? Ne puis-je me faire entendre, sans traiter directement la question? Tout ce qui émane de moi est saisi avec avidité, avec dis-

cernement; il interprète jusqu'à mon silence. Je n'aurais même pas besoin d'en venir aux insinuations.

Sans doute il n'est pas loin... Le voilà. Il est assis à quinze pas de moi. Sa tête est appuyée sur ses deux mains. Il la relève par intervalles; il cherche mes yeux. Que doivent-ils exprimer? du mécontentement. Si le pauvre enfant savait combien il m'en coûte pour l'affliger!

Il ne résiste pas à ce qu'il éprouve. Il se lève; il vient à moi. Je n'ai rien à redouter de cette conversation; Rose est auprès de moi : elle sera ma sauve-garde, comme je suis la sienne. Sainte-Luce n'osera hasarder, en sa présence, aucun terme qui ait rapport à l'amour.

Ma sauve-garde? Pouvais-je croire que j'en aurais besoin; que Rose s'acquitterait jamais envers moi? Du puissant au faible, de l'homme de génie à l'ignorant, tout est une suite de rapports et de services mutuels. De leur nécessité est né l'ordre social.

Ce n'est pas, je le répète, que l'amour de Sainte-Luce me cause d'autre émotion que celle qui naît d'un embarras continuel, et comment m'en défendre, lorsque j'entends, sans cesse, les choses les plus touchantes, exprimées avec tant de charme, prononcées par une si belle bouche? Rire de ce transport, de ce délire? Je l'ai essayé. M'en fâcher sérieusement? Je ne le peux pas. En

vérité, Francheville est un homme bien extraordinaire.

Je n'ai pas l'air de voir Sainte-Luce, mais il est près de moi. Il s'assied; il s'approche toujours davantage; il touche mes vêtemens; un doux frémissement agite tout son corps. « Madame paraît « plongée dans une profonde méditation? — Oui, « monsieur. — Serais-je assez heureux pour que « madame daignât s'occuper de moi? — De vous, « monsieur! — J'entends, madame, des projets du « préfet maritime, de la révocation de l'assenti- « ment que vous leur aviez donné. — Je vous ai « dit ma façon de penser à cet égard. — M. de « Francheville a fait aussi connaître la sienne. — « Et je ne me suis pas permis d'insister. — Cepen- « dant, madame, votre mécontentement est sen- « sible. — Je suis toujours bien aise, monsieur, « qu'on suive les vues de mon époux. — Pourquoi « feindre, madame? Je n'ai que vingt ans; mais « je suis incapable d'une imprudence; je le suis « surtout de compromettre celle qui... que... — « Point d'épithètes, ni de définitions. Au fait, je « je vous en prie. — Hé bien, madame, je finis. « M. de Francheville n'aura plus un mot à dire, à « vous, ni à moi, sur ce sujet. J'ai dû préférer sa « manière de voir à la vôtre, et vous n'avez pas « cru que je m'éloignerais d'ici volontairement. « Votre conduite avec moi est intelligible, claire; « elle me prescrit le parti que je dois prendre, « et je n'ai plus qu'une volonté, celle de vous

« complaire. Vous serez obéie, madame; vous le « serez cette nuit même. — Cette nuit, Sainte-« Luce! »

Je ne peux soutenir plus long-temps cette conversation. Son air, son ton, sa docilité, son dévouement, tout cela est d'un effet... «Rose, la nuit « approche; le serein commence à tomber : ren-« trons. »

Je traverse le salon, sans m'y arrêter. Je monte chez moi. J'ai besoin d'être seule. Pourquoi seule, toujours seule? Qu'ai-je donc à me dire? Pourquoi cette continuelle et pénible préoccupation?

On ouvre doucement la porte de mon antichambre. Qui s'avance?... C'est lui, pâle, défait, respirant à peine. « Sainte-Luce, vous m'effrayez. « Asseyez-vous, remettez-vous... A mes pieds! y « pensez-vous, cruel enfant que vous êtes! igno-« rez-vous que tout le monde peut entrer ici? « oubliez-vous à quoi vous m'exposez? — Ah! ma-« dame! cette position convient à un infortuné, « que vous éloignez, et que votre froideur accable. « Je ne vous presse pas de répondre à mes senti-« mens : je vous respecte autant que je vous aime. « Mais rendez-moi cette amitié consolatrice, qui « m'a soutenu jusqu'ici. — Hé! vous l'avez tout « entière. — Recevez mes derniers adieux. — Je « les reçois. — Et accordez-moi une grace, une fa-« veur bien précieuse pour moi, et sans inconvé-« niens pour vous. — Quelle est-elle? — Une bou-« cle de vos cheveux. Elle sera mon bien suprême;

« je la porterai sur mon cœur; elle m'aidera à « supporter votre absence; elle animera mon cou- « rage; elle me rendra capable des plus grandes en- « treprises, et si un jour la renommée porte mon « nom jusqu'à vous, vous direz : Les souverains font « des soldats; l'amour seul fait des héros. Je vous « en supplie, madame, ne me refusez pas. Pensez « que je vous parle peut-être pour la dernière « fois. — Pour la dernière fois!... Levez-vous, le- « vez-vous donc. Souvenez-vous combien il s'en « est peu fallu qu'on vous ait surpris à mes ge- « noux dans ce bosquet... Levez-vous, Sainte-Luce, « je vous en prie, je vous l'ordonne. — Vous me « l'accordez donc cette boucle si ardemment dési- « rée? — Ai-je dit un mot de cela? »

Il est debout; il court à mon ouvrage; il s'est saisi de l'instrument... « Qu'allez-vous faire? Je n'y « peux consentir. » J'arrête sa main; il retient la mienne; il la couvre de baisers. Je veux le désarmer, je ne vois plus les ciseaux; je ne sens que ses baisers, qui se succèdent sans interruption, qui brûlent mes mains, mes bras. Je retombe sur mon ottomane; sa bouche s'approche de la mienne; il va s'égarer... Je fais un dernier effort; je me lève, je le pousse de toutes mes forces; je fuis, je vais me réfugier chez madame Montbrun.

« Hé! ma bonne amie, qu'avez-vous? » Je m'approche d'une glace; je suis rouge comme l'écarlate. Je me hâte de réparer le désordre de mes cheveux... la boucle est enlevée.

Madame Montbrun me presse de questions. Ne voit-elle pas que je ne peux, que je ne veux pas lui répondre? Je sors d'une manière assez impolie peut-être; mais ma tête n'est pas à moi. Je rentre dans mon appartement, je n'en sortirai plus de la soirée.

Honorine dort. Elle dort d'un sommeil paisible. Heureux âge, où l'on ignore les passions tumultueuses, les devoirs sociaux qui devraient leur imposer silence, les longs chagrins qu'on se prépare en les violant... En les observant, cher enfant, puisse ton cœur goûter long-temps ce calme précieux, qui n'est pas la viè peut-être, mais qui détourne les orages!... Pauvre Rose! pauvre Sainte-Luce... Ah! pauvre!...

Il va partir cette nuit, cette nuit même, clandestinement. Il n'emportera pas ses effets, et il doit avoir très-peu d'argent. En recevra-t-il de moi?... Oh! oui, il en recevra sans répugnance. Il connaît mon amitié pour lui, et les dons de l'amitié n'humilient pas.

J'ouvre mon secrétaire; j'en tire un rouleau de cinquante doubles louis; j'écris sur l'enveloppe : *Ne les refusez pas : j'ai tant de plaisir à vous les offrir!* Il connaît mon écriture.

Mais je sais qu'il va partir; je l'y ai indirectement porté; je lui donne les moyens de voyager. Tout ceci ne ressemble-t-il pas à de l'intrigue, et ne dois-je pas craindre que ce brusque départ indispose mon mari? Hé! mes motifs ne sont-ils pas

purs? M'occupé-je d'autre chose que de l'avancement de ce jeune homme, de la guérison d'un cœur malade? Et puis son amour... son amour m'inspire-t-il cet éloignement, cette noble fermeté qui tient à la sagesse, qui en sont la garantie... Il partira.

« Madame ne veut rien prendre ce soir? — « Rien. — Le laitage, les fruits sont servis; tout « le monde est à la salle à manger. — Il suffit. « Laissez-moi. »

Ils sont tous rassemblés. Je peux entrer chez lui, sans avoir rien à redouter. Je m'avance sur la pointe du pied, comme si j'avais médité, si j'allais commettre une faute grave. Que se passe-t-il donc dans mon cœur?... Je l'examinerai demain.

Son secrétaire est ouvert. Ce gant, ce gant qu'il m'a dérobé, et qui ne l'a point garanti des coups... Il est là, il couvre une lettre commencée... C'est à moi qu'elle s'adresse : les premiers mots sont positifs. La lirai-je? Non... Hé! qui le saura!... Non, non, je ne la lirai pas. Ai-je besoin de la lire? Ne sais-je pas combien il m'aime?

Je dépose mon rouleau; je m'enfuis.

Je m'enferme chez moi. Je ne fais rien, et cependant le temps passe avec une extrême rapidité. Pourquoi cette soirée est-elle plus courte que tant d'autres?

Mon oreille attentive n'a rien perdu de ce qui s'est passé dans la maison. J'ai entendu ouvrir et fermer dix fois la salle à manger; j'ai entendu

Francheville et nos amis monter les degrés; j'ai entendu les *bonsoirs;* j'ai reconnu toutes les voix.

Les portes se ferment. Sainte-Luce, Sainte-Luce!... Il va faire ses dispositions. Malgré moi, je suivrai tous ses mouvemens : vous vous rappelez que sa chambre tient à mon appartement. Il y a quelques semaines, je lui ai rendu la clé de cet arrière-cabinet, dont je ne voulais pas permettre l'entrée à Justine. Depuis son entier rétablissement, il ne convenait plus qu'il passât chez moi... J'aurais dû loger ailleurs.

Oui! je l'aurais dû. J'entends, j'entends tout. Le cœur me bat avec une extrême violence. Hé! pourquoi m'approcher de cette porte, y coller ma joue? Cette curiosité n'est-elle pas déplacée? De la curiosité!

Je m'éloigne de la porte; j'y reviens pour m'en éloigner, pour y revenir encore. Il n'y a plus de mouvement chez lui. Est-il parti? par où?

Mon œil se fixe à la serrure... Il est à genoux, fondant en larmes. Il tient ce gant, cette boucle de cheveux; ils sont les objets de son culte. Il les porte à sa bouche, sur son cœur. Il relève sa tête... Il parle... C'est à moi qu'il adresse les adieux les plus tendres, les plus touchans. Ah! pourquoi suis-je allée là?... Il faut m'éloigner de ce lieu.

Il passe un papier sous la porte. Sans doute, c'est cette lettre qu'il n'avait pas terminée quand je suis entrée chez lui. Imprudent! si quelque au-

tre que moi la trouvait?... Hé! Francheville n'est-il pas instruit? Cependant je ne peux laisser là ce papier, sans m'exposer aux réflexions, aux interprétations de mes gens... Le prendrai-je? Il le faut bien.

Oh! quelle lettre! quelle lettre! elle est brûlante... Il accepte mon cadeau. C'est là ce que je voulais savoir; c'est le seul motif qui m'a déterminée à lire sa lettre.

Et je la relis, sans réfléchir, sans penser à ce que je fais... Je la déchire en mille morceaux; je me cache au fond de ma chambre à coucher, éperdue, hors de moi... Ah! si Francheville entrait, que lui dirais-je? Il a la singularité de ne pas trouver mauvais qu'on m'aime; mais il s'offenserait sans doute... Depuis quelque temps, il passe rarement le soir dans mon appartement. Livré, le jour, à toutes les dissipations, il est obligé, dit-il, de donner une partie des nuits au travail. Oh! qu'il travaille pendant celle-ci, qu'il ne me voie point.

Que dis-je? C'est près de lui que je dois me retirer; c'est dans ses bras que je calmerai le trouble qui m'agite. Ah! je le sens, j'ai besoin d'un appui.

La porte de communication des deux appartemens est fermée. Pourquoi cela? Je frappe doucement... Personne ne répond. Je vais faire le tour.

Qui est là, debout dans cette galerie?... C'est Justine. Quelle raison la retient ici, à cette heure?... Ce n'est pas le moment de rien approfondir. Il

est urgent qu'elle s'éloigne. Sainte-Luce doit passer où elle est. Je vais m'emparer d'elle.

« Où étiez-vous donc, mademoiselle? Je vous ai « sonnée trois fois. — Madame voit bien que j'ac- « cours. » Je l'ai trouvée immobile comme une roche. « Passez chez moi, faites-moi du thé; je ne « me trouve pas bien. »

Nous entrons, et j'affecte de parler très-haut : il est bon que Sainte-Luce sache que je ne suis pas seule.

Et si cette femme entendait quelque chose dans la chambre voisine... Donnons-lui de l'occupation. « Videz cette armoire, et mettez-y ce qui est dans « cette commode. — Ne pourrait-on pas remettre « à demain... — Faites ce que je vous dis. »

Je vais, je viens par ma chambre; je dérange, je range mes meubles, je ne sais ce que je fais. « Déshabillez-moi... Prenez ce livre, asseyez-vous « près de mon lit. Lisez. Plus haut, plus haut. » Je ne vois que l'aiguille de ma pendule; je n'entends qu'elle... Une heure. Il doit être parti.

Parti ! Ah ! qu'il se distingue, qu'il prospère, qu'il revienne... Non, qu'il ne revienne jamais.

Je cherche le sommeil. Lui seul peut m'arracher à moi-même. Je ne le trouve pas; je ne le trouverai point.

CHAPITRE X.

Tout s'éclaircit.

Il n'est plus dans cette maison, qu'il embellissait de sa présence; je ne le trouverai plus dans ces bosquets, que ses moindres actions, que sa moindre démarche animaient d'une vie nouvelle. Mes yeux ne rencontreront plus les siens. Il est parti... peut-être ne le reverrai-je jamais.

Je le redoutais, et je le regrette; j'ai voulu qu'il s'éloignât, et j'éprouve un vide inconcevable, un accablement profond. Oserai-je être vraie avec moi-même? Oui, je le serai, et il m'en coûtera peu : je me sens forte de son absence.

Et, qu'ai-je à me reprocher? N'ai-je pas voulu m'en séparer, le jour même où je l'ai vu pour la première fois? Ai-je encouragé son amour, par des attentions marquées, par des prévenances, par une caresse, par un mot? N'est-ce pas d'ailleurs pour ma fille que j'écris?

Mon enfant, apprends de moi une vérité de la plus haute importance, et dont, malheureusement, une femme ne se pénètre que lorsque l'expérience l'a éclairée : l'homme, dont le premier regard nous jette dans une rêverie involontaire et douce, est celui que nous devons fuir sans balancer. Près de lui, cette rêverie devient bientôt une tendre émotion. Cette émotion s'ac-

croît de la force des sens, du charme de la conversation. L'énergie des aveux amène le trouble séducteur, dont on ne pense plus à se défendre, et une femme, sage jusqu'alors, pleure une faiblesse qu'elle eût pu prévenir par la force de s'éloigner, ou la bonne foi de descendre d'abord dans son cœur, de l'examiner sérieusement, et de combattre lorsqu'il en était temps encore.

Je suis pure, si c'est l'être que n'avoir pas succombé; mais le cœur n'est-il pas coupable, quand il éprouve un désir que condamne le devoir? Nos affections, me répondras-tu, sont indépendantes de notre volonté. Nos penchans et les institutions sociales sont presque toujours en opposition, et de ce qu'on a écrit : Ceci est bien, ceci est mal, résulte-t-il qu'on puisse, religieusement, observer des lois qui contrarient la nature?

Ces objections, ma fille, sont celles de ceux qui ne veulent pas admettre de frein. Le besoin a rapproché les hommes. A mesure que la société s'est étendue, il a fallu multiplier les devoirs réciproques, et les consacrer par des lois. Ce n'est pas sur l'examen passionné de ces lois que repose l'ordre public; c'est sur leur stricte observance, et quel être a le droit de tout méconnaître, de tout renverser, parce que la nature l'y porte? Cette maxime, si quelqu'un la professe, est le premier article du code des brigands.

Une opinion, qui a force de loi, impose la continence aux femmes, une seule circsonstance ex-

ceptée. Il ne s'agit pas d'examiner, mais d'obéir. Voyons d'ailleurs quelles sont les suites d'une infraction connue, et qui peut se flatter qu'une faute restera toujours couverte d'un voile impénétrable?

Je ne te cache pas, ma fille, que les transports d'un amour mutuel sont la plus parfaite des jouissances; la somme du bonheur le plus complet, auquel l'humanité puisse atteindre; mais plus ces transports sont extrêmes, moins ils sont durables, et quelles sont les ressources d'une femme, pour qui son mari n'a plus d'amour? En a-t-elle d'autres que sa confiance, son estime, son amitié? A quoi devra-t-elle ces sentimens? A une conduite irréprochable.

Et cette considération, dont nous ne pouvons nous passer dans un âge avancé; qui nous dédommage, en quelque sorte, de ce que nous avons perdu; qui nous console du malheur de vieillir, le public l'accorde-t-il à ces femmes qui ont compté les années, les mois, quelquefois les semaines, par autant de faiblesses? Pardonne-t-il sincèrement une seule faute, expiée par de longs regrets? Il en suppose d'autres, que la précaution, que l'adresse, lui ont dérobées, et, plus tard, une scrupuleuse régularité n'est à ses yeux que l'impuissance de faillir.

Une jeune personne qui entre dans le monde, est placée entre le plaisir sans honneur, et l'honneur accompagné de privations. Mais la vie est

longue, et la saison des plaisirs passe rapidement. Quel être raisonnable, et qui entend vraiment ses intérêts, balancera sur le choix?

Il y a vingt-quatre heures, je n'aurais pu faire aucun de ces raisonnemens, et cependant quelle femme doit être plus loin que moi de faillir? Mon époux est jeune encore, beau, bien fait, aimable, tendre, et il a tout fait pour moi. Hé bien! un enfant m'a fait oublier ses qualités et ses bienfaits. Seule avec cet enfant, dans les forêts de l'Amérique, je n'aurais pas balancé un instant. Ici, j'ai pu l'élever au comble du bonheur; être heureuse moi-même de sa félicité : qui m'a retenue? mon attachement pour Francheville? Ce n'est pas un sentiment si noble qui m'a garantie : c'est à la crainte de la honte que j'ai cédé. J'ai senti que je n'oserais plus envisager mon époux, ni ma fille; je n'oserais plus, mon Honorine, te tracer ces conseils dont tu auras besoin un jour.

Quels aveux je me fais! Oh! je me les répéterai souvent. Ils assureront mon avenir.

Le trouble qui m'agite ne durera pas : j'en ai la certitude consolante. Il ne pouvait exister, de moi à Sainte-Luce, d'autre rapport direct que celui des sens; et si Francheville, qui connaît la vivacité des miens, ne m'eût un peu négligée, peut-être eussent-ils été nuls auprès de ce jeune homme; peut-être n'eussé-je eu pour lui que les sentimens d'une mère.

Je m'abuse. Ce ne sont pas ces sentimens qu'é-

prouve une femme, pour un homme paré des graces de la première jeunesse. Je cherche à me tromper moi-même, comme si je pouvais y gagner quelque chose.

Ne discutons point, agissons. Il est parti; Francheville me reste, et je me dois tout à lui. Est-il si difficile d'y revenir? Il ne faut que le vouloir.

Voilà son portrait; voilà ses lettres. Le premier dit amour; les secondes le développent d'une manière ravissante. Non, non, Sainte-Luce ne peut écrire ainsi. Ce n'est pas sa lettre qui était brûlante; c'est moi qui brûlais.

Je me plains de la négligence de Francheville! Hé! qu'ai-je fait pour l'attirer, pendant que cet enfant était ici? Qui, de ma vanité, ou de mon cœur, m'a fait remarquer son absence?

Effet terrible des passions! Elles font tout méconnaître, tout oublier; elles colorent, elles justifient les écarts les plus graves; elles assoupissent jusqu'aux remords. Hélas! à quoi tient la dégradation d'une femme? A un mot; à une pulsation, plus ou moins forte; à un rien.

Il est parti... Il était temps. Je suis encore moi-même: que Dieu en soit loué!

Relisons ces lettres. C'est là que je trouverai le contre-poison.

Hé! pourquoi ne pas chercher Francheville lui-même? Sa présence ne reprendra-t-elle pas, sur moi, ce doux empire, qui me la faisait désirer sans cesse?

Oui, je veux le chercher, le trouver, tout oublier dans ses bras.

Il n'est pas chez lui; il n'est pas dans la maison. Je parcours le jardin... Sans doute, je le rencontrerai dans les bosquets.

Avec qui est-il? Je reconnais sa voix, sans pouvoir encore distinguer les mots. On lui répond, presque bas, et cependant la conversation paraît animée. J'approche... « Maintenant que ce « jeune homme est parti, comment l'occuperons-« nous pendant les journées? — Oh! ma chère « amie, nous verrons. » Il est avec madame de Soulanges.

Sa chère amie! jamais il ne lui a donné ce nom devant moi. Il a toujours été affable; mais respectueux avec elle. Pourquoi cette familiarité, dans le tête à tête?... *Maintenant que ce jeune homme est parti, comment l'occuperons-nous pendant les journées?... Comment l'occuperons-nous?* De qui parlent-ils?... Ciel! juste ciel! Le voilà le mot que j'attendais. Tout est éclairci.

Il aime madame de Soulanges; il en est aimé.

Sainte-Luce, sans cesse avec moi ou sur mes traces, m'empêchait de rien voir, et Francheville s'est opposé à son départ. Il a blâmé l'intérêt que je porte à Rose, parce que Soulanges, tout à elle, était plus facile à tromper.

Ne me laissé-je pas abuser par une prévention injuste, par une explication forcée?... Non, non. La porte de communication de nos appar-

temens était fermée cette nuit; il n'a pas répondu lorsque j'ai frappé; il était avec madame de Soulanges : Justine veillait pour eux.

Et Soulanges, Soulanges, où était-il? avec Rose? Quelles perfidies! quelle profondeur dans la manière d'ourdir une trame! Ma tête se monte... Je vais éclater... Réfléchissons d'abord, consultons la raison. Dans une heure, demain, il sera temps encore de faire valoir mes droits.

Mes droits! et depuis un an, ai-je pensé aux siens? N'a-t-il pas dû remarquer en moi cette tiédeur, toujours offensante, quand elle ne brise pas le cœur? Oh! si c'était moi qui l'eusse porté à chercher ailleurs le bonheur que je ne lui offrais plus!... Oui, je suis coupable de sa faute, et Francheville vaut mieux que moi : généreux et sensible, même en m'adressant des reproches, ne s'est-il pas encore ému jusqu'aux larmes, en écoutant ma justification, que j'interrompais à chaque mot, pour lui donner les noms les plus doux, lui prodiguer les plus tendres caresses? Il était infidèle; il se repentait. Ce moment pouvait être décisif. Quelques caresses encore, quelques expressions d'amour le ramenaient à moi. Ne me suis-je pas brusquement éloignée? Ai-je eu, depuis, une pensée qui se rapportât à lui?... Je mérite mon sort... Non, je ne peux me le persuader. Quoi, parce que j'ai eu un sentiment de préférence, pour un jeune homme, dont il ne m'a pas été permis de m'éloigner, je perdrais,

sans retour, le cœur de mon mari! il ne verrait plus en moi qu'une étrangère, qu'il oublierait bientôt, si ma présence ne lui rappelait, sans cesse, l'amour qu'il a eu pour moi, et les sacrifices qu'il m'a faits! La punition est-elle proportionnée à la faute? N'est-elle pas trop rigoureuse? Que dis-je? est-ce à l'abandon, à l'oubli que s'arrête un époux qui a cessé d'aimer? Francheville me haïra bientôt, dans la proportion de ses sacrifices mêmes, et l'épouse, dédaignée, sera abreuvée d'humiliations et d'opprobres. Quel état! quelle existence! Je ne la supporterais pas.

Et madame de Soulanges? quelle sera son excuse, si je lui fais entendre de justes plaintes? Comment nommera-t-elle l'amitié méconnue, un ménage désuni? Que répondra-t-elle à une infortunée qu'elle a privée de son époux, au moment même où elle cherchait à lui rendre le sien? Que sont la probité, l'honneur, la délicatesse, si madame de Soulanges ose y prétendre encore?

Que dirait Francheville à son ami de tous les temps, de toutes les circonstances, à Soulanges, outragé par lui, sinon dans ses affections, au moins dans son honneur? Quelles suites d'infortunes, si tout cela se découvre!

Je m'éloignai, en faisant ces réflexions, et en déplorant mon malheur. Je rentrai chez moi. J'ouvris machinalement le tiroir de mon secrétaire, où j'avais serré la clé du cabinet de Rose. Cette clé n'y était plus. Sans doute Justine n'aura

pas eu l'audace d'ouvrir ce meuble, sans y être spécialement autorisée, et par qui ? Mon mari, dégradé au point de ne plus rien ménager, de chercher des complices parmi ses valets !... Cette idée est accablante.

Et Rose, qui me comble des marques de son affection et de sa reconnaissance, et qui est aussi dissimulée, aussi perverse que ceux qu'ont endurcis de longues et profondes habitudes!... N'y a-t-il plus de vertu au monde! Il serait affreux de le penser.

CHAPITRE XI.

Devais-je m'y attendre.

Rose entre chez moi; elle s'approche les bras entr'ouverts... Je me sens prête à la repousser... Possédons-nous. Agir quand la tête est exaltée, c'est ne vouloir faire que des démarches téméraires ou inconsidérées.

Je reçois son baiser; je la fais asseoir près de moi; je la fixe d'un œil sévère : elle paraît étonnée.

Pauvre petite! combien j'ai été injuste envers elle! C'est la bonne foi, c'est la candeur qui s'expriment par sa bouche. Elle vient, d'elle-même, me confier l'espèce d'obsession à laquelle elle a été exposée toute cette nuit. Soulanges avait la clé; mais le loquet était poussé. Il n'a cessé de la supplier de le tirer. Fatiguée enfin de sa témérité, désespérant, peut-être, de ne pouvoir plus

long-temps résister à son cœur, elle a appelé sa mère. Elle lui a dit avoir entendu, dans la galerie, quelque chose d'effrayant. Elle est allée se reposer près d'elle. Elle lui a demandé la permission de partager son lit à l'avenir.

Oh! combien je suis aise de la trouver innocente! oh! si je pouvais absoudre, comme elle, Francheville et madame de Soulanges!... Cela n'est pas possible.

Me confierai-je à Rose? Il me semble que parler de sa peine, c'est y apporter du soulagement. Mais que me répondra un enfant sans expérience du monde? La réduirai-je à la nécessité de mésestimer un homme qu'elle croit le modèle des époux? Ne serait-il pas affligeant pour elle de faire succéder le dédain à une estime qu'elle croit fondée? D'ailleurs la réputation de Francheville est-elle à moi? ai-je le droit d'y porter atteinte? Une femme est-elle quelque chose que par son mari, et le dépouiller de la considération qu'on lui accorde, n'est-ce pas se dégrader avec lui? Non, je ne dirai rien.

Je félicite Rose sur sa conduite; je l'engage à persévérer; je l'éloigne, sous un prétexte frivole, que la chère petite ne pense pas même à examiner. Je veux être tout entière à ma situation, puisqu'il ne m'est pas permis d'en parler.

Que ferai-je dans cette circonstance difficile? Céder à la force des événemens; me soumettre à ma destinée? Je ne le puis. Je n'ai pas vingt-six

ans encore, et je renoncerais à mon cœur! Il m'a ôté le sien; mais est-il impossible de le reconquérir?

Que sommes-nous, hélas, que les faibles jouets des passions! M'occupais-je, il y a un mois, il y a huit jours, de ce qui se passait dans le cœur de Francheville? Il fallait une secousse terrible, pour me rappeler à ce qu'il vaut.

Oui, je revendiquerai son cœur; il est à moi, je ne peux y renoncer. J'éclairerai leur conduite; je les suivrai le jour; je m'emparerai de Francheville la nuit... Joindrai-je aux glaces de l'indifférence l'humeur que cause l'importunité?

Si je lui parlais avec douceur? si je lui faisais entendre mes justes regrets, sans y ajouter une plainte?... Il est loin de me croire instruite. Il cherche, à force de prévenances, d'attentions, de soins, à éloigner de moi le soupçon. Il sent qu'il me doit un dédommagement de cette affection, qu'il se reproche de m'avoir ôtée. Je jouis, au moins, de ses procédés, et une explication peut me ravir tout à la fois. Francheville, démasqué, n'aura plus rien à redouter. Il cessera de se contraindre; il se livrera à tous les écarts, et je joindrai au sentiment de ce que j'ai perdu, celui des humiliations qui seront mon partage, et la cruelle certitude de ne le ramener jamais : on s'éloigne, de plus en plus, à mesure qu'on offense davantage.

Madame de Soulanges est-elle incapable d'une

action généreuse? Si je m'abaissais devant elle, si je lui redemandais mon époux?... Ah! qui commet une faute, veut en recueillir un prix, et qui a su plaire à Francheville, ne peut se résoudre à le quitter.

Mais cette rivale est-elle si dangereuse? le fixera-t-elle long-temps? Son esprit est superficiel, son caractère nul, ses affections légères. Capricieuse, altière, exigeante, privée déja de la fraîcheur et des graces de la jeunesse, comment a-t-elle subjugué l'homme le plus capable de la juger; celui qui peut choisir entre les plus belles, les plus touchantes, les plus sensibles, et peut-être les plus sages? Hélas! l'amour est-il autre chose qu'une prévention, plus ou moins forte, plus ou moins durable. Il n'examine, ne calcule rien. La satiété seule lui montre les objets ce qu'ils sont, et Francheville est loin encore de pouvoir apprécier madame de Soulanges; elle a pour lui le charme de la nouveauté : celui-là lui tient lieu de tous les autres. Que de femmes vaines de leur empire, et qui ne le doivent qu'à ce prestige-là!

Devais-je penser que le mien serait si peu durable? Je ne suis pas présomptueuse; mais je sens ma supériorité sous tous les rapports. Mon époux seul pouvait me la préférer; mon unique tort est donc d'être son épouse.

Hélas! avec quels transports il m'a donné ce titre, auquel j'étais si loin de prétendre! Quels jours purs et sereins ont suivi celui de notre union!

Quel était, avant ce jour mémorable, l'ascendant que j'avais sur lui! Il voulait éviter la pauvre et obscure Fanchette; l'amour le ramenait sans cesse dans ses bras. Sans artifice, sans moyens de séduction, sans état, sans fortune, Fanchette balançait la beauté, le rang, l'opulence de sa première épouse. Elle eut sa main : il gémit en la lui donnant. Et moi, fière d'une préférence, si marquée et si flatteuse, coulant ma vie au sein de cette douce intimité, de cet abandon de l'ame, de ces effusions de cœur, qui suivent et préparent les jouissances, j'ai compté sur une félicité inaltérable. Tout s'est évanoui comme un songe trompeur. Je redeviens Fanchette, isolée, délaissée, trompée, ne tenant plus au monde que par de l'or, et les hommages de gens que je compte pour rien. Et c'est madame de Soulanges... Madame de Soulanges! Oh! c'est presque un opprobre, qu'être l'objet d'une comparaison.

Je pleure!... Est-ce le dépit seul qui m'arrache des larmes? Quel sentiment cruel et nouveau m'agite en ce moment? La jalousie froisse, brise mon cœur... Ah! l'orgueil n'est-il pas jaloux comme l'amour? Non, ce n'est point mon orgueil blessé qui fait couler mes pleurs : l'orgueil s'irrite; l'amour dédaigné se plaint. C'est l'amour qui me peint en traits de feu les délices que j'ai épuisés; qui me rappelle les privations que je suis condamnée à supporter; c'est lui qui m'offre l'image de Francheville, beau, tendre, ardent, toujours

empressé, ce qu'il fut enfin, ce que je voudrais qu'il fût encore. Ah! je vois clair dans mon cœur. Sainte-Luce m'a fait rêver tendresse; Francheville m'en a pénétrée. Celle que je lui porte est inépuisable.

Je ne suis pas tout-à-fait malheureuse, puisque je trouve en moi ce sentiment que je croyais éteint, et que la plus douloureuse des épreuves vient de ranimer. Il me rend ma propre estime.

L'espoir renaît avec lui. La patience, la douceur, la tendre amabilité ne seront pas sans puissance sur un homme égaré, mais honnête; ma persévérance vaincra à la fin... Et Honorine, Honorine, à laquelle je ne pensais pas! Je la lui présenterai à tous les instans du jour. Il a pour elle la tendresse la plus vive : il se souviendra qu'il me doit sa fille; il rapprochera la mère de l'enfant; il les réunira; il les confondra dans son cœur.

Les voilà, les voilà ces lettres si long-temps oubliées, et qui vont faire mon bonheur, et peut-être ma consolation. Si elles me ramènent au sentiment de mon malheur, elles me procureront aussi quelques momens d'illusions. Je chercherai à me tromper moi-même; je croirai les avoir reçues hier, aujourd'hui, à l'instant. Je croirai partager encore les transports qu'elles annoncent, et dont le souvenir est en moi si vif et si récent... Non, non. On ne s'abuse pas à ce point. L'affreuse vérité est là, prête à dissiper le prestige. Ah! rends-les moi, ces jours heureux, que je t'ai

dus, et que tu peux encore faire luire pour moi. Un mois, une semaine, une heure, une minute, un baiser, un baiser seulement, pourvu que l'amour me le donne...

Ciel! juste ciel! qu'aperçois-je dans ma glace!... Mes sens égarés créent-ils des objets fantastiques? Je ne sais; mais je me sens prête à succomber à l'excès de mon effroi, à celui du plaisir. C'est lui! c'est lui! Ses bras sont étendus vers moi; ses yeux sont baignés de larmes; son attitude est suppliante... Oh! par grace, ne me supplie pas. Dérobe-moi tes regrets et tes larmes; ne me promets pas un retour dont il m'est impossible de me flatter encore. Éloigne-toi, disparais, fantôme, qu'a produit une tête vide et fatiguée... En parlant ainsi, je suis tombée à genoux devant ma glace; je le prie, je le conjure. Il s'approche; je pousse un cri affreux; je tombe sur le parquet; je perds l'usage de mes sens.

Je reviens à moi... Où suis-je?... dans ses bras. Veillé-je, ou ce que j'éprouve vient-il d'une imagination délirante?... Non, non, tant de bonheur ne peut être un mensonge; je ne supporterais pas une semblable erreur; il faudrait mourir en la reconnaissant. « Ah! mon ami! — Ah! ma Fan-« chette! »

Je veux parler : cent baisers me privent de la voix. Amour, délire, ivresse, tout vient de renaître pour moi. Je viens de renaître moi-même.

« Comment se peut-il?... Mon ami, comment

« se fait-il?... Oh! grace, grace!... Le plaisir tue, « comme la douleur. »

C'est à Rose que je dois tout. Si je me fusse ouverte à elle, j'étais, je restais malheureuse encore. Persuadée de l'attachement de mon mari pour moi, elle a couru l'avertir de l'altération de ma voix, de l'émotion qui agitait tout mon corps. Francheville est entré chez moi, sans autre objet que de s'informer de ma santé. Je parlais haut, suivant l'usage commun aux personnes fortement préoccupées. Regrets, plaintes, prières, sanglots, il a tout entendu, il a tout vu. Vivement touché à son tour, il est descendu dans son cœur; il y a retrouvé l'amour. L'équité, un noble repentir l'ont poussé dans mes bras.

Il se reproche amèrement et le chagrin qu'il m'a causé, et le danger auquel il m'a exposée près de Sainte-Luce. Il s'accuse, il se repent. Je ne lui permets pas d'achever : ménageons le coupable charmant, qui revient sincèrement à nous.

Est-il bien vrai qu'une réconciliation rende à l'amour tout le charme du premier moment, ou la transition subite de la douleur à une joie inespérée, communique-t-elle le mouvement et la force à nos organes engourdis? Je ne sais; mais je n'ai jamais été si complètement, si parfaitement heureuse.

Ce bonheur sera-t-il durable? Les sens, trop irritables, de Francheville ne l'entraîneront-ils pas

vers quelque objet nouveau? Ah! bannissons cette idée affligeante. A quoi sert la prévoyance du mal? à altérer le sentiment du bien. Jouissons de notre félicité, dans toute son étendue; qu'aucun nuage ne trouble la sérénité de ce beau jour. Francheville est revenu à moi, tout à moi : j'en crois ses sermens, ses transports et mon cœur.

C'est peu pour lui d'avoir essuyé mes larmes, d'en avoir tari la source; il sait, dit-il, quelle réparation il me doit encore. Il veut que tous, jusqu'à l'objet d'une fantaisie, qu'il ne cessera de se reprocher, sachent que je suis pour lui la première, la plus aimable, la plus aimée des femmes. Il me rapporte cette clé, dont la disparition m'avait fait si mal penser de Rose. Il rouvre cette porte de communication, qui jamais ne sera refermée, parce que nos deux appartemens n'en doivent faire qu'un. Il fait appeler Justine, et me dit de la congédier.

J'avoue que j'éprouvai un sentiment de satisfaction bien vif, en me trouvant enfin maîtresse du sort de cette femme, qui jamais ne m'avait manqué de respect, mais qui, forte de la confiance de Francheville, de son utilité envers lui, n'avait pas pour moi les égards que je me croyais dus. Cependant, quand je lui eus intimé l'ordre de sortir à l'instant de la maison; qu'à son air de stupéfaction succéda une affliction marquée, en voyant Francheville, impassible et muet, lui

faire signe de se retirer, ma fermeté m'abandonna, et je me sentis disposée à la rappeler, et à lui pardonner.

Je me souvins qu'elle avait aidé à me tromper; que peut-être elle était la première cause de l'inconstance de mon mari; je me retraçai sa conduite envers le sien, son égarement avec Philippe, enfin la nécessité de l'éloigner d'Honorine, et tous ces motifs imposèrent silence à ma sensibilité.

La cloche sonna. Francheville me présenta la main, me conduisit à la salle à manger, et me fit placer près de lui. Cet arrangement parut étrange à tous ceux qui ignoraient ce qui s'était passé; mais il annonça à madame de Soulanges et mon triomphe, et la perte de son influence. Elle rougit, elle pâlit, elle se pinça les lèvres. J'avoue encore que je souris de son embarras, de la gaucherie de son maintien, et des mots qui lui échappèrent. Je sentis qu'il est doux d'humilier sa rivale. Je réfléchis bientôt que ce sentiment est indigne d'une ame élevée, et que je me rangeais dans la classe de ces femmes qui, parce qu'elles n'ont pas encore de faiblesse à se reprocher, jugent les autres avec une extrême sévérité. Est-ce à moi qu'il convient de condamner personne! Je parlai à madame de Soulanges avec ma bienveillance accoutumée. Je la rendis à elle-même et à la conversation.

Quelle ame que la tienne! s'écria Francheville, en me pressant tendrement la main. Cette excla-

mation inintelligible, et, par cela même, très-extraordinaire pour nos convives, fixa sur nous tous les regards. Madame de Soulanges seule en saisit la force, et sentit que je venais d'ajouter à l'estime de mon mari, en même temps que j'avais reconquis son cœur. Elle tomba dans une sorte d'accablement, dont elle se tira brusquement, comme on cherche à éloigner une idée désagréable, mais qui n'est pas digne d'affecter. Elle se livra à des accès de folie, qui firent lever les épaules, même à son mari, qui n'y comprenait rien. Je trouvai cette conduite pitoyable, et je sus bon gré à Francheville de n'avoir pas l'air de la remarquer. Je pense comme lui, qu'un galant homme doit des égards à toutes les femmes, même à celles qui en méritent le moins.

Non, celle-ci ne pouvait le conserver long-temps. Il a besoin d'une ame qui réponde à la sienne, et madame de Soulanges n'a que des sens... peut-être même n'a-t-elle qu'un cerveau exalté. Je suis assez portée à le croire : quand on tient à un homme, n'importe comment, on ne rit pas, on ne chante pas, au moment où on le perd.

Francheville déclare, à la fin du dîner, que les plaisirs de Brécour l'ont trop long-temps distrait de ses occupations, et qu'il lui est indispensable d'aller, le jour même, reprendre la suite de son travail. C'est dire à tout le monde qu'il faut se séparer : nous avons, à l'hôtel de la préfecture, un vaste et bel appartement; mais les bureaux

occupent le reste de l'édifice. A peine pourrons-nous y loger convenablement la petite madame Ducayla.

« Mais, dit Soulanges, il n'y a pas huit jours, « mon ami, que vous nous pressiez encore de « rester. — Il y a huit jours, mon ami, je me li- « vrais à des sensations qui m'empêchaient de pen- « ser à mes devoirs, et j'ai reçu, aujourd'hui, de « mon secrétaire-général, une lettre qui ne me « permet pas de différer d'un instant. »

Soulanges regarde Rose d'un air qui veut dire : Je vous perds donc pour jamais. Rose rougit et baisse les yeux. Elle l'oubliera, parce qu'elle le veut sincèrement, et que déja elle a la force de n'écouter que ses principes.

On sort de table, et chacun va faire ses petites dispositions. M. et madame de Soulanges envoient chercher des chevaux de poste. Du Reynel déclare que l'air de la Provence le fait digérer de manière à lui permettre de souper, et qu'il louera une maison à la ville. Nous le prenons dans notre berline avec madame Ducayla et Honorine; nous donnons la calèche à madame et mademoiselle Montbrun. On se fait de tendres adieux; on s'embrasse comme si on s'aimait; on part.

Il était temps d'arriver. Je trouve une lettre du grand personnage, à qui mon mari doit sa place. « Un anonyme, me mande-t-il, a écrit au minis- « tère de l'intérieur que le préfet passe sa vie à la

« campagne, et néglige entièrement ses fonctions.
« J'ai répondu que l'envie s'attache à tout, exa-
« gère tout, et que je me rendais garant de la
« conduite de mon protégé.

« J'ai dissipé l'orage; mais si M. de Francheville
« a réellement quelques-uns des torts qu'on lui
« impute, prévenez-le, madame, que je l'engage
« à les faire oublier par son exactitude, et son
« assiduité. »

Cette lettre m'embarrasse beaucoup. La communiquer à Francheville, n'est-ce pas le ramener au souvenir de sa liaison avec madame de Soulanges, qui seule lui a fait négliger ses devoirs? Ne pensera-t-il pas que l'oubli de cet écart n'est pas aussi absolu que je le lui ai juré, et que peut-être je trouve un plaisir secret à le lui rappeler? D'un autre côté, dois-je lui cacher l'événement fâcheux dont il a été menacé? Le lui faire connaître, n'est-ce pas prévenir une rechute, qu'on jugerait impardonnable? N'est-ce pas nous sauver tous les deux?

Tout peut se dire. Il suffit de choisir le moment, et les expressions convenables. Avec un peu d'esprit, une femme le trouve, et elle fait passer un avis salutaire, à la faveur de témoignages d'estime et de confiance. Les ressources de l'amour ne sont-elles pas d'ailleurs inépuisables? Son ton, son accent n'adoucissent-ils pas tout, jusqu'à un mot désobligeant? qu'il s'unisse

à la raison, qu'il la pare de ses charmes, qu'ils se soutiennent mutuellement; un homme bien organisé ne leur résistera pas.

Je suis là, dans cette petite chambre qui touche à son cabinet. C'est là que, tout à lui, je cherche les moyens de l'éclairer, sans blesser son amour-propre. Il va venir déjeuner avec moi. Mon petit discours est préparé. La morale en est si douce! son âpreté est si bien déguisée! Je serai si tendre, si caressante!... Le voici.

Oh! non, non, il ne faut rien préparer, quand on doit parler à un homme passionné, et qu'on l'est soi-même. Il n'appartient qu'à un être froid d'arranger, méthodiquement, un discours; d'en calculer les effets, et de le débiter de manière à émouvoir, lorsque lui-même demeure impassible. Dès les premiers mots, j'ai tout oublié. Je n'ai vu que l'homme aimable et chéri. Je n'ai pu lui parler qu'amour.

Cette lettre est là. Elle est ouverte sur la table même où nous déjeunons, et elle est à mille lieues de ma pensée. Il la voit, il la prend, il la lit. Je reviens à moi; je l'examine, et je remarque dans tous ses traits une altération qui annonce un orage prochain. Est-ce sur moi que tombera sa colère? Non, celle qui vient de lui prodiguer les plus tendres caresses, qui ne connaît, près de lui, que l'impulsion d'un cœur brûlant, qui s'abandonne sans réserve à son excessive sensibilité, celle-là n'a pu concevoir le dessein de l'offenser; il ne

peut l'en croire capable. Je suis inquiète cependant. Ne parlera-t-il pas?

« Ma chère amie, la lettre qu'indique celle-ci « a été écrite de cette ville. Je pars à l'instant « pour Paris; j'en demande communication. Je re- « connaîtrai peut-être l'écriture. Je reviens, et je « me venge. »

Moi, je respire.

La colère, dans un homme vif, exalté, est toujours d'une extrême violence, et cette violence même en abrége la durée. D'ailleurs elle n'est pas alarmante, quand son objet est inconnu. C'est un torrent fougueux, auquel il ne faut point opposer de digues, et que la rapidité même de son cours a bientôt desséché.

J'avais eu soin d'éloigner Honorine; je la fais appeler. Elle se jette dans les bras de son père, qui ne peut la repousser; qui est forcé d'abord de répondre à ses caresses, à ses petits mots enfantins, qui ensuite lui parle, l'interroge, l'attire à lui.

Il la prend sur ses genoux. Quand le cœur parle, la tête se calme. Le dernier sentiment éteint les transports qui l'ont précédé. Francheville rit le premier de son emportement. Il ne veut opposer que le mépris à son dénonciateur. Bientôt il cesse de s'en occuper.

« Voilà, lui dis-je, ce que l'envie ne nous ôtera « jamais. » Nous nous étions rapprochés; nous étions groupés tous les trois; nos bras étaient

enlacés; nos cœurs étaient délicieusement émus. La sensibilité de l'enfant était égale à la nôtre... Chère enfant, as-tu apporté en naissant le germe des passions? Se développera-t-il avant le temps? Que Dieu t'en garde!

Oh! les passions! elles font tant de mal... et de bien!

Madame Ducayla paraît; sa présence termine une scène, dont l'idée seule m'avait alarmée, et que nous aurions si volontiers prolongée.

Je remarque, avec une grande satisfaction, les effets heureux qu'a produits cette lettre. Francheville est tout à son état. Il a renoncé à ces conversations familières et futiles, qui rapprochaient les distances, et lui donnaient la réputation d'un homme aimable, mais frivole. Il est remonté à sa place, et il tient les autres à la leur. Ses subordonnés, qui s'étaient relâchés, comme lui, sont exactement surveillés et rappelés à l'exactitude. Il tient d'une main ferme les rênes de son administration.

Et c'est une petite femme, qui, avec son minois piquant, quelques caresses, et un peu de prévoyance, a fait tout ce bien-là.

Oh! qu'il est facile de ramener un homme sur qui on a de l'ascendant! Avec quel empressement il revient à la raison, annoncée par une bouche qui lui est chère! qu'il est flatteur, pour nous, d'être les arbitres de tout un sexe! Mais autant cet ascendant a de puissance; autant les effets en

sont certains; autant nous devons être modérées, adroites dans l'usage que nous en faisons. L'homme est naturellement fier et vain : notre empire tombe dès qu'il est connu.

CHAPITRE XII.

L'académie et le parterre.

Nous touchons à ce jour, tant désiré par les uns, si redouté par les autres. Notre journal nous annonce la fameuse séance académique, dans laquelle sera couronné le vainqueur. Il nous annonce la première représentation de cette comédie en cinq actes, dont l'auteur n'est pas très-content de Molière, et se met sans façon au-dessus de tous les autres comiques.

Je regrette, à présent, qu'on se soit livré, à Brécour, à un amusement, qui, dans toute autre circonstance, ne pourrait être blâmé; mais dont la publicité donnera peut-être du poids à l'accusation portée contre Francheville, si son nom est connu. Ne trouvera-t-on pas étrange qu'un homme, chargé de fonctions importantes, s'amuse à disputer une palme académique, et brave le ridicule qui attend un chétif auteur? Nous ne pouvons plus disposer de nos productions; mes réflexions sont trop tardives. Il faut attendre l'événement.

L'auteur comique colporte sa pièce, de société

en société. Partout on l'applaudit, en étouffant quelques bâillemens involontaires, parce qu'on ne berne pas un homme chez soi, et on ne peut siffler, chez un autre, ce qu'on a trouvé bon la veille. La politesse est presque toujours le vernis de la fausseté.

Ainsi, de proche en proche, et par égard les uns pour les autres, on a proclamé *chef-d'œuvre* une pièce, que je trouve fort au-dessous de la plus médiocre comédie de Molière. Personne de nous ne reviendra sur son jugement. Mais nous remplirons les loges, et la bourgeoisie, et nos marins, qui n'ont contracté aucun engagement envers l'auteur, encombreront le parterre, et auront acheté, à la porte, le droit de juger l'ouvrage. Je prévois une tempête violente, et l'auteur est dans une parfaite sécurité. Il se montre partout, d'un air triomphant. Il jette, sur les petits poètes ses confrères, des regards dédaigneux. Il publie que la Comédie Françoise lui demande sa pièce, et qu'elle sera mise à l'étude le jour même où le manuscrit arrivera à Paris.

Est-ce donc un mal que la punition de tant d'arrogance? Un homme, sans mérite, a-t-il le droit de nous assassiner de sa fatuité et de ses productions? N'est-ce pas lui rendre service que le corriger de façon à le guérir, pour toujours, de la manie de rimailler? Une disgrace ne peut-elle tourner à son profit, en le rendant modeste,

et en le portant à des occupations plus utiles et plus lucratives?

Je crois vraiment qu'on doit siffler un mauvais auteur... Mais les bons sont si rares! cette rareté même ne commande-t-elle pas l'indulgence?... Tout ce que je peux faire pour notre poète, c'est d'observer une exacte neutralité.

Les affiches couvrent les murs. On rencontre l'auteur dans chaque rue, à chaque pas. Il s'arrête devant toutes les affiches. Il lit, il relit, avec complaisance, l'annonce de son œuvre favorite. On s'attroupe autour de lui, et il harangue les malins, qu'il veut bien prendre pour ses admirateurs. Il les remercie, avec une feinte modestie, de la confiance qu'ils accordent à son talent, dont ils ne lui disent pas un mot. Il espère que cette confiance ne sera pas trompée. Il déchire, impitoyablement, *les Fausses Infidélités*, qu'on doit donner en petite pièce.

Tous nos amis sont rassemblés à la préfecture. Nous dînons gaiement, et nous nous disposons à nous rendre au spectacle. Du Reynel trouve qu'on digère partout, et il consent à nous accompagner.

Nous voilà dans notre loge. La salle est pleine à s'écrouler; les musiciens sont forcés de vider l'orchestre; les coulisses sont encombrées; de violens *brouhahas* annoncent l'impatience du public. Le rideau se lève... Pauvre auteur! est-il possible qu'il ne tremble pas?

Les premiers vers sont applaudis avec transport. Ils me paraissent pourtant bien mauvais. La fureur d'applaudir est portée au point qu'on ne permet à l'acteur de terminer ni un vers, ni un sens. On n'entend rien, on applaudit toujours. Quelques individus, qui ne se croient pas obligés de trouver bon ce qu'ils ne peuvent juger, couvrent les applaudissemens de leurs clameurs. Les *bravos* couvrent les cris de ceux qui veulent entendre. La pièce est déja portée au troisième ciel, et personne ne sait encore de quoi il est question.

Un commissaire de police monte sur une banquette, et fait plusieurs signes de la main. Le tumulte s'apaise, le silence règne; monsieur le commissaire va parler.

Tout à coup, le parterre, en masse, se tourne vers notre loge. Un bruit, qui n'avait rien de flatteur, pour notre poète, attire l'attention générale : c'est du Reynel qui ronfle à faire trembler la salle jusque dans ses fondemens. Les partisans de la pièce s'écrient que du Reynel cabale. Les gens qui veulent entendre, prient monsieur le commissaire d'ordonner aux acteurs de recommencer. Les autres leur crient de poursuivre. Monsieur le commissaire, prié d'un côté, poussé de l'autre, ne peut articuler un mot, et ne sait quel parti prendre.

On crie de différens coins de la salle, que cent cinquante à deux cents matelots, placés au par-

terre, ont reçu de l'argent pour applaudir à tort et à travers. Les habitans de la ville, ardens, impétueux, ne veulent pas qu'on leur fasse la loi, ni qu'on leur reproche, un jour, d'avoir applaudi un ouvrage détestable. Ils enjoignent aux comédiens de se retirer. Les comédiens, qui ne distinguent rien de ce qu'on leur adresse, continuent, en riant, de débiter leurs rôles. Devaient-ils rire, devaient-ils pleurer? C'est ce que personne ne sait, ne saura. Le parti de l'opposition s'exaspère, se courrouce. Les oranges volent sur la scène; elles frappent les acteurs et les spectateurs, entassés dans les coulisses. Ces derniers, furieux, s'avancent, se mêlent avec les comédiens, se rangent en ordre de bataille, et renvoient, aux autres, les oranges qu'ils en ont reçues. On apprend à la porte qu'un combat vient de s'engager. Les marchandes d'oranges s'introduisent, circulent dans les corridors, et fournissent des munitions à tous les partis.

Comme la passion ne calcule pas, et qu'on n'a pas le temps de compter, on leur paie leurs oranges au décuple de ce qu'elles valent. Elles courent sur le port. On décharge un vaisseau frété pour Rouen. Ce ne sont plus les femmes qui promènent leur panier. Des hommes, chargés de hottes, se succèdent sans interruption. Une grêle d'oranges volé de toutes parts. Le parterre est transformé en un lac d'*orangeade*. Les oranges épuisées, on se fait, avec les hottes, des armes

offensives et défensives. On frappe, on pare. Jusqu'ici, on a plus de peur que de mal.

Bientôt le combat prend un caractere plus sérieux. Les poings remplacent les hottes brisées, les oranges écrasées. On ne voit que des nez cassés, des yeux pochés. Le commandant envoie une garde à notre loge, et fait entrer cinquante hommes dans le parterre. On prend, on arrête au hasard, comme cela arrive toujours dans les bagarres. On interroge les détenus, et on acquiert la conviction que monsieur l'auteur a soudoyé une armée d'*applaudisseurs*, aussi ignares que zélés. On les envoie passer la nuit à bord du vaisseau amiral; on défend à l'auteur de travailler pour le théâtre, à peine d'être responsable des accidens qu'il occasionera. On prend le manuscrit des mains du souffleur; on le brûle sur le théâtre.

Le parti de l'opposition, satisfait, se retire paisiblement, et le principal résultat de cette soirée orageuse, est que le lendemain les oranges se payaient trente sous.

Ce lendemain, on cherchait l'auteur partout, les uns pour se moquer de lui, les autres pour lui adresser leurs complimens de condoléances : il avait quitté une ville où les talens sont persécutés. Un pêcheur l'a transporté la nuit, lui, ses effets et son argent, à bord d'un corsaire barbaresque, et il est allé à Tunis prendre le turban, et mettre le koran en vers français.

Tout ceci n'est que plaisant; mais la séance aca-

démique est à mes yeux d'une haute importance. J'ai déja développé mes motifs d'inquiétude, et je donnerais... mes bijoux, je crois, pour que Francheville n'ait pas envoyé son conte au secrétariat. Le mal est fait; il faut avoir l'air brave : cela en impose quelquefois.

La commission, chargée de l'examen des pièces envoyées au concours, se vante d'une discrétion à toute épreuve : cependant, il y a toujours quelques causeurs. Un bon mari ne cache rien à sa femme, l'amant à sa maîtresse, et la maîtresse et la dame, sans malignité, sans intention même, disent à l'oreille de leurs bonnes amies les noms des concurrens, et ce qu'on pense de leurs ouvrages. A la manière dont certaines personnes regardent Francheville, en lui parlant de cette séance, il est aisé de voir qu'on a jasé. La sotte manie que de vouloir avoir de l'esprit à contretemps! N'est-ce pas assez de briller dans un cercle? A-t-on besoin d'une misérable médaille, qui peut être pour nous la source de mille désagrémens?

En vérité, je suis plus intriguée que l'était notre auteur comique au lever du rideau. C'est que Francheville et moi sommes auteurs aussi, et que nous n'avons pas la même confiance dans nos forces. Je ne dis rien de ce que j'éprouve à l'homme chéri: pourquoi le tourmenter d'avance?

Monsieur le président nous envoie des billets, avec une lettre plus que polie. Il s'étend avec

complaisance sur le goût, l'érudition de monsieur le préfet. Vous verrez que monsieur le préfet recevra une couronne, l'objet de tant de vœux, et que je redoute pour lui, au-delà de toute expression.

L'incertitude et l'impatience sont plus difficiles à supporter que la connaissance de notre sort, quel qu'il soit. Je presse Francheville, et nous nous rendons tous à l'académie. Au moment où le président fait résonner la sonnette, j'éprouve un violent serrement de cœur, et j'ai eu la cruauté de rire de la disgrace de l'auteur comique! Je crois, à présent, qu'une scène de sa pièce valait mieux que ce que nous avons fait à sept ou huit.

Le secrétaire perpétuel nous entretient très-longuement des travaux de l'académie. J'avais trouvé ses productions assez médiocres; mais le secrétaire nous répète avec tant d'assurance qu'elles sont excellentes, qu'il n'est pas possible d'en douter, et puis, il ne m'est plus permis d'être si difficile.

J'ai eu le temps de me remettre, pendant trois grands quarts d'heure, que monsieur le secrétaire a employés à nous entretenir des rares talens de ses confrères. *Asinus asinum fricat*, me dit Francheville en riant. C'est bien le moment de rire? Je lui demande ce que veut dire son *asinum fricat : Un barbier rase l'autre. Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.* Je suis

étonnée qu'on puisse dire tant de choses en trois mots latins.

On parle enfin de ces malheureux discours. Je me fais violence, et je crois que mon air est serein. Quelle doit être l'agitation de ceux, qui ont quelque faute grave à se reprocher, puisque les suites d'un passe-temps, fort innocent en soi, m'occupent à ce point!

On s'étend sur le fort et le faible de chaque ouvrage. On en lit les passages qu'on juge dignes de fixer l'attention. On regrette que d'autres endroits faibles aient forcé l'académie à rejeter ces pièces. On ne nomme personne, et jusque-là tout va bien.

On prie l'assemblée d'entendre la lecture d'un morceau charmant, ouvrage d'une dame aussi respectable par son rang, qu'estimable par ses qualités. On ne trouve d'autre défaut à cet ouvrage que de n'être pas écrit dans le genre indiqué par l'académie, qui demandait un discours, et qui ne trouve ici qu'un conte; mais un conte plein de philosophie et de grace. Tous les yeux se tournent sur moi; toutes les mains sont prêtes à applaudir. Je ne sais quel maintien prendre.

Je n'ai pas fait de conte, moi. J'ai fait, la rhétorique de Gaillard à la main, un vrai discours académique, bien sec, bien froid, et peut-être très-décousu. On lit... Hé! bon Dieu, c'est le conte de Francheville qu'on m'attribue. Je veux parler;

je veux détromper l'assemblée. Les applaudissemens couvrent ma voix. Je suis proclamée auteur, et auteur *délicieux*. Jamais femme n'a écrit avec ce goût, cette finesse. Ah! je ne suis ni *Sévigné*, ni *La Fafayette*, ni *Riccoboni;* mais je suis *la femme du préfet.*

On m'entoure, on me salue, on me félicite. Je m'enroue à crier que je ne suis pas l'auteur de l'ouvrage; que d'ailleurs on ne doit nommer que celui qui obtient le prix. Le président me demande pardon d'une indiscrétion qui tourne au profit de ma gloire. Si je suis fâchée d'être auteur, je suis bien aise au moins qu'on ne parle pas de Francheville. Un préfet peut avoir le malheur d'épouser une folle, et ne s'occuper que des devoirs de son état.

Monsieur le président parle enfin de la pièce couronnée, et il nomme avec emphase monsieur le préfet. On m'a attribué le conte de mon mari; on va sans doute lui imputer quelque rapsodie... précisément. C'est mon discours, à moi, que le secrétaire lit, avec une prétention à faire mourir de rire tout l'auditoire, moi exceptée. Il veut faire valoir jusqu'à un mot, jusqu'à une virgule, et il s'arrête à la fin de chaque paragraphe, et il regarde l'auditoire d'un air qui veut dire : Hé bien! qu'en pensez-vous? Voilà du beau, du bon. Partez donc, et on applaudit à se faire entendre de la rue. Pauvres moutons que nous sommes! Comme nous nous laissons mener!

Cependant il faut que je dise, pour justifier un peu nos auditeurs, que si mon discours ne vaut rien, le préfet est très-aimé; qu'il vient d'obtenir des fonds pour la restauration de la bourse et de quelques autres monumens publics, et il est naturel, à des cœurs reconnaissans, de saisir la première occasion qui se présente pour manifester leurs sentimens.

Francheville me prend par la main, et veut me conduire au bureau. Je me défends, il insiste. Je cède à la crainte de paraître au public plus ridicule encore que mon discours.

Le préfet déclare à monsieur le président que je suis l'auteur de la pièce couronnée. Il remercie l'académie, avec un ton, très-décent en apparence, très-ironique au fond, de l'équité qu'elle a mise dans son jugement. Je lui serre la main de toutes mes forces, pour l'empêcher de poursuivre. Il continue son discours, moitié poli, moitié impertinent. Je lui briserais les doigts, si je le pouvais.

Il dit à monsieur le président que *monsieur* et *madame*, qui précèdent nos noms cachetés au haut de notre ouvrage, sont écrits en abrégé, et que l'académie a pris l'un pour l'autre. Le public rit du *quiproquo*. Le président rougit, et se dispose à répondre au nom de sa compagnie. On écoute, on éclate de tous les côtés. Le pauvre président ne sait plus où il en est... ni moi non plus.

Monsieur le préfet passe à la réplique. La séance va se passer en conversation, entre lui et monsieur le président. Francheville a l'air de s'amuser beaucoup; l'auditoire se range de son côté; moi je suis au supplice.

Je ne conçois pas qu'un homme du caractère de Francheville se permette de berner une académie : ce n'est pas qu'une académie ne soit quelquefois très-bernable; mais il faut savoir respecter les convenances.

Le président cherche la médaille pour me la présenter. Je me flatte enfin de voir finir une séance, infiniment désagréable pour moi; elle est interminable. La chienne de médaille a disparu. Le président se tourne, se retourne; ses confrères s'agitent, vont, viennent, regardent dessus, dessous les banquettes. « Elle était là, sur mon bu-« reau, dit le président. Elle y était, répète l'aca-« démie en corps. » Je la voudrais au fond de l'Océan.

Me voilà droite, immobile comme une statue, attendant ma médaille, enrageant contre l'académie, contre Francheville, contre moi, et me promettant bien de ne plus écrire de ma vie. L'huissier passe dans les premiers rangs de l'assemblée; il regarde, il tâtonne partout. Les femmes rougissent, les hommes se fâchent; moi, je m'échappe, je gagne les corridors, la rue, ma voiture. Je rentre à l'hôtel, fatiguée, excédée, anéantie.

Francheville paraît une heure après; il se laisse tomber dans un fauteuil en se tenant les côtés, et en prolongeant des éclats de rire, auxquels je ne comprends rien, et qui ne me paraissent pas du tout plaisans. La médaille s'est trouvée; devinez où : dans la perruque d'une dame qui passait pour avoir les plus beaux cheveux du monde, et dans laquelle l'avait jetée un geste très-prononcé du président. L'huissier a vu briller la médaille à travers la chevelure postiche, et l'empressé maladroit a enlevé et chevelure et médaille.

Peut-on se faire une idée de la confusion d'une femme, dont un instant auparavant on admirait la grace et la noblesse, et qui, tout à coup, ne montre plus qu'un chef nu et pelé? Elle s'est trouvée mal, dit Francheville. A sa place, je crois que je serais morte.

Les sarcasmes, les plaisanteries, les éclats de rire répétés ne permettent plus à aucun académicien de se faire entendre. Quelle mortification pour ceux qui comptaient que leurs petits vers obtiendraient de longs applaudissemens! Le président sonne, sonne, casse sa sonnette. Les éclats de rire recommencent, parce que l'huissier, se hâtant de réparer sa sottise, en a fait une nouvelle. Il a replacé la perruque de la dame, et a mis le derrière par-devant.

Le mari, exaspéré, prend sa femme, l'entraîne. Les rieurs le suivent jusque dans la rue. Il est

trop heureux de trouver un carrosse de place, et d'échapper à ses opiniâtres adversaires.

Francheville ne s'est jamais, dit-il, plus amusé que ce jour-là. Il a rendu la scène complète, en remettant la médaille à monsieur le président, et en le priant de la consacrer à un nouveau prix, dont le sujet sera *l'éloge de l'impartialité.* Pour mettre la sienne en évidence, l'académie lui a demandé la permission de faire imprimer mon discours, et il y a consenti. Oh! je ne tiens pas à ce dernier trait! Je me prononce avec fermeté. Bien certainement je ne serai pas imprimée.

Je ne veux pas être confondue avec ces femmes qui s'éloignent de leurs maris, de leurs enfans, pour vivre avec leur écritoire. Je trouve une femme qui prend la plume, aussi ridicule qu'un homme qui se sert d'une aiguille. Quel ouvrage de génie est sorti de la main d'une femme? Quel dédommagement la littérature offre-t-elle à celles qui renoncent, pour une gloire toujours contestée, à l'amour, à l'amitié, à l'esprit d'ordre, qui seul maintient les fortunes? De fades adulateurs affectent d'admirer leur médiocrité; le critique les écrase, par l'indulgence même qu'il accorde à leur sexe. Les hommes, sans mérite, ne leur pardonnent pas d'en avoir plus qu'eux; la masse des gens raisonnables les condamne, et, après avoir joui d'une célébrité de coteries, elles vieillissent et meurent dans l'abandon et dans l'oubli : non, je ne serai pas imprimée.

Francheville se rend à la solidité de mes raisons; il fait retirer mon manuscrit. Que ne peut-il effacer, de la mémoire de cinq cents spectateurs, ce qui s'est passé dans cette journée, si amusante pour lui, si pénible pour moi, et par les incidens, et par les réflexions qu'ils font naître!

Le téméraire, dit-on, attend le coup et le brave. Le sage le prévoit et le détourne. Je serai ce sage-là. J'écrirai au prince. Le prévenir, c'est gagner beaucoup : les hommes reviennent difficilement sur le premier jugement qu'ils ont porté. Je lui rendrai compte de cette séance. Je me chargerai de toutes les folies, de toutes les inconséquences de Francheville. J'en parlerai avec la légèreté, la gaieté qui peut les rendre plaisantes. Faire rire son juge, c'est le désarmer.

Mon historiette courra tout Paris. On se l'arrachera, on s'en amusera pendant vingt-quatre heures, et les rapports, qui pourront venir ensuite, ne trouveront que des gens froids et indifférens.

Je vais donc enfreindre mon serment, et être encore une fois auteur; mais cette fois mon motif est louable : je veux écarter de mon époux le trait acéré de l'envie.

De l'envie! une place donnée fait cent mécontens. Sur ce nombre, j'en suppose dix honnêtes, et c'est beaucoup. Le reste épie l'instant de punir le préféré de l'avantage qu'il a obtenu.

CHAPITRE XIII.

L'éducation.

L'instant approche où Honorine, heureuse, jusqu'ici, de ses jeux enfantins, s'occupera de choses solides. Les agrémens éblouissent; les qualités fixent. On les aperçoit lentement, difficilement; mais elles laissent une impression durable. Honorine aura des qualités. Les talens viendront ensuite.

Les beaux-arts, répète-t-on sans cesse, font le charme de la vie. Pour être vrai, il faudrait dire: Les beaux-arts sont le plus agréable des délassemens.

Faire des beaux-arts le charme de sa vie, c'est s'en occuper exclusivement; c'est leur sacrifier son état, sa fortune, et ses espérances. En faire un simple délassement, c'est se conduire en être raisonnable.

Tel qui se passionne pour les beaux-arts, en quittant les bancs de l'école, voit la gloire dans l'éloignement; il entend déja la trompette de la renommée, et il croit fermement qu'une couronne de lierre et une trompette suffisent au bonheur de la vie.

Que devient-il à cinquante ans, lorsque après des efforts multipliés et soutenus, la couronne lui échappe, et la trompette se tait? Il dit, en

proie aux regrets : Les beaux-arts ne mènent à rien.

Et si, au lieu des éclats flatteurs de la trompette, il entend l'aigre et humiliant bruit des sifflets, il s'écrie : Les beaux-arts sont le fléau de la vie.

Quelle est alors son unique ressource? d'accuser ses contemporains de mauvais goût et d'ingratitude, et de boucher ses oreilles lorsque la trompette sonne pour un autre.

Et que gagne cet autre pour qui la trompette sonne? Les clameurs de l'envie le poursuivent; elles lui ôtent le repos et le sommeil; le chagrin le mine et le ronge.

Oh! c'est une belle chose que les beaux-arts... pour l'homme opulent qui s'en amuse.

Si nous descendons des beaux-arts aux arts d'agrément, nous trouvons, dans chaque coterie, un petit poète sans conséquence, qui a passé sa journée à préparer les *impromptu* qu'il débitera à la dame chez qui il doit dîner; un chanteur, qui a *travaillé* l'air qui doit faire oublier les impromptu; un danseur, qui ne dit rien, mais qui dîne, parce qu'on espère que mademoiselle aura, dans trois mois, les bras plus souples et plus arrondis.

Ces messieurs-là ont aussi leur petite trompette : c'est la voix doucereuse de la dame de la maison, qui vante, le soir, leurs talens à ceux qui viennent faire leur cour à monsieur, parce

qu'ils en attendent une place, ou parce qu'il perd volontiers son argent à l'*écarté*.

Ils saluent les protégés de madame, en avançant imperceptiblement le menton; ils leur tournent le dos, pour considérer une jeune héritière, que personne n'aime, et que tout le monde veut épouser; pour adresser de jolies choses à une dame, qu'il est du bon ton de trouver charmante, et qui d'un sourire fait une réputation. Quelques négocians parlent *bourse;* des jurisconsultes discutent un point de droit; les jeunes gens parlent chevaux; les jeunes femmes, modes. Pendant ce temps-là, on apprête les tables de jeu. Le petit poète, le chanteur, le danseur disparaissent, et vont à leur quatrième étage, arranger leur écot du lendemain.

On prend les cartes; on perd, on gagne, on digère, on se retire à minuit, pour reprendre les cartes le lendemain. On fera la même chose pendant trente, quarante ans, et on aura cru jouir de la vie.

Au milieu de la partie, arrive un jeune homme... Oh! celui-ci est un personnage important. Toutes les femmes posent leur jeu, se tournent d'un air empressé; toutes lui sourient; toutes semblent l'inviter à parler... Que va-t-il dire?

Il sort du Théâtre-Français. Il a vu tomber une pièce pitoyablement écrite : il ne sait pas l'orthographe. Mademoiselle une telle a joué horriblement : mademoiselle une telle a rejeté ses

vœux. Un homme raisonnable, qui ne juge pas les nouveautés du fond d'un salon, lui demande des détails. Le jeune homme fait une pirouette sur la pointe du pied, tire une boîte de jujube, s'excuse sur la faiblesse de sa poitrine, et court adresser à une femme, qu'il voit pour la première fois, des complimens si hors de propos, qu'ils ressemblent à des impertinences. Les autres femmes s'impatientent, se dépitent. Le jeune homme jouit de leur petite colère; il s'échappe avec inhumanité. Les regrets le suivent, l'accompagnent: c'est un homme à la mode. Pourquoi? on n'en sait rien.

Ce jeune homme va, de cercle en cercle, promener sa fatuité. Il rentre ensuite chez lui, et s'imagine avoir employé sa journée.

Pourquoi cette nullité de tant de jeunes gens, qui pouvaient être laborieux et utiles? Pourquoi ces jolies têtes, si fraîches, si séduisantes, que la raison pourrait embellir encore, sont-elles si légères, si futiles, si vides? A qui attribuer cette sorte de dégradation de la portion la plus intéressante de l'espèce humaine? A l'amour immodéré des arts.

Voulez-vous juger de l'esprit d'une nation? demandez ce que coûtent un maître de langue et un maître de chant. Quelque réponse qu'on vous fasse, la question sera résolue.

Une soirée s'ouvre. Quelle est la jeune personne qui sera l'objet de toutes les prévenances,

et de tous les égards? sera-ce celle, qui, dirigée par une mère prévoyante, apprend d'elle à bien conduire une maison, à suppléer, par l'ordre et l'économie, à ce qui manque en moyens; qui cache cette économie, sous un air d'aisance, et qui fait tout valoir par des graces naturelles; qui, exercée à mille petits ouvrages, agréables et utiles, se suffira à elle-même, et ne paiera pas un impôt périodique à celles qui vivent des folies d'autrui? Non.

Celles qui fixeront invariablement l'admiration, celles qui attacheront tous les hommes à leurs pas, seront celles qui dansent le mieux *la russe*, qui exécutent avec le plus de netteté une difficulté de *piano* ou de *harpe*.

Je conviens qu'on peut danser la russe et pincer de la harpe, sans négliger les choses essentielles; mais lorsque les petits arts occupent exclusivement toutes les classes de la société; que les hommes y attachent le plus grand prix, et que des grands succès dépendent leurs hommages, il est tout simple qu'une jeune personne consacre des années entières à les mériter.

Séduits par la vogue, par quelques agrémens extérieurs, des hommes, sensés d'ailleurs, épousent ces demoiselles-là. Cependant on se lasse d'entendre pincer de la harpe, et de voir danser la russe à sa femme. On lui cherche des qualités; on ne lui trouve que la harpe et la russe. L'ennui prend des deux côtés. Pour s'y soustraire, la jeune

femme, qui ne sait vivre que de plaisirs, court, dans tous les quartiers de Paris, danser la russe, et pincer de la harpe. L'époux, isolé, cherche partout sa compagne. Ici, il trouve de la musique; là, des chaussons de bal; plus loin, une femme de chambre, qui dort en attendant sa maîtresse.

Madame rentre au lever du soleil. Elle a les yeux cavés, la figure tiraillée. Son mari lui adresse de tendres reproches. Elle y répond en lui annonçant qu'elle donne le lendemain une fête où elle réunira les *virtuoses* les plus distingués de Paris. Monsieur fait des observations. Madame ne conçoit pas qu'on ne mette point un virtuose au-dessus de tout. Monsieur se défend; madame insiste; elle menace, elle intimide : la fête a lieu. On en donne dix, on en donne trente. On dépense, en parures et en bijoux, au-delà de ce que coûtent les fêtes. Au bout de quelques années, madame n'a plus ni fortune, ni beauté. La harpe semble repousser son bras, dépouillé de ses graces; personne ne lui fait danser la russe, et, de sa vie, elle n'a su faire que cela.

Celle dont nous parlions tout à l'heure, qui a de l'économie, l'amour de la retraite et du travail, de l'esprit sans prétention, s'est mariée un peu plus tard, parce qu'elle n'est pas très-jolie. Elle n'a pas épousé un violoncelle, un cor, un recueil de madrigaux. Elle a eu le bonheur de rencontrer un homme honnête et sensible, qui regrette, chaque jour, de ne l'avoir pas épousée plus tôt.

Chaque jour, elle acquiert de nouveaux amis, et elle n'en perd aucun. On la considère autant qu'on l'aime, et ses yeux seront fermés par des enfans, qui n'auront pas épuisé leur sensibilité en dansant la russe, et en pinçant la harpe.

« Je croyais, madame, n'improviser qu'une his-
« toriette, et je viens presque d'esquisser un plan
« d'éducation. Auquel de ces modèles voudriez-
« vous que votre fille ressemblât? Je ne crois pas
« que vous balanciez à me répondre.

« — Mais, madame, vous ne voulez faire que
« des *femmes de ménage*, et ces femmes-là sont
« *souverainement* ennuyeuses. Elles sont *complète-*
« *ment* déplacées dans ce monde.

« — Ces femmes, souverainement ennuyeuses,
« aux yeux de quelques étourdis, sont précieuses
« à ceux de leurs maris, qui ne les ont prises que
« pour eux. Elles sont déplacées dans le monde;
« aussi y vont-elles rarement, et pour accorder
« quelque chose à l'usage. C'est chez elles, qu'elles
« remplissent dignement la place que la nature leur
« a assignée. C'est là, qu'elles sont en rapport par-
« fait avec ce qui les environne. L'affection et la
« reconnaissance de l'époux; l'amour et la docilité
« des enfans; l'attachement respectueux des do-
« mestiques; l'aisance et le bonheur, croissant cha-
« que année; la satisfaction de tous, voilà les sour-
« ces inépuisables de sa félicité. Une vie régulière,
« la paix de l'ame entretiennent sa fraîcheur et sa
« beauté. Elle est belle encore, lorsque certaines

« femmes, du même âge, n'offrent à l'œil attristé,
« que des débris. Elle n'est pas orgueilleuse de
« ses charmes; elle ne les dédaigne pas non plus:
« elle sait que la rose doit les soins qu'on lui
« donne à son éclat et à son parfum.

« — Mais, madame, quelle est la jeune per-
« sonne qui consentira à perdre ses plus belles
« années dans la retraite, pour se livrer exclusi-
« vement ensuite à un époux, que peut-être elle
« n'aimera pas?

« — Ce sera celle que sa mère aura élevée dans
« de bons principes, et qui, surtout, lui aura parlé
« par ses exemples; celle qui n'aura jamais en-
« tendu louer une autre demoiselle parce qu'elle
« est jolie, ou qu'elle a des talens, mais parce
« qu'elle a des qualités; celle par qui ces petits
« talens de société ne seront considérés que comme
« le délassement d'un travail nécessaire; qui n'aura
« pas la prétention de briller dans un bal, et qui
« se bornera à s'y amuser avec décence; qui, sur-
« tout, n'y dansera ni la russe, ni la walse, genre
« qui annonce la dépravation des mœurs, et que le
« relâchement des nôtres a pu seul introduire
« dans la société.

« Elle se livrera exclusivement à son époux,
« parce qu'elle aura une idée précise et nette de
« ses devoirs. Elle l'aimera, parce que l'amour est
« un besoin pressant, et que sa mère lui aura pré-
« senté l'homme qui peut inspirer et justifier ce
« sentiment.

« — Et quelle est, je vous prie, madame, la mère « jeune, jolie, adulée dans le monde, qui voudra « s'en séparer, se renfermer chez elle, pour faire « de son enfant une espèce de phénomène, dont, « plus tard, la conduite sera la satire de celle des « autres, et qui, par cette raison, sera vue partout « avec défaveur?

« — Moi, madame.

« — Vous, madame? Vous aurez sans doute « plus de mérite que qui que ce soit à consom- « mer un pareil sacrifice; mais ne craignez-vous « pas que les maîtres que vous donnerez à votre « Honorine ne détruisent insensiblement l'effet de « vos leçons de morale? Il est presque impossible « de ne pas revenir fréquemment à ses goûts et « à ses habitudes, et des maîtres qui vivent de ce « que vous appelez nos folies, doivent en parler « avec un enthousiasme qui peut finir par séduire « et entraîner.

« — Ma fille n'aura pas de maîtres, madame.

« — Je sais, depuis quelques années, que ma- « dame est charmante; j'ignorais qu'elle sût tout.

« — Je ne sais rien, madame; mais je suis encore « à l'âge où on apprend à peu près ce qu'on veut. « Les maîtres seront pour moi, et je serai le maître « de ma fille. Ne croyez pas, d'ailleurs, que je me « propose d'en faire une savante; je veux d'abord « former son cœur, et pour cela je me flatte de « n'avoir besoin de personne. La connaissance de « sa langue, de l'histoire et de la géographie;

« quelques idées de littérature, voilà pour l'es-
« prit. Le dessin, la musique, voilà pour le délas-
« sement. Un peu, très-peu de danse, voilà pour
« le monde, et c'est à cela que je réduis mon
« plan d'éducation.

« — Je ne trouve dans ce plan aucune analogie
« avec l'Émile de Rousseau.

« — Les lois les plus sages, madame, ne sont
« pas celles qui paraissent les meilleures en elles-
« mêmes; mais celles qui s'accordent davantage
« avec l'esprit, le caractère, les inclinations du
« peuple à qui elles sont destinées. Il en est de
« même des traités d'éducation. Nous n'en avons
« pas, nous n'en aurons jamais qu'on puisse ap-
« pliquer à tous les individus. Il en faudrait un
« à chaque élève, comme il faut un code à cha-
« que nation. Rousseau, que vous citez, était un
« homme d'un grand mérite; mais qui voulait ar-
« river à la célébrité, autant par sa singularité
« que par son talent. Il peut être utile au fils
« d'un homme riche de savoir un métier, mais il
« est choquant qu'on veuille le marier à la fille
« du bourreau.

« — Vous allez vous imposer, madame, une
« tâche longue et difficile.

« — Je m'efforcerai de la remplir, madame. Un
« enfant doit-il quelque chose à sa mère, qui, en
« lui donnant l'existence, n'a cédé qu'à l'attrait
« du plaisir; qui lui a refusé son sein, que lui
« destinait la nature; qui, plus tard, l'abandonne

« à des mercenaires, et qui, enfin, dépourvue de « prévoyance, autant que de tendresse, le lance « dans le monde, sans lui en avoir indiqué les « écueils, sans s'inquiéter de son avenir? Qu'at- « tendra-t-elle, dans un âge plus avancé, de cet « enfant qu'elle a constamment méconnu? L'in- « différence et l'abandon.

« — Vous trouverez, madame, plus de détrac- « teurs que d'imitateurs.

« — Tant pis pour mon siècle, madame.

« — Permettez-moi de vous demander une « grace.

« — Ordonnez, madame.

« — Je vous prie de ne pas divulguer vos opi- « nions.

« — Je ne cherche point à faire des prosélytes.

« — La publicité de vos idées pourrait avoir « de l'influence sur l'esprit de nos maris. Toujours « disposés à se créer de nouveaux droits, et à « abuser de leur autorité, ces messieurs préten- « draient, peut-être, faire de nous des nourrices « et des instituteurs, et ce n'est pas du tout pour « cela que nous nous sommes mariées.

« — Soyez tranquille, madame. Les hommes « sont, à peu de chose près, aussi frivoles que les « femmes. Ils verraient, probablement, avec quel- « que plaisir, la leur vivre dans la retraite, mais « ils chercheront toujours à fixer celles des autres « dans le monde, et celui qui afficherait la pré- « tention dont vous parlez, serait à l'instant même

« frappé de ridicule, que tout Français redoute « plus que la mort.

« — Je vous salue, madame, et je vais passer « ma soirée à l'opéra *Buffa*.

« — Je vais passer la mienne entre ma fille et « mon mari. »

CHAPITRE XIV.

La correspondance.

Fidèle au plan que je me suis tracée, je goûtais, depuis quelques jours, un plaisir nouveau pour moi. Je cultivais l'esprit et le cœur d'une enfant, avide d'apprendre et de sentir. Francheville, témoin de nos efforts, applaudissait à nos succès. Il les préparait, quelquefois, par des conseils très-raisonnables, et je m'empressais de les suivre, parce que je n'ai pas l'orgueil des maîtres, qui croient tout savoir, et qui se fâchent quand on leur prouve le contraire.

Nous déjeunions en famille, et madame Ducayla ajoutait à nos sensations tout le charme de l'amitié, quand on nous apporta nos lettres et les journaux.

La première que nous ouvrons est de M. de Sainte-Luce. Elle est adressée à mon mari. Il s'excuse sur la précipitation de son départ, d'une manière très-vague; mais enfin il remplit un devoir de politesse, et je lui en sais bon gré. Il n'a

pu écrire plus tôt, parce qu'il a été examiné, reçu et embarqué à Toulon, sans pouvoir disposer d'une heure. Tout cela peut n'être pas bien vrai; mais, en pareille circonstance, mentir c'est reconnaître ses torts. Il vient de relâcher à Brest, à la suite d'une expédition périlleuse, et il finit par les complimens d'usage. Il prie mon mari de me faire agréer son hommage respectueux.

Son hommage respectueux! pas une phrase, pas un mot affectueux qui me concerne!... Francheville me regarde... « Il t'aime toujours : cette « extrême réserve en est la preuve. Et c'est moi « qui ai fait naître cet amour-là, qui l'ai entretenu, « nourri! Ah, Fanchette! tu as oublié Sainte-Luce, « je le crois, j'en suis convaincu; mais ce malheu- « reux jeune homme souffre, et sa peine ajoute « à mes regrets. » Madame Ducayla prend le journal, et lit à haute voix pour forcer notre attention, et détourner des idées pénibles. Elle n'a pas prévu que M. de Sainte-Luce occupe une partie de cette feuille.

« La frégate *la Voltigeante* sortit du port de Toulon le 2 du mois dernier. Croisant aux environs d'Ouessant, elle signala un bâtiment anglais, lui donna chasse, et l'ennemi baissa ses hautes voiles pour l'attendre. Le combat s'engagea à la portée du pistolet.

« Le bâtiment français portait trente-six pièces de canon, et deux cent cinquante hommes d'é-

quipage. *L'Amphytrite* en avait trois cents, et quarante-quatre pièces d'artillerie.

« Une seule décharge de mousqueterie tua le capitaine, un lieutenant, vingt hommes de *la Voltigeante*, et coupa la drisse du pavillon. M. de Sainte-Luce, aspirant de première classe, courut d'un gaillard à l'autre, à travers une grêle de balles, et rétablit le pavillon.

« Le combat se soutint, pendant trois heures, avec une extrême vivacité. Des deux côtés, les voiles étaient en lambeaux, les manœuvres hachées, les mâts endommagés. La mort faisait un ravage affreux sur les deux bords; mais *la Voltigeante*, inférieure en forces, souffrait plus que *l'Amphytrite*. Elle avait perdu la moitié de son équipage, tous ses officiers, et elle soutenait encore l'honneur du nom français.

« M. de Sainte-Luce prit le commandement. Son exemple encourageait ce qui lui restait de monde à faire de nouveaux efforts, lorsqu'on vint l'avertir que le feu était à la sainte-barbe. Il y descendit, et jugeant qu'il était impossible, au milieu du carnage, des cris, du tumulte, de diriger les secours nécessaires, il prit à l'instant son parti. Le vaisseau brûle! cria-t-il; allons en conquérir un autre.

« Ce cri, *le vaisseau brûle!* ranime l'équipage fatigué. Chacun sent qu'il ne peut devoir son salut qu'à la victoire. On quitte les batteries; on se

porte sur le tillac; on se serre autour du jeune chef; on attend le signal.

« Les deux bâtimens étaient dans l'impossibilité de manœuvrer. Un vent faible portait peu à peu *la Voltigeante* sur *l'Amphytrite*. M. de Sainte-Luce fait jeter les grappins, et s'élance, la hache à la main, à la tête de son équipage. Les Anglais se défendent en braves gens; mais les Français ont juré de mourir ou de vaincre. En un instant le pont de *l'Amphytrite* est jonché de morts. Sainte-Luce est partout, et partout la gloire l'accompagne. Le pavillon anglais tombe; le pavillon français le remplace; *l'Amphytrite* est rendue.

« Français, Anglais se réunissent pour éloigner la frégate anglaise de *la Voltigeante*, qui vomissait les flammes par ses sabords. A peine en est-on à quelques toises, qu'elle saute avec un fracas horrible. La mer et le pont même de *l'Amphytrite* sont couverts de débris.

« Des bâtimens légers sortirent du port de Brest, et vinrent remorquer la frégate anglaise. »

Quelle valeur dans le combat, et quelle modestie après la victoire! il n'en dit pas un mot dans sa lettre.

Encore une lettre de Brest. Elle est du préfet maritime.

« J'apprends, monsieur, que vous protégez M. de Sainte-Luce. Applaudissez-vous de l'intérêt que vous lui portez : il le justifie par des qualités, qui ne distinguent pas toujours de vieux marins. Nous

l'avons reçu ici au son des fanfares. Nous l'avons comblé des éloges les plus mérités. Nous allons lui donner des fêtes, et j'espère que les graces de la Cour récompenseront sa bonne conduite, sa valeur et son dévouement. »

Oh! oui, on le récompensera. Oh! si j'étais la distributrice des graces!...

« Je ne vous cache pas cependant qu'il nourrit une passion secrète, qui peut, à la longue, le dominer entièrement, et lui faire tout oublier. »

Lui faire tout oublier! Monsieur le préfet maritime oublie lui-même qu'aux siècles brillans de la chevalerie, l'amour faisait les héros.

« Pendant le combat, dont les papiers publics vous donneront les détails, on l'a vu, plusieurs fois, tirer quelque chose de son sein, le porter à sa bouche, sur son cœur. On l'a entendu répéter : Tout pour elle... mourir pour elle... vaincre pour elle. »

Oh! ce gant!... Cette boucle de cheveux!...

« Je vous engage à lui faire, à ce sujet, les plus sérieuses représentations. Il serait fâcheux qu'un jeune homme, qui donne d'aussi grandes espérances, se sacrifiât à l'amour. »

Eh! n'est-ce pas pour lui, par lui que Sainte-Luce a vaincu?... Ce gant, cette boucle de cheveux!... ils lui étaient chers, il s'en occupait au milieu d'un combat terrible... Tout pour moi! mourir pour moi! vaincre pour moi!...

Quelles idées m'agitent en ce moment? Je me

sens attendrie, émue; des larmes roulent dans mes yeux; Honorine les essuie, et l'aspect de cet enfant les fait couler en abondance : je me souviens des exemples que je lui dois, de ce que je dois à son père, et c'est dans ses bras que je vais cacher mon trouble et ma douleur.

« Ta blessure était mal fermée, me dit-il à voix « basse; elle vient de se rouvrir. Ah! malheureux, « qu'ai-je fait? »

Je ne lui réponds rien. Que pouvais-je lui répondre? Je m'efforce de le rassurer par mes caresses; je l'en comble, je l'en couvre... Est-ce bien à lui qu'elles s'adressent?

Oh! mon cœur, mon pauvre cœur, n'auras-tu jamais de repos!

Voilà une lettre de Paris, à mon adresse. Je reconnais l'écriture du prince. Je ne sais quel triste pressentiment m'afflige. Je cherche à l'éloigner, comme un enfantillage : il se reproduit malgré moi... Hélas! il n'était que trop fondé.

« Madame,

« J'ai reçu votre joli roman. J'applaudis à la manière piquante, par laquelle vous dénaturez des incidens, peu honorables, pour quelqu'un qui vous touche de très-près, et je loue le motif qui vous a déterminée à vous charger du ridicule et du blâme que vous n'avez pas mérités.

« Cette tentative, très-estimable, n'a pas eu le

succès que vous en espériez. La vérité a percé jusqu'ici. On y sait que c'est monsieur, et non madame, qui, après avoir concouru pour un prix, qu'il ne devait pas ambitionner, s'est conduit, dans une séance académique, avec une légèreté, une inconvenance qu'il a portées jusqu'à l'oubli de ce qu'il se devait à lui-même, et que l'assemblée n'a pu supporter que par considération pour sa dignité. Cette incartade a rappelé les torts qu'on lui a précédemment imputés, et a donné un grand poids aux accusations dirigées alors contre lui. Un personnage auguste m'a parlé de tout cela, avec une force de raisonnement, qui m'a réduit au silence, et vous ferez bien de déterminer celui dont je vous parle à donner sans délai sa démission. C'est le seul moyen de prévenir une destitution, toujours humiliante, de quelque prétexte qu'elle soit colorée.

« Je suis, etc. »

Francheville lit sur ma figure l'impression douloureuse que me fait éprouver cette cruelle lettre. Il la prend, la lit; je l'observe avec attention. L'étonnement, la stupéfaction se peignent dans tous ses traits; une nuance d'accablement leur succède, et bientôt sa sérénité ordinaire l'emporte sur ces tristes sensations. « Tu avais raison, me dit-il, et « l'événement m'éclaire. Je me suis conduit comme « un fou; mais je réparerai mes extravagances, « en supportant mon sort, en homme courageux

« et résigné. L'extrême sévérité dont on use en-
« vers moi ne m'ôtera point le souvenir du bien
« que j'ai fait, de celui que je me proposais de
« faire, et, possesseur d'une fortune indépendante,
« vivant entre Fanchette et Honorine, je serai en-
« core très-heureux. »

J'ai eu peu de jouissances aussi vives que celles que je ressentis, en voyant un homme accoutumé à la représentation, et fait pour prétendre à tout, tomber, avec fermeté, d'une grande place; se ranger, sans murmurer, au rang de citoyen obscur, et borner tous ses vœux aux douceurs d'une vie domestique. Son courage releva le mien. Je l'embrassai avec une force d'admiration, d'enthousiasme, de tendresse, qui ramena le sourire sur ses lèvres. Nous restâmes long-temps dans les bras l'un de l'autre; nous les ouvrîmes à Honorine; madame Ducayla s'y jeta avec elle, et nous déclara que son attachement était indépendant des circonstances, et qu'elle nous suivrait partout.

Francheville écrivit, et le jour même, il répandit, partout, qu'il venait de donner sa démission. Dès ce moment, l'hôtel de la préfecture fut désert, et comme on ne ménage plus un homme, dont on n'a rien à espérer ni à craindre, les sarcasmes, les quolibets, les plaisanteries injurieuses plurent de toutes parts. Du Reynel, Montbrun, sa femme, sa fille, le vieux Georges, nous rendaient compte de tout, et celui que notre disgrace affectait le plus, c'était ce digne domestique.

L'académie persiflée, ridiculisée par Francheville, se vengea, dès qu'elle put le faire avec impunité. Les épigrammes, les couplets nous étaient directement adressés; on avait la cruauté de venir les chanter le soir sous nos croisées. Francheville conservait un calme inaltérable. Je l'admirais.

Les employés mêmes de la préfecture prirent un ton de familiarité offensante : grande leçon pour ceux qui ont des flatteurs, et qui croient à leur sincérité. Les hommes rampent devant l'autorité, et sont rarement les amis de ceux qui l'exercent.

Je n'avais protégé personne : je ne m'étais pas fait d'ennemis. On m'épargna; mais je n'en étais pas moins sensible aux indignités dont on accablait mon mari.

Francheville paraissait s'amuser de ma colère. Sa gaieté était-elle vraie? Peut-être ne cherchait-il qu'à dissiper les idées fâcheuses, qui me tourmentaient : l'homme le plus maître de lui, se tait, et ne souffre pas moins.

Je m'attache à Francheville; je ne le quitte pas un instant. Il semble que cet événement me le rend plus cher, et je sens, comme lui, que l'amour et l'amitié suffisent au bonheur de la vie. Ce bonheur-là me suivra partout. N'est-il pas indépendant des orages? Peut-on m'ôter mon cœur?

Nous avons résolu de partir aussitôt que le successeur de mon mari sera arrivé. Nous nous retirerons dans la plus agréable de nos terres. Fran-

cheville se propose d'y vivre, avec la simplicité d'un cultivateur, et d'accueillir ceux de nos voisins, qui auront conservé quelque chose des mœurs patriarcales. Nous verrons celles de leurs femmes, qui auront reçu quelque éducation; le curé, s'il est bonhomme, et le travail, la pêche, la chasse, l'éducation d'Honorine, l'entretien de madame Ducayla, rempliront la plus grande partie de notre temps.

Enfin, nous quittons une ville que sans doute nous n'oublierons jamais : nous en emportons des souvenirs de tous les genres. Nous en sortons, la nuit, pour nous soustraire aux regards, aux traits malins de nos ennemis. Nous voilà sur la route de la capitale.

Nous marchâmes, quelque temps, en gardant un triste silence : nous avions tous à penser! mais nous n'étions pas à dix lieues de la ville, que nous nous livrâmes aux douceurs d'une conversation affectueuse. « Allons, allons, disait Fran-« cheville, lorsqu'un roi de Syracuse est devenu « maître d'école à Corinthe, et ne s'est pas plaint « de son sort, un préfet, qui se retire dans une « jolie terre, avec deux femmes charmantes, et la « plus aimable des enfans, peut être satisfait du « sien. » Et après Denys de Syracuse, nous citions tous les rois détrônés, que nous rappelait notre mémoire, et chaque trait historique ramenait ce refrain : Lorsqu'un préfet se retire dans une jolie terre, etc.

Madame Ducayla chante fort bien, et nous applaudissions au malin vaudeville, toutes les fois que nous roulions sur la terre. Moi, je faisais des contes; Francheville me répondait par d'autres; Honorine écoutait et riait, et, à chaque instant, nous revenions au refrain philosophique : Un préfet qui se retire, etc.

Nous nous arrêtâmes, à la sixième poste, pour déjeuner : la gaieté, l'insouciance de l'avenir donnent de l'appétit. La nouvelle de notre arrivée se répandit, dans sept à huit rues de cette bourgade, et à peine dix minutes étaient-elles écoulées, que nous entendîmes battre la caisse. Bientôt le maire parut, suivi de son adjoint et de son greffier. A côté du maire, marchait monsieur le curé, et la garde nationale, composée de douze hommes, fermait le cortége. Le maire, chantre de la paroisse, nous débita un compliment latin, que le curé avait arrangé pour toutes les circonstances, et dans lequel il n'y avait que les qualifications à changer. Francheville y répondit, comme s'il eût compris l'orateur : il est des phrases banales qui répondent à tout, parce qu'elles ne signifient rien.

La garde nationale tira ses douze coups de fusil, dans la cour, après quoi on commença à parler affaires. Le maire demanda l'érection d'un pont, et la restauration d'un chemin de troisième classe. Le curé demanda la réédification de l'église, et, à chaque mot, ils s'inclinaient respectueusement jusqu'à terre.

Le curé me comparait galamment à Esther, obtenant, en faveur d'Israël, la protection et les graces de son auguste époux. Honorine, habillée en garçon, pour éviter quelques incommodités de la route, était le petit roi Joas, espoir du peuple de Dieu. Je riais; Francheville écoutait tout cela avec un sérieux imperturbable, et quand il fut las de cette comédie, il la termina par la déclaration franche et positive de son impuissance actuelle.

Cette déclaration inattendue releva les têtes profondément inclinées. Le maire et le curé se regardèrent, se dirent quelques mots à l'oreille, et se tournèrent vers la porte. « Les hommes sont « les mêmes partout, dis-je à Francheville. Au « village, comme à la ville, ils cherchent le soleil « levant. — Ma bonne amie, les révérences, et au- « tres marques de respect appartenaient à celui « qui peut édifier le pont, et réédifier l'église. Je « ne suis plus cet homme-là; ces bonnes gens se « retirent, cela est très-naturel. Cependant, avec « quatre mots, je peux les ramener à mes pieds. « — Comment cela? — Monsieur le curé, s'il n'est « pas en mon pouvoir de faire rebâtir votre église, « je peux au moins y contribuer pour quelque « chose : faites-moi le plaisir de recevoir cela. « Monsieur le maire, acceptez de quoi faire les « réparations les plus urgentes à votre chemin de « troisième classe... Ah! ces braves ont brûlé leur « poudre : je veux qu'ils boivent à ma santé. »

L'influence de l'or est incalculable. Les épines dorsales se courbèrent de nouveau; les éloges nous furent prodigués, et monsieur le curé offrit de nous chanter une messe, pour le succès de notre voyage. Nous le remerciâmes, nous déjeunâmes, nous remontâmes en voiture; et, soit qu'il ait chanté sa messe, soit qu'il l'ait gardée pour une meilleure occasion, nous arrivâmes à Paris en bonne santé.

CHAPITRE XV.

Rencontre à l'Opéra.

Je revis avec un plaisir inexprimable cet hôtel, où l'amour, continuellement surveillé, contrarié par Soulanges, trompait, sans cesse, sa vigilance et son zèle. Je me rappelais ces statuts, contestés, acceptés, violés au même instant. Mes principes étaient bien différens de ceux que j'ai adoptés depuis. Je disais alors: Tout pour l'amour. Je ne connaissais que lui; je n'existais que par lui; il était ma vertu, ma morale, mon bien suprême, et jamais on ne peut oublier qu'on a aimé ainsi; jamais, je crois, on ne peut s'en repentir.

Établis cependant, ma fille, une différence prodigieuse de ce que j'étais, à ce que tu seras un jour. Je ne devais rien à la société, qui ne faisait rien pour moi. Née dans une classe distinguée, tu dois justifier, par ta conduite, l'estime qu'on

te marquera, les hommages qui te suivront. Je m'appartenais; tu ne seras point à toi. Les mères te demanderont l'exemple de la modestie pour leurs filles; les époux, celui de la vertu pour leurs femmes. J'ai été faible; en m'imitant, tu serais coupable.

Francheville avait paru disposé à renoncer à ses projets de retraite, et à se fixer à Paris. Le mouvement de cette capitale, si différent de la vie uniforme qu'on mène en province, et qu'il avait presque oublié, se parait pour lui des charmes de la nouveauté. Je lui représentai qu'un des agrémens les plus vifs qu'offre cette ville est dans la société, et qu'il n'aurait à lui présenter qu'un homme en disgrace. Il n'insista pas. Nous résolûmes de ne rester à Paris que le temps nécessaire pour mettre nos affaires en ordre, et de ne voir personne dehors, ni à l'hôtel.

Nos gens étaient occupés à disposer, à classer, à emballer nos effets. Pour accélérer leur travail, nous prenions chez le restaurateur voisin. Il nous envoyait le journal du jour avec le déjeuner. Je lisais les articles qui avaient rapport aux théâtres. J'aime le spectacle, surtout lorsqu'il est bon, et j'avais résisté au désir de revoir les Français, l'Opéra-Comique, et l'aimable Vaudeville. Le journal m'annonça *OEdipe à Colonne :* l'Opéra est ordinairement le spectacle des yeux; *OEdipe* est la pièce du cœur. Une marche simple, patriarcale, auguste et toujours intéressante, dis-

tingue cet ouvrage, et le met autant au-dessus des autres, que le Tartuffe est supérieur à Pourceaugnac. Bon Guillard! et il n'est pas de l'Académie! Il y fut appelé en remplacement de l'abbé Delille, persécuté, fugitif. Il eut la délicatesse de refuser les dépouilles d'un homme de génie. Par cela seul, les portes de l'Institut devaient être toujours ouvertes pour lui. Elles lui sont peut-être fermées pour jamais.

On donnait, à la suite d'*OEdipe*, un de ces ballets, si bien conçus, si gracieux, si bien exécutés, qu'on a vus dix fois, et qu'on veut revoir encore. Honorine n'a pas dépassé l'âge, où on s'étonne de tout; elle arrive à celui, où on commence à sentir quelque chose. Cette *Antigone* présente un exemple de piété filiale, qui doit plaire et entraîner à toutes les époques de la vie. Je proposai à Francheville d'aller à l'Opéra, en loge grillée. Il devait terminer, le soir même, l'affaire de la location de notre hôtel, et madame Ducayla avait des emplettes à faire. J'envoyai louer une loge; je me couvris d'un voile; je montai en voiture, avec Honorine.

Nous traversons rapidement les corridors; je présente mon coupon; on m'ouvre; nous nous plaçons.

Je jouissais de la surprise, du ravissement de ma fille, qui n'avait rien vu encore d'aussi spacieux, d'aussi brillant que cette salle. Ses yeux se portaient de tous les côtés. Elle me faisait re-

marquer les femmes les plus jolies, les mieux mises : les diamans surtout fixaient son attention. « Le voilà, maman! le voilà! s'écrie-t-elle tout à « coup. — Qui? — Dans la loge en face de la nô- « tre... — Qui donc? — Mon petit Sainte-Luce... » Hélas! c'était lui.

La foudre, tombant à mes pieds, ne m'eût pas autant terrifiée. Je tirais mon voile; j'en doublais, j'en triplais les plis. Il me semblait que Sainte-Luce, qui ne me savait pas à Paris, devait me deviner là, cachée derrière un grillage. L'enfant y passait son bras, lui faisait signe de la main, l'appelait. Comment ne l'aurait-elle pas aimé? Il avait eu pour elle les plus tendres soins; il l'avait comblée des plus douces caresses. Je m'efforçais de retirer ce petit bras; elle me résistait; mais elle me souriait d'un air qui me faisait oublier la désobéissance. D'ailleurs que pouvais-je lui dire? Aurait-elle compris que les marques de son affection, de sa reconnaissance étaient déplacées en ce moment? L'enfance suit la première impulsion du cœur : on apprend plus tard à combattre, ou à dissimuler ses sensations. Bien vivre, n'est guère que savoir se conformer aux circonstances.

Je n'avais donc rien à dire, et je ne disais rien. Je continuai de tirer à moi cette main que je craignais de froisser; Honorine employait toutes ses forces, pour la porter en avant. Cette espèce de lutte ébranla la grille; elle tomba soudainement. La main de l'enfant était engagée. Je lui crus le

poignet brisé. Je jetai un cri perçant; j'arrachai mon voile, pour m'assurer qu'il n'y avait pas de fracture. Sainte-Luce se jeta en avant de sa loge, les bras étendus vers moi; tous les yeux se portèrent sur nous.

Quelqu'un le reconnut du parterre, et le nomma. Des applaudissemens universels ajoutèrent, à sa couronne, le fleuron le plus honorable. Il n'entendait rien; il ne voyait que moi. La scène, à chaque instant, devenait plus alarmante. Je pris Honorine; je l'enlevai, par-dessus les banquettes; je l'entraînai, le long des corridors. A la porte qui ouvre sur l'escalier, je rencontrai Sainte-Luce. Honorine se jeta dans ses bras.

Aucune femme décente ne se trouva, peut-être, dans une position plus critique. Je pouvais être reconnue; on savait que je n'avais été chez personne; que Sainte-Luce avait vécu long-temps chez moi. Cette rencontre, très-fortuite, devait paraître arrangée; madame de Soulanges pouvait être là, et n'avoir point la générosité de m'épargner. J'étais sûre de la confiance de Franche-ville; mais tant d'époux sont trompés et l'ignorent, que leur opinion ne peut influer sur celle du public, et j'éprouvai, en ce moment, qu'une femme a surtout besoin de celle-là.

Je m'efforçai de rajuster mon voile; il était en lambeaux. Je voulais reprendre ma fille; Sainte-Luce me fit remarquer une contusion à la main. Il descendit l'escalier avec la rapidité de l'éclair: il

fallait bien que je le suivisse. Me voilà courant, dans un lieu public, sur les pas d'un homme, que j'ai mille raisons d'estimer; mais dont la jeunesse, la figure, les graces, peuvent donner lieu aux plus fâcheuses interprétations.

Ma voiture était retournée à l'hôtel, et devait me venir prendre à la fin du spectacle. Sainte-Luce fait avancer un carrosse de place; il ne se dessaisit pas d'Honorine; je suis forcée de monter avec lui. Où va-t-il me conduire?

« Chez le premier chirurgien, cria-t-il au cocher. » Le cocher ne sait où trouver un chirurgien. Un commissionnaire du coin est interrogé; il monte sur le siége, pour diriger la voiture. Nous arrivons, je ne sais où; nous montons trois étages, à l'aide d'une bougie, que le commissionnaire a prise chez l'épicier voisin. Nous sonnons, nous entrons. Le chirurgien est absent. Sa femme examine avec nous la main d'Honorine. Cette main agissait librement, et caressait le menton de Sainte-Luce. L'épiderme était enlevé, mais rien d'alarmant, rien qui pût avoir des suites.

Mes yeux se portèrent alors sur Sainte-Luce. Jamais je ne l'avais vu si beau. Ses traits étaient plus formés, et n'avaient rien perdu de leur délicatesse. Sa physionomie exprimait l'intérêt le plus touchant. L'uniforme lui allait à ravir, et certain air d'audace, qui sied à un militaire, était tempéré par la crainte de m'avoir déplu... me déplaire en cherchant à être utile à mon enfant!

Il attendait que je parlasse. Je balbutiai quelques remercîmens. Balbutier en pareille circonstance, c'est annoncer un trouble, qu'on ne peut surmonter. Je le sentais; je voulais paraître maîtresse de moi, et je ne pouvais trouver deux phrases de suite.

Je remarquai une croix et une épaulette, que je ne lui avais pas vues encore. « On vous a donc « avancé? lui dis-je enfin, uniquement pour dire « quelque chose. — Oui, madame. Je suis ensei- « gne de vaisseau, et officier de la légion d'Hon- « neur. Je retourne chercher la mort, puisque je « ne peux vivre pour vous : je la trouverai enfin. » Ces premiers mots m'imposaient la nécessité de fuir; je le voulais; je ne le puis. La conversation s'engagea. Elle devint tendre, animée, délirante de son côté. J'écoutais, je m'exprimais avec une extrême réserve. Mais en pareille circonstance, écouter n'est-ce pas répondre ? Je fis cette réflexion trop tard : la femme du chirurgien venait de sortir, croyant sans doute m'obliger. Sainte-Luce m'avait nommée plusieurs fois, en sa présence; je me sentais déshonorée dans l'esprit de cette femme. Les larmes me vinrent aux yeux. Sainte-Luce me demanda ce qui m'agitait à ce point. Je ne lui cachai rien. Il invoqua son pardon; il l'attendait à genoux... Je trouvai la force d'élever, entre lui et moi, une barrière insurmontable : je pris Honorine dans mes bras.

« Pardonne donc à Sainte-Luce, me disait-

« elle; il ne t'a pas fait de mal. » Chère enfant! puisses-tu toujours ignorer le mal que nous fait un homme qui est à nos genoux; que nous y voyons avec le plus tendre intérêt, et que nous ne pouvons posséder!

« Levez-vous, lui dis-je, et parlons raisonna-« blement. » Je raisonnais en effet, il ne parlait qu'amour. Il m'interrompait, à chaque mot, et insensiblement je ne pensai plus à reprendre la parole. J'écoutai... oh! avec un plaisir extrême, je l'avoue. Le temps s'écoulait; la femme du chirurgien ne rentrait pas; je m'aperçus que les yeux d'Honorine s'animaient; que ses joues se coloraient... Cette observation me fit un mal... Je me levai précipitamment, je m'avançai vers la porte; Sainte-Luce, suppliant, me suivait; il me conjurait de le recevoir chez moi; je le lui défendis avec le ton de la fermeté : mon cœur et mon ton n'étaient pas d'accord. Je sentis une larme s'échapper; j'en vis rouler dans les yeux de Sainte-Luce. Il tira de son sein cette boucle de cheveux : « Voilà donc tout ce que j'ai d'elle, tout ce que j'en aurai jamais! » Il la portait à sa bouche, il la mouillait de ses larmes. Je sentais mes genoux fléchir sous moi, et cependant mon cœur brûlait... Je rentrai; il prit ma main; je n'avais pas la force de la retirer. Il la couvrit de baisers brûlans... Je jetai Honorine entre lui et moi... « Sainte-Luce, m'écriai-je, respectez ma fille! »

Respectez ma fille! Que lui eussé-je dit, si j'eusse été seule avec lui?... Hélas!

Ces mots le frappèrent de terreur. Il se retira à l'extrémité de la chambre; il tira avec force le cordon de la sonnette; la femme du chirurgien rentra. Oh! combien je le remerciai de sa modération, de son honnêteté! Le remercier!... n'était-ce pas lui dire qu'il avait été un moment l'arbitre de mon sort?

Nous descendîmes. Il s'éloigna à l'instant. Je remontai dans mon carrosse de place, et je fis toucher à l'hôtel.

Je fus assaillie sur la route d'une foule de réflexions, plus affligeantes les unes que les autres. La plaie était fermée; elle vient de se rouvrir, m'avait dit Francheville, quelques jours auparavant. Lui avouer, sincèrement, tout ce qui s'est passé, c'est appuyer cette opinion, au lieu d'empêcher le soupçon de naître. Il peut croire que je n'aurai déclaré qu'une partie de la vérité.

Lui cacher cette scène, est une chose impossible. Honorine parlera de Sainte-Luce, et me laisser prévenir par elle, c'est m'avouer coupable.

Imposer silence à cette enfant, c'est lui apprendre qu'une femme peut cacher quelque chose à son mari. Ce ne sont pas des exemples de dissimulation que je lui dois; que je me suis proposé de lui donner. Quelle situation! Quel parti prendre?

Tout dire, tout, jusqu'à l'émotion délirante que

j'ai éprouvée. Dépendait-il de moi de ne la pas sentir? Tout ce que j'ai dû, ce que j'ai pu, c'est de n'y pas succomber, et j'ai résisté.

Avouer à son mari qu'on n'a été arrêtée que par son devoir! Cet aveu est cruel à faire, plus cruel à entendre. Non, je ne dirai pas cela. Je dirai tout le reste, et pourquoi irait-il au-delà de ce que je lui aurai déclaré? Honorine m'a-t-elle quittée un instant? et quelle mère est assez abjecte pour oser... Oui, j'invoquerai le témoignage de ma fille : ne doit-elle pas savoir un jour qu'une épouse, qui se justifie, remplit une obligation sacrée?

Nous arrivons. Je cherche Francheville, je le trouve, il m'ouvre ses bras... Enfin, j'ai trouvé un asyle contre mon cœur.

Je commence, d'une voix timide, le récit des faits, que je crois ne pouvoir taire, et à mesure que j'avance dans ma narration, la figure de Francheville se voile, s'éteint, s'anime tour à tour. Ces bras, qui me pressaient sur son cœur, tombent d'abord, et me repoussent ensuite. Je fonds en larmes; je m'excuse; il ne m'écoute pas. Je m'indigne de sa conduite; je m'arme de la noble fierté qui convient à l'innocence. Je prends ma fille; je la lui présente. « Répondez, mademoiselle, avec « vérité, à tout ce que vous demandera votre père.» Je sors.

« Interroger ma fille! me criait-il; l'établir juge

« entre sa mère et moi ! » Je tire la porte, je m'éloigne.

Il l'interrogera. Il est trop fortement agité, pour que la jalousie n'impose pas silence à la délicatesse... Lui, jaloux ! et de qui ? d'une femme, qu'il a sacrifiée à un objet indigne de lui, qu'alors il eût vue, sans peine peut-être, livrée à des désordres qui eussent justifié les siens... Non, il n'est pas jaloux ; son orgueil seul est blessé ; ils sont tous faits ainsi. C'est sur nous seules que doivent peser la constance, la fidélité, le fardeau du mariage. Ils se réservent l'astuce, la perfidie, quand ils se respectent ; ils bravent tout, quand ils cessent de se respecter. Ils exigent que nous nous interdisions le reproche, la plainte, que nous dévorions nos larmes. Ils deviennent tyrans ; ils le veulent ; ils s'en glorifient, et, sans pitié, ils écrasent leur victime.

Malheureuse ! qu'as-tu dit, qu'oses-tu penser ? Ton cœur s'égare, et tu lui cherches une excuse dans les torts de ton mari. Hé ! qu'as-tu à lui reprocher ? il t'a tirée de l'indigence et de l'obscurité ; il t'a élevée jusqu'à lui ; il a appelé, sur toi, le calme, l'abondance, la considération, le bonheur. Long-temps il a fait le charme de ta vie, et s'il a été faible un moment, par quels touchans regrets, par quels égards, par quelle affection n'a-t-il pas effacé sa faute ? Et tu l'accuses, femme cruelle et injuste ! Oh ! ce n'est pas lui qu'il faut

accuser. C'est toi, toi, qui n'as pu te défendre contre les qualités, les agrémens de ce jeune homme; qui l'as rendu maître de ton cœur; qui n'a pas eu la force de le lui cacher; qui n'a pas voulu sentir que te laisser pénétrer, c'est donner des droits à l'amour; qui n'as pas réfléchi qu'il suffit d'une occasion pour te rendre coupable; c'est toi qui dédaignes, qui méconnais tout, et qui oses te plaindre! Reviens à toi, à ton devoir; cours chercher ton époux, implore son indulgence, oublie, auprès de lui, un amour criminel et malheureux.

Hélas! c'est lui qui revient, qui revient le premier. Il ne dissimule rien; il avoue qu'il a interrogé Honorine, il me demande pardon!... Je tombe à ses pieds, je les embrasse; il me relève, il m'entraîne... la bougie s'éteint. Puisse mon cœur se calmer avec mes sens!

CHAPITRE XVI.

Catastrophe.

« Ma chère amie, veux-tu partir aujourd'hui ?
« — Oh! oui, mon ami, partons. — Georges et
« mon homme d'affaires termineront nos arran-
« gemens. — Qu'importent les affaires? — Ton
« ame est pure : l'absence, le temps, la raison te
« rendront à moi. — Oh! je suis toute à toi; je
« n'ai pas cessé de t'appartenir. — Ah! Fanchette,
« ton cœur est tout. — Ménage-moi, mon ami; ne

« me parle plus de ce que je dois oublier. — Fan-
« chette, qui t'aimera plus que moi? — Personne,
« mon ami. — Qui mieux que moi te prouvera
« son amour? — Personne, mon ami. — J'ai com-
« mis de grandes fautes de conduite; ne me les
« fais pas expier. — Mon ami, ta bonté m'accable.
« — Hé! ne la mérites-tu pas? — Par grace, mon
« ami, laissons les détails. — Ma chère enfant,
« les époux les plus sages ont bien des choses à
« se pardonner. Il est bon de se rappeler ses fai-
« blesses, de se confier ses plus secrètes pensées.
« Se dire tout ce qu'on pense, c'est s'imposer la
« loi de ne rien penser que d'honnête. Veux-tu,
« Fanchette, que nous nous disions tout? — Vo-
« lontiers, mon ami. — Tu seras vraie? — Et toi?
« — Oh! moi, je n'ai rien à cacher. — Aujour-
« d'hui. — Méchante! » La conversation prit in-
sensiblement une tournure assez gaie : nous nous étions habillés sans nous en apercevoir.

Il avait donné ses ordres; madame Ducayla faisait ses petites dispositions; j'avais demandé le déjeuner... On annonça M. de Sainte-Luce.

Je fus d'abord très-choquée qu'il osât aller contre mes ordres. Je réfléchis ensuite que si j'avais pu lui défendre l'entrée de mon appartement, je n'avais pas le droit de lui interdire, à l'égard de Francheville, une démarche que commandaient les circonstances. Je me levai, et je passai chez moi. Je me rends cette justice : je ne voulais ni voir, ni entendre. Je m'étais retirée dans

le cabinet le plus reculé; je causais avec Honorine, et si quelque distraction m'éloignait d'elle, il lui suffisait d'un mot pour me ramener à l'instant.

Tout à coup plusieurs voix s'élevèrent. Je distinguai celle de Francheville et de Sainte-Luce. Je cherchai à reconnaître la troisième. A chaque seconde, le ton s'élevait davantage, et je saisis quelques mots, qui ne pouvaient venir que de Soulanges.

Soulanges! comment sait-il que nous sommes à Paris? Était-il hier à l'Opéra? sa femme y était-elle? Veut-elle me nuire, et se venger de Francheville... Il sait tout, il pardonne tout : qu'ai-je à redouter?

Cependant la conversation s'anime à un point qui m'alarme... Je crois entendre des menaces... Ciel! juste ciel!... Sainte-Luce, Francheville! J'oublie que je m'expose en revoyant ce jeune homme; je cours, je vole, j'entre... Quelle exaspération sur toutes les figures! quel emportement dans le geste et le ton! quel orage va fondre sur moi?

« Je vous répète, s'écrie Francheville, que la « première imputation est une absurde calomnie. « Madame nous a proposé, à madame Ducayla et « à moi, de l'accompagner au spectacle, et une « femme qui a besoin d'une loge grillée, n'y con- « duit pas son mari. La seconde imputation est « infâme, s'écrie Sainte-Luce, transporté de co- « lère. Elle m'outrage autant que madame. Moi,

« je serais capable de conduire, dans un lieu sus-
« pect, celle de toutes les femmes que j'estime,
« que je considère, que j'honore le plus! voilà de
« ces choses qu'une femme honnête ne pense pas,
« ne croit pas. — Vous me manquez, monsieur.
« — Je suis prêt à vous en faire raison.

« — Vous oubliez, M. de Sainte-Luce, qu'une
« femme n'a de vengeur, qu'elle n'en peut recon-
« naître et avouer d'autre que son mari. — C'est
« vous, M. de Francheville, qui ne vous rappelez
« plus ce que dit cette infernale lettre. Écoutez,
« écoutez!

« Je vous félicite, mon cher Francheville, de votre attachement exclusif pour une femme, qui le reconnaît d'une si étrange manière. Donner un rendez-vous à l'Opéra; en sortir, avec son amant, avant le lever du rideau; le suivre dans un endroit suspect; y passer deux heures avec lui; se retirer, en désordre, voilà ce qu'a fait hier votre Fanchette, ce que je suis certaine qu'elle a fait, parce qu'un homme à moi est monté derrière sa voiture. Aimez-la bien, débonnaire mari, et conservez votre foi robuste. »

« Malheur à elle, malheur à vous, monsieur de
« Soulanges, si un mot de ceci transpire dans le
« public. Je laisse à monsieur le soin de venger
« son épouse; je me réserve le droit de venger
« mon honneur cruellement outragé. »

Je ne savais plus ce que je faisais, ce que je pensais, où j'étais. Troublée, égarée, suppliante,

j'allais de l'un à l'autre. Je les conjurais de se calmer, de m'entendre. Ils écoutaient; je ne trouvais rien à dire. Aussi exaspérée qu'eux, par des motifs différens, je tremblais pour Sainte-Luce, pour Francheville, pour Soulanges lui-même, étranger à cette trame odieuse. Le sentiment de la crainte se dissipait-il un moment? Il était remplacé par celui de la plus vive, de la plus juste indignation. « Ma fille était avec moi, m'écriai-je; « elle ne m'a pas quittée, et elle n'a reçu, elle ne « recevra de moi que des exemples de pudeur. « Cruelle femme, que t'ai-je fait? J'ai cessé de « t'aimer; mais je t'ai ménagée... » Francheville me serra la main avec force. Il me rendit à moi-même; il était temps : j'allais tout dévoiler...

Oh! non, non, je n'ajouterai pas un mot. Détruire la sécurité de son mari, serait être aussi lâche qu'elle, et une indiscrétion porterait Soulanges et Francheville à s'entre-égorger.

Je me tus. Je me laissai tomber dans un fauteuil; deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent. « C'est « ainsi, dis-je avec amertume, que madame de « Mirville a été calomniée; le sang a coulé pour « elle. Épargnez-moi, mon Dieu, dans ce que j'ai « de plus cher... »

Et j'étais à genoux, les yeux et les mains élevées vers le ciel. « C'est là que mon innocence « est connue, qu'elle est dégagée des nuages qui « l'enveloppent ici. Manifestez-la, mon Dieu, ma- « nifestez-la à ceux qui ont besoin d'y croire! »

Madame Ducayla, attirée par le bruit des fauteuils et des chaises, des vociférations toujours croissantes, madame Ducayla se précipite dans l'appartement, me prend dans ses bras, me relève, me remet dans mon fauteuil. Elle prend la lettre, elle lit. Seule, elle avait conservé sa tête et du sang-froid. Elle résume les faits, les circonstances; elle rappelle des détails. Chaque idée, chaque mot établissait mon innocence. Elle représente à Francheville qu'il est absurde de rendre un mari garant de la conduite de sa femme, et que son ancienne amitié, pour Soulanges, devait imposer silence au ressentiment; à Sainte-Luce, qu'une affaire donnerait de l'éclat à un crime d'imagination, d'autant plus inexplicable, que madame de Soulanges n'avait reçu de mon mari et de moi que des marques d'affection. La raison se fait toujours entendre, surtout lorsque les premiers mouvemens sont calmés, par l'excès même de leur violence.

Julie avait rapproché les esprits; elle avait tout concilié. Il ne restait à pénétrer, pour Soulanges et Sainte-Luce, que le motif qui avait pu porter cette femme à vouloir détruire l'harmonie qui régnait dans ma maison. Francheville le connaissait; il était rêveur et pensif. Peut-être était-il frappé des suites funestes que peut avoir une intrigue, liée sans réflexion, suivie avec légèreté; une intrigue, telle que le monde en offre mille, qui naissent et finissent dans un jour, et qu'on

oublie, pour courir à des distractions nouvelles.

Je crois qu'il n'est pas d'homme aimable qui n'ait été l'objet de ces fantaisies-là. Mais si cet homme, au lieu d'un goût léger, inspire un sentiment profond, insurmontable, il ne dépend plus de lui de se retirer. S'il en manifeste le désir, il voit aussitôt se former un orage; il éclate sur lui, s'il a le courage de rompre. L'exaltation du cœur et de la tête donne à certaines femmes l'audace de tout tenter, de tout braver. Le public les signale, les avilit. Elles se perdent; mais elles entraînent tout avec elles.

Ainsi une belle soirée, un air frais et pur, une élégante nacelle, invitent à se hasarder sur l'onde claire et tranquille. Un point noir se forme à l'extrémité de l'horizon. Il échappe d'abord au nautonier, qui se repose sur un calme apparent. Bientôt ce point grossit, s'étend. La bourrasque s'annonce. Le frêle esquif ne peut lui résister. Les guirlandes dont il est paré deviennent la proie des flots, et la mort se présente, où on ne croyait trouver que le plaisir.

Lorsqu'on eut épuisé toutes les conjectures et les raisonnemens, on revint aux particularités. Soulanges n'avait aucune connaissance de cette lettre; mais il avait su de sa femme que nous étions à Paris, et il était accouru avec l'empressement de l'amitié. Il fut convenu qu'il retournerait chez lui; qu'il ferait sentir à sa femme ce que sa conduite avait d'odieux et de répréhensi-

ble, et qu'il lui défendrait, à peine d'encourir son indignation, de parler, à qui que ce fût au monde, de Francheville et de moi. Sainte-Luce exigea que mon mari l'accompagnât chez le chirurgien, où il m'avait conduit la veille. Il voulait dissiper jusqu'à l'ombre du soupçon; mettre en évidence la droiture, la pureté de sa conduite; ne laisser aucune trace de cette scène dans le cœur de mon mari. Francheville était convaincu; mais il ne put résister à la force, à la continuité des instances de Sainte-Luce : ils sortirent tous trois.

Madame Ducayla n'avait pas d'expérience. Elle remarqua cependant que c'était particulièrement à Francheville que madame de Soulanges avait voulu faire du mal. Il lui semblait que si j'étais l'objet de sa haine, elle m'eût attaquée sourdement dans ma réputation; elle eût cherché à m'ôter insensiblement l'estime publique, et elle eût ménagé le cœur et le repos de mon mari. Je suis étonnée que Soulanges n'ait pas été frappé d'une idée si simple. Je tremblai qu'elle se présentât à son esprit. Je sentais qu'un mot inconsidéré, de sa femme, pouvait la faire naître; je prévoyais à quel point un homme, ainsi traité par le meilleur de ses amis, porterait le ressentiment... hélas! je n'avais pas tout prévu.

Soulanges rentre le premier. Toute sa personne exprimait une fureur concentrée, qu'il s'efforçait de maîtriser devant moi. « Qu'avez-vous, M. de

« Soulanges, qu'avez-vous? — Vous avez trop de « pénétration, madame, pour ne pas le savoir. « Abusé par la confiance de l'amitié, je n'ai rien « vu, je n'ai rien voulu voir... Ce n'est pas vous, « madame, que poursuit une femme coupable; « c'est celui qui a trahi son amour et moi. C'est « de lui qu'elle a voulu se venger... Ce dessein ne « lui est pas échappé; mais pendant une explica- « tion orageuse, on ne calcule ni le sens, ni la « force des mots... Et c'est moi qui suis outragé « par Francheville, moi, qui aurais donné pour « lui ma fortune et mon sang!... Le barbare!... » Il marchait à grands pas, ses deux mains enfoncées sous sa chemise. Il levait les yeux au plafond; il s'arrêtait; il marchait de nouveau; il se jetait sur un siége; il se relevait, pour marcher encore; il roulait dans sa tête quelque sinistre projet... J'étais à demi morte, et l'excès de la crainte soutenait mes esprits, leur fournissait de l'aliment.

Madame Ducayla écoutait, observait, dans un morne silence. L'étonnement, la stupéfaction se peignaient dans tous ses traits. Jusqu'alors elle avait cru à la délicatesse, à l'honneur, à la vertu. Elle paraissait affligée de renoncer à l'opinion qu'elle avait conçue de l'humanité, et de trouver le vice, sous le vernis imposteur de l'éducation. Elle se levait; elle allait se retirer. « Julie, lui « criai-je, je ne suis capable de rien. Ne m'aban- « donnez pas; j'invoque le secours de votre rai-

« son. Elle a tant fait, il y a deux heures! que ne « fera-t-elle pas encore! Quand l'honneur com- « mande, madame, la raison est sans pouvoir, me « dit Soulanges d'un ton de voix qui me fit tres- « saillir. »

Je pensai à Honorine. Je m'arrêtai au projet de la mettre entre son père et son ennemi... Je rejetai cette pensée. Je redoutai l'effet que produirait, sur cette ame neuve et pure, les reproches de Soulanges, la confusion, les réponses évasives de son père. Je veux qu'elle l'estime, qu'elle le respecte toujours; que toujours elle voie en lui le premier des hommes. Que ferai-je, mon Dieu?... je les suivrai; je me jetterai au-devant des coups; les armes tomberont de leurs mains.

Les voilà... je les entends... « Julie, ne m'aban- « donnez pas; ayez pitié de moi, secourez-moi. »

« La calomnie, s'écrie Sainte-Luce, a les appa- « rences de la vérité. Nous avons été hier chez un « chirurgien; M. de Francheville l'a vu, il a vu sa « femme, il leur a parlé. Mais il y a, dans la mai- « son, quelqu'un qui reçoit celles que la cupidité, « ou le goût des plaisirs y conduisent. — Et si « madame de Soulanges répond, affirme que c'est « de ce dernier lieu que sortait ma femme, com- « ment désabuser le public? — Madame de Sou- « langes ne dira rien, monsieur. Elle n'a pas de « raison de haïr votre épouse. C'est vous seul « qu'elle a voulu frapper, torturer, désespérer, « vous qui, sans affection, comme sans égards

« pour moi, l'avez séduite à Brécour, et l'avez « quittée avec cette légèreté, ce dédain qu'on se « permet à peine avec une femme perdue. Il est « inutile que j'ajoute rien. Vous devez m'enten- « dre, M. de Francheville. »

Francheville ne répondait pas. Il rougissait, pâlissait, me regardait. Ses lèvres étaient agitées d'un mouvement convulsif. Sans doute, il frémissait de s'être mis dans la nécessité de se mesurer avec un homme qui l'avait comblé des marques du plus sincère attachement. Eh! eût-il été un étranger, n'est-il pas affreux, pour un homme sensible, d'égorger le mari, après lui avoir ravi le cœur de sa femme!

Je me mourais d'anxiété et de douleur. Madame Ducayla cherchait à se faire entendre; on ne l'écoutait plus. Sainte-Luce prit la parole, avec noblesse et fermeté. Il représenta à Soulanges qu'un combat ne remédierait à rien, et mettrait en évidence la conduite de sa femme. « Je la con- « nais à présent; je la méprise, je l'abandonne. « C'est l'amitié, c'est ma confiance, bassement « jouées et trahies, que je veux venger, que je « vengerai. Monsieur, répondit froidement Fran- « cheville, je suis à vos ordres.

« Vous ne vous battrez pas, m'écriai-je. Partout « je serai entre vous deux! »

Je me levai, je m'élançai, je courus à eux... Mes genoux tremblans ne purent me soutenir. Je tombai dans les bras de Sainte-Luce... de Sainte-

Luce! « Je sauverai votre époux, madame. C'est « le plus grand, c'est le dernier effort d'un amour « malheureux. » Comment le sauvera-t-il? que va-t-il faire?

Francheville m'arrache de ses bras, et me place sur une ottomane.

« Monsieur, dit Sainte-Luce à Soulanges, je « n'entre pas dans les sujets de plainte qu'a pu « vous donner monsieur; ils sont étrangers à l'af- « faire que nous traitons. Il s'agissait d'abord de « l'accusation infâme, portée contre moi, par ma- « dame votre épouse, et c'est à quoi il faut, s'il « vous plaît, revenir. — Vous êtes justifié, mon- « sieur; qu'avez-vous à me demander? — Une « injure non méritée, n'en est que plus cruelle. « Je vous en demande la réparation. — Et mon- « sieur de Francheville se tait! Prompt à offenser, « lent à satisfaire, il souffre qu'un enfant s'expose « aux coups que lui seul a mérités! — Un enfant, « monsieur, un enfant! oubliez-vous que mon « sang a coulé pour ma patrie, et que j'ai vaincu « ses ennemis? Un enfant! joindre le mépris à « l'injure! c'est plus que je ne peux supporter. » Et dans l'excès de son emportement, ou aveuglé par le désir de me conserver Francheville, il s'oublie jusqu'à faire à Soulanges le plus violent des outrages, celui qui, d'après nos préjugés, ne peut se laver que dans le sang.

« Vous me perdez, Sainte-Luce, s'écrie Fran- « cheville. Sans doute vous l'aurez cette funeste

« primauté que vous avez voulu obtenir; mais je « suis un homme déshonoré. »

Sainte-Luce et Soulanges n'écoutent, ne voient plus rien. Ils sortent, avec la rage dans les yeux et dans le cœur. Je me lève... Je veux les suivre, les arrêter, les désarmer par mes prières, par mes larmes... Une réflexion, vive et prompte comme la foudre, me frappe et me retient. Malheureuse! c'est ton amant que tu veux suivre; tu vas braver à la fois les convenances, l'opinion, ton devoir, ton époux. Souffre en silence, et dévore tes larmes.

Sainte-Luce, généreux et infortuné jeune homme, as-tu l'expérience nécessaire pour te défendre, pour vaincre... Pour vaincre! qui? l'homme à qui je dois mon état et mon mari! Sainte-Luce! Sainte-Luce! Je péris si tu succombes. Quels regrets si tu es vainqueur!

Francheville était tombé dans un accablement profond. Julie lui tenait la main, et me regardait d'un air pénétré. Je sanglotais, je suffoquais, je ne trouvai pas une larme.

Francheville se lève, exaspéré. « Partons, dit-il, « montons en voiture. Allons cacher ma honte, « non dans ma terre de Champagne, mais au sein « des Pyrénées. C'est là que je veux vivre in- « connu, oublié du genre humain. — Partir, mon « ami; partir sans connaître l'issue de cet affreux « combat! — Vous partirez, madame. Vous re-

« verrez ces lieux, où vous m'avez donné votre « foi. Vous retrouverez la cendre de ma première « épouse; de celle dont j'ai exclusivement possédé « le cœur, et dont le dernier soupir fut l'accent « de l'amour fidèle... Je t'outrage, Fanchette! « pardon, pardon. Sais-je ce que je dis, ce que « je fais? C'est moi, c'est moi qui ai causé tout le « mal; qui ai voulu que tu aimasses Sainte-Luce, « et j'ose t'adresser des reproches! Pauvre Sou- « langes! pauvre jeune homme! quel sera le mal- « heureux? Ah! pourquoi tous les coups ne tom- « bent-ils pas sur moi?... Libre alors d'écouter, « de suivre ton cœur... — N'achève pas, au nom « de Dieu, n'achève pas. Ne suis-je pas assez mal- « heureuse, assez souffrante? Veux-tu que je « meure mille fois? »

Un morne silence succède à tous ses mouvemens. Chacun pense d'après sa situation, ses espérances, ses alarmes. Mon imagination, mon cœur, ma vie, tout mon être, se portent vers Sainte-Luce. Je le vois, je vois le fer meurtrier tourné sur sa poitrine... Je vois percer le cœur le plus noble, le plus sensible... Je jette involontairement un cri affreux.

« Pars, ma bonne amie, pars à l'instant même. « Tu ne peux rester près de moi, sans déceler tes « sentimens secrets. Je te les pardonne; mais leur « expression me pénètre, m'afflige. Pars, je t'en « supplie, je t'en conjure. Dans deux heures je te

« suivrai. Madame Ducayla, emmenez ma femme; « consolez-la, fortifiez-la contre les événemens, « contre elle-même. »

Julie me prend la main, et je me laisse conduire comme un enfant. Elle me fait monter dans la voiture; elle met Honorine dans mes bras. Mon cœur, froissé, comprimé, se dilate à l'aspect de cette enfant. Je retrouve des larmes; j'en verse en abondance. Honorine me presse de questions, auxquelles il m'est impossible de répondre. Elle pleure amèrement, et de mon silence et de ma douleur. Son bras est passé autour de mon cou; sa joue est fixée sur la mienne. Julie nous embrasse toutes les deux, et mêle ses larmes aux nôtres. Nous voilà trois, affligées, désespérées d'une faute qui n'est pas la nôtre, et dont il nous est impossible d'arrêter les suites.

Nous arrivons ainsi à la seconde poste. Tout à coup une idée sinistre me frappe, et vient ajouter à mes maux. Francheville m'a éloignée, pour chercher, trouver Soulanges, se mesurer avec lui... Sainte-Luce, Francheville! Faut-il les perdre tous les deux à la fois!... J'ordonne à Philippe de nous ramener à Paris, et d'aller d'un train à crever tous les chevaux.

Nous rentrons à l'hôtel. Je demande, j'appelle Francheville. Je ne trouve que Georges, entre les mains des chirurgiens. Ils cherchent à rappeler un reste de vie que le saisissement, la douleur ont presque épuisée. Encore une victime!

Francheville est sorti; sans doute il connaît le lieu du rendez-vous, et je n'ai rien entendu qui puisse diriger mes pas, mes démarches!... Hé! pouvais-je tout entendre? Depuis ce matin, égarée, torturée, affaiblie, suis-je autre chose qu'une frêle machine, toujours prête à succomber?

On frappe à coups redoublés... Je cours à la croisée... C'est Francheville qui descend d'une voiture, qui appelle du secours... Ah! Dieu soit loué!

Il demande du secours, et pour qui?... Ciel! juste ciel! Sainte-Luce, sanglant, décoloré! Son œil est éteint, ses lèvres sont livides!... Sainte-Luce est mort!... Oh! je meurs, par lui, et pour lui.....

.....

Où suis-je?... Je ne connais pas cette chambre. Qui est auprès de moi?... C'est Francheville, à genoux devant mon lit, tenant ma main, la baisant avec transport, s'applaudissant de mon retour à la vie. C'est madame d'Elmont, qui me prodigue les soins d'une tendre mère; c'est Julie, qui partage avec dévouement ses fatigues et ses soins.

Combien de temps s'est écoulé? Que s'est-il passé?... Et Sainte-Luce! Sainte-Luce!

J'ai prononcé son nom d'une voix affaiblie; Francheville m'a entendue. « Sainte-Luce est hors « de danger. — Pour Dieu, ne me trompez pas. « — Il est hors de danger, je t'en donne ma pa- « role d'honneur. — Ah!... ah!... »

On s'empresse, pour me rendre un peu de calme, de me raconter ce qui s'est passé. Soulanges est mort sur la place. Tout l'univers ignore qu'il avait défié mon mari : la réputation de Francheville est à couvert. Sainte-Luce, très-dangereusement blessé, est aujourd'hui convalescent. Il est resté à l'hôtel, et mon mari, redoutant l'effet que produiraient sur moi son état, et l'idée de le savoir si près, m'a fait transporter chez madame d'Elmont, où une fièvre ardente et un délire continuel m'ont mise sur le bord de la tombe. La misérable! elle a tué son époux! elle a tué Georges! A quoi ont tenu la vie de Sainte-Luce et la mienne?

Je veux voir Honorine. Elle seule peut éloigner de moi l'image de l'infortuné jeune homme, sacrifiant à mon repos son amour, ses espérances et sa vie. On craint pour moi toute espèce d'émotion; on me refuse ma fille. Quelle émotion est plus forte, plus dangereuse que celle qui se reproduit, dans le silence, avec une force toujours nouvelle? Ils ne savent pas que je veux combattre un sentiment par un autre, que je veux échapper à moi-même. M'abandonner à mon cœur, c'est me replonger au tombeau. Voilà ce que je ne saurais dire, et ce qu'il leur est si facile de prévoir.

« Oh! rendez-moi ma fille, par grace, rendez-« la-moi. » Honorine m'a entendue. Elle entre; elle regarde son père d'un air suppliant. Il lui a défendu de m'approcher, je le vois. « Oh! mon ami,

« qu'elle reste; qu'elle ne me quitte plus! Si tu « savais quel bien me fait sa présence! »

Il résiste. Avec autant d'esprit, avoir si peu de pénétration! Comment! il n'a nulle idée de l'effet que produit sur une femme, trop sensible, mais honnête, l'aspect de son enfant; avec quelle puissance l'amour maternel éloigne, dissipe tout sentiment coupable; par quel attrait irrésistible il nous rattache à celui auquel nous devons le bonheur d'être mère! Nous nous sommes promis, aujourd'hui même, de nous dévoiler nos plus secrètes pensées. Ah! je le sens, la femme la plus sage a bien des choses à taire. Francheville pleure sur la destinée de Soulanges; je ne l'affligerai pas davantage, par des aveux humilians pour lui et pour moi. J'éviterai même de prononcer le nom de Sainte-Luce, en sa présence. Mais je veux ma fille; il faut qu'elle soit là, toujours là. J'insiste avec toute l'énergie dont je suis capable. On se rend, pour calmer une agitation au-dessus de mes forces. Honorine est établie chez moi.

CHAPITRE XVII.

Le mouchoir.

Oui, je reviens avec elle aux sentimens calmes. Leur douceur, et la paix qu'ils portent dans l'ame, sont bien préférables à l'ivresse des passions orageuses. Les jouissances qu'on doit à celles-ci sont

plus vives, plus entraînantes; mais quelles en sont les suites? L'éloignement pour son époux, la négligence pour ses enfans, le mépris même de son complice, l'abandon et les regrets.

Mais ces passions orageuses sont-elles soumises au raisonnement? Dépend-il de notre volonté de les faire naître, de les éteindre? Avec quelle indulgence on doit juger une femme faible! Peut-on pénétrer dans les détails de sa chute? Peut-elle instruire le public des circonstances imprévues, inévitables, qui l'ont accélérée? Oh! je le crois, nulle ne peut compter sur sa vertu; toutes sont destinées à combattre, sans avoir la certitude de vaincre. Heureuses celles qui ont fourni leur carrière, et qui ne craignent pas de reporter les yeux en arrière! Celles-là sont indulgentes : elles savent à quels efforts, à quels sacrifices elles doivent la conservation de leur propre estime.

Celles-là ne pardonnent rien, qui ont l'orgueil d'une bonne conduite, et cette confiance en elles-mêmes, qui les rend plus faciles à séduire, ou qui croient couvrir, par de vaines déclamations, des désordres qui éclatent tôt ou tard.

Mais pourquoi m'engager dans ces distinctions subtiles? Est-ce une faiblesse que je prépare? Cherché-je d'avance à me la faire pardonner... Honorine, viens auprès de moi; dis-moi quelque chose, parle-moi de ton père.

Mes forces renaissent d'une manière sensible.

Je commence à faire quelque chose... Misérables femmes! A quel genre de travail nous a-t-on formées! Nos doigts seuls sont occupés. La tête, toujours libre, agit sans cesse sur elle-même. Je brode ma fleur; je vois Sainte-Luce sur le métier.

Je jette mon aiguille... je suis tentée de déchirer ma mousseline... Quel déplorable enfantillage! Eh! que vois-je dans le livre que j'ouvre? Qu'entends-je, quand on me parle de ce qui n'est pas lui? Vers quel objet ma pensée se porte-t-elle constamment, le jour, la nuit?... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Cet état ne peut durer. Il n'est pas en ma puissance de le supporter plus long-temps. Il faut que je le revoie, que je... Qu'ai-je dit? que pensé-je? Honorine, Honorine, embrasse-moi; que tes caresses me rendent à moi-même et à ton père. Oh! embrasse-moi encore, toujours, toujours.....

L'appartement qu'occupe madame d'Elmont est resserré. Francheville sent que nous l'incommodons; il me propose de retourner à l'hôtel. A l'hôtel! Il sait qui j'y verrai, et c'est lui qui veut m'y reconduire! C'est lui, toujours lui, qui prépare... Je n'ai pas la force de refuser : ne devait-il pas le prévoir?

Nous prenons congé de madame d'Elmont; nous sortons; nous rentrons chez nous. Mes yeux plongent dans toutes les pièces qui sont ouvertes; ils voudraient pénétrer dans celles qui sont fermées.

Mon cœur bat avec une violence, et j'éprouve un plaisir! Est-ce la crainte, est-ce le désir qui m'agite? Sont-ce ces deux sentimens à la fois?

« Ma bonne amie, il n'est plus ici. » Mon cœur cesse de battre. Il se serre... Ah! « Et où est-il « donc? demandé-je d'une voix timide. — Il est « parti ce matin... — Pour aller où? — A Brest. »

Mon premier mouvement fut de me plaindre de la défiance que me marquait Francheville; le second appartint tout entier à la reconnaissance : je ne pouvais me dissimuler les dangers auxquels venait de me soustraire l'indulgente prévoyance de mon époux. Je l'embrassai tendrement, oui, avec une véritable tendresse. Mais lorsque je fus abandonnée à mon cœur, que sa voix impérieuse se fit entendre, je ne pensai, je ne rêvai que Sainte-Luce. Je l'appelais, je le pleurais, et, rassurée par son absence, je me livrais sans réserve à la violence de mon amour.

Croira-t-on que ma situation n'était pas sans quelque charme? Je souffrais; je sentais quelle eût pu être l'étendue de ma félicité; je n'osais ni l'espérer, ni la désirer; je me voyais condamnée à d'éternelles et douloureuses privations. Cependant je pouvais aimer sans contrainte, sans redouter Sainte-Luce, ni moi; et de quoi ne console pas, ne dédommage pas le bonheur d'aimer?

Je parcourais, avec sécurité, cet hôtel, où j'étais entrée en tremblant. Vingt fois le jour, j'ou-

vris cette chambre qu'il a habitée, et j'y passais des heures entières à rêver, à penser à lui.

Aujourd'hui, je me suis assise devant ce lit, où il a été mourant, et mourant pour moi. J'y cherchais, j'y marquais la place qu'il a occupée; je voulais y retrouver ses formes; je cachais mon visage dans mes mains, je fermais les yeux, je me laissais aller sur ce lit, je parvenais à une illusion complète... Pauvres humains! tout n'est-il pas illusion pour nous? Le bonheur lui-même est-il autre chose?

Je me lève avec confusion. Je me demande si j'oserai un jour avouer à Honorine les puériles émotions auxquelles je m'abandonne en ce moment... Oui, elle saura jusqu'où peut descendre ce sexe si fier de sa prétendue supériorité. Elle apprendra que cette fierté n'est, dans une femme, que l'absence du sentiment. Elle sentira la nécessité de conserver ce noble orgueil, dont nous dépouille une faiblesse. Elle saura que celle qui laisse surprendre son cœur, n'est plus que l'esclave de son amant, qu'un jouet que sa main brise à son gré, sans qu'elle ose se permettre la plainte, le plus léger murmure.

Où en serais-je, bon Dieu! si Sainte-Luce ressemblait à ces hommes qui, dans l'amour, ne cherchent que le plaisir, n'ambitionnent que lui, et lui sacrifient tout, jusqu'au repos, à la réputation de celles qu'ils disent aimer? Ah! Sainte-

Luce, sans véritable amour, sans dévouement, sans délicatesse, n'eût pas été dangereux pour moi... Que de femmes ont pensé, ont dit la même chose de leur amant, et ont été cruellement détrompées!

En faisant ces réflexions, j'allais, je venais; je m'asseyais dans ce grand fauteuil où il s'est sans doute assis; j'ouvrais une armoire, les tiroirs d'une commode; partout je croyais le voir, partout je trouvais une sensation, une illusion nouvelle. J'ouvre enfin une garde-robe... dans un coin, à terre... Aurai-je enfin quelque chose de lui?... C'est un mouchoir. J'y remarque des taches de sang, et tous mes membres palpitent... Je relève ce mouchoir; je cherche la marque... c'est le sien; c'est son sang, son sang versé pour moi... Je le presse sur mon cœur; ma tête se monte, s'exalte; je vois, dans ce mouchoir, un trésor inestimable; je le cache dans mon sein; je fuis, comme si je craignais qu'on me ravît ce sang, ces souvenirs, ces émotions si cruelles, et cependant si chères. Je cours m'enfermer chez moi; je reprends ce mouchoir; je le considère avec attendrissement; je compte les taches dont il est couvert; je les couvre de baisers et de larmes. Ce mouchoir, ce sang font maintenant partie de mon être; la mort seule peut m'en séparer.

On entre!... Dieu! j'ai cru avoir fermé ma porte. Ah! si Francheville me surprend adorant ces tristes reliques... Non, non, c'est Honorine. Je n'ai

pas encore à rougir devant elle. Son inexpérience est ma sauve-garde et la sienne... Si Francheville me surprend, ai-je dit? Je dois donc redouter sa présence, son œil observateur; je suis donc coupable! Et puis-je l'être envers le père seulement? N'ai-je pas aussi des devoirs à remplir à l'égard de l'enfant? Mon choix, la nature ne m'ont-ils pas liée irrévocablement à l'un et à l'autre? Et, rassurée par l'innocence de ma fille, j'oserais me livrer, en sa présence, à des transports qui feraient mon désespoir, si elle s'y abandonnait un jour; je renoncerais, volontairement, au droit honorable de la rappeler à ce qu'elle se devra à elle-même. Non, non, jamais.

Mon foyer est allumé. Je ne réfléchis pas; je ne balance pas. Hésiter, c'est me mettre dans l'impossibilité de consommer le sacrifice. Je prends ce mouchoir, je le lance; il est la proie des flammes. Ah! quelle douleur poignante j'éprouvai, quand il n'en resta que la cendre! Honorine me regardait avec attendrissement. Je lui ouvris mes bras; elle s'y précipita avec la candeur, la vivacité de son âge. Je l'emportai. Je sortis de cette chambre; je me promis de ne plus rentrer dans celle...

« Partons, dis-je à Francheville, partons à l'in-
« stant même. L'air que je respire ici est empoi-
« sonné. Partons, si tu veux te conserver une
« épouse, et une mère à ton enfant. »

J'étais sortie de l'hôtel. Il me suivait, il me pressait de rentrer; il ne voulait que le temps néces-

saire pour faire ses dispositions. Je ne l'entendais pas; je ne l'écoutais pas; je marchais au hasard. Honorine me conduisait, elle, qui a, qui aura, si long-temps encore, besoin d'être guidée. Chère enfant! puisse le ciel te garantir des tourmens que j'endure! Un cœur passionné est un fléau dont il nous frappe dans sa colère, et il nous impute les fautes qui sont son ouvrage!

Nous arrivons chez madame d'Elmont. Mes yeux troublés se portent partout sans rien voir... Ils retrouvent Honorine; elle seule a le pouvoir de me calmer. Et, cependant, en la comblant de caresses, en recevant les siennes, ce mouchoir, ce fatal mouchoir était présent à ma pensée; je voyais les flammes dévorer ce que j'aurais racheté de mon sang, de ma vie... Je mourrais, je crois, si je n'avais Honorine. Je veux vivre pour elle.

Francheville paraît. « La voiture est à la porte, « me dit-il d'un ton froid. » Pas un mot de consolation, d'encouragement, de pitié, et c'est lui qui m'a perdue! Ah! quand ils nous trompent, nous délaissent, il faut donc les aimer encore, et baiser les fers dont ils nous chargent!

Nous partons. Le grand air rafraîchit mon sang; des objets nouveaux attirent insensiblement mon attention. Honorine a sa main dans la mienne; une douce pression répand, dans tout mon corps, un baume consolateur. Je souffre; mais mes maux ne sont plus insupportables. Je retrouve la force de réfléchir, de me recueillir, de me tracer un

plan de conduite, dont je me promets de ne point m'écarter.

Si les délices, si les tourmens de l'amour étaient durables, il n'est pas de force humaine qui pût les supporter. Je l'ai dit, je crois, nos sentimens s'affaiblissent dans la proportion de leur première violence; on revient au repos, par l'excès même de la fatigue.

Pourquoi Francheville ne me parle-t-il pas? J'ai besoin de l'entendre, de lui répondre. Croit-il manquer à la dignité de son sexe, à sa qualité d'époux, en venant au-devant d'une femme souffrante, infortunée, mais honnête? Je me répète, je le sens; mais la continuité d'une même position ne ramène-t-elle pas les mêmes idées?

Et Julie! elle me regarde d'un air pénétré, et ne m'adresse pas une parole. Ah! quand elle a perdu son époux, me suis-je bornée à la plaindre? Ma bourse, ma maison, mon cœur, je lui ai tout ouvert. Un cœur sensible est toujours bon à quelque chose; la fermentation seule est à redouter.

Demain nous arriverons à ce château. J'y vivrai entre une femme froide, et un époux, qui paraît s'offenser enfin et de mon indifférence et de ma douleur. Je ne peux le blâmer; mais que puis-je substituer à un sentiment qui n'est plus? Qu'opposer à celui qui me subjugue, qui m'entraîne? Satisferai-je Francheville avec des égards, des prévenances, des soins? Rien de tout cela ne dédommage de l'amour, et l'orgueil d'un homme

n'est-il pas révolté de la seule idée d'avoir cessé de plaire?

Qu'est-ce donc que le mariage, qui se présente quelquefois d'une manière si séduisante, et dont les suites sont si amères? De qui vient cette institution bizarre, qui contrarie la nature, s'oppose à ses vœux les plus doux, et n'est plus qu'un insupportable fardeau, pour deux êtres qui ont cessé de s'aimer et de se convenir? S'il n'est pas d'amour éternel, pourquoi s'engager à une constance illimitée? Pourquoi, surtout, le mari se prévaut-il de ce contrat, pour exiger, de sa femme, l'observation rigoureuse de conditions qu'il enfreint, ou qu'il élude? N'est-ce pas cette inégalité de droits qui commande de l'indulgence en faveur de celles qu'un moment d'oubli rend plus dignes de pitié que de blâme? N'est-ce pas... Non, non, ces raisonnemens sont la dernière ressource d'un être coupable, qui voudrait s'étourdir sur une première faute, s'appuyer de prétextes spécieux, pour en commettre de plus graves, et imposer silence à sa conscience alarmée.

Le mariage est un lien général, qui rapproche et unit les hommes, vivans dans l'état de société. Il est la garantie des mœurs publiques, la sûreté des familles et des propriétés. C'est à lui que toute femme doit un nom, un rang, l'espoir de transmettre, à ses enfans, les vertus de leur père, avec son héritage; la considération dont il a joui; la propension au bien, dont il leur a donné

l'exemple. Respectable sous tous les rapports, et par l'esprit même de son institution, le mariage offre des inconvéniens, comme tout ce qui sort de la main des hommes; mais, s'il n'existait pas, que deviendrait l'ordre social? L'homme, sans parens, sans alliés, privé des lumières et des conseils d'autrui; borné dans ses vues; dépourvu de la force et de l'ensemble, qui préparent l'exécution et assurent les succès; étranger aux émotions douces, à l'émulation, à la gloire, à l'esprit public, qui naît toujours de l'intérêt de sa famille, subordonné au bien de tous; isolé, abandonné à ses seules ressources; misérable par son indépendance, l'homme descendrait au rang des animaux, et sa faiblesse le placerait au-dessous de la plupart d'entre eux. Que serait Honorine, si le mariage n'avait consacré sa naissance? Fille obscure d'une mère ignorée, elle traînerait sa triste existence, cachée aux derniers rangs de la dernière des classes. Honorine! Honorine! *respect et reconnaissance* à l'instituteur du mariage. Que ces mots se gravent dans ta mémoire; qu'ils te soient toujours présens, dans la saison des orages.

Mais ces orages mêmes permettent-ils de raisonner, de discuter long-temps? Jouets de notre imagination et de notre cœur, nous approuvons, nous blâmons, selon que l'un ou l'autre nous persuade et nous entraîne. Oh! ce mouchoir!... ce mouchoir!

Il est parti sans me voir, sans m'écrire! ne de-

vait-il rien à l'intérêt que je lui ai marqué? A-t-il dû se soustraire à un devoir de pure bienséance? L'amour rend-il dur, ingrat?... Oh! non, non. Il sait, comme moi, les combats que me livrent sans cesse l'honneur et le devoir. Non, il n'est pas dur, il n'est pas ingrat; il a pitié de moi; il m'a ménagée : je lui en rends grace.

Oui, cette lettre eût ajouté à des maux, qui sont déja au-dessus de mes forces. Que me reste-t-il de ce mouchoir; que me resterait-il de cette lettre? le souvenir d'un sacrifice aussi pénible que le premier. Mon cœur, mon faible cœur se fût révolté, en le faisant; mais enfin je l'aurais consommé. Il m'a épargné de nouvelles angoisses : je lui en rends grace encore.

Nous voilà arrivés à ce château, qu'on disait si bien situé, si riant. Je parcours les jardins, dont on m'a tant vanté la distribution, la piquante variété. Tout cela me paraît triste, désert.

Mais l'amour maternel ne peut-il pas tout animer? ne peut-il pas suffire à mon bonheur? Un étranger l'emportera-t-il sur ma fille?... un étranger!

Honorine, des livres, peut-être quelque bien à faire, l'absence surtout... Ah! tâchons de redevenir moi. Il est bien temps que je respire.

J'ai rencontré, dans ces jardins, un site absolument semblable à celui où, pour la première fois, il tomba à mes genoux. Ce site me rappelle Brécour; les commencemens, les progrès d'une

passion funeste, et je ne peux m'en éloigner... Je triomphe encore de moi.

J'appelle le jardinier. Je fais bouleverser cette terre; je regarde, avec une joie barbare, les arbustes arrachés, le gazon renversé, la terre jetée çà et là. Quelle victoire je viens de remporter! rien de lui, plus rien de lui. *Respect et reconnaissance à l'instituteur du mariage.*

Ah! si M. de Francheville savait ce qui se passe dans mon cœur; par quels efforts soutenus je cherche à lui imposer silence, peut-être il oublierait des fautes qui ne sont pas toutes de moi; peut-être il reprendrait ces sentimens, qui ont assuré si long-temps sa félicité et la mienne. Il louerait, au moins, mon courage; il applaudirait à l'empire que je reprends sur moi... Oserais-je recevoir ses éloges? Est-ce pour lui, ou pour mon repos, que j'ai si fortement combattu? Ah! je n'ai rien à prétendre de lui, rien à lui demander : l'amour ne rétrograde jamais.

CHAPITRE XVIII.

Projet louable, sans effet.

Nos jours s'écoulent dans un calme apparent; calme sombre et mélancolique, qui ressemble au silence des tombeaux. Francheville me néglige : dois-je m'en plaindre ou m'en féliciter? Julie me laisse à Honorine et à nos études. Elle m'oblige

sans le savoir. N'est-ce pas un bien d'être seul, quand on ne peut épancher son cœur dans celui de personne?

Je suis assez tranquille. De fréquens souvenirs troublent mon repos; l'Océan et les combats effraient souvent mon imagination. Cependant mon existence est supportable. Je ne suis pas heureuse; je ne le serai jamais; mais je pourrais être plus misérable, et je suis résignée à subir mon sort, comme un malheureux, condamné à perdre la vie, reçoit une commutation de peine.

Son image vient-elle porter dans mes sens ce trouble, qui n'est pas du plaisir, mais qui n'est pas de la douleur, réunion étrange d'espérance et de désespoir, sentiment mixte, qu'on ne peut définir, et que conçoivent seulement ceux qui l'ont éprouvé? alors une réflexion désolante, mais fondée sur l'expérience que j'ai acquise, me ramène à combattre mon cœur.

Quel homme, me dis-je, a aimé plus que Francheville? Par qui a-t-il été aimé comme par moi? Des circonstances malheureuses ont altéré ce sentiment; d'autres circonstances, imprévues, inévitables, ont concouru, avec le temps, à l'éteindre tout-à-fait. Les circonstances et le temps altèrent donc tout! ils éteindront aussi cet amour violent, irrésistible, par qui seul Sainte-Luce semble exister. L'absence, la guerre, la gloire, l'ambition, hâteront peut-être cette époque. Jeune encore; mais plus âgée que lui, que serais-je, si j'avais

comblé ses désirs? La satiété, la soif du changement, des objets brillans de jeunesse, de fraîcheur, de grace, attireraient ses regards, les fixeraient, et celui-là a cessé d'aimer, qui regarde avec plaisir une autre femme que sa maîtresse. Il est humiliant d'être délaissée de son mari; il est humiliant et cruel de l'être de son amant. L'amant, habitué à lire dans les replis les plus cachés de notre cœur, sent ce que notre position a de pénible; il ne se dissimule pas que lui seul fait couler nos larmes; mais il redoute la plainte, le reproche; il veut s'y soustraire; il s'éloigne, il fuit, et, de toutes les illusions dont il a embelli quelques jours de notre existence, il ne nous laisse pas même celle qui console de la perte des autres, celle qui ne devrait rien coûter à un cœur reconnaissant, l'amitié.

Quoi! Sainte-Luce, un jour, ne serait plus même mon ami! je renonce à l'amour, à l'amant. Mais être oubliée de lui, voilà ce que je ne supporterais point. Qu'il soit heureux par une autre, avec une autre, j'en gémirai, j'en gémirai longtemps; mais qu'il reste mon ami.

Si l'indifférence de M. de Francheville convient assez à ma manière actuelle d'être, elle ne m'en paraît pas moins inconcevable. Dans quelque position que soit une femme, elle tient à sa beauté. Ce genre de vanité est né avec nous; il se développe avec nos charmes; il leur survit très-souvent, parce qu'on vieillit sans s'en apercevoir, et

qu'il est un âge où on cesse de se voir ce qu'on est; mais où on se voit ce qu'on voudrait être, ce qu'on regrette de n'être plus. Si je ne m'abuse pas, je n'ai rien perdu encore. Mes traits ont acquis de la dignité; ils ont conservé leur finesse, et ce qu'ils avaient de piquant, et j'aurais pu paraître, avec éclat, dans ces antiques jeux, où l'on dépouillait la beauté du voile de la pudeur... Je suis sa femme!

Je ne suis pas celle de Sainte-Luce, et je crains de ne pouvoir le fixer!... Je ne le désire pas, vous le savez, mon Dieu!

Mais le repos de M. de Francheville est-il apparent ou réel? Le besoin de l'amour physique s'est-il éteint avec l'amour moral? Je ne saurais le penser : il n'a pas quarante ans. Quelle est donc celle près de qui il retrouve son cœur? Seul ici, avec l'insensible, la froide Julie, chercherait-il à lui communiquer une ame? l'a-t-il déja animée de la sienne, ou descend-il jusqu'à mes femmes? Je le connais : l'idée de ce dernier genre de faiblesse le révolterait.

Cependant qu'étais-je à Chantilly?... Ah! la circonstance, une surprise de l'amour ont tout fait. Mes femmes, d'ailleurs, sont si peu intéressantes!

Mais Julie n'est pas belle; elle est à peine jolie. Mais elle est si jeune; elle a presque son innocence. Son cœur est neuf, et les hommes se plaisent à réduire ces cœurs-là.

Elle connaît, dans tous ses détails, l'aventure

de madame de Soulanges, et elle doit chercher à se garantir de la séduction; elle sait qu'après elle viennent l'inconstance, l'abandon, quelquefois le mépris. Eh! qui de nous ne se croit pas fort au-dessus de ses rivales? qui de nous ne se flatte d'être l'objet d'une heureuse exception?

Mais elle a si peu de sensibilité... Eh! quel cœur n'animerait-il pas, quand il veut déployer ses moyens de plaire? Jusqu'ici elle a été sage... est-ce une raison pour l'être toujours?

Se pourrait-il que Francheville oubliât sitôt les malheurs qu'a causés sa liaison avec madame de Soulanges! Julie est ici maîtresse absolue de ses actions, il est vrai; mais elle tient à une famille, qui ne nous pardonne pas d'avoir voulu la remplacer dans les soins, l'affection, l'appui qu'elle devait à cette jeune femme. La confiance trompée, les devoirs de l'hospitalité méconnus, serviraient de prétexte légitime à un éclat plus terrible, plus dangereux que celui qu'a fait Soulanges. M. de Francheville ne redoute-t-il pas des frères, des cousins conjurés contre lui?... Eh! que lui importe tout cela? la sagesse est, dit-on, le fruit de l'expérience : oui, pour les vieillards, qui n'en ont pas besoin.

Peut-être aucune de ces idées n'a-t-elle de fondement. Est-ce le dépit, la curiosité qui me les suggère? Je ne sais. Que gagnerais-je, d'ailleurs, à descendre dans mon cœur? ce n'est pas Francheville que j'y trouverais.

Ah! tout est ligué contre moi, tout, jusqu'à ce misérable journal. Il parle de Sainte-Luce; il en fait l'éloge le plus complet. Encore une victoire, plus éclatante que la première. Des graces nouvelles en sont la récompense. La générosité, la modestie du héros ajoutent à sa gloire... C'en est trop, c'en est trop. Il faut que tout cela finisse. Il faut prendre des mesures, promptes et irrévocables. Je veux m'ôter jusqu'à l'espoir de faillir. Je l'armerai, contre moi, de toute la rigueur du devoir que je vais lui imposer.

Mes démarches, d'ailleurs, éclairciront mes doutes sur la nature des relations qui existent entre Julie et M. de Francheville. Je vais le trouver. Je m'enferme avec lui dans son cabinet; je lui parle avec courage et franchise. Je me sens plus forte en raisonnemens, à mesure que je développe mes idées. Je lui représente que l'amitié exclusive que nous accorde madame Ducayla, ne doit pas suffire à une femme de son âge; que nous ne devons pas consentir à ce qu'elle vive uniquement pour nous; que notre amitié même nous impose la loi de sacrifier quelque chose à sa plus grande félicité; que peut-être elle désire, elle attend notre aveu pour disposer de son cœur. « Sainte-Luce, ajoutai-je, n'est pas chef d'escadre; « mais, à vingt-un ans, il est capitaine de vais- « seau. La plus brillante carrière est ouverte de- « vant lui, et quelle que soit la femme qui l'épou- « sera, elle ne peut déroger. Il n'a pas de bien;

« mais la fortune suit toujours la gloire. Julie d'ail-
« leurs est assez riche, pour ne pas s'arrêter à cette
« dernière considération. Sainte-Luce a tout ce
« qu'il faut pour plaire, et ses qualités sont aussi
« remarquables que ses agrémens personnels. Il
« n'est pas possible que Julie refuse ce parti, si
« vous jugez convenable de lui en parler, ou si
« vous m'autorisez à lui en faire la proposition. Je
« me charge d'obtenir le consentement de Sainte-
« Luce. Il résistera; mais je ferai de lui un excel-
« lent mari, comme j'en ai fait un héros : je lui
« dirai, *je le veux*.

« Il s'attachera facilement à une femme jeune
« et aimable; il m'oubliera insensiblement. Je me
« pénétrerai du respect dû à des nœuds que j'aurai
« formés; l'absence, le temps, la raison, arrache-
« ront de mon cœur un sentiment qui me mine
« et me tue; que vous devez m'aider à combat-
« tre, à détruire, et auquel vous m'abandonnez
« cruellement. Faites pour l'amitié ce que vous
« refusez à l'amour. Je ne vous en inspire plus,
« je le sais; mais je suis convaincue que chaque
« jour ajoute à mes droits à votre estime; vous
« n'avez pas celui de me la refuser, et l'estime est
« un sentiment honorable, auquel il est possible
« de se borner. Ce sentiment peut suffire à deux
« époux qui ont épuisé tous les autres. Sa con-
« tinuité doit finir par ramener des affections qui
« ne sont pas de l'amour; mais qui sont plus que
« de l'amitié. Rapprochons-nous, entendons-nous,

« aidons-nous. Renoncez à cette réserve, à cette « froideur que je n'ai pas méritée. Qu'une juste « confiance leur succède. Approuvez mon projet, « contribuez à son exécution, et soyons aussi « heureux que nous pouvons l'être. »

Monsieur de Francheville m'écoutait avec une tranquillité qui ne me paraissait pas affectée. Calme et pénétrante, je cherchais, sur sa physionomie, ce qui se passait dans son cœur, et je n'y voyais rien qui pût justifier mes soupçons. Il me regardait avec bienveillance; il me souriait quelquefois, et je retrouvais cette figure enchanteresse qui a eu tant d'empire sur moi. Oui, je le crois, j'aime à m'en flatter, il me ramènerait à lui s'il voulait en prendre la peine, et pourquoi ne la prendrait-il pas, si son cœur est tranquille? « Est-il nécessaire, lui dis-je, de réfléchir long- « temps sur une proposition aussi simple, et aussi « raisonnable? Répondez-moi, mon ami. » Il se lève, il vient à moi, d'un air libre et ouvert; il me parle avec une extrême douceur. Il trouve, dans toute ma conduite, une sagesse et une prudence dignes des plus grands éloges. Il approuve le projet de marier Sainte-Luce, et il regrette que je ne lui en aie pas parlé plus tôt, parce qu'il s'en occupe depuis quelque temps, et que nous aurions agi de concert. « Je n'ai pas pensé, dit-il, « que Sainte-Luce, quelque aimable qu'il soit, « fût un parti sortable pour madame Ducayla. La « veuve d'un général, qui épouse un simple offi-

« cier, prouve plus de goût pour le plaisir, que « de respect pour les convenances. J'ai jugé que « la famille Montbrun, opulente, estimable, mais « sans aucune illustration, s'allierait volontiers à « un jeune homme qui a déja fait beaucoup, et qui « donne, pour l'avenir, les plus belles espérances. « L'affaire est assez avancée, et je n'attendais « qu'une réponse définitive, pour vous engager à « écrire à Sainte-Luce. — Avez-vous instruit Rose « de votre dessein? — Pas encore. — Il est cepen- « dant nécessaire de la pressentir. — Elle obéira « à ses parens. — Il ne sffiut pas qu'elle obéisse; « il faut qu'elle soit heureuse... quelques années « au moins. — Peut-elle ne pas l'être avec Sainte- « Luce? Je vous le demande, madame, et je m'en « rapporte à votre jugement. »

Je n'avais rien à répliquer. Je trouvai seulement assez extraordinaire que M. de Francheville, qui connaît ma sincère affection pour Rose, ne m'eût pas prévenue de son projet. Je ne jugeai pas à propos de faire d'observations à cet égard. D'ailleurs, d'un côté, ou de l'autre, mon but se trouvait rempli. Sainte-Luce se mariait, m'oubliait dans les bras d'une femme intéressante, et j'ai toujours cru qu'il n'est pas en nous d'aimer longtemps seul. J'entrevoyais enfin le repos, après une longue suite d'orages, et je ne prévoyais pas ce qu'il devait me coûter.

Le projet de marier Sainte-Luce à Rose était réellement plus convenable que le mien, et j'en

convenais volontiers, depuis que j'avais cessé de soupçonner madame Ducayla. Comment aurais-je conservé quelques idées à cet égard? Le ton aisé avec lequel Francheville m'avait parlé des deux jeunes femmes, de la différence de leur position, de la probabilité du succès de ses démarches, les avait entièrement dissipées. Je le connaissais l'homme du monde le moins capable de dissimuler. Au premier mot que je lui ai adressé sur sa liaison avec madame de Soulanges, n'a-t-il pas tout avoué, tout réparé? Ne se serait-il pas trahi, quand je lui ai parlé de marier Julie, s'il avait quelque chose de particulier avec elle?... Oui, mais ses sens, si calmes aujourd'hui, si effervescens il n'y a que quelques mois... peut-être cette effervescence était-elle l'effet de l'amour; peut-être une forte exaltation produit-elle, dans les hommes, l'abus de leurs forces, et la nécessité du repos réparateur. Et moi, n'étais-je pas ardente, impétueuse comme lui? Que sont devenus ces désirs, sans cesse renaissans, cette soif brûlante de volupté? je m'abuse. Si je ne les éprouve plus auprès de M. de Francheville, n'ai-je pas retrouvé l'amour et tous ses feux dans cette chambre, à l'aspect de ce mouchoir ensanglanté... Mon mari est-il véritablement, auprès d'une femme qui l'intéresse, ce qu'il est auprès de moi, et à quelle autre que Julie se serait-il attaché? il ne sort pas du château, et parmi les femmes que nous y recevons, il n'en est aucune qui puisse

lui plaire... Eh! laissons tout cela. N'ai-je pas assez de mon amour, de la douleur que me cause l'éternelle séparation que j'ai moi-même provoquée, sans chercher à me créer encore des peines chimériques? Ici, mon amour-propre seul est affecté. Comment puis-je entendre ses murmures, lorsque mon courage, ma résignation suffisent à peine au coup terrible que je viens de me porter?

C'en est fait, je ne le verrai plus. Je ne fixerai plus ses yeux, si doux et si expressifs à la fois. Je n'admirerai plus ce teint, dont la plus jolie femme pourrait s'enorgueillir. Je ne recueillerai plus ces mots sans suite, sans liaison, ces soupirs brûlans, qui peuvent seuls exprimer une passion, que rien ne peut décrire... Il se mariera, et j'ai eu la force de le vouloir!

Ah, Rose, Rose! que ne donnerais-je point pour être toi! Si du moins j'étais libre!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! éloignez de moi cette fatale pensée. Ne permettez pas que j'oublie à quel prix je peux recouvrer ma liberté. Mon bienfaiteur, mon époux, le père de mon enfant!... Ah! qu'il vive; qu'il me ferme les yeux; que je sois, jusqu'au dernier moment, digne de ses regrets; qu'il accorde une larme à ma mémoire.

Honorine, Honorine, tu liras ceci; tu frémiras du vœu atroce qui m'est échappé... Oh! ne hais pas ta mère. Vois avec quelle horreur elle repousse une pensée, indigne d'elle et de toi. Profite surtout de son exemple. Préviens, je te le ré-

pète, je te le répéterai sans cesse, préviens les passions délirantes. Fuis, fuis devant l'homme que tu fixes avec intérêt, s'il n'est pas ton époux, ou s'il ne doit pas le devenir.

Je vais me mettre dans l'heureuse impuissance de rétrograder; je vais écrire à Sainte-Luce, le supplier de se sacrifier à ma tranquillité; je lui ferai l'éloge de Rose, de ses charmes, de sa candeur, de sa sagesse. Je lui recommanderai le bonheur de mon amie, le sien surtout... le sien! ah! puisse-t-il le trouver loin de moi!

Qu'ai-je écrit? quelles expressions me sont échappées! ce n'est pas la raison qui conseille; c'est l'amour brûlant, impétueux, qui ordonne l'indifférence. S'il reçoit cette lettre, il part, il vole; il vient tomber à mes pieds... peut-être dans mes bras.

Et mes larmes, qui inondent ce papier, qui le rendent illisible... que de garans de ma faiblesse!... Il n'en connaîtra pas l'excès; il me mépriserait peut-être... Me mépriser! ce mot me rend du courage; je mets ma lettre en morceaux. Je n'écrirai plus à cet homme-là; il est impossible que je lui écrive.

M. de Francheville, qui a conduit cette affaire, le disposera à la terminer. Cette marche d'ailleurs est plus régulière. Il sera moins facile à Sainte-Luce de résister à mon mari qu'à moi : il n'osera lui opposer l'amour que lui inspire sa femme, et cet amour seul peut lui faire refuser une jeune

personne intéressante, et une dot considérable.

Une lettre... elle est de madame Montbrun. Elle m'annonce, sans doute, son entier acquiescement aux propositions de M. de Francheville... Je frissonne... ma main tremble... lisons.

Ciel! ô ciel! elle me fait part du mariage de sa fille avec un riche négociant de Marseille. Pas un mot de Sainte-Luce, ni des prétendues ouvertures de M. de Francheville. Je suis jouée, trompée par lui, et par Julie.

Aurais-je pu le penser?... Ah! si la conscience d'un honnête homme lui reproche une première faute, elle s'apaise bientôt par l'habitude des rechutes, et lorsqu'elle se tait, l'astuce, la dissimulation, la perfidie, ne coûtent plus rien. M. de Francheville ne peut consentir à ce que madame Ducayla se marie, et, pour éloigner mes soupçons, il m'a parlé de Rose, il me l'a proposée; peut-être en ce moment il écrit à sa famille.

Mais Julie! Julie! feindre avec cette facilité, ce naturel! se posséder au point de paraître toujours froide, insouciante! me parler amitié, reconnaissance! me donner, sans rougir, sans se déceler, ces marques d'affection que je croyais si sincères! Le masque qu'elle a pris ne lui pèse point, et elle n'a pas vingt ans? Que ferait de plus une femme, passant, continuellement, d'une intrigue à une autre, et parvenant enfin à ce point de dégradation qui ne permet plus de la sentir?

Insensée que je suis! je gémissais, il y a un

instant, sur la barrière insurmontable, éternelle, que j'élevais entre Sainte-Luce et moi; elle tombe, et je me plains! je ne le verrai plus, je l'espère, je le crois; mais mon imagination, ardente et trop fidèle, ne me le présentera plus dans les bras d'une autre, lui prodiguant... Cette idée déchirante cesse de me poursuivre. Sais-je, hélas! combien de temps j'aurais pu la supporter?

Oh! non, non, ce sentiment affreux ne pouvait être durable. Il m'eût emportée, ou il se fût éteint avec l'espoir. Le repos était là, entre la tombe et mon cœur : j'étais sûre de le trouver quelque part.

Eh! n'ai-je pas fait, pour me le donner, tout ce qui était en mon pouvoir? Par quelle fatalité mes efforts, les plus louables, et les plus pénibles, sont-ils toujours vains? Quelle est la main qui s'oppose constamment à leur succès? Celle même qui devait les provoquer, les diriger, me soutenir, me protéger contre Sainte-Luce, est contre moi.

Et cette Julie, qui s'est emparée de mes droits, qui en jouit avec sécurité, qui à chaque instant insulte à ma confiance, s'est-elle flattée que le voile, dont elle s'enveloppe, serait toujours impénétrable pour moi? Ne sait-elle pas que le hasard sert les hommes autant au moins que leur prévoyance? N'a-t-elle pas craint ces circonstances, qui éclairent d'autant plus qu'on ne cherchait pas la lumière? Ne redoute-t-elle pas un

éclat, auquel mon cœur ne me porte point; mais que je dois à ma délicatesse? Puis-je souffrir, sous mes yeux, dans ma propre maison, un scandale qui peut durer des années encore; qui sans doute est connu de mes gens; qui me rend l'objet de leur pitié, et la risée de ceux qui m'outragent, et me bravent? Non, la modération, l'indulgence ne doivent pas être portées jusqu'à la faiblesse et la pusillanimité. Je vais passer chez Julie. Je lui adresserai de justes reproches. Je lui enjoindrai de porter ailleurs son ingratitude et son inconduite.

Mais quelles seront les suites de cette explication orageuse? Julie se rapprochera de M. de Francheville; ils s'uniront contre moi; ils cesseront de se contraindre; il ne me sera plus permis de rien ignorer; je me serai mise dans la nécessité de sortir de chez moi, ou de tout voir.

Je ne suis pas dans une position à juger de sang-froid, à raisonner mes démarches. Attendons. Je peux gagner beaucoup en différant; la précipitation ne remédie à rien. Je fais appeler Honorine. Je passerai avec elle le reste de la journée; je reposerai près d'elle... si je peux trouver le sommeil. Les sensations les plus douloureuses se dissipent à l'aspect de cette aimable enfant. Oui, je reposerai. Demain, plus calme, je retrouverai mon jugement, et je le prendrai pour guide.

CHAPITRE XIX.

Elle part.

Je n'ai pas dormi. Sainte-Luce, M. de Francheville, Julie, m'ont alternativement tourmentée. L'insomnie a du moins cet avantage, qu'en fatiguant la tête, elle la rend incapable de prendre un parti violent, et il est toujours temps d'en venir là.

Madame Ducayla se fait annoncer chez moi. Si matin! a-t-elle lu hier, sur ma physionomie, quelque chose de ce qui se passait dans mon ame? Prétend-elle se justifier, ou plutôt se flatte-t-elle de m'abuser encore? Quelle audace! possédons-nous, et écoutons.

Elle est timide, embarrassée; elle n'ose lever les yeux sur moi. Oh! elle a raison. Elle se rend justice.

« Madame, j'ai des aveux pénibles à vous faire. » Je le crois. « Vous m'avez reçue chez vous, comme « une fille chérie; vous m'avez prodigué votre ami- « tié et vos soins. Vous m'en jugez maintenant in- « digne : je dois vous éclairer, pour votre repos, « et le mien.

« Le crime n'est point dans l'amour; mais dans « les pensées, dans les désirs qu'il provoque, dans « les actions qui en sont la suite, et à cet égard je « n'ai rien à me reprocher. — Quoi! madame...—

« Écoutez-moi, je vous en supplie. Ne m'inter-
« rompez plus.

« Les attentions, les prévenances, les égards de
« M. de Francheville, pendant les premiers mois
« de mon veuvage, m'ont inspiré pour lui une af-
« fection sincère. Son amabilité, les graces de son
« extérieur, ont insensiblement changé la nature
« de ce sentiment; il est devenu plus vif, plus
« tendre, plus profond. Il ne ressemblait en rien
« à ce que j'avais senti pour M. Ducayla, et cette
« différence seule eût fait naître des alarmes, dans
« le cœur d'une femme, qui aurait eu quelque ex-
« périence. Mais je ne connaissais pas l'amour. Je
« n'avais lu aucun de ces ouvrages, qui en pei-
« gnent les délices et les dangers. Je me laissais
« aller à la douceur d'un penchant, qui répandait
« sur ma vie un charme inexprimable. Je ne de-
« mandais rien; je ne désirais rien. Ce que j'éprou-
« vais suffisait à mon bonheur.

« La liaison de M. de Francheville avec madame
« de Soulanges m'a vivement affectée. Je me suis
« interrogée, je me suis examinée, et je suis res-
« tée convaincue que la jalousie n'existe pas sans
« amour.

« Alors je me suis reproché un sentiment, at-
« tentatoire à vos droits; je me suis accusée d'in-
« gratitude, et j'ai pris la résolution de retourner
« au sein de ma famille, de ma famille qui ne
« m'aime pas, dont je n'avais pas même de bons
« procédés à attendre. Je sentais que j'allais rem-

« plir un devoir, et cette seule idée a suffi pour « me faire persévérer dans mon dessein.

« Je ne pouvais l'exécuter seule. C'est à vous « que je devais me confier; je le savais, je l'avoue; « mais je redoutais votre pénétration, et je vou- « lais emporter votre amitié et votre estime. Je « me suis adressée à M. de Francheville, dont la « légèreté me rassurait; j'ai imaginé des motifs. Il « les a combattus, avec un flegme qui comman- « dait la confiance, et une force de raisonnement, « qui m'a laissée sans défense. Pas un mot de sa « part, qui annonçât la plus légère préférence en « ma faveur. C'était l'amitié désintéressée, qui gui- « dait l'inexpérience. Vous l'avouerai-je, madame? « Je me suis intérieurement applaudie d'être vain- « cue; j'ai cru avoir fait ce que la vertu la plus « rigide exigeait de moi, et je me suis livrée au « plaisir indicible de vivre encore auprès de M. de « Francheville.

« C'est au moment de notre arrivée en ce châ- « teau, que cette inclination a cessé d'être inno- « cente, sans pourtant devenir coupable. M. de « Francheville ne prononçait pas le mot *amour;* « mais son maintien, son regard, son accent, son « langage, tout respirait, exprimait ce sentiment. « Je pénétrais jusqu'au fond de son cœur, et je « m'abusais jusqu'à croire que je pouvais entendre « tout ce qui n'était pas un aveu formel.

« Quelquefois, dans le silence de la nuit, je ré-

« fléchissais à ma position et à ma conduite. Je ne « pouvais me dissimuler que votre mari perdait « envers vous ce qu'il m'accordait d'affection. Mais « j'avais remarqué l'affaiblissement sensible de la « vôtre. Je vous voyais tranquille, uniquement « occupée de votre Honorine; je vous croyais heu- « reuse. Le calme de mes sens m'inspirait, sur l'a- « venir, une sécurité entière, et j'ai tiré, de mes « observations, cette conséquence, que je pou- « vais m'abandonner, sans scrupule, aux douceurs « d'une inclination, qui ne nuisait à personne.

« Ce raisonnement est d'une femme faible, qui « cherche à se faire illusion. Nulle ne peut prévoir « jusqu'où l'entraîneront l'amour et les circon- « stances. Un homme d'esprit ne se trompe pas « sur les sentimens qu'il inspire; il sait qu'il dé- « pend de lui d'y ajouter à chaque instant par les « graces, l'amabilité et tous les genres de séduc- « tions; qu'il est une époque où celle, dont il a « subjugué le cœur, ne peut s'offenser d'un aveu « positif, et que tôt ou tard sa faiblesse doit la lui « livrer.

« Telle est la conduite circonspecte et raisonnée « qu'a tenue M. de Francheville. Dès qu'il s'est « cru sûr de moi, il s'est déclaré avec l'impétuosité « que vous lui connaissez. Soupirs brûlans, ex- « pressions délirantes, supplications, obsessions, « il a tout employé contre moi. Depuis quelques « jours, il ne me laisse pas un instant à moi-

« même, et, je vous prie instamment de me croire,
« il me semble que je l'aime moins, depuis qu'il
« m'a convaincue du danger de l'aimer.

« — Hier soir, vous avez oublié sur votre bu-
« reau une lettre de madame Montbrun. M. de
« Francheville l'a trouvée, et il est venu frapper
« à ma porte de manière à me faire craindre un
« éclat fâcheux, si je refusais de lui ouvrir. Je l'ai
« reçu.

« Voilà, me dit-il d'un ton effrayant, une lettre
« qui prouve à madame de Francheville que je lui
« en ai imposé. Elle m'avait proposé de vous ma-
« rier à Sainte-Luce, et je perdrais mille vies,
« si je les avais, avant de vous voir en la possession
« d'un autre. J'ai opposé à ce projet des difficultés,
« des défauts de convenances, inutiles à détailler,
« et, pour éloigner entièrement cette idée, j'ai dé-
« claré que le mariage de ce jeune homme avec
« mademoiselle Montbrun, était avancé au point
« de ne me plus permettre de reculer. J'allais en
« effet faire les démarches nécessaires pour hâter
« cette union. La lettre que voilà annonce clai-
« rement, à une femme pénétrante, que j'ai de
« puissantes raisons pour vous conserver près de
« moi, puisque je suis descendu au mensonge pour
« y parvenir, et ces raisons ne sont que trop fa-
« ciles à deviner. Mon secret est découvert, ma-
« dame, et il tient au vôtre. Vous m'aimez comme
« je vous aime; nos intérêts sont communs; unis-
« sons nos forces, nos moyens, et surtout nos

« cœurs. Ne m'opposez pas de vieux argumens, « que je ne veux pas entendre, et qui n'ont d'au- « torité que sur les gens sans passions. Donnez- « vous à moi sans réserve, et, fort de mon bon- « heur, je réprimerai les plaintes, les murmures, « si madame de Francheville s'en permettait. Je « lui continuerai, au contraire, mes égards et mes « soins, si elle a le bon esprit de ne rien voir, et « si elle veut borner ses jouissances au souvenir « de M. de Sainte-Luce.

« Que de choses j'avais à répondre! J'étais in- « dignée, surtout, qu'un homme osât établir sa « maîtresse arbitre du sort de sa femme, et à quel « prix, bon Dieu, M. de Francheville mettait-il « votre tranquillité! Je suis restée muette d'éton- « nement et de frayeur. Il a pris mon silence pour « un acquiescement à ses vues; il s'est élancé... « J'ai rassemblé toutes mes forces; je l'ai repoussé; « je me suis jetée sur le cordon de ma sonnette. « Il est sorti en proférant quelques mots que je « n'ai pu distinguer; mais qui m'ont paru expri- « mer la menace.

« Voilà, madame, ce que j'aurais continué de « vous cacher, si M. de Francheville avait conservé « la modération, qui a si long-temps entretenu ma « sécurité; ce que j'ai cru devoir vous apprendre, « parce que cette lettre changera, je le crains, vo- « tre situation respective à tous deux; parce qu'il « est indispensable que vous préveniez des pro- « cédés désobligeans; qu'au moins vous en con-

« naissiez la cause, et que vous usiez du droit de « les repousser.

« Je suis, moi, irrévocablement, décidée à cesser « d'être l'objet de vos craintes, et celui des espé- « rances de M. de Francheville. Je sortirai de cette « maison, dont me bannit la violence d'une pas- « sion, qu'il ne sait plus maîtriser. Je n'ai pas dé- « terminé encore le lieu de ma retraite, et, quel « qu'il soit, j'y serai poursuivie par des chagrins iné- « vitables. Je m'en consolerai, en pensant que mon « éloignement seul pouvait opérer uue sorte de « rapprochement entre vous et M. de Francheville. « Je n'ai jamais fait de sacrifices; mais je conçois « qu'il en est, qui ne sont pas sans quelque dou- « ceur, quand on les offre au devoir et à l'amitié.

« Je ne crois pas que M. de Francheville con- « sente à mon départ, et je ne dirai rien, je ne « ferai rien qui lui permette de pénétrer mon des- « sein. Il part demain pour Châlons, où il va re- « nouveler ses baux. Je profiterai de cette circon- « stance favorable pour lui échapper. Vous voudrez « bien m'aider dans mes dispositions; vous me « donnerez des conseils pour l'avenir; vous sou- « tiendrez mon courage, au moment où je m'éloi- « gnerai de ce qui me sera long-temps cher, et « vous me rendrez la justice de penser qu'une « femme qui a été faible, ne part pas, et que celle « qui aime et qui fuit, est incapable de le devenir. »

Je trouve dans la conduite de madame Ducayla une franchise, une noblesse, qui dissipent les

préventions défavorables que j'avais conçues. Je lui rends, à l'instant, mon estime et mon amitié. Je l'embrasse avec tendresse, et je l'engage pour elle, plus encore que pour moi, à tenir fortement à son projet. Je n'ai plus rien à attendre de M. de Francheville; elle a tout à espérer de sa jeunesse, de sa fortune, du rang que lui a donné son mari, et surtout de ses graces, que je ne lui conteste plus, depuis que je connais son innocence.

Sa situation et la mienne ont des rapports si directs, qu'il nous est impossible de n'en pas faire le rapprochement. Aimantes toutes deux, et toutes deux condamnées à combattre, à réprimer notre cœur, nous nous attendrissons jusqu'aux larmes, et bientôt nous nous livrons au triste plaisir d'en verser avec abondance. Cette femme, que je croyais froide, et à peu près insensible, peint l'amour et ses douleurs, non tels que je les éprouve, mais avec un ton si insinuant, un charme si vrai et si doux, que je passerais des heures à l'entendre, si la nécessité de cacher notre intelligence ne nous forçait à nous séparer.

Il a été convenu, avant de nous quitter, que nous garderons un secret absolu sur ce qui vient de se passer, et que Julie se retirera chez madame Montbrun. Elle habite toujours la ville où mon mari a été frappé de la disgrace la plus éclatante : il n'est pas probable qu'il ose jamais s'y présenter.

J'ai exigé de madame Ducayla qu'elle lui écrivît avant son départ; que sa lettre fût conçue de ma-

nière à éloigner le soupçon que j'ai connu son projet, et que je l'ai favorisé. Les hommes effervescens sont toujours dans les extrêmes. M. de Francheville ne s'en tiendrait pas à l'indifférence, et je ne veux pas qu'il me haïsse.

Nous touchons au moment de la crise; voici l'heure de déjeuner. Des gens indifférens s'amuseraient de voir deux époux se craignant, s'observant, attendant les coups, cherchant à les prévenir. Il est trop vrai que le désespoir de l'un est la jouissance de l'autre : le misérable qui va expier un crime, n'est-il pas entouré, suivi d'une foule avide de cet affreux spectacle? et on dit que l'homme est né bon!

Je me présente, préparée à tout, décidée à laisser tomber ces traits piquans, qui échappent toujours à l'homme qui a de l'humeur, et qu'une femme ne relève jamais, sans amener une explication plus ou moins orageuse.

Julie ne lève pas les yeux. Ne rien voir, avoir l'air de ne rien entendre, ne la rendent pas impénétrable; mais l'homme passionné ne calcule pas.

La physionomie de M. de Francheville est sombre, menaçante, et cependant un certain embarras se peint dans tous ses mouvemens. Il est facile de démêler, de suivre ses sensations, à mesure qu'elles se succèdent : il peut être dangereux de l'y abandonner. Fortement agité, il va parler au hasard. Si son premier mot est offensant, et que je ne sois pas maîtresse de moi... je vais le

calmer, le mettre à son aise. Cela paraît difficile : une femme adroite, et qui a pu réfléchir un quart d'heure, joue avec la tête la plus énergique, lors même qu'elle ne peut plus rien sur le cœur.

Je parle de choses indifférentes; je prends un ton aisé et ouvert; je retrouve une teinte de gaieté. Il écoute, il répond. Il paraît me savoir gré de ne point paraître instruite; il recueille les expressions affectueuses que j'adresse à sa Julie; il me croit soumise et résignée. Il me marque des égards; il a pour moi des attentions. Sa figure se développe, s'anime; il est heureux, il est tranquille. Laissez faire votre mari; ne le contrariez jamais, et il sera charmant.

Qu'il est loin de nous ce moment, où nous nous promîmes, de si bonne foi, de n'avoir pas une pensée que nous ne nous la communiquions! Que de jeunes époux se sont fait cette promesse! En connaissez-vous qui l'aient tenue?

Nous nous séparons, selon notre usage, après le déjeuner. Je m'enferme avec Honorine; il va suivre Julie.

Elle sort, elle gagne le jardin. Elle a trouvé probablement son ton trop animé. Sans doute il marche sur ses pas... Le voici. Comme il se possède! il l'aborde avec une réserve, un calme apparent, qui tromperaient tous les hommes. Il n'y a qu'une femme qui puisse deviner son cœur.

Elle ne quitte pas la grande allée, et il ne paraît pas mécontent; il ne lui échappe aucune

marque d'impatience. Il cause avec elle, comme avec son jardinier. Il lui montre une rose... Ah! j'entends. On peut dire sans s'échauffer : C'est l'image de votre fraîcheur. Il lui fait remarquer une touffe de soucis... j'y suis encore : cette fleur est l'emblême de ce qu'il souffre. Pas mal, pas mal, pour un homme.

Julie s'arrête devant un oranger. Il n'a pas encore de fleurs; mais il est toujours vert : c'est la couleur de l'espérance. La fleur qui va naître sera celle du plaisir. Elle l'amuse, elle caresse son imagination; elle le fera partir content d'elle et de lui. Le plus adroit n'est qu'un écolier auprès de la plus ingénue.

J'avoue que j'ai la faiblesse de m'amuser beaucoup de ce petit combat, où la faiblesse se joue de la force, et qui doit finir par l'humiliation de cet homme, qui croit que rien ne peut lui résister. Ce qui me paraît plaisant aujourd'hui, m'eût arraché, il y a deux ans, des larmes amères. Que n'a-t-il pas fait pour en tarir la source; pour éteindre, dans mon cœur, jusqu'à la dernière étincelle d'un sentiment, qui eût duré autant que ma vie, s'il eût daigné le vouloir? Est-ce sa faute, à lui seul, ou cherché-je à colorer mon changement à mes propres yeux? Je ne sais; mais il est constant qu'il ne m'aime plus; qu'il aime une autre femme, et l'indifférence absolue que j'éprouve, est l'état le plus heureux que je puisse désirer.

Indifférence absolue !... oui, pour lui, mais ce jeune héros ?... hélas ! des terres, des mers nous séparent. Qu'importe pour moi, et pour le monde, que je l'aime ou que je ne l'aime pas ? Deux palmiers, plantés à une trop grande distance l'un de l'autre, se courbent l'un vers l'autre; ils ne peuvent se rapprocher.

L'amour est-il, par son essence, un sentiment immuable, qui ne fait que changer d'objet, ou périt-il réellement pour renaître ? Dans l'un ou l'autre cas, le mariage est-il selon la nature ?... J'ai déja traité cette question; je l'ai résolue, d'après les devoirs sociaux; je ne reviendrai pas sur mon jugement. Éloignons ces idées. Allons chercher Julie.

C'est M. de Francheville que je rencontre. Il m'aborde de l'air le plus aimable. Il m'annonce qu'il part le lendemain; il me demande mes ordres pour Châlons. Oh ! il est content, très-content de Julie, puisqu'il m'accable de prévenances; il le lui a promis, et il est bien aise de lui donner une certaine opinion de sa délicatesse et de sa probité. Sa probité ! il sait qu'il faut obtenir la confiance de sa maîtresse, lui persuader que l'homme, qui remplit des devoirs pénibles envers sa femme, est incapable de manquer à ceux que lui impose l'amour.

Oh ! quel coup de maître ! Je le prie de me permettre de l'accompagner avec ma fille, que je veux faire habiller. Il refusera. Il prévoit que cet

arrangement le tiendrait plusieurs jours à la ville, et il brûle de revenir. Quel prétexte prendra-t-il pour me refuser une chose aussi simple ?... Ah! c'est bien, c'est cela. Madame Ducayla s'ennuie seule ici, et il convient que je reste avec elle. Je partirai pour Châlons, lorsqu'il sera de retour. J'entends. Il compte jouir avec elle des douceurs d'un long tête à tête : cela ne sera pas.

Mon objet est rempli. Il tirera de ma proposition cette conséquence, après l'événement, que je n'aurais pas désiré partir avec lui, si j'avais préparé la fuite de Julie, et que je dusse y aider.

Le dîner est le plus agréable que j'aie fait depuis long-temps, et la raison en est simple : chacun de nous croit toucher au but qu'il se propose d'atteindre. M. de Francheville est certain de cueillir le myrte pendant mon séjour à Châlons; Julie va se soustraire à des poursuites dangereuses et alarmantes; je sauve une femme estimable; je conserve l'honneur de ma maison, et peut-être la vie de mon mari, que les parens de la jeune veuve... Toujours de tristes images! Pourquoi rembrunir l'idée flatteuse du peu de bien qu'on a fait? Le résultat de mes soins assure le repos de tous, et je veux en jouir.

Julie n'a trouvé dans toute la journée que le temps de m'adresser quelques mots. Rose, soucis, oranger, ont été en effet des symboles parlans; j'ai entendu leur langage de ma croisée. La jeune femme a permis d'espérer, et une femme sage,

qui se laisse entraîner jusque là, ne veut que retarder sa défaite, et peut-être la faire valoir. Voilà ce qu'a senti M. de Francheville. Il partira ivre de joie, dit-il; il reviendra sur les ailes de l'amour.

Il est à peine jour, et j'entends les gens de la maison aller et venir, tout précipiter pour lui faire gagner une heure. Je l'ai éprouvé : le cœur compte les minutes, les secondes. Qu'elles sont longues, quand on attend le bonheur ! elles sont éternelles quand on l'a perdu.

La voiture roule, s'éloigne. Julie entre chez moi. Il a voulu prendre congé d'elle. C'est le dernier adieu, l'adieu éternel.

Je me lève. Je passe chez elle; je lui indique l'endroit, où Philippe a retiré ses malles vides; les armoires, où j'ai fait serrer un assez grand nombre de choses, qui ne sont pas à son usage journalier. Je l'engage à tout emporter, jusqu'à la moindre bagatelle : je me rappelle l'effet de ce mouchoir... Oh ! je désire bien sincèrement que la raison reprenne sur lui tous ses droits, et qu'il oublie promptement une femme, qui ne doit pas, qui ne veut pas être à lui.

Qu'il oublie !... Eh ! puis-je oublier, moi... Oui, je le plains de tout mon cœur, et comment m'en défendre, pendant le courant d'une journée, où je ne dis pas un mot, où je ne fais pas un mouvement qui ne tende à l'affliger ? Il ne me plaint pas, lui... Qu'importe ? sa pitié me rendrait-elle plus heureuse ?

J'ai développé, à Julie, les moyens qui m'ont paru les plus certains pour assurer sa fuite. Sa femme de chambre, dont elle est sûre, descendra les malles chez elle, pendant que nous déjeunerons. A l'issue du déjeuner, elles emballeront tout. J'occuperai les domestiques, de différens côtés, pour qu'ils n'entendent rien de l'espèce de désordre que causent toujours ces dispositions précipitées. Je n'entrerai pas chez Julie, je me montrerai partout, et à tout mon monde, je travaillerai avec Honorine dans le jardin. Travailler !... j'en aurai l'air.

A la chute du jour, la femme de chambre ira à la Ferté, qui n'est qu'à une petite lieue du château. Elle en ramènera une voiture et quatre bons chevaux, qui arriveront à minuit, et au petit pas, sous les murs du parc. Thérèse introduira les postillons; ils enlèveront les malles sans bruit; ils les chargeront devant et derrière la voiture. Ils guideront Julie dans l'obscurité; elle partira ventre à terre. Elle sera à Paris à la pointe du jour. Elle y achètera une chaise de poste, dans laquelle, sans s'arrêter un moment, elle continuera sa route sur Marseille.

Afin de paraître étrangère à tous ces mouvemens, je feindrai que le grand air, le soleil, auxquels j'aurai été exposée toute la journée, m'ont donné une migraine. Je me retirerai chez moi; je me coucherai, et, sous différens prétextes, je retiendrai mes femmes, dont le témoignage pourra m'être utile plus tard.

Julie vient me voir de temps en temps, dans l'allée où je me suis établie. Je fais travailler mes femmes près de moi; je parais les diriger. Je ne vois rien de ce qu'elles font. Je ne vois que cette pauvre Julie, toujours plus triste, à mesure que ses dispositions avancent.

Nous dînons, elle, Honorine et moi. Nous ne pouvons nous dire un mot : mes domestiques sont là. Souvent des larmes viennent mouiller sa paupière. Dix fois j'ai senti les miennes prêtes à s'échapper. Nous nous regardons alors : c'est parler.

Dans la situation d'esprit où nous sommes, la table est sans attraits. Nous abrégeons le repas; nous nous levons. Je passe mon bras sous celui de Julie; elle se laisse conduire au jardin. J'engage de petits jeux, et pendant que ma fille et mes femmes s'y livrent tout entières, j'entraîne Julie dans le fond des bosquets. Je combats sa douleur par les réflexions que me dictent mon jugement et mon amitié. Je parle raison, moi qui, par intervalles, suis totalement privée de la mienne! l'infortunée! « Que je souffre, me dit-« elle enfin! — Ma chère amie, il faut qu'une « femme passe sa jeunesse dans les sacrifices, ou « sa vieillesse dans les regrets. »

J'abrége une scène qui ne peut que l'attendrir de plus en plus, et elle a besoin de toute son énergie. Je l'embrasse avec tendresse; je m'échappe de ses bras, et je la laisse éplorée. Je rejoins les joueuses, et je la vois de loin, regagnant

le château, la tête baissée, les bras tombans. Sa démarche est incertaine; ses genoux semblent ployer sous elle. Tout à coup elle s'arrête; sa tête se relève, ses yeux se portent sur les croisées de l'appartement de M. de Francheville; elle les y fixe pendant quelques secondes, et, s'arrachant, de là, avec effort, elle rentre, et elle cherche encore, de dessous le péristyle, ces croisées qu'elle ne verra plus. Elle leur dit de la main un éternel adieu.

Je tremble que mes femmes démêlent, dans mes traits, un trouble qui va toujours croissant. Je m'efforce de jouer... je ne le peux. Je n'ai qu'une ressource : c'est de commencer à l'instant le rôle, auquel je me suis préparée pour le soir. Je me plains d'un violent mal de tête. Honorine accourt à moi; elle s'inquiète, elle me caresse. Chère enfant ! je te trouve toujours à propos.

A peine suis-je rentrée chez moi, que je vois Philippe monter à cheval. Où va-t-il sans mes ordres, sans s'informer si je n'ai pas besoin de ses services ? Aurait-il entrevu quelque chose ? Thérèse connaîtrait-elle le secret de sa maîtresse ? L'aurait-elle trahie ? Philippe veut-il se faire, auprès de son maître, un mérite de sa découverte ? Va-t-il prendre des chevaux à la poste, courir sur les traces de M. de Francheville, le ramener... Mes forces m'abandonnent. Je ne sais à quelle idée m'arrêter.

Cette incertitude est insoutenable. Je hasarde tout pour y échapper. Je passe chez Julie.

Que vois-je? Qu'allons-nous devenir? Thérèse, au lieu de finir d'arranger les malles, pendant que nous étions au jardin, a défait celles qui étaient prêtes et fermées. Elle aime Philippe, elle en est aimée; elle n'a pu se résoudre à s'en séparer. Témoin des empressemens, non équivoques, de M. de Francheville, elle n'a trouvé qu'un moyen de conserver son amant : c'est de lui découvrir les sentimens de son maître, et la résolution de Julie. Voilà les aveux que madame Ducayla et moi venons de lui arracher, par les menaces et les promesses.

Les malheureux ! que n'ont-ils parlé plus tôt! Philippe eût suivi cette fille; on les eût chargés d'or.

« Ma chère Julie, il n'y a plus rien à ménager, « et il n'y a pas de temps à perdre. Il faut partir « à l'instant même. J'attendrai l'orage. C'est sur « moi qu'il éclatera; j'aurai la force de le sup- « porter. »

Je fais venir mes gens. J'ordonne qu'on prépare la diligence, qu'on remplisse les malles, qu'on les place; je suis ces différentes opérations; je double l'activité de chacun. Une heure n'est pas écoulée, et mes ordres sont exécutés. La voiture est à la porte. Julie se jette dans mes bras; je l'y presse; elle ne peut s'en détacher. Je

la conduis, je la soutiens, je la porte; elle est dans la voiture. Thérèse y monte en pleurant. Larmes tardives, qui ne peuvent rien réparer!

Elle est partie. Je rentre chez moi. Je m'y enferme, effrayée de ma position. Je voudrais élever un mur entre M. de Francheville et moi.

CHAPITRE XX.

Où en suis-je?

Me voilà seule, sans secours, sans espérances, sans autre consolation que la droiture de mes intentions. Cela seul devrait me suffire, et je sens qu'une conscience pure est quelquefois un vain refuge. Je redoute le moment de son retour, au-delà de toute expression. Que lui répondrai-je, quand il me redemandera sa Julie?

Je compte les heures, les minutes, les secondes. Si son domestique a fait diligence, si je calcule juste, il peut être ici dans deux heures. Dans deux heures, tout sera terminé, jusqu'à mes larmes; je n'aurai plus rien à appréhender, et cependant mes craintes augmentent, à mesure que l'instant approche! Faibles et crédules parens, qui pensez tout faire pour votre fille, en la portant à la fortune et aux honneurs, lisez et réfléchissez. L'homme qui élève une femme jusqu'à lui, donne à ses droits une extension illimitée; il ôte à son épouse jusqu'à l'idée d'une résistance

légitime. Elle porte des fers dorés : ce sont toujours des fers. Honorine épousera son égal.

Et cet égal n'est-il pas encore le maître? Celle même qu'un fol amour jette dans les bras de son inférieur, n'est-elle pas aussi maîtrisée? Qu'est-ce donc que le mariage?... Je suis mariée : des raisonnemens ne servent plus à rien.

Je suis mariée, et j'ai été si heureuse de l'être! Félicité, illusion fugitive et trompeuse, après laquelle courent tous les hommes, même après avoir été vingt fois abusés, qu'êtes-vous en dernière analyse, ou plutôt qu'est la vie? Un fardeau, qui laisse quelques instans de relâche, et qui n'en est que plus pesant, quand on l'a repris.

J'entends le bruit de plusieurs chevaux... Ils entrent au grand galop, dans la première cour... C'est lui. Il a couru à franc étrier, pour gagner une heure. Mon sang se glace... Un frisson agite tous mes membres; une sueur froide coule de mon front... Je me traîne à ma porte. Je m'enferme à double tour, je mets les verroux. J'attire Honorine à moi; je m'enlace dans ses bras : il me semble qu'elle doit me protéger.

Pourquoi ces précautions? Puis-je échapper à son ressentiment? Hâtons la scène cruelle que j'attends. Elle passera, comme mes jours de bonheur; il ne m'en restera que le souvenir.

J'ouvre tout. Je me laisse aller sur mon ottomane. J'attends les coups, les yeux fermés, sans pouls et sans haleine.

Il ne vient pas. Veut-il prolonger mon supplice?... Qu'il vienne, qu'il vienne, qu'il éclate, qu'il tonne; mais qu'il finisse.

J'aurai la force de supporter l'orage, disais-je hier à Julie! Je ressemble à ces enfans, qui parlent sans cesse de courage, et qui redoutent jusqu'aux fantômes de leur imagination.

Les chevaux repartent au galop... Je veux aller à ma croisée; je ne peux me soutenir. « Honorine, « vois donc qui part. »

C'est lui. Il s'éloigne, sans daigner me voir; sans avoir pris un moment de repos. Il est déja loin, dit ma fille... Je respire.

Un domestique me remet une lettre... Elle est de lui. « Sans doute vous vous applaudissez main- « tenant de ce que vous avez fait. Vous sentirez « bientôt l'imprudence de votre conduite. Vous « en gémirez : il sera trop tard. »

Que veut-il dire? que va-t-il faire? Tout entier à l'amour, peut-il s'occuper de vengeance? Ces deux sentimens sont opposés; ils ne trouvent pas de place dans le même cœur. L'espoir l'entraîne, le conduit, le pousse sur les pas de Julie; que lui importe sa femme? On ne frappe pas l'objet auquel on n'a plus le loisir de penser.

Mais s'il ne retrouve pas Julie? Elle a sur lui quinze heures d'avance; elle doit être au-delà de Paris, et il ignore la route qu'elle doit prendre. Exaspéré, au désespoir, il ne verra plus que celle

qui la lui a ôtée. Il reviendra l'accabler du poids de sa haine.

De sa haine? Est-il donc vrai qu'il puisse haïr? Il a écrit ce billet dans un moment de colère et d'irréflexion. Un exercice violent, un intervalle d'un, de deux jours le rendront à lui-même. Il ne tourmentera pas celle qu'il a tant aimée, et qui n'a pas de tort envers lui. Fût-il susceptible de se porter à quelque excès, il aime sa fille; elle obtiendra grace pour sa mère.

Mais qui m'oblige à rester ici, en proie à tant d'anxiétés? Je peux retourner à Paris, descendre chez madame d'Elmont; la tenir continuellement entre lui et moi; éviter ainsi le reproche, les éclats qu'un homme bien né ne se permet jamais devant un tiers. Je vais partir.

Quitter, sans son aveu, le domicile où il m'a placée; paraître chercher la dissipation, les plaisirs, au moment même où j'ai encouru sa disgrace; donner lieu à ces inculpations vagues, toujours interprétées, avec plus ou moins de malignité, par cela même qu'elles n'ont rien de déterminé? Non, je ne fournirai pas d'armes contre moi, ni à lui, ni au public; j'ôterai à la malveillance jusqu'au plus léger prétexte; je resterai.

Je reçois une lettre de Julie. Elle n'a pas voulu s'exposer, dans une chaise de poste, avec une femme qui a perdu sa confiance. Elle pressent que M. de Francheville la suivra, et elle croit Thérèse

capable de lui donner des facilités, sur la route, ou dans les auberges. Elle a trouvé, à l'hôtel garni où elle est descendue à Paris, deux officiers de marine, qui ont connu son mari; elle s'est mise avec eux dans la diligence. Elle n'est entrée dans aucun détail, sur les motifs de son voyage; mais elle réclamera leur protection, si les circonstances l'exigent. Elle me demande pardon des chagrins qu'elle m'a causés, de ceux qu'elle pourra me causer encore. Oh! je lui pardonne au fond du cœur.

Elle pressent qu'il la suivra. Aurait-il l'impudeur de se remontrer dans cette ville? Il juge sans doute que Marseille est le lieu où elle doit se croire le plus en sûreté contre lui, et il est dans un état d'exaspération à tout entreprendre, à tout braver.

Mais ce que je pensais tout à l'heure, relativement à moi, de la puissance du temps, et de la réflexion, aura lieu à l'égard de Julie. Incapable d'employer d'autres moyens que ceux de la persuasion, il sentira bientôt qu'il n'y a rien à espérer d'une femme qui a pris un parti aussi énergique. Il reviendra sur ses pas; il armera contre l'amour son orgueil offensé, et, dans la plupart des gens du grand monde, l'amour est un sentiment secondaire, toujours subordonné à la vanité, et même à l'intérêt personnel... Eh! mon Dieu, sais-je ce qu'il fera? Le cœur humain est un dédale, et le fil nous échappe, au moment même où nous croyons le saisir.

Trois jours sont écoulés, et je n'ai de nouvelles de lui, ni de personne.

Une lettre de madame d'Elmont! Il a été chez elle, chez tous ceux que nous connaissons. Partout il s'est montré plus aimable que jamais. Viennent ensuite les mariages, les naissances, les intrigues de l'ambition, le dépit de l'ambitieux joué. La lettre est longue : c'est un journal. Madame d'Elmont la termine en adressant à madame Ducayla les choses les plus affectueuses. Elle croit Julie toujours auprès de moi; il est évident qu'il n'a point parlé d'elle : il a voulu s'assurer qu'elle n'est point à Paris, et il a été impénétrable. Que va-t-il faire? Telle est la question que je me répète cent fois dans une heure, et que je ne peux résoudre.

Encore neuf jours de passés, et je ne sais rien.

Ah! voici des lettres. Madame Montbrun a reçu Julie avec un véritable plaisir. Cette jeune veuve la dédommagera, dit-elle, de l'éloignement de sa fille, qu'elle a mariée selon son cœur, et qui est parfaitement heureuse : puisse-t-elle l'être longtemps! Pauvre petite Rose! Que serait-elle sans moi? Séduite, déshonorée, abandonnée, indigne des regards d'un honnête homme, elle eût passé sa jeunesse dans l'humiliation et dans les regrets. Elle ne peut penser à moi, sans un mouvement de reconnaissance et d'affection. Le bien qu'on a fait n'est jamais perdu pour soi; c'est un baume

pour toutes les plaies de l'ame : je l'éprouve en ce moment.

Et celle-ci, celle-ci, qui ne m'est pas tombée d'abord sous la main, et qui va tout m'apprendre!... C'est Julie qui écrit.

Il a couru nuit et jour. Il a joint la diligence à trente lieues de Marseille, fatigué, excédé, ne pouvant plus se tenir à cheval. Son œil avide a plongé jusqu'au fond de la voiture. Julie était enveloppée dans son voile; mais il a reconnu Thérèse. Il a fait arrêter le postillon. Il restait une place, il l'a prise : il était temps. Il n'aurait pu courir deux heures encore. Julie avoue que l'embarras, la frayeur que lui ont causé sa présence, n'étaient pas sans quelque charme. Oh! je le crois. Elle s'exprime avec une extrême réserve; mais j'entends ce qu'elle ne dit pas.

Il a fallu arrêter à la poste prochaine; il avait besoin de prompts secours, et cependant il a trouvé le moyen de parler à Thérèse en particulier. Sans doute cette fille lui a tout dit. Julie l'a renvoyée en arrivant à Marseille, et elle a bien fait.

L'état où il était ne le rendait pas redoutable, et elle a cru ne pouvoir se dispenser de lui donner des soins. Je l'en remercie. La vertu, dépouillée d'humanité, ne serait que du rigorisme : elle se ferait haïr. Mais que Julie se défie de sa sensibilité : un cœur faible change les mots; les choses restent les mêmes.

On est entré dans Marseille. Julie s'est fait conduire chez madame Montbrun; il est allé se cacher chez du Reynel. Il n'a vu personne; il ne s'est montré nulle part : il conserve un reste de pudeur.

Cependant il n'a pas essuyé tant de fatigues, sans avoir un plan arrêté, et il n'est pas en lui de se borner à respirer le même air que Julie. D'après ces réflexions, elle a cru devoir tout déclarer à madame Montbrun. Elle s'est décidée à ne pas sortir, et à ne recevoir personne. Cette conduite est sage et prudente.

Que de peines, que d'intrigues, que de combinaisons je vois dans tout ceci! Quelle force de passion se décèle dans toutes ses démarches! L'amour ne veut pas reconnaître d'obstacles; la résistance l'irrite, et cependant le soutient. Julie, livrée aux transports de M. de Francheville, partagerait bientôt la destinée de celles qu'il a aimées, qu'il aimera encore.

Du Reynel est un homme bon et simple, qui ne s'inquiète, qui ne s'occupe de rien; à qui on fait tout croire, à qui il fera tout dire, tout faire, et qui est d'un rang à se présenter, à être admis partout. Il ne pouvait choisir d'agent plus docile et plus sûr.

Madame Montbrun a un jugement sain, un cœur droit; mais point d'esprit; rien de cette finesse, si ordinaire aux femmes, sans doute parce qu'elles en ont continuellement besoin. Madame de Mont-

brun ne prévoira rien, n'évitera rien. Julie sera réduite à se défendre seule, et elle aime! Qu'arrivera-t-il de tout cela?

Elle m'écrit avec exactitude; elle ne me cache rien de ce qui se passe dans son cœur : elle a plus de force, en ce moment, que je lui en supposais. Si elle écrit plus rarement, si ses expressions deviennent vagues, son style contraint, elle est perdue.

Il suit ses projets en homme du monde, sans blesser les bienséances; il y tient en amant passionné, avec persévérance. On l'a vu rôder, le soir, dans la rue où demeure madame Montbrun. Il était tout en noir, sans doute pour s'envelopper d'une obscurité, plus profonde encore, que celle de la nuit.

Il a fait demander plusieurs fois, à madame Montbrun, la permission de se présenter chez elle : on la lui a refusée. Il a écrit plusieurs lettres à Julie : elle les a renvoyées, sans les ouvrir. Pauvre enfant!

Enfin du Reynel entre en scène. Il se charge de remettre les lettres ouvertes. On les repousse; il les dépose dans des endroits, où il est certain qu'on les trouvera. Probablement il suppose, et avec raison, qu'on ne résistera pas à la curiosité, si on continue à combattre l'amour. La fierté renvoie une lettre cachetée; elle est sans ressource quand la lettre est ouverte : comment prouver qu'on ne l'a pas lue, et quelle est la femme qui

ne lise, quand elle sent que celui qui a écrit peut croire qu'elle a cédé? D'ailleurs ses yeux ne laissent aucune trace sur le papier, et, dans tous les cas, elle peut nier. Julie a lu.

Je fais à du Reynel plus d'honneur qu'il ne mérite : ces idées lui ont été suggérées. Mais, malgré sa bonhomie, bien réelle, comment ne sent-il pas l'indécence du rôle qu'on lui fait jouer? Quels raisonnemens ont trompé sa raison, au point de le faire consentir à se dégrader?... Je m'y perds.

Madame Montbrun a fini par lui fermer sa porte. L'intrigante Thérèse a essayé de gagner les domestiques, et madame Montbrun a défendu à ses gens de la voir. Cependant elle a séduit quelqu'un de la maison : Julie trouve tous les jours des lettres sur sa toilette, dans son ouvrage, jusque dans les endroits, où le soin de soi-même arme la pudeur, contre toute espèce de surprise.

Ces lettres sont de feu. Elles allument ses sens; elles obscurcissent ses facultés morales. S'il paraissait devant elle, où s'arrêterait son délire? Elle l'ignore, dit-elle... Oh! après sa défaite, je n'en saurais douter.

Elle ne lira plus aucune de ces lettres. Elle est bien décidée à déchirer celles qu'elle trouvera, en détournant la vue. Le pourra-t-elle? Comment résister à une obsession aussi soutenue? Ce style enchanteur, cette persévérance, animeraient un cœur froid; quel effet doivent-ils produire sur une femme qui aime déja!

Madame Montbrun a congédié tous ses domestiques. Mesure tardive! Le poison circule dans les veines de Julie. Elle cédera à sa violence.

Elle a cédé; c'en est fait. Depuis cinq jours elle ne m'écrit pas. Elle n'a plus rien à me dire. Je n'ai plus rien à prévoir.

Dieu! grand Dieu! pouvais-je le soupçonner? Les bienséances, l'honneur, la probité, la nature, il oublie, il méprise, il brave tout. C'est lui qui m'écrit. Il ose m'écrire!

Je suis le seul obstacle à sa félicité, et il veut être heureux. Julie l'aime, et ne lui oppose que sa vertu. Il en calmera les terreurs; elle se donnera volontairement à lui. Je dois pressentir le moyen, le seul moyen qui peut le conduire à son but. Il me saura gré de concourir, avec lui, à rompre des nœuds, qui lui sont devenus insupportables, et il me donnera des marques sensibles de sa satisfaction. Si je résiste, il saura me contraindre : il a entre les mains des pièces auxquelles je ne pourrai rien opposer.

La lettre tombe de mes mains; mes esprits s'éteignent; tout disparaît autour de moi... je reviens à la vie, et je me retrouve étendue sur le parquet. Ma tête est soutenue par Honorine. D'une main, elle s'efforce de me relever; de l'autre, elle me fait respirer des sels. Elle appelle mes femmes, qui ne peuvent l'entendre; elle lève ses yeux innocens vers le ciel; elle me prodigue les noms les plus tendres... j'approche cette figure

angélique de la mienne; je la couvre de baisers. Tu n'as plus de père, m'écriai-je avec amertume, à demi suffoquée. En un instant, mon visage est inondé de larmes. Je serais morte, si je n'en avais pas trouvé.

« Je n'ai plus de père? répète l'aimable enfant, « en sanglotant à son tour. Qu'est-il donc arrivé « à papa? — Rien, rien, ma fille. Cet évanouisse- « ment a dérangé mes organes; j'ai articulé des « mots vides de sens. Reprends les tiens et calme- « toi. — Que je me calme, et tu pleures! »

Que pouvais-je lui dire? je m'efforçais de retenir ces larmes, qui me soulageaient tant! je cherchais à paraître gaie. Elle m'observait attentivement. Elle semblait vouloir lire, sur ma physionomie, ce qui se passait dans mon ame. Je la pris; je sortis avec elle; je ramenai son attention sur les objets en possession de lui plaire: heureux âge, où les peines sont si vives, mais si courtes; où tout est distraction et jouissances!

Elle ne m'a pas pénétrée, je l'espère. J'éloignerai d'elle, autant que je le pourrai, le malheur affreux de mépriser son père.

Julie m'écrit enfin. Elle a gardé le silence, dans l'incertitude où elle était que je fusse instruite des nouveaux projets de M. de Francheville. Il lui répugnait de m'en parler la première. Elle sait, de lui-même, que je n'ignore rien, et elle me raconte ce qui s'est passé.

Privé d'intelligences dans la maison, et irrité

d'une résistance aussi soutenue, il a déterminé du Reynel à forcer, pour ainsi dire, la porte de madame Montbrun. L'explication entre lui, cette dame et Julie, a été vive et précise. On a articulé des faits, et il est résulté de leur rapprochement, que du Reynel a été dupe de sa crédulité. Il s'est cru l'agent d'un amour légitime, et cet habit lugubre n'a été pris que pour lui persuader que je n'existe plus. Indigné de se voir joué avec autant d'audace, du Reynel a écrit à M. de Francheville, chez madame Montbrun même, qu'il ait à sortir de chez lui à l'instant.

Il a obéi. Il s'est retiré dans une auberge, et le lendemain, avec de l'or probablement, il s'est introduit chez madame Montbrun. Julie a voulu fuir; il s'est jeté entre elle et la porte. Elle a été forcée d'écouter ses propositions. Elle les a rejetées avec un froid dédain, et il persiste dans son affreux projet!

Il n'a pas craint de se présenter aux parens de Julie, et de solliciter leur intervention dans cette affaire. Malgré l'éloignement, très-marqué, qu'ils manifestent pour la jeune femme, ils ont été révoltés de l'immoralité d'un homme, qui, pour satisfaire une passion aveugle, se propose de rompre des nœuds qui lui ont été chers, et qui sont toujours respectables. Repoussé partout, réduit à se cacher de nouveau; mais subjugué, tyrannisé par son amour, il a cru que celle qui frémit à la seule idée de causer un divorce, sera

capable d'en profiter quand il sera consommé. C'est dans ce sens que s'exprime une dernière lettre, écrite à Julie, avant son départ pour Paris.

Ainsi donc les tribunaux vont retentir de ses clameurs indécentes; la malignité publique va se repaître d'une nouvelle scène scandaleuse. Je n'ai qu'un moyen de prévenir un éclat : c'est de concourir avec lui à rompre un engagement *qui lui est devenu insupportable!* Mais le dois-je? quelle est la femme irréprochable qui renoncera volontairement à son état; qui, par une condescendance répréhensible, éloignera l'enfant de son père; rompra tous les liens qui les unissent; qui n'espérera pas que, revenu de son égarement, ce père aura le temps de se reconnaître, et de tout réparer avant que la loi ait prononcé? Voilà ce que je lui ai répondu sans aigreur, mais sans faiblesse. J'ai emprunté le langage de la froide raison; il se fait toujours écouter. Les reproches irritent, et l'homme blessé ne voit, dans ses procédés les plus durs, qu'une juste récrimination.

Cependant, mon ton modéré couvre une résistance ouverte, un refus positif, et si je me défends, il a, dit-il, entre les mains, des armes auxquelles je n'aurais rien à opposer. Quelles sont-elles? Je suis bien certaine de ne pas lui en avoir fourni. J'ai aimé, j'aime encore, j'aime bien tendrement; mais je suis restée pure, il le sait, et parmi les personnes que nous connaissons, il n'en est aucune qui m'ait soupçonnée.

Mais je suis éloignée du public et de mes juges. On leur dira, on leur persuadera les choses les plus fausses, et les plus absurdes. Je serai frappée, comme ces victimes, qui se laissaient conduire à l'autel, sans résistance, sans prévoyance, et qui ne connaissaient leur sort, qu'en recevant le coup mortel. J'irai à Paris.

Qu'y ferai-je? En quoi consistera ma défense? Je ne vois pas qu'il puisse établir sa demande sur autre chose que l'incompatibilité des humeurs; mais comment prouver qu'on a été, constamment, dans son intérieur, sage, douce, prévenante, économe, et bonne mère? Quels amis viendront, des extrémités de la France, déposer en ma faveur? Ai-je une famille, une famille recommandable, qui me protége, qu'on craindra de blesser, dont les réclamations seront écoutées? Je serai seule avec mon innocence; et j'aurai contre moi le rang, la fortune, l'intrigue et la séduction. Quelle position déplorable! Oh! ma fille! ma fille!

Quel est ce paquet? Une lettre du prince, de cet homme généreux, à qui celui, qui veut cesser d'être mon époux, a dû une place brillante; qui m'a donné dans tous les temps des marques d'un intérêt sincère... Voilà un défenseur. Et ma tête, constamment exaltée, ou fatiguée, en cherchait où je ne pouvais en trouver.

« Madame,

« Depuis long-temps, je déplore les égaremens « de votre mari. Depuis long-temps, je parais ne « pas m'occuper de vous, et persuadé que l'inter- « vention d'un tiers, dans des démêlés du genre « des vôtres, aigrit, au lieu de rapprocher, je « garderais encore le silence, si votre réputation « n'était attaquée, dans ce qu'elle a de plus pré- « cieux, pour une femme telle que vous. Rendez- « vous ici, sans perdre un instant. Je me flatte « que mes démarches vous seront utiles. Je vous « présenterai moi-même à vos juges. Je ne cher- « cherai point à les influencer; mais je demande- « derai, j'exigerai justice.

« Descendez à mon hôtel; la princesse vous y « recevra. Elle vous prendra sous sa protection, et « il suffira de sa bienveillance, pour détruire les « imputations calomnieuses dont on vous charge. « Agréez, je vous prie, etc. »

Un mémoire! un mémoire imprimé... en si peu de temps! il est dirigé contre moi.

Oh! voilà le comble de l'horreur! il a conservé cette lettre de madame de Soulanges. Cette lettre, à laquelle il n'avait donné aucune confiance, est l'arme dont il m'a parlé, et qu'il emploie, bassement, traîtreusement, pour me perdre à jamais. Et ce mémoire circule, et je suis adultère aux yeux de toute la France!... Barbare! tu veux m'ôter mon état, ma renommée; tu veux dé-

pouiller ta fille de l'estime qu'elle a pour moi; tu oses m'attaquer dans son cœur! voilà ce que je ne peux supporter, ce que je ne dois pas souffrir. Je pars, je pars aujourd'hui même. Je ne suis plus cette femme timide; qui ployait devant lui; qui redoutait son regard; qui s'abreuvait de larmes amères, et secrètes. L'indignation double mes forces; elle les soutiendra. Ma cause est celle de ma fille. Je la prendrai avec moi; je la présenterai partout. Partout on verra deux victimes; on les soustraira au coup; il retombera sur celui qui veut nous accabler.

CHAPITRE XXI.

Le divorce.

Je suis à Paris, logée, aimée par la princesse. Avec quelle bonté, quelle grace décente elle m'a accueillie. Quelles tendres caresses elle a prodiguées à Honorine! Elle s'est attendrie sur son sort; elle ne cesse de nous donner, à toutes deux, les témoignages du plus vif intérêt; elle nous présente aux personnages les plus élevés, comme les objets de la plus odieuse persécution; elle nous fait des amis, des protecteurs, de tous ceux qui viennent lui faire leur cour.

Je suis là comme chez moi. Il est si facile de se mettre à son aise avec ceux qui nous aiment!

Le prince a déja vu les chefs de la magistra-

ture. Il s'est rendu garant de la pureté de mes mœurs; il a annoncé un mémoire de défense, qui détruira les imputations dirigées contre moi. Il m'assure que je serai maintenue dans mes droits; rétablie dans mon honneur. Je le crois. Il est si doux de le croire!

Nobles et généreux protecteurs, quel charme vous répandez sur ce qui vous environne! quel calme vous portez dans mon cœur! avec quel empressement, quelle satisfaction j'adresse mes hommages à ceux, pour qui la grandeur n'est que le privilége de bien faire, et qui, sans descendre de leur rang, élèvent, jusqu'à eux, les personnes qu'ils en jugent dignes!

La princesse a été très-belle. Elle est parvenue à cet âge où la dignité remplace, sans les faire oublier, les graces de la jeunesse; où la raison pare l'esprit; où l'amabilité gagne les cœurs. Vieillir ainsi, c'est être toujours jeune.

Sa réputation est pure, comme son ame, et quand elle a dit que je suis une femme estimable, on la croit sur sa parole; on me marque les égards, qui me sont dus peut-être; mais auxquels je n'osais plus prétendre.

Elle a des enfans. Elle les aime comme j'aime le mien; elle les a élevés comme j'élève ma fille: les maîtres, les livres pour elle; des explications courtes et claires pour ses élèves.

Peut-on accuser de telles mères? Peut-on même les soupçonner d'inconduite?

Elle veut bien marquer de l'étonnement en écoutant Honorine. Elle est mère : elle sait quel plaisir elle me fait en louant mon enfant. C'est m'inviter à louer les siens. Ils sont au-dessus des éloges.

Ma tournure d'esprit, ma conversation, ma manière d'être, paraissent lui plaire. Elle passe, avec moi, les momens qu'elle peut dérober à la représentation. Elle aime à lire dans mon cœur, et elle m'ouvre le sien. Elle a aimé comme moi; mais elle a toujours pensé que les plaisirs d'une liaison illégitime ne valent pas les regrets qui la suivent, et elle a trouvé moins dur de combattre, que de vieillir dépouillée de sa propre estime.

En effet, il est une époque de notre vie, où le monde nous quitte; où on n'en obtient plus que des déférences, qui s'adressent au rang, et non à la personne; où il est essentiel d'être bien avec soi.

Je ne me lasse pas de parler de la princesse, parce que je me trouve toujours bien de l'entendre. Je n'ai pas trente ans, et je suis déterminée à vieillir comme elle. L'image chérie est toujours présente à mon cœur; mais elle ne le remplit plus exclusivement. Mes sens sont calmes; l'objet, qui les a si vivement agités, est dans un autre hémisphère. Les intérêts majeurs qui m'occupent éteignent, peu à peu, mes autres sensations. Je reprendrai sur moi un empire absolu.

J'ai conféré longuement avec un avocat célèbre.

Il a pris des notes détaillées, sur tout ce que je lui ai dit. Mon mémoire paraîtra incessamment.

Le prince vient de me présenter au chef suprême de la magistrature, qui m'a écoutée avec complaisance. Mais il m'a objecté que la dénégation des faits n'est pas une preuve, et qu'il n'est pas de coupable qui ne nie ce dont on l'accuse. Il a ajouté, avec beaucoup de douceur, que la bienveillance de la princesse est, pour moi, une présomption favorable; mais seulement pour le public, et que les tribunaux ne prononcent pas d'après des présomptions. Le prince s'est élevé contre cette manière de voir. Le magistrat lui a fait observer, avec beaucoup d'égards, combien, dans cette affaire, leur manière de sentir doit être différente, et je suis sortie de chez lui, le cœur navré, les yeux pleins de larmes.

« Ainsi donc, disais-je, on m'accuse, et je serai « condamnée, parce que je ne peux confondre le « calomniateur. Non, m'a répondu le prince. Si « une simple dénégation n'est pas une preuve, « l'accusation qui n'en présente aucune peut-elle « être admise? » Je défie qu'on en trouve contre moi.

Affaire cruelle pour moi, pour lui, quel qu'en soit le résultat! Si je succombe, il aura divulgué mon infamie et sa honte. S'il est accablé par la vérité, il n'est plus, aux yeux des honnêtes gens, que le vil jouet des passions les plus effrénées; qu'un être sans pudeur, sans probité, marqué du

sceau de la réprobation générale, et cet homme est le père de mon enfant!

N'est-il pas de moyens d'arrêter cette scandaleuse procédure? Est-il possible qu'il ne sente pas combien elle nous sera fatale à tous deux? Sera-t-il sourd à la voix, conciliatrice et puissante, qui essaiera d'opérer un rapprochement? La médiation du prince ne fera-t-elle pas ce que n'obtiendraient jamais mes plaintes et mes prières? Un homme du monde ne heurte pas un personnage, élevé jusqu'aux marches du trône; il cède à regret; mais il sacrifie tout à la crainte de déplaire, à celle d'un ressentiment qui peut l'atteindre tôt ou tard. M. de Francheville est éloigné de Julie; il mène une vie dissipée, peut-être pour échapper aux reproches de sa conscience; mais la dissipation ne s'accorde pas avec un amour violent. Peut-être encore ne désire-t-il qu'un prétexte pour cesser ses poursuites; peut-être n'est-il arrêté que par la fausse honte de faire les premiers pas. Eh bien? je les ferai; j'invoquerai l'intervention du prince... Non. Il parlera en homme indigné; il s'expliquera avec le ton de hauteur, que prend naturellement un grand, à l'égard de l'inférieur qu'il méprise; il humiliera mon mari; et le coupable, persuadé qu'il doit renoncer à l'estime, n'a plus d'intérêt à rétrograder. Je m'adresserai à la princesse. Il n'y a qu'une femme, et une femme d'esprit, qui puisse apporter, dans une entrevue aussi délicate, ces ména-

gemens, cet heureux choix de mots, ces insinuations fines et fortes à la fois, qui frappent l'esprit et le cœur, sans blesser l'amour-propre.

Je lui ai communiqué mon idée; elle a daigné l'adopter. Elle a fait prier M. de Francheville de se rendre chez elle. Il a résisté à une première invitation; il n'a osé se refuser à la seconde. Au moins, j'aurai tenté tous les moyens possibles de redonner un père à mon enfant. Ah! qu'il revienne à nous, du moins en apparence; qu'il me délaisse, qu'il suive ses goûts; mais qu'il respecte les mœurs publiques, et qu'Honorine un jour puisse l'avouer sans rougir.

Est-ce trop exiger de lui? Une femme outragée peut-elle se conduire avec plus de modération? Celle, dont j'use envers lui, ne doit-elle pas le ramener à des sentimens honnêtes, et n'aurai-je pas justifié ses bienfaits, si je parviens à le sauver de lui-même?

Il est entré; j'entends tout d'un cabinet voisin. La princesse s'exprime avec une douceur, une grace, une sensibilité auxquelles il ne résistera pas. Ce n'est pas un pardon qu'elle lui offre; elle le prie, elle le presse de ne pas m'accabler. Elle lui représente, elle lui prouve que son intérêt personnel doit le porter à étouffer cette affaire. Elle lui rappelle qu'il est père; elle lui trace un tableau fidèle de la beauté d'Honorine, de sa candeur, de l'amour qu'elle lui porte. Si un ange s'était chargé de ma défense, il ne parlerait pas

avec plus de charme, de force et de raison... Il paraît ébranlé.

Je ne balance plus. Honorine est avec moi; j'ouvre la porte du cabinet; je me présente; je lui présente sa fille; je la mets dans ses bras. Je tombe à ses genoux; je les mouille de mes larmes; je les presse contre mon sein; j'invoque son cœur. J'ai le ton, l'accent de la tendresse; j'en éprouve la douce émotion; je peux encore revenir à lui; je le sens, je le lui dis, je le conjure de le vouloir. Honorine ne me comprend pas; mais elle voit ma douleur. Elle élève ses mains innocentes, elle demande grace... Oh! elle va nous être accordée. Sa paupière est humide, sa poitrine gonflée, sa respiration pénible. Il est fortement agité, et rien dans ses mouvemens, dans l'expression de sa figure, n'annonce un homme qui se prépare à consommer un crime. La princesse nous enlace tous dans ses bras. Il ne cherche pas ma main; je prends la sienne; il n'éloigne pas sa joue, et j'y fixe mes lèvres. Honorine le caresse, en lui donnant les noms les plus doux. Ses larmes coulent enfin. Il en couvre le visage de son enfant.

« Je suis un malheureux! je suis un monstre! « s'écrie-t-il; je le sens, je l'avoue; mais une fa- « talité inexplicable me poursuit et me subjugue. « Comment lui échapper? Où chercher un refuge? « Dans les bras de madame, lui répond la prin- « cesse. »

Il s'y précipite; il me presse tendrement dans les siens; chaque instant ajoute à sa vive sensibilité. Dieu soit béni! J'ai retrouvé mon époux; Honorine a retrouvé son père.

Il va donner ordre à son avocat de cesser ses poursuites; de retirer sa plainte, et, s'il est possible, tous les exemplaires de ce mémoire diffamant. Il me reconduira en Champagne; il s'y fixera tout-à-fait; il y vivra, entre sa fille et moi.

Il me laisse dans un enchantement, qui n'est pas celui de l'amour; mais un sentiment délicieux, indéfinissable, qu'éprouvent seuls ceux qui échappent à une crise terrible. Je reçois les félicitations du prince, de la princesse, de toute la cour. Le bruit se répand, du palais dans les hôtels voisins, que mon mari a reconnu ses torts, qu'il s'empresse de les réparer, qu'il me rend son affection. La mienne en sera le prix; j'y ferai tous mes efforts, et je sens, avec une satisfaction bien pure, qu'ils ne seront pas impuissans.

Il ne vient pas, et il devait être de retour dans deux heures. Elles s'écoulent les unes après les autres. Je les compte; je prête l'oreille, je regarde... Je ne vois, je n'entends rien. M'aurait-il trompée? Oh! non, non. Éloignons cette idée; elle est insupportable. Vif, emporté, il se laisse aller au gré d'une imagination délirante; mais il est incapable de feindre, par la violence même de ses sensations. Il a pleuré, et les larmes d'un homme tel que lui sont toujours sincères.

Cependant il ne vient pas! je ne saurais résister plus long-temps à mon impatience. J'envoie chez lui, chez son avocat, chez son avoué. Qu'une journée est longue, pour qui attend et souffre!

Mes émissaires rentrent, les uns après les autres, et celui qui paraît, ajoute à l'inquiétude que m'a donnée celui qui l'a devancé. Il a quitté son hôtel garni; on ignore où il s'est retiré; son avocat même n'a pas son adresse. Il m'a trompée, oui, il m'a trompée, et je retombe dans un état plus cruel que celui dont il m'avait tirée. Le poids de l'infortune vient m'accabler avec plus de force, au moment où toutes les facultés de mon ame s'ouvraient à l'espérance et au bonheur. Je ressemble à ce malheureux qu'on conduit au supplice, à qui une voix imprudente fait entendre le mot *grace*, qui lève ses yeux reconnaissans vers le ciel, et qui, en les reportant autour de lui, retrouve les bourreaux, le désespoir et la mort.

Il m'a trompée!... non, il était de bonne foi, j'en suis convaincue. Son cœur n'a-t-il pas toujours été partagé? L'infortunée Mirville n'était-elle pas oubliée près de moi? Ne reprenait-elle pas son empire dès qu'il m'avait quittée? Julie aussi a été oubliée un moment. La nature et mes larmes ont éloigné son image; elle s'est reproduite avec une force irrésistible. S'il revenait, il s'attendrirait encore, et il serait tout à Julie, en s'éloignant de moi.

Je l'excuse, je crois... Ah! il est le père d'Honorine : je ne peux l'oublier.

Le prince est indigné. Il veut le trouver; lui reprocher sa mauvaise foi, l'oubli du respect qu'il doit à la princesse, et qu'il a abusée comme moi. La police a fait des recherches. On a trouvé mon mari. Mais il refuse de recevoir personne; il ne répond à aucune des lettres que nous lui écrivons; il a renvoyé les dernières, sans vouloir les lire. Le malheureux! il n'a pas l'habitude du crime, et il se défie de son cœur. La princesse ne me quitte pas; elle me console; elle cherche à me rendre ma première énergie, qui peut seule me tirer de l'accablement profond où je suis. Je sens, plus que jamais, la nécessité de me défendre, et je souffre horriblement à l'aspect de cette pile de mémoires, où je me porte accusatrice à mon tour, et qui seront distribués demain. Oh! oui, j'allais revenir sincèrement à lui; j'en trouve la preuve dans les combats qui s'élèvent entre ma raison et mon cœur. Cruel homme! quelle femme tu dédaignes, tu rejettes! elle t'avait pardonné tout, jusqu'au dessein de lui ôter l'honneur, et tu veux que ce projet coupable s'accomplisse!... Oh! ma fille! ma fille!

Dans deux jours, cette cause sera soumise au jugement du tribunal et du public. Déja le journaliste avide se dispose à recueillir les détails, et l'oisiveté à s'en amuser. Et moi, triste aliment de la curiosité, renfermée ici, incertaine de mon sort,

comptant les minutes, les secondes, en pleurant sur Honorine, j'attendrai qu'on vienne m'apprendre si je suis ou non une femme d'honneur.

Téméraires et vains jugemens des hommes! ils croient avoir tout fait quand ils ont prononcé d'après leur conscience. Et qu'est-elle cette conscience, sur laquelle ils se reposent, si ce n'est leur manière de voir et de sentir? Deux juges, dont l'un condamne et l'autre absout, dans la même cause, n'ont-ils pas également la conscience en paix? Un des deux se trompe nécessairement : quel est donc celui qui peut se flatter de voir et de sentir juste? Et on trouve des hommes qui osent juger!

Mon avocat dit ma cause excellente. Il voit, il sent ainsi. Serait-ce la première fois qu'il aurait eu cette opinion d'une affaire, et que son client aurait succombé?.... Pourquoi ajouté-je, aux tourmens, dont je suis la proie, cette affreuse anxiété, qui est peut-être le plus cruel de tous? On va prononcer sur ma réputation; mais peut-on m'en dépouiller, même en déclarant que je l'ai perdue? N'ai-je pas pour moi ma mémoire, qui est ici ma conscience? N'ai-je pas l'estime de la cour et de la ville?... Mais cette estime survivrait-elle à un jugement qui m'en déclarerait indigne? La princesse, elle-même, entraînée par la multitude... Oh! ma tête! ma tête! il me semble qu'elle va éclater. Les idées y surabondent, et elles s'y multiplient sans cesse. Elles y portent

un désordre, qui se communique à tout mon être. Je ne conçois pas comment j'existe.

Le jour, l'heure sont arrivés. Le prince a envoyé son secrétaire intime au palais. Il a l'ordre de venir, sans perdre un instant, nous donner le résumé du jugement.

Quel sera-t-il?... Oh! mon enfant! mon enfant! je suis déshonorée, si ton père n'est déclaré un homme pervers. Il faut que tu perdes l'un ou l'autre. Si c'est moi, que deviendras-tu? On ne confiera pas l'innocence à une femme adultère... Moi adultère, grand Dieu!

Elle sera remise à son père, à son père, qui n'attend qu'un jugement, qui me flétrisse, pour voler auprès de Julie, lui offrir sa main, l'obséder sans relâche. Et toi, mon enfant, et toi, livrée à des mercenaires, incapables de ces tendres soins, que je t'ai prodigués depuis ta naissance, indifférens à tes succès, au développement de ton esprit et de ton cœur, insensibles aux privations que t'imposera ce nouveau genre de vie, aux chagrins qu'eux-mêmes auront provoqués, tu souffriras, tu appelleras, tu invoqueras ta mère. Un mot, une caresse d'elle te calmeraient: ce mot, cette caresse te seront refusés. Nos cœurs ne s'entendront plus.

« Monseigneur, je vous dois beaucoup, et ce-
« pendant je vous demande une dernière grace.
« Ayez pitié, si je succombe, de ma pauvre Ho-
« norine; qu'elle ne vous quitte pas; qu'elle soit

« élevée avec les jeunes princesses. Elle est bonne, « sensible, docile. Sa soumission, sa reconnais- « sance vous paieront de vos bienfaits. C'est tout « ce qu'elle pourra vous offrir; mais vous ne dé- « daignerez pas ce faible tribut. — Madame, je ne « crois pas que vous succombiez; mais si tel est « votre malheur, je me charge de votre enfant, je « le dépose dans les bras de la princesse, et per- « sonne n'osera l'arracher de cet asyle. »

Le secrétaire rentre. Un tremblement général me saisit; la princesse est obligée de me soutenir. Elle a la bonté de me donner des secours.

Il n'y a point de jugement définitif. Mon avocat a parlé en second, et il a développé une force de moyens, une éloquence qui ont entraîné l'auditoire. Son adversaire a répliqué. Des murmures d'improbation se sont fait entendre. Il a ramené les esprits en offrant, en demandant la preuve par témoins des faits qu'il a avancés. Sa demande est admise. Les témoins seront entendus à la huitaine.

Des témoins! il n'y en a pas, et j'en ai, moi! J'ai la présence d'Honorine, et la pudeur d'une mère. Elle était là; elle ne m'a pas quittée d'un instant, et j'interpelle toutes les mères. Quelle femme est assez vile pour se prostituer en présence de son enfant?

Au moment où le président a prononcé, un jeune homme décoré, couvert de sueur et de poussière, a percé la foule, s'est élancé dans

l'enceinte réservée aux juges, les a suppliés de l'entendre, et les a suivis dans la salle des délibérations. Quel est ce jeune homme? Est-ce de moi qu'il s'occupait? Quel intérêt puis-je lui inspirer? Il n'en est qu'un qui soit disposé à tout faire, à tout oser pour moi, et l'Océan nous sépare.

Une lettre... elle est de lui; elle est de Sainte-Luce! Sainte-Luce est à Paris!

Il est ici! Ah! dans la position où je me trouve, m'est-il permis de m'occuper de lui? Courbée sous une accusation d'adultère, le serai-je par le cœur; justifierai-je, en secret, la haine de mon ennemi? Je ne dois pas lire cette lettre.

Eh! qu'ajoutera-t-elle à mes peines et à mes sentimens? Je sais qu'il est ici : n'est-ce pas savoir ce qui l'amène, ce qu'il espère de l'avenir, qui va s'ouvrir pour moi? Cette lettre, d'ailleurs, ne peut-elle pas traiter de mon affaire, ne parler que de cela? Ne sent-il pas l'extrême réserve que lui impose la circonstance? Cependant... je ne peux m'en défendre, je l'avoue, je lirai; je lis.

Il venait de rentrer à Cherbourg. Le désœuvrement lui a fait parcourir un *factum* que le hasard lui a offert. Quels ont été son étonnement et sa fureur, quand il a vu que cet écrit me diffame, et que, sans le nommer, on l'inculpe directement! Il est monté à cheval; il a couru jour et nuit, non pour aller séduire une femme à Marseille, mais pour venir défendre, secourir l'innocence. Il a déja adopté un plan; il a pris des me-

sures générales. Il me prie d'être tranquille; il me promet le triomphe le plus éclatant. Oh! oui, je compte sur lui. C'est à l'amour qu'il appartient de faire des prodiges. Encore un, celui-ci encore!

Il termine sa lettre par la formule d'usage, sans ajouter un mot qui ait rapport à nos sentimens secrets. Par *post-scriptum*, il me dit qu'il m'écrira tous les jours; qu'il m'instruira de ses démarches, et des succès qu'il croira pouvoir se promettre. Honnête, estimable, charmant jeune homme! il est toujours ce qu'il doit être.

Oui, il m'écrit tous les jours, à la même heure. Le timbre de ma pendule et le marteau de ma porte se font entendre en même temps. Il sait de quel poids m'accablerait un quart d'heure de retard.

Je lis ces lettres, je les relis, je les relis encore. L'expression devient plus sentimentale, plus forte. Le mot *amour* n'y est pas, et je le trouve à chaque ligne; il est temps de l'arrêter. J'essaie de lui répondre avec calme. Je m'efforce de parler reconnaissance, amitié. Je suis gauche, contrainte. Comment fait-on pour écrire ce qu'on ne pense pas, pour ne pas dire tout ce qu'on pense?

Non, je ne suis pas reconnaissante, et de quoi le serais-je? Ne sais-je pas quelle satisfaction je trouverais à le servir, et pourquoi affecterais-je de me restreindre à l'amitié? Me mentir à moi-même! Le tromperais-je, si je parvenais à me tromper?

Il faut tout dire ou me taire... Je me tairai... Hélas! Je n'ai qu'un moment, dans toute une journée. Je le prolongerai, j'en doublerai les délices, en écrivant à mon tour... Je ne le dois pas; je ne le ferai pas. Depuis si long-temps je me nourris de sacrifices! Encore celui-ci.

Que peut la prudence contre une passion insurmontable? J'aurais mieux fait de lui répondre, eussé-je dû écrire tout ce que je sens. Mon silence l'accable, dit-il. Aurais-je oublié son amour, sa constance inébranlable, son dévouement absolu? Je l'ai affligé. C'est ce que je craignais; je n'avais plus que cela à craindre. Sa lettre est enivrante. Elle porte le feu dans mes veines, le désordre dans ma tête, et je ne peux la quitter. Oh! grace, mon ami, grace! je te la demande à genoux. Ne m'expose pas à combattre encore. Il m'est affreux de te résister. Si tu savais ce que me coûte une victoire, tu gémirais sur nous deux... Et je reprends cette lettre, et je la relis!... Je cours cacher mon délire dans le sein de la princesse.

« Madame, ôtez-moi cette lettre : c'est du poi-
« son que je tiens dans mes mains. Je ne me
« connais plus; je ne sais où m'arrêter. Je vou-
« drais que ce divorce, que j'ai tant redouté, fût
« prononcé, dût-il entraîner ma diffamation.
« L'homme, à qui je me donnerais, sait que je suis
« pure. Cachée avec lui, n'importe dans quel coin
« du monde, tout à l'amour et à ses délices, que

« m'importeraient l'opinion des autres, leurs vai-
« nes clameurs?... Je m'égare... Que serait-ce si
« je le voyais, si je lui parlais! Au nom de Dieu,
« madame, ne me quittez pas; fermez-lui votre
« porte; défendez qu'on reçoive ses lettres... »

La princesse est effrayée de l'état où je suis. Elle me demande la clé de mon secrétaire. Je la lui donne, et j'ai pénétré son intention! Elle revient. « Eh bien, lui dis-je, en est-ce fait? — Ma
« chère enfant, il ne vous reste plus rien de lui.
« — Et mes souvenirs, madame! arrachez-les donc
« aussi de mon cœur. »

Elle demande une voiture. Elle a la bonté de se rendre chez lui. La femme la plus distinguée de France, chez un capitaine de vaisseau! Elle ne peut le recevoir ici, et la prudence ne lui permet pas d'écrire. Elle va le prier de me ménager. Je voudrais qu'elle fût partie, et cependant je la retiens. Elle se dégage de mes bras; elle s'éloigne. Me voilà seule... Seule! je ne le suis pas; je ne peux plus l'être.

Avec quelle impatience j'attends son retour! Elle me parlera de lui, rien que de lui : elle ne peut avoir à me parler d'autre chose.

La voilà! la voilà!

C'est demain que les témoins seront entendus... Je l'avais oublié. Il n'avait qu'un moyen de s'élever contre leur témoignage : c'était de se mettre en cause lui-même; il l'a fait. Il a attaqué M. de Francheville en réparation. Il me semble qu'il ne

m'a rien dit de tout cela dans ses lettres. Non, il ne m'en a rien dit... Ai-je pensé moi-même à lui en parler dans ces réponses que je voulais faire si froides, et que je n'ai pu terminer!

L'heure a sonné, et le marteau est muet! Point de lettre! Je n'en recevrai plus! j'y ai consenti!

Voilà la nuit. La pendule répétera l'heure du matin, et je n'aurai pas de lettres!

Pas de lettres, ni de sommeil! Ah! quelle nuit!

La princesse entre chez moi. « Habillez-vous, « ma chère amie; vous allez paraître devant le tri- « bunal. — Moi, madame! — Je sens ce que cette « démarche a de pénible pour vous; mais elle est « indispensable. J'ai cru ne devoir pas vous en « parler d'avance : il est des choses qu'on sait tou- « jours assez tôt. — Eh! madame, que ferai-je au « palais? — Vous confondrez vos accusateurs. — « Je mourrai de honte. — L'innocence qui triom- « phe vit et jouit. — Dispensez-moi, je vous sup- « plie... — Le tribunal vous mande; que voulez- « vous que je fasse? Prenez Honorine avec vous. « Soyez confiante, et surtout courageuse. Pensez « que vous devez à votre enfant de lui conserver « l'honneur de sa mère. »

Je me laisse habiller; je me laisse conduire. Pourquoi deux voitures?

On me fait monter dans l'une, avec trois jeunes dames, à peu près de mon âge, et de ma taille.

Honorine, trois autres petites filles, et une dame de confiance de la princesse, sont dans l'autre. Nous partons.

Mon avocat attend à la grille du palais. Je descends, et ce n'est pas à moi qu'il présente la main! Il prend une de ces dames; il la conduit; il ne parle qu'à elle; il lui adresse ce qu'il ne devrait dire qu'à moi. Je n'y comprends rien.

Cette dame appelle Honorine. Ma fille s'avance; un autre enfant court... Ah! il y a deux Honorine.

Mes genoux se dérobent sous moi. J'ai besoin d'être soutenue en montant l'escalier.

Nous entrons dans la salle du conseil; la porte se ferme; mon avocat s'approche de moi. « Vous « allez paraître, madame, devant les témoins qui « ont déposé contre vous. Il faut qu'ils vous re- « connaissent, et qu'ils vous désignent entre ces « dames. Ils ont peut-être des émissaires au-de- « hors: voilà pourquoi je me suis éloigné de vous, « quand vous êtes descendue de votre voiture. Ils « auront cru, probablement, que celle à qui j'ai « donné la main, que j'ai entretenue de votre af- « faire, est ma cliente. S'ils ont des intelligences « dans l'intérieur, ils voudront diriger leurs com- « plices, et ils les égareront. M. de Sainte-Luce est « dans une autre salle, avec cinq à six jeunes « gens de son âge. Il mettra les témoins à la même « épreuve, et la calomnie sera certainement con- « fondue, si vous parvenez à vaincre ce trouble, « qui est bien naturel, mais qui vous décélerait. »

Eh! comment le surmonterai-je? Atterrée par la force de l'accusation; agitée par la présence de Sainte-Luce; effrayée, révoltée d'être donnée en spectacle; tourmentée par l'incertitude de mon sort à venir, puis-je commander aux facultés de mon ame? Quelle femme porte la sérénité sur son front, quand son cœur est brisé? Il en est, dit-on. Que je les plains! elles ont nécessairement l'habitude du crime, ou du moins de la dissimulation.

Mon avocat m'apprend encore qu'il a demandé que madame de Soulanges se retirât avant que je parusse. Sa sûreté personnelle est liée à celle des autres témoins, et il lui eût suffi d'un signe pour les éclairer tous. La malheureuse! elle a tué son mari; elle est l'unique cause de ce malheureux procès! son aspect m'eût fait horreur. Mais sans doute elle eût baissé la vue devant moi, et c'eût été s'avouer coupable.

On nous invite à paraître... Oh! je le sens, il est impossible que les témoins ne me devinent pas.

Ils se composent de la misérable qui habite l'étage au-dessous de celui qu'occupe le chirurgien; des prostituées qu'elle retire chez elle; de quelques malheureux, ramassés çà et là, dont les physionomies annoncent des ames de boue. Le président fait lire leurs dépositions. Elles sont entièrement conformes. On leur a donné probablement leur leçon écrite; ils l'ont parfaitement retenue.

Le président ordonne à l'un d'eux de me re-

connaître. Il fixe alternativement mes compagnes et moi. Le scélérat a l'habitude de faire des victimes, et de lire dans leurs traits décomposés l'expression de la douleur. Il me désigne d'un ton ferme; les autres suivent son exemple.

J'oublie où je suis; je ne vois plus le tribunal, une assemblée nombreuse et respectable; je tombe à genoux; je prends le ciel à témoin de mon innocence; je le conjure d'éclairer mes juges. Honorine, fondant en larmes, se jette dans mes bras. « Voilà sa fille, s'écrient tous les témoins à la fois. » Et je n'ai, pour moi, que le témoignage de la femme du chirurgien, qui est nul, puisqu'elle est seule.

Une porte s'ouvre. C'est Sainte-Luce qui entre, qui s'élance au milieu du parquet. Ce qu'il a entendu l'a exalté au point de ne plus lui permettre d'écouter sa raison, ni la prudence. Son aspect épuise ce qui me reste de force. Sainte-Luce, les témoins, les juges, tout disparaît devant moi.

Un bruit, confus d'abord, attire mon attention. Je retrouve peu à peu l'usage de mes sens. Je distingue enfin ce cri général de consolation : Vous avez gagné votre procès.

Je suis chez la princesse. Mon lit est entouré de tous mes amis... Sainte-Luce seul n'est pas ici. Il ne doit pas y être, je le sais; je ne dois pas désirer sa présence, et cependant...

Je suis en état d'entendre les détails. C'est à Sainte-Luce que je dois tout. Il a supplié les juges d'interroger séparément les témoins sur les localités. Il a offert sa tête en garantie de mon innocence; il a consenti à la perdre, si mes accusateurs ne se coupaient pas tous.

En effet, celui-ci a dépeint l'appartement de cette femme d'une façon, et celui-là d'une autre. L'un a fait, des meubles, un détail qui a été contredit par celui qu'on a fait comparaître ensuite. Convaincus et pressés par les juges, ils ont été forcés de tout avouer. On les a fait passer, du tribunal, dans ces lieux redoutables, où le crime commence à subir la peine qui lui est due, avant qu'elle soit prononcée. Le ministère public a dirigé, contre M. de Francheville, une plainte en subornation de témoins, et, sur la demande de mon avocat, le divorce a été prononcé séance tenante.

Ma première pensée fut pour Sainte-Luce. Comment aurais-je pu me défendre du plaisir d'être libre; de m'occuper exclusivement de mon amant; de sentir que je pouvais faire mon bonheur et le sien, sans que le monde et ma conscience aient rien à me reprocher? Cette pensée me rendit des forces, de la gaieté. Je m'y abandonnai pendant le reste du jour; elle me suivit jusque dans le sommeil. Sainte-Luce était sans cesse dans mes bras; j'appelais le moment où je l'y presserais en

effet, ce moment qui devait combler mon ivresse, la sienne, et nous faire oublier à tous deux tant de combats et de privations.

Bientôt une pensée affligeante succède à celle dont je m'étais si délicieusement occupée. Je me représentais M. de Francheville, accusé, menacé, à son tour, dans son honneur, touchant peut-être à l'instant d'en être dépouillé. Je ne pouvais me dissimuler qu'il méritât son sort; mais il m'était impossible de cesser de voir en lui l'homme qui avait été mon époux, et que la violence de ses passions avait seule rendu coupable. Avais-je pu vaincre celle qui m'attache irrévocablement à Sainte-Luce? J'ai combattu; mais à quoi a-t-il tenu que je succombasse? Cette idée ne me commandait-elle pas l'indulgence? Devais-je souffrir que l'infamie pesât sur la tête du père de mon enfant? Ne lui devais-je pas mon appui, et celui de tous mes protecteurs? Aurais-je insulté à son infortune, en me livrant aux douceurs d'un amour, si long-temps comprimé, et que je ne pouvais maîtriser encore? « Sainte-Luce, mon ami, lui « écrivis-je, je t'aime, je t'adore, tu le sais; je te « l'écrirai, je te le répéterai tous les jours, mais je « ne te verrai que lorsque la décence le permettra. « Encore ce sacrifice : c'est le dernier que je te de- « manderai. Il te coûtera; il te coûtera beaucoup; « mais tu m'estimeras davantage, et qu'est-ce que « l'amour que n'accompagne pas l'estime? »

CHAPITRE XXII.

Détails.

Je lui écris, il me répond. Nos lettres sont brûlantes. Il est des momens, où je donnerais le reste de ma vie, pour une heure passée avec lui, et cependant j'ai le courage, j'ai la force d'écarter cette pensée. Je mande mon avocat. Je le consulte sur les moyens d'assoupir l'affaire intentée contre M. de Francheville. Il croit qu'une protection, très-puissante, peut seule le dégager. Je vais trouver le prince. Je parle, je presse, je supplie. « C'est moi, monseigneur, que le ministère public « va venger; je ne veux pas l'être. Je suis inca- « pable d'un sentiment haineux. Que M. de Fran- « cheville soit rendu au repos et au bonheur, s'il « peut en goûter encore. Ne souffrez pas que le « père d'Honorine, d'Honorine que vous aimez « tant, soit publiquement déshonoré. — Il l'est, « madame, par sa conduite envers vous. Le monde « a prononcé, et son jugement est irrévocable. — « Hé bien, monseigneur, que ce jugement ne soit « pas sanctionné par celui des tribunaux. J'implore « votre appui. Si vous me le refusez, ou s'il est « insuffisant, j'irai me prosterner sur les marches « du trône, et je demanderai grace, non pour « M. de Francheville, mais pour son enfant. —

« Venez, femme respectable, venez avec moi chez « les juges. »

Le prince est reçu partout, non seulement avec les marques de respect dues à son rang, mais avec celles de la considération et de la déférence qu'inspirent ses éminentes qualités. Il n'est personne qui ne se montre empressé de lui complaire. Mais comment un magistrat intègre accorderait-il ce désir avec son devoir? La plainte a été rendue en présence d'un auditoire nombreux, composé de ce qu'il y a de mieux à Paris; le tribunal a commencé l'instruction de l'affaire; rien ne peut arrêter le cours de la justice; l'autorité suprême peut seule lui imposer silence.

« Donnez-moi votre enfant, me dit le prince. « Je vais solliciter l'indulgence du souverain. »

Je rentre à l'hôtel, et j'y apprends des choses qui m'affectent plus vivement encore. Le malheureux est en prison, et il manque d'argent! Il a écrit à différentes personnes, et il n'a essuyé que des refus. Le prétexte est qu'il a rompu lui-même tous les liens qui l'attachaient à la société. La vérité est que l'infortune éloigne, repousse. En prison, sans argent!... ses amis l'abandonnent! Je ne l'abandonnerai pas.

Il ne doit rien; ses biens sont libres; mais il faut le temps d'écrire aux fermiers; il leur faut celui de faire des fonds; sa situation ne lui permet pas d'attendre, et je n'ai pas vingt louis à ma disposition!... Je vais envoyer ce que j'ai. C'est

bien peu de chose; mais cela suffira aux besoins du moment. Je verrai, dans la journée, demain, à lui procurer des moyens abondans d'existence.

Je fais et je scelle mon petit rouleau. Je le donne à un valet de chambre; je le prie de le porter à M. de Francheville.

Ce valet de chambre a été indiscret : la princesse entre chez moi; elle me comble de caresses et d'éloges. Des louanges, parce que je ne veux pas que celui, qui m'a si tendrement aimée, connaisse le besoin! ai-je quelque chose, d'ailleurs, qui ne me vienne de lui, qui ne soit à lui? Que puis-je lui donner qui ne soit une restitution?

Mon procédé va être connu dans tout Paris : on ne parle que de cela dans l'hôtel. On en parle comme d'une chose extraordinaire. La vertu est donc bien rare, puisqu'on décore, de son nom, une conduite aussi simple, une action aussi obligée! je vois que je deviendrai célèbre malgré moi. Triste avantage pour une femme, quelle que soit sa célébrité! L'obscurité et mon amour, voilà ce qui me convient, voilà tout ce que j'ambitionne.

La princesse m'offre de l'or. Je le refuse avec modestie. J'ai des moyens certains de m'en procurer, et s'il fallait que j'empruntasse, il n'est qu'un être de qui je consentirais à recevoir. La princesse m'aime véritablement; je reçois chaque jour des preuves nouvelles de son affection; mais il est des bons offices qui pèsent sur une ame délicate. Celui qui emprunte se met nécessaire-

ment au-dessous de celui qui prête. Si j'étais dépourvue de ressources, c'est à Sainte-Luce que je m'adresserais, dussé-je ne jamais rendre. De deux amans, le plus heureux est celui qui oblige.

J'écris au concierge du château de Champagne. Je fais partir une femme de chambre. Je lui ordonne de prendre et de m'apporter mes diamans. Ils sont nécessaires à celui de qui je les tiens, et je n'ai pas besoin de parure. C'est moi que Sainte-Luce aime : que lui importent des ornemens, qui ne satisfont que la vanité? Les mines de Golconde valent-elles un sentiment?

J'entends l'équipage du prince. Je cours au-devant de lui.

Je cherche à démêler sur sa figure le résultat de sa démarche. Son air est riant; il a réussi.

L'ordre est expédié. Il enjoint la cessation de toute espèce de poursuites. Le malheureux sera remis en liberté, sous la seule condition de quitter Paris. Honorine est rayonnante. Elle n'a que dix ans! mais elle sent beaucoup. Affligée de ma peine, elle en a enfin pénétré les causes, et il ne m'a plus été possible de lui rien cacher. Elle a vu, alternativement, son père et moi au moment d'être écrasés. Les nuages se dissipent, et son jeune cœur s'est rouvert à la joie.

Dès que M. de Francheville sera libre, je prendrai congé de la princesse. Recevoir plus longtemps les marques d'intérêt qu'elle me prodigue, serait en abuser. Mais où me retirerai-je? Com-

ment vivrai-je? Je n'ai pas eu le loisir d'y penser, et c'est ce qu'il est important de connaître.

Je fais prier mon avocat de se rendre à l'hôtel. Il me communique le prononcé du tribunal. Ma fille me reste; je m'y attendais. Depuis le jugement rendu, je n'avais pas eu la moindre inquiétude à cet égard. Je suis maintenue dans les droits que me donne mon contrat de mariage. M. de Francheville a reconnu, par cet acte, que je lui ai apporté quatre cent mille francs, et il a manifesté l'intention de m'abandonner la terre de Champagne, qui en rapporte trente, parce qu'il est tenu à une pension alimentaire envers sa fille, Trente mille francs par an! c'est la moitié de tout ce qu'il possède! Dois-je user de ces droits, qui me paraissent excessifs? Ne serait-ce pas dépouiller, sans pudeur, un homme, avec qui je n'ai plus aucun rapport; de qui, par conséquent, je ne devrais plus rien recevoir? Il a l'habitude et le goût de la dépense; je reprendrai sans peine celle de la médiocrité obscure, qui convient à ma situation. Non, je n'abuserai pas des circonstances qui me favorisent. Il s'est montré grand envers moi; je suivrai son exemple; je me bornerai à une faible partie de ce que je peux exiger. J'aurai rempli mes devoirs dans toute leur étendue, et, tranquille à cet égard, je ne vivrai plus que pour l'amour.

Si cependant les passions de M. de Francheville, si le défaut d'ordre, si la prodigalité déran-

geaient ses affaires, s'il dissipait, avec ce qu'il a, la valeur de cette terre, que je suis disposée à lui rendre, que deviendrait Honorine, que sa fortune seule peut relever de l'espèce de dégradation, qui frappe le malheureux enfant d'époux divorcés? Elle est encore aux portes de la vie: pendant quelle longue suite d'années elle déplorerait un désintéressement que je n'ai pas le droit de me permettre! ne serai-je pas, d'ailleurs, maîtresse dans tous les temps de donner à son père les secours dont il aura besoin?... Je suis décidée: j'exercerai mes droits dans toute leur étendue.

Ma femme de chambre est de retour. Je fais venir un joaillier; je livre mon écrin. J'envoie, à M. de Francheville, la presque totalité de son prix. Je ne me réserve que ce qui m'est indispensablement nécessaire, dans ces premiers momens d'embarras, d'incertitude et de besoin.

Il est en liberté. Il se présente à l'hôtel; il demande instamment à me parler. Je ne le verrai pas; nulle considération ne m'y oblige. Que prétend-il? Nos liens sont rompus; il ne dépend plus de nous de les reprendre. Que me dirait-il, qui ne soit inutile ou déplacé?

A peu près certain de n'être pas reçu, il avait une lettre prête, et il me fait prier de la recevoir.

Il s'accuse, il se repent. Il répète ce qu'il a dit, dans l'entrevue que nous avons eue en présence de la princesse. Il se repent! Il est trop tard. Il me remercie de mes dons, en admirant ma gé-

nérosité. Je n'ai pas été généreuse, mais équitable. Madame d'Elmont a été au-devant de lui; il en a reçu des secours, et il me conjure de reprendre ce que je lui ai envoyé. Je ne reprendrai rien. C'est à madame d'Elmont qu'il doit rendre. Quelque éloignée que je sois de lui, maintenant, je lui suis plus que cette dame. Il lui a remis de gros biens; il le devait, et il n'a acquis, par cet acte de justice, aucun droit sur sa fortune. Il désire voir sa fille, l'embrasser avant de s'éloigner... Oh! oui, oui, il la verra, il l'embrassera. Il n'est plus époux; mais il est toujours père, et malheur à moi si j'avais la pensée de le dépouiller des douces prérogatives attachées à ce titre.

Je permets qu'on le fasse monter; je laisse Honorine à la dame de compagnie de la princesse, et je me retire chez moi. Là, des réflexions sans nombre viennent m'assaillir. Je vois un homme repentant, et qui n'aura peut-être pas la force de se vaincre; je le vois dégradé à ses propres yeux, et c'est là le dernier degré de l'humiliation. Obligé de recevoir, de celle qu'il a poursuivie avec acharnement; de baisser son front orgueilleux devant elle; de descendre à la prière, pour obtenir un dernier baiser de son enfant; repoussé de toutes les classes de la société; réduit à cacher son nom, ou à vivre au fond d'une forêt, quel sort! Il est affreux. Voilà où la légèreté, l'imprévoyance, l'oubli des principes, ont conduit, par degrés, l'homme le plus aimable, et le

plus digne d'être aimé. Il sent toute l'étendue de son malheur, puisqu'il conserve de la sensibilité : ah! quoi qu'il ait fait, il est trop puni!

Ces idées me touchent jusqu'aux larmes. Je crois trouver, dans ma conduite du moment, de la dureté et de l'orgueil. J'ai refusé de le revoir! j'ai exprimé mon refus, d'une manière sèche et dédaigneuse! je l'ai offensé, je l'ai aigri peut-être, lorsqu'un entretien, de quelques minutes, pouvait le consoler, lui rendre le goût, l'amour du bien, et ne m'exposait à aucun inconvénient! J'ai eu tort, grand tort. Mais comment revenir sur ce qui est fait?

Je vais m'approcher de la chambre où ils sont. Je trouverai peut-être un prétexte; j'entendrai peut-être quelque chose, qui rendra mon entrée simple et naturelle.

J'ai l'oreille à la porte, et je ne peux rien distinguer. Il me semble cependant que leur ton, même celui d'Honorine, a quelque chose de solennel. Il élève enfin la voix. « Dis à ta mère, qui « n'a pas voulu me recevoir, et qui m'a rendu « justice, dis-lui que je ne demande plus qu'une « grace. Elle te verra le jour, la nuit; tu seras « sans cesse avec elle, et ton malheureux père te « dit un dernier adieu. Elle a ton portrait; elle y « tient beaucoup, je le sais; mais elle l'accordera « à Honorine. Va, mon enfant, prie, supplie, qu'il « me reste au moins quelque chose de toi. »

Non, cet homme n'est pas né méchant. Per-

sonne n'a le droit de le haïr; on ne peut que le plaindre.

Je me retire avec précipitation. J'attends Honorine : elle paraît. Avec quelle candeur, quel intérêt elle expose le vœu de son père! avec quelle chaleur, quel charme elle me parle de sa situation, de ses regrets, de sa douleur! Elle eût vaincu, lors même que je n'aurais pas entendu M. de Francheville. Honorine n'est plus un enfant; il ne lui reste, du premier âge, que les graces naïves, qui le rendent si intéressant.

Elle me presse de la suivre, et je ne lui oppose aucune résistance. Elle s'applaudit de son succès. Chère enfant, il était assuré avant que tu parlasses.

Je ne peux le voir sans émotion, dirai-je le mot, sans pitié. Son air est timide, son ton suppliant... Oh! non, non, je ne souffrirai point qu'il s'abaisse devant moi. Je me hâte de prendre la parole : « Vous désirez, monsieur, le portrait « de votre enfant : ce désir est trop naturel pour « que je ne m'empresse pas de m'y rendre. Je n'ai « aucun mérite à vous abandonner ce portrait : « je n'y tenais que parce que je l'avais reçu de « vous. Je réparerai facilement cette perte. »

Je détache mon bracelet, et je le lui offre. Il saisit ma main; il la baise avec une expression, qui tient du respect. Je lui présente ma joue : pouvais-je faire moins dans un pareil moment? Il ose à peine l'effleurer. L'infortuné! puisse son

repentir être aussi durable qu'il me paraît sincère!

« Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur?
« — Non, madame, si vous ne jugez pas conve-
« nable de me répondre. — Je répondrai à tout ce
« qui sera étranger aux événemens, qui se sont
« passés depuis trois mois. — Ah! Fanchette, tant
« de bonté m'accable. Porter la délicatesse jusqu'à
« m'interdire l'aveu de mes torts! — Ne vous les
« rappelez, monsieur, que pour n'en plus avoir à
« l'égard de personne. »

Il reprend ma main; il la baise avec transport: je sens couler ses larmes. « Soyez homme, lui « dis-je d'une voix altérée. Il est inutile de nous « attendrir maintenant: le mal est sans remède. »

Il s'éloigne de quelques pas; il me regarde, avec une expression, que je ne peux rendre. Il couvre ses yeux de son mouchoir; il sort sans proférer un mot. Ah! si ce divorce n'eût pas été prononcé, je pardonnais, j'oubliais tout, je tombais dans ses bras. Je m'en serais repentie sans doute; mais est-il possible d'oublier tout-à-fait l'objet de son premier amour? Est-il dans le cœur d'une femme de voir, avec indifférence, le père de son enfant? Le premier de ces sentimens se ranime, se réchauffe par l'autre. Oui, je chérirai toujours celui à qui je dois Honorine.

Sainte-Luce, ne t'alarme pas. Ce que j'éprouve ne ressemble en rien à ce que tu m'inspires. D'un côté, je n'ai que des souvenirs; du tien, est le plus tendre amour, qu'embellit l'espérance.

Que vois-je sur cette cheminée? un écrin!... c'est le mien. Il a racheté mes diamans. Rien ne lui a coûté, pour me rendre une parure, dont je peux me passer; mais qui m'était chère, parce qu'elle me rappelait ces jours d'ivresse, qui ont suivi notre union. Voilà ce que je lis sur un papier placé dans l'écrin. Quel mélange d'oubli de soi-même et de grandeur, de faiblesse et d'énergie! Il dédaigne maintenant la fortune; il sacrifie une partie de ce qui lui reste à une femme qu'il a voulu avilir, qui ne peut plus être à lui, et qu'il comble d'égards. C'est Francheville, c'est son cœur qui agit en ce moment : le reste lui est étranger. Passions cruelles, insurmontables, qui l'égarez sans cesse, éloignez-vous de lui! Sans vos suggestions, il n'eût pas cessé d'être aimable; j'aurais conservé mon époux, Honorine son père; un bonheur calme et pur eût succédé aux prestiges de l'amour... Et Sainte-Luce, Sainte-Luce!... Ah! Francheville raisonnable, l'eût éloigné de moi, quand je lui ai fait pressentir le danger. Cette passion invincible ne se serait pas emparée de toutes mes facultés; ce jeune homme ne me serait pas devenu nécessaire comme l'air que je respire.

Et je parais regretter de l'aimer exclusivement. Ne m'a-t-il pas méritée, par sa constance et son dévouement? A-t-il eu, depuis trois ans, un désir, a-t-il formé un vœu, dont je ne fusse l'objet? N'est-ce pas par moi, et pour moi qu'il s'est cou-

vert de gloire, dans les combats? N'a-t-il pas poussé la générosité jusqu'à exposer sa vie contre Soulanges, pour assurer celle de mon époux, du rival le plus redoutable qu'il pût avoir jamais? N'est-il pas accouru du fond de la France au premier bruit de mon déshonneur? N'a-t-il pas fait son affaire de la mienne? N'est-ce pas à lui que je dois la conservation de ma renommée? Et je lui disputerais mon cœur! Il est à toi, tout à toi, sans restriction, sans réserve. Je t'appartiens, je me donne, je me livre : il est temps d'acquitter enfin les dettes de l'amour.

Je lui écris de me trouver un logement convenable. Je ne manquerai pas au respect que je dois à ma protectrice : je m'interdirai chez elle des transports qu'elle n'approuverait pas. Qu'elle n'approuverait pas! Seraient-ils donc condamnables? Oui, oui, s'ils n'étaient pas consacrés par la loi.

Eh bien! il ne me reste à lui donner que ma main; je la lui offrirai. Il s'honorera de la recevoir. Nous porterons la vertu jusqu'à attendre le terme que cette loi a fixé... Encore un an d'attente, d'anxiétés! Et sa profession, qui peut me l'enlever demain, et les hasards de la guerre, qui peuvent me le ravir à jamais!... Loin de moi de vains scrupules, fondés sur des préjugés. La nature, plus ancienne, plus puissante, parle seule à mon cœur; elle seule sera écoutée.

CHAPITRE XXIII.

Succomberai-je?

Ma résolution est prise, elle est invariable. Je passe chez la princesse; je ne lui cache rien. Elle m'oppose des réflexions, que j'ai déja faites, sur les inconvéniens, les chagrins qu'éprouve ordinairement une femme qui épouse un homme plus jeune qu'elle. Ces réflexions m'étaient utiles autrefois; je les appliquais à l'amour, comme au mariage: toujours prête à céder, j'avais besoin d'appui; je m'en faisais de tout ce que me suggérait mon imagination. Aujourd'hui je suis libre, et je combats victorieusement les observations de la princesse. Combien de maris de quarante ans ont des femmes de vingt, et ne leur sont pas fidèles? M. de Francheville n'est-il pas plus âgé que moi, et m'a-t-il été possible de le fixer? Tous, j'en conviens, ne portent pas, aussi loin, la faiblesse et le scandale; mais le chagrin est-il moins cuisant, pour être secret? Les circonstances d'éclat, la publicité, qui semblent l'aggraver, ne finissent-elles pas, au contraire, par nous donner cette énergie, qui nous porte à nous soustraire à l'oppression? Une femme ne trouve-t-elle pas alors une sorte de consolation, dans l'intérêt qu'elle inspire? Mais pourquoi peser les torts plus ou moins graves des maris? Il est d'heu-

reuses exceptions, et où résident la candeur, la bonne foi, l'amour constant, si ce n'est dans le cœur de Sainte-Luce? Si l'opinion que j'ai de lui est une erreur nouvelle, elle fera mon bonheur jusqu'à ce que le prestige soit dissipé. Alors je conviendrai qu'il faut se résigner à souffrir pendant les deux tiers de sa vie. Les illusions délicieuses, que je caresse en ce moment, se dissiperont sans retour, et je bornerai mes jouissances à celles que donne l'amour maternel.

Mais non, non. Jamais tu n'appelleras un souvenir pénible, sur le jour où je me serai donnée à toi. Toujours plus tendre, toujours plus empressé, tu ajouteras à ma félicité, par la persuasion où je serai de la tienne. Une ivresse constante t'empêchera de compter mes années. Ninon, d'ailleurs, vieillit-elle jamais? J'ai vu son portrait; je suis plus jolie qu'elle, et la paix de l'ame et le bonheur n'éternisent-ils pas la jeunesse?

La princesse sent bien qu'il est inutile de continuer des observations, que je réfute à mesure qu'elles naissent. Elle m'engage seulement à éviter Sainte-Luce, jusqu'à l'époque où la loi nous permettra de nous unir. « Un an, madame, un an! « votre altesse pense-t-elle à ce qu'elle exige? « Notre vie est-elle donc si longue, qu'une année « soit comptée pour rien? Le devoir et la gloire ne « peuvent-ils pas demain m'enlever mon amant? « Ne peut-il pas tomber, sans vie, sur les lauriers

« nouveaux qu'il brûlera de m'offrir? Et il mour-
« rait sans avoir connu le bonheur! et je regret-
« terais, le reste de ma vie, de n'avoir pas cou-
« ronné sa constance et ses vertus! Non, que les
« préjugés se taisent, qu'ils disparaissent devant
« moi. S'ils s'élèvent contre ma réputation, Sainte-
« Luce me dédommagera de l'avoir perdue. Je ne
« vois plus que lui au monde; je suis toute à lui;
« je ferai tout pour lui.

« — Ainsi donc vous allez vivre publiquement
« avec ce jeune homme? — Publiquement, ma-
« dame! je ne crois pas avoir dit cela. — Vous le
« recevrez au moins chez vous. — Je l'y retiendrai
« les journées entières. — Et vos gens ne soup-
« çonneront rien, et vos amis se tairont! — Que
« diront-ils? que je suis heureuse? Je le publierai
« moi-même, si je suis réduite à choisir, des bien-
« séances, ou de mon amour. Fière de mon amant,
« je le proclamerai le plus aimable et le plus aimé
« des hommes. — Et Honorine sera témoin de ce
« délire; elle entendra ces aveux; elle apprendra
« à considérer la vertu comme un vain mot. Que
« lui direz-vous, quand elle se livrera à des éga-
« remens, dont vous lui aurez donné l'exemple?

« — Arrêtez, arrêtez, madame, par grace, mé-
« nagez-moi. Honorine!... Honorine!... Non, je
« ne te donnerai pas l'exemple du désordre. La
« prudence réglera mes démarches; je m'envelop-
« perai des ombres du mystère... — Et vous vous
« flattez d'échapper à la pénétration de cette en-

« fant? Il ne faut qu'un moment, qu'un mot pour « l'éclairer, et ce moment, ce mot viendront tôt « ou tard. — Oh! mon Dieu, mon Dieu, que « dois-je faire? — Votre devoir.

« — Eh! que n'ai-je pas fait pour lui? — Nous « n'avons rien fait, tant qu'il nous reste à faire « encore. — Je n'ai pas trente ans, et il faut re- « noncer au bonheur. — Il faut le rendre plus « vif, par un délai nécessaire; plus durable, en « conservant l'estime de votre amant. Il faut que « les mœurs publiques sanctionnent et consoli- « dent votre félicité.

« — Je sens la force de ces raisons. — Ayez « celle de vous y rendre. — L'effort est cruel, « presque impossible, je ne vous le dissimule pas. « — Ma chère amie, les passions passent; l'estime « des autres peut durer autant que votre vie. « Cette estime est la barrière que vous opposerez « aux goûts naissans de votre fille, s'ils ne s'ac- « cordent pas avec les convenances, et elle n'osera « pas la franchir.

« — Honorine! Honorine, je ferai mon devoir. « Tu sauras un jour ce que tu m'as coûté. Puisses- « tu m'en aimer davantage! »

Je veux éviter, avec lui, jusqu'à l'ombre d'un tort. Je lui écris; je lui rends, mot pour mot, l'entretien que je viens d'avoir avec la princesse. Je le laisse l'arbitre de mon sort. Il sera généreux, je l'espère, je le crois... Cependant, si l'impétuosité de son amour; si la douleur de voir retarder

un moment si long-temps, si ardemment désiré, si positivement promis, ne lui permettaient pas d'écouter le langage de la raison, de cette froide raison, qui commande impérieusement à tous, et à qui les gens indifférens peuvent seuls obéir... il sera, nous serons heureux, dussent les regrets empoisonner le reste de ma vie.

Je reçois sa réponse... Je l'ouvre en tremblant... Elle est dictée par l'amour au désespoir; mais soumis à la prudence et aux principes. Quel homme! c'est lui qui me soutient, qui me console! je suis destinée à lui tout devoir; tout, jusqu'à ma sagesse.

La princesse est contente de lui et de moi. Elle permet que j'aille m'établir dans l'appartement qu'il m'a fait arranger. Demain, je prendrai congé d'elle, et de son respectable époux. Je conserverai un souvenir précieux de leurs bontés, et souvent je viendrai leur offrir l'hommage de ma reconnaissance, et de ma vive affection.

Qu'il est joli, ce logement! rien de riche; mais tout est élégant et recherché. Ce boudoir... comme il est décoré! quel charme dans ce demi-jour! c'est un petit temple, à consacrer au culte de l'amour. Cher ami, je t'y désire, je t'y appelle, et tu n'y viendras pas! je l'ai voulu, et tu y as consenti!

Honorine est enchantée de sa chambre, et de son ameublement. Je remarque que cette chambre touche à la mienne : avant que je lui écrivisse, il était donc décidé à se vaincre, à me faire le sa-

crifice de ses vœux les plus doux? Que deviendrais-je, si je n'avais qu'un homme ordinaire? Déjà j'ai oublié ce que m'a dit la princesse; je n'ai plus d'empire sur moi; je reviens à ce boudoir. J'y suis seule; j'en sors, j'y rentre, je soupire; des larmes brûlantes s'échappent malgré moi; je me laisse aller sur ce lit de repos. Mon imagination ardente me retrace ces plaisirs, cette ivresse, ce délire du cœur et des sens, que Sainte-Luce doublerait en les partageant avec moi... et je suis encore seule! ce soir, je serai seule encore! je le serai encore demain, et nous serions heureux si nous voulions l'être! oh! Honorine! Honorine!

Je cherche le sommeil; il est loin de moi. Je m'agite, je me tourmente, je brûle. Sainte-Luce est là; il est présent; je veux le presser dans mes bras; je ne saisis qu'un ombre qui échappe à mes transports... Ah! si du moins l'amour était fugitif comme elle! celui-là ne me quitte pas; je veux le fuir; je le retrouve partout, et partout il fait mon malheur. Oh! je souffrirais moins, abandonnée, méprisée, haïe du reste de l'univers... Eh! souffrirais-je, s'il était avec moi! j'oublierais tout ce qui n'est pas lui. Je n'aurais pas une pensée, une sensation, qui ne fussent volupté et bonheur.

J'ouvre un secrétaire... que vois-je! son portrait! cruel homme, quel présent funeste tu m'as fait! tu ne veux donc pas que je jouisse désormais d'un instant de repos!

Ce portrait est frappant de ressemblance. Voilà ce teint animé, cette fraîcheur, cette noblesse, cette grace inexprimable, qui forment l'ensemble le plus séduisant... Ces yeux sont muets; ce n'est pas ainsi qu'ils me regardent; mais qui peuvent-ils regarder comme moi?

Au bas du portrait est écrit : *A la mère d'Honorine.* Craint-il d'oublier ce que je suis? Craint-il que je l'oublie? Veut-il sans cesse placer ma fille entre lui et moi?

Vertus obscures, on ne vous estime pas assez, par cela même que vous êtes sans éclat. On vous ignore, ou on n'accorde rien à ceux qui passent leur vie à comprimer, à froisser, à étouffer leur cœur; à rendre au devoir l'hommage le plus douloureux et le plus soutenu. On loue, on appelle vertueux celui qui donne; qui embrasse la défense de l'opprimé; celui qui remplit ses fonctions avec zèle et désintéressement. Eh! ces vertus-là coûtent-elles à leur auteur? les exercer et jouir, n'est-ce pas la même chose? oui, dans ce cas, la vertu porte avec elle sa récompense. Mais cette vertu terrible, devant laquelle je suis courbée, comme par une main de fer; qui ne permet rien, ne promet rien, ne laisse pas même l'espérance, cette vertu me désespère, me mine, me tue... peut-être parce que mon sacrifice n'est pas absolu. Il n'est pas en mon pouvoir de le consommer tout-à-fait. Je cesserai de vivre, avant de cesser d'aimer.

Ce que j'ai prévu arrive. Il m'écrit qu'il vient

de recevoir l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. Il va commander un vaisseau, deux frégates, et chercher nos ennemis aux extrémités du monde. Il souffrira, dit-il, il souffrira sans se plaindre. Mais quelle que soit sa résignation, il n'a pas le courage de s'éloigner, sans me dire un dernier adieu. Il ne demande qu'une heure, un instant, et telle est la pureté de son ame, qu'il ne redoute pas les témoins. Des témoins! non, il n'y en aura pas. Une amie intime pourrait seule être présente à ces adieux déchirans, et madame Ducayla est à Marseille. Nous ne nous donnerons pas en spectacle à des étrangers. Notre trouble, nos regrets, nos larmes n'auront de témoins que l'amour.

Qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant même.

Oh! si Honorine ne me retenait, si je ne me devais tout entière à son avenir, je ne balancerais pas, je suivrais mon amant. Cachée sous les habits de son sexe, je braverais, avec lui, et les feux de la zone torride, et les dangers des combats. Je le couvrirais de mon corps. Ah! quel bonheur, s'il doit mourir, de mourir la première!

Le voilà, je l'entends... mon cœur semble vouloir briser les barrières, qui le retiennent; il s'élance au-devant du sien. Le voilà, le voilà. Ce n'est plus une illusion; c'est bien lui que je vois, que je presse sur mon sein. « Sainte-Luce, je ne « me connais plus; je suis à ta discrétion. Je n'ai « plus de force, pas même pour désirer me dé-

« fendre. Sois plus qu'un homme, ou c'est fait « de moi... »

Oui, c'en est fait... c'en est fait encore. Un feu dévorant circule dans mes veines; rien ne peut le calmer. J'ai eu, dit-il, les prémices de son cœur; je n'en doutais pas. Personne n'en avait obtenu d'autres, je le vois. Personne n'obtiendra rien de lui; j'en suis sûre. Il reviendra fidèle, s'il échappe aux hasards de la guerre. « De la guerre, « dis-tu! il m'est désormais impossible de vivre « sans toi. Non, tu ne t'éloigneras pas. Qu'est la « gloire, comparée aux délices que tu viens d'é- « puiser? Quel devoir as-tu à remplir, plus sacré « et plus doux, que celui d'éterniser mon ivresse? « Quelle récompense vaut le droit de la partager! « Insensé! tu trouves tout dans mes bras, et tu « vas exposer, pour des chimères, une tête qui « m'est si précieuse! demeure, mon ami, de- « meure, je te le demande à genoux. — Relève- « toi, je t'en supplie, et réfléchis à ce que tu « exiges. — Je ne réfléchis pas, je ne veux plus « rien prévoir. Tu viens de te charger du bonheur « de ma vie; remplis les obligations nouvelles « que tu as contractées. — Tu l'ordonnes, j'obéis. « N'oublie jamais que je vais te sacrifier plus que « ma vie.

« — ... Que dis-tu?... J'ai été exigeante, égoïste, « tyrannique. L'excès de ton amour est trop « prouvé par ta condescendance. Oui, pour un « homme tel que toi, c'est plus que me sacrifier

« ta vie. Je regrette un sacrifice que j'ai exigé; « que je désire ardemment encore; mais qui est « indigne de nous deux. Tu conserveras l'hon- « neur; tu ajouteras à ta gloire : je veux que les « qualités de mon amant justifient ma faiblesse. « Mais, mon ami, donnons à l'amour les derniers « momens qui nous restent. Demain, tu ne rece- « vras plus, tu ne me rendras plus ces caresses, « dont nous sommes si avides, dont nous ne pou- « vons nous rassassier. »

J'entends du bruit... C'est Honorine. Elle a quitté le travail; elle vient se délasser près de moi. « Vite! vite! mon ami! tu n'as pour dispa- « raître que la durée d'un éclair. »

J'ouvre ma porte; je cours au-devant de ma fille; je l'entraîne au salon. Je la fais asseoir, je lui parle, elle me regarde avec étonnement; sans doute mes idées sont sans liaison, sans suite. Mes yeux se portent sur ma glace... Quel désordre, bon Dieu!... Je veux lui attribuer une cause, et la stupéfaction de l'enfant augmente avec mon embarras. Elle veut me caresser, et ses baisers ajoutent à mon trouble; je la repousse doucement. Suis-je donc indigne des étreintes de l'innocence! Ai-je commis un crime? Ma conscience fait-elle justice de moi?

Pourquoi ai-je fait disparaître Sainte-Luce? N'était-il pas naturel qu'il me rendît une dernière visite? Ma femme de chambre ne peut-elle pas savoir qu'il était avec moi, quoiqu'il soit entré

sans se faire annoncer? Cette sortie furtive n'explique-t-elle pas ce que j'ai cru cacher? Je ne sais où j'en suis.

Je m'efforce de me remettre. Je propose à Honorine une promenade aux Tuileries : j'ai besoin de prendre l'air. Je donne à mes domestiques le reste de la soirée. Je n'ai pas entendu ouvrir la porte d'entrée; s'il n'est pas sorti, personne n'empêchera sa retraite.

Sa retraite! quoi, déja je l'aurais perdu! perdu pour des années, peut-être pour toujours. Cette pensée cruelle me poursuit, au milieu de cent femmes, qui décorent une allée. La sérénité est sur leur front; le calme paraît être dans leur cœur. Qu'elles sont heureuses!

Honorine est tout entière à la variété des objets. Elle ne pense pas à m'interroger; elle ne m'adresse pas un mot. Ah! tant mieux. Je suis seule ici avec mon cœur. Pauvre cœur! comme il a souffert! comme il a joui! comme il souffrira encore!

Déja l'obscurité voile tout ce qui m'environne. Je prends machinalement la main de ma fille; je suis les rues qui conduisent chez moi, absorbée, accablée, et quelquefois radieuse de souvenirs.

Ma femme de chambre rentre en même temps que moi. Elle me demande mes ordres. « Faites « souper ma fille; aidez-lui à se coucher, et allez « vous reposer. »

Je cours à ma chambre. Je ne peux revoir, trop tôt, ce lieu où je me suis livrée à ses transports,

où j'ai épuisé les délices de l'amour. Que cette chambre me sera chère! je ne la quitterai plus.

Est-il sorti? Suis-je condamnée à ne pas le revoir? Encore une heure, mon Dieu, encore une heure, et disposez de moi après.

Il n'est pas sorti; il ne peut l'être: je trouve un fauteuil en travers de la porte. La chute de ce meuble, qu'a prévenue ma prudence ou ma timidité, l'aurait averti de se cacher plus soigneusement encore. Mais où est-il?... dans un arrière-cabinet. Il dort, sur une chaise longue, du sommeil de l'amour heureux. Ses songes sont rians; ils l'embellissent encore. Dors, cher amant, je respecte ton repos; je me contente de cueillir un baiser sur ton front.

Je ne sais pas m'arrêter. Un baiser est suivi d'un autre; ses beaux yeux se rouvrent; il les tourne sur moi; il me reconnaît; il s'élance... « Ce « sont les graces elles-mêmes, s'écrie-t-il! tu réu- « nis, à toi seule, les beautés qui suffisaient à elles « trois. » Il a tout enlevé, tout déchiré. Il a voulu que je parusse, sans autres ornemens que mes charmes. Il les contemple avec avidité; il me saisit, il m'entraîne; ses transports renaissent; ils rallument tous mes feux; ils sont inépuisables. Oh! quelle nuit! quelle nuit! oui, je le sens, on peut mourir après cela, et mourir sans regrets.

Le sommeil vient enfin appesantir mes paupières; je lui dispute nos derniers momens; je succombe à l'excès de la fatigue. Mes yeux se fer-

ment, et je vois encore mon amant, ivre de désirs et de bonheur.

CHAPITRE XXIV.

Le Réveil.

Oh! quel réveil! quel réveil! le néant succède aux plus douces, aux plus brillantes illusions. Je suis seule! il s'est arraché de mes bras pendant mon sommeil; il a eu la cruauté de me priver de ses derniers adieux!... Eh! n'a-t-il pas eu raison? Que nous eût servi de nous attendrir ensemble, sur un malheur inévitable? Il nous a épargné des larmes à tous deux.

Quel jour que celui d'hier! qu'ils seront longs et amers, ceux qui vont le suivre! Un portrait! voilà tout ce qui me reste de cet être accompli. Et ce portrait, au lieu d'adoucir les tourmens de l'absence, me rappellera sans cesse ce que j'ai perdu.

Quelle solitude je remarque autour de moi! celui qui vivifiait tout ici, il y a quelques heures; qui répandait sur moi des torrens de feu et de vie, s'est éloigné, et tout a disparu avec lui. Que n'a-t-il emporté aussi ce cœur plein de son image!

Mon œil humide contemple la place qu'il occupait près de moi. Je l'y cherche, comme s'il était possible que je l'y trouvasse; je lui parle comme s'il pouvait m'entendre; je prête l'oreille, comme

s'il allait me répondre. Si je parvenais à me faire illusion!... Non, non, je suis trop près encore de la réalité. L'imagination ne s'abuse que lorsque les plaies du cœur se ferment, et la mienne commence seulement à saigner.

Hier, mes malheurs étaient effacés de ma mémoire. Ils se reproduisent aujourd'hui, augmentés du sentiment de cette cruelle séparation.

Un billet! un billet! il est écrit au crayon. Il a tracé ces caractères à côté de moi, dit-il, et les yeux baignés de pleurs. Il m'offre l'hommage de sa vive reconnaissance. Il ne me doit rien : deux amans heureux donnent et reçoivent mutuellement. Il me jure une fidélité à toute épreuve; il reviendra plus tendre, plus empressé que jamais... Reviendra-t-il, mon Dieu! Je peux, ajoute-t-il, être tranquille du côté de mes gens: il n'y avait personne chez le concierge, personne à mon antichambre quand il est entré, et il profite, pour se retirer, du moment où il a entendu sortir ma femme de chambre. Il finit par ces expressions, que l'amour seul, peut trouver, que lui seul sait bien entendre.

Je lis, je relis ce billet, avec autant d'avidité que s'il ne m'eût jamais écrit. Je crains d'en effacer un mot, une lettre, un point. Pourquoi donc m'est-il plus précieux que les lettres qu'il m'écrivait chez la princesse? C'est que ces lettres n'exprimaient que le désir, et ce billet me rappelle mon bonheur.

Ma fille entre chez moi, et je rougis en la voyant. Elle me parle de ce qu'elle appelle mes distractions de la veille; elle se plaint de l'indifférence que je lui ai marquée à la promenade, de l'espèce d'abandon où je l'ai laissée le soir. Elle me demande si elle a fait quelque chose qui m'ait déplu; elle me demande la permission de m'embrasser. La permission! voilà la première fois qu'elle se sert de ce mot. J'ai donc été bien extraordinaire, bien différente de moi-même? Sainte-Luce, vivant avec moi, m'aurait-il fait oublier enfin ce que je dois à cette enfant? Non, non, cette fièvre des sens transporte, égare, entraîne, et ne rend pas insensible à l'amitié : l'amour maternel n'est que l'amitié, accrue des soins journaliers que nous donnons à l'enfance, des sacrifices que nous lui faisons.

Je presse Honorine sur mon sein. Je sens, avec joie, qu'elle n'a pas perdu ses droits sur mon cœur. A mesure que je l'en rapproche, le poids qui m'oppresse devient moins insupportable.

Je commence à raisonner : je le dois à la présence de ma fille. Hélas! je n'ai besoin, pour l'aimer, pour le lui dire, ni de précautions, ni de détours. Les sentimens doux, qui ne laissent jamais de regrets, qu'on peut avouer hautement, constitueraient-ils essentiellement ce qu'on nomme bonheur? Je le crois, si le bonheur réside dans le repos de l'ame, qu'il ne faut pas confondre avec l'inaction. Le repos de l'ame consiste

dans un mouvement régulier, que rien ne ralentit, que rien ne précipite. Ce bonheur est celui des ames froides. Je ne le connaîtrai jamais.

Vingt fois, dans la journée, j'ai tiré ce billet de mon sein. J'ai passé les caractères à l'encre, pour en assurer la durée. Je le lis avec un plaisir toujours nouveau, et cependant j'ai repris mes occupations ordinaires auprès d'Honorine. Je suis distraite, très-distraite. A chaque instant, l'image de Sainte-Luce vient se placer entre ma fille et moi. Je fais, pour n'en être pas obsédée, des efforts qui ne sont pas fructueux; des larmes, que j'ai soin de cacher, coulent par intervalles; mais la leçon continue, et quand j'ai pu être concise et claire, je souffre moins, parce que le sentiment d'un devoir rempli est une consolation réelle.

Cette journée s'écoule lentement; mais enfin elle passe, comme passeront celles qui vont la suivre. Des souvenirs, des privations, des vœux impuissans, voilà ce qui va remplir des semaines, des mois, des années. Que deviendrais-je, si je n'avais Honorine?

Mais cette enfant elle-même n'ajoute-t-elle pas la contrainte à ce que ma situation a de pénible? Ne faut-il pas que je m'observe sans cesse, si je veux être impénétrable, et puis-je lui laisser soupçonner ce qui se passe dans mon cœur? J'ai été heureuse, parfaitement heureuse; mais ce genre de bonheur lui est encore étranger; je ne lui en

ferai pas pressentir l'existence. Puisse-t-elle l'ignorer long-temps! puisse-t-elle n'avoir pas besoin, pour se garantir d'une faiblesse, de lire le chapitre précédent. Il est inutile à qui ne connaît qu'un amour légitime; les femmes de ce genre n'ont pas d'idée du bonheur fugitif, des combats, des regrets, qui accompagnent et qui suivent une passion, qu'on ne peut ni vaincre ni avouer. L'infortunée qu'elle subjugue ne cherche pas même à lui échapper; l'exemple est perdu pour elle. Sous tous les rapports, ce chapitre est inutile. Je le déchirerai.

Me voila rentrée dans cette chambre, qui devait m'être si chère; dont je ne voulais pas m'éloigner, et où je n'éprouve que des sentimens douloureux. J'interroge tous les objets; je regarde autour de moi. J'ouvre ce cabinet, où il reposait en m'attendant : il n'y est pas. Ces dentelles, ces rubans qu'il a jetés çà et là, et auxquels je n'ai pas voulu qu'on touchât; cette chaise longue, ce lit... il n'y est plus, il n'y est plus... peut-être n'y reviendra-t-il jamais.

Déja des lieues, des provinces nous séparent; il court, et chaque instant l'éloigne davantage. Il m'écrira, a-t-il dit, de ville en ville. Voilà donc tout ce que j'aurai, tout ce que je peux attendre de lui! A peine aura-t-il mis le pied sur son vaisseau, que je serai privée des dernières marques de son existence et de son amour. Bientôt il perdra de vue cette terre que j'habite, et par laquelle

nous semblons encore tenir l'un à l'autre. Il la cherchera à travers un horizon, qui s'épaissira de plus en plus; ses yeux trompés, se baisseront enfin. Il m'adressera un dernier adieu, dont je ne peux prévoir l'instant; auquel il me sera impossible de répondre d'intention; le néant commencera pour lui... Il glace déja mon ame.

Mais bientôt la gloire disputera son cœur à l'amour. La nécessité, le devoir, la vigilance continuelle qu'exige le commandement, affaibliront, insensiblement, ces impressions du cœur, qui se fortifient dans la solitude, auxquelles je ne peux échapper. Eh! tant mieux. Ne suffit-il pas de ce que je souffre? Que les jouissances de l'ambition le dédommagent, le consolent. Qu'il soit heureux, et que je le sache.

Le jour renaît, et je n'ai pu fermer les yeux. La nuit cependant n'a pas été longue : je n'ai pas cessé de m'occuper de lui.

Deux lettres à la fois! après-midi, j'en reçois une autre. Elles sont courtes, trop courtes; mais il n'a eu qu'un moment, et elles sont si tendres, si expressives! Oh! écris, écris, jusqu'à ce que l'Océan me ravisse cette dernière et triste ressource. Écris-moi sur ton vaisseau. Peut-être un autre bâtiment, faisant voile vers les côtes de France, passera près du tien. Il prendra, il m'apportera tes lettres. Triste ressource, ai-je dit! ah! c'est tout ce qui reste à l'amour malheureux, et il se trouve riche de ce qu'il n'a pas perdu.

Je vais chez la princesse. C'est à elle seule que je veux parler de lui, et il faut que j'en parle; je suis lasse de penser. Elle me reçoit avec sa bonté ordinaire; elle m'écoute avec complaisance. J'appuie sur le moindre détail; si une légère circonstance m'échappe, je rétrograde, je reviens, je me répète, et je ne dis jamais assez. Graces, mille graces à celle qui sait écouter! écouter un infortuné, c'est plus que lui répondre.

Je ne lui ai rien caché. On se rattache, en quelque sorte, au bonheur qui n'est plus, en se laissant aller au plaisir de le peindre.

Je l'ai vue étonnée, pénétrée, attendrie. Au milieu des diverses sensations que je lui ai fait éprouver, j'ai cru surprendre un mouvement de terreur, qu'elle a paru vouloir me dérober. Qu'ai-je à craindre? Il m'adore, je suis libre, et ma faiblesse est cachée dans le sein de l'amitié. Ah! je me suis trompée sans doute : la princesse n'a rien à redouter pour moi.

Elle me fait dîner avec elle; elle me conduit ensuite dans ce jardin solitaire, qui réunit les richesses des deux mondes. C'est là qu'il faut se promener, quand on veut penser, parler en liberté. Sainte-Luce! Sainte-Luce! nom chéri, que j'ai sans cesse à la bouche, et qui fait battre mon cœur, soit que je le prononce, soit que la princesse le répète.

Les heures s'écoulent, dans les plus doux épanchemens. N'avais-je pas raison de le dire? l'amitié

n'est pas étrangère à l'amour! Eh! l'amour est-il autre chose que l'amitié, plus le désir?

La princesse m'invite à la voir souvent; elle m'engage à lui confier mes embarras, mes chagrins, s'il m'en survient de nouveaux. A quels chagrins puis-je être sensible, après avoir perdu mon amant?

Je rentre chez moi, et je trouve enfin le sommeil. Mes yeux se rouvrent, pour lire deux lettres, que m'apporte ma femme de chambre. Il me dit, dans la seconde, que ses vaisseaux ne sont pas prêts à appareiller, et que, selon les apparences, il passera quinze jours ou trois semaines à Brest. Trois semaines à Brest! quelle idée vient me frapper! avec quelle avidité je la saisis! Il me prie de lui répondre *à l'hôtel de la Marine.* Il me prie! eh! ne serai-je pas heureuse de lui écrire, comme il le sera de me lire? Oui, sans doute, je lui écrirai; je vais lui annoncer que je pars, que je vole dans ses bras. Quinze jours à passer avec lui! aurais-je osé l'espérer? Je n'en perdrai pas un seul instant.

Et Honorine?... Je l'emmènerai avec moi. Elle n'a pas vu la mer : ce sera le prétexte de mon voyage. Il faut des prétextes à tout, puisque le monde exige qu'on justifie jusqu'à ses moindres démarches.

Je demande à ma fille si elle ne sera pas bien aise de voir le premier port de France, si elle ne désire pas embrasser M. de Sainte-Luce, qui n'a

pas eu le temps de prendre congé de nous. Elle est disposée à monter en voiture à l'instant même. Comme elle me sert! son impatience seconde la mienne, et la couvre. J'ai l'air de tout faire pour elle, et dans trois heures je serai en route. En route! que ce mot est doux à l'oreille, quand on part pour rejoindre son amant!

Mais ma conduite à l'égard d'Honorine n'est-elle pas répréhensible? J'ai menti à l'innocence; je n'ai pas craint de l'employer à l'exécution de mes projets; de la faire servir de voile à mes plaisirs. Je n'ai plus qu'un pas à faire: c'est de la rendre témoin de mes transports. Cette réflexion m'afflige profondément. Je sens qu'il faut partir seule, ou rester. Rester? je ne le peux pas. Mon cœur, ma félicité, ma vie, tout est à Brest, tout m'y attire, m'y pousse avec une force irrésistible. Mais cette enfant?... il faut qu'elle demeure. A chaque instant je me pénètre de plus en plus de la nécessité de la laisser à Paris: les bienséances, les bonnes mœurs, la sollicitude maternelle m'en imposent la loi. Mais comment lui persuader de rester, après la proposition que je lui ai faite, et qu'elle a acceptée avec tant de satisfaction? Comment, d'ailleurs, si je pars seule, colorerai-je ce voyage?... Eh! que m'importent l'opinion, les propos! Que ne font pas oublier l'amour et le bonheur?

Que dis-tu, malheureuse! ta réputation est-elle à toi seule? N'entends-tu pas une voix intérieure,

qui te crie que tu dois la conserver pour ta fille? N'est-elle pas une portion précieuse de son héritage? Sacrifieras-tu les principes les plus respectables à la soif de jouir?

...Ah! j'ai trouvé, je le crois, le moyen de concilier le devoir et mon cœur. Je répandrai, j'écrirai, à mes connaissances, que la grêle a ravagé mon vignoble; que mes fermiers me demandent une remise; que je vais m'assurer de la réalité de leur perte, et en ordonner l'estimation. Je prierai la princesse de recevoir ma fille pendant mon absence... Je mentirai donc aussi à cette femme respectable!... Eh! un mensonge qui ne nuit à personne, n'est-il pas innocent? n'est-il pas louable, si, loin de nuire, il est utile à quelqu'un, et pourquoi m'interdirais-je, pour moi, ce que je ferais avec empressement pour un autre? Ces raisons me paraissent sans réplique. Cependant je me défie de mon cœur; il excuse, il justifie, il colore ce qu'il désire.

Je vais chez la princesse. Je l'établirai arbitre entre l'amour et moi. Son amitié tolérante ne m'interdira rien de ce que je peux me permettre.

Elle sourit, avec bonté, en m'écoutant; elle m'embrasse, quand j'ai cessé de parler. « Pauvre « femme, me dit-elle, quel désordre règne dans « cette tête, et dans ce cœur! Quels orages s'y « forment, et que vous pouvez encore détourner! « Vous vous préparez une jouissance bien vive, « j'en conviens; mais quels chagrins cuisans vont

« la suivre! Plaisirs d'un jour s'oublient facile-
« ment; mais l'habitude de plusieurs semaines de-
« vient un nœud que rien ne peut plus rompre. Je
« ne serai pas avec vous, pour vous défendre de
« vous-même, pour vous protéger contre votre
« amant. Il n'aura qu'un mot à dire pour vous
« faire tout oublier, tout braver, et ce mot, vous
« le direz, vous, si son extrême délicatesse lui
« impose silence. Incapable de réfléchir et de pen-
« ser, tout entière à votre délire, vos yeux ne
« s'ouvriront, vous ne reviendrez à votre enfant,
« à ce que vous vous devez, que lorsque l'Océan
« aura mis entre nous une barrière que vous ne
« pourrez plus franchir. Une femme, jusqu'alors
« estimable, estimée, cessant de se respecter; sui-
« vant un jeune homme aux extrémités du monde;
« ce jeune homme, oubliant une réputation à sou-
« tenir, négligeant son devoir, sacrifiant à un fol
« amour les plus belles espérances, voilà ce que
« verront ceux dont vous serez entourée. Leur
« opinion se manifestera malgré eux; elle se dé-
« célera dans les choses mêmes les plus indiffé-
« rentes. Vous vous interrogerez tous deux sur le
« jugement qu'ils auront porté; vous en reconnaî-
« trez l'équité, et ce sera pour vous le dernier
« terme du malheur.

« — Non, madame, non, je ne descendrai pas
« à ce degré d'avilissement. Non, je n'abandon-
« nerai pas ma fille. Je vous jure, par tout ce qui
« touche un cœur honnête, de ne jamais mériter

« la sévérité avec laquelle vous venez de prononcer « contre moi. — Eh! ma chère amie, craindrais-je « autant, si je vous aimais moins? Vous êtes sin- « cère en ce moment, je le sais, et vous le serez « encore en vous dégradant. Vous répéterez ce « que vous m'avez déja dit : *Un désert et son cœur.* « Mais le cœur se refroidit enfin, et la solitude « devient insupportable. On sent le besoin de la « société, et elle n'admet plus ceux qu'elle a re- « jetés de son sein. — Vous oubliez, madame...— « Je n'oublie rien de ce que vous m'avez dit. Je « veux croire même que vous aurez la force de « vous séparer de votre amant. Ne serez-vous pas, « le jour où il s'arrachera de vos bras, plus mal- « heureuse que vous l'êtes aujourd'hui ? Votre sé- « paration est opérée, le coup est porté, la bles- « sure est moins sensible, et vous allez vous ex- « poser à de nouvelles angoisses. Quel en sera le « dédommagement? des souvenirs? Seront-ils plus « vifs, plus doux que ceux que vous conservez? « Ce ne sont pas les jours qu'il faut compter; mais « la somme de bonheur qu'ils procurent. N'avez- « vous pas épuisé, dans une nuit, tout ce qu'il « est possible d'en avoir et d'en supporter?

« — Ainsi, madame, il faut s'interdire la jouis- « sance du lendemain, parce qu'on n'a pas oublié « la félicité de la veille; ainsi un jour heureux « pourrait suffire à toute la vie. Le croyez-vous, « madame, et connaissez-vous quelqu'un, qui ait « assez d'empire sur soi, pour se conduire d'après

« un tel raisonnement? Quels sont les dangers « que vous redoutez pour moi? Ne savez-vous pas « que Sainte-Luce m'a offert le sacrifice de sa « gloire, de son état, et que je l'ai refusé? Vou- « lût-il, à Brest, renouveler le même hommage, « je combattrais son dévouement, par les motifs « que je lui ai opposés ici. S'il refusait de s'y ren- « dre, je le conduirais moi-même sur son bord, « et je ne m'en éloignerais qu'après lui avoir in- « spiré mon courage et ma résignation. — Et si « vos efforts étaient vains? — Sainte-Luce est un « héros, madame. Votre supposition est inadmis- « sible. — Admettez qu'elle soit fondée. — Alors, « madame, alors... Mais pourquoi votre imagina- « tion féconde ne prévoit-elle que des maux? Tant « d'exagération n'annonce-t-elle pas le dessein, la « volonté de vous soumettre tout, tout, jusqu'à « l'amour? Je n'écoute plus rien. Le bonheur est « à Brest; il m'attend, il m'appelle, et je cours le « saisir.

« — Ma chère amie, vous ne me rendez pas « justice : vous me forcez à m'expliquer, sans dé- « tour. Je n'ai employé contre vous que mes plus « faibles moyens. J'avais présumé qu'ils pourraient « suffire, et j'avais résolu de ne pas détruire une « sécurité qui m'étonne, et à laquelle vous devez « quelque repos. Vous refusez de voir dans l'a- « venir. Je vais, quoi qu'il en coûte, fermer l'a- « byme que vous creusez sous vos pas. Ce n'est « qu'avec délices que vous vous rappelez une nuit,

« peut-être désastreuse; c'est avec de nouveaux « transports, que vous vous en promettez de sem- « blables. Savez-vous, femme imprudente et aveu- « gle, si vous avez échappé au danger d'être mère, « et, si vous avez ce bonheur, vous flattez-vous « d'être constamment aussi heureuse? Vous ré- « duirez-vous à l'humiliante nécessité de rougir « devant votre fille? Si Sainte-Luce périt, ferez- « vous partager à un enfant, que vous ne pourrez « avouer, une fortune qui appartient tout entière « à Honorine, ou prendrez-vous le parti cruel « d'abandonner ce déplorable enfant? Telle est la « position où vous allez volontairement vous jeter. « J'ai dû vous faire sentir ce qu'elle aurait d'af- « freux pour vous, d'affligeant pour ceux qui vous « aiment. Je n'ai plus rien à dire, et c'est à vous « à prononcer.

« — Ah, madame! abandonnée à l'amour, à ses « délices, aux plus douces espérances, étais-je ca- « pable de rien prévoir! Ma sécurité est détruite; « mon cœur est bourrelé; je ne respirerai que lors- « que j'aurai la certitude d'être échappée à la honte. « Quels jours, quelles nuits, au lieu de ceux que « je me promettais! Quel réveil, quel réveil! il « est entier, il est terrible.

« Non, je n'irai pas à Brest; je ne m'exposerai « pas volontairement aux malheurs que déja j'ai « imprudemment bravés, et qui m'accableront « peut-être.

« Et ce malheureux, à qui j'ai écrit, qui va

« compter sur une suite de jours fortunés, et qui « ne me verra pas! Je vais reprendre la plume; « je m'efforcerai de le consoler, moi qui ai tant « de besoin de l'être. Je tâcherai de lui inspirer « une résignation que je n'ai pas.

« Votre appui, vos sages réflexions, votre amitié « compatissante me restent, madame, et peuvent « me soulager. Il est seul avec son cœur; il n'a « personne à qui il puisse l'ouvrir, qui veuille s'af- « fliger avec lui. L'Océan, les périls de tout genre, « la mort, voilà la cruelle perspective qui va s'of- « frir à son imagination. Quinze jours de bonheur « eussent adouci ce tableau repoussant. Quinze « jours de félicité! c'est bien peu pour toute la « vie, et il faut y renoncer! »

Je me place au secrétaire de la princesse. Je rends mot pour mot à Saint-Luce ce que nous venons de nous dire. Je me plains amèrement des institutions sociales; mais j'annonce la ferme résolution de me conformer désormais à ce qu'elles nous prescrivent. Je cherche l'héroïsme de l'amour; je veux au moins en prendre le langage, et c'est mon cœur qui parle, un cœur faible, brûlant, déchiré. J'écris, j'écris... C'est un volume que je lui adresse. Hélas! ce n'est qu'écrire.

Je rentre chez moi dans un état impossible à peindre. Ce que j'éprouve n'est pas du désespoir : le moment n'est pas venu. C'est une anxiété poignante, un accablement profond. Je crains de regarder ma fille; il me semble qu'elle doit lire mes

craintes sur mon front. Oh, si elles se réalisaient!... Détournez ce coup, ô mon Dieu! détournez-le. Je ne suis pas criminelle; ayez pitié de votre faible créature.

Honorine me rappelle ma promesse; elle veut aller à Brest. Je suis forcée d'employer des défaites, de mauvaises excuses, qui, à ses yeux, doivent ressembler à du caprice. Elle n'insiste pas; mais elle prononce intérieurement, j'en suis sûre, et elle prononce contre moi. Que je suis malheureuse!

CHAPITRE XXV.

Monsieur de Francheville.

Madame Ducayla écrit aussi des volumes; je reçois d'elle un énorme paquet. Je le parcours; tout y est relatif à M. de Francheville. Hélas! je n'ai pas eu un instant à donner à son souvenir. Lisons. En s'occupant des autres, on échappe à soi-même.

« Notre procès a occupé le public de Marseille, comme celui de toutes les villes de France. Les mémoires, pour et contre moi, y ont été lus avec avidité et intérêt. Tous les cœurs, tous les vœux étaient en ma faveur, et l'on a applaudi au jugement qui m'a réintégrée dans mes droits à l'estime générale.

« L'opinion s'est fortement prononcée contre

M. de Francheville. On était loin de présumer qu'il pensât à retourner dans une ville, où il n'avait pas laissé un ami, et où on ne prononçait son nom qu'avec mépris. Cependant, peu de jours après notre dernière entrevue, poussé par une passion, que la résistance de Julie a rendue insurmontable, il a quitté Paris, et oubliant tout, jusqu'aux moindres bienséances, il a reparu à Marseille.

« Il s'est d'abord présenté chez du Reynel, qu'il se flattait d'abuser encore, et qui a refusé de le recevoir. M. Montbrun, maintenant instruit de tout, a répondu, pour sa femme, que Julie est sous sa protection, et qu'il saura faire repentir quiconque s'écartera des égards dus à sa maison. M. de Francheville a écrit à madame Ducayla. Ses lettres n'ont pas été reçues.

« Rebuté partout, mais non découragé, il s'est flatté que la famille de Julie entrerait dans ses vues, ne fût-ce que pour exercer, contre cette jeune femme, une inimitié trop connue. Cette famille, injuste à son égard, mais fidèle à l'honneur, a répondu qu'elle ne veut avoir aucun rapport avec un homme tel que lui, et que si madame Ducayla s'oubliait au point de consentir à un pareil mariage, ses parens emploieraient tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour l'empêcher de se déshonorer.

« M. de Francheville, outré, a répliqué à cette lettre par un défi. Un lieutenant de vaisseau,

cousin-germain de Julie, lui a écrit ce billet remarquable :

« Le duel est une infraction aux lois. Malheu-
« reusement il est quelquefois impossible à deux
« hommes d'honneur de ne pas s'écarter de ce
« qu'elles prescrivent; mais cette infraction ne
« peut être tolérée que lorsque cette voie est la
« seule qui puisse réhabiliter l'un d'eux dans l'es-
« time publique. Votre réputation ne peut être ré-
« tablie par aucun moyen, et je perdrais la mienne
« en me mesurant avec vous. »

« M. de Francheville, furieux, a été dans tous les cafés accuser son adversaire de lâcheté, et lire ce billet, qui le couvre de honte. Partout il a trouvé des improbateurs, et seul contre tous, il a voulu se faire un parti. Tel est l'excès de son égarement, qu'il a été chercher des appuis dans cette classe d'hommes qu'il aurait rougi de voir autrefois, et qui comblent la dégradation de celui qui les paie.

« Bientôt des gens sans aveu se sont répandus dans la ville, et se sont essayés à l'insulte, par des plaisanteries grossières, adressées aux personnes qui leur avaient été désignées. Il était facile de juger d'où partaient ces premiers coups, et de pressentir que l'impunité ajouterait à l'audace. Le ministère public a intimé à M. de Francheville l'ordre de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures.

« Je l'avais beaucoup aimé, dit Julie; je l'ai-

« mais encore. Jugez, ma chère amie, de ce que « j'ai dû souffrir. Chacun de ses écarts me faisait « craindre pour lui et pour moi, et ses impru- « dences réitérées ont enfin justifié mes craintes.

« Oh! s'il eût été libre lorsqu'il m'offrit son « cœur, avec quelle satisfaction j'eusse reçu ses « vœux et sa main! il serait encore estimable... « Que dis-je? celui que Fanchette n'a pu fixer ne « devait l'être par personne, et si j'avais été sa « femme, il eût trouvé une autre Julie. »

Madame Ducayla n'étend pas plus loin les réflexions qui lui sont personnelles. Elle reprend son récit.

« M. de Francheville est sorti de la ville, pour s'épargner des affronts plus sanglans. Sa ténacité était trop connue, pour qu'on n'éclairât pas sa marche. Bientôt on a découvert qu'il s'était arrêté à un village à quelques lieues de Marseille, où il a loué une assez jolie maison.

« Madame Ducayla, alarmée de tout ce qui venait de se passer, s'est tenue, quelques jours encore, renfermée chez madame Montbrun. Cependant l'exil de M. de Francheville, la tranquille obscurité dans laquelle il vivait, lui ont insensiblement rendu le repos, et du calme à la sécurité, le passage est naturel, et presque inévitable.

« On allait donner à Marseille une comédie nouvelle, qui avait obtenu à Paris le plus brillant succès. Depuis long-temps on désirait la représentation de cet ouvrage. Le concours nombreux des

spectateurs, la présence et la protection de la famille Montbrun, et des plus honnêtes gens de la ville, tout ce qui peut rassurer une femme timide, devait, le soir, se réunir autour de Julie. Elle a cédé à l'impulsion de la curiosité, et au besoin de se distraire.

« Déja la police avait signalé au parterre quelques agens de M. de Francheville, auxquels leurs moyens connus ne permettaient pas de payer leur billet d'entrée, et dont la mise, fort au-dessus de leur état, annonçait des projets. L'œil de la surveillance la plus active s'est fixé sur eux. Bientôt ils ont donné ces marques d'impatience, naturelles à des spectateurs avides de jouir, et qui n'étaient ici que le prélude d'un violent orage. Au bruit des sifflets, à celui des cannes, ont succédé les vociférations les plus indécentes. L'autorité a ramené l'ordre, pour un moment, en faisant commencer le spectacle.

« Des murmures d'improbation se sont fait entendre avant que l'exposition fût terminée; des coups de sifflet sont partis de différens coins de la salle, dès le milieu du premier acte. Les gens raisonnables, qui voulaient entendre et juger la pièce, ont imposé silence aux perturbateurs de la scène, qui leur ont répondu par des juremens et des menaces. Des hommes sages ne se battent pas pour ou contre un auteur, qui leur est étranger. Quelques-uns d'entre eux ont pris prudemment le parti de se retirer; les autres ont attendu que

le calme leur permît d'entendre quelque chose : il ne devait pas renaître.

« Le magistrat, indigné de tant d'audace et d'opiniâtreté, a ordonné à la force armée d'entrer, et de se saisir des mutins. Aussitôt ces misérables ont fermé toutes les portes du parterre, que l'officier de garde a fait briser à coups de crosse. C'était ce qu'on demandait : il fallait un prétexte pour porter à son comble le désordre qui devait amener le moment décisif. Un combat corps à corps s'est engagé entre les émissaires de M. de Francheville et la garde, à qui la foule, qui se pressait autour d'elle, ne permettait pas de se servir de ses armes. Les hommes tranquilles, incapables de se mêler volontairement dans cette rixe, heurtés, coudoyés, renversés, foulés aux pieds, ont, en dépit d'eux, été obligés de se défendre, et dès-lors le combat est devenu général.

« Les femmes, effrayées, se sont jetées hors de leurs loges, et ont voulu se retirer chez elles. Les portes principales avaient été fermées par d'autres émissaires, qui agissaient extérieurement. On marchait au hasard; on allait çà et là, sans trouver d'issue. Enfin ce cri terrible : *au feu!* s'est fait entendre, de différentes parties de la salle. A ce cri, chacun s'est occupé de son salut particulier. Ceux qui formaient une société; les membres d'une même famille, séparés, ou par la frayeur, ou par les personnes qui se précipitaient entre eux, ne pouvaient ni se voir, ni se retrouver. Ju-

lie, égarée, tremblante, seule, pour ainsi dire, au milieu de cette foule exaspérée, a reçu avec transport l'offre qu'on lui a faite de la conduire hors de la salle, par une porte qui venait de s'ouvrir. Deux messieurs l'ont enlevée dans leurs bras, et soutenus par d'autres, qui forçaient tout ce qui était devant eux, ils l'ont portée dans une petite rue voisine, où s'est trouvée une voiture. La portière a été ouverte à l'instant; on allait y mettre Julie, qui ne soupçonnait rien encore, lorsque l'officier de marine, son parent, a fondu, l'épée à la main, sur les prétendus messieurs qui s'étaient emparés d'elle.

« Le tumulte a cessé dès que Julie est sortie de la salle; les portes se sont ouvertes, et ceux qui avaient causé le désordre ont cherché à s'évader, en affectant cette sécurité, qui ne peut être le partage que des honnêtes gens. Quelques-uns, qu'on avait signalés d'abord, plusieurs autres, qu'on avait remarqués ensuite, ont été arrêtés par la garde, qui avait été promptement portée à un bataillon tout entier.

« Cependant le parent de Julie avait éprouvé d'abord une assez forte résistance. Son courage, sa présence d'esprit, ses cris redoublés, son bonheur, ont eu bientôt dispersé des misérables que la cupidité seule faisait agir, et qui avaient tout à redouter. M. de Lobsent a placé Julie dans la voiture même qui devait la livrer à M. de Francheville, et dont le cocher avait pris la fuite. Monté

sur le siége, ce digne jeune homme l'a conduite à son domicile, et l'a remise à la famille Montbrun, qu'il a trouvée en proie aux alarmes de l'inquiète amitié.

« Les gens arrêtés, et qu'on a interrogés le lendemain, se sont bien gardés de charger M. de Francheville. Ils ne pouvaient l'accuser, sans se déclarer ses complices, et s'exposer aux suites d'un procès criminel. Faire du bruit au spectacle, n'est, au contraire, qu'un délit de simple police, et le magistrat, dépourvu de preuves écrites ou verbales, qui pussent lui servir de base, n'a pu donner de suites sérieuses à cette affaire. Cependant les vêtemens de ces hommes, la fuite du cocher, qui n'a réclamé ni sa voiture, ni ses chevaux, annonçaient une main cachée, qui avait fourni à des frais assez considérables. Tous les soupçons se portaient sur M. de Francheville; mais on avait acquis la certitude qu'il n'était pas sorti du village, où il s'est retiré, et où, probablement, il attendait madame Ducayla. Que lui dire sur de simples probabilités?

« Les malheureux que M. de Lobsent a mis en fuite, et auxquels on a demandé pourquoi ils avaient tenté de mettre Julie dans cette voiture, ont répondu qu'ils l'avaient jugée hors d'état de marcher. Interrogés pourquoi ils ont résisté à M. de Lobsent, ont répondu qu'ils lui supposaient de mauvaises intentions, à l'égard de cette dame, dont la sûreté, disait-on, est souvent menacée. Il

a fallu se borner à prononcer sur les événemens qui se sont passés au spectacle, et les coupables ont été condamnés à un mois de prison.

« Cependant M. de Lobsent s'est, par hasard, trouvé nanti d'une pièce qui pouvait perdre M. de Francheville et ses agens. Sa blanchisseuse lui a rapporté, il y a quelques jours, un billet en lambeaux, qu'elle a dit avoir trouvé dans la poche d'un de ses gilets. M. de Lobsent, étonné, a cherché à se rappeler les détails de cette orageuse soirée. Il s'est souvenu enfin que, dans la chaleur du combat, il a remarqué un homme qui s'éloignait de quelques pas, et portait un papier à sa bouche. S'élancer sur cet homme; lui arracher ce papier, qui pouvait être une pièce de conviction; le serrer dans sa poche, et revoler au secours de Julie, a été l'affaire de quelques secondes. Des considérations, relatives à cette jeune femme, l'avaient depuis exclusivement occupé, et lui avaient fait oublier totalement ce papier, sur lequel on lisait encore distinctement ces mots :

« Je vous ordonne d'avoir, pour madame Du-
« cayla, les égards les plus marqués, quand elle
« sera en votre pouvoir. Je vous répète que je
« n'ai d'autre dessein que de l'épouser, et je gémis
« de la nécessité, où elle me met, de la forcer d'y
« consentir. Je vous fais passer dix mille francs,
« dont je vous indique ci-après la répartition, et
« j'espère que votre dévouement... »

« M. de Lobsent a été communiquer ce fragment à madame Ducayla, qui a reconnu l'écriture être celle de M. de Francheville.

« Quel usage, madame, voulez-vous faire de « cette pièce? » a dit le jeune homme.

Julie a répondu en la déchirant. « Ce procédé « est noble, madame, mais est-il prudent? Armé « de ce billet, je pouvais contraindre cet homme-« là à s'éloigner, pour toujours. Votre repos était « assuré, et je ne vois plus qu'un moyen de vous « garantir de ses odieuses poursuites. — Quel est-« il, monsieur? — C'est d'ôter tout espoir à Fran-« cheville. — Je ne vous entends pas. »

Julie ne transcrit pas la fin de cette conversation. Je crois remarquer, de cet endroit à ce qui suit, un intervalle de quelques jours. Je cesse ici d'extraire de son manuscrit les faits essentiels; je copie ses propres paroles.

« M. de Lobsent sert depuis sa plus tendre jeunesse. Constamment éloigné de cette ville, il n'a pu partager l'éloignement qu'a pour moi ma famille. Revenu au milieu des siens, après de longs voyages, et des séjours prolongés dans nos ports principaux, il ne m'a pas jugée d'après les insinuations de ses parens. Il a consulté l'opinion publique; il l'a trouvée prononcée en ma faveur.

« Il a saisi, avec empressement, l'occasion que lui a fournie la dernière catastrophe; il me voit assidûment. Je le reçois, comme un parent af-

fectionné, et un libérateur généreux. Il est jeune encore, fort bien fait; il a de l'esprit naturel, et une réputation sans tache. Sa fortune est médiocre; mais tout annonce qu'il la poussera rapidement.

« J'entre dans ces détails, ma chère amie, parce qu'il ne suffit pas que vous sachiez ce que ma position a de pénible; combien je dois désirer d'en sortir; je veux encore que vous connaissiez les qualités personnelles qui m'ont déterminée.

« Mon aimable cousine, me disait Lobsent, il y « a quelques jours, vous êtes continuellement ex- « posée aux entreprises d'un homme, qui ne mé- « nage rien, pas même sa réputation et sa per- « sonne. Je peux veiller sur vous; ma qualité de « proche parent m'y autorise. Mais bientôt je quit- « terai Marseille, et quel sera votre appui? M. Mont- « brun, homme respectable, j'en conviens, n'a « pas l'énergie propre à contenir un caractère tel « que celui de M. de Francheville, qui, tant qu'il « vous saura libre, conservera de l'espoir. Hâtez- « vous de placer un époux entre vous et lui, et choi- « sissez, je vous en conjure, celui qui vous appré- « cie le mieux, et qui vous aime le plus. L'union « que je propose vous présente un double avan- « tage: elle vous rapprochera nécessairement d'une « famille, au sein de laquelle la nature a marqué « votre place. Ma mère m'aime tendrement, et elle « ne refusera rien à un fils qu'elle presse conti- « nuellement de faire un choix. Elle a un crédit

« absolu sur l'esprit de votre mère; elle la ramè-
« nera à vous dès qu'elle le voudra sérieusement,
« et mes frères seront vos défenseurs naturels,
« pendant mes fréquens voyages.

« Élevé, pour ainsi dire, sur l'Océan, je n'ai pu
« acquérir ce vernis, que donne la grande habi-
« tude du monde. Mes expressions tiennent quel-
« quefois de la rudesse de ma profession; mais
« mon cœur est droit, honnête, et sensible. Il est
« plein de vous, et si vous daignez l'accepter, ja-
« mais je n'oublierai que je vous dois mon bon-
« heur, et que je me suis chargé du vôtre. »

« Depuis long-temps je sentais la nécessité de me détacher de M. de Francheville, et son dernier attentat avait fait plus que de longues et souvent inutiles réflexions. J'ai répondu à M. de Lobsent avec l'affection et la reconnaissance que devaient m'inspirer des vues aussi honnêtes, et je lui ai demandé la permission de consulter mes amies.

« Seule, je suis descendue dans mon cœur; j'en ai examiné les dispositions les plus secrètes, et il m'a semblé pouvoir y faire succéder sans peine, à celui de qui je n'ai reçu que des affronts, un jeune homme auquel je dois déja beaucoup. »

Oh, qu'elle est heureuse de pouvoir ainsi reprendre et donner son cœur! que dis-je? en a-t-elle jamais senti l'impulsion, et le bonheur est-il où il n'y a pas d'amour? Non; mais les grandes peines n'approchent pas de ces cœurs-là. Sous ce rapport, Julie est heureuse, au moins par l'ab-

sence du mal. Je continue de copier : Honorine apprendra qu'il n'est de repos que dans l'absence des passions.

« Il était indispensable que je consultasse madame Montbrun. Je devais cette marque de confiance à son amitié soutenue. Elle a fait appeler son mari, et à la fin d'une courte et affectueuse conférence, il a été décidé que j'accepterais les propositions de M. de Lobsent.

« Je lui ai fait dire aussitôt de me venir trouver. Il a reçu avec transport la promesse de ma main; il a paru très-flatté qu'il ne m'ait fallu que quelques instans pour me déterminer. Il se croit, a-t-il dit, autorisé à penser que mon cœur répond au sien. Mon silence, et un certain trouble ont achevé de le convaincre. Il m'a demandé la permission de m'embrasser : je n'ai pas cru devoir la lui refuser. »

Elle n'a pas cru devoir la lui refuser! Du sang-froid, du calcul dans un pareil moment! et cette femme-là s'imagine aimer! Poursuivons.

« Le lendemain, j'ai reçu un billet de ma mère. Il est affectueux, et c'est, je crois, la première marque qu'elle m'a donnée de sa tendresse. Elle m'engageait à me rendre chez elle : j'y ai couru.

« J'ai trouvé la famille assemblée. Ma mère s'est levée, m'a embrassée, et m'a priée d'oublier le passé. Prier! elle ne sait donc pas combien il est doux d'oublier les torts de ceux qu'on aime! Je

me suis sentie touchée jusqu'aux larmes, en recevant ses caresses, celles de ma tante et de nos autres parens. Lobsent partageait ma sensibilité et ma joie. Ce jour, le plus heureux de ma vie, est d'un bon augure pour la suite.

« Les articles ont été discutés et arrêtés dans la soirée. Je ne me suis mêlée de rien, et j'ai consenti à tout. Lobsent m'aime trop tendrement, pour vouloir abuser de mon ignorance en affaires.

« Ma mère m'a dit du ton de la bonté, que je ne devais plus avoir d'autre domicile que sa maison, jusqu'à ce que j'aille m'établir chez madame de Lobsent. Elle m'a invitée à choisir ce qui me conviendrait le mieux. J'ai pris, pour ne pas la gêner, deux petites chambres, assez modestement meublées, où elle voulait m'établir à l'instant. Je l'ai priée de se rappeler qu'on ne quitte pas brusquement, sans une démarche affectueuse et polie, quelqu'un à qui on a des obligations réelles. A peine ai-je eu fini de parler, que ma mère a envoyé chercher des voitures. Nous sommes tous partis pour nous rendre chez madame Montbrun; chez madame Montbrun, que personne de ma famille n'avait voulu voir, depuis qu'elle m'a accordé un asile. L'explication a été franche, la réconciliation sincère, et c'est encore mon mariage qui a fait ce bien-là. »

Je trouve encore ici un intervalle de quelques jours.

« C'est demain que je me donne irrévocablement à ce que j'aime. »

A ce qu'elle aime! Il y a un mois, elle aimait M. de Francheville. Hélas! elle n'aime personne. Laissons-lui son erreur. Heureux, pour quelques instans du moins, qui se laisse abuser par une douce illusion!

« C'en est fait, je suis à lui. Sa joie est extrême : je la partage bien sincèrement. Je n'ai pas le temps de vous en dire plus aujourd'hui. »

Oh, je le crois.

« Ma chère, ma bonne amie, quel homme que Lobsent! Il est adorable. Vous savez ce que j'éprouve, ce que je pense : je n'ajouterai pas un mot. »

M. de Lobsent a tout à gagner à la comparaison. Ducayla était un homme bien respectable : il n'était que cela.

« Mon mari a fait surveiller M. de Francheville, du moment où mon mariage a été arrêté, jusqu'à celui-ci. Il est parti le jour de la célébration : on ignore où il s'est retiré. Mais il est vraisemblable, d'après la solidité de sa voiture, et les malles dont on l'a vue chargée, qu'il s'éloigne du midi de la France. »

L'infortuné! il a tout perdu sans retour, sa femme, sa maîtresse, sa réputation. Moins ardent, plus susceptible de réflexion, il pouvait être heureux encore : le prince ne m'eût pas toujours refusé de le protéger. Hélas! est-ce à moi

d'attaquer, de condamner son cœur; d'exiger qu'il ait sur lui cet empire que je n'ai plus sur moi? Pauvres humains! toujours prompts à blâmer autrui, toujours habiles dans l'art de transiger avec nous-mêmes, nous exigeons tout des autres, lors même que nous ne faisons rien pour eux.

Julie termine par les complimens d'usage. Comme tout cela est sec et froid! pas un mot qui parte de l'ame. Les sens sont éveillés, voilà tout.

Une lettre de M. de Francheville! Elle est datée de Lyon.

« Tout a tourné contre moi, jusqu'à mes es-
« pérances. Le voile, que j'avais sur les yeux, est
« tombé. Il ne me reste que le sentiment de mes
« fautes, et de mon infamie. Un homme comme
« moi peut être obligé de courber sa tête; mais
« aussi il veut acquérir le droit de la relever. Mon
« parti est pris; il est irrévocable. Je vais joindre
« la grande armée. Je me cacherai, s'il le faut,
« dans les derniers rangs. J'en sortirai bientôt, où
« je perdrai la vie.

« Je ne vous cache pas cependant que je vou-
« drais débuter, dans cette nouvelle carrière, avec
« quelque avantage. Je sais que je ne peux pré-
« tendre à être officier; mais il est facile, je crois,
« de me faire recevoir volontaire, attaché à un
« état-major. Là, je serai dans une certaine évi-
« dence. Les circonstances et mon bras feront le
« reste.

« Vous n'avez qu'un mot à dire au prince, pour

« m'obtenir cette légère faveur, et ce mot, vous « le direz. Mon cœur me répond de vous : il vous « estime toujours, autant qu'il vous a aimée.

« Je servirai sous le nom de Rosant, qui est « celui de ma famille. Je reprendrai le premier, si « je parviens à m'illustrer.

« J'embrasse tendrement ma fille, et j'espère « mériter un jour le titre de votre ami. »

Je le répète, cet homme-là n'est pas vil. Sa détermination annonce une ame grande. Il peut se recréer une réputation; il le fera, je l'espère. Je justifierai sa confiance; je le soutiendrai, dans son projet, de tout mon crédit. Je vais m'occuper de lui; je ne perdrai pas un moment.

Je sors de chez le prince. Il approuve la conduite de M. de Francheville. « Ce parti, m'a-t-il « dit, était le seul qu'il pût prendre, et je lui sais « bon gré de s'y être déterminé. » Il m'a donné de fortes recommandations, pour plusieurs officiers-généraux. Je les remettrai, avec une vraie satisfaction, à cet infortuné, réduit à implorer les bons offices de sa femme. Je lui ouvrirai ma bourse; je le consolerai; je soutiendrai son courage; je ferai tout pour lui.

On me l'annonce. Il est arrivé presque aussitôt que sa lettre.

Il a refusé ma bourse; il a accepté mes services. Son ton, son maintien ont été modestes, sans bassesse. Il a parlé en homme, qui s'estime encore lui-même. Ce sentiment le conduira à

forcer l'estime des autres. La gloire de Rosant couvrira les fautes de Francheville. Sa fille s'enorgueillira un jour de lui devoir la vie.

Il l'a comblée de caresses. Il revient à la nature; le cœur est encore bon.

Il ne restera à Paris que le temps nécessaire pour se faire un petit équipage de campagne. S'il m'avait demandé la permission de me voir, pendant son séjour ici, bien certainement je la lui aurais accordée. Il le désirait, je le crois. La crainte d'un refus lui a fermé la bouche, et il m'a semblé que ce n'est point à celle qui pardonne à faire les premiers pas. Petitesse, orgueil déplacé peut-être. Je me suis tue. Ai-je bien ou mal fait?

Cette entrevue a fini comme les précédentes. Il a paru profondément affecté, en se séparant de moi. Des larmes d'attendrissement roulaient dans ses yeux, et j'étais, moi-même, très-fortement émue. Oui, je serai son amie, sa meilleure amie. Que dis-je? je le suis déja, je n'ai pas cessé de l'être, lors même qu'il m'opprimait.

CHAPITRE XXVI.

Où s'arrêtera l'infortune?

L'affaire de M. de Francheville m'a occupée, agitée, distraite. Me voilà maintenant forcée de me replier sur moi-même, et les réflexions, les inquiétudes reviennent m'assaillir.

Que fait Sainte-Luce, quand partira-t-il? sans doute il ne quittera pas la France, sans me dire un dernier adieu; sans me procurer le triste plaisir de le lire encore. Il a ma dernière lettre; il sait que nous ne nous verrons pas; il sait aussi que mes craintes m'attachent plus fortement à lui. Oh! si la certitude d'être exclusivement, passionnément aimé, peut faire le bonheur d'un amant, quel homme est aussi heureux que Sainte-Luce!

Enfant que je suis! j'ai été m'informer des différentes heures, où les lettres sont distribuées dans Paris. Dix fois le jour, je me mets à la croisée. J'aperçois un facteur; mon cœur bat, il tressaille. Le facteur passe; je me dépite, je m'afflige; je maudis presque ce pauvre homme, qui ne peut me remettre ce qu'il n'a pas.

Entre-t-il dans la maison? je cours à la porte de mon antichambre; je l'entr'ouvre doucement; je prête une oreille attentive; ce n'est pas moi qu'on nomme. Je rentre, le cœur gros de soupirs, les yeux pleins de larmes. Ceux à qui ces lettres sont adressées, ne les désirent pas peut-être, et ils en reçoivent à chaque instant de la journée. Et moi, qui donnerais une pile d'or, pour quatre lignes de lui, j'éprouve, sans cesse, un mouvement d'espérance, et sans cesse je la vois déçue. Oh, que la nature est avare de ses dons! Par quelles anxiétés, par quelles tribulations elle nous fait payer quelques éclairs de bonheur!

Je sens combien je suis ridicule, et cependant je ne quitte plus cette croisée. Je crois devoir être plus heureuse le lendemain que la veille, et les jours s'écoulent, dans de continuelles alternatives d'espoir et de tourment. Il viendra pourtant ce jour, où mes mains tiendront, presseront le papier précieux; où mes yeux en liront, en reliront les expressions enivrantes; où une douce extase, des larmes délicieuses me dédommageront de ce que j'aurai souffert.

Je ris malgré moi de ma sottisse. Je viens de consulter mon almanach; j'ai marqué le jour où je lui ai écrit, et pour que j'aie demain une lettre, il faut qu'il m'ait répondu aussitôt qu'il a reçu la mienne. A demain donc.

Oh, oui, il aura répondu à l'instant. Différerais-je d'une minute, et n'aime-t-il pas autant que moi?

Passons, usons ce jour, comme les précédens : pensons à lui. Penser à lui! eh! dans le monde, auprès de la princesse, dans la solitude, le jour, la nuit, puis-je m'occuper d'autre chose? Il s'est identifié avec moi; il fait maintenant partie de mon être. Cette chambre! oh! cette chambre, cette garde-robe, ce lit!... C'est là qu'est maintenant ce qui me reste de vie.

J'ai presque devancé le jour. Il est dix heures, et il y en a deux que je suis à ma fenêtre. Un facteur! il lève la tête, il me fixe... eh! qu'importe? il ne me connaît pas. Passera-t-il comme

tant d'autres? il poursuit son chemin... Non, il vient ici, je crois... oui, oui, il traverse la rue, il entre, je cours, j'entends nommer madame Hallier. C'est mon nom de famille; c'est à présent le seul que je puisse porter.

En deux sauts, j'ai franchi l'escalier. J'arrive aussitôt que le facteur à la loge du portier; je vois la lettre, je la saisis, je l'emporte, je remonte, je vole, je m'enferme à double tour, je me jette sur cette chaise longue, où je me suis donnée à lui. C'est sur l'autel de l'amour que j'en savourerai les divins caractères.

Que font-ils donc en bas? Le facteur crie, le portier rit, ma femme de chambre descend... J'ai eu tort d'aller prendre, d'arracher cette lettre. Je me suis donnée en spectacle; j'ai fait connaître que mon cœur a un secret... Qu'on juge, qu'on prononce, mais que je lise.

« J'attendais la plus tendre et la plus chérie des « femmes. Je comptais les heures, les minutes, et « je calmais mon impatience, en me livrant à des « souvenirs enchanteurs, et aux puissantes illu- « sions de l'espérance. Je partageais le temps, « entre les soins, indispensables, pour recevoir « mon amie d'une manière digne d'elle, et ceux « que je dois à mon état. Dans les magasins, dans « les arsenaux, sur mon bord, je ne rêvais, je ne « voyais que cette femme adorée; je reportais « chez moi son image. Le bruit de chaque voi-

« ture me faisait tressaillir. Je m'élançais... la voi-
« ture passait; j'en attendais une autre, et cette
« autre, et celles qui l'ont suivie, ont également
« trompé mon attente. »

Comme nos cœurs s'entendent et se répondent! il faisait à Brest ce que je faisais à Paris.

« Au lieu de cette berline, d'où cent fois je
« m'étais représenté mon amante s'élançant, tom-
« bant dans mes bras, me prodiguant, recevant
« de moi les noms les plus tendres, les plus vives,
« les plus voluptueuses caresses, j'ai reçu cette
« lettre fatale, qui a détruit de si douces illusions.
« Femme cruelle, vous avez pu l'écrire! vous
« avez promis, et vous avez pu manquer à votre
« parole! n'avez-vous pas prévu l'état affreux où
« vous réduisez un cœur plein de vous? On se
« fait à l'adversité; elle s'adoucit par l'habitude
« même de la supporter; mais renoncer au bon-
« heur le plus parfait dont on se soit formé l'idée,
« y renoncer, à l'instant même où il se présente
« à nous; où on croit déja le saisir, c'est à quoi
« nul individu ne peut volontairement se sou-
« mettre : l'inflexible nécessité peut seule nous y
« contraindre.

« Et vous, vous, qui ne respirez qu'amour et
« volupté, avez-vous ployé sous cette nécessité
« invincible? Maîtresse de vos actions, vous avez
« résisté à votre cœur; vous lui avez fait violence,
« vous avez affecté, sur vous-même, un empire

« que vous êtes loin d'avoir; vous vous êtes livré « d'affreux combats; vous avez cru vous vaincre; « vous vous êtes immolée.

« Vous avez oublié ce feu dévorant que vous « portez dans mes veines; que votre souvenir « alimente sans cesse; qui s'est accru, par une « première jouissance. Vous m'avez immolé avec « vous.

« Renoncez, si vous le voulez, à votre félicité. « Vous n'avez pas le droit de disposer de la « mienne.

« Livrez-vous maintenant à d'inutiles regrets. « Retracez-vous cette longue scène d'enchante- « mens, que vous pouviez faire renaître, et pro- « longer, pendant des semaines. Votre bouche « m'appellera sur votre couche solitaire; vos bras « s'étendront vers moi... A l'heure où vous me « lisez, vous m'y presseriez, si vous l'aviez voulu.

« Connais-je l'avenir qui m'attend? si j'ai cueilli « le dernier baiser, ah! combien vous regretterez « ceux dont j'allais vous couvrir encore. Vos vœux « impuissans, vos larmes, votre désespoir ne me « rendront pas à votre amour.

« Et à quelle crainte avez-vous sacrifié les der- « niers momens, dont nous pouvions disposer « encore? à celle de devenir mère. Quoi! ce qui « ajouterait à mon bonheur, serait un mal pour « vous! Vous ne sentez donc pas que cet enfant, « dont vous redoutez l'existence, pourrait seul « consoler et remplir votre cœur, si vous me per-

« dez; que la pensée d'un autre moi-même, qui « resterait à votre tendresse, adoucirait l'amer- « tume de mes derniers momens? Vous n'avez « donc pas d'idée des transports que j'éprouve- « rais, à mon retour, entre deux êtres qui me « seraient également chers, et cependant vous « êtes mère!

« Avec quel doux frémissement je recevrais les « premières caresses de mon enfant! avec quel « charme je lui entendrais prononcer le nom de « père! Quelle force nouvelle, quelle indissolubi- « lité il donnerait aux nœuds révérés qui nous « unissent déja! Et ce sont des préjugés, des con- « venances, qui l'emportent, en vous, sur des « sensations délicieuses, légitimes, respectables, « puisqu'elles ont leur source dans la nature!

« Oh! viens, viens, je t'en supplie, je t'en con- « jure; il en est temps encore. Nous n'avons perdu « qu'une semaine : il nous en restera une, pour « épuiser ce que des mortels peuvent connaître « de bonheur. Viens me relever de l'accablement « où je suis; viens me ranimer de ta vie; viens « mourir dans mes bras. »

Il écrit en homme qui sent l'étendue et la dignité des droits que je lui ai donnés. Il a celui d'exiger, de moi, un dévouement absolu; je lui obéirai. Les préjugés, les convenances, ces terreurs secrètes, auxquelles il me reproche de tout sacrifier, disparaissent pour jamais. La nature et l'amour, voilà les objets de mon culte, les seuls

arbitres de ma vie. Je ne connaîtrai, je n'écouterai plus qu'eux. Oui, Sainte-Luce, je pars. Je vais te ranimer de mon souffle, respirer le tien, et mourir de plaisir.

Je fais à la hâte quelques cartons. Je ne verrai pas la princesse; elle combattrait ma résolution. Je ne peux partir sans prendre congé d'elle : je lui écris. Deux mots seulement; je n'ai pas une minute à perdre.

« Je viens de recevoir une lettre de Sainte-Luce. « Il me presse, il me conjure de me rendre au« près de lui. Ses prières sont des ordres, des or« dres irrésistibles. Je me recommande à votre « indulgence et à votre amitié. »

Je n'ose avouer à Honorine que je la mène à Brest. Je la presse de s'habiller; je lui dis, je dis à mes gens que je vais à ma terre de Champagne. Je trouverai, en courant la poste, quelque prétexte, quelques raisons, qui couvriront aux yeux de cette enfant la versatilité de ma conduite.

Qu'entends-je? Me trompé-je?... C'est la voix de la princesse. Elle veut absolument me voir, me parler. Je pénètre son intention; je suis inébranlable.

« Vous, chez moi, madame! j'étais loin de « m'attendre à cet excès d'honneur. — L'amitié « ne connaît pas de distance; elle n'existe que « par l'égalité. Point de mots; des choses. C'est « ma sincère affection qui me guide, qui m'im« pose la loi de vous arrêter, de vous empêcher

« de vous perdre. — Prenez cette lettre, madame,
« lisez, lisez, et jugez si vous changerez quelque
« chose à ma résolution. — Cette lettre est d'un
« homme qui aime autant que vous, et qui,
« comme vous, ne raisonne pas, ne peut rien
« calculer. Donnez-moi votre parole d'honneur
« de ne point aller à Brest. — N'insistez pas, ma-
« dame, par grace, n'insistez pas; il m'est impos-
« sible de vous obéir. — Obéir! quelle expression,
« mon amie! elle m'afflige et me blesse. Non, vous
« n'obéirez pas; vous vous rendrez à la force des
« raisonnemens que je vais vous opposer. — Par-
« don, madame, mille pardons, je suis incapable
« de rien entendre. Je pars, je veux partir; je le
« veux décidément. Cessez de vous flatter de pou-
« voir me persuader. La foudre tombant à mes
« pieds ne m'arrêterait pas.

« — Dans notre dernière conversation, je vous
« ai laissé entrevoir l'abîme; je vais vous y faire
« descendre. Écoutez-moi, et faites ensuite ce
« que vous jugerez être dans votre plus grand
« intérêt. Ce jeune homme, qui aspire au titre de
« père, qui déja en réclame les droits, ne sait
« donc pas qu'il sera dans l'impuissance de re-
« connaître, de légitimer l'enfant que vous por-
« tez peut-être, ou à qui ce fatal voyage pourrait
« donner l'existence. Il appartiendra encore à
« M. de Francheville. Ferez-vous à l'homme que
« vous avez aimé, à celui qui fut votre époux,
« l'outrage de le charger d'un enfant, que vous

« saurez, qu'il saura n'être pas de lui? Si vous « cachez sa naissance, et que la fraude se décou- « vre, vous aurez armé contre vous le ministère « public; vous serez perdue, et, quels que soient « vos aveux, M. de Francheville sera toujours « père. Il aura le droit de ravir à votre tendresse « cette déplorable créature. Il en usera peut-être, « dans son indignation, pour vous punir d'avoir « contraint sa fille à partager son héritage avec « un étranger. Que deviendront alors ces illu- « sions que vous caressez, Sainte-Luce et vous?

« Pensez-y bien. Il ne s'agit pas ici d'une fai- « blesse. C'est un crime que vous allez commettre, « et que je veux empêcher. Ce sont des larmes « impuissantes, et éternelles que je veux prévenir. « C'est aux traits du remords que je veux vous « soustraire. C'est du malheur de mésestimer, de « haïr Sainte-Luce, que je veux vous garantir. — « Le mépriser, le haïr, lui, madame, lui, Sainte- « Luce! jamais, jamais. — Ne cherchez pas à vous « abuser. L'amour n'est pas éternel; vous le savez, « vous l'avez éprouvé, et lorsque le délire, qui « vous possède, sera calmé, lorsque le voile, que « la passion a mis sur vos yeux, tombera, que « verrez-vous dans Sainte-Luce? un homme qui « vous aura sacrifiés, vous, votre fille et son pro- « pre enfant, et qui, pour dédommagement de « tant de maux, n'aura à vous offrir que sa main, « qui vous sera imdifférente, qui ne pourra rien

« réparer, et qu'il vous refusera peut-être, si son « changement a prévenu le vôtre. Alors vous ap- « précierez les choses à leur juste valeur. Vous « sentirez qu'un homme, quel qu'il soit, ne vaut « pas le sacrifice de plus que notre vie. Vous « maudirez votre funeste facilité; vous haïrez celui « qui en aura abusé. Séparée de lui, rejetée de la « société, vous vivrez seule, avec un cœur conti- « nuellement déchiré, par la vue ou l'idée de cet « enfant, de cet enfant qui, je le répète, appar- « tiendra à M. de Francheville, ou ne sera à per- « sonne. »

Jamais ma raison obscurcie ne m'avait offert un trait de cet épouvantable tableau. Je suis confondue, atterrée, terrifiée. La main que j'ai forcé à déchirer ce voile, qui me dérobait l'abîme, cette main me tient fixée à ma place, tourmentée par l'incertitude de mon état actuel, déplorant les suites funestes qu'un instant peut entraîner. Je ne respire plus. Je n'ai de vie que ce qu'il en faut, pour sentir l'horreur de ma situation. La princesse parle, agit, commande chez moi. Je ne suis plus qu'un enfant sans force et sans volonté.

Elle va répondre à Sainte-Luce. Elle se met à mon secrétaire, et moi, renversée sur mon ottomane, mon visage caché dans mes deux mains, je dévore les larmes que m'arrachent le souvenir de cette nuit effrayante et chère, et les privations auxquelles me condamnent la bonne foi, l'équité,

ma sûreté personnelle, ce malheureux enfant, qui peut-être ne naîtra point... qui peut-être existe déja.

La lettre de la princesse développe des moyens concis, clairs, positifs, auxquels la raison ne peut rien répliquer. Mais est-ce bien à sa raison qu'il faut parler? Pourra-t-il l'écouter, si son cœur se révolte contre elle? Que pensera-t-il de moi, s'il n'est pas persuadé? Il s'éloignera du port, affligé, révolté. Il accusera son amie de ne pas aimer comme lui. Il la confondra avec ces amantes vulgaires, pour qui le moment est tout, et que l'amant du lendemain console de la perte de l'amant de la veille. Il me méprisera; il voudra m'oublier; il y parviendra peut-être, et pourtant ce n'est que par lui, que pour lui que je souffre, que j'épuise toutes les douleurs qui peuvent torturer une femme imprudente et passionnée... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La princesse est pénétrante. Elle fait ce que je n'aurais osé lui demander. Elle se remet à mon secrétaire, elle reprend la plume. Elle le conjure d'avoir pitié de lui et de moi. Elle lui peint mon amour, mes combats, mes tourmens. Elle lui promet, en mon nom, une fidélité à toute épreuve; elle hâte son retour par des vœux ardens; elle lui offre, pour consolation, la perspective d'une félicité que rien n'altérera plus. Voilà, voilà comment il faut écrire. Pour s'exprimer avec cette énergie, cette chaleur, elle doit avoir aimé comme

moi, et le tableau, qu'elle a sous les yeux, a ranimé sa sensibilité première. Deviendrais-je froide comme elle? dois-je le désirer? ah! oui, oui, pour moi; mais pour lui! oh, je le sens, il lui serait affreux d'aimer encore, et d'avoir la certitude de n'être plus aimé. Oh! ne crains pas. Mon amour est ma vie; l'un ne peut s'éteindre qu'avec l'autre.

La princesse a cacheté sa lettre; elle a sonné. Un domestique tient dans ses mains l'arrêt de notre séparation. Séparation qui peut être éternelle!

Quelles consolations cette femme compatissante répand sur ma blessure! avec quel soin elle cherche à m'arracher à moi-même! avec quelle adresse elle emploie tous les moyens de réagir sur mon cœur! avec quelle bonté elle s'afflige avec moi, quand je ne lui réponds que par des larmes! Elle parvient enfin à me calmer, et à fixer mon attention. Je ne réponds pas encore; mais j'écoute. Elle me nomme Honorine, et mes bras s'ouvrent. Elle m'entend, elle sort, elle rentre avec ma fille.

La présence de cette enfant m'impose l'obligation de me contraindre. Oh! qu'il est cruel d'éprouver, sans cesse, ce qu'on ne peut avouer qu'à son intime amie; de répondre à un mot, à une saillie, qui importunent, et qu'à peine on a entendus; d'avoir le sourire sur les lèvres, quand le cœur est déchiré! Tel est cependant le sort de ces infortunées, dont les maux ont un principe

qui blesse l'ordre social, et qui pourrait les compter? que de larmes succèdent aux feints épanchemens, à la gaieté affectée du jour! que d'yeux paraissent sereins, et ne se ferment jamais!

La princesse me tire à l'écart. Elle pense qu'il faut que j'aille passer quelques jours à la campagne, ou que je me donne à mes gens pour une femme capricieuse, irrésolue, voulant sans motifs, me rétractant sans raison. Cette opinion, ajoute-t-elle, pourrait s'étendre jusqu'à ma fille, et une mère ne doit négliger aucun moyen d'accroître l'estime, qu'elle a tant d'intérêt d'inspirer à ses enfans. De ce sentiment seul naît la confiance absolue, et la fille qui dissimule une fois, ne fait plus une démarche qui ne la conduise à sa ruine. La princesse a raison : petites causes, grands effets; on ne voit que cela dans le monde.

Elle s'empare de moi; Honorine suit en chantant, en sautant. Nous sommes en voiture, nous roulons, et le chemin que je voulais suivre est derrière moi! cette seule idée suffit pour déranger de nouveau ma tête, et pour briser mon cœur. Il est des momens, où je porte machinalement la main sur le cordon de la glace, où je sens l'ordre de retourner, prêt à s'échapper de ma bouche. Une voix intérieure me crie : *Cet enfant serait à M. de Francheville.* Ma main retombe; je me rejette dans le fond de ma voiture; je ferme les yeux; je feins de dormir, pour dérober à Honorine le trouble affreux qui m'agite, le désordre

qu'il doit porter dans tous mes mouvemens. Que ferai-je dans ma terre? Honorine, quand je serai maîtresse de moi; des livres, quand je serai tourmentée : c'est alors qu'il faut causer avec les morts. Quelquefois ils nous attachent; on les quitte à volonté, quand on en est mécontent.

Je suis arrivée. Un château désert, qui ne m'offre aucun souvenir; des jardins négligés; des ouvriers à l'année, à qui j'ai fait du bien, et qui ne s'en souviennent plus, puisqu'ils méritent des reproches; des domestiques sans affection; le caquetage d'Honorine, qui souvent me fatigue, m'importune; un portrait qui me tue, que je voudrais ne pas avoir, et dont je n'ai pas la force de me défaire, voilà le lieu que j'habite, voilà ce qui m'environne, ce que j'ai, et il faut que j'impose silence à mon cœur, lorsque je n'entends que lui.

Je veux travailler, je veux lire. Je ne peux rien faire : je suis incapable d'attention. Ma seule et triste jouissance est de confier au papier ce que je sens, ce que je pense; je fais l'histoire de mon cœur. Toujours les mêmes idées; probablement des répétitions sans fin. Comme tout cela doit être diffus!... Ne vais-je pas mettre de l'amour-propre à ce que j'écris! Ah! je n'écris plus que pour écrire. Peut-être ne serai-je lue de personne.

Il faut revenir à Honorine; je n'ai pas d'autre ressource. Son babil me force au moins à écouter; je prendrai sur moi de lui répondre; nous nous donnerons quelques idées; il y en aura peut-

être d'intéressantes ; mon affection, pour cette enfant, fera le reste.

Il me semble, quelquefois, qu'il y a des semaines qu'elle ne s'est présentée devant moi. Depuis quelque temps, j'ai vu tant de choses, sans les voir! que de graces enfantines sont répandues dans toute sa personne! comme cette figure charmante se développe! quelle profonde sensibilité annonce ce cœur-là! Belle et aimante, c'est plus qu'il faut pour être malheureuse. Pauvre enfant!

J'attends la réponse de Sainte-Luce à la lettre de la princesse, et je tremble de la recevoir. S'il ne s'était pas rendu à la force de ces raisonnemens, qui m'a subjuguée, moi, qui ne vis que d'amour; s'il accusait mon cœur... Oh! non, non, ce n'est pas lui qu'il aime en moi; il ne voudrait pas acheter quelques momens de félicité, au prix de mon repos et de mes larmes. Quelle jouissance que celle d'une femme, tremblante au sein de la volupté! un homme atroce peut seul la désirer.

Oh! je le savais bien... Je reconnais mon amant. Je la tiens cette lettre; j'en pèse toutes les expressions, et je n'y trouve que l'affliction, que je m'efforce de surmonter; que ces déchiremens d'un cœur déçu, sur lequel je règne, comme lui sur le mien; qu'une entière soumission à l'empire des circonstances; que le rêve entraînant d'un avenir plus heureux.

Il est parti au moment où je lis sa lettre. Il

ignore quelle est sa destination; il ne doit ouvrir ses ordres qu'en pleine mer. Il me conjure de me conserver pour moi, pour lui, pour Honorine, à qui il espère rendre un père. Il me recommande son enfant... s'il y en a un; cet enfant, qu'il ne pourra publiquement avouer; mais qui sera constamment l'objet de sa vive tendresse, de sa vigilante sollicitude.

Je fonds en larmes, en lisant ces dernières lignes; toutes mes blessures se rouvrent; c'est plus de douleurs que j'en peux supporter.

Il y a huit jours que je suis ici. C'en est assez pour que personne ne se doute que j'ai eu d'autres projets. Honorine s'ennuie, et j'ai un besoin de parler de Sainte-Luce! et la princesse est la seule devant qui j'ose prononcer son nom! Ce nom m'électrise; il agit sur tout mon être; ma rougeur suffit pour déceler le trouble de mes sens. Je retourne à Paris.

Me voilà chez la princesse; nous sommes dans son boudoir. Depuis qu'elle ne craint plus Sainte-Luce, elle a dépouillé cette fermeté qui seule pouvait me soumettre. Son ame expansive se fond dans la mienne. Cette femme, qui ne prévoyait que des maux, ne s'attache maintenant qu'à en éloigner l'image. Je compte, et il me semble que depuis trois jours... elle oppose, à mon calcul, les altérations qu'a dû souffrir ma santé, pendant ces alternatives de désir, de crainte, d'espérance. Elle se donne pour exemple d'un retard prolongé,

à une époque où elle jouissait d'une santé parfaite. Elle veut me rassurer; je le vois, et il me semble démêler une anxiété secrète, sous les formes les plus aimables; à travers le sourire de confiance, qui anime quelquefois sa touchante physionomie. Elle m'aime trop pour être tranquille, et je suis trop intéressée à bien voir, pour être facilement trompée. Je feins de la croire, par ménagement pour son repos. Ainsi l'amitié la plus vraie dissimule quelquefois : je ne le croyais point. Nous voilà deux, occupées à nous observer, à nous combattre sourdement. La sincérité ne renaîtra, entre nous, que lorsque mon sort sera décidé. Éloignez ce malheur auquel je ne peux penser sans frémir, éloignez-le, ô mon Dieu! ce serait le dernier; je n'y survivrais pas.

Les jours s'écoulent... et je ne vois rien. Chaque instant ajoute, non à mon inquiétude, mon opinion est fixée; mais aux angoisses mortelles, qui se succèdent sans relâche, et qui tiennent du désespoir. Mon imagination, active et cruelle, me jette dans l'avenir, dès que je suis livrée à moi-même, et qu'y vois-je? M. de Francheville, s'empressant de justifier partout sa conduite passée, par ma conduite actuelle; les honnêtes gens révoltés contre moi; le vice et la faiblesse publiant, avec une joie secrète, une faute; qui détournera d'eux l'attention publique; la princesse, la seule amie que j'aie au monde, forcée par son rang, par ce qu'elle doit à son époux, par la clameur

générale, à rejeter une infortunée, qui restera sans consolation, sans ressource contre elle-même. Quelle destinée!

Si je veux empêcher que M. de Francheville indigné, haïsse, persécute cet enfant, qu'il sera forcé de reconnaître, et que sa fille soit dépouillée par le fils de Sainte-Luce, si je m'enveloppe des ombres du mystère, suis-je assurée de ceux que je serai forcée de mettre dans ma confidence? Ne serai-je pas, le reste de ma vie, à leur merci, à leur discrétion? une brouillerie, des vues d'intérêt, ne peuvent-elles pas les porter à révéler la naissance de cet enfant? Il est un moyen, je le sais, un moyen sûr de me garantir de tout danger. Une femme faible; mais qui conserve un fonds d'honnêteté, ne l'emploiera jamais. Le fruit du plus tendre amour, exposé, confondu avec les objets de la pitié, de la charité publique!... ô mon Dieu! mon Dieu!

Je ne connaissais pas encore la princesse; je ne lui rendais pas justice. Elle lit jusqu'au fond de mon ame; aucune de mes sensations ne lui échappe, et plus je suis souffrante, plus elle se montre attentive et affectionnée. Non, mon infortune ne changera pas son cœur, fait pour aimer; elle ne me retirera pas la main bienfaisante, qui seule peut me soutenir.

« Le plus grand malheur que vous puissiez « éprouver, vient-elle de me dire, serait de vous « mésestimer vous-même. Le mépris de soi pro-

« duit le découragement, et, dans la position où « vous êtes, vous avez besoin de toute votre éner- « gie. Ne vous flattez pas; jugez-vous par compa- « raison. Que voyez-vous dans nos cercles? des « femmes qui ne respectent du mariage que les « formes extérieures; des mères sans affection, et « quelquefois jalouses de leurs filles; des épouses « déprédatrices de la fortune de leurs maris, et « qui se dégradent, jusque dans l'esprit de leurs « enfans, par les exemples funestes qu'elles leur « donnent. On connaît ces femmes-là, et elles sont « admises partout. Pourquoi cela? L'amour-propre, « le goût du plaisir, la cupidité s'alimentent de « leurs travers, ou de leurs vices. L'homme, si « vain extérieurement, se rend secrètement jus- « tice; il sait qu'il est faible, au moins, lorsqu'il « n'est pas méchant, et il serait désespéré de trou- « ver, en nous, des vertus, qui seraient la satire « perpétuelle de sa conduite. Telles sont les causes « de l'indulgence qu'il nous accorde malgré lui.

« Il est, je l'avoue, d'heureuses exceptions aux « principes généraux que je viens d'établir, et vous « en êtes un exemple. Vous avez respecté vos de- « voirs, lors même que M. de Francheville enfrei- « gnait publiquement les siens; vous aimez tendre- « ment votre fille; vous consacrez vos plus belles « années à son éducation, et vous avez un esprit « d'ordre qui, au sein de la plus modeste médio- « crité, vous mettrait au-dessus du besoin. Appré- « ciez-vous ce que vous valez, loin de vous laisser

« abattre. Dissimulez, cachez-vous, il le faut; mais « ayez le noble orgueil qui convient à une femme « comme vous. Cet orgueil impose toujours; il « écarte le soupçon, ou il le réduit au silence, s'il « se permet de murmurer.

« Il nous reste des mois pour arranger et mû- « rir un plan de conduite. Pourquoi serions-nous « moins fécondes en ressources, que tant d'autres, « qui se sont trouvées dans la même situation, et « qui s'en sont tirées heureusement? Je me suis « montrée sévère, pour prévenir un événement « réellement malheureux, mais qui n'est pas dés- « espérant. J'en ai exagéré les suites, pour vous « effrayer et vous retenir. Le mal est fait; je n'ai « plus maintenant qu'à vous consoler et à vous se- « courir, et vous pouvez compter sur les plus ten- « dres soins de l'amitié. »

Je lui ai répondu par des caresses et des pleurs. « Pleurez, me disait-elle, cela soulage. Je ne m'in- « quiéterai point, tant que vous trouverez des « larmes. Mais il est temps de revenir à vous, et « la dissipation seule vous y ramènera; elle est « pour vous un devoir. Elle éloignera les réflexions « qui vous minent, et les raisonnemens qui les « produisent. Laissez-vous conduire. Songez que « vous êtes garante, envers la nature et Sainte- « Luce, de la vie de l'enfant que vous portez. »

Elle demande une voiture. Nous y montons; elle fait toucher chez moi; nous prenons Honorine; nous allons à l'Opéra. Moi, à l'Opéra! des

jeux, des ris, des danses, le tableau de l'amour heureux, quand je suis frappée dans mes plus chères affections; quand mon cœur n'a plus de sensations que celles de la douleur!

On donne *Iphigénie en Aulide.*

J'envie le sort d'Ériphile. Elle aime, elle ne peut être heureuse; elle meurt.

Est-il donc si difficile de mourir, quand rien n'attache plus à la vie? Mon époux m'a persécutée; mon amant est à mille lieues de moi; la vie sera, pour son enfant, un don funeste; je peux le sauver de l'humiliation, de l'indigence, et emporter avec moi mon secret dans la tombe. Honorine a une fortune assurée, et je lui laisse la protection de la princesse... Eh! malheureuse, quelle protection, quelle amie peut remplacer une bonne mère? Les jours de cet autre enfant sont-ils à toi? Les tiens t'appartiennent-ils? Ne les dois-tu pas à Sainte-Luce? Le condamneras-tu à ne rien trouver, à son retour, de ce qui lui fut cher? Peux-tu renoncer au bonheur de le revoir?

Ainsi la plus faible circonstance change nos dispositions, prépare nos résolutions : une fable usée me disposait au suicide. On met en question l'influence du théâtre : demandons plutôt s'il est quelque chose qui ne puisse influer puissamment sur nous.

« Cette Ériphile vous fait mal, me dit la prin-
« cesse; elle alimente des idées sombres; elle en
« produit peut-être de sinistres : retirons-nous. »

Nous traversons le foyer. Le grand jour, un air plus frais dissipent le prestige de la scène. Je rencontre les yeux d'Honorine; ils me sourient avec tant de douceur! je l'embrasse, et je retrouve des larmes; je vais les cacher dans un couloir. Là, je sens, pour la première fois, tressaillir l'innocente créature, qu'un instant auparavant j'avais vouée à la mort. Il vivra, me dis-je, il vivra, et je vivrai pour sa sœur, pour lui, pour son père que j'idolâtre, et pour moi.

Ce retour, sur moi-même, a ramené le calme dans mes sens. Je rentre au foyer, honteuse d'avoir quitté la princesse. Je la cherche; un jeune colonel me présente la main : « Son Excellence m'a « chargé de vous dire, madame, qu'elle vous at- « tend dans son carrosse. »

Je descends, empressée de réparer une faute contre les convenances. Un homme, richement mis, monte rapidement l'escalier; il conduit une femme, brillante de jeunesse, de graces; chargée de diamans. Je le fixe... c'est M. de Francheville. Il me voit, il rougit, il détourne la tête, il passe.

M. de Francheville à Paris, lui que je croyais à l'armée, tout entier au soin de se refaire une réputation! Hélas! chaque tressaillement de mon sein me commande l'indulgence. Que dis-je? c'est à moi, maintenant, qu'il conviendrait d'invoquer celle de l'homme, que je vais charger d'un fardeau déshonorant pour lui. Je me sens rougir à mon tour; je baisse les yeux; mes réflexions me tuent.

« Monsieur le baron, avez-vous vu Adèle? » dit, à mon colonel, un officier, qui passait près de nous. « Oui, elle vient de monter avec le cher « homme qui l'a prise à son service. » Ces paroles me frappent. « Quelle est donc cette Adèle? » demandé-je, avec une sorte d'intérêt bien naturel, à l'aspect d'une femme aussi magnifique, dont on parlait avec dédain, et que conduisait M. de Francheville.

« Madame, me répond le colonel, Adèle est « une marchande de plaisir, qui se donne au plus « offrant. Celui que vous avez vu avec elle est, « dit-on, un homme né avec des moyens, et qui « depuis dix ans ne fait que des sottises. Il est à « présumer que celle-ci sera la dernière, parce « qu'on ne trouve plus avec qui faire d'aimables « folies, quand on est ruiné, et ce monsieur-là ne « tardera pas à l'être. Un superbe écrin, mille écus « par mois, des loges aux trois grands spectacles, « les fantaisies journalières avec cela, et les res- « sources seront épuisées avant la fin de l'année. « On dit qu'il avait la plus jolie, la plus aimable « femme de Paris. Je le croirais, si je n'avais l'hon- « neur de vous voir, et de vous entendre. Il s'est « conduit indignement avec elle. Adèle la ven- « gera, et d'une manière éclatante, je vous en ré- « ponds. »

J'étais profondément affectée de ce que j'entendais, et je sentais qu'il était temps que je rejoignisse la princesse.

Après lui avoir adressé les excuses d'usage, je me suis empressée de lui parler de M. de Francheville. Un père de famille qui dissipe, et d'une manière scandaleuse, ce qui lui reste de fortune; que chaque instant, chaque pas enfonceront davantage dans l'abîme, où il s'est jeté tête baissée, me paraissait un objet digne de la sollicitude du prince. « Je connais mon mari, me dit la prin-« cesse; plus il s'est montré facile à servir M. de « Francheville, plus il sera indigné de voir encore « ses espérances et sa confiance trompées, et moins « il fera pour lui. Il l'abandonnera à son sort, n'en « doutez pas. Je ne connais qu'un moyen, c'est de « faire intervenir la police dans cette affaire. On « peut s'assurer de cette fille, lui retirer les dons « qu'elle a exigés, arrachés... — Eh, madame! il « y a mille Adèle à Paris. — Je le sais, ma chère « amie; mais vous oubliez que l'autorité suprême « a banni M. de Francheville de la capitale. Il y « reparaît avec audace; on le mettra dans l'im-« puissance de faire de nouvelles sottises. — Com-« ment, madame, ce serait à ma sollicitation qu'il « devrait la perte de sa liberté! vous oubliez, à « votre tour, que j'ai donné tout ce que j'avais, « pour la lui rendre. C'est dans l'état où je me « trouve, que j'emploierais un moyen, qui serait « odieux dans toutes les circonstances! Si mon se-« cret est connu, ne me reprochera-t-on pas, « avec justice, d'avoir invoqué l'autorité, pour me « soustraire au ressentiment, et à la vengeance,

« que j'ai attirée sur moi? J'attenterais à sa li-
« berté, moi, qui irais tomber à ses pieds, si je
« croyais qu'il voulût, qu'il dût me pardonner l'of-
« fense et le tort que je lui ai faits, et que peut-
« être vos bons offices ne lui déroberont pas.

« — Je n'insiste point. Laissons cet homme con-
« sommer sa ruine, si cependant il n'éveille pas
« l'attention de la police, et si elle ne fait pas,
« d'elle-même, ce que vous refusez de provoquer.
« J'exige maintenant de vous une chose que pro-
« bablement vous ne me refuserez pas. — Croyez,
« madame, que je suis prête à tout ce qui pourra
« vous être utile ou agréable. — Chaque circon-
« stance, le moindre incident, ramènent vos idées
« sur votre état. Vous en avez eu de violentes au
« spectacle; elles se reproduiront nécessairement.
« Vous ne pouvez être abandonnée, à vous-même,
« dans cette situation d'esprit, et je veux que vous
« repreniez votre appartement chez moi. Vous avez
« accepté mes soins; c'est d'aujourd'hui qu'ils com-
« mencent, et ils ne cesseront que lorsque tout
« sera terminé, selon mes espérances.

« Vous paraissez douter de la possibilité de dé-
« rober cet événement à la connaissance de M. de
« Francheville. Je vais vous faire part de quelques
« idées auxquelles je me suis arrêtée; qui ont be-
« soin d'être mûries; mais qui, telles que je vais
« vous les présenter, peuvent, je le crois, vous
« calmer, et vous inspirer de la confiance.

« Nous avons une assez belle terre, qui touche

« à la forêt de Crécy. L'habitation n'est qu'un ren-
« dez-vous de chasse; mais je m'y trouverai très-
« bien avec vous. Le concierge, ni sa femme ne
« vous ont vue. Deux ou trois domestiques, et une
« femme de chambre, que je prendrai, dans quel-
« qu'une des petites villes voisines, nous suffiront.
« Vous serez la femme du général... d'un général
« qui n'existe pas, et que cependant nous em-
« ploierons à l'armée. Vous serez aidée par un chi-
« rurgien de Lagny, qu'on dit fort habile dans
« son art. Vous le payez bien, et il se tait, par la
« raison très-simple qu'il ne sait rien, sinon qu'il
« est né un enfant, sur lequel le respect dû à mon
« rang ne lui permettra de faire aucunes ques-
« tions, auxquelles d'ailleurs personne ne pourrait
« répondre. Une nourrice, arrêtée d'avance, reçoit
« l'enfant de mes propres mains. Je me nomme à
« cette femme, et je lui garantis son salaire. Je
« renvoie nos domestiques; nous revenons à Pa-
« ris. Sainte-Luce revient de son côté. Il vous
« épouse; il adopte l'enfant; vous l'avez près de
« vous; vous vous dédommagez des privations de
« l'amour maternel. Le temps fera le reste. Vous
« voyez, ma chère amie, qu'avec du sang-froid,
« et un peu d'imagination, l'affaire la plus dése-
« pérée s'arrange facilement.

« Il est indispensable de soumettre l'exécution
« de ces mesures à l'approbation du prince. Il fut,
« je vous l'ai dit, une époque de ma vie où j'étais
« trop sensible. Je me suis alors imposé l'obliga-

« tion de dévoiler à mon mari, non mes pensées, « mais toutes mes actions, sans restriction quel- « conque : c'était m'astreindre à rien faire que « d'honnête. Je me suis très-bien trouvée de cette « habitude-là; je l'ai conservée, et en eussé-je « contracté d'opposées, vous sentez qu'une ab- « sence de plusieurs mois ne peut être ignorée « d'un chef de maison, et qu'il n'ést pas de mari « qui ne soit bien aise de savoir où est sa femme, « et ce qu'elle fait. Pourquoi cette petite moue? « Vous craignez de vous confier au prince? Une « femme jolie, sensible, constante et malheu- « reuse, intéresse tous les hommes, et l'affection « que vous porte le prince vous assure son indul- « gence. »

L'étrange amalgame que notre cœur! Le mien était torturé, brisé, une heure auparavant, et il s'ouvrait, avec avidité, au calme et à l'espérance. Le plan de la princesse me paraissait simple, facile; je le voyais exécuté dans tous les points; Sainte-Luce était avec moi, pour ne me quitter jamais. Je sentais le sourire errer sur mes lèvres.

Cependant, quelques instans de réflexion me présentèrent des difficultés, que je jugeais insurmontables. « Nous imposerons silence au chirur- « gien de Lagny, dis-je à la princesse, je le crois; « mais Honorine, qui dort là, si tranquillement, « pendant que nous raisonnons, en parcourant « les Champs-Élysées... — Honorine, ma chère « amie, Honorine... je n'avais pas pensé à elle.

« J'avoue qu'elle m'embarrasse un peu. Voyons,
« cherchons; nous trouverons quelque expédient.
« —Eh! je n'en vois pas, madame.—Oh, que vous
« êtes prompte à vous décourager! Eh bien! allez-
« vous pleurer encore?... Ah! m'y voilà! m'y voilà!
« Les enfans aiment tout ce qui est nouveau. Vous
« direz demain à votre fille, que vous avez poussé
« son éducation, aussi loin que vous l'ont permis
« vos connaissances, et que vous désirez qu'elle se
« termine. Vous lui proposerez d'entrer à Écouen.
« Vous lui nommerez les enfans de monsieur le
« duc celui-ci, de monsieur le comte celui-là; de
« grands noms, et la petite vanité de vivre en égale
« avec ces demoiselles, l'étourdiront; elle accep-
« tera, et nous partirons aussitôt.—Chère enfant,
« que je n'ai pas quittée un instant encore, il faut
« me séparer de toi, et pour quelle cause!—Cruelle
« femme que vous êtes! savez-vous que si vous
« vous affligez ainsi, Sainte-Luce ne vous trouvera
« plus jolie du tout à son retour. La séparation
« que je vous propose ne sera que de quelques
« mois. En revenant de Crécy, vous irez déclarer
« à Écouen que vous ne pouvez vivre plus long-
« temps, éloignée de cette petite fille-là, et vous
« la reprendrez avec vous.

« —Mais, madame, la naissance de cet enfant,
« de cet être infortuné, que je suis condamnée à
« livrer à des mains étrangères, ne sera donc con-
« statée en aucune manière? — Eh! qu'importe?
« — Peut-on adopter un enfant absolument in-

« connu? — Puisque l'adoption est permise, elle « doit l'être surtout à l'égard de celui qui n'est « l'enfant de personne. — Et si Sainte-Luce... oh! « mon Dieu, je n'ose finir... si Sainte-Luce ne re- « vient pas? — Vous adopterez, vous; qui vous en « empêche? — Et si ces démarches clandestines « vous compromettent? — Oh! que de *si!* Tout est « arrêté, sauf les changemens que nous prescri- « ront les circonstances et notre jugement. Il est « tard; rentrons.

« Vous restez avec moi, c'est convenu. Je dé- « velopperai cette jolie figure-là, je l'espère; la « gaieté lui sied si bien! »

Je me laisse conduire. Le prince, qui était très-réservé avec moi, se livre à la saillie décente, et me force à sourire quelquefois. La princesse a-t-elle déja trouvé le moment de lui confier mon secret? Cherche-t-il à dissiper le trouble, la honte que j'éprouve devant lui, et à m'inspirer de la confiance? Je ne sais; mais il est impossible de porter plus loin la bonté aimable, les attentions délicates. Pas un mot qui ait rapport à ma situation. Je lui en sais bien bon gré.

Honorine trouve fort agréable de coucher chez la princesse. Demain elle serait enchantée de retourner chez moi, et après-demain de s'établir ailleurs. Je profite de ses dispositions actuelles pour lui parler d'Écouen. Elle saute de joie, à demi déshabillée. Que de choses elle compte y voir et y faire! Elle m'étourdit de son babil...

Tout à coup sa figure se rembrunit; ses yeux deviennent humides; elle vient à moi les bras ouverts; elle me couvre de baisers. « Maman, « je ne te verrai donc plus! Pourquoi m'éloignes-« tu de toi? Que t'ai-je fait? Oh! dis-le-moi, ma « bonne mère, et je me corrigerai. » Elle sanglotait; ses larmes se mêlaient aux miennes, et elle ne s'apercevait pas que j'en versais en abondance. Je ne répondais rien. Que pouvais-je lui dire? la vérité? je voudrais la cacher à tout l'univers, à cette enfant surtout. La tromper? Je n'ai pas ce qu'on appelle l'esprit du moment; je ne sais pas inventer. Il faut répondre, cependant.

« Tu ne m'as rien fait, ma chère petite. Tu es « bonne, aimable, aimante, appliquée. Je t'éloi-« gne à regret, et par l'unique désir de te faire « acquérir de nouveaux talens. » Il y avait beaucoup de vérité dans ce que je lui disais là.

Cette pauvre enfant, rassurée, calmée, a bientôt eu trouvé le sommeil. Moi, je pensais, je pensais... à quoi ne pensais-je point? Je me suis arrêtée enfin à ces paroles frappantes de la princesse : *Si vous vous affligez ainsi, Sainte-Luce ne vous trouvera plus jolie à son retour.* Je les répète, ces paroles alarmantes, et je sens que mon intérêt le plus vrai, soutenu d'un amour-propre de femme, fera plus que tous les raisonnemens. Oui, je me vaincrai; je lui conserverai cette figure, à qui je dois son cœur. Que deviendrais-je, si je cessais de lui plaire?

« Madame, me dit le prince, en déjeunant, « j'approuve beaucoup le projet de mettre Hono- « rine à Écouen, et je vous engage à l'exécuter « sans délai. Rien, sans doute, n'est aussi pré- « cieux qu'une bonne mère; mais sous vos yeux « indulgens, tout pense, tout agit exclusivement « pour cette petite demoiselle. Elle n'a besoin de « rien désirer, de rien mériter. Ce n'est pas ainsi « qu'une jeune personne se forme le caractère, « et acquiert quelque connaissance du monde. « Notre Honorine apprendra à Écouen que les « douceurs de la vie sociale résultent d'un échange « continuel de bons offices.

« La princesse, fatiguée de la vie bruyante « qu'elle mène à Paris, désire passer quelque « temps à la campagne, respirer l'air pur des fo- « rêts. Elle m'apprend que vous consentez à l'ac- « compagner, et je vous remercie de votre com- « plaisance. »

Il est évident qu'il sait tout. Je me sens rouge jusque dans les yeux. Il me prend la main, il me tourne doucement vers lui; il me regarde avec une bonté si touchante! Je me lève, je l'embrasse avec une expression de reconnaissance, dont je ne suis pas maîtresse. « Nous nous entendons, « me dit-il, cela suffit; possédez-vous.

« Allons, allons, dit la princesse, partons pour « Écouen. — Permettez, madame, que j'aille chez « moi; que je fasse les dispositions nécessaires.

« — Tout est prévu, ma chère amie; tout est « prêt. Le trousseau d'Honorine est derrière ma « berline. Partons. »

Hier soir, elle a envoyé chercher mes gens; elle a donné les ordres; on les a exécutés pendant la nuit. Tout est prêt, en effet, pour Honorine et pour moi. Nous partons.

Ma fille, présentée par une dame de ce rang, est admise sans difficulté. Nous parcourons, nous voyons, nous admirons la maison, l'ordre et l'excellent esprit qui y règnent. Honorine a été dans une espèce d'enchantement; mais le moment de nous séparer approche. Elle commence à compter les minutes, et moi, je pense que, dans quelques instans, des portes d'airain vont s'élever entre moi et cette enfant, objet des plus tendres affections, qui, sans le savoir, m'a souvent soutenue, consolée dans mes chagrins, et dont la présence est devenue un besoin indispensable à mon cœur. Ah! que ce cœur nous coûte cher à toutes deux!

L'heure fatale sonne. Nos pleurs coulent, nos bras s'enlacent, nos deux ames n'en font qu'une... Cruelle amie! vous deviez prévoir ma faiblesse, et ne pas m'exposer à ces combats douloureux... Ah! c'est moi qui devais les éviter; je le pouvais; je ne l'ai pas voulu. Sainte-Luce, que de peines tu me causes, et il me semble que chaque jour je m'attache davantage à toi, et par ce que

je souffre, et par ce que je souffrirai encore. Dans une femme, tout, jusqu'à la douleur, sert d'aliment à l'amour.

On nous a séparées. La voiture est déja loin de ces murs, qui recèlent Honorine, affligée, accablée, punie des fautes de sa mère. Oh ! si je l'étais seule, je crois que je me soumettrais.

Nous traversons Paris, sans nous y arrêter. Je m'étonne de tant de précipitation. « Quand on « prend un parti énergique, me dit la princesse, « il faut résoudre et exécuter à la fois, pour s'ôter « la facilité de rétrograder. Vous serez plus forte « dans la forêt de Crécy qu'à Paris, qui touche « presque à Écouen. »

Je n'avais qu'un ordre à donner à mes gens, celui de porter chez le prince les lettres qui arriveront à mon adresse. Je n'ose espérer d'en recevoir de long-temps, et je compte les jours, comme s'il n'avait d'autre affaire que celle de m'écrire; comme s'il pouvait, à chaque instant, rencontrer des bâtimens français; comme si les vents devaient seconder son impatience et la mienne.

La princesse a encore pourvu à ce que ces lettres me parviennent secrètement.

A la porte Saint-Martin, elle renvoie ses domestiques, et fait courir deux postillons en avant. A la fin du jour, nous arrivons à cette maison, où on ne nous attend pas; où rien n'est prêt pour nous recevoir; où l'embarras du concierge

et de sa femme; où leurs protestations de zèle et de respect, qui ne servent à rien; où l'empressement de sept à huit villageois, et d'autant de paysannes, qui ne connaissent pas le service, qui veulent tout faire et font tout mal, me feraient rire aux éclats, dans toute autre circonstance.

La princesse demande un homme qui aille, à Lagny, dire à son homme d'affaires de lui amener des domestiques; tous partent à la fois. Le concierge leur crie qu'il n'en faut qu'un; tous reviennent. La princesse parle de provisions de bouche, à la femme du concierge; toutes les paysannes disparaissent à l'instant, et un quart d'heure après, un convoi d'ânes entre dans la cour. Des paniers d'œufs, des mottes de beurre, des corbeilles de fruit couvrent le carreau de la salle à manger; une trentaine de poulets, autant de canards, autant de dindons sont lâchés devant nous, sautent de tous les côtés, salissent les meubles, s'échappent par les croisées. Les pourvoyeuses courent après la volaille, le chien de cour aboie, les ânes braient. Le concierge, gros et court, tournant sur lui-même, hors d'haleine, ne pouvant plus articuler un mot, fait signe de ses petites mains; il veut ramener l'ordre et le silence, et le poulet, le dindon, qu'on saisit par une pate, par une aile, crient à nous étourdir.

L'homme d'affaires arrive. Il salue la princesse, et lui demande la préférence en faveur de sa

fille, de son filleul et de son jardinier, qui est en même temps son cuisinier, son frotteur, et son garçon de service à table. Or, comme monsieur l'homme d'affaires est très-expéditif, en tout ce qui ne tient pas au contentieux, il a entassé tout son monde avec lui dans sa carriole. Il nous présente mademoiselle Louison, qui est fort avenante; le filleul Pierre, assez joli garçon, et Thomas, le jardinier-cuisinier, qui crie à tue tête après un tablier et un couteau à gaîne.

La princesse, après s'être amusée quelque temps de cette scène, paie au double de leur valeur les provisions qu'on lui a apportées; congédie paysans et paysannes; donne à Louison, à Pierre et à Thomas les instructions qui leur sont nécessaires. Je m'appelle madame la comtesse de Laclos, dont le mari, général de division, est à la grande armée. Nous nous logeons, ce qui n'est pas difficile, puisqu'à nous deux nous avons toute une maison à notre disposition. Thomas nous donne un petit souper, fort bien accommodé; Pierre n'est pas très-gauche dans sa manière de nous servir; Louison dirige tout avec facilité. Nous sommes installées.

CHAPITRE XXVII.

Calme et tourmens.

Comment des sensations opposées se succèdent-elles, en nous, avec tant de promptitude? Comment ce qui nous paraissait désespérant la veille, peut-il nous présenter quelques douceurs, le lendemain? Une puissance inconnue fait agir mes membres, par l'effet seul de ma volonté. Cette puissance agit, sans mon concours, sur mon sang, mes humeurs, mon cerveau. Peut-être l'éloignement de tout ce que je crains ou que j'aime, la fraîcheur, le calme d'une grande forêt, une manière de vivre tout-à-fait nouvelle, ont-ils ramené, pour quelques instans du moins, cette tranquillité qui m'est si nécessaire, et à laquelle je me livre avec le plus doux abandon. Peut-être aussi l'influence de l'amitié opère-t-elle cette espèce de prodige. L'amitié, qui, pour les gens du monde, n'est que le roman de l'imagination, existe réellement entre la princesse et moi. Quoi qu'il en soit, je me trouve bien, très-bien; cela me suffit. Je jouis de l'effet, et je laisse aux savans la recherche et l'explication des causes.

Quelquefois je vais seule m'asseoir dans la forêt. J'ai, avec moi, son portrait et ses lettres, et je crois être avec lui. Je lui parle, il me répond. Je l'entends, je le vois sourire, et je suis heu-

reuse. L'obscurité qui enveloppera la naissance de cet enfant; l'incertitude de son sort à venir, semblent m'y attacher davantage. En pensant à lui, je suis émue, attendrie, et mon cœur n'est plus déchiré. Pourquoi cela? Ne serait-ce pas que nos sensations varient sans cesse, comme notre individu? il ne faut qu'une circonstance pour nous détacher de nos peines; une autre circonstance nous y ramènera. N'est-ce pas là le mot de l'énigme que je voulais expliquer tout à l'heure?

Je rentre; la meilleure des amies vient au-devant de moi. La satisfaction se peint dans tous ses traits, parce que je lui parais tranquille. Une conversation douce, mais animée, remplit, à peu de chose près, tous nos instans. Les heures s'écoulent avec rapidité, parce que nous ne cherchons pas nos idées, que nous ne prétendons pas à l'esprit, et que, quand on s'aime comme nous, on a toujours quelque chose d'intéressant à se dire.

Louison est pleine d'intelligence, et même de finesse. Le rang et l'opulence de la princesse lui font chercher tous les moyens de plaire: elle désire probablement rester avec elle. Elle est plus empressée auprès d'elle; elle met plus d'affection dans les services qu'elle me rend.

Le filleul Pierre, bon garçon, tout simple, tout uni, ne paraît pas s'occuper du lendemain. Il fait ce qu'on lui demande; il ne fait que cela;

mais il le fait bien. Il saisit toutes les occasions de parler à la dérobée à Louison, et Louison se laisse prendre la main quand elle croit n'être pas vue. Ils souffriront tous deux, si elle est sage. La fille d'un praticien de Lagny peut être femme de chambre d'une dame du plus haut rang; mais on ne la donne pas à un laquais. Je m'occuperai de ces jeunes gens. Qu'ils épuisent les douceurs de l'amour, sans rien connaître des tourmens dont j'ai été, et dont je serai peut-être encore la victime.

Maître Thomas s'est particulièrement attaché à ma personne. C'est à moi qu'il demande, à la fin de chaque repas, quels sont les mets qui m'ont plu. C'est de moi qu'il prend les ordres, pour le lendemain. Il trouve tous les jours le temps de frotter les pièces que j'habite, et de garnir mes croisées de fleurs nouvelles. Je ne peux lui faire d'observations sur ses préférences, sur la nécessité de ménager l'amour-propre de la princesse. Je deviendrais en quelque sorte sa confidente; j'établirais, entre lui et moi, une familiarité, qui n'est ni dans mes principes, ni dans mon goût. Je ferai mieux, je lui donnerai le précepte avec l'exemple.

Je viens de trouver à ma porte les ustensiles destinés à brillanter mon appartement; je les ai poussés à celle de la princesse. J'ai porté, sur ses croisées, les fleurs qui étaient sur les miennes. Thomas m'a comprise : il fait pour elle ce qu'il faisait pour moi. A la vérité, la rose la plus

fraîche, l'œillet le plus odorant sont pour madame la comtesse; mais la différence est légère. Moi seule je la sens, et mon amie se loue beaucoup du zèle et des talens de ceux qu'elle a pris à son service. Tout est bien.

Je ne crois pas la princesse susceptible au point de s'affecter sérieusement de ces bagatelles; mais je suis intérieurement flattée des attentions de maître Thomas. Pourquoi celle qui y avait des droits plus réels, et à qui il les refusait, n'aurait-elle pas eu un peu d'humeur, si elle s'en fût aperçue? Quoi de plus varié, de plus bizarre, de plus irrascible que notre amour-propre? Celle qui dit n'en avoir qu'un peu, a ses raisons pour le faire croire; elle le persuade rarement; elle ne s'abuse jamais elle-même.

C'est demain dimanche. Maître Thomas a un mauvais violon, qu'il n'a pas manqué d'apporter avec lui. Il m'a demandé la permission de faire danser, sur une assez jolie pelouse, qui est entre la maison et la forêt. Oh! cette fois je l'ai renvoyé à la princesse, et j'ai pris un ton qui préviendra de semblables écarts. Il m'a quittée avec un air si triste!... N'importe. Je ne veux pas que les gaucheries de notre cuisinier élèvent des nuages entre nous.

On a dîné. Maître Thomas a couru dans toutes les chaumières voisines. La jeunesse se rassemble sur le gazon. La gaieté brille dans tous les yeux. Les mouvemens ne sont ni étudiés, ni corrects;

mais ils expriment la force et la souplesse. C'est ainsi que dansent les amis du plaisir; c'est ainsi qu'on ne danse plus... qu'au village.

Pierre ne danse qu'avec Louison. Louison, par coquetterie, accepte quelquefois un jeune homme du hameau; mais elle ne danse réellement qu'avec Pierre. Ce bal champêtre me rappelle la noce d'Eustache, si épris de sa petite Claire, si heureux par elle. Douze ans se sont écoulés, et je crois danser encore avec M. de Francheville. Je suis encore avec lui dans cette grotte... Les temps sont bien changés ! Eh ! aurais-je à regretter quelque chose, si Sainte-Luce était ici ? C'est auprès de lui que renaîtrait l'ivresse de mes plus jeunes années; que j'oublierais tout, hors lui.

Où est-il ? que fait-il ? Si j'avais la certitude qu'il pense à moi, au moment où je pense si tendrement à lui, je croirais à cette union, à cette sympathie des ames, qui peut être éternelle, puisqu'elle est indépendante des sens, du temps et de l'absence ; espèce de bonheur qui paraît suffisant à quelques personnes, qui ne doit l'être réellement que lorsque l'âge a éteint des sensations plus fortes; mais qui peut soutenir et consoler ceux que la nécessité réduit à s'y borner. Non, point d'amour heureux sans l'intervention des sens. Sans eux, l'amour n'est qu'un combat continuel, livré à la pudeur, qui ne triomphe pas toujours, et qui quelquefois s'applaudit de sa défaite.

Et point de lettres de Sainte-Luce ! Élément

immense et cruel, qui nous prive de cette dernière jouissance, qui peut-être engloutira mes espérances les plus chères... Ramenez-le, ramenez-le, ô mon Dieu !

L'homme qui va à la poste de Lagny, arrive en ce moment. Une lettre pour moi... Elle est de ma fille. Elle vient à propos. Depuis longtemps, l'amour maternel tempère la violence de l'autre.

Honorine n'écrit pas comme madame de Sévigné : son esprit n'est pas formé encore. Mais elle a pour elle la candeur, la naïveté de son âge, unies à une extrême sensibilité. J'ai mis sa lettre à côté de celles de Sainte-Luce. Je n'avais pas de place plus distinguée à lui donner.

Je reprends cette lettre. J'emploie une partie de la journée à la relire; j'en pèse toutes les expressions. Quoi de plus naturel ? C'est la première qu'elle m'ait écrite. Non, je ne croyais pas ma fille si avancée. Quel développement dans ce petit cœur-là ! et, de la sensibilité profonde qu'elle exprime, à un sentiment plus vif, l'intervalle est si court, la pente si rapide, le but si séduisant ! Cette idée me tire des larmes, et cette affection pénible reproduit toutes les autres. J'avais raison en disant, tout à l'heure, qu'il ne faut qu'une circonstance pour nous ramener, avec une force nouvelle, aux tristes sensations, auxquelles nous avons tant de peine à échapper.

Quelle machine que la nôtre ! faiblesse et vanité, voilà ce qui la compose.

Je vais donner ma soirée à ma fille. Je reviendrai à moi en lui écrivant, et le sommeil me rendra, peut-être, cette sérénité de l'ame qui, dans cette retraite, me paraissait devoir être inaltérable.

Quel beau jour, se prépare ! la pureté du ciel, un soleil qui s'élève majestueusement sur l'horizon, répandent dans tout mon être une nouvelle vie. Mon réveil ressemble à celui de la nature : je sors de mon lit fraîche et calme comme elle.

Oui, je suis encore bien, très-bien. Sainte-Luce me trouvera la même à son retour ! Reviendra-t-il ?... Hélas !... toute la gloire des héros réunis vaut-elle les larmes que celle de mon amant me coûte ?

Quel beau jour ai-je dit ! Ces richesses, que la nature étale avec profusion, ne sont vues ni senties par un cœur oppressé, par des yeux noyés de pleurs. Les infortunés ne peuvent voir qu'eux : ils ne sentent que leur infortune. N'y aura-t-il plus pour moi de jours sans orage ?

A midi, une berline s'arrête devant la grille. Nous courons, la princesse et moi. Quelle est notre surprise en voyant descendre, de la voiture, l'écuyer du prince, homme honnête et sûr; mais qui ignore mon état, et devant qui il me serait affreux de paraître. Je me jette derrière une touffe de lilas; je le laisse passer.

La princesse a toujours l'esprit du moment : elle fait entrer l'écuyer dans une salle, éloignée de l'escalier qui conduit à nos modestes appartemens. Elle me donne la facilité de rentrer chez moi, sans être aperçue. Thomas, qui arrange des fleurs nouvelles, remarque mon trouble. Il me fatigue de questions et d'offres de services. Le brave homme ! je l'afflige encore ! je le renvoie durement ; je m'enferme, comme si j'avais quelque violence à craindre.

Pourquoi le prince envoie-t-il ici son écuyer ? Par quelle inconséquence a-t-il choisi un homme, dont je suis parfaitement connue ?

On frappe à ma porte ; la princesse se nomme ; je lui ouvre. Elle me présente une lettre du prince ; elle pleure, et je pleure aussi, sans savoir quel coup va me frapper : mais l'amitié émue, agitée à ce point, a-t-elle autre chose à m'annoncer qu'un nouveau malheur ? Je tremble pour Sainte-Luce, pour ma fille. Mes yeux sont fixés sur cette lettre, et je ne distingue pas un caractère.

Je me remets cependant : le plus grand mal n'est pas celui qu'on éprouve, c'est celui qu'on redoute, et qu'on attend.

Non, non, je n'ai rien à craindre pour ma fille, pour Sainte-Luce. Toute autre infortune, quelle qu'elle soit, doit être supportable.

Nous n'avons pas tout prévu, dit le prince. Notre départ précipité a occupé les curieux. Il

n'a pas cru devoir cacher le lieu de notre retraite, et on s'étonne que la princesse, qui a des châteaux, ait choisi une habitation, qui convient si peu à une dame de son rang. Le soin que nous avons pris d'éloigner tous nos gens, notre isolement absolu, ont donné lieu à mille conjectures. La malignité devait s'attacher à la plus offensante; elle l'a fait, et la réputation de la princesse est fortement compromise. On la dit coupable de la faute de son amie, et on suppose que le calme apparent du prince, n'est que le calcul d'un époux, qui dissimule son ressentiment pour échapper au ridicule.

On ne s'occcupe pas de moi. Ah! je le crois! on est si empressé de punir les grands de la distance établie entre eux et nous! la calomnie n'attaque les petits, que lorsqu'elle manque d'aliment. Il est essentiel, ajoute le prince, que son épouse reparaisse, à l'instant, pour dissiper les bruits injurieux. Il regrette sincèrement d'être obligé de me priver des douceurs de l'amitié. Cependant il espère que je sentirai la force de ses motifs, et que je ne balancerai pas à engager mon amie à revenir, le jour même, à Paris. Il parle, en passant, de M. de Francheville, dont les affaires sont dans un désordre affreux. Il finit en m'offrant tous les bons offices, qui dépendront de lui.

J'aurais pu répondre bien des choses. Mon imagination s'est arrêtée à une seule idée : si les bruits, qu'on a répandus, ont quelques fondemens; si le

prince est instruit des désordres de sa femme, il n'eût pas, en l'éloignant de lui, donné naissance au soupçon. Il pouvait lui marquer en particulier toute son indignation; se séparer d'elle dans son palais même; éloigner, plus tard, un enfant, qu'il croyait ne devoir pas reconnaître, et, paraissant laisser tomber cet évènement dans le cours ordinaire des choses, il imposait silence à la malignité. Mais, sous des formes aimables, je démêle la fermeté d'un homme qui intime un ordre absolu. Il est dans mes principes de prévenir, avec une extrême attention, tout ce qui peut altérer l'harmonie qui fait le bonheur des époux, et, m'oubliant moi-même, renonçant à l'appui, aux consolations de l'amitié, j'ai rassemblé toutes mes forces, et je les ai opposées à mon cœur.

Les larmes de la princesse n'exprimaient que la douleur d'être obligée de se séparer de moi; ainsi je n'ai pas eu besoin d'employer une longue suite de raisonnemens, sur un esprit déja persuadé. Nous avons cherché à nous étourdir sur ce que cette séparation a de cruel pour toutes deux; nous nous sommes occupées des moyens d'adoucir les peines qu'elle doit causer, à moi, surtout. N'avais-je pas assez des tourmens de l'amour? Il faut encore que je sacrifie l'amitié! Sainte-Luce, ma fille, la princesse, tout successivement disparaît, s'éloigne de moi. Ah! si je pouvais aussi me séparer de mon cœur!

Le prince a envoyé ici celui de ses officiers au-

quel il accorde le plus de confiance. Cependant je ne paraîtrai pas devant lui; je ne conduirai pas la princesse à la voiture; je ne m'y élancerai point pour la presser encore dans mes bras. C'est ici, dans cette chambre, que je lui dirai un dernier adieu. Nous serons séparés avant qu'elle soit sortie de la maison; il ne me sera pas même possible de lui exprimer, de ma croisée, mon affection et ma reconnaissance.

L'heure si redoutée approche. Ainsi le coupable, qui touche à l'instant fatal, compte les minutes, et le temps, qui s'écoule si lentement pour l'homme fatigué de jouissances, a réellement des ailes pour lui. Nous éprouvons les mêmes angoisses, et nous n'avons fait de mal à personne.

La pendule a sonné. « Mon enfant, me dit-elle, « montrons-nous dignes l'une de l'autre. Notre « amitié se fortifiera par les épreuves; cette idée « seule nous aidera à les supporter. — Ah! madame « vous allez revoir un époux, des enfans qui vous « sont chers. Que me reste-t-il, à moi? — Mon « souvenir, les lettres que je vous écrirai, mes « soins soutenus, qui parviendront jusqu'à vous, « malgré les distances. — Une heure, madame; « donnez-moi une heure encore. — Et quand « elle sera passée, nous en voudrons une seconde, « une troisième. Le prince les compte. Il ne suffit « pas que je me montre soumise, je dois encore « paraître empressée. Qui sait si, pour prix de « mon exactitude, et lorsque ma présence aura

« dissipé de vains bruits, il ne me rendra pas à « l'amitié. Votre terme approche; ma présence « vous sera nécessaire; le prince vous aime; il se « rendra à ces considérations : mon absence peut « n'être pas longue. »

L'espérance m'a calmée; elle a entr'ouvert mes bras, qui enlaçaient mon amie, qui la pressaient avec force sur mon sein. Elle s'est éloignée. Déja je ne la vois plus; je l'entends, et j'écoute encore quand mon oreille a perdu la trace de ses pas.

C'en est fait, la voiture roule; me voilà seule dans le monde, que vais-je devenir?

Je crains de relire ces lettres, qui m'embrasent, et que j'avais essayé d'oublier. Je n'ose revoir ce portrait... dont peut-être l'original n'existe plus, et ce n'est que par l'amour que j'échapperai aux peines de l'amitié malheureuse. Oui, j'oublie tout quand je m'occupe de lui, et quand je m'abandonne exclusivement à ma tendresse, je ne réussis pas toujours à me faire illusion; je sens qu'il n'est pas là, je soupire, je pleure, et je reviens à Honorine et à mon amie. Tous mes jours s'écouleront-ils dans des alternatives, plus ou moins douloureuses?

Louison a vu partir la princesse, et, déchue de ses epérances, elle s'attache singulièrement à moi. Je descendrai jusqu'à elle. De tous les états fâcheux où puisse tomber l'homme, la solitude absolue est, je crois, le plus pénible. Eh! pourquoi ne ferais-je pas société avec cette fille? que

suis-je? qui m'autoriserait à la dédaigner? quelle autre distance existe entre nous que celle qu'a établie l'opulence? Le genre humain doit se diviser en deux classes, les bons et les méchans. Cette vérité est éternelle, imprescriptible; mais pour la sentir, il faut être malheureux.

De l'oubli de cette vérité, sont nées des différences choquantes, pour celui qui est forcé de s'y soumettre; humiliantes peut-être pour celui que flatte la bassesse, car celui qui rampe n'aime pas le grand qu'il adule : il cherche un point d'appui pour s'élever à son tour.

Louison est une bonne fille; elle a de l'esprit naturel, et pas la moindre prétention. Elle est causeuse; je la fais parler quand je veux; j'écoute quand bon me semble; je réponds rarement. C'est là le genre de conversation qui convient à un cœur malade, et on trouve peu d'êtres disposés à converser ainsi. J'ai dans Louison ce qu'il me faut.

J'ai dédommagé Thomas des petits chagrins que mes brusqueries lui ont causés. Quelque marques de bonté l'ont ramené tout-à-fait. Est-ce un sentiment d'équité, ou le besoin que j'ai de tout le monde, qui m'a dirigée? Il entre, je crois, de l'égoïsme dans nos actions les plus indifférentes.

Pierre ne s'occupe que de sa Louison. Il est dans l'antichambre, quand elle est avec moi. Lorsqu'elle me quitte, je ne le vois plus. Il craignait la princesse; il était exact. Il m'affectionne, et il me sert mal. Pourquoi cette différence de lui à

Thomas? c'est qu'il est amoureux, et que Thomas ne l'est point; que ma sensibilité attire le second, et rassure l'autre. Passons quelque chose à l'amour; passons-lui beaucoup. De quelle indulgence n'ai-je pas besoin pour le mien? Je les marierai. Faire des heureux, c'est presque l'être soi-même; c'est au moins perdre, pendant quelques instans, le sentiment de ses peines.

Dieu! mon Dieu! vous m'avez donné la force de supporter l'adversité; accordez-moi celle de soutenir mon bonheur. Une lettre, une lettre!... elle est de Sainte-Luce! sa santé est parfaite; son cœur est tout à moi... « Va, Louison, va causer avec « Pierre. Demain j'écrirai à ton père. J'ajouterai « à ma félicité, en assurant la tienne. »

J'ai trouvé le moyen d'être seule à la minute, à la seconde. Lettre adorée! je te porte sur mon cœur, sur mes lèvres, à mes yeux. Je voudrais satisfaire tous mes sens à la fois. Ah! lisons, lisons. Que les yeux viennent au secours du cœur.

Art enchanteur, art divin de peindre la pensée, de faire, à deux mille lieues, partager à une amante les sensations délicieuses dont on est agité, qui t'inventa méritait des autels.

Je me plaignais, il y a peu de temps, d'être réduite à des lettres! ah! quand on écrit comme lui, on fait rêver le reste, et rêver n'est-ce pas jouir?

Je peins sans restriction tout ce que j'éprouve. De belles dames s'élèveront contre la nudité de ma pensée. Dans un siècle dépravé, la décence

est la vertu des femmes qui n'en ont pas. La décence est, à la chasteté, ce qu'est le rouge du parfumeur à celui qui colore les joues de l'innocence.

Laissons la métaphysique, les distinctions subtiles, et revenons à cette lettre, et à l'homme adoré qui l'a écrite. Il l'a confiée au capitaine de *la Rassurante*, qu'il a rencontrée au-delà du tropique. Puisse ce bon capitaine être aimable comme Sainte-Luce, être aimé comme lui!

Il me recommande notre enfant. Me le recommander! eh! n'est-il pas son père?

Il est chargé d'une mission de la plus haute importance. Il a été joint, à la hauteur des Açores, par trois frégates, qui portent des troupes de débarquement, et qui se sont rangées sous ses ordres. Il va détruire des comptoirs anglais, sur toutes les côtes. Il espère terminer ses opérations dans un an, au plus tard. Il mettra à mes pieds ses lauriers et ses trésors. Toujours de la gloire et des alarmes! Dans la vie privée, ou sur le pavois, il sera toujours pour moi le premier des humains.

Oh! reviens, reviens. C'est toi que j'étreindrai dans mes bras; que je couvrirai de baisers. Je ne verrai ni ta gloire, ni tes richesses.

Je vais écrire au père de Louison. Je le manderai près de moi. Il parlera d'argent, j'en donnerai. S'il se présente d'autres obstacles, je les leverai. Je veux que tout le monde soit heureux

autour de moi; le soit autant que moi. Je veux être la divinité de Louison et de Pierre, comme Sainte-Luce est l'objet exclusif de mon culte. Je veux avoir des autels dans leurs cœurs, comme il en a dans le mien.

CHAPITRE XXVIII.

Rencontre imprévue.

Le praticien de Lagny ressemble au père d'Eustache : beaucoup d'estime pour la famille de Pierre; mais Louison aura mille écus de dot, et Pierre ne possède que son métier de garçon imprimeur... Je donne mille écus à Pierre; j'obtiendrai pour lui une imprimerie à Lagny, et, toujours semblable au père d'Eustache, le bon praticien ne trouve plus que des qualités à mon protégé. Pierre est enchanté, et demande la permission de me baiser la main; Louison demande celle de me baiser la joue; Thomas me baiserait les pieds. Je lui ai fait un joli cadeau. Je veux qu'il soit, à la noce, aussi gai qu'on peut l'être, quand on n'épouse pas sa maîtresse.

Les apprêts du mariage, la joie des amans, l'activité, les complaisances de Thomas, du concierge, de sa femme, répandent dans cette maison, et dans les alentours, un mouvement qui vivifie tout. J'écoute, je décide, j'ordonne; les

habitans du hameau gagnent quelque argent; on me bénit; on m'aime; je suis heureuse.

Il est si doux d'être aimé! il est si facile de l'être! Ceux qui n'ont pas d'amis n'en veulent pas, et n'en méritent point.

L'affection qu'on me porte éloignerait-elle les réflexions, ou empêche-t-elle ces bonnes gens de s'y arrêter? J'ai pu, par égard pour la princesse, l'accompagner ici; mais il était naturel que je retournasse avec elle à Paris, où j'aurais trouvé, à une époque qui n'est pas éloignée, les ressources de l'art, et les commodités que je ne peux me procurer dans cette espèce de désert. De cette première idée, il était simple de conclure que j'ai de puissantes raisons de me cacher, et une femme qui se cache, dans la position où je suis, a nécessairement des reproches à se faire. Cette pensée m'attriste au milieu de la joie générale. Si on ne voyait que le bienfait, et non celle à qui on le doit; si les marques de respect qu'on m'accorde n'étaient que le prix d'un peu d'or... non, vingt personnes ne dissimulent pas, avec cet accord, cette persévérance. Les gens de la maison, ceux du hameau, n'ont jamais feint, à l'égard de la princesse, cet attachement que mon premier aspect semble leur avoir commandé. Rassurons-nous, et jouissons du présent.

Le grand jour est venu. Il y a ici un désordre pittoresque, qui m'arrache à mes idées ordinaires, et qui m'amuse infiniment. La petite Louison

est radieuse; son gros Pierre rit toujours, lors même qu'on ne lui parle point, qu'il ne dit rien, et que peut-être il ne pense pas. Je le crois de ces hommes dont l'amour est tout en action. Louison serait-elle déja connaisseuse?

Nous avons les parens et les amis de Lagny, qui regardent, de l'œil du plaisir, le violon de Thomas. Thomas se croit, dans sa cuisine, le premier homme du monde. Il meurt d'envie d'assister à la cérémonie, et il ne se consolerait pas, si un plat était manqué. Que fera-t-il? la curiosité l'emporte sur l'importance de ses fonctions. Il donne à deux ou trois paysannes les instructions nécessaires, pour le suppléer pendant une heure, avec une gravité et un ton doctoral, à faire mourir de rire.

Il a passé l'habit des dimanches; il est venu prendre sa part des rubans que j'ai distribués; il en a chargé sa boutonnière et le manche de son violon; il a pris la tête du cortége. Le violon crie; on le suit en chantant, en dansant; l'impulsion se communique à toutes les têtes. Je crains bien pour le dîner. Heureusement du Reynel n'est point ici.

L'auguste *oui* est prononcé, et jamais je ne l'ai entendu dire d'aussi bon cœur. Leur œil reconnaissant se tourne vers moi. Puissent-ils, dans vingt ans, si je les rencontre, me regarder encore ainsi! ils n'auront connu du mariage que ses douceurs.

Ne le disais-je pas? Le dîner est gâté. Thomas est furieux, désespéré. J'espère qu'il ne suivra pas l'exemple du maître d'hôtel du grand Condé. Je ne suis pas un héros, et mon cuisinier ne porte pas l'épée.

Les aides de cuisine sont allés se cacher. Pauvres femmes! elles ne savent pas que, dans le monde, bien des gens se chargent de ce qu'ils n'entendent point, font tout mal, paient d'audace, et reçoivent quelquefois des félicitations.

Tout est brûlé, rien n'est mangeable. Cela est assez indifférent aux mariés : ce jour n'est pas pour eux celui de la gourmandise; mais les autres... Thomas a repris bravement le tablier et le bonnet de coton. Au bout d'une heure, la table est chargée d'œufs à toutes les sauces, et de volailles de tous les genres, déguisées en *beef steck*. On a attendu, on a grand appétit, et la faim est le premier de tous les cuisiniers. La gaieté renaît; elle brille même dans les yeux de Thomas. On rit du dîner perdu; on savoure celui qu'on a. Le vin est bon, les bouteilles se vident, se remplissent; la chansonnette commence; le joyeux refrain se fait entendre; Thomas reprend son violon.

Monsieur le praticien est le personnage le plus considérable; en conséquence, il me présente sa grosse main, couverte d'un beau gant blanc. Moi, danser, dans l'état où je suis!... « Un menuet, « madame la comtesse, cela ne vous fatiguera

« pas. Un menuet, répètent tous les gens de la « noce. Un menuet, reprend Thomas, en me fai- « sant la révérence la plus gracieuse; je joue celui « d'*Exaudet* à ravir, c'est mon triomphe. »

Comment priver ce bon Thomas du plaisir de jouer son chef-d'œuvre, et de le jouer pour moi? Je n'ai jamais su danser le menuet; mais je me crois au moins de la force de monsieur le praticien. J'accepte sa main; nous nous plaçons.

Pierre était sorti, je ne sais pourquoi. Il rentre; il a l'air troublé. Il dit quelques mots à l'oreille de Louison; l'étonnement se peint sur sa figure; elle sort à son tour. Que se passe-t-il donc? Ah! quelque convive est probablement sorti des bornes de la tempérance. Quelques vases, quelques vitres cassées... Allons, allons, je ne verrai rien. Il est une classe d'hommes pour qui le plaisir est si rare, qu'on peut lui pardonner d'en abuser un peu.

Comment donc, monsieur le praticien danse son menuet avec les airs de la vieille cour! je n'y entends rien du tout; cependant je vais; mon danseur me guide de l'œil et de la main. Quelle jouissance pour lui de pouvoir enseigner quelque chose à madame la comtesse! je ne suis point humiliée, et je déploie toute l'amabilité qui est en moi. Eh, mon Dieu! qui est celui qui n'a rien à apprendre? Lalande ne savait probablement pas comment se fait une épingle.

Louison rentre au moment où mon danseur m'a remise à ma place. Je lui fais signe de s'approcher, et après l'avoir prévenue que je n'aurai pas d'humeur, quelque chose qui soit arrivée, je l'interroge sur ce qui s'est passé entre elle et son mari. « Madame, un homme s'est présenté à la « grille, pendant que vous dansiez. A travers sa « pâleur et son extrême faiblesse, il est aisé de « juger que sa figure a dû être belle. Ses habits, « dans le plus grand désordre, ont été riches, et « annoncent un personnage distingué. — Finis, « Louison; que veut cet homme? — Il a demandé « qui demeure dans cette maison. — Et vous avez « répondu? — Madame la comtesse de Laclos. Il « connaît beaucoup le général, a-t-il dit. Il n'a « jamais vu madame; mais il aime à croire qu'elle « est bonne comme son mari. Il m'a chargée de « vous dire qu'il n'est pas criminel, que depuis « trois jours, il est caché dans la forêt de Crécy, et « qu'il tombe d'inanition. Je n'ai pas eu le temps « de vous consulter, madame, et j'ai servi, à ce « pauvre homme, ce qui restait de mieux du dîner. « — Tu as bien fait, Louison. Cependant, si nous « n'avions beaucoup de monde ici, je serais em- « barrassée. Trois jours, passés dans une forêt, « annoncent de grands sujets de crainte, ou des « aventures extraordinaires, et dans l'un ou l'autre « cas, cet homme peut être à redouter. Mets au- « près de lui quelqu'un de tes parens, que tu

« chargeras de l'observer, et quand il aura mangé, « donne-lui l'argent qu'il croira nécessaire pour « continuer sa route. »

Pendant que nous causions, la bruyante contre-danse occupait et ceux qui dansaient, et ceux qui attendaient le moment de danser à leur tour. Je continuais de partager la joie générale; je m'étais abandonnée à la satisfaction intérieure, qu'on éprouve toujours, quand on a fait un peu de bien; aucun nuage ne s'était élevé dans mon esprit de toute cette journée. J'étais loin de prévoir ce qui allait m'arriver.

Louison revient. Les alimens ont remis la figure de cet homme, qui est bien; mais sa faiblesse est encore extrême. Sa chaussure est en lambeaux; ses jambes et ses pieds sont blessés en plusieurs endroits, et il sollicite, comme une faveur insigne, la permission de s'arrêter ici un jour ou deux.

Mon premier mouvement est à l'humanité, le second à ma sûreté personnelle. Ce ne serait pas la première fois que d'adroits fripons auraient excité la sensibilité, pour en abuser ensuite. Je suis à l'abri de tout danger pour cette nuit; mais demain les gens de la noce me quitteront; Pierre s'occupera de sa femme, et je ne sais jusqu'à quel point je peux compter sur Thomas. Je n'écoute que la prudence. J'ordonne à Louison d'ajouter quelque chose à ce qu'elle a déja donné; de ren-

voyer cet homme, et de s'assurer si réellement il s'éloigne d'ici.

Elle est à peine sortie pour exécuter mes ordres, qu'elle rentre et me supplie de voir ce pauvre homme, qui est dans l'impuissance de marcher. « Eh bien, Louison! qu'il prenne une voiture. — « Eh, madame! où en trouver à l'heure qu'il est, « et comment osera-t-il paraître dans l'état de « délabrement où sont ses habits? Voyez-le, ma- « dame; je suis certaine qu'il vous inspirera quel- « que intérêt. »

Il n'a jamais vu madame de Laclos; ainsi de ce côté, je ne suis exposée à rien. En évitant toute conversation suivie, je ne craindrai pas de répondre gauchement à ce qu'il me dirait du général. Il est souffrant; il peut être honnête; je me laisse entraîner; je passe dans la salle à manger.

J'entre, et cet homme paraît sortir d'un accablement profond. Il soulève sa tête, et la laisse ausssitôt retomber, en poussant un cri d'effroi et de douleur. S'il m'a vue, son coup d'œil a été rapide comme l'éclair. Le connais-je? La précipitation de ses mouvemens ne m'a pas permis d'en juger. Pourquoi ce cri, si je lui suis étrangère, et que peut-il signifier, si j'ai rencontré cet homme dans la société? Mon état peut exciter l'étonnement; mais l'effroi, la douleur?... Je m'y perds. Le parti le plus sage est de me retirer.

J'allais m'éloigner, lorsque ce malheureux a

confusément articulé quelques mots, qui me clouent sur le parquet. « Elle est témoin de la « juste punition de mes désordres!... La misère, « l'exil, l'abandon me paraissaient insupporta- « bles... Ce n'était rien... Paraître devant elle est « le dernier terme du malheur. »

Cette voix me pénètre d'effroi à mon tour; un frisson mortel glace mon sang, je me sens défaillir... Louison me soutient; elle va appeler; je n'ai que le temps de porter ma main sur sa bouche. Je regarde autour de moi... Je ne vois qu'elle dans cette salle. Je me la suis attachée par tous les liens que respecte une belle ame. Dieu en soit loué!

Le malheureux fait un effort, pour se lever et se traîner à mes pieds. Il m'a reconnue, je n'en doute pas. Le mal est fait; je n'ai plus rien à redouter. Mais pourquoi s'humilie-t-il? je ne le souffrirai point. Je vais à lui, je lui parle, je lui prends la main, je le force à rester sur son siége... Oui, il m'avait reconnue; mais il ne savait rien encore. J'étais sauvée, si j'avais pu suivre mon premier mouvement.

Je tenais sa main, et je la pressais avec l'expression de la sensibilité. Il semble recouvrer quelque courage, quelques forces. Ses yeux se lèvent sur les miens; ils saisissent tout mon être; ils reviennent, ils s'arrêtent sur cet enfant... « Elle « aussi, s'écrie-t-il, elle a commis une faute! L'idée « de sa perfection ne me poursuivra donc plus! »

J'allais tomber à ses pieds, lui demander grace. Ses derniers mots me révoltent, et me rendent toute ma fierté. « Oui, monsieur, j'ai commis « une faute. Mais vous l'avez voulue; vous l'avez « préparée, pendant que vous étiez mon époux. « — Je ne désire pas que vous vous jutifiiez, « madame. Je n'attends de vous que des secours. « J'ai le droit d'en réclamer. »

Ainsi cet homme a perdu tout sentiment de décence. Il ne voit dans ma faiblesse qu'un trait de ressemblance avec lui; il s'applaudit de me trouver déchue. Il est insensible au tort que cet enfant peut faire à Honorine. Il ne s'informe pas si j'ai pris des mesures, pour garantir à sa fille l'intégrité de sa fortune. Il ne sent que sa misère, et il tend bassement la main à celle qu'il a voulu dépouiller de tout.

Il était grand encore, lorsqu'il me rendit les diamans, que je m'étais empressée de lui sacrifier; mais il aimait Julie. L'ame honnête de cette jeune dame avait entretenu, dans la sienne, des principes de délicatesse et d'honneur. Il ne s'était pas dégradé jusqu'à se prostituer à ces femmes, dont le vice est l'aliment, et dont le souffle est empoisonné.

Il veut des secours. Pourquoi les demander? Ne se souvient-il pas que je les lui ai toujours offerts, et peut-il croire que ma main se fermera à l'aspect du malheur; qu'elle repoussera le père d'Honorine, en proie à tous les besoins? Je lui

donnerai des secours; lui-même en déterminera l'importance; mais il s'éloignera, dès que ses forces le lui permettront. Conserver quelque relation avec lui, serait partager son infamie.

« Louison, mon secret t'est connu. Il n'y a plus « pour toi de comtesse de Laclos. Mais si je t'ai « inspiré quelque affection, tu garderas le silence, « même avec ton mari. Monsieur, vous devez « sentir la nécessité de vous taire. Un éclat nuirait « à votre fille, sans me mettre sous votre dépen- « dance. Je compte sur votre discrétion. Loui- « son, conduisons monsieur à l'appartement de la « princesse. »

Nous l'établissons dans cette chambre, où reposait naguère la femme la plus accomplie que j'aie connue. Nous pansons ses blessures; nous prévoyons ses besoins; nous lui laissons ce qui peut lui être agréable, ou utile pour le reste de la nuit.

J'ai toujours évité le danger des demi-confidences : on est bien près de parler, quand on s'occupe de conjectures. Louison, dans l'ignorance absolue des détails, pouvait laisser aller son imagination fort au-delà de la vérité. J'ai cru ne devoir rien lui cacher.

Elle a donné des larmes à ma situation. Pauvre enfant! des larmes le jour de son mariage, à l'instant même qui va couronner son amour, sa constance, sa sagesse! et c'est moi qui les fais

couler! avec les intentions les plus droites, je fais le malheur de tout ce qui m'est cher. C'est par moi, c'est pour moi que Sainte-Luce expose sa vie; c'est pour conserver l'estime de ma fille que je l'ai éloignée de moi, que je l'ai privée de sa mère; c'est par moi que la princesse a été attaquée dans sa réputation. Où s'arrêtera la fatalité qui me poursuit?

Il ne suffit pas de réfléchir sur le passé; il faut se garder de l'avenir. Cet homme, reçu avec distinction, et soigné par moi, sera dans une heure l'objet de la curiosité générale. Faisons un roman, simple comme ceux qui le raconteront, sans doute, dans les environs. M. de Francheville a été attaqué et volé dans la forêt. Il est ami particulier du général Laclos, auquel il a sauvé la vie en Espagne, et en le comblant d'égards et d'attentions, je suis loin, très-loin de m'acquitter envers lui.

Louison va répandre cette histoire. Elle me promet d'ailleurs un silence absolu. Je l'embrasse tendrement; elle me quitte pour revoir Pierre. C'est bien naturel : il est minuit.

Je suis chez moi, et j'appelle en vain le sommeil. Le délire de Louison me fait sentir l'absence de Sainte-Luce, et mon cœur, déja contristé par cette idée, se flétrit quand je pense que M. de Francheville est à vingt pas de moi. Il n'est pas à craindre, puisqu'il a perdu toute espèce de

sensibilité; mais sa présence est pénible, embarrassante. Quand cet homme-là cessera-t-il de me faire du mal?

Je passerai chez lui dès que j'entendrai Louison. Je me sentirai plus forte, quand j'aurai mis cette jeune femme entre nous. J'enverrai prendre à Lagny ce qui est nécessaire pour le vêtir convenablement. Je verrai ensuite ce que je pourrai faire pour lui.

Il est huit heures, et le silence règne encore dans toute la maison. Sonnerai-je? non. Que Louison prolonge son ivresse: elle reviendra assez tôt au souvenir de sa dépendance.

Elle frappe à ma porte, je lui ouvre. « Oh, « mon Dieu! madame n'a pas dormi! — Non, « Louison. — Ni moi non plus, madame. — Et tu « es brillante de santé. Louison, je suis malheu- « reuse. — Sans l'avoir mérité. — Je ne le crois « pas, Louison. — Madame, je pleurerai avec « vous. — Ne t'occupe plus de mes peines. Con- « serve ta gaieté et ton cœur, pour le bonheur de « ton mari. — Ne puis-je le rendre heureux, « madame, et partager vos chagrins? — Non, « Louison. La douleur se communique comme le « plaisir. N'attriste pas Pierre de celle qu'il ne « peut soulager. Passons chez M. de Francheville. »

Une nuit a suffi pour réparer ses forces. Il peut dormir! Je l'interroge, avec timidité, sur les causes du dénûment absolu où il se trouve. Je lui demande ce qu'il désire, ce qu'il attend de moi.

« Mon histoire est courte, madame. J'ai mangé « ce que j'avais, et j'ai fait des billets pour cent « mille francs au-delà. Les échéances sont arrivées; « on a voulu me faire arrêter; j'ai été averti, et « j'ai pris la fuite. La police, qui semblait m'avoir « oublié, m'a fait chercher partout. Je me cachais « le jour; je marchais la nuit. Je suis arrivé dans « cette forêt; qui a été aussitôt investie. On en a « battu toutes les parties; on est passé vingt fois « contre les broussailles qui me recélaient. Las « enfin de l'inutilité de leurs recherches, ceux qui « me suivaient, avec tant de persévérance, se sont « éloignés, et je me suis traîné jusqu'ici.

« — D'après cela, monsieur, votre projet n'est « pas de retourner à Paris? — Non, madame, je « resterai avec vous, si vous le permettez. — Avec « moi, monsieur, avec moi! — Oui, madame, avec « vous : nous nous sommes conduits tous deux de « manière à n'avoir rien à nous reprocher. Vous « avez trente mille livres de rentes, sur lesquelles « j'ai quelques droits; nous les mangerons en- « semble, en dépit du divorce et de toutes les « observations que vous pourrez me faire. — Vous « oubliez, monsieur, que je suis indépendante. — « De moi, jusqu'à certain point; mais vous êtes « soumise aux circonstances; je peux publier l'état « où vous êtes, et il n'est point d'avocat qui anéan- « tisse un fait qui parle aux yeux.

« Ne comptez pas sur la protection du prince. « Il pourra me livrer à ceux qui me poursuivent;

« il ne vous rendra pas ce que vous appelez hon-
« neur. Vous n'opposerez plus ce mot à mes vo-
« lontés; vous n'en ferez plus retentir les tribu-
« naux et les cercles de Paris; vous n'armerez
« plus personne contre moi.

« Je vous accorde vingt-quatre heures pour ré-
« fléchir et vous soumettre. Ne les employez pas
« à vous mettre en mesure. Le moment, où vous
« agirez, sera celui où j'effectuerai mes menaces.
« Que demain, à la même heure, un notaire m'ap-
« porte un acte par lequel vous reconnaîtrez me
« devoir cent mille écus, que je n'exigerai pas,
« tant que je serai content de vous. Je n'ai rien à
« ajouter, et vous êtes la maîtresse de vous reti-
« rer. Mademoiselle, donnez-moi ce qu'il me faut
« pour écrire, et qu'on m'apporte à déjeuner. »

Je le quitte, fondant en larmes, terrifiée de ce que je viens d'entendre; ne concevant pas qu'on puisse porter à ce point la cruauté et la tyrannie. Je recommande à Louison de lui obéir aveuglément, jusqu'à nouvel ordre.

Je rentre chez moi, pénétrée de l'horreur de ma situation.

CHAPITRE XXIX.

Bien donner, c'est prêter.

Quelles idées s'emparent de moi; se succèdent sans interruption; m'accablent par leur multipli-

cité, par le mouvement, rapide et continuel, qu'elles donnent à tout mon être! Il est constant que M. de Francheville peut me perdre dans l'opinion publique; mais acheterai-je son silence au prix de la moitié du bien de ma fille, et sais-je si cet homme, après avoir obtenu cette moitié, n'exigera pas le sacrifice de l'autre? Je vois avec terreur que j'ai tout à redouter.

S'il avait cependant la probité de certains scélérats dont la parole était inviolable? si, content de m'avoir arraché une somme considérable, il m'oubliait jusqu'à ce qu'elle soit dissipée, il ne resterait aucune trace de mon état, qui fait maintenant sa force, et pour qu'un homme, aussi dégradé, obtienne quelque confiance, il faut qu'il prouve ce qu'il dit jusqu'à la conviction. Je ne sais à quoi m'arrêter, et personne auprès de moi, de qui je puisse attendre un conseil! Ah! c'est surtout à présent que je sens combien la princesse m'était nécessaire. Elle ne pouvait toujours prévenir le mal : elle avait au moins l'art de me le faire oublier.

Il faut cependant que je me détermine, et mon indécision augmente à chaque instant. Il n'exigera pas le capital, a-t-il dit, si je veux le garder avec moi. Ah! si je ne devais pas compte de ma fortune à ma fille, je donnerais tout ce que je possède pour m'épargner le malheur de le voir... Non, je ne céderai pas; je fuirai, s'il le faut. Il écrira, il parlera. Ma réputation parlera plus haut

que lui, et il ne sera cru que de mes domestiques, que je ne reverrai pas, et à qui l'attachement, qu'ils m'ont voué, imposera peut-être silence. A qui d'ailleurs s'ouvriraient-ils? à des gens sans consistance comme eux.

Comment ceux qui ont parcouru cette forêt dans tous les sens, n'ont-ils pas porté plus loin leurs recherches? comment n'ont-ils pas visité les habitations environnantes? peut-être le respect dû au prince les aura retenus... Que de peines ils m'eussent épargné si... Malheureuse! qu'allais-je dire? quel désir allais-je former... le père d'Honorine n'est-il pas assez malheureux? puis-je souhaiter de voir combler son infortune? Soulageons-le, et bannissons des pensées indignes de moi.

Thomas revient de Lagny. Il n'est pas aisé dans cette ville d'habiller décemment un homme en une heure de temps. Cependant Thomas y a trouvé ce qui est strictement nécessaire, et la simplicité même de ces vêtemens peut tromper l'œil vigilant de ceux qui cherchent M. de Francheville.

Tous nos convives sont retirés, et un éclat, s'il s'en permet un, ne peut avoir de publicité. Je vais essayer de concilier son bien-être avec mes intérêts, et ceux d'Honorine. Je me fais accompagner de Louison, et je passe chez lui.

« Vous m'avez notifié vos intentions, monsieur, « avec une clarté et une précision que j'imiterai : « il n'est agréable, ni pour vous, ni pour moi de

« prolonger nos entretiens. Je vais vous instruire « en peu de mots de ce que je compte faire pour « vous. Voilà des habits et du linge. J'aurais voulu « vous présenter quelque chose de mieux, mais « une petite ville offre peu de ressources, en ce « genre. Prenez cette bourse; c'est tout ce qui me « reste en argent comptant. Acceptez ces diamans, « que vous avez refusés une fois, mais dont vous « n'aviez pas un besoin aussi pressant. J'y join- « drai la moitié de mon revenu, qui vous sera « exactement payé, partout où vous le désirerez, « sous la condition expresse que vous vous reti- « rerez à l'instant.

« — Des conditions, ma belle dame, des con- « ditions! il vous sied mal de vouloir en imposer. « Souvenez-vous que vous n'avez qu'un parti à « prendre, celui de la soumission. — Je vois avec « quelque satisfaction, monsieur, que vous m'es- « timez encore assez, pour être persuadé que je « ferai tout pour conserver ma réputation. Je vous « préviens, cependant, que je ne me permettrai « que ce qui me paraîtra légitime, et que la crainte « ne me fera pas oublier ce que je dois à votre fille « et à la mienne. — Comment donc, les grands « principes; de la noblesse dans le ton; de la di- « gnité dans le maintien! C'est Minerve, parée de « la main des Graces. Je ne retrouve plus Fan- « chette, si vive, si enjouée, si étourdie! Elle saisit « alternativement tous les rôles, et elle a l'art de « les embellir tous. Jamais, madame, je ne vous

« ai vue si séduisante. Il serait parbleu plaisant « de nous reprendre, et de duper ce petit Sainte-« Luce, qui a eu la bonté de s'aller faire tuer pour « l'amour de vous. »

Il se lève, l'œil étincelant, les bras étendus vers moi... Je pousse un cri d'horreur; Louison sonne à tout briser; Pierre et Thomas accourent.

« Éloignez-vous, leur crie-t-il, d'un ton et d'un « air terrible. Je suis le mari de madame, et per-« sonne n'a le droit d'intervenir dans nos affaires « privées. — Vous ne lui êtes plus rien, répond « Pierre, avec assez de résolution, et vous sorti-« rez d'ici à l'instant. » Il est clair que Louison a parlé. Devais-je croire qu'une femme cache rien à l'homme qu'elle aime? Au reste, cette indiscrétion me vaut deux défenseurs; mais aussi M. de Francheville n'a plus rien à leur apprendre. Dans toute autre circonstance, j'aurais été accablée de confusion; mais ce moment de crise ramenait toutes mes pensées à celle de ma sûreté personnelle.

Pierre finissait à peine de parler, que Thomas vole, et reparaît armé de ce qui s'est trouvé sous sa main. « Vous ne supposez pas, madame, re-« prend l'homme farouche, qu'un fugitif ne s'oc-« cupe point de sa défense. Vous voulez que j'en « vienne aux grands moyens; j'y consens. La pos-« session d'une femme comme vous ne peut trop « s'acheter. » Il tire des pistolets de sa poche, et ordonne à Pierre et à Thomas de marcher devant

lui. L'aspect des armes à feu leur ôte tout leur courage. Ils obéissent à regret, je le vois clairement; mais ils obéissent.

Louison, éplorée, suit son mari, et essaie de fléchir notre ennemi commun. Je reste seule, et j'entends fermer la porte de la chambre; on en ôte la clé... Où va-t-il les conduire? Suis-je à la disposition de cet homme? Moi, je recevrais ses embrassemens; je succéderais à des misérables, qui sont la honte de leur sexe; je trahirais Sainte-Luce!... Je donne tout ce que j'ai, ma vie, s'il le faut, et je resterai fidèle.

La porte se rouvre... C'est lui, c'est lui!... Je tombe à ses genoux, je lui demande grace. « Qu'elle est belle dans les larmes! que sa gros-« sesse lui sied bien! je crois la voir pour la pre-« mière fois. Allons, Fanchette, il est inutile de « faire l'enfant. J'ai mis tes gens dans la cave, et « pour ménager ta pruderie, je te promets de ne « rien dire de ce qui va se passer. Voilà tout ce « que je puis pour toi. Viens m'embrasser. Le « plaisir d'abord; nous réglerons ensuite les af-« faires d'intérêt. »

Je m'élance; je mesure de l'œil la hauteur de la croisée. Il m'arrête; il me saisit. « Tu ne réflé-« chis pas, ma petite, que tu vas priver la France « d'un petit Sainte-Luce, et de la plus jolie femme « de Paris. » Je ne m'occupais plus de mon enfant; j'étais tout à son père. Mon amour doublait mes forces; le barbare m'en opposait de bien su-

périeures. Je sentais les miennes faiblir, de moment en moment... C'en est fait, il faut que je succombe dans une lutte aussi inégale, et je ne peux mourir!...

On frappe à la grille, à coups redoublés, et le monstre ne quitte pas sa victime. La grille tombe avec fracas... Il me laisse enfin; il court à la fenêtre. « Je suis perdu, s'écrie-t-il. Applaudissez-« vous; jouissez de votre triomphe. Si je croyais « que vous m'eussiez trahi, je vous ferais sauter « la cervelle; mais vous êtes trop timide pour avoir « eu cette idée-là. »

Je regarde... Des gendarmes, des huissiers, des gardes de la forêt... Je prends mon oppresseur, je le pousse dans un arrière-cabinet; je le couvre des effets que la princesse y a laissés; je ferme la porte; je cache la clé dans mon sein, et je me hâte de réparer le désordre affreux où je suis.

On se répand dans toute la maison; on ouvre, on cherche; on n'oublie pas un recoin. Le chef des gendarmes entre seul, dans la chambre où je suis restée; il se présente d'un air décent; il me marque des égards. « Vous avez été l'objet de « quelque violence, me dit-il, vous le nieriez en « vain, madame. Faites votre déclaration, et in-« diquez-moi le coupable. — Je n'ai à me plaindre « de personne, monsieur, et je ne sais de qui vous « me parlez. — Le procédé est généreux, madame. « Permettez, qu'en l'admirant, je remplisse mes « obligations. Vous refusez de parler : dites-moi

« du moins, je vous en prie, où est celui de vos « gens que vous avez envoyé à Lagny. — Vous le « connaissez, monsieur? — C'est lui, madame, « qui nous a déclaré que vous étiez au pouvoir « d'un homme, capable de se porter, contre vous, « aux dernières extrémités. Il me l'a nommé. De- « puis quatre jours, j'avais reçu de Paris son si- « gnalement, et j'ai fait aussitôt monter ma bri- « gade à cheval. Près d'ici, j'ai rencontré des « huissiers et des gardes de la forêt, qui m'ont « dit avoir détaché l'un d'eux, pour obtenir du « prince la permission de fouiller cette maison, « qu'ils ont constamment observée. L'envoyé ne « revient pas; mais je continuerai mes recher- « ches : le prince est trop ami de l'ordre, pour « souffrir que ses domaines servent d'asyle à ceux « que poursuit l'autorité. Je vous prie, pour la « seconde fois, madame, de faire comparaître ce « domestique. »

Je prévoyais les suites de cette espèce d'interrogatoire; je ne répondais plus. Dénoncer est d'un lâche, et il est une sorte de courage, que mon sexe a souvent porté très-loin : celui de souffrir et de savoir se taire. Mais les gendarmes avaient enfoncé les portes des caves, et ils avaient rendu la liberté à Louison, à Pierre, à Thomas. Tous trois paraissent; ils tombent à mes pieds, ils les embrassent. Des larmes de joie et d'attendrissement s'échappent de tous les yeux; un cri se fait entendre : Vous êtes sauvée!

Le brigadier ne s'était pas éloigné de la porte du cabinet, où j'avais enfermé M. de Francheville. Ces hommes-là ont-ils un instinct, ou une habitude qui les fait deviner? Celui-ci a fait un signe à sa troupe, et elle est allée se ranger sous la croisée. Peut-être mes regards, constamment fixés sur cette porte, ont décelé le malheureux. Je ne vois plus de moyens de le sauver, et cependant je le désire sincèrement. J'oublie tout ce qu'il m'a fait : il est toujours le père d'Honorine. Ce titre est sacré pour moi, et il n'est pas de femme qui puisse haïr l'objet de son premier amour.

« Voulez-vous bien, madame, me remettre la « clé de cette porte? me dit le brigadier. — Je ne « l'ai pas, monsieur. — Il faut donc la briser. — « Monsieur le commandant, prenez garde, s'écrie « Thomas, il a des pistolets. — Soyez tranquille, « mon ami. » Les gardes de la forêt sont en ligne en face de la porte; leurs armes sont prêtes; au moindre mouvement, de M. de Francheville, ils vont faire feu.

« Un moment, m'écrié-je. Ce sont ses créan- « ciers qui le poursuivent. Je n'ai pas la somme « exigée; mais je vais m'engager à la payer, dans « le plus court délai. Madame, répond le briga- « dier, ce sacrifice ne conservera pas la liberté à « M. de Francheville : il est banni de Paris, il a « rompu son ban. Vous le tirerez des mains des « huissiers; mais je dois m'assurer de sa personne.

« Thomas, donnez-moi cette hache, et finissons. »

La porte cède au second coup. Francheville est debout, armé de ses pistolets. Le brigadier se tourne vers les gardes; le commandement fatal va lui échapper... Je me précipite au-devant des coups; je m'élance sur Francheville; je le couvre de mon corps : « Malheureux, voulez-vous mourir « sur l'échafaud ! »

Il laisse tomber ses armes; il vient présenter ses mains aux fers honteux qu'on lui prépare. On l'entraîne; il marche attaché à la queue d'un cheval... Ce spectacle me fait un mal horrible. Je me laisse aller sur un fauteuil. Je me sens prête à m'évanouir.

Ma bourse, mon écrin sont restés sur cette table où il écrivait. « Pierre, prenez cela, allez « après lui... prenez encore ces habits, ce linge; « allez, courez. Qu'il n'ait à regretter que sa liberté.

« Ah, Thomas ! qu'avez-vous fait ? — Mon de- « voir, madame. — Vous en avais-je prié ? — « Vous en êtes incapable, et je n'avais qu'un parti « à prendre, celui de vous servir sans votre aveu, « sans vous le dire.

« — Louison, Louison, vous m'aviez promis le « secret. — J'ai parlé, madame; mais je tremblais « pour votre fortune et pour vous. Nous nous « sommes concertés tous trois, et nous avons pris « les mesures qui nous ont paru les plus propres « à assurer votre repos. Pouvions-nous faire moins « pour quelqu'un qui nous a comblés de bienfaits ?

« donner à de bonnes gens, madame, c'est prêter. »

Je me suis laissée aller à un premier mouvement de sensibilité. Je réfléchis maintenant, et je sens que cet homme n'eût pas cessé d'être dangereux pour moi. Je parcours les lettres qu'il vient d'écrire... des horreurs, adressées contre moi, aux personnages les plus distingués de la cour et de la ville ; des plaisanteries infâmes, écrites aux compagnons de ses débauches; l'invitation de conduire ici des misérables, et de me confondre avec elles; l'expression du vice qui ne se cache plus. J'envisage les choses, sous leur véritable point de vue. Je le plains, je l'aiderai; c'est tout ce que je lui dois.

Cette scène si longue, si continuellement variée, et toujours terrible, les impressions, diverses, et toujours violentes, que j'ai successivement éprouvées, ont soutenu mes forces jusqu'à la fin : je suis à présent dans un accablement profond... Mes facultés intellectuelles ont perdu leur énergie. J'éprouve un malaise général. Louison ne me quitte pas un instant. Elle me parle, et je l'entends à peine; elle me prodigue ses soins; elle n'agit que sur mon cœur : c'est un foyer inépuisable; le reste est insensible. Bonne jeune femme! que je suis heureuse de l'avoir! elle a raison : *Bien donner, c'est prêter.*

Mon mal augmente à chaque instant. Déja des douleurs aiguës... serai-je mère avant le temps?...

Ce malheureux a tué l'enfant de Sainte-Luce. Voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais.

Louison ne me suffit plus, et je n'ai qu'elle auprès de moi. Elle fait monter la femme du concierge. Quelle ressource! Thomas prend un cheval, et court à Lagny. Il reviendra trop tard....

.....

Tout est terminé. La nature et de faibles secours ont suffi... Je n'entends pas ce cri qui rassure une mère; qui dilate son cœur; qui lui fait oublier ce qu'elle a souffert. Mon enfant, Louison, mon enfant?... Tu pleures! il est mort. Tu te tais : je n'ai plus rien à te demander.

Que de peines m'a causées son existence! je l'ai perdu et je gémis. Oh! combien je l'aurais aimé! Celui-là était aussi l'enfant de l'amour. C'est par ménagement pour un infâme que je me suis cachée; c'est à l'effroi qu'il m'inspirait, à ma pusillanimité, à une fausse honte que j'ai immolé cette victime. Que répondrai-je à Sainte-Luce quand il me demandera son fils?

Et moi aussi je suis un assassin, et le suis pour la seconde fois. C'est mon amour pour un homme, qui ne le méritait pas, qui a ôté la vie à madame de Mirville et à son enfant. Ils sont trop vengés.

J'ai résisté au malheur; je ne peux supporter le remords : il me tuera. « Laisse-moi, Louison, « laisse-moi. Tu n'arracheras pas de mon cœur le « trait qui le déchire. »

. . . . . .

. . . . . .

Où suis-je? Que s'est-il passé?... Est-ce un songe? est-ce la vérité? la princesse!... ma fille!... oui, c'est elle, c'est mon Honorine!... Dans une circonstance semblable elle a rendu la vie à son père. Elle me la conservera; elle me la fera aimer encore.

Aimable enfant! elle s'attache à mon sein; elle m'enlace dans ses bras; elle me comble de caresses... Elle ne sait donc rien? Elle ne m'aimerait plus si elle avait cessé de m'estimer. J'interroge la princesse d'un coup d'œil. « Soyez tranquille, « me dit-elle tout bas; vous êtes entourée d'hon- « nêtes gens. Votre secret est enseveli avec ce dé- « plorable enfant. Il a été inhumé sous le nom de « Francheville, parce qu'il n'y avait plus d'incon- « vénient à déclarer conformément à la loi. »

Louison s'éloigne de ma chambre pour la première fois. Elle rentre avec son mari et Thomas; ils savent que je leur suis rendue. Ils tombent à genoux devant mon lit; ils adressent au ciel leurs remercîmens et leurs vœux. Les dignes gens! oui, oui, donner ainsi, c'est prêter.

Une maladie violente m'a mise au bord du tombeau. Quelques mots, jetés sans réflexion, me font entendre qu'elle était contagieuse. Dieu soit loué! aucun de ceux qui m'a donné des soins n'a été frappé.

Au moment où ma maladie a été jugée sérieuse,

Thomas est monté à cheval. Il ne s'est arrêté que devant l'hôtel de la princesse. Il l'a conjurée de ne pas me laisser mourir. La meilleure des amies a jugé aussitôt du remède, qui ferait sur moi le plus d'effet. Le prince était parti la veille pour la grande armée. Maîtresse de ses actions, elle a volé à Écouen; elle m'a amené ma fille.

Quel changement je remarque dans Honorine! elle n'a plus rien d'un enfant. Sa taille s'est accrue; ses formes se sont développées. Son jugement et son caractère; son amabilité et ses graces naturelles me la feraient aimer, ne fût-elle pas ma fille. La princesse est toujours la même, la première, la plus généreuse, la plus sensible des femmes. Quel doux et heureux effet produisent sur moi l'amour maternel et l'amitié! Je crois me sentir renaître. Pourquoi ces deux sentimens m'occupent-ils presque exclusivement? c'est qu'ils sont indépendans de la chaleur et de l'activité de notre sang. C'est une faculté inextinguible d'une ame noble et bonne. Ce qu'on nomme vulgairement amour, ne réside que dans les sens. Il faut en avoir perdu l'usage pour faire cette observation. Cette idée est humiliante, j'en conviens; mais j'éprouve combien elle est fondée. Mon amour a diminué avec ma vie; sans doute il renaîtra avec elle. Dois-je le désirer? Que de chagrins, bon Dieu!... mais aussi quelles délices!

Déja on parle de me conduire à Paris. Je vou-

drais y être, et oublier les scènes affreuses qui se sont passées ici... Oh! elles me seront toujours présentes.

Il faudra donc me séparer de ma bonne Louison et de son Pierre! Il va faire valoir l'imprimerie que je lui ai achetée à Lagny. Ils pleurent tous deux, quand ils parlent de me quitter. Si je disais un mot, ils me sacrifieraient leur établissement: je ne le dirai pas; je dois les aimer pour eux. J'emmènerai mon Thomas; il remplacera l'estimable Georges; il vieillira, il mourra près de moi.

Le départ est fixé à demain. On s'occupe des préparatifs nécessaires. Je surprends quelquefois une larme qui coule sur la joue de Louison; je suis aussi attendrie qu'elle. Je serre moi-même ce portrait devant lequel je suis restée si souvent en extase, ces lettres que j'ai lues avec tant de charme! Je sens que le moment de les relire avec ivresse n'est pas très-éloigné.

Nous allons nous séparer. Je dis à Louison et à Pierre un adieu peut-être éternel. J'embrasse tendrement la jeune femme. Je vais embrasser aussi son mari. Pourquoi ne l'embrasserais-je pas? Il a été mon domestique; il est devenu mon ami. Nous fondons en larmes tous les trois. Je voudrais leur donner une dernière marque de mon affection: je me suis épuisée en faveur du barbare... Ah! il me reste une petite bague. Je la passe au doigt de Louison. « Conserve-la pour

« l'amour de moi. — Ah! toute ma vie, madame. »

Thomas est fou depuis qu'il sait que je l'emmène avec moi. Il est dans une activité continuelle, et il fait tout de travers. Il range, il défait, il recommence, il s'impatiente, il rit; il jurerait, si je n'étais là. Pauvre cher homme! sa tête se dérange pour bien peu de chose. Suivre une femme malheureuse et souffrante, est-ce un sort digne d'envie? Ah! tout se peint en beau près des gens qu'on aime. Illusions, toujours des illusions! nous ne vivons que de cela. N'en est-ce pas une aussi que s'exagérer son malheur? Ne me reste-t-il pas l'espérance? C'est elle que je dois écouter.

La princesse veut absolument que je descende chez elle. Elle a la bonté de m'assurer qu'il n'y a que moi qui puisse la dédommager de l'absence du prince. Je me rendrai aux vœux de l'amitié. Il est si doux de lui céder! J'occuperai une aile du palais. J'y serai tout-à-fait chez moi; je serai aussi chez mon amie.

Je suis installée. Honorine est enchantée de vivre familièrement avec les enfans d'un prince. Les illusions sont de tous les âges. Celle-ci cessera d'en être une, si ces enfans ont le cœur de leur mère.

J'ai mis Thomas à la tête de mon domestique. Mes gens lui trouvent l'air gauche, emprunté, provincial enfin. Ils l'ont un peu plaisanté; mais je leur ai notifié si sèchement que je congédierais ceux qui manqueraient d'égards envers mon *fac-*

totum, que les railleries ont cessé à l'instant. On ne l'appelle que monsieur Thomas, et quand il donne un ordre, on lui répond par une inclination. Oh! les hommes! les hommes! un souverain, s'il le voulait, ferait adorer ses éperons.

Encore une lettre de Sainte-Luce! Ah! je reviens tout-à-fait à la vie. Il ne me reste rien des souvenirs qui m'ont si profondément affligée... C'est toujours son cœur; c'est son style, si rapide, si pénétrant. Il faut aimer avec passion pour écrire ainsi. Il réchauffe mon sang; il me rend tout entière à l'amour. Le temps ne peut donc rien sur cet homme charmant; qu'il m'oublie aussi, pour que je sois toujours belle. Je ne veux l'être que pour être toujours aimée.

Il a détruit plusieurs établissemens des Anglais. Il avait acquis des richesses; il allait suivre le cours de ses succès, lorsqu'une tempête violente a battu ses vaisseaux, les a désemparés. Ils sont tombés, à la chute du jour, au milieu d'une division anglaise, qui croyait sa proie assurée. En effet, comment se sauver? Au lever du soleil, il faudra combattre, ou se rendre. Espérer la victoire, monté sur des vaisseaux qui ne peuvent plus manœuvrer, c'est vouloir mourir les armes à la main, dans un combat trop inégal, sans utilité, et par conséquent sans gloire. Se rendre! cette idée est affreuse. Sainte-Luce parle, il persuade, il entraîne. On décide de mettre le feu aux vaisseaux, et de se sauver dans les chaloupes, à

la faveur des ténèbres. Ce projet est aussitôt exécuté.

La petite embarcation qui porte Sainte-Luce, passe heureusement à travers la flotte anglaise. Il voit dans l'éloignement les flammes qui dévorent ces bâtimens que naguère il commandait. Le bruit terrible de l'explosion parvient jusqu'à lui, et le fait frissonner. Cette escadre, si long-temps la terreur des Anglais, n'existe plus. Il ne lui reste rien de ces richesses acquises au prix de son sang. Il erre avec sa gloire, et quelques compagnons d'infortune, sur une mer immense et orageuse. Ils n'ont de vivres que pour huit jours.

L'aurore renaît. Cette chaloupe est seule. Les autres sont-elles sauvées? Sainte-Luce ne voit autour de lui que des côtes ennemies. Une faible voile l'en éloigne; mais il faut des semaines, et un bonheur inoui pour échapper au danger, et la faim, le plus cruel des fléaux, le menace et l'attend... Un vaisseau paraît à l'horizon. De quelle nation est-il? Il fait force de voiles; il arrive sur ces infortunés; ils se soumettent à leur sort.

O bonheur! ce bâtiment est américain. Le capitaine recueille ces malheureux; il leur prodigue les consolations et les soins; il les conduit à Philadelphie. Sainte-Luce court à New-York; il y trouve le consul de France; ses compagnons ont une existence assurée, et il s'acquitte envers le brave homme qui l'a reçu à son bord.

Il a confié cette lettre à un parlementaire an-

glais qui doit toucher à Lorient. Il saisira la première occasion qui se présentera pour repasser en France. Il volera dans mes bras; il pressera son enfant dans les siens... Son enfant! ah! ce mot me fait un mal!...

Mais pourquoi s'affliger sans cesse d'un événement cruel, mais irréparable; d'un malheur qu'on n'a point attiré sur soi? Je me le suis reproché amèrement, et cependant je ne suis pas coupable... Il revient, il revient plein d'amour et d'espérances; elles seront réalisées. Il a tout perdu; mais ce que j'ai est à lui. Qu'il est doux d'enrichir ce qu'on aime!

Que dis-je? et Honorine qu'il faut penser à établir, et ce que j'ai promis à son père!... Eh bien, je serai fidèle à mon dévoir envers l'une, et à mes promesses envers l'autre. Il me restera dix mille francs de revenu : n'est-ce pas assez pour l'amour? Il s'égare ou s'endort sous des lambris dorés; la médiocrité lui donne une vie toujours nouvelle. Un travail, agréable et utile, prévient la satiété. Un mot réveille le cœur, et il est bon, si bon d'avoir là, toujours là, ce qu'on aime; de partager le soin des affaires, et les plaisirs modestes qu'on peut se procurer! Le riche n'est à lui nulle part; la médiocrité est solitaire partout, même au milieu de la foule : on ne la remarque jamais. Le riche ne connaît de l'amour que le bruit et l'éclat; la médiocrité tourne tout au profit du cœur. Le riche la plaint en bâillant; elle

jouit dans le silence. Oui, la médiocrité est l'état qui convient à qui sait aimer, à qui veut aimer toujours.

Il revient! il revient!... Oh! la princesse me trouvera docile maintenant. Je reverrai le monde, et j'y porterai le contentement, et la gaieté franche qui l'accompagne toujours. J'y chercherai, j'y trouverai le plaisir; je l'y porterai peut-être. Honorine, d'ailleurs, a besoin de dissipation, et il est temps qu'on la voie, qu'on la connaisse, qu'on l'apprécie. Je veux que celui qui l'épousera l'estime et l'aime de bonne heure; que le sentiment, dont il aura contracté l'habitude, devienne le premier, et le plus durable de ses goûts. Honorine ne l'enrichira point; mais elle lui donnera tout, excepté de l'or, et je le répète, l'or n'est pas le bonheur. J'ai connu des millionnaires, bien moins heureux que je le suis en ce moment. La soif d'acquérir, le soin de conserver ne sont-ils pas un mal réel? Je trouverai, pour mon Honorine, un homme aimable, et qui aura assez de raison pour préférer une honnête aisance à l'embarras des richesses. Ces hommes-là sont rares, je le sais; mais il ne nous en faut qu'un.

CHAPITRE XXX.

Encore des victimes.

Hélas! j'avais bien des raisons de le dire : il n'est plus pour moi de jours sans nuages. Un bulletin de l'armée nous frappe d'un coup terrible. La princesse le supportera-t-elle? Le corps, que commandait son époux, est victorieux, sur tous les points; mais le chef meurt au sein de la victoire. Rang, fortune, considération, félicité, espérances, tout est enseveli dans la tombe.

Il m'aimait, et la princesse tenait à lui, par tous les sentimens, qui peuvent remplacer l'amour, et qui sont peut-être plus durables. Ah! pleurons, pleurons ensemble. Pouvais-je prévoir qu'elle aurait jamais besoin de mon frêle appui; qu'elle attendrait, qu'elle recevrait de moi des consolations? Il est des événemens, qui rappellent aux grands qu'ils ne sont que des hommes. L'amitié seule peut en adoucir l'amertume. Heureux encore, dans leurs désastres, les grands qui ont mérité d'avoir des amis!

Je me consacre, je me voue tout entière à ma chère Amélie. Ce que mon cœur a d'affection, ce que mon esprit a de ressources lui appartiennent exclusivement. Je ne verrai qu'elle, je ne m'occuperai que d'elle, tant que ses larmes cou-

leront. J'oublierai tout pour elle, tout, jusqu'à l'amour.

Pauvres enfans! ils ne sentent pas leur malheur. Ils pleurent en voyant pleurer leur mère; ils rient un moment après. Honorine ne les quitte pas; elle les distrait continuellement, et si une teinte de tristesse obscurcit ces visages charmans : « Et « moi aussi, dit-elle, j'ai perdu mon père, et je « ne pleure pas. » Elle sent toute la différence qui existait entre le prince et M. de Francheville. Fille du premier, elle fondrait en larmes. Je ne lui reproche pas sa dissimulation : il est des circonstances, où elle devient indispensable, et elle ne mérite jamais le blâme, lorsqu'elle est utile à quelqu'un, et qu'elle ne nuit à personne.

La princesse reçoit du souverain la lettre la plus touchante. Il honore le prince de ses regrets; il adopte ses enfans; il prie leur mère de solliciter ses graces; il l'invite à se rappeler qu'une mort glorieuse rend l'homme immortel. « Ah! je ne « suis qu'une femme, dit-elle. Que de pleurs me « coûtera la gloire! que de femmes elle a fait « pleurer comme moi! »

L'auguste épouse du monarque mande la princesse auprès d'elle. Elle veut la voir, l'embrasser, s'affliger avec elle. Écrire, penser, agir ainsi, c'est se montrer digne de son rang. « Je mènerai mes « enfans avec moi, dit Amélie. Ils ont une longue « carrière à parcourir; ils ont besoin d'un appui

« aussi solide que respectable. Je pars, et je re-
« viens m'enfermer et vivre avec mon amie. »

Je ne suis pas d'un rang à pouvoir les accompagner : je reste avec Honorine. Je m'applaudissais de pouvoir lui donner quelques heures; j'aimais à me retrouver mère, après m'être montrée bonne amie; ma sécurité était entière, et j'allais verser des larmes de sang.

Un tumulte, un bruit extraordinaire se font entendre à la porte de l'hôtel. Je cours à une croisée; la voiture entre au grand galop de six chevaux... Que s'est-il passé, grand Dieu! On retire la princesse du carrosse... Elle est sanglante, inanimée; le plus jeune des enfans est brisé... Je tombe sans connaissance sur le parquet.

Que ne suis-je morte en ce moment! Je reviens à moi, pour contempler le plus affreux spectacle; pour gémir de la perte la plus douloureuse, la plus irréparable : Amélie n'est plus.

Sa voiture sortait à peine de la barrière... ah! mon Dieu! mon Dieu!... le plus jeune des enfans était appuyé contre la portière... elle s'ouvre, l'enfant tombe sur le pavé, la princesse s'élance... la roue les écrase tous deux.

J'embrasse ces restes inanimés. On veut en vain m'en arracher; je m'y attache; j'en suis inséparable.

Des chirurgiens, des médecins... Eh! que peuvent-ils contre la mort?

La fatale nouvelle se répand avec rapidité! La

princesse n'a jamais nui à personne; elle a fait beaucoup de bien; elle n'avait que des qualités; elle était chérie, considérée; les cœurs reconnaissans, les gens honnêtes sont en deuil aujourd'hui.

Quatre heures sont écoulées, et on n'entend que des sanglots. Pas un ordre n'est donné, et qui aurait, bon Dieu, la présence d'esprit de s'occuper de quelque chose! Un grand dignitaire vient, par ordre supérieur, se mettre à la tête de cette maison, et je bénis la prévoyance et la bonté sur le trône. Je ne suis capable de rien. De long-temps ma tête ne sera à moi.

On m'invite, on me presse de passer dans un autre appartement. Je sens qu'ici je ne suis bonne à rien; que j'embarrasse au contraire. Je sens aussi que si je sors, il ne me sera plus permis de la revoir. Triste et chère victime de l'amour maternel, je n'entendrai plus cette voix qui m'a si souvent soutenue; je ne verrai plus ces yeux, qui exprimaient la bonté, ce front, où se peignait l'ame la plus noble. Il ne reste que du sang, des lambeaux... Tout est mort.

On me renouvelle l'invitation de me retirer; on insiste. Je suis immobile, je n'entends pas. Honorine prend ma main; elle me regarde tendrement. « Ne veux-tu pas vivre pour ta fille? — « Ah! que du moins j'emporte une boucle de ses « cheveux. » On peut à peine les démêler de la fange qui les couvre. On me donne cette boucle; je la porte sur ma bouche, sur mon cœur. Ho-

norine m'entraîne; je me laisse conduire. Je rentre chez moi, fatiguée, oppressée, anéantie.

Hélas! Je n'ai plus d'amis! Je ne suis plus connue que de ces gens que le désœuvrement fait chercher et supporter. Ceux-là n'entendent pas le langage du cœur, et Honorine est si jeune encore! Une conversation longue, et suivie, serait pour elle un travail... Où est-elle donc?... Ah! la voilà, je la retrouve!... Elle ne m'a pas quittée.

Son jugement est faible encore; mais son extrême sensibilité lui tient lieu de tout. Elle fait un roman sur l'amitié; elle peint ce sentiment, comme on désirerait qu'il pût être; mais il lui échappe des éclairs d'une vérité qui fixe l'attention, qui attache. Jusqu'ici elle a flatté ma douleur; maintenant elle la combat, par l'énumération des ressources qui me restent. Chère enfant! elle n'a pas d'idée de ce qui console de tout. Son grand moyen est dans l'affection que j'ai pour elle; dans le tendre attachement qu'elle m'a voué. Quelques années encore, et elle sentira que deux femmes peuvent se convenir beaucoup, s'aimer sincèrement, et ne pas se suffire.

Oui, je causerai avec Honorine. Elle ne remplacera pas la princesse; elle ne me la fera pas oublier. Elle me distraira, elle me calmera.

Thomas paraît. Cet honnête homme partage toutes mes sensations. Il souffre de ce que je suis affligée. Il tire Honorine à l'écart. Il lui parle assez long-temps. Que lui veut-il?

Ils désirent m'arracher de cette maison ; me conduire à l'appartement que j'occupais, avant d'aller à Crécy. Ils sentent ce qu'ont de poignant, pour moi, les tristes apprêts, qu'il est impossible de me dérober entièrement. Ils prévoient quels déchiremens j'éprouverais à l'aspect de la pompe funèbre. Je suivrai leur conseil. Pleurer un ami, c'est l'aimer encore ; aimer c'est jouir... mais s'abandonner, sans réserve, à une douleur inutile, c'est faiblesse. « Ne veux-tu pas vivre pour ta « fille, m'a dit Honorine ? » Ces mots renferment la mesure de mes devoirs.

Thomas a fait avancer une voiture. Il m'invite à descendre. Il a tout disposé pour que mes effets me suivent. Honorine me prend la main. Je cède à leurs instances et à ma raison. Ainsi donc ce rêve d'intimité mutuelle, si douce, si nécessaire aux cœurs aimans, est évanoui, sans retour. Qui me rendra cette confiance absolue qui adoucissait mes peines ? A qui oserai-je parler de Sainte-Luce, et comment n'en point parler ! Non, personne ne remplacera la princesse.

Il y a d'elle un portrait monté en médaillon. Si je pouvais l'obtenir !... Oh ! il ne me quitterait qu'à la mort. « Honorine, va le demander à mon- « seigneur. Il est dans un tiroir du secrétaire, où « ce matin elle écrivait encore. » Ce matin, elle écrivait encore, elle pensait, elle aimait, et déja il ne reste rien d'elle ! qu'est-ce donc que l'intervalle qui sépare la vie du néant ? un point imper-

ceptible, qu'on ne redoute, peut-être, que parce qu'on ne l'a pas franchi.

« Ma fille, prie monseigneur de m'abandonner « ce portrait; il en restera d'autres à ces pauvres « enfans. Dis-lui que j'étais l'amie de leur mère; « que tout mon être est navré, et que je le con- « jure de ne pas me laisser sans consolation. »

Monseigneur veut me le présenter lui-même. Il m'amène les enfans. Ils veulent, dit-il, prendre congé de l'amie la plus vraie qu'ait eu la princesse; me remercier des douceurs que j'ai répandues sur sa vie, des larmes que je donne à sa mémoire. Ces mots les font couler avec plus d'abondance; j'en couvre ces infortunés, à qui il ne reste plus qu'un grand nom et de l'or. J'exprime, d'une voix timide, le désir de les prendre avec moi, et, s'il est possible, de m'acquitter, par mes soins, par la plus tendre sollicitude, de ce que je dois à leur mère... Elles vont à Écouen, l'ordre en est donné. On me remercie affectueusement de mon offre. Me remercier! quel est le plus heureux de celui qui donne, ou de celui qui reçoit? Elles vont à Écouen! elles n'y trouveront pas de mère, et je voulais devenir la leur.

Je n'insiste pas, et je suis Honorine et Thomas. Je traverse une chambre, où nous nous retirions quand nous voulions être tout-à-fait à nous. C'est là, que nous lisions les lettres de Sainte-Luce; que nous en pesions les mots; que j'ajoutais à la pensée. C'est là, que mon départ pour Brest a

été combattu, ma retraite à Crécy arrêtée. Voilà l'ottomane, d'où elle m'écoutait; d'où elle opposait la raison, les mœurs publiques à un cœur brûlant, à une tête exaltée.... Je contemple cette ottomane; je crois l'y voir encore. Je cherche à l'entendre; je couvre mes yeux de mes mains, et l'illusion est complète. Je pousse un cri d'effroi. « Oh! sortons, sortons d'ici. Ma tête se dérange. « Sortons. »

Cette illusion m'accompagne de pièce en pièce, parce que partout je retrouve un souvenir. Je m'arrête devant la porte cochère; il me semble, en la regardant, tenir encore par quelque chose à Amélie. Je désire et je crains de passer cette porte, qui ne s'ouvrira plus pour moi. On me supplie, on m'entraîne; je sors, je pars, j'arrive chez moi.

Il n'y a point ici de souvenirs d'amitié; rien qui ramène des larmes. Tout y est inanimé. Que ces murs sont froids! Rien ne parle à mon cœur. J'éprouve un vide affreux. Je regrette mes sensations douloureuses: souffrir, c'est sentir, c'est être.

Qu'ai-je dit! voilà des murs, où tout est vie et bonheur. Je suis dans ma chambre à coucher. Là, je retrouve l'amour, ses séductions, ses espérances. Ce lit, cette garde-robe, cette chaise longue me rappellent tout. Souvenirs puissans, soutenez-moi.

Je tiens le portrait de mon amie; je le place près de celui de l'homme adoré. Voilà les lettres

qu'elle m'écrivait à Crécy. Je les entremèle avec celles de Sainte-Luce. De deux sentimens, j'essaierai à n'en faire qu'un, ou, du moins, à les modérer l'un par l'autre. Penser à Amélie, m'aidera à supporter les privations de l'absence; à espérer longuement. L'amour me consolera des pertes de l'amitié.

Je placerai Honorine entre deux êtres, qui auraient épuisé mes sensations, si elles n'étaient inépuisables; entre deux êtres, qui me manquent également, et qui pourtant sont là, toujours là. L'amour maternel imposera-t-il silence à tout autre sentiment? Je suis loin de le désirer. Qu'il me procure seulement des momens de repos.

C'est dans ma chambre à coucher que je me fixe, et Honorine consent à partager ma retraite. Je m'efforce de la lui rendre agréable. Je varie, sans cesse, ses plaisirs; mais ces plaisirs-là sont entre elle et moi. Elle paraît satisfaite de ce genre de vie : l'est-elle réellement? Peut-être se plaît-elle à être seule, et elle l'est quand nous sommes ensemble; mais à son âge, l'isolement est dangereux, et je m'aperçois que je l'abandonne souvent à son imagination. Peut-être aussi porte-t-elle à l'excès les procédés et la complaisance. Je l'observerai. Que ses goûts soient contraints, ou qu'elle éprouve cette inquiétude, qui porte une jeune fille à penser, je la rendrai au monde, et, pour elle seule, je me soumettrai à le revoir.

Oh! oui, oui, c'est à sa mère qu'elle se sacrifie.

Je surprends des marques d'ennui qui ne sont pas douteuses. On remédie à ce mal-là; on n'a rien à opposer à un cœur, qui soupire pour un objet qu'il ne connaît pas encore; qui éprouve un besoin ardent de le connaître; qui est à lui du moment où il paraît. Des distractions, beaucoup de distractions reculent cette époque, la plus dangereuse de notre vie. J'ai eu tort, grand tort d'enfermer cette enfant avec moi. La disproportion d'âge, la qualité de mère, qui impose toujours, établissent, dans les caractères, des différences prononcées; dans les inclinations, des nuances remarquables, et elles nuisent essentiellement à cet aimable abandon, qui entraîne le cœur et le fixe. On aime sa mère; mais on ne l'aime pas de la même manière que sa jeune amie. Je n'aime pas Honorine comme j'aimais Amélie: je sens que je dois être toujours réservée avec elle. Une fille ne doit voir, pour ainsi dire, que l'enveloppe du cœur de sa mère. Si elle en sondait les profondeurs, elle cesserait de reconnaître en elle la première des femmes, et celle qui n'occupe pas le premier rang dans l'estime de sa fille, ne peut plus compter sur elle.

Changeons un plan, conçu sans réflexion, et dont les vices deviennent chaque jour plus frappans. Rentrons dans le monde. Il a ses écueils, comme la retraite. Mais une bonne mère veille, et la société qui cesse de convenir, est facilement remplacée, à Paris, par une autre, qui peut-être

ne conviendra pas davantage. Mais cette variété produit au moins le mouvement. Le mouvement occupe la tête, et il n'agit que sur elle : il assure le repos du cœur. Le prolonger, c'est gagner beaucoup.

On m'accueille, comme quelqu'un dont on pouvait se passer; mais qu'on revoit avec plaisir. On juge inutile de continuer à me marquer ces égards, ces prévenances, que je devais à l'amitié de la princesse, à la protection distinguée de son époux. Je ne suis plus qu'une femme qui remplit exactement ses devoirs, ce qui n'est pas très-commun; qu'une femme aimable et jolie, ce qui plaît partout, et ce qu'on me laisse n'est pas à dédaigner.

Comment, en effet, distinguerait-on un petit être, qui ne peut plus faire obtenir de graces, et qui n'apporte dans un cercle que sa portion d'agrément? Chacun n'a-t-il pas le droit de se croire aussi intéressant qu'elle? L'amour-propre manque-t-il jamais de le persuader, et ne doit-elle pas s'estimer heureuse qu'on lui rende, à peu près, la justice qu'elle mérite?

Il y a ici un M. d'Herbin, qui paraît s'attacher sérieusement à moi. Je suis dans l'aisance, et il est assez présumable qu'une femme de mon âge pense à se remarier. M. d'Herbin ne m'a pas adressé un mot, qui annonce des projets : c'est en circonvenant ma fille, qu'il compte arriver

jusqu'à moi. Lorsqu'il lui dit quelque chose d'aimable, il a toujours un œil tourné sur sa mère, et il ne manque jamais de venir me rendre ce qu'elle lui a répondu, comme si je ne l'entendais pas; comme si j'ignorais qu'elle a de l'esprit. Ruser ainsi, c'est presque se déclarer ouvertement.

Cet homme a quarante ans. Sa figure est belle, sa tournure noble, sa mise recherchée. Son imagination n'est pas brillante; mais je le crois essentiellement bon. On le dit riche. Avec toutes ces ressources, il doit être désiré. Aussi dès qu'il paraît quelque part, les mamans cherchent à l'attirer de leur côté; les petites demoiselles réunissent tous leurs moyens de plaire. Il en est qui courent après les graces qui les fuient, ce qui les fait grimacer, et apprête à rire à leurs rivales. M. d'Herbin ne voit rien de tout cela. Il a la bonté de s'occuper exclusivement d'une femme qui ne répondra pas à ses vues. Il ne sait pas qu'il n'est pour moi qu'un homme au monde; qu'aucun ne peut lui être comparé, et que l'offre d'un trône ne me tenterait, qu'autant que je pourrais le partager avec lui.

Je prends avec M. d'Herbin un ton extrêmement réservé. Il me paraît affreux d'encourager une inclination, qu'on ne veut point partager. Les jouissances de la coquetterie sont le produit d'une basse dissimulation, de froids calculs, qui déshonorent, selon moi, celles qui emploient de

semblables moyens. Les hommages, les adorations de tous les hommes réunis ne valent pas une ligne, écrite de la main de Sainte-Luce.

M. d'Herbin s'approche de madame d'Elmont. Je suis l'objet de leur conversation, je le vois clairement. Je vais me soustraire à cette espèce de persécution. Je me joins à un groupe de jeunes personnes, dont ma fille dirige et anime les petits jeux. Je ne suis pas gaie : ces futilités me plaisent moins que jamais. J'ai l'air de jouer, pour paraître faire quelque chose, pour échapper à ce qui se passe autour de moi.

Madame d'Elmont me tire du cercle joyeux. Elle me conduit à l'extrémité de l'appartement. A quoi bon tant de mystère? Ne sais-je pas ce qu'elle va me dire? Elle me parle d'abord de choses indifférentes... « Ce n'était pas la peine, lui « dis-je en souriant, de m'amener si loin, pour « disserter sur un bonnet, sur une robe bien ou « mal faite, sur une figure plus ou moins gauche. « L'observation vous embarrasse. Je vais vous « mettre à votre aise. Dites à M. d'Herbin que je « suis sensible à l'honneur qu'il me fait; mais que « je ne peux lui donner le plus léger espoir. Une « inclination, de quatre jours, ne peut avoir jeté « des racines bien profondes. Il m'oubliera faci- « lement, et alors il me saura gré de ma fran- « chise. »

Je laisse madame d'Elmont stupéfaite de ma pénétration, ou de ma loyauté. Je prends ma

fille, je sors, et je me promets de ne me présenter, de quelque temps, dans les maisons où va M. d'Herbin.

« Où irons-nous aujourd'hui, ma fille? — Allons « dîner à la campagne. — Deux femmes seules! « — Prenons Thomas avec nous. — C'est à peu « près n'avoir personne. — Un domestique bien « couvert, annonce des femmes d'un certain rang. « — Prenons Thomas. — Partons, maman. — « Partons. »

Nous traversons les Tuileries, les Champs-Élysées; nous montons l'avenue de Chaillot. « Voilà « une jolie auberge, maman. — Entrons-y. »

Thomas nous précède. Il visite les chambres, les cabinets; il nous place dans un réduit charmant; il va ordonner le dîner.

Nous ne sommes séparées que par une cloison de deux hommes, dont la voix n'annonce pas un extérieur séduisant. Je crois entendre des chantres de cathédrale, qui psalmodient. Ils parlent de prison, d'émeute, de garde forcée, de sang répandu. Cette conversation, qu'il est impossible de ne pas entendre, n'a rien d'amusant. Et puis deux hommes, qui se croient seuls, peuvent s'entretenir de choses infiniment déplacées à l'égard de ma fille. Je me lève; je vais dire à Thomas que nous ne voulons pas être enfermées, et qu'il ait à nous faire servir dans le jardin.

Quelques personnes, de notre connaissance, s'y étaient déja établies. Je m'applaudis de les

rencontrer : notre petite partie en sera plus agréable à Honorine. Nous nous approchons. L'étonnement se peint sur toutes les figures ; les yeux sont fixés sur nous, avec une immobilité, qui me saisit, qui me glace. « Qu'ai-je donc encore à re-« douter, m'écriai-je ? — Comment, madame, vous « ne savez rien ? — Au nom de Dieu, expliquez-« vous. Ne me laissez pas plus long-temps dans « cette horrible incertitude. »

Un homme, que je connais plus particulièrement que les autres, me conduit dans une allée écartée. « Vous respectez trop les bienséances, « madame, pour être ici, si vous aviez connais-« sance d'un événement, qui est, en ce moment, « l'objet de toutes les conversations. M. de Fran-« cheville vous est étranger selon la loi ; cepen-« dant il tient encore à vous par sa fille, et à ce « titre, vous ne pouvez lui refuser de la compas-« sion, et vos bons offices : il importe donc que « vous soyez instruite.

« Il a soulevé les malheureux qui sont détenus « avec lui. Il s'est mis à leur tête. Il a surpris et « égorgé la garde intérieure ; il a mis ses guiche-« tiers aux fers. Déja il avait ouvert les portes, « lorsqu'un fort détachement s'est présenté, et a « fait de la rue un feu roulant sur les cours. Le « plus grand nombre de ces misérables a péri. « M. de Francheville est de ceux qui ont le mal-« heur d'avoir survécu à cette scène. On les a « jetés dans des cachots, et le dernier supplice

« les attend. Ne perdez pas un moment. La pro-
« tection la plus puissante peut seule sauver M. de
« Francheville. »

Hélas! je n'ai plus de protecteurs! que puis-je? qu'on me le dise; je le ferai à l'instant. Je ferai tout, pour soustraire à l'échafaud le père d'Honorine. Je m'éloigne avec cette enfant; je lui raconte la déplorable aventure, qu'il était impossible qu'elle ignorât long-temps. Je la ménage dans mon récit; je veux insensiblement la conduire à la catastrophe. Elle m'a pénétrée, dès les premiers mots. Elle s'afflige, elle se désole, elle me conjure d'avoir pitié de son père. A-t-elle besoin de me prier? Ne me connaît-elle pas?

Nous courons nous renfermer chez nous : le spectacle de la douleur est nul pour les cœurs indifférens, et il est humiliant de pleurer devant eux. D'ailleurs, nous avons besoin de nous recueillir, de prendre des informations, de régler, sur elles, un plan quelconque.

Nous rentrons. Quelqu'un, me dit ma femme de chambre, m'attend depuis plus de trois heures... C'est M. d'Herbin. « Oubliez, madame, tout
« ce que vous a dit madame d'Elmont. Ce n'est
« pas à l'homme, pénétré de ce que vous valez,
« et qui mettrait son bonheur à partager votre
« destinée, que vous parlez en ce moment. Vous
« voyez un ami vrai, sensible, désintéressé, qui
« vient vous offrir sa fortune et son crédit, et qui
« ne prétend pas vous engager par ses bons offi-

« ces. Permettez-moi de vous servir. Je m'éloi-
« gnerai ensuite, si vous le désirez. »

Honorine se jette dans ses bras; elle vole dans les miens. Elle l'a comblé des plus tendres caresses; elle me supplie d'accepter ses propositions. Le procédé de M. d'Herbin me touche jusqu'aux larmes. J'emploierai sa protection; j'autoriserai ses démarches; mais je ne contracterai, envers lui, aucune obligation pécuniaire. L'homme le plus honnête, le plus simple, attache toujours trop d'importance à ce genre de service; il met l'obligé dans une sorte de dépendance, à laquelle une femme ne doit jamais se soumettre, à l'égard de quelqu'un, qu'elle ne veut, qu'elle ne peut pas aimer.

Nous pensons mûrement aux moyens à employer dans une pareille circonstance. M. d'Herbin a déja été à la prison, pour s'assurer de l'exactitude des faits. Le récit, que j'ai entendu, est exagéré, comme cela arrive toujours. M. de Francheville n'était pas à la tête des révoltés. Il a été entraîné, peut-être par des menaces; peut-être même par de mauvais traitemens, et on le nomme partout, parce que lui seul est connu.

Il est, dit M. d'Herbin, des circonstances atténuantes qu'on fera valoir. Il me propose de voir les chefs de la magistrature, de les faire solliciter par des personnages de la plus haute distinction. Je le remercie affectueusement, et je le presse d'agir.

On m'annonce un ecclésiastique : c'est le chapelain de la prison. M. de Francheville l'a fait appeler. Il lui a avoué sincèrement toutes ses fautes; il l'a chargé de venir demander et obtenir le pardon de celles qu'il a commises envers moi. Il gémit de n'avoir été rendu à lui-même que par l'excès de l'infortune. Il attend la mort; mais il la subira avec résignation, s'il n'emporte pas ma haine au tombeau; si sa fille garde de lui un souvenir. Moi, le haïr, grand Dieu! je n'ai jamais fait de vœux que pour son amendement et son bonheur.

Je prie l'ecclésiastique de se charger d'une lettre. Il me répond que cela ne lui est pas possible; qu'il est lié par son serment et son devoir. Je l'engage à rassurer au moins ce malheureux; à lui dire que je ferai les plus grands efforts pour le sauver; qu'il peut compter sur moi, comme aux jours heureux, où nous existions l'un par l'autre. Le bon prêtre me le promet. Je l'interroge; je le fais entrer dans les moindres détails, et son récit diffère encore des deux autres, qui déja ne s'accordent pas. Je jette un voile sur ma tête; j'envoie chercher un fiacre; je me fais conduire à la prison; je demande à voir le concierge; on m'introduit, je me nomme.

Cet homme n'a pas l'insensibilité, qu'on reproche aux gens de sa profession. Il me marque de la bienveillance, de celle qui n'a rien d'affecté, qui part du cœur, qui encourage. Il répond, avec

complaisance, à mes questions; mais enfermé lui-même par les révoltés, il est beaucoup de choses qu'il ignore, et que l'instruction du procès révélera. Oh! il ne sera plus temps d'agir. Il est un seul point, sur lequel tout le monde est d'accord; c'est que la vie de ce malheureux est dans un danger imminent.

Cependant que puis-je tenter, si je ne suis précisément instruite? M. de Francheville ne cachera rien à celle en qui il a mis son dernier espoir. Je demande au concierge la permission de le voir : il ne peut être redoutable pour moi dans l'état d'angoisse où il se trouve. Cette grace m'est refusée. Il est au secret. Personne ne peut l'approcher que l'aumônier et le guichetier, qui lui porte ses alimens.

Je sors. J'entre dans un cabaret qui touche à la prison : les convenances ne sont rien dans un moment comme celui-ci. Il s'agit d'épargner la mort au père, et le déshonneur à la fille. J'espère apprendre, dans cette maison, le nom du guichetier qui garde M. de Francheville. Je le ferai venir, je lui parlerai. S'il est humain, je le persuaderai; s'il aime l'or, je le gagnerai. L'infortuné pourra au moins m'écrire.

Le premier objet qui frappe ma vue, c'est Pierre, ce bon Pierre que j'ai marié à ma fidèle Louison. C'est le ciel qui me l'envoie. Il fouillera, s'il le peut, jusqu'au fond des cachots. Il est assis, devant une table, avec un homme d'assez mau-

vaise mine, à qui il parle très-bas. Je m'approche de Pierre; je lève un coin de mon voile. « C'est « vous, madame, c'est vous... Venez, venez... » Il se lève précipitamment; il jette un écu sur le comptoir; il entraîne son homme; je les suis; je les fais monter dans mon fiacre; je les mène chez moi.

Pierre est venu à Paris pour les affaires de son commerce. Il a entendu raconter, chez un de ses fabricans, la déplorable aventure de M. de Francheville. Il a couru à la prison; il a cherché, il a trouvé le guichetier qui sert ce malheureux. Brave, digne homme! il lui a offert tout ce qu'il possède, pour l'engager à favoriser une évasion... Une évasion! Quel trait de lumière!

Le guichetier n'est pas incorruptible. Il s'étend sur les difficultés, sur le danger d'une telle entreprise, ce qui signifie qu'il met à ce service un prix auquel je ne pourrai peut-être pas atteindre. Je le presse de prononcer; Honorine est presque à ses genoux.

« Après-demain, nous dit-il, les prévenus se- « ront transférés à la Conciergerie, et il ne sera « plus en mon pouvoir de rien faire. » Ces mots nous glacent d'effroi. « Ce n'est pas là, m'écrié- « je, ce que je vous demande; mais la somme que « vous désirez.

« — Madame, un homme qui manque à son « devoir, perd toute espèce de considération. » La considération d'un guichetier! « Il lui faut un dé- « dommagement, proportionné à ce qu'il perd. Je

« demande cinquante mille francs. — Je les trou-
« verai.

« — Madame, un homme de mon état, qui
« manque à son devoir, et qui est arrêté, passe
« le reste de sa vie aux galères; il lui faut un dé-
« dommagement, proportionné au péril auquel il
« s'expose : je demande encore cinquante mille
« francs.

« Madame, dans la position où je vais me met-
« tre, je serai contraint de m'expatrier, et ce sa-
« crifice exige un dédommagement. Je demande
« encore cinquante mille francs.

« Madame, quand on voyage sans passe-port,
« il faut loger chez des gens de connaissance. J'ai
« la liste de ces maisons-là, d'ici à Calais. On y
« est en sûreté; mais tout s'y paie fort cher. Il faut
« trouver, sur la côte, un patron de barque, qui
« consente à se fixer en Angleterre, et qui gagne
« son équipage. Je ne peux entreprendre cela à
« moins de cent mille francs. Ces différens articles
« forment un total de deux cent cinquante mille
« francs. Il les faut demain dans la journée. Je
« consens qu'ils soient déposés ici. J'ai besoin d'in-
« telligences à l'extérieur; votre M. Pierre me se-
« condera, et comme il paraît faire le plus grand
« cas de votre amitié, il ne recevra pas de salaire.

« Dans trente-six heures, à la faveur de la nuit,
« je vous amènerai M. de Francheville. Je me char-
« gerai de le conduire à Douvres, si vous remplis-
« sez ces conditions. Si vous y manquez, je le fais

« arrêter à vos yeux, et je le réintègre dans son « cachot. »

J'étais muette d'étonnement et d'indignation. S'exprimer avec cette impudeur! marchander, avec ce sang-froid, la vie d'un homme, d'un père! la mettre à un prix qui ferait la fortune de vingt individus, tels que celui qui me parlé! deux cent cinquante mille francs! Et de quoi vivra cet infortuné en Angleterre? Je serai forcée d'ajouter un nouveau sacrifice à ceux que j'aurai déja faits. Ma pauvre fille sera ruinée, ruinée entièrement... Mais l'échafaud! Oh, mon Dieu! mon Dieu!

Je parle à ce malheureux guichetier. Je tâche de le faire consentir à une réduction. Il est inexorable. Deux cent cinquante mille francs! J'hésite, je balance... Honorine tombe à mes pieds. « Ma- « man, laisseras-tu mourir mon père? — T'expo- « serai-je aux horreurs de l'indigence? — Je la sup- « porterai. — Consulte-toi bien, ma chère enfant. « Défie-toi d'un mouvement de sensibilité, et d'un « enthousiasme, qui t'honore; mais qui peut être « suivi du repentir. — Maman, crains-tu la mi- « sère? — Je ne la crains que pour toi. — Suppor- « tons-la ensemble, et faisons notre devoir. »

Je me tourne vers ce guichetier. « Quels sont, « lui dis-je, vos droits à ma confiance, pour que « je vous livre ma fortune, et le sort du père de « ma fille? — Le besoin, qui me fait entreprendre, « et l'impossibilité où je serai de rester en France, « après avoir exécuté. » Que de choses j'ai à ré-

pliquer à cela! Ce ne sont pas des raisons qu'il faut à cet homme.

M. d'Herbin rentre. Il a vu différentes personnes. Il me répète ce que m'a déja dit ce guichetier : le péril est extrême, et, dans deux jours, les prévenus seront transférés. « Maman, laisse-« ras-tu mourir mon père! »

Ce cri me déchire le cœur. J'interroge M. d'Herbin. Il ne lui reste pas la plus légère espérance. « Je paierai la somme exigée, m'écrié-je. Demain « soir elle sera à votre disposition.

« Il est impossible que vous l'ayez, me dit « M. d'Herbin. Permettez-moi de vous la procu-« rer. — Recevez, monsieur, mes sincères remer-« cîmens. J'ai des fonds considérables chez mon « banquier. Je les retirerai, et je ferai face à tout « ce qu'exige cette cruelle circonstance. »

Thomas, témoin du mouvement continuel qui règne dans mon appartement, va, vient, interroge, écoute. Il entre enfin. Il me demande la permission de seconder Pierre, dans ce qu'il fera pour la délivrance de M. de Francheville. M. d'Herbin se met à la tête de cette délicate entreprise. « Vous refusez ma bourse, me dit-il; vous ne « m'empêcherez pas d'exposer ma personne. »

Il y aurait quelque générosité à ne pas profiter d'un semblable dévouement; mais Pierre et Thomas ont besoin d'être guidés, et M. d'Herbin est intelligent; il a de la prudence. Que Dieu le préserve de mal! qu'il les en préserve tous trois!

M. d'Herbin ne veut pas me fatiguer de la discussion des moyens à employer. Il sort avec mes dignes domestiques, et ce guichetier. Je regarde Honorine, et des sanglots s'échappent malgré moi. Je gémis en pensant que demain il ne lui restera que sa figure, des qualités et des talens : ce n'est pas cela qu'on épouse aujourd'hui. L'aimable enfant cherche à me calmer; elle est résignée à tout, à travailler, s'il le faut. Elle a plus de courage que moi, et cependant je ne suis pas née dans l'opulence. Peut-être pour bien savoir ce que c'est qu'être pauvre, faut-il l'avoir été?

La pauvreté sera-t-elle le plus grand de mes maux? Sainte-Luce compte épouser une femme qui a un rang, des entours, de la fortune. Que fera-t-il, quand il me trouvera dépouillée de tout cela? Dépourvu de bien lui-même, consentira-t-il à me sacrifier les plus brillantes espérances; à partager mon obscurité? S'il m'abandonne, c'est fait de moi.

Oh! non, non, il ne voudra pas que je meure. Jusqu'à présent, il a tout fait pour moi. Les obstacles, l'absence, le temps, rien n'a changé son cœur. C'est pour moi qu'il voulait être riche : eh bien, je peux l'être encore; je le serai de son amour.

Pierre et Thomas rentrent vers le milieu de la nuit. Tout est arrêté, convenu. La porte du cachot, laissée ouverte; des échelles de corde, des crochets de fer; un mur de soixante pieds de haut

à descendre; le carrosse de M. d'Herbin à cinquante pas de là... que sais-je? Je ne peux suivre la conversation. Honorine me sourit; elle me caresse. « Mon père te devra la vie. Oh! combien il « se repentira de t'avoir affligée! »

Le jour reparaît. Il dissipe les idées sinistres de la nuit. Il est l'ami des malheureux, et Francheville en est privé. Puisse-t-il le revoir bientôt, et en faire, à la fin, un emploi utile et honorable!

Je vais chez mon notaire. « Il me faut quatre « cent mille francs, avant quatre heures du soir. « — Y pensez-vous, madame? et comment les « trouverai-je?—Pas de difficultés, pas de remises. « Quatre cent mille francs, avant quatre heures. « —Et sur quoi les demanderai-je?—Sur ma terre. « — Personne ne me prêtera une somme aussi « forte sur un domaine qu'on n'aura pas le temps « de connaître. — Eh bien! vendez-le. — Qui ache- « tera, avec cette précipitation, si vous ne con- « sentez à une perte considérable? On pensera, « avec raison, que vous êtes forcée de vendre à « la minute. On offrira peu, et on ne craindra pas « la concurrence, parce qu'il n'y a peut-être pas « quatre particuliers dans Paris, qui aient cette « somme en porte-feuille. — Ma terre vaut six « cent mille francs. J'en veux quatre cent mille. « Il me les faut avant quatre heures. Ne perdez « pas un instant. Prenez ma voiture, et ne vous « arrêtez que lorsque vous aurez réussi. »

En sortant de chez mon notaire, j'aperçois Tho-

mas dans un café voisin. Que fait-il là? Je l'appelle; il marque, en me voyant, un extrême embarras. Il s'approche; il me répond, parce qu'il ne saurait s'en dispenser. Le serrurier, chargé de faire nos machines, lui a donné, dit-il, rendez-vous en cet endroit. Un serrurier qui donne rendez-vous à un domestique, dans un des plus brillans cafés de Paris! Thomas balbutiant ce mensonge, osant à peine lever les yeux sur moi... Que dois-je penser de cette conduite? L'attachement de cet homme est prouvé, et cependant il me trompe, je n'en saurais douter. Je le presse de questions, et même de prières. Il me conjure d'être tranquille, d'espérer, et de donner toute ma confiance à ceux qui ne s'occupent que de mes intérêts. Ce n'est pas là répondre, et voilà tout ce que je peux tirer de lui. Attendons.

Je rentre chez moi. Midi, une heure sonnent, et mon notaire ne me fait rien dire encore. Je suis sur des épines.

Deux heures! Ce malheureux périra-t-il? Dieu sait que j'ai fait tout ce qui était en moi pour le sauver, et que je n'ai pas éprouvé de regrets.

« Pas de fonds, maman, pas de fonds, répète à « chaque instant Honorine. Oh, mon père! mon « pauvre père! »

Je cède à son impatience et à la mienne. Je retourne, avec elle, chez mon notaire. Une table est couverte d'or; on minute un contrat. « Cet or « est-il pour moi, monsieur? — Oui, madame. —

« Ah! maman, mon père est sauvé! » Elle tombe à genoux; elle élève, vers le ciel, ses yeux et ses mains innocentes; elle le remercie; elle lui offre d'un cœur pur. Pauvre enfant! ce sont peut-être les derniers que tu auras à lui adresser.

On me prête, sur ma terre, quatre cent mille francs pour un an, et au plus modique intérêt... Il n'y a que M. d'Herbin qui soit capable de ce trait-là. Thomas m'a suivie; il a épié mes démarches; il en a rendu compte à mon nouvel ami, qui a voulu prévenir ma ruine totale. Tout s'explique maintenant de soi-même. « Monsieur, dis-« je au notaire, je ne prendrai point cet argent-« là. — Madame, je n'ai trouvé qu'un seul homme « disposé à m'ouvrir sa bourse. — Toutes me con-« venaient, monsieur, excepté celle de M. d'Her-« bin. » Il m'a entendu d'un arrière-cabinet. Il paraît devant moi.

« Madame, souvenez-vous que mes services ne « vous engagent à rien. Je vous l'ai dit, je vous « le répète. Celui que je vous rends, en ce mo-« ment, n'est pas aussi considérable que vous le « croyez. J'ai emprunté moi-même cette somme à « dix de mes amis, et je ne leur paie pas d'autre « intérêt que celui que vous paierez vous-même. « — Cela n'est pas croyable. — Sur mon honneur, « je vous dis la vérité. Je vous tire de l'embarras « où vous êtes; je vous donne le temps de vendre « avantageusement votre terre, si vous ne pouvez « la conserver, et cela ne m'a coûté que quelques

« démarches. » Je le tire à part. « Monsieur d'Her-
« bin, vous m'aimez, et je ne peux répondre à
« votre tendresse. — Madame, je ne demande rien.
« — Mais vous espérez tout de vos soins et du
« temps. Vous me mettez dans la nécessité de
« vous faire un dernier aveu. J'aime, j'aime avec
« passion, un homme dont je suis adorée. Nos ser-
« mens nous unissent déja, et nous touchons,
« peut-être, au moment de les répéter de la ma-
« nière la plus solennelle. Voyez, monsieur, si je
« dois accepter vos bienfaits. — Des bienfaits, ma-
« dame, des bienfaits! Je ne vous rends qu'un
« simple bon office, et quoique vous veniez de
« navrer mon cœur, je mets encore toutes mes
« ressources à votre disposition. — Ah! vous serez
« toujours le meilleur, le plus cher de mes amis.
« J'accepte; mais sous la condition expresse que
« vous permettrez que ma terre soit immédiate-
« ment mise en vente, et que je m'acquitte envers
« vous. » Je fais part de mes intentions au notaire; je signe l'acte d'emprunt; on ferme les rouleaux; on en charge la voiture de M. d'Herbin; nous y montons avec lui. Il me regarde avec amour, avec admiration. Il exprime ses sentimens, avec une réserve qui me touche. Pauvre d'Herbin! le plus grand malheur qui pût lui arriver, serait de m'avoir pour épouse. Je conçois ce qu'un homme aimant doit souffrir, lorsqu'il ne presse dans ses bras qu'une femme inanimée. Honorine est au comble de la joie : son jeune cœur est inacces-

sible encore à l'idée d'un triste avenir. Le mien est un peu soulagé du poids qui l'oppressait. J'entrevois qu'il pourra me rester deux cent mille francs, quand je me serai acquittée envers M. d'Herbin. Je les donnerai à ma fille en la mariant. Je fondrai ma vaisselle, mon mobilier; je redeviendrai Fanchette, et lorsque je serai madame de Sainte-Luce, l'économie d'une vie obscure dédommagera mon mari des biens que je ne lui aurai pas apportés. J'ai tout accepté de M. de Francheville, lorsque je ne connaissais ni le monde, ni les hommes, ni moi-même, et il a trop abusé des droits que donnent les bienfaits. Sainte-Luce est incapable des mêmes procédés; mais il me saura gré de ma modération, et je veux l'enchaîner, par tous les nœuds, qui attachent un galant homme.

La nuit approche, et nous ne pensons plus qu'à l'infortuné que son mauvais sort, ou plutôt ses fautes, placent maintenant entre une fuite incertaine et le supplice. Nous comptons les momens; nous revenons sur les mesures prises, sur celles qui restent à prendre. Tantôt nous les jugeons certaines; quelquefois elles nous semblent peu sûres. Nous nous félicitons, nous nous affligeons, sans motifs bien réels.

Il est onze heures. M. d'Herbin a demandé sa voiture. Il va attendre le malheureux; il l'amènera ici. Ils prendront tout leur or; il les conduira jusqu'à la forêt de Senlis. Là, ils trouveront un cabriolet et des chevaux... Leur or! ils trouveront!...

Le voilà donc associé à un misérable guichetier; le voilà son égal! oh, les passions! les passions!

Minuit!... et personne ne paraît.

Honorine souffre horriblement. Je partage ses souffrances. Quelle nuit! bon Dieu!

Je crois entendre crier la porte cochère... Je ne me trompe pas; la voiture entre. Honorine court, vole; je la suis.

M. d'Herbin, pâle, défait, se présente le premier. Thomas et Pierre sont consternés. Que s'est-il donc passé?

« Il est mort, dit M. d'Herbin. Il est mort! m'é-« crié-je. » Honorine s'évanouit. Je la fais revenir avec peine, et elle n'ouvre les yeux que pour déplorer la perte qu'elle a faite. Elle ne sépare pas encore le père de l'homme. Elle est toute à ses sensations, et elles sont extrêmes.

La solitude et le silence régnaient autour de la prison. Pierre et Thomas étaient parvenus, à l'aide d'un plomb, à jeter un bout de l'échelle de corde, par-dessus le mur, qui sépare la cour de la rue. La résistance qu'ils éprouvaient de l'intérieur, leur faisait connaître que l'extrémité de l'échelle était saisie par M. de Fréncheville. Ils tenaient fortement la partie de cette échelle qui pendait dans la rue, pour qu'on pût monter de l'autre côté. Une pluie, assez forte, favorisait l'évasion.

Un homme passe auprès d'eux. Cet homme passe-t-il simplement? Est-ce un agent de police?

Incertain de ce qu'il peut être, Pierre a l'imprudence de crier : *Dépêchez-vous.* Le cri, *aux armes,* répond aussitôt au sien. La garde paraît. Thomas et Pierre lâchent l'échelle et fuient. Elle glisse rapidement sur le faîte du mur; un bruit sourd se fait entendre; des gémissemens lui succèdent. Ces malheureux étaient presque au haut de la muraille. Privés du soutien qu'ils recevaient de l'extérieur, ils tombent comme des masses; ils se brisent sur le pavé de la cour. Pierre et Thomas ont été témoins d'une partie de ces événemens. M. d'Herbin a su les autres du chirurgien de la prison, qui est aussi le sien, et qu'on a mandé aussitôt.

Ainsi a fini l'homme pour qui la nature avait tout fait; à qui surtout elle avait prodigué les moyens de plaire; qui pouvait parcourir une carrière honorable et brillante; qui l'aurait terminée entre sa famille et ses amis; et qui aurait emporté les regrets de tous dans la tombe, s'il avait voulu maîtriser sa tête et son cœur.

Honorine s'afflige sans mesure. « Vous ne pou-
« viez sauver que sa vie, nous dit M. d'Herbin :
« les tribunaux informent contre les contumaces.
« Est-il bien sûr, d'ailleurs, que la conservation
« de cette vie eût cessé de vous être onéreuse ?
« Vous lui aviez fait le sacrifice de presque toute
« votre fortune, et des trésors ne lui auraient plus
« suffi : en deux mois il a dissipé dans sa prison
« le produit des diamans de madame. — Hélas !

« lui répondis-je, je tenais tout de lui. — Mon-
« sieur, n'oubliez pas que cet infortuné était
« mon père. — Mon enfant, je respecte votre dou-
« leur. Mais souvenez-vous combien vous avez été
« près du déshonneur, et puissiez-vous jouir de
« quelque consolation, en pensant que la justice
« ne poursuit pas les morts. »

Non, je ne connais ni l'avarice, ni la bassesse qui l'accompagne. Je n'ai pas celle de me féliciter, en secret, de la mort de M. de Francheville. Mais lorsque ma mémoire me retrace tout le mal qu'il m'a fait, celui qu'il m'eût pu faire encore, s'il eût joui de sa liberté; quand je pense que son dernier retour sur lui-même n'était probablement dû qu'à l'excès du malheur, je ne peux m'affliger profondément sur son sort.

Je rends à M. d'Herbin la somme qu'il m'a prêtée. J'ai la satisfaction de conserver à Honorine la totalité de sa fortune, et d'avoir rempli rigoureusement mes devoirs envers son père.

Sans doute ce devoir ne s'étend pas jusqu'à payer les dettes considérables qu'il laisse après lui. Il a rompu volontairement tous les nœuds qui m'attachaient à lui : une étrangère ne doit rien à ses créanciers. Honorine, maîtresse de son bien, en disposera selon sa volonté, selon son cœur.

CHAPITRE XXXI.

Respirons.

Je veux distraire Honorine des idées affligeantes qui l'obsèdent. Je vais la transporter dans d'autres lieux; je lui ferai voir des objets nouveaux. Je me fais une espèce de fête de rentrer dans ce château, sur lequel j'ai été si près de perdre tous mes droits. Je suis bien aise aussi d'échapper aux questions indiscrètes, à la feinte compassion qui sert de prétexte à l'oisiveté curieuse.

M. d'Herbin me demande la permission de m'accompagner. Je ne peux la refuser au plus généreux des amis. Je la lui accorde; mais je nous garantirai, lui, du danger des tête à tête, moi, de la gêne qu'ils me causeraient. Je conduirai à ma terre quelques femmes aimables. Seul, au milieu d'elles, il sera recherché. Il a tout ce qui justifie une affection décente; il peut même inspirer un attachement sérieux, et, obligé de se rendre agréable à toutes, il ne pourra s'occuper exclusivement d'aucune.

J'ai fait choix de femmes un peu causeuses, et plus jolies les unes que les autres. Toutes ont accepté ma proposition au premier mot. Quel plaisir d'aller en Champagne, pour de petits êtres qui ne connaissent encore que le bois de Vincennes et celui de Romainville, Saint-Cloud, et

Mont-Rouge! Une de ces dames a la manie des questions, et elle ne les adresse jamais qu'aux hommes, parce que, dit-elle, il est bon de s'instruire. Celle-là s'emparera de M. d'Herbin, quand elle le pourra sans manquer aux convenances. Déja elle se propose d'écrire l'histoire de son grand voyage, à la manière de Bachaumont : je désire qu'elle approche de l'aimable facilité de son modèle. Elle ne sera pas fâchée de trouver un guide dans celui que je lui présenterai en qualité de secrétaire, et c'est M. d'Herbin que j'investirai de cet important emploi. La dame est bien, très-bien; elle est veuve; qui sait ce qui résultera de ces conférences littéraires? L'amour se cache partout; il inspire un quatrain; il se décèle, il se montre, il triomphe : on est surpris, mais on lui cède; et je serais si heureuse du bonheur de M. d'Herbin.

Insensée que je suis! deviens-je incapable de réfléchir, de prévoir? Une lettre de Sainte-Luce : il débarque à Lorient; il arrivera presque aussitôt que sa lettre. Combien je me repens d'avoir pris de pareils arrangemens! beau comme l'amour, attachant par ses graces, brillant par sa conversation, inépuisable dans sa sensibilité, il tournera toutes les têtes. Il n'aimera que moi; mais à chaque instant on le ravira à mes empressemens, à ma tendresse. Je me sens prête à pleurer de dépit.

Laissons l'avenir, occupons-nous du moment. Il est délicieux, après avoir été si long-temps dé-

siré, après les privations, les chagrins amers, les pertes de tous les genres qu'il va me faire oublier. Je dis à Honorine que je vais terminer les préparatifs de notre départ, et que je ne crois pas rentrer pour dîner. Je cours à la poste, je me jette dans un mauvais cabriolet, je promets de l'or aux guides, je ne vais pas, je vole. Mon cœur bat avec violence; je me sens sourire d'espoir, de plaisir et de bonheur.

J'arrive à Sèvres, une chaise y entre par le côté opposé, elle roule à briser le pavé. Nous arrêtons ensemble à la poste; mon œil plonge avec avidité dans la chaise... C'est lui! c'est lui!... Un nuage obscurcit ma vue; mes facultés s'anéantissent; je meurs; mais c'est d'amour, c'est de l'excès de ma félicité.

Je reviens à la vie, je la retrouve dans ses bras. C'est bien lui que j'enlace dans les miens, que je presse sur mon sein! « Oh! mon ami, quelques « heures encore de cette existence, et que tout « finisse pour moi : il n'est pas dans les forces hu- « maines de supporter long-temps le ravissement, « l'ivresse où tu me plonges. » Je meurs, nous mourons ensemble, nous renaissons pour mourir encore.

Il m'a reconnue au moment où nos voitures se sont arrêtées; il s'est élancé de la sienne, il m'a enlevée, privée de sentiment, et balbutiant son nom. Il m'a portée dans cette chambre; il n'a

permis à aucune main profane de me toucher. Sa seule présence a transformé une hôtellerie en palais; il a fait du lit le plus simple un autel où il ne cesse de sacrifier au dieu pour qui nous existons.

« Et mon fils, mon fils, me dit-il enfin. » Ces paroles dissipent le charme qui pénétrait tout mon être. Je le regarde d'un air qui lui dit tout. « Ah! il ne manquait à l'accomplissement de tous « mes vœux que de voir, d'embrasser l'enfant que « je devais à mon amie. » Un long silence succède à cette exclamation. L'amour s'est éloigné de l'asyle qu'il embellissait quelques minutes auparavant. La nature en deuil s'est placée entre nous.

Je commence le récit de la déplorable histoire. Je lui rends un compte fidèle de ce que j'ai fait, pensé, dit, de l'instant de son départ à celui qui nous a réunis. Sa figure céleste se couvre d'un nuage lorsque je parle de M. d'Herbin. « Oh! ne « le crains pas, mon ami, plains-le. Ne crains que « de perdre ton amour. Il est le premier ressort « de ma vie; tout se briserait avec lui. »

Il me sourit avec une expression! Avez-vous examiné votre amant sortant de vos bras? Ah! s'il vous regarde ainsi, son cœur est inépuisable.

Les heures fuient; je l'engage à se lever. « Ce « soir, me dit-il... — Oui, mon ami, ce soir, de- « main, tous les jours. »

Il fait monter le dîner près du lit de délices.

Nous nous servons mutuellement. Le meilleur mets est celui qu'il a touché; le vin le plus délicat est celui qu'il boit dans mon verre.

Je me lève enfin. Il m'aide à m'habiller. Il s'y prend gauchement; ma toilette ne finit pas; mais partout je trouve sa main; souvent je la retiens pour la porter sur ma bouche et sur mon cœur.

Mes yeux se fixent sur une glace; ils s'y arrêtent avec complaisance... Je suis contente de moi. Le plaisir anime la beauté; il l'embellit encore.

Il me regarde avec admiration; il est ivre de bonheur. Puisse le temps m'oublier! puisse mon amant me voir toujours la même!

Nous montons dans sa chaise de poste. Que de choses nous avons à nous dire! que de questions à nous faire! souvent nous parlons ensemble; souvent nous nous taisons tous les deux : est-il possible que nos lèvres ne se rencontrent pas, étant si près l'un de l'autre? et quand elles se touchent, peuvent-elles se détacher?

Plus de barrière entre lui et moi; plus d'obstacles à vaincre. Un avenir enchanteur s'ouvre pour nous. Je veux qu'il descende chez moi, qu'il y vive, qu'il y loge. Dès long-temps j'ai prévu ce beau jour, et j'ai disposé mon appartement pour la volupté et le mystère. Sa chambre et la mienne sont aux extrémités; mais j'ai ménagé un couloir propice à l'amour.

Il faut nous séparer à la barrière : il n'est pas dans les convenances que je descende avec lui de

sa chaise de poste; je ne dois pas être allée au-devant de lui. Je sacrifie aux bienséances, ou plutôt à ma fille. Ce sacrifice sera le dernier.

Je prends un fiacre. Sa chaise roule, elle me dépasse; mon cœur le suit; mon impatience est extrême. Tendres amans, ne prenez jamais de fiacre, si vous n'y êtes tous les deux.

C'est Honorine qui l'a reçu. Elle lui fait les honneurs de chez moi avec une grace remarquable, avec un empressement dont je lui sais bon gré. Elle semble prévoir que dans un mois, dans quinze jours, il sera plus que son ami.

Si notre première entrevue s'était faite ici, il m'eût été impossible de ne pas me trahir. Je l'accueille avec le ton de l'estime; je l'embrasse comme un homme qu'on est bien aise de revoir; mais rien de fortement prononcé, pas un mot, un geste, un regard qui puisse éclairer la femme la plus pénétrante. Je parle de madame d'Elmont : elle n'est pas logée de manière à recevoir son parent. Je m'étends sur les désagrémens des hôtels garnis. J'offre d'une voix timide, et en rougissant, je crois, une chambre dont je peux disposer. Honorine appuie ma proposition. Elle ordonne à Thomas de faire décharger les malles de M. de Sainte-Luce, et de les mettre dans la chambre du fond. Il se défend... selon l'usage; Honorine insiste, elle le presse; j'ajoute quelques mots, il se rend.

Nous ne pouvons, en présence de ma fille,

parler que de choses indifférentes, et je nomme ainsi tout ce qui n'est pas notre amour. Il nous raconte l'histoire de ses campagnes; il peint ses dangers; il développe ses projets; il se livre à ses espérances. Il sollicitera, sans bassesse, les récompenses qu'il croit avoir méritées. Honorine ne perd rien de ce qu'il dit. Sa figure se dilate ou se voile, selon les circonstances où se trouve le conteur; elle s'identifie avec lui. Il parle avec tant de charmes! Ah! je le vois, et je m'en félicite, il ne coûtera pas à cette enfant de le nommer son père.

M. d'Herbin se fait annoncer. En général les hommes observent peu, lorsqu'ils ne sont pas intéressés à bien voir; mais celui qui aime connaît à l'instant un rival préféré. Le pauvre d'Herbin et Sainte-Luce s'examinent mutuellement. Le premier a saisi d'un coup d'œil les agrémens extérieurs de mon amant, et Sainte-Luce croit que d'Herbin en a trop : une sorte d'inquiétude qu'il ne peut maîtriser, met pour moi son cœur à découvert. Faits pour s'estimer, pour s'aimer, pour vivre ensemble, ils reviendront à l'instant même des préventions fâcheuses qu'ils ont pu concevoir. Une femme sensible et pensante se fait toujours un devoir de les prévenir ou de les dissiper. Honorine, occupée uniquement de Sainte-Luce, préside à l'arrangement de sa chambre. Je profite de la liberté que me laisse son absence, pour m'expliquer dans toute la franchise de mon ame.

« Mon ami, dis-je à Sainte-Luce, vous connais-
« sez les obligations que j'ai à monsieur. Je lui
« dois de la reconnaissance, de l'amitié. Je lui ai
« voué l'une et l'autre, et vous devez partager les
« sentimens qu'il m'inspire, parce que les bons
« offices qu'il m'a rendus vous obligent comme
« moi. Monsieur, dis-je à d'Herbin, je vous ai fait
« l'aveu de mon amour, et je vous ai interdit tout
« espoir lorsque le malheur semblait devoir m'ac-
« cabler; heureuse en ce moment, parfaitement
« heureuse, jouissant de la certitude de l'être tou-
« jours, je vous prie de ménager ma félicité : elle
« serait altérée de la seule idée de vous savoir
« souffrant. Renoncez donc à des espérances qui
« ne se réaliseront jamais. Soyez mon ami, mon
« meilleur ami; soyez aussi celui de Sainte-Luce.
« Ménagez son repos et respectez sa femme. Ma
« maison vous sera toujours ouverte. Conduisez-
« vous-y en l'absence de Sainte-Luce comme s'il
« était présent, ou devant lui comme s'il n'y était
« pas.

« — Madame, il est cruel sans doute de re-
« noncer à vous. Il y a dix ans, cet effort eût été
« au-dessus de moi. Je ne sens aujourd'hui que la
« nécessité de me vaincre, et je crois y réussir.
« J'espérais, je vous l'avoue, avant d'avoir vu
« monsieur. J'éloigne, sans retour, la folle pré-
« somption de l'emporter sur lui. La nature ne
« lui eût-elle pas prodigué tous ses dons, je res-
« pecterais en lui votre choix. L'homme qui ne

« plaît point, ne doit pas avoir le tort d'être im-
« portun. L'importunité éloigne l'amitié ; vous
« m'offrez la vôtre ; elle peut seule me consoler
« de ce que je perds, et je vous donne, à tous
« deux, ma parole d'honneur de m'en montrer
« digne, en me renfermant dans les bornes que
« ce sentiment prescrit. »

Sainte-Luce se lève ; il va au-devant de d'Herbin ; il lui offre sa main ; il le nomme son ami. Cette confiance est d'une belle ame ; elle ajouterait à mon amour, s'il m'était possible d'aimer davantage. Il embrasse d'Herbin avec la plus noble franchise, et cela me fait un bien ! Je lui rendrais mille baisers pour celui-là, si je ne craignais d'affliger notre ami commun... Je les lui garde.

Honorine rentre, enchantée, dit-elle, de ce qu'elle a fait. Elle prend la main de Sainte-Luce ; elle l'entraîne ; elle veut qu'il applaudisse à ses dispositions. M. d'Herbin ignorait que Sainte-Luce loge chez moi. Une teinte de tristesse se développe sur toute sa physionomie. Il n'a pas la force de cacher ce qu'il éprouve. Il prend congé de nous. Pauvre ami !

La princesse a emporté notre secret dans la tombe. Tout l'univers, excepté Sainte-Luce et moi, ignore qu'il est venu dans cette maison. Il connaît, comme moi, ma chambre à coucher : le souvenir de cette nuit surnaturelle lui est cher comme à moi ; mais il ignore les distributions nouvelles qui assurent nos jouissances. Je saisis cette

occasion toute naturelle; je lui propose de voir mon appartement. Il m'entend; il échappe en riant à l'aimable fille, qui ne compte pour quelque chose que la chambre qu'elle a arrangée. Il me suit, en dépit de sa pétulance et de ses reproches; bientôt il me précède; il va, il court, il entre dans cette chambre... il se jette sur cette chaise longue, où, pour la première fois... il regarde ce lit... ses yeux se portent sur les miens... je rougis; est-ce de pudeur, est-ce de plaisir?

Honorine ne lui fait pas grace d'un instant. Elle l'accuse d'ingratitude. Elle le prend, elle l'entraîne de nouveau, elle le conduit par le couloir même que j'allais lui faire voir. Un coup d'œil, jeté à la dérobée, me dit qu'il m'a comprise.

Nous entrons chez lui. Où donc Honorine a-t-elle pris les jolies choses qu'elle a mises ici? elle a dégarni la cheminée de mon salon; elle a enlevé les draperies de mon boudoir. Elle a bien fait : il n'y a plus pour moi qu'un point dans le monde, celui qu'il occupe, et je n'y peux voir que lui.

Honorine ne cesse de babiller, et il est dix heures! N'est-il pas temps que la nuit commence? Je lui représente que M. de Sainte-Luce vient de faire un long voyage, et qu'il a besoin de repos. Elle le quitte avec peine; mais elle le quitte enfin, et rien sans doute ne la retiendra près de moi.

Oh, je ne me déferai pas d'elle. La voilà dans ma chambre. Elle ne voit plus Sainte-Luce; elle

veut m'en parler. Elle loue sa figure, son air, sa taille, sa tournure, le son de sa voix, le choix heureux de ses expressions. Demain elle lui montrera ses dessins, sa broderie; elle chantera pour lui cet air italien que j'aime tant. Elle ne finit pas. Quel plaisir elle m'eût fait il y a huit jours, il y a vingt-quatre heures! mais il est là, il attend l'instant précieux, je le désire autant que lui.

Je me laisse aller sur cette chaise longue : précieuse chaise! je ferme les yeux, je feins de dormir, et j'appelle l'amour. Honorine sort sur la pointe du pied; elle m'envoie ma femme de chambre. Je ne la garde qu'un instant. Je suis au lit; ma porte est entre-baillée. J'attends Sainte-Luce et le bonheur.

Le voilà! le voilà! toujours ardent, inépuisable. Des torrens de feu circulent dans mes veines. Ah! comment ne meurt-on pas de tant de félicité! Que ses paroles ont de charmes! qu'elles sont douces, pénétrantes! Francheville n'avait que des sens; Sainte-Luce est plein d'amour; il s'exhale de toutes les parties de son être.

Le plus aimable repos succède à notre ivresse. Nous pouvons enfin nous parler d'une manière suivie, et nous avons tant de choses à régler. Nous sommes impatiens de pouvoir avouer publiquement notre amour. Je le suis de porter le nom de cet homme adoré; il sera fier de me le voir prendre. Il ne veut pas que la malignité marque deux époques irrégulières de notre ma-

riage à la naissance de l'enfant chéri qui remplacera probablement celui qui, maintenant, comblerait tous ses vœux. Demain, demain, nous ferons les démarches préliminaires. Nous hâterons le moment de rendre hommage aux mœurs publiques, et de subir le joug qu'impose la loi. Qu'il est doux, quand on s'unit à ce qu'on aime!

Notre mariage se fera sans éclat. Nous ne l'annoncerons que la veille du jour où il sera célébré. La mort récente de M. de Francheville me prescrit des ménagemens.

Il verra ses supérieurs, ceux à qui il a des comptes à rendre, ou dont il a des graces à espérer. Quoi qu'on lui accorde, on ne sera que juste à son égard.

Il désire que je ne change rien à mon projet de voyage. Ah! qu'il ordonne. La campagne convient, dit-il, aux amans fortunés. Se rapprocher de la nature, c'est ajouter à son bonheur. Là, nous serons seuls quand nous voudrons l'être. Une société aimable nous distraira quelquefois, et rendra plus vif le plaisir de nous retrouver. D'ailleurs, n'annonçant pas notre mariage, je paraîtrais inconséquente en rompant, sans motif, cette partie presque aussitôt que je l'ai arrangée. Notre mariage! que ce mot flatte mon oreille! qu'il est cher à mon cœur!

Nous n'avons rien dit des conditions. Nous n'en avons pas eu d'idée. Le notaire réglera cela. Nous serons l'un à l'autre : que nous importe le reste?

Le sommeil l'accable. Il repose dans mes bras. Dors, mon ami! je veillerai pour toi, et à l'aube du jour nous nous séparerons. Nous séparer! ce mot à quelque chose de dur, d'attristant. Quinze jours encore, et les nuits entières seront à nous : nous les prolongerons, et elles seront trop courtes.

Il est chez lui, et je me livre au repos à mon tour. Des songes de délices renouvellent mon bonheur. Non, je ne suis pas seule; l'image de Sainte-Luce est là, embellie des charmes de la volupté.

Je m'éveille... il est dix heures! ah! combien de temps j'ai perdu! Je sonne à tout rompre. Juliette entre; elle jette sur moi une robe du matin, et je me dispose à sortir... Je dois au moins un coup d'œil à ma glace : le plus simple négligé est susceptible d'élégance; le désordre le plus piquant est souvent l'effet de l'art, et je veux toujours paraître à mon avantage devant lui. Oh! quels yeux! comme ils sont battus! mais que cette langueur leur sied bien! oui, je suis jolie, très-jolie : je ne m'en félicite que parce que j'aime.

Il est au salon avec Honorine. Le parquet est couvert de dessins; le métier à broder est au milieu de la pièce. Ce désordre est l'image de celui qui bouleverse un jeune cœur. L'aimable enfant n'a que douze ans encore. Dieu la garde des passions orageuses! Elle chante, et elle s'accompagne de son piano. Quelle expression dans sa voix et sur sa physionomie!

Je suis appuyée sur le dos de sa chaise, et ils ne savent point que je suis là. Elle finit son morceau. « On ne chante pas mieux que cela! lui « dis-je. — Ah, maman, c'est la première fois que « je chante ainsi. » Elle se lève, elle m'embrasse. Sainte-Luce me demande la permission de me baiser la main. Je la lui accorde avec un sérieux, il la baise avec un respect à faire mourir de rire nos confidens, si nous en avions.

Nous déjeunons. Il est enchanté d'Honorine. Il ne cesse de louer sa figure, ses qualités, ses talens. Il la comble d'amitiés, et elle en est rouge de plaisir. Oui, notre maison sera l'asile du calme, de l'amitié, de l'amour, de tous les genres de bonheur.

Nous sommes convenus de nous rencontrer aux Tuileries. Je sors un instant après lui, j'arrive, je le trouve, je prends son bras, je le presse sur mon cœur : en public comme en tête à tête, à pied comme en carrosse, l'amour ingénieux trouve toujours quelque jouissance. Nous marchons, nous nous regardons, nous soupirons, nous parlons, nous rions. Nous voilà chez le notaire, et sur toute la route nous n'avons vu que nous.

Il veut que la totalité de ma fortune appartienne à Honorine. Ses enfans ne doivent pas, dit-il, hériter de M. de Francheville. Il veut m'assurer un douaire sur ses biens à venir; il se jette dans la région des chimères. J'entends, moi, être

impartiale, et ne pas condamner à l'indigence les petits êtres à qui nous donnerons le jour. Il me semble pouvoir disposer d'une partie de ce qui m'appartient en propre. N'allais-je pas sacrifier le tout pour sauver la vie à M. de Francheville? « Mais ce bien vient de lui, me dit le notaire; il « a été votre époux; il était le père de votre de- « moiselle; elle avait consenti à se dépouiller pour « lui. Ici, vous lui ôtez ce qui lui appartient de « droit, pour le donner à une nouvelle famille. « Vous vous êtes toujours montrée noble et gé- « néreuse : aujourd'hui vous n'êtes pas même équi- « table. »

Je mérite cette leçon. Elle me rend confuse, elle m'humilie; mais je la supporte sans humeur. Je baisse les yeux; je me tais. Hélas! j'ai condamné dans M. de Francheville les passions qui ont causé sa perte; ne suis-je pas aussi esclave des miennes? Chère Honorine, pardonne-moi. Oh! combien il faut que j'aime Sainte-Luce, pour avoir oublié un instant ce que je te dois!

Il est arrêté que nous nous marierons sans contrat, et que nous agirons ensuite selon les circonstances. Je me sens soulagée en sortant de chez ce notaire. C'est un honnête homme; il dit la vérité à tous, il la dit sans ménagement; je l'estime, mais je suis bien aise de ne pas le revoir. Sainte-Luce me pénètre; il voudrait dissiper mon embarras, éloigner de moi jusqu'au souvenir de mon injustice. Il n'y réussira pas; elle est gravée

au fond de mon cœur; elle sera un préservatif pour l'avenir. Oublier ses fautes, est le moyen le plus sûr d'en commettre de nouvelles.

Nous entrons à la municipalité. L'officier public est un homme aimable, non parce qu'il m'adresse de jolies choses, il a cela de commun avec tous ceux, à peu près, qui m'approchent, mais parce qu'il a dans son ton, dans ses manières, une affabilité qui prévient; dans son travail, une facilité qui annonce de l'esprit, et qu'il aime à dire des vérités agréables. Lorsque nous nous nommons, il se félicite de nous voir, de nous connaître. La renommée lui a appris les exploits de Sainte-Luce; il ignorait qu'il joignît à une valeur à toute épreuve, la figure la plus distinguée. Oh! qu'il est doux d'entendre louer son amant! qu'il est flatteur pour Sainte-Luce d'être l'objet des hommages même de ceux qui ne le connaissent pas! Il est deux sortes de célébrité. Sainte-Luce a aspiré à la bonne; il l'a obtenue. Peut-être m'en doit-il une partie. Je suis orgueilleuse de mon ouvrage. J'ai aussi ma renommée, et monsieur l'officier municipal me loue à mon tour. Ses éloges me touchent peu : je suis encore trop près de l'étude du notaire. Si ce municipal y eût été avec moi, il se tairait, sans doute; ses yeux exprimeraient peut-être le dédain. Que de réflexions à faire sur les réputations usurpées! qu'il est facile de perdre celle qu'on a passé sa vie à mériter!

Tout est disposé au gré de nos vœux. La loi nous impose quinze jours d'attente. Nous les passerons à la campagne. Ils s'écouleront rapidement sur les ailes de l'amour, sous le voile du mystère.

Sainte-Luce me quitte pour aller au ministère de la marine. Je rentre chez moi; je cherche Honorine; je veux la dédommager, par mes caresses, du tort que j'allais lui faire. Où est-elle donc? Ah! dans son cabinet d'étude. Je m'y présente; elle me voit; elle cache précipitamment un papier... Que fait-elle là? je le lui demande; elle rougit, elle balbutie. Je veux prendre ce papier; sa main m'oppose une résistance, à laquelle je ne suis pas accoutumée. « Je croyais avoir des « droits à la confiance de ma fille, et j'étais loin « de supposer qu'elle pût avoir des secrets pour « sa mère. » Sa jolie petite main tombe à l'instant. Je découvre ce papier... C'est une ébauche au crayon. C'est un portrait; c'est celui de Sainte-Luce, qu'elle a commencé de mémoire. Des lauriers ceignent sa tête; les attributs de l'amour et de l'hymen décorent le cartel. « Tu crois donc, « ma fille, que Sainte-Luce pense à se marier? — « Il est bien digne d'une femme estimable. — Je le « pense comme toi. Et quelle est celle que tu lui « destines? — Aucune, maman, je te le jure. — « Pourquoi donc ces attributs? — C'est un jeu de « mon imagination. — Il manque de vérité, puis- « qu'il est sans objet. — C'est en partie pour cela « que je te le cachais. Je me faisais aussi un plai-

« sir de jouir de ta surprise, si je suis assez heu-
« reuse pour saisir la ressemblance. » Pauvre enfant! quoi d'innocent comme tout cela? Et je lui reprochais d'avoir pour moi des secrets! n'en ai-je pas pour elle, et de la plus haute importance? Nous voilà presque toutes : faibles, pour la plupart, et toujours dissimulées; indulgentes pour nous, exigeantes à l'égard des autres; toujours prêtes à user de notre autorité sur la faiblesse, que nous forçons ainsi à nous opposer la ruse, nous oublions que si la maternité a ses droits, l'enfance a aussi les siens. Je ne veux plus avoir d'influence sur ma fille que par mon affection. Je ne veux pas qu'elle connaisse d'autre crainte que celle de blesser ce sentiment. Cette manière de dominer est la seule qui soit digne d'une mère sensible et éclairée. Je n'en connaîtrai plus d'autre, et, pour dissiper les nuages, qu'a dû exciter, dans l'esprit d'Honorine, l'espèce de violence que je viens de lui faire, je la comble de caresses. Elle me les rend avec le plus aimable abandon. Excellent petit cœur !

Sainte-Luce rentre. Il est rayonnant de joie. Il a reçu du ministre, qui l'attendait, l'accueil le plus flatteur. Le souverain avait donné ses ordres. Mon amant est baron, contre-amiral, commandeur de la légion d'honneur; il a une dotation de douze mille francs. De l'indigence, dont j'ai été si près, nous passons à l'opulence et aux honneurs. Il a parlé de notre mariage, et il a obtenu

l'approbation la plus authentique. On a daigné faire de moi l'éloge le plus complet. Ah, monseigneur n'était pas chez mon notaire!

Je suis plus enivrée encore que Sainte-Luce. Il est homme; il en a le caractère. Je me laisse aller à ma sensibilité; elle est excessive. Je me souviens que le désir de me plaire a excité sa première émulation. Je pense que si on fait beaucoup pour lui, il a beaucoup mérité. Je vois qu'il se félicite des graces qu'il a obtenues, parce que leur éclat va rejaillir sur moi. Mon front s'obscurcit de l'idée que l'éclat même de ces graces lui impose l'obligation d'en mériter de nouvelles. Je rejette cette pensée. Il est là, il y sera demain, dans huit jours, dans un, dans deux mois; je veux jouir sans amertume du bonheur de le posséder. Je veux consacrer cette journée tout entière au plaisir.

J'appelle Honorine. Je lui annonce la bienheureuse nouvelle. Elle se jette dans les bras de Sainte-Luce. Elle le caresse, comme elle me caressait tout à l'heure. Elle ne peut se détacher de lui.

Je fais avertir d'Herbin et toutes les dames que j'ai mises du voyage. Je les invite à se rendre à l'instant chez moi. Ma main fera pétiller le champagne. Nous le sablerons au monarque, et au héros qu'il a ceint aujourd'hui d'une quadruple couronne. Honorine court écrire quelques couplets de circonstance. Ils ne vaudront rien; mais

son âge, sa jolie figure, sa voix touchante, le mérite de l'à-propos, les feront passer.

On a accepté mon invitation. Deux officiers de marine qui ont servi sous Sainte-Luce, et qu'il a rencontrés dans les bureaux du ministre, viennent le féliciter. Ils sont jeunes, aimables. Je les retiens à dîner; je les mettrai du voyage. Ils occuperont ces dames, et Sainte-Luce pourra donner quelques momens à l'amour.

Nous sommes à table. Une gaieté folle gagne toutes les têtes. Sainte-Luce est en face de moi. Mes yeux le couvrent, le caressent, le mangent. Mes jeunes officiers s'aperçoivent-ils de ce qui se passe dans mon cœur? Ils parlent de ses hauts faits, avec les développemens que sa modestie l'empêche de mettre dans ses récits. Je ne ris plus, j'écoute. Des applaudissemens universels s'élèvent de temps en temps. Je ne me possède pas.

On apporte le champagne : il ajoute à la joie générale. Je glisse à l'oreille de M. d'Herbin qu'Honorine a fait des couplets. Il l'engage à les chanter. Nos convives se joignent à lui. Elle commence.

Je l'avais prévu, les vers ne sont pas bons; mais la pensée est toujours juste; elle exprime toujours l'enthousiasme et la plus vive affection.

Elle est rouge comme une cerise, belle comme un ange; son petit cœur bat avec violence. Ah! il doit être ému des éloges qu'on lui prodigue.

Un de nos jeunes officiers demande la permission de chanter une longue chanson, composée par un contre-maître, qui a eu la jambe emportée à côté de Sainte-Luce. Les vers sont plus mauvais que ceux d'Honorine; mais l'air est grivois, et les expressions fortes. Le brave homme s'applaudit d'avoir reçu le coup fatal. Il fait des vœux pour que son capitaine conserve tous ses membres, et continue à illustrer la marine française.

Honorine est auprès de l'officier. Elle lui prend la main, elle la lui presse. Tout ce qui estime, tout ce qui aime Sainte-Luce lui devient cher.

Demain à midi, il sera présenté à la cour. Nous partons aussitôt après pour ma terre. Nous en reviendrons la veille de la célébration de notre mariage. Je l'annoncerai, après la cérémonie, aux personnes avec qui je suis liée. Les autres l'apprendront par la voix publique.

Nos convives nous quittent à regret. Je ne les retiens pas : il y a long-temps que l'heure des amours a sonné. Puisse cette nuit ressembler à la dernière ! puisse-t-elle ramener ces scènes d'enchantement, de délire...

« Mon ami, ne reviens pas ce soir... je suis ac-
« cablée, anéantie... Oh ! laisse-moi respirer. »

En vérité, je ne peux me mêler de rien. Je laisse à Thomas le soin de tous les détails qu'exige notre départ. Honorine donne des or-

dres, surveille tout, et dirige tout bien. Elle se forme avec une rapidité étonnante.

Nos voyageurs se rassemblent. Nous serons douze dans trois voitures. Tout est prêt. Nous n'attendons plus que notre héros.

Le voilà ! « Si je me battais aujourd'hui, dit-il, « je me ferais tuer. Il n'est pas de dangers qu'on « ne brave, encouragé par les expressions hono- « rables qui m'ont été adressées. »

Nous partons. Sainte-Luce et Honorine sont dans mon carrosse, et je m'endors auprès d'eux ! Je crois, pour m'exprimer en termes militaires, que je dormirais sur l'affût d'un canon. Ah ! M. de Sainte-Luce, je modérerai ces transports sans cesse renaissans... Le pourrai-je, mon Dieu ! Est-il bien sûr que je le veuille ?

CHAPITRE XXXII.

Honorine veut faire les logemens. Ah ! par exemple, je ne permettrai pas cela. L'amour a ses arrangemens particuliers, qu'elle ne doit pas connaître ; qu'elle contrarierait sans le vouloir, et je ne veux, je ne peux plus vivre que pour Sainte-Luce.

D'ailleurs j'ai déja remarqué ceux qui, par la tournure d'esprit, le caractère, et peut-être le goût, ne tarderont pas à établir entre eux des rapports plus intimes : il ne faut pas que des

amis se cherchent d'un bout d'un château à l'autre. Je dispose tout, comme si nous avions vécu trois mois ensemble, et je ne crois pas me tromper. Je m'en rapporte aux femmes, et non aux hommes, qui ne voient clair que dans leurs affaires personnelles.

Mes officiers sont charmans. Ils portent la gaieté dans tous les cœurs. Bientôt, je crois, ils se communiqueront moins. Il faut commencer par être aimable pour toutes, afin de se faire distinguer de celle à qui on veut plaire, et un homme qui plaît généralement, est nécessairement recherché. On craint d'être prévenue; on s'empresse de mettre un terme à ses irrésolutions, et s'il a de la pénétration, il est sûr de la victoire avant d'avoir combattu.

M. d'Herbin cherche la solitude. La dame aux questions ne le laisse pas long-temps à lui-même. Sans doute elle lui demande pourquoi un homme de quarante ans, grand, bien fait, aimable, fuit un groupe de jolies femmes : généraliser les objets est un moyen certain de ne pas se compromettre, et louer un homme en est un de le faire répondre, au gré de celle qui l'interroge.

Sainte-Luce est aussi l'objet des soins les plus doux. Toutes voudraient lui plaire; je redouble d'efforts pour le conserver, et je ne crains pas de rivales. Avant deux jours, d'ailleurs, ces dames liront au fond de nos cœurs, et s'il est flatteur

de supplanter une jolie femme, on ne s'y essaie qu'avec l'espoir du succès. Or, je suis la nymphe de ces lieux, me dit, me répète Sainte-Luce; les autres ont l'air de composer ma cour. Il les compare aux Ris, aux Jeux, aux Graces, qui suivent partout la reine des amours, et qui la rendent plus belle. Eh! il pourrait bien avoir raison.

Quatre de ces dames resteront à peu près oisives, et je pourrais déja les nommer. Elles auront la promenade, la pêche, la musique, un peu de lecture, de petits jeux... et la danse : Thomas n'a-t-il pas son violon? il en joue mal; mais quand on est seul on devient nécessaire.

L'ordre des journées est réglé. On déjeune chez soi, ou avec qui on veut. On est libre, parfaitement libre jusqu'à midi. On se rassemble alors, et chacun à son tour propose les amusemens qui conduiront à l'heure du dîner. On se met à table. On cause, on rit, on boit, on chante, non de ces airs qui font péniblement briller une grande voix; mais de ces couplets gais avec finesse, passionnés avec décence, où les paroles sont tout, et le chant un simple accessoire. Tout le monde chante volontiers, quand personne n'a de prétentions. C'est ainsi que faisaient nos aïeux, et ils se connaissaient mieux que nous en franche gaieté.

Après le dîner, on court dans les bosquets; on se perd, on se retrouve, pour se perdre encore.

Souvent Sainte-Luce et moi nous ne pouvons nous dire qu'un mot. Mais avons-nous besoin de nous parler pour nous entendre ?

Du haut du perron, Thomas racle le joyeux signal. On se rassemble, on rentre en valsant, on continue de danser au salon, et une nuit fortunée couronne, pour moi, du moins, une journée agréable.

De toutes celles que la figure de Sainte-Luce enchante, entraîne, il n'en est pas qui nous obsède aussi constamment qu'Honorine. Je la trouve partout où est Sainte-Luce, et si je le quitte un instant, je suis sûre de la retrouver près de lui.

Je crois remarquer un air de mécontentement lorsque je viens me remettre en tiers. Je l'ai vue rougir, se pincer les lèvres, quand j'ai pris un prétexte pour l'éloigner de nous. Que veut donc cette enfant? qu'espère-t-elle?... Oh! rien. Peut-être est-elle piquée de se voir traitée comme un petit être sans conséquence... Allons, allons, je la ménagerai.

Nous courons toutes sur le gazon, et chacune de nous finit comme Atalante : quand les Graces fuient devant l'Amour, c'est toujours pour se laisser prendre. Sainte-Luce passe son bras autour de moi; sa main effleure ma gorge. « On nous « voit, mon ami, baisse ta main... » Ciel! Honorine est encore là! m'a-t-elle entendue? Elle pâlit, elle rougit. Elle doit voir combien je suis embarrassée. Un sourire amer agite ses lèvres.

J'ai rejeté un soupçon, qui n'est peut-être que trop fondé. Il faut que je dissipe l'incertitude où je suis. Puissé-je m'être trompée!

Je la laisse avec Sainte-Luce. Je rentre au château; je passe chez elle; je retourne tous les papiers. Je ne trouve pas ce portrait, qui n'était qu'ébauché, et qui déja portait les attributs de l'hymen. Elle l'a vu entre mes mains; je n'ai pas témoigné de mécontentement; je n'ai pas fait même d'observations. Elle y travaillait avec trop de plaisir, pour ne pas l'avoir terminé, et quelque nouveau trait caractéristique et positif m'éclairera peut-être. Mais où est ce portrait?... Des vers, une espèce d'héroïde... une invocation à l'amour... une romance. Ces vers sont mauvais; mais j'y remarque de la passion, quelquefois du délire. Tout cela est alarmant.

Je ne trouve pas ce portrait. Le mien est toujours dans son lit. Est-ce bien celui des deux qu'elle affectionne le plus? Il me semble qu'on y a touché... il n'est plus tout-à-fait droit dans son cadre. Je le décroche... un second verre par-dessous... je retourne mon portrait; je vois celui de Sainte-Luce. Il est terminé; il est frappant de ressemblance. Son chiffre et celui de ma fille sont unis par une chaîne de fleurs. Elle a écrit au bas : *Au plus aimable, au plus aimé.*

Si jeune encore, connaîtrait-elle cette passion terrible, à laquelle il est si difficile, si cruel de résister, ou n'éprouve-t-elle encore que ce désir

vague, indéterminé, qui agite avec force, mais qui n'est pas durable lorsque les organes sont encore imparfaits? Eh! mon Dieu, n'a-t-on pas vu des enfans, plus jeunes qu'elle, sans idée du physique de l'amour, en ressentir tous les feux? A dix ans, la princesse idolâtrait un jeune seigneur, très-assidu auprès de sa mère. Son image troublait son sommeil, et le jour, elle éprouvait les tourmens de la jalousie. On ne se défiait pas d'elle, et pourtant on ne faisait, on ne disait rien de positif devant elle. On faisait, on disait trop; rien ne lui échappait. Honorine a deux ans de plus, et elle est extraordinairement avancée. « On nous voit, mon ami, baisse ta main. » Quelle conséquence ne tirera-t-elle pas de ces mots, si elle les a entendus?... Elle les a entendus; sa rougeur, sa pâleur, ce sourire amer, tout me le prouve. J'abrégerai son supplice, en lui ôtant l'espérance; je justifierai la familiarité intime qui règne entre Sainte-Luce et moi, en annonçant mon prochain mariage à Honorine. Me justifier! Eh! voudrais-je qu'elle parlât ainsi à l'homme qu'elle doit épouser, un jour, une heure avant de le suivre à l'autel? Ne précipitons rien; consultons Sainte-Luce. Il ne peut être indifférent à ceci; mais il n'est pas le père de ma fille, et il conservera son jugement : je me défie du mien. Que de femmes ont cru couvrir une imprudence par des mesures hasardées, et ont achevé de se déceler!

Sainte-Luce a remarqué, comme moi, ces mouvemens impétueux, l'impuissante volonté de les dissimuler, et il ne considère cela que comme un enfantillage qui ne peut avoir de suites. Sainte-Luce sortait des écoles lorsqu'il m'a été présenté; aucun objet séduisant n'avait encore frappé sa vue, et le premier regard qu'il a lancé sur moi, a décidé du reste de sa vie. Il m'eût aimée trois, six, huit ans plus tôt, s'il m'eût rencontrée, et il croit qu'Honorine, que personne ne doit aimer avant l'âge, où il a senti battre son cœur. Il ne veut pas entendre que les occupations d'un jeune homme fixent son esprit; que sa vie, toujours active, prolonge le sommeil de la nature, et qu'une petite fille, qui ne remue que les doigts, a les journées entières, et quelquefois les nuits, pour entretenir, caresser, étendre le délire de son imagination. Celle d'Honorine est si active! On nous élève mal; les conséquences d'une mauvaise éducation sont incalculables, et on a l'injustice de nous les imputer! il ne faut d'ailleurs qu'un mot équivoque, pour éclairer l'enfance sur le but, le résultat de l'amour. Sainte-Luce refuse de se rendre à mes raisonnemens. Je suis convaincue de la justesse de mes observations : je n'ai cessé d'étudier ma fille du jour de sa naissance à celui-ci, et si son extrême jeunesse ne m'eût inspiré d'abord une sorte de sécurité, le moment où Sainte-Luce s'est présenté à elle, eût fixé mes idées.

Oh! oui, elle aime, elle aime passionnément, et elle a conçu des espérances : son chiffre et celui de Sainte-Luce, unis, entrelacés, ne m'en donnent-ils pas la preuve? n'a-t-elle pu calculer que dans deux ans, il sera rigoureusement possible qu'on la marie, et que Sainte-Luce est encore assez jeune pour attendre cette époque; que pour l'y déterminer, il doit suffire de lui plaire, et se dissimule-t-elle que la nature lui a prodigué tous ses dons, et qu'il est facile à un œil exercé de préjuger ce qu'elle sera, quand ses formes, qui ne sont qu'indiquées encore, auront reçu leur développement, leur beauté, et leur fraîcheur?

Pauvre enfant! la voilà donc rivale de sa mère! il faut, pour la rendre à elle-même, que je la frappe d'un coup terrible; que je lui apprenne que Sainte-Luce et moi touchons au moment de nous unir. Coup terrible en effet. Oh! si une rivale, dont je ne soupçonne pas l'existence, paraissait devant moi; si elle me déclarait que ses droits sont plus anciens que les miens; si mon amant se rendait à ses vœux, à ses larmes; s'il retirait de moi cette main prête à tomber dans la mienne, je mourrais, je n'en doute pas. Et je suis parvenue à cet âge, où ce que nous appelons raison, jugement, ont acquis toute leur maturité! et je vais exiger, d'un enfant de douze ans, un sacrifice dont je suis incapable! Quelle position pour une bonne mère! qu'il est affligeant, pour elle, de rencontrer une telle concurrente! Oh,

non, il n'est pas, pour moi, du moins, de bonheur qui ne soit chèrement acheté!

J'aime à me flatter, dans certains momens, qu'un aveu positif de ma part détruira un penchant, bien nouveau encore. Je suis persuadée que je peux gagner beaucoup à ne pas le différer, et, qu'au contraire, pendant quinze jours qui s'écouleront encore jusqu'à mon mariage, cette inclination, à laquelle elle paraît s'abandonner sans réserve, peut prendre un accroissement effrayant. Il est au moins sûr qu'il n'y a pas d'inconvénient à lui apprendre aujourd'hui ce qu'elle doit connaître plus tard.

Sainte-Luce partage avec moi cette dernière opinion. Il consent à ce que nous ménagions l'extrême sensibilité de cette pauvre petite. Nous ne nous dirons rien qui ait rapport à la situation de nos cœurs; nous imposerons silence à nos yeux; nous ne nous approcherons plus le jour. Homme aussi bon que charmant! il sacrifie à ma fille une portion de son bonheur! que ne fera-t-il point pour la mère? Ah! combien je le dédommagerai de ce qu'il perd! c'est un devoir; j'en ferai ma félicité. Je le comblais de caresses; je l'en accablerai. Les nuits ne suffiront plus à mon amour.

Les nuits! pendant que les miennes s'écouleront au sein des délices; que j'épuiserai ce que la volupté a de ravissant, Honorine appellera peut-être, de sa couche solitaire, l'homme que

je presserai sur mon sein, à qui je communiquerai mon ivresse. Oh! que cette pensée cruelle ne se présente jamais au milieu des plus doux transports; elle glacerait tout mon être!

Je suis décidée à m'expliquer avec ma fille. Je cherche à arranger, d'avance, quelques phrases qui disent beaucoup, et qui unissent la décence à la clarté. Voici l'analyse exacte de celles qui s'offrent à moi : J'aime, je ne peux me vaincre, et je veux que ma fille soit plus forte que moi. Cet aveu est cruel à faire; il est humiliant, et cependant il est indispensable. Je ne laisserai pas cette enfant en proie à des illusions, que chaque jour rendra plus décevantes. Je ne ressemblerai pas à ces mères barbares, qui ne voient qu'elles; qui ne s'occupent que d'elles; et que leur misérable aveuglement rend insensibles aux maux de ceux qui les entourent. Oui, je m'humilierai. Oh, les passions! les passions!

Une idée, assez satisfaisante, se présente à moi. Je vais passer chez Honorine, je prendrai mon portrait, je le retournerai, je le regarderai. Son embarras, son trouble me dispenseront de trouver ces premiers mots, toujours difficiles à arranger, et si pénibles à dire. Elle parlera, nécessairement elle parlera. Je n'aurai d'abord qu'à répondre, et j'amènerai une explication douce et graduée, qui peut-être ne l'effraiera pas, et qui coûtera moins à ma délicatesse.

« Non, ma charmante amie, non, me répond

« Sainte-Luce, ce moyen n'est pas bon, parce « qu'il ne vous épargne point une scène affli- « geante pour toutes deux; parce qu'il ne sera « pas difficile à Honorine de démêler la ruse, « l'astuce même qui l'auront amenée, et qu'une « fille qui croit sa mère capable de duplicité, « l'estime moins, s'arme en secret contre elle, et « se tient constamment sur la défensive. Cet état « détruit la confiance, et mine insensiblement « l'affection. Déclarons-nous franchement, loyale- « ment, en présence de tous nos amis, et voyons « l'effet que produira cet aveu sur l'esprit et le « cœur d'Honorine. Je présume que la connais- « sance de notre amour mutuel rétablira le calme « dans cette petite tête exaltée; mais, quel que « soit le résultat de cet aveu, vous vous félicite- « rez de vous être montrée, avec la dignité qui « convient à une mère et à une femme estimable.

« Vous ne vouliez déclarer notre mariage qu'au « moment de la célébration : qu'importe que ceux « que vous avez chez vous en soient instruits au- « jourd'hui ou demain? La mort récente de M. de « Francheville vous impose une certaine réserve? « Ces ménagemens cesseront-ils d'être dans les « convenances à l'époque que vous avez fixée? « que sont une ou deux semaines dans la position « où vous vous trouvez? Vous désirez que notre « mariage se fasse sans éclat? la confidence, que « vous en aurez faite à vos amis, vous obligera- « t-elle à rien changer aux mesures que vous avez

« prises? Prononçons-nous, je le répète, d'une « manière tellement positive, qu'il ne reste rien « à cette enfant des illusions qui l'égarent, si pour- « tant il est vrai qu'elle soit avancée à ce point. « Voilà, ma séduisante, ma précieuse amie, ce que « je pense sur une affaire, à laquelle vous atta- « chez la plus haute importance. Je laisse à la sol- « licitude maternelle à suivre ou rejeter mes con- « seils. J'ai cru pouvoir vous en donner; je me le « suis permis; mais je n'ai pas la ridicule préten- « tion de vouloir vous les faire adopter. J'ai dit « ce que je pense, faites ce que vous croirez être « bien. »

Oh! oui, oui, même dans les choses indifférentes, une femme doit se complaire à être guidée par l'homme auquel elle s'est donnée, lorsqu'il unit au sentiment le plus vif, une raison saine et éclairée, et qu'il estime assez son amante pour la juger digne d'entendre son langage. Que l'impatience d'un joug, souvent utile, et qui me sera toujours précieux; que le dépit de ne pouvoir atteindre à cette force d'esprit qui caractérise l'homme bien organisé, fassent dire, à des femmes superficielles, que ce sexe s'est arrogé des droits, qui ne sont pas dans la nature, qui sont uniquement établis sur la force, et sur le vide de notre éducation. Il serait bien plus absurde, répondrais-je, que le faible gouvernât le fort; que la légèreté l'emportât sur la sage prévoyance; les arts d'agrémens sur des connais-

sances solides et nécessaires. Les Graces, qui s'essaient à soulever la massue d'Hercule, ne prouvent que leur impuissance.

Oui, oui, j'obéirai à mon amant, à mon époux, et que me prescrira-t-il? de vivre pour lui? c'est mon unique vœu; de n'aimer que lui? que puis-je lui comparer? de partager ses plaisirs? en aurais-je, s'il n'était pas avec moi? de le laisser diriger les affaires? eh, y entends-je quelque chose, et ne me prouvera-t-il pas son amour, en se chargeant seul de ce pénible fardeau?

« Ces raisonnemens, madame, ne prouvent rien, « sinon que vous aimez.—Eh! madame! pourquoi « se prendre quand on ne s'aime pas? — L'amour « n'est pas éternel, et un an plus tard vous au- « riez remarqué, dans ce que vient de vous adres- « ser votre amant, des expressions qui tiennent « à la rudesse, presque toujours inséparable de « la force, et qui vous auraient blessée dans toute « autre bouche que la sienne. — L'amour n'est « pas éternel ! j'honore assez mon sexe pour « croire qu'une femme ne cesse d'aimer que lors- « qu'on l'abandonne. Nous tenons par tant de « nœuds à l'homme qui nous a subjuguée ! le « respect des bienséances; la difficulté de mieux « choisir; la crainte d'une publicité, toujours nui- « sible à notre réputation, tout nous fixe, nous « arrête, si nous tenons à l'estime de nous- « mêmes. Ce que m'a dit Sainte-Luce m'eût paru « offensant, dans une autre bouche que la sienne,

« sans doute. Il me doit la vérité; mais lui seul a « le droit de me la dire. Je l'écouterai toujours, « avec empressement; je lui céderai sans résis- « tance, parce que sa manière de voir et de juger « est supérieure à la mienne. Je me complairai à « donner à l'homme, que j'aime exclusivement, « des marques de la plus grande confiance, et de « la considération qu'il m'inspire. Il m'estime « trop, pour que ma condescendance ne l'élève « pas à ses propres yeux. Je lui imposerai ainsi « l'obligation d'être toujours grand et généreux. « Le monde sera enfin juste envers lui, et l'éclat « de la réputation qu'il se sera faite rejaillira sur « moi. Peut-être y a-t-il quelque égoïsme à pen- « ser, à se conduire ainsi. Eh! n'est-ce pas soi « qu'on aime dans l'objet qu'on préfère? on l'ai- « merait peu, on l'aimerait mal, si on ne s'iden- « tifiait avec lui.

« — Ce que vous pensez de Sainte-Luce, vous « l'avez dit de M. de Francheville. — Franche- « ville n'était qu'un homme du monde; Sainte- « Luce est l'enfant de la nature. Francheville m'a « trahie, abandonnée, persécutée; Sainte-Luce a « porté son amour dans les quatre parties du « monde; il m'a rapporté un cœur long-temps « vierge, et qui jamais n'a battu que pour moi. « Tant de constance, après tant d'épreuves, est « une garantie certaine pour l'avenir. »

Telles sont les objections que je me suis proposées, et auxquelles j'ai répondu, je crois, d'une

manière victorieuse. Plus je pense à mon bonheur, plus je le juge inaltérable.

C'est ce soir, avant le dîner, que je proclamerai mon mariage, d'une manière solennelle. J'aurai la dignité dont Sainte-Luce désire que je me pare. Je pense comme lui : tout ce qui tient extérieurement à cette union, doit être revêtu de formes respectables. Je deviens, chaque jour, plus grande et plus forte auprès de cet homme-là.

Nous sommes rassemblés; on va se placer. Je prends la main de Sainte-Luce; je prononce le vœu de l'aimer toujours, et l'intention de m'unir prochainement à lui. Je le présente à ma fille : « Embrasse celui qui te tiendra lieu de père, et « qui, du fond du cœur, t'a déja nommé sa fille. »

On s'empresse autour de nous. On nous félicite, on nous embrasse. Les plus fins prétendent s'être doutés de quelque chose : ce mal d'amour se cache si difficilement!

Où est Honorine? « Elle est sortie, me dit Sainte-« Luce, en s'efforçant de retenir des larmes qui « la trahissaient. » Il croit qu'elles seront promptement taries. Ah! il ne sait pas de quel sang elle est formée.

Je le charge de faire les honneurs du dîner, et je cherche ma fille; je lui dois des consolations. Différer d'un moment, serait ajouter à ses maux. Je suis comptable des chagrins que je peux lui épargner.

Ces dames m'appellent. Elles ne dîneront pas

sans moi : je n'écoute rien ; je vais où m'appellent mon devoir et mon cœur.

Quel tableau ! elle est assise devant une table, sur laquelle ses coudes sont appuyés ; sa figure angélique est cachée dans ses mains ; elle couvre de ses pleurs ce portrait qu'elle a placé devant elle ; elle lui parle ; elle lui adresse des vœux et des reproches ; elle le porte sur ses lèvres ; elle le conjure, elle le supplie, elle lui demande grace ; elle me demande plus que la vie. Je laisse tomber ma tête sur la sienne ; je la presse contre mon sein ; je m'afflige avec elle. Elle ignorait que je fusse là ; mais elle sait que je l'ai entendue. Elle continue une scène, que j'avais prévue, que je me flattais d'éviter, et qui froisse mon cœur.

Je la caresse, je la plains ; je lui parle le langage de la froide raison. Eh ! ne sais-je pas combien la raison est impuissante, quand l'amour a parlé, et quel triste et faible dédommagement lui offre la pitié ? Elle tombe à mes genoux ; elle les embrasse. J'ai toute mon énergie, dit-elle, et la résignation n'est encore pour elle qu'un vain mot. A mon âge, on est maîtresse de soi ; au sien, l'amour est un torrent qui ravage, qui entraîne, brûle, dévore. Elle sent combien on doit tenir à Sainte-Luce ; elle est sans forces pour lui résister, et les miennes suffisent pour me vaincre. Elle le croit ! oh ! si cela était ainsi... que ferais-je ? je ne sais.

Il faut lui répondre, et je n'ai rien de satisfaisant à lui dire. J'oppose son extrême jeunesse à ses

désirs : elle me répond, ainsi que je l'avais prévu, que Sainte-Luce est assez jeune lui-même pour attendre un an ou deux. Je lui fais observer que Sainte-Luce a disposé de son cœur : elle croit qu'il ne lui serait pas difficile de le porter de la mère à la fille. Elle est, dit-elle, mon portrait vivant; ce portrait doit s'embellir tous les jours. Elle n'ose ajouter que chaque jour doit me ravir quelque charme; je le sens; je m'arrête, malgré moi, à cette idée cruelle; elle m'arrache des larmes; je les confonds avec celles d'Honorine.

Sainte-Luce entre; il vient m'engager à paraître. Il est étonné de ce qu'il voit; confondu, ainsi que moi, de ce qu'il entend. Son innocence n'est pas entière; elle a des notions des douceurs du mariage; elle se livre à ses sensations, avec la vivacité et la franchise de son âge. C'est lui maintenant qu'elle presse, qu'elle supplie. « Consentez, lui dit-elle, et maman ne me résistera « pas. »

Sainte-Luce veut terminer une scène, dont la publicité donnerait lieu à de fâcheuses interprétations pour l'avenir. Il l'engage à rentrer avec moi, et à se posséder. Il lui promet que ce soir nous l'écouterons avec complaisance, avec affection. Le ton de bonté avec lequel il lui parle, la calme, et la console. Mais ne pas détruire absolument ses espérances, n'est-ce pas l'autoriser à en conserver? ses larmes se sécheraient-elles, si elle désespérait? Il faudra donc, ce soir, qu'elles

coulent encore, et avec plus d'amertume, et cela pour cacher, à quelques personnes, que la pauvre enfant aime à l'âge où communément on s'ignore soi-même. C'est par respect humain que nous renouvellerons, que nous prolongerons sa peine. Certainement cette conduite est injuste.

Quelques années d'expérience nous donnent-elles le droit de la tromper; de nous jouer de sa sensibilité, d'apaiser ou de faire renaître ses douleurs, selon les circonstances? Oh! non, non. Il y a ici abus de sa confiance, de l'influence que nous avons sur elle; c'est la force qui agit, sous le manteau de la ruse, et la force ne se cache que lorsqu'elle rougit de se montrer à découvert.

Je m'en expliquerai avec Sainte-Luce. Je lui suis soumise en tout ce qui me regarde personnellement; mais ma fille a des droits imprescriptibles et sacrés : je les lui maintiendrai.

Nous rentrons. Ses yeux sont rouges; on s'en aperçoit. Qu'a-t-elle? voilà les premiers mots qu'on m'adresse, et auxquels je ne sais que répondre. « Mon bouvreuil vient de s'envoler », dit-elle, avec une assurance qui m'étonne. Sainte-Luce me regarde d'un air mécontent : sa loyauté repousse un mensonge, quel qu'il soit. D'Herbin, nos officiers de marine se lèvent et courent le jardin. « Le voilà, crient-ils ensemble. » Je n'y comprends plus rien.

Honorine soutient le rôle qu'elle a pris. Elle

sort avec empressement; je la suis, je l'interroge. Elle a senti qu'elle aurait besoin d'un prétexte, et en sortant avec nous de sa chambre, elle a ouvert la porte de la cage. Le moyen est adroit; mais la facilité, avec laquelle elle l'a conçu, annonce une imagination très-exercée. Où s'arrêtera-t-elle? ou, plutôt, l'arrêterons-nous? je n'ose rien prévoir. Pourquoi s'affliger d'avance d'un mal qu'on ne peut prévenir? Pauvre enfant! pauvre enfant! ah! je m'afflige involontairement... Les passions! les passions!

L'oiseau est remis dans sa cage. Le dîner continue. On cesse de s'occuper d'Honorine; elle s'empare de toutes mes pensées. Sainte-Luce cherche mes yeux, et j'évite les siens. Ne sent-il pas combien ces regards de feu sont poignans, pour la pauvre petite qui l'observe? Il persiste à ne voir, dans tout ceci, que de l'enfantillage : puisse la suite ne pas l'éclairer d'une manière douloureuse!

Il voit que j'affecte de causer avec d'Herbin, et il marque du dépit. Quel homme! avec toute sa pénétration, il ne sent pas que je ménage Honorine. Il aime éperdûment. Et moi, n'aimé-je pas autant que lui! Mais l'amour est-il un sentiment exclusif? il peut l'être pour Sainte-Luce. Plus heureuse que lui, je joins, à ce sentiment délicieux, celui de l'affection maternelle. Qu'il me l'envie; mais qu'il ne m'empêche pas d'en jouir. Me plaindrai-je, moi, des caresses qu'il prodiguera au fruit précieux... car je crois...

Je l'accuse, et de quoi? de m'aimer passionnément. Exigerai-je qu'il soit maître de lui, au moment même où j'ai déclaré notre mariage? Ne sais-je pas que mes plaisirs, mes chagrins sont les siens? Il s'imposerait des privations, il s'affligerait avec moi, s'il croyait mes craintes fondées.

« Mon ami, je t'adore; je souffre de ne pouvoir « répondre à tes regards brûlans; mais, je t'en « conjure, épargne cette enfant. Cette nuit, je se- « rai toute à toi. » Voilà ce que je lui dis, à l'oreille, en quittant la table, et je me promets bien de ne plus lui adresser un mot de toute la journée.

J'ai rempli ce pénible engagement. J'ai évité l'homme, à qui je voudrais consacrer tous mes instans, tout ce qui me reste de vie. J'ai généralisé la conversation; j'en ai écarté ce qui aurait eu quelque rapport avec mon mariage. J'ai vu quelquefois Honorine sourire. Ah! j'espère. Je me flatte qu'elle se résignera; que mon bonheur ne lui coûtera pas le sien.

L'heure de se séparer arrive. Nous passons, Sainte-Luce et moi, dans la chambre de l'aimable enfant. Elle ferme sa porte; elle vient s'asseoir entre nous deux; elle nous prend une main à chacun; elle nous regarde attentivement. « Et « bien, dit-elle à Sainte-Luce, d'une voix timide « et faible, puis-je espérer de vous appartenir un « jour? »

Je vois qu'il faut revenir au point d'où nous sommes partis; qu'il serait inutile et cruel de lui

laisser des espérances; qu'il est essentiel de se prononcer : je n'en ai pas la force. Sainte-Luce lui laisse entrevoir la vérité qu'elle redoute. Il lui promet tout ce qu'il peut, ce qu'il doit lui accorder. Sa protection, ses égards, ses soins, ses prévenances, son amitié ne peuvent lui suffire : c'est de l'amour qu'elle veut. « Répondez-moi, « dit-elle; puis-je espérer de vous appartenir un « jour? — J'appartiens à madame votre mère, et « si un coup aussi fatal qu'imprévu nous séparait « demain, cette nuit même, il serait impossible « que je fusse à vous. »

Elle laisse tomber sa tête sur mes genoux; ses plaintes, ses sanglots éclatent. Sainte-Luce les attribue à une résistance, peut-être trop fortement prononcée; il persiste dans sa manière de voir; il croit que le sommeil, et ses espérances détruites, la rendront à elle-même. Le sommeil? elle ne le trouvera pas. Ses espérances? ai-je renoncé aux miennes, quand nous occupions lui et moi deux points opposés du monde; quand j'avais à redouter des tempêtes, des combats, et peut-être l'inconstance? Notre union détruira tout espoir? Est-il vrai que l'amour ne vive que d'espérances? n'aimais-je pas Sainte-Luce, en dépit de moi-même, à une époque où il paraissait impossible que je lui appartinsse jamais? Elle sera sans cesse auprès de mon mari; elle vivra avec lui, dans la plus entière intimité. Le son de sa voix, un regard, une prévenance, la plus innocente caresse serviront d'ali-

ment à ce déplorable amour. Elle souffrira, je le verrai, et je serais heureuse! Oh! non, non, cela ne peut être. Séparée d'elle, je croirai voir couler ses larmes; elles me poursuivront jusque dans les bras de mon époux. Que faire, mon Dieu! renoncer à Sainte-Luce? eh, quand je le pourrais, est-il une puissance capable de les unir légitimement? Sainte-Luce ne s'est-il pas prononcé? aurais-je l'audace de lui proposer de passer des bras de la mère dans ceux de la fille? ne le détesterais-je pas s'il pouvait y consentir?

Il m'engage à me retirer avec lui. Il croit qu'il suffira d'une femme de chambre. Il veut donc qu'elle renferme sa peine; qu'elle retienne ses pleurs; qu'ils la suffoquent, qu'ils la tuent! Non; elle pleurera devant moi. Si je ne peux tarir ses larmes, du moins je les essuierai.

Je reste. Je la délace, je la mets au lit; je lui fais prendre quelques calmans. « Pourquoi donc, « maman, si tu renonçais à Sainte-Luce, serait-il « impossible que je fusse à lui? » Elle répète cette question, à laquelle je ne peux répondre. Lui avouerai-je que ma conduite est loin d'être sans reproche?

Un sommeil pénible l'accable par intervalles; ses yeux se ferment; des songes pénibles les rouvrent. Elle me demande ma main; elle la porte sur ses lèvres; elle l'y presse d'un air suppliant. « Ah! « si tu le voulais, maman, je serais heureuse. — « Tu le seras, je l'espère; mais ce ne peut être avec

« Sainte-Luce. — Il faut donc mourir, maman. » Le ton avec lequel elle prononce ces paroles est déchirant.

« Non, mon enfant, tu ne mourras pas. Tu vi-
« vras pour le bonheur de ta mère, le tien, celui
« de l'homme estimable qui t'aura su plaire, et
« qui fera sa principale, son unique étude de se
« conserver ton cœur.—Il n'y a qu'un homme qui
« puisse me plaire; je l'ai trouvé, et tu me le re-
« fuses! Quel est donc cet obstacle qui m'en sé-
« pare à jamais? Tu ne me réponds rien. Tu m'a-
« bandonnes à ma douleur. »

Je l'embrasse. « Ah! ce ne sont pas des caresses
« que je te demande, c'est la vérité. Quel est-il,
« quel est-il donc, cet obstacle insurmontable? »
Elle prévoit tous ceux qui peuvent empêcher un mariage, excepté celui dont je n'ose parler; dont je ne lui parlerai jamais; qu'en ce moment je voudrais me cacher à moi-même. J'étais fière de mon bonheur; il m'inspirait un orgueil que je croyais fondé, légitime. Maintenant il m'humilie, il me confond. Si j'aimais moins, j'éprouverais des remords.

Elle ne m'adresse plus la parole. Elle se parle à elle-même; elle parle à Sainte-Luce, comme s'il était présent; elle peint, en traits de feu, les charmes d'une union assortie. Ce qu'elle dit tient du délire, et me prouve qu'elle est très-instruite. Je lui prends le bras; je crois sentir de la fièvre. Je sonne; je fais lever Thomas; je lui ordonne

de prendre la poste, de courir à Paris, de m'amener mon médecin. Le reste de la nuit s'écoule dans des alternatives, plus ou moins affligeantes.

Sainte-Luce entre au point du jour. « Vous êtes « excédée de fatigue, me dit-il; allez vous reposer; « je vais faire descendre vos femmes. — Je vous « l'ai déja dit, ce ne sont pas elles qu'il lui faut. « Mais qu'avez-vous, vous-même? vous êtes dé« fait, vos yeux sont battus. » Il ne peut prendre de repos, quand il sait ce que je souffre. Il ne s'est pas couché. Il est venu plusieurs fois à cette porte. Il a entendu des choses qui ont entièrement changé sa manière de voir. Ce n'est plus un enfant qu'il considère dans Honorine. Il partage mes craintes; il s'afflige avec moi. Il y a longtemps que j'ai jugé son excellent cœur.

Il insiste sur la nécessité de me livrer au sommeil. Il me presse de me retirer. « Non, mon ami, « la nature a marqué ici ma place. Permettez-moi « d'y rester. »

Elle est assez tranquille. Je me fais apporter une ottomane; je m'arrange près de son lit; j'ordonne qu'on me laisse avec elle. Je promets à Sainte-Luce de me rendre à lui et à la société, si je remarque quelque changement heureux.

Combien de temps a duré mon sommeil? Elle l'a respecté, je le vois. Pauvre enfant! Ses yeux sont fixés sur moi; elle attendait que les miens s'ouvrissent, pour me parler. « Où est Sainte« Luce, maman? pourquoi n'est-il pas auprès de

« toi, puisqu'il t'aime? que je le voie, au moins. « Veut-il m'ôter encore cette satisfaction? » Le ferai-je venir? Non. L'absence est un remède lent; mais quelquefois certain. Eh, quel effet a-t-il produit sur moi? et n'est-elle pas ma fille? D'ailleurs, dépend-il de moi d'éloigner Sainte-Luce? Ne touchons-nous pas au jour de notre mariage, et consentira-t-il à se séparer, pour un mois, pour un jour, une heure, un instant, d'une épouse adorée? Peut-être serait-il plus sage d'engager Honorine à rentrer à Écouen. Exiler ma fille! la chasser, parce que j'aime! oh, cela serait affreux. Que faire donc? mon Dieu, éclairez-moi, ôtez-moi mon amour!

Eh, quand je n'aimerais plus, son sort changerait-il? Ces nuits fortunées, enivrantes lui sont à jamais interdites... du moins avec l'homme qui me les a procurées.

Elle veut se lever; je la retiens. Elle insiste, et je cède. C'est Sainte-Luce qu'elle va chercher. Du moins elle ne le verra, elle ne lui parlera qu'en présence de dix ou douze personnes.

Elle est obligée de s'appuyer sur moi. Elle est faible, comme si elle sortait d'une longue maladie : son imagination la dévore. Nous entrons au salon. On s'empresse, on l'entoure. Sainte-Luce se conduit parfaitement. Il ne lui marque ni l'indifférence qui l'affligerait, ni l'affection qui ajouterait à ses regrets. On raisonne sur son incommodité subite; personne n'en pénètre la cause.

Quel bonheur! Chacun, selon l'usage, me conseille un remède. J'écoute, je remercie, et je ne fais rien.

Mon médecin arrive. Il examine l'intéressante malade. Il cherche les symptômes, il les rapproche, il les compare; il convient franchement qu'il a besoin de quelques jours pour se déterminer. Quelques jours! Je le conduis dans ma chambre. Un médecin est discret; d'ailleurs il s'agit peut-être de la vie de ma fille. Je lui déclare cette passion prématurée, qui ne l'étonne pas, et dont il a vu, dit-il, plusieurs exemples. Il ordonne des calmans; il compte particulièrement sur une prévoyante vigilance. Tout cela ne me rassure point.

Je veux la reconduire chez elle. Elle y consent, à condition que Sainte-Luce l'accompagnera. Il lui contera, dit-elle, quelque chose de ses campagnes. Il conte si bien! Elle trouve toujours un prétexte pour détourner le soupçon.

Comment se refuserait-il à une chose aussi simple, demandée devant autant de témoins! Il nous suit. Il ne s'attendait pas à l'épreuve nouvelle, à laquelle nous allions être soumis l'un et l'autre.

« Je ne veux qu'une grace, nous dit-elle; mais « je l'exige, parce qu'après y avoir long-temps « pensé, il me semble que vous n'avez pas le droit « de me la refuser. Quel est cet obstacle insur- « montable, que vous m'opposez, et que vous per- « sistez à ne vouloir pas me faire connaître? Par- « lez, si vous voulez que je croie qu'il existe; si

« vous craignez que je vous juge sans pitié. Ma « raison est égarée. Opposez-lui la vérité, qui me « la rendra peut-être : je ne crois pas qu'on puisse « désirer long-temps ce qu'il est réellement im- « possible d'obtenir. Quel est cet obstacle invin- « cible? »

Sainte-Luce me regarde. Je vois dans ses yeux ce qui se passe dans son ame. Il faut l'indécente inconvenance d'une explication. Il veut se retirer; elle embrasse ses genoux. Il cherche à lui échapper; elle emploie, pour le retenir, ce qui lui reste de forces; elle tombe sur le parquet, la tête en arrière. Je pousse un cri d'effroi; nous la relevons; nous la portons sur l'ottomane. « Laissez- « moi, me dit-elle; vous ne m'avez jamais aimée. « Vous me sacrifiez à votre amour, puisque vous « me refusez l'unique moyen que vous ayez de « me guérir, la vérité que je vous ai demandée à « genoux. Ou vous êtes féroces, ou mon union « avec Sainte-Luce serait un crime. Et vous ne « voulez pas que je le connaisse, pour m'en ga- « rantir! laissez-moi, laissez-moi. Je ne veux pas « de vos soins; je ne veux pas de la vie. » Ses muscles sont en contraction; sa respiration est serrée; des mouvemens convulsifs la défigurent. Il faut parler! eh, le puis-je, l'oserai-je?... « Sainte- « Luce, Sainte-Luce, qu'avons-nous fait?... Sainte- « Luce, conseillez-moi.

« — Je suis désespéré; mais est-ce à moi qu'il « convient de faire entendre à cette enfant que sa

« mère... — Eh! mon ami, sa mère, plus humiliée « que vous, doit-elle avoir plus de courage? que « sont ici les convenances? on les calcule, on s'y « soumet, quand le cœur et la tête sont calmes. « Tout est en désordre chez moi; je ne vois que « ma fille, son danger. Perdez-moi dans son es- « prit; mais sauvez-la. »

Il s'approche d'elle; il va parler. Je cache mon visage dans mes mains... « Je me posséderai, dit- « elle, je vous le promets. Quel est cet obstacle « invincible. » Il s'éloigne; il vient à moi. Je ne le peux, dit-il; je ne le peux. Une crise violente la saisit, la tourmente. « Je vais parler, m'écrié-je. « Tu mépriseras, tu haïras ta mère; n'importe, je « parlerai... » Ma langue se glace dans ma bouche.

Je cours à mon secrétaire. J'en tire ce manuscrit, que j'avais destiné à mûrir, plus tard, son expérience, et qui ne sera pour elle qu'un monument de mes faiblesses. « Le voilà, lui dis-je, « ce secret que tu peux pénétrer, et que je t'au- « rais caché toute ma vie. Prends, lis, et juge-moi. »

Je m'enfuis. Je vais cacher, à l'extrémité du château, ma rougeur, ma honte, mes regrets. Sainte-Luce me suit. Il sent quel besoin j'ai d'être secourue, et il veut que ces scènes désespérantes soient renfermées entre nous trois. « Éloignez-vous, lui dis-je, éloignez-vous. C'est « par vous que j'ai cessé d'aimer mon mari; c'est « peut-être mon indifférence qui l'a plongé dans « le désordre, qui a produit sa fin tragique. C'est

« par vous, c'est pour vous que j'ai oublié ce que « je me devais; c'est par vous que je suis avilie, « dégradée dans l'opinion de ma fille. C'est en- « core vous qui lui donnerez la mort : que m'eût « fait de plus mon plus cruel ennemi? Éloignez- « vous... Ah! reviens, reviens. Sais-je ce que je « fais, ce que je dis? Pardonne-moi d'injustes re- « proches : mon cœur, dès le premier jour, a volé « au-devant du tien. Pardonne à une mère dé- « pouillée de l'estime de sa fille, et tremblante « pour sa vie : tu sauras à ton tour combien on « aime son enfant. Pardonne-moi, pardonne. » Je tiens ses mains, je les mouille de mes larmes; je tombe à ses pieds; j'implore de nouveau son indulgence et sa pitié. Il me relève, il me console, il me presse dans ses bras; mes lèvres rencontrent les siennes, et dans ce moment de trouble, d'affliction, de désespoir, l'amour veut reprendre ses droits... Un mouvement sympathique agit à la fois sur nous deux. Nous nous repoussons; nous nous éloignons; nous nous fuyons, par des routes opposées. Pourquoi ceci n'est-il pas écrit encore? Elle saurait que sa mère, que son amant sont capables d'éprouver un sentiment délicat et généreux.

Je rentre au salon. Plusieurs de ces dames m'annoncent l'intention de me quitter. Les autres profitent d'une occasion favorable, de quelques places qui resteront dans les voitures. Ils ne peuvent m'être d'aucune utilité, et l'aspect

d'un malade agit trop vivement sur eux. Ah! qu'ils partent. Ils m'ont donné ce que je voulais; ce qu'on doit seulement attendre des amis d'un jour, d'aimables distractions, quand j'étais en état de m'y livrer. D'Herbin reste. « Je crains aussi, « dit-il tout haut, de voir souffrir une enfant aussi « intéressante; mais sa mère est affligée, je ne l'a- « bandonnerai pas à sa douleur. » On n'a pas l'air de l'avoir entendu; on continue à parler de choses indifférentes. Je me retire; je les laisse libres d'arranger leur départ. Je les dispense, intérieurement, d'un froid adieu, insignifiant pour moi, parce qu'il ne peut exprimer que des lieux communs, qu'on voudrait faire ressembler à de la bienveillance, et qui ne trompent personne.

Je me rappelle qu'Honorine est seule. Je lui envoie celle de mes femmes que je crois la moins capable d'interpréter une exclamation, un mot. Je lui prescris ce qu'elle doit faire, et je propose à Sainte-Luce de ramener ma fille à Paris. Elle peut encore supporter la voiture, et je pense que d'Herbin n'était à sa place ici, qu'autant qu'il pouvait s'y perdre dans la foule. Je n'examine pas si son dévouement pour moi tient à son amour. Je lui en sais bien bon gré; mais je ne dois pas permettre que Sainte-Luce et lui soient constamment en présence l'un de l'autre. Il faut épargner l'amour malheureux; l'amour fortuné exige aussi des ménagemens.

Je vais donner mes ordres à Thomas, et, pour

avoir l'air de faire quelque chose, je m'enferme dans ma bibliothèque, où je m'abandonne à des idées, plus affligeantes les unes que les autres.

Vers le soir, on m'envoie demander la permission de prendre congé de moi. Je fais répondre que ma fille n'est pas bien, et que je ne peux ni la quitter, ni recevoir chez elle.

Ils partent; j'entends le bruit des roues, le fouet des postillons. Ils vont chercher ailleurs des plaisirs, que je ne peux plus leur procurer : voilà le monde.

Je me mets au lit, accablée, anéantie, et je compte toutes les heures. Je pense au moment où je reverrai ma fille; à la manière dont elle me recevra; à ce que je pourrai lui dire. Ah! il y a là de quoi penser pour toute la vie. Sainte-Luce me respecte, il se respecte lui-même; il ne vient pas; je l'en remercierai demain.

Honorine n'est pas plus mal, puisque la femme, que j'ai laissée près d'elle, ne me fait rien dire. Je désire et je crains de la revoir. Oh, que cette nuit est longue! les ténèbres doublent nos souffrances, parce que nul objet ne peut nous en détacher.

Le jour renaît enfin. Je me lève; je vais chez Honorine. Je m'arrête devant la porte; je baisse les yeux; je regarde le seuil. Il semble qu'une force invincible m'empêche de le franchir. Je fais un effort sur moi-même; j'écarte les idées qui m'obsèdent; je m'élance; je suis près de son lit,

et là, j'éprouve ce qui arrive à celui qui, effrayé la nuit d'un objet fantastique, s'en approche en frissonnant, et respire en reconnaissant son erreur.

Non, mes craintes n'étaient pas fondées. Elle me sourit d'un air mélancolique; mais un sourire, quel qu'il soit, soulage le cœur oppressé qui l'invoque, qui l'espère, qui l'attend. Elle prend ma main; elle la serre avec tendresse. Je sens ma confiance renaître. Je ressemble à l'accusé qui redoutait la sévérité de son juge, et qui n'en reçoit que des marques de bonté. Une mère, tremblante devant sa fille, jugée par elle, attendant, de son indulgente affection, un soulagement presque inespéré! quelle situation!

« Remets-toi donc, ma bonne mère. Te défies-« tu de mon cœur? ma manière de voir, de sen-« tir, est la tienne. Qui croit régler ses affections, « n'en a point. Tu t'es livrée à ta tendresse? Pré-« voyais-tu que j'adorerais Sainte-Luce? Ne te « reproche rien : je n'accuse que ma destinée. Je « renonce à ton amant. Qu'il soit ton époux, qu'il « fasse ton bonheur, et je serai moins malheu-« reuse... Oui, l'obstacle est insurmontable!

« Pardonne-moi de t'avoir contrainte à un aveu, « qui a dû te coûter beaucoup. Garde-toi de « croire qu'il a altéré mes sentimens pour toi : « mon amour est l'excuse du tien. Eh! qui de « nous est sûre de ne jamais faillir? Tu ne me « réponds pas! comment, c'est moi, pauvre vic-

« time, condamnée à aimer, à souffrir, qui te « console, qui t'encourage. Embrasse donc ton « enfant. »

Je tombe dans ses bras; je me tais. Je suis pénétrée de la douceur de ses expressions; mais je sens combien je suis au-dessous de la dignité qui sied à une mère. Je suis accablée de l'idée que j'ai perdu le droit d'éclairer, de guider ma fille. J'ai conservé son affection; mais nécessairement j'ai perdu son estime... Oh! les passions, les passions!

Peut-être s'est-elle fait violence pour m'adresser les paroles consolatrices, dont elle a jugé que j'avais tant de besoin. Son ton, sa figure ont quelque chose de solennel; mais de contraint. Elle a voulu être sublime; elle jouit du triomphe qu'elle obtient sur elle-même. Triste et courte jouissance! ai-je pu me flatter que la connaissance de ce cruel mystère étoufferait son amour? Lui imposer silence, et n'avoir personne à qui ouvrir son ame, n'est-ce pas doublement souffrir?

Je lui propose de retourner à Paris. Elle est disposée à faire ce qui me plaira. Je lui conseille de voir Sainte-Luce aussi rarement que le permettront les circonstances et l'usage : elle sent la nécessité de suivre ce conseil. Elle me résistait quelquefois, quand elle me croyait irréprochable; elle fait maintenant tout ce que je désire, tout ce qui blesse son cœur, avec une facilité, qui annonce l'intention de me dédommager de ce

que j'ai perdu dans son esprit; de me faire oublier que j'ai rougi devant elle. Pauvre mère! pauvre enfant!

Je mets Sainte-Luce et d'Herbin dans un cabriolet. Je la prends dans ma berline avec une de mes femmes. Elle me sourit quand nos yeux se rencontrent. Quand je la regarde à la dérobée, je trouve dans tous ses traits l'expression de la douleur. Calme son cœur, ô mon Dieu! conserve-la-moi. Ne frappe point, en elle, sa mère coupable et désolée.

Nous arrêtons à la Ferté, pour déjeuner. Elle rougit en voyant Sainte-Luce; ses yeux cernés se raniment. Elle lui présente la main; elle la retire aussitôt. Sainte-Luce s'avance, et la baise au front. Elle se laisse aller sur un fauteuil. Je cours à elle : « Ce n'est rien, me dit-elle tout bas, que « le sentiment de mon bonheur. Je croyais ne « plus en goûter. » Quel bonheur que celui de Tantale!

Nous arrivons à Paris. Elle se plaint d'un violent mal de tête. J'envoie chercher mon médecin. Il entre, il examine la peau; il croit voir des dispositions à une éruption violente. Il ordonne peu de chose : il craint de juger trop précipitamment. Sainte-Luce ne veut pas que je passe la nuit avec elle. « Eh, veiller dans mon lit, ou auprès du « sien, n'est-ce pas la même chose? »

Le mal augmente considérablement vers mi-

nuit. La peau est brûlante et sèche. La fièvre se manifeste; le délire se prononce.

Oui, elle s'est fait violence pour me marquer une espèce de calme, une résignation, dont elle est bien loin. L'ardeur de la fièvre ajoute à celle qui la tourmentait déja. Ses expressions sont brûlantes. Quel ravage effrayant l'amour fait dans ce jeune cœur-là! elle en mourra, elle en mourra! Pourquoi lui avons-nous ôté l'espérance!

Oui, dans ce moment-ci, je lui sacrifierais mon amour, si Sainte-Luce n'était déja mon époux. Je les unirais; je fuirais au bout du monde, n'emportant, avec moi, que la satisfaction de l'avoir rendue à la vie, et de la savoir heureuse. Cela ne se peut plus. Non, cela ne se peut plus! Je me jette à genoux près de son lit; je prie pour elle. Des prières, des vœux stériles, voilà tout ce que j'ai à lui offrir... Malheureuse, qu'ai-je dit! Eh, pourquoi le ciel ne m'exaucerait-il pas, quand je l'invoque en faveur de l'innocence!

La crise augmente. J'envoie chez le médecin; on le fait lever; il vient... Il se tait; mais je l'observe, et je crois lire dans ses yeux la condamnation de ma fille. « Qu'a-t-elle, au nom de Dieu, « qu'a-t-elle? ne me cachez rien : l'incertitude a « toujours été pour moi le plus cruel des maux. « — Elle n'est pas bien, madame; mais je suis loin « de désespérer. — Qu'a-t-elle, monsieur, répon- « dez-moi? — Une fièvre scarlatine, madame. —

« Et ces taches foncées en couleur?... Vous vous « taisez, monsieur! qu'indiquent-elles? — Rien « de fâcheux, madame. »

Je ne crois pas un mot de ce qu'il m'a dit. Mais j'ai un moyen sûr d'éclaircir les plus douloureux soupçons. Je sonne ma femme de chambre; je fais descendre Thomas. Je lui ordonne d'aller à l'instant chez mon pharmacien; de lui rendre compte de l'état de ma fille, et de lui demander quelle maladie indiquent les symptômes et les remèdes prescrits par le médecin... Si la maladie est mortelle, Thomas ne me dira rien. Je jette une robe sur mes épaules, un voile sur ma tête; je laisse ma femme de chambre auprès d'Honorine; je sors... « Vous êtes encore là, Sainte-Luce! vous « voulez donc mourir aussi, et sans pouvoir être « utile à cette enfant! Vous me condamnez donc à « survivre à tout ce qui m'est cher! — C'est vous, « ma digne amie, qui prodiguez votre vie, et... « — Ne suis-je pas sa mère? — Eh, ne m'avez-« vous pas nommé son père? Si je ne craignais de « m'offrir à ses yeux, je ne la quitterais pas un « instant. — Eh bien, suis-moi; viens t'éclairer « sur l'état de cette chère et déplorable enfant. » Je prends son bras, je l'entraîne, nous partons. Thomas me crie qu'il va éveiller mon cocher. Je perdrais une demi-heure, et je suis sur des charbons ardens.

Je pense en route que mon pharmacien me cachera la vérité. Je vais de rue en rue; je cher-

che à la faible lueur des réverbères une pharmacie où je sois inconnue. Je ne marche pas, je cours, je vole. Sainte-Luce veut me retenir. Il me parle de ma santé. Il est, dit-il, le père de ma fille, et il oublie qu'elle est mourante!

Personne dans les rues, de qui je puisse obtenir quelque indication. Je vais, je viens, je tourne, je me désole... Je trouve enfin ce que je cherche depuis si long-temps. Sainte-Luce frappe à coups redoublés. Un homme paraît à une croisée, et demande ce qu'on lui veut, d'un ton fort incivil. Tant mieux : celui-là ne déguisera rien. « Un remède à préparer à l'instant, lui répondis-je, et « dix louis à gagner. » Cet homme me prie très-poliment de vouloir bien attendre un peu, et, pendant qu'il s'habille, Sainte-Luce, qui m'a demandé cent fois où j'allais, ce que je voulais, et que je n'entendais pas, répète sa question. Mon immobilité a-t-elle dissipé la contraction d'esprit et l'impatience où j'étais, en lisant, tant bien que mal, des écriteaux d'enseignes? Je lui réponds; je lui fais connaître l'objet de la longue course que nous venons de fournir, et je le prie de n'entrer que quelques minutes après moi : je redoute, dans cette circonstance, l'extrême intérêt qu'il me porte. Il voudra me ménager, et un signe, un coup d'œil de lui, adressé à cet homme, m'empêcheraient de connaître la vérité.

La porte s'ouvre. Sainte-Luce s'avance; je le repousse; j'entre, je ferme la porte sur moi. Je

compose mon visage et mon ton. Je me donne pour une amie de la mère de la malade; je présente l'ordonnance; je décris la situation de ma fille; je détaille les crises qu'elle a soutenues, et je demande ce qu'on peut craindre et espérer. « La malade, me dit-il, est probablement atta-« quée d'une fièvre scarlatine. Les taches que vous « avez remarquées pourraient être du pourpre. « Le camphre, les acides ordonnés, indiquent la « putridité qui se déclare; l'ensemble des remèdes « annonce les progrès effrayans du mal. Je vous « conseille, madame, de préparer la mère à se « séparer de son enfant. » Je jette un cri d'effroi et de douleur. Sainte-Luce ouvre la porte; je tombe dans ses bras.

L'espérance avait soutenu mes forces. Ce que je viens d'entendre m'ôte jusqu'à celle de me soutenir. Sainte-Luce me porte dans l'arrière-boutique. Il ne s'occupe que de moi, et il se dit le père de ma fille! « Le remède, le remède, ne « cessé-je de répéter! » L'homme dont la véracité me désespère, se hâte, tourne, renverse tout, et les minutes me paraissent des siècles! Sainte-Luce croit pouvoir compter sur une demi-heure encore, et il veut aller demander mon carrosse. « Une demi-heure, m'écrié-je, elle mourra donc « sans soulagement!... » Nous entendons rouler une voiture... c'est la mienne. Mon bon Thomas me l'a amenée. Il a prévu, dit-il, que j'entrerais chez l'apothicaire le plus voisin de chez moi. Il

a parcouru les rues adjacentes, et il a fait arrêter devant cette boutique, éclairée à deux heures du matin. « Dans quel état est ma fille? — Hélas! « madame, nous n'avons pas remarqué de chan- « gement avantageux. — Tu pleures, Thomas! ma « fille est plus mal. — Madame, le médecin as- « sure que non. — Le médecin est chez moi! — « Il n'en est pas sorti, madame. Il a pris congé « de vous; mais il s'est retiré chez M. de Sainte- « Luce, et il a ordonné qu'on l'avertît, si la ma- « lade avait une crise nouvelle. — Elle en a donc « eu une! — Grace au ciel, madame, elle est ter- « minée. Remettez-vous, ma chère maîtresse; es- « pérez. — Ah, mon Dieu! mon Dieu! je n'ai plus « d'enfant! »

Le remède est prêt. Je le prends, je m'élance dans mon carrosse; Sainte-Luce me suit; nous partons au grand galop. J'arrive; je monte l'escalier avec la rapidité de l'éclair; j'entre... Ah! elle respire, elle respire encore!

Le médecin prend la fiole de mes mains; il en fait avaler quelques gouttes. Un instant après il administre une dose nouvelle. Les yeux de mon enfant s'ouvrent... Je crois renaître avec elle. L'espoir vient ranimer mon cœur. Espoir perfide, combien de fois ne m'as-tu pas déja déçue!

Elle m'a nommée d'une voix bien faible; mais enfin elle est revenue à elle. Je me précipite sur ce lit de mort. Je la presse dans mes bras. « Éloi- « gnez-vous, madame, éloignez-vous; ce souffle

« est contagieux. — Et vous restez, monsieur! — « Mon ministère m'y oblige. — Et ma qualité de « mère ne m'impose-t-elle pas des devoirs plus « rigoureux, plus saints? » Tout cela s'est dit à voix basse.

Sainte-Luce me conjure de me retirer. « Non, « monsieur, je mourrai, ou je vivrai avec elle. » Je fais sortir mes gens. Je m'incline sur ce lit, dont on veut m'arracher, et dont j'ai tourné les rideaux autour de mes reins. « Ma fille, m'en- « tends-tu? — Oui, ma bonne mère. — Je romps « mon mariage; je le romps sincèrement. Reviens « à la vie, et nous irons ensemble pleurer le bien « que nous avons perdu. Nous nous consolerons « mutuellement; nous vivrons l'une pour l'autre, « et, du moins, tu n'auras pas sous les yeux le « spectacle déchirant du bonheur de ta mère. « Guéris, ma chère, mon adorable enfant. Je te « le répète, mon mariage est rompu. J'en jure « par l'honneur, par ta vie, que je demande à « Dieu, par les larmes que je verse en ce mo- « ment. »

Sa figure décomposée reprend un air de sérénité. Elle cherche ma main; elle la porte sur ses lèvres; elle me sourit. Oh! si mon sacrifice me rendait ma fille, non, je ne régretterais pas les efforts douloureux qu'il me coûte. Eh! n'est-on pas heureuse quand on est mère; quand on l'est d'Honorine? Faut-il vouloir la somme de félicité qui suffirait aux vœux de dix mortels.

Je me sens brisée de fatigue, et de ce que j'ai souffert. Le médecin tire un flacon de sa poche. Il emplit une cuiller de la liqueur qu'il contient. Il me propose de la prendre. Elle me rendra des forces, dit-il; elle éloignera le sommeil. Je la prends sans réfléchir, sans résister... Hélas!... ma tête s'appesantit; mes membres s'engourdissent..

. . . . . .

Je sors d'un sommeil profond. Où suis-je?... Ah! dans la chambre de Sainte-Luce. « Et mon « enfant, mon ami, mon enfant? Tu ne me ré- « ponds rien! c'est fait d'Honorine; c'est fait de « moi! » Je veux me lever; contempler, pour la dernière fois, ces restes déplorables et précieux. Il me retient dans ce lit, d'où je veux m'échapper; il me conjure de m'épargner un spectacle affreux; il me conjure, pour moi, pour lui. Pour lui! il croit me rappeler à l'amour; me faire oublier que j'étais mère; que je ne le suis plus. « L'amour! l'amour! il ne reste plus de place « pour lui, dans mon cœur déchiré. Je suis en « proie à toutes les douleurs qui peuvent torturer « une femme faible, et ces maux qui m'accablent, « je les ai attirés sur moi. Je me suis donnée à « Chantilly à un homme que je ne connaissais « pas. J'ai abusé de mon ascendant pour lui faire « négliger les devoirs toujours sacrés du mariage. « J'ai tué madame de Mirville; j'ai tué son fils. J'ai « méconnu les droits de mon mari, et je vous ai « aimé. Coupable aussi envers vous, j'ai forcé

« votre inclination; je vous ai précipité au milieu « des dangers. J'ai armé votre bras contre Sou- « langes; c'est moi qui ai dirigé le coup qui lui a « ôté la vie. C'est mon fol amour qui vous a ra- « mené ici. C'est par moi que ma fille vous a « connu, et que le poison, qui circule dans mon « sang, s'est glissé dans le sien... La maladie qui « me l'a enlevée était, me dites-vous, indépen- « dante de cette passion prématurée, impossible « à prévoir. Elle en a été la suite naturelle. J'ai « donné la mort à ma fille. Madame de Mirville est « vengée. Il y a une Providence; je la reconnais « au coup dont elle m'a frappée... Vous voulez « que je me modère, que je me calme! du calme, « au moment où je perds tout; où ma mémoire, « trop fidèle, me rappelle des crimes, et pas une « vertu pour les balancer... Je suis peut-être mère « encore... je suis peut-être mère encore, dites- « vous?... Ah! répète-moi ces derniers mots, si « tu ne veux pas que je succombe à mon déses- « poir... ma tête s'égare... mes yeux s'obscurcis- « sent... adieu... adieu... ».....

.....

.....

Qui me parle, qui m'appelle? qui couvre ma main de larmes brûlantes? de quelle léthargie profonde vient-on de me tirer? Je ne peux soulever ma tête. Mes membres affaiblis refusent de m'obéir. Mes idées n'ont point de suite. Que

m'est-il arrivé? d'où viens-je? rêvé-je, ou suis-je éveillée? suis-je morte ou vivante?

Qui tient ma main, et n'ose lever les yeux sur moi? Ce ne peut être un ennemi: pourquoi donc me craint-il? Je fais un effort; j'essaie à soulever sa tête. Un cri se fait entendre, et c'est un cri de joie. Il se répète autour de mon lit... c'est Sainte-Luce!... est-ce bien lui?... Oui, oui, c'est lui... Qui l'a réduit à cet état d'épuisement? Son teint est flétri; ses joues sont cavées, ses yeux éteints... Voilà Thomas, pâle, défiguré aussi. Ah! je le vois : je reviens d'une maladie longue et douloureuse. Ils se sont exténués, presque anéantis pour moi.

« Ma fille! ma fille! » Voilà les premiers mots qui m'échappent, les seuls que je puisse articuler encore. Il me regarde d'un air suppliant. Il prend ma main; il la porte sur mon sein. « Il est « là, me dit-il; il te demande grace; je te de- « mande sa vie. » Qui donc, qui?... Ah, mon Dieu! mon Dieu! tu ne m'as pas frappée dans l'excès de ta colère. Tu m'as punie. Mais pour me permettre d'expier mes fautes, tu me donnes de nouveaux devoirs à remplir. En dédommagement de ce que j'ai souffert, tu me permets d'espérer des jouissances. « Mon ami, effaçons jusqu'à la « trace de nos faiblesses. Que les lois divines et « humaines consacrent notre union. Prie l'offi- « cier public et un prêtre de venir recevoir nos « sermens. »

Il se relève. Hélas! il était à genoux près de mon lit. Il veut se hâter; il peut à peine se soutenir. Je lui fais un signe de la main; il revient à moi : « Je suis mieux, beaucoup mieux; ne « précipite rien. Ménage l'époux pour qui je veux « vivre, comme je veux ménager la mère de ton « enfant. »

Thomas s'approche. J'ai été dix-sept jours entre la vie et la mort. Sainte-Luce a passé dix-sept jours et dix-sept nuits à côté de moi. Ni Thomas, ni mes femmes n'ont pu le déterminer à prendre un instant de repos! quelquefois ses yeux se fermaient malgré lui; des songes effrayans le réveillaient aussitôt. Il s'approchait de mon lit; il cherchait mon pouls, mon haleine; toutes les puissances de son ame étaient suspendues jusqu'à ce qu'il les ait trouvés. Il passait de la crainte à l'espérance, et bientôt des craintes nouvelles succédaient à l'espoir. Thomas a partagé ces soins pénibles; je le vois à l'altération de ses traits.

Je réfléchis que Sainte-Luce et moi venons de nous expliquer bien librement devant lui. Eh! n'est-ce pas à l'affection, la plus désintéressée, que je dois le zèle soutenu, dont il ne cesse de me donner des marques? A-t-il trahi ma confiance à Crécy? il me sera fidèle. Mes femmes dorment, ou sont à l'office : ce ne sont que des servantes. Mais elles n'ont rien entendu.

D'Herbin demande à partager l'allégresse de

ceux qui s'intéressent sincèrement à moi. Il est venu régulièrement deux fois par jour. Il a marqué à Sainte-Luce le plus vif désir de partager ses fatigues; Sainte-Luce ne lui a permis de me voir qu'une seule fois : j'étais dans un état désespéré. Ils ont confondu leurs plaintes, leurs regrets, leurs sanglots. Ce tableau était déchirant, dit le bon Thomas. « Ah ! qu'il vienne se réjouir « avec nous, celui qui a donné des larmes à votre « mort. »

Je consens à le voir. Il entre; il me regarde, et il ne peut proférer un mot. Ses traits sont agités, par une foule de sentations qui se croisent, qui se heurtent; il éprouve toutes celles qui peuvent frapper nos organes, excepté la sensation si douce que donne l'espérance. Il prend ma main; il la baise avec transport; il embrasse Thomas, il revient à moi, il retourne à ce digne domestique. Il est dans une espèce de délire.

Sainte-Luce revient. L'officier public a bien voulu déroger à l'usage, en raison du danger d'où je suis à peine sortie. Sainte-Luce a pris, pour témoins, nos jeunes officiers de marine. Je prends pour les miens mon bon Thomas... Je n'ai pas la force de proposer à d'Herbin d'être le second. « J'aurai le courage de supporter ce spec- « tacle, me dit-il tout bas. Assurer le bonheur de « votre vie, ne peut être un malheur pour moi. » Quel ami !

Les paroles augustes sont prononcées; nous

avons satisfait à la loi. Il ne manque à notre union que d'appeler sur elle les bénédictions du ciel. Je remarque que la piété est fille du malheur. Brillante de santé, de plaisirs, j'oubliais des devoirs, dont mon état actuel me rappelle l'importance. Que la religion est belle, quand elle console! qu'elle est aimable, quand elle consacre le plus doux des penchans!

Un prêtre, simple et pauvre comme ceux de la primitive église, sans autre prétention que celle de faire le bien, sans autre éloquence que celle du cœur, m'écoute, m'encourage, me rassure. Je n'ai, dit-il, que des faiblesses à me reprocher, et Dieu pardonne au faible qui revient sincèrement à lui.

Je donne encore des larmes à ma fille, en parlant de sa fin déplorable. « La Providence, ma-« dame, ne fait rien sans motifs. Savez-vous si, « en vous ôtant cette enfant, elle n'a pas prévenu « les excès, où l'auraient portée, un jour, les pas-« sions qui déja maîtrisaient son ame? La mort « l'a garantie peut-être de l'avilissement et des « remords. Elle vous épargne la douleur amère « d'en être témoin. Respectons les voies cachées « de Dieu, et bénissons-le. »

Sainte-Luce sort avec lui. C'est à son amour que je dois sa soumission à l'église. N'importe. La Providence se sert de tout, a dit le bon prêtre.

Ils rentrent ensemble. La cérémonie com-

mence. Avec quelle ferveur je m'unis aux prières du ministre des autels! Avec quelle ardeur Sainte-Luce jure de m'être toujours fidèle! « Souvenez-vous, nous dit le bon prêtre, que vos « sermens sont écrits dans le ciel. Les enfreindre, « c'est déchirer votre feuillet du livre de la vie. »

Il ne nous fait rien signer. Je lui en demande la raison. « Je n'ai pas d'autre désir, madame, « que de remplir dignement mon ministère, et « d'assurer le repos des consciences. Si je tenais « un registre, ne pourrait-on pas croire que j'at- « tends un changement, qui remettrait, entre les « mains du clergé, l'état civil des citoyens? Dieu « et la loi, je ne connais que cela; je ne veux « pas connaître autre chose. »

Je lui demande encore s'il est heureux, s'il n'aspire pas à une place plus distinguée que celle qu'il occupe. « Je suis l'ami des pauvres, parce « que je suis pauvre comme eux. L'opulence m'é- « loignerait peut-être de ces réduits, où je porte « la consolation et l'espoir. Et puis, madame, les « apôtres ne se faisaient pas appeler *monseigneur*, « et ne portaient pas les décorations que dispen- « sent les rois. »

Sainte-Luce lui fait un cadeau honnête. Il sort pénétré de reconnaissance. Je reverrai ce bon prêtre-là.

Je suis soulagée d'un pesant fardeau, depuis que j'appartiens légitimement à Sainte-Luce. Le souvenir de ma chère enfant altère, par inter-

valles, ma félicité; mais ce souvenir, si cruel encore, deviendra, avec le temps, un sentiment mélancolique et doux, que je me complairai à nourrir, et auquel je m'abandonnerai, dans ces heures de solitude et de liberté que l'hymen, ainsi que l'amour, amène quelquefois.

Il s'est fait dresser un lit à côté du mien. Rassuré sur mon existence, il fait pour lui-même tout ce que je lui prescris. Déja le sourire reparaît sur ses lèvres, et les roses sur ses joues. Je suis encore bien faible, et ma pâleur m'effraie. Il prétend que cet air de langueur me rend plus touchante. Puisse-t-il toujours voir ainsi!

Ma convalescence est rapide, et il se plaît à remarquer le retour progressif de mes charmes. Il me retrouve, il me reconnaît. Il compare ce que j'étais à ce que je suis. Je ne diffère plus de moi-même, dit-il, que par une certaine froideur qui se dissipera à mesure que mon sang reprendra sa chaleur première... Moi, froide, mon Dieu! Je m'efforce de le paraître, pour ménager ses forces renaissantes... Déja, si je cédais à l'impulsion de mon cœur, je serais dans ses bras.

Il est venu, et nous l'avons hâté, ce jour où l'amour le plus tendre devait rentrer dans tous ses droits. Je joins, à ce que la volupté a de plus vif, la satisfaction de pouvoir publier mes sentimens; d'en présenter l'objet avec orgueil; de jouir des marques d'estime et de considération qu'on lui prodigue, et quand on regarde, avec

attendrissement, sa broderie et sa décoration, je me dis, je me répète : Je suis la femme de cet homme-là.....
.....
.....
.....
.....

La gloire l'a encore arraché de mes bras, et, pendant son absence, je ne vois personne : il a été jaloux de d'Herbin, lors même que j'étais mourante. Je fais des vœux pour son retour. M'occuper de lui, c'est n'être jamais seule.

Les suites d'une blessure grave à la jambe vont le fixer près de moi. Il doit avoir perdu cette démarche noble, qui le faisait remarquer partout. C'est presque tant mieux. Il est des momens, où je voudrais qu'il fût privé des agrémens de sa figure : je l'aimerais autant, et je serais plus sûre de lui.

Il a ajouté de la gloire à celle qu'il avait déja acquise. Il revient, porté par l'amour et le désir, et cette fois il a embrassé son fils. Il le trouve beau, parce qu'il me ressemble; il l'aime, parce que je suis sa mère. J'ai trente-quatre ans, et il veut bien me trouver embellie. Je vieillirai, dit-il, comme Ninon. Ah ! que je sois toujours belle à ses yeux. Bien certainement je n'imiterai pas celle à qui il me compare, dans son inconcevable légèreté.....
.....

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les années s'écoulent, et notre félicité n'a pas souffert d'atteinte. Il est toujours le même, et pourquoi? Des plaisirs faciles ne l'ont pas porté à mal juger des femmes. Il m'a donné son estime avec son cœur; il me l'a conservée, parce que je lui ai résisté long-temps. Il ne peut m'ôter ni l'un ni l'autre, parce qu'on tient à un bien acquis en proportion de ce qu'il a coûté.

Celles, au contraire, qui semblent appeler un vainqueur; qui sont prodigues de bontés, qu'on n'apprécie pas, parce qu'on a eu à peine le temps de les désirer, peuvent-elles se flatter de fixer un amant? Que leur importe d'ailleurs? L'orgueil seul se soulève contre l'inconstant. Le cœur est calme, parce qu'il l'a toujours été. On a confondu les sens avec lui, et les sens ne parlent qu'aux sens. Cette conformité de goûts ne produit que des liens légers, qu'on rompt comme on les a formés. Voilà l'histoire de Francheville, et la moitié de la mienne. Mon amour pour Sainte-Luce en est la seconde partie. Celle-ci ne peut offrir que le tableau d'un bonheur durable. Pas de craintes, de mal réel, d'incidens, de transitions; rien qui puisse intéresser, ou piquer la curiosité, et je dépose ma plume.

FIN DES TABLEAUX DE SOCIÉTÉ.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Chapitre Ier. Introduction..... Page 1
Chapitre II. D'anciens amis vont reparaître.... 14
Chapitre III. Départ pour Toulon..... 23
Chapitre IV. Une larme au malheur..... 31
Chapitre V. Nous revenons à Brécour..... 39
Chapitre VI. Le concours..... 49
Chapitre VII. Tout n'est pas mal..... 69
Chapitre VIII. Rose sauvée..... 86
Chapitre IX. Gloire, décorations, espérances, chagrins..... 104
Chapitre X. Tout s'éclaircit..... 118
Chapitre XI. Devais-je m'y attendre?..... 126
Chapitre XII. L'académie et le parterre..... 142
Chapitre XIII. L'éducation..... 157
Chapitre XIV. La correspondance..... 168
Chapitre XV. Rencontre à l'Opéra..... 180
Chapitre XVI. Catastrophe..... 191
Chapitre XVII. Le mouchoir..... 208
Chapitre XVIII. Projet louable, sans effet..... 220
Chapitre XIX. Elle part..... 235
Chapitre XX. Où en suis-je?..... 253
Chapitre XXI. Le divorce..... 269

CHAPITRE XXII. Détails..... Page 292
CHAPITRE XXIII. Succomberai-je?..... 304
CHAPITRE XXIV. Le réveil..... 316
CHAPITRE XXV. Monsieur de Francheville..... 331
CHAPITRE XXVI. Où s'arrêtera l'infortune?.... 348
CHAPITRE XXVII. Calme et tourmens..... 384
CHAPITRE XXVIII. Rencontre imprévue..... 399
CHAPITRE XXIX. Bien donner, c'est prêter..... 413
CHAPITRE XXX. Encore des victimes..... 433
CHAPITRE XXXI. Respirons..... 465
CHAPITRE XXXII..... 486

FIN DE LA TABLE.

421589

LF Pigault-Lebrun, Guillaume Charles Antoine Pigault
P628 de l'Épinoy, called
Oeuvres complètes. v.15-16.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED